

# ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

## Volume n°7U

### Série de méditations

## Études sur le Nouveau Testament

#### **Série de méditations**

Poignées d'épis Ruth 2:16 par W. T. P. Wolston	page 001
L'âme criblée ou Simon-Pierre par J.N. Darby	page 048
QUI EST CELUI QUI ENGAGE SON COEUR POUR VENIR À MOI ? par Philippe Laügt	page 053
Méditations de André GIBERT	page 055
Recueil de Pensées PAR J. N. Darby	page 061
NOUVEAU RECUEIL DE PENSÉES de J. N. Darby	page 084
Courtes méditations par Henri Rossier	page 094

#### **Courtes études sur le Nouveau Testament**

Condensé de 2 Corinthiens 5 Bibliquest d'après notes de WK.	page 122
Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie par Bibliquest	page 122
Quelques réflexions à propos de l'épître à Philémon par Paul Fuzier	page 123
Quelques remarques sur 2 Pierre 3 en rapport avec les deux épîtres à Timothée par Paul Fuzier	page 125
Emmaüs — Luc 24 par Hamilton Smith	page 131
L'Épître aux COLOSSIENS comparée Romains et Éphésiens par Darby J.N	page 134
MÉDITATION sur Jean 17 par J.N. Darby	page 136
LETTRÉ SUR LES PARABOLES DE MATTHIEU 13 par J. N. Darby	page 138
LA PLUS GRANDE DE CES CHOSES... 1 Corinthiens 13 par André Gibert	page 140
Quelques richesses tirées du trésor inépuisable de Jean 17 par Alfred Guignard	page 141
LE SOUPER DE BÉTHANIE — Jean 12, 1-8 par Henri Rossier	page 142
RENDRE TÉMOIGNAGE selon l'évangile de Jean par André Gibert	page 145
RENCONTRES AVEC JÉSUS Luc 10:25-37 et 18:18-23 par André Gibert	page 147
Les sept points de Matthieu 18 v. 20 par André Gibert	page 150
L'INFIRME GUÉRI — Jean 5:1-15 par André Gibert	page 152
Quelques vues simples sur la première épître de Jean par André GIBERT	page 154
DANS L'HOTELLERIE — Luc 10:34-35 par André Gibert	page 155
L'ÉVANGILE DE LA JOIE par André Gibert	page 157
Méditation sur l'épître aux Hébreux ch. 1 et 2 par André GIBERT	page 158
2 Timothée : Derniers jours L'épître du Triomphe et de l'Adjuration par André GIBERT	page 159
«Dans le CHRIST JÉSUS» par André GIBERT	page 161
Toutes les Choses qui vous ont été commandées Luc 17 :10 par André GIBERT	page 164
« DONNER » dans le chapitre 17 de l'évangile selon Jean par Paul Fuzier	page 168

**Bibliquest:** <http://www.bibliquest.org/>

**Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but**

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

**Ce que nous sommes**

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

**Ce que nous croyons**

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

*2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16*

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

**Les Saintes Écritures**

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

**Dieu**

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

**Jésus-Christ**

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

**L'Homme et le Péché**

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

**Le Salut**

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

**L'Église**

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

**L'Avenir**

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

**Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures**

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

**Décharge de responsabilité**

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

**Poignées d'épis Ruth 2:16 par W. T. P. Wolston**

**Table des matières**

- 0 PRÉFACE — Ruth 2:16
- 1 Chapitre 1 — DAVID ou l'expérience de la foi — 1 Samuel 21 ; Psaume 34
- 2 Chapitre 2 — Le Roi dans sa beauté — Psaume 45
- 3 Chapitre 3 — Affection réciproque — Cantique des Cantiques ch. 4
- 4 Chapitre 4 — La Victoire de Josaphat ou : Prière, Jeûne et Louange — 2 Chroniques 20:1-30
- 5 Chapitre 5 — NÉHÉMIE et ses compagnons de travail — Néhémie 1 à 8
  - 5.1 [Un petit groupe cherchant à plaire au Seigneur]
  - 5.2 [Chapitres 1 et 2]
  - 5.3 [Chapitre 3]
  - 5.4 [Chapitre 4]
  - 5.5 [Chapitre 5]
  - 5.6 [Chapitre 6]
  - 5.7 [Chapitre 7]
  - 5.8 [Chapitre 8]
- 6 Chapitre 6 — Daniel, ou la piété en des jours difficiles — Daniel 1
  - 6.1 Un homme séparé
  - 6.2 Un homme éclairé
  - 6.3 Un homme de prière
  - 6.4 Un homme de louange
  - 6.5 Un homme prospère
  - 6.6 Un homme fidèle
  - 6.7 Un homme haï
  - 6.8 Un homme préservé
  - 6.9 Un homme qui s'identifie avec le peuple de Dieu.
  - 6.10 Un homme bien-aimé.
- 7 Chapitre 7 — Le secret de la victoire — Matthieu 4:1-11 ; 1 Jean 2:12-29
- 8 Chapitre 8 — Les Béatitudes (= Bienheureux... ; Matthieu 5:1-16)
  - 8.1 Bienheureux les pauvres en esprit
  - 8.2 Bienheureux ceux qui mènent deuil
  - 8.3 Bienheureux les débonnaires
  - 8.4 Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice
  - 8.5 Bienheureux les miséricordieux
  - 8.6 Bienheureux ceux qui sont purs de coeur
  - 8.7 Bienheureux ceux qui procurent la paix
  - 8.8 Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice
  - 8.9 Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de Christ
- 9 Chapitre 9 — Attachement personnel (Jean 1:35-42, 12:1-8, 20:10-18)
- 10 Chapitre 10 — La conduite — 1 et 2 Pierre
  - 10.1 Une «vaine conduite»
  - 10.2 Une «conduite honnête»
  - 10.3 Une conduite pure
  - 10.4 Une bonne conduite
  - 10.5 «Une conduite débauchée»
  - 10.6 Une sainte conduite
- 11 Chapitre 11 — L'évangile, l'Assemblée, et le serviteur — Éphésiens 4:1-16 et Actes 8 à 15
- 12 Chapitre 12 — Afin que l'Assemblée reçoive de l'édification — 1 Cor. 12:28-31 ; 14:1-5, 29-40
- 13 Chapitre 13 — Dons et charges locales — 1 Timothée 3
- 14 Chapitre 14 — Un «homme en Christ» et un «homme de Dieu» — 2 Cor. 12 ; 1 Tim. 6:6-12 ; 2 Tim. 3:14-17 ; 4:1-8
- 15 Chapitre 15 — Les encouragements de la foi aux mauvais jours — Jude 17:25
- 16 Chapitre 16 — Attendre et Veiller — Luc 12:1-48

**0 PRÉFACE — Ruth 2:16**

Le titre de ce petit volume nous a été suggéré par cet ordre que Boaz donna jadis à ses moissonneurs, à Bethléem, à l'égard de Ruth, cette jeune glaneuse pleine de zèle : «Vous tirerez aussi pour elle quelques épis des poignées, et vous les laisserez ; et elles glanera et vous ne l'en reprendrez pas» (Ruth 2:16)

De Ruth, il est ensuite écrit : «Et elle glana dans les champs jusqu'au soir, et elle battit ce qu'elle avait glané, et il y eut environ un épha d'orge». Cette jeune glaneuse était sage. Elle n'emportait avec elle que le grain précieux, laissant la paille au champ. Je voudrais demander à mes lecteurs de l'imiter !

Ces entretiens, adressés il y a plus ou moins longtemps à des groupes de chrétiens, en des circonstances très diverses, furent recueillis brièvement par quelque auditeur dont les notes furent ensuite révisées.

Qu'il y ait beaucoup de paille dans chacune de ces «poignées d'épis», l'auteur en a bien conscience, mais s'il s'y trouve assez de bon grain de la précieuse vérité de Dieu pour aider quelque âme troublée qui s'interroge, pour restaurer quelque malheureux pécheur, pour fortifier un croyant défaillant, ou encourager un frère dans son service, alors il aura atteint son but.

C'est aux tendres soins du «Seigneur de la moisson», avec prières, que nous confions ce recueil.

W.T.P.W. — 46 Charlotte Square, ÉDIMBOURG, 16 décembre 1898

**1 Chapitre 1 — DAVID ou l'expérience de la foi — 1 Samuel 21 ; Psaume 34**

On a souvent remarqué que le livre des Psaumes était essentiellement fondé sur l'expérience. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que dans ce livre nous atteignons les sommets du christianisme, mais Celui que nous connaissons maintenant, pleinement révélé dans le Fils, est Celui que connaissait le psalmiste, et les exercices par lesquels est passé celui-ci ressemblent beaucoup à ceux par lesquels passent les saints de Dieu aujourd'hui. Nous y trouvons donc un grand secours pour nos âmes. Je suis certain qu'à travers les âges,

de nombreux croyants ont trouvé du réconfort dans beaucoup de ces psaumes. David était un homme selon le cœur de Dieu. Bien-aimés, quelle chose merveilleuse d'être un homme selon le cœur de Dieu !

Il est important de remarquer dans quelles circonstances fut écrit le Psaume 34. Ce que je vous ai lu de 1 Samuel 21 nous dit à quel moment David l'écrivit — du moins selon l'en-tête du psaume. Or, je ne pense pas que personne puisse dire que l'expérience de David relatée en 1 Samuel 21 soit très à l'honneur d'un saint ! David s'enfuyait loin de Saül. Il se procura du pain et une épée, mais pas aussi droitement qu'il aurait pu le faire. Il est très important de se procurer son pain et son épée justement, à défaut de pouvoir les obtenir d'une manière divine.

Arrivés à la fin du chapitre, nous voyons David parmi les Philistins, puis cherchant refuge auprès de leur roi — Akish — qui était ennemi du peuple de Dieu. Mais Dieu n'est pas avec lui : «Et les serviteurs d'Akish lui dirent : N'est-ce pas là David, le roi du pays ?» (1 Sam. 21:11). Oui, c'était bien lui, qui s'enfuyait et cherchait refuge chez les ennemis de l'Éternel ! Alors David «se contrefit devant eux, et fit l'insensé entre leurs mains ; il marquait les battants de la porte, et laissait couler sa salive sur sa barbe» (v. 13). Tout cela n'était pas très beau de la part d'un saint. Alors le roi Akish dit : «Voici, vous voyez que cet homme est fou. Pourquoi me l'avez-vous amené ? Manqué-je de fous, moi, que vous m'ayez amené celui-ci pour faire le fou devant moi ?» (1 Sam. 21:14-15). Cette parole du roi toucha manifestement David, car nous lisons : «Et David partit de là, et se sauva dans la caverne d'Adullam» (22:1).

Dans la caverne d'Adullam, David était à sa place, et c'est-là, pensons-nous, qu'il fait l'expérience qui nous est rapportée. Tous les croyants font des expériences. Celui qui n'en a jamais fait n'est pas un chrétien. Je ne dis pas que vous et moi devrions faire des expériences semblables à celle de David, mais si quelqu'un a fait tant soit peu le mal, quelle bénédiction si, lorsqu'il revient à lui, il exprime son rétablissement dans les termes du psaume 34 ! C'est un langage très simple, très pratique, très salutaire, et certainement bien connu de la plupart d'entre nous. C'est un psaume qui me touche profondément chaque fois que je le lis. Peut-être n'en avez-vous pas besoin, mais ce n'est pas mon cas, et j'en suis bien reconnaissant.

Nous allons voir ce psaume se divise en cinq parties. La note dominante, c'est «en tout temps». «Je bénirai l'Éternel en tout temps ; sa louange sera continuellement dans ma bouche» (Ps. 34:1). Cela nous rappelle un serviteur du Nouveau Testament, privé de liberté, qui ne s'enfuyait pas loin de l'ennemi, ni ne se réfugiait volontairement chez celui-ci ; un serviteur captif entre les murs d'une prison où retentit soudain le son d'une trompette annonçant la liberté et la joie du Saint-Esprit : «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; encore une fois, je vous le dirai : réjouissez-vous». C'est ce que dit Paul dans l'épître aux Philippiens (4:4). Et maintenant, voici David disant : «Je bénirai l'Éternel en tout temps». Soyez sûrs que son âme était en parfait état lorsqu'il écrivit ses mots. Avez-vous toujours été en bon état ? L'ai-je été moi-même ? Nous savons bien que non, vous et moi, parce que vous et moi sommes exactement pareils, puisque «comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur de l'homme répond à l'homme» (Prov. 27:19).

Les quatre premiers versets, qui forment la première partie du psaume, célèbrent ce qu'est l'Éternel — Jéhovah. Bien sûr, mes frères, lorsque tout va uniformément bien pour nous, il se peut que nous chantions à pleine voix. Quel peuple heureux nous formons alors ! Mais que l'orage éclate, que des difficultés surgissent et que des obstacles se dressent sur notre route, alors nous cessons de chanter, n'est-ce pas ? «Je bénirai l'Éternel en tout temps» : quel bel état d'âme expriment ces paroles ! «Rendant toujours grâces pour toutes choses» (Éph. 5:20) est l'écho que nous en avons dans le Nouveau Testament. «Quelqu'un est-il joyeux, qu'il chante des cantiques», dit l'apôtre Jacques (5:13). Quelles que soient les circonstances, il sera toujours vrai si un saint est en bon état devant Dieu, que «je bénirai l'Éternel en tout temps».

Si nous suivons le Seigneur parcourant son chemin, nous l'entendons dire, un des jours les plus sombres de son pèlerinage : «Je te loue, ô Père, ... car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi» (Matt. 11:25-27). Considérons Celui qui fut, sans contredit, parfait comme Fils et Serviteur. En tant qu'homme, il fut notre modèle. Il est passé par le chemin qui est le nôtre, «vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces» (1 Pier. 2:21). Comme cela est beau ! Il pouvait dire, en vérité, «je bénirai l'Éternel en tout temps ; sa louange sera continuellement dans ma bouche». Il n'y a rien d'aussi rafraîchissant que de rencontrer un croyant louant Dieu. Un croyant qui mène deuil, ou qui murmure, ne vous fait aucun bien ; mais un croyant qui loue le Seigneur, rempli du sentiment de sa bonté — si toutefois vous rencontrez un tel saint — vous ne l'oublierez jamais.

«Mon âme se glorifiera en l'Éternel», poursuit le verset 2. Voilà un saint de l'Ancien Testament qui anticipe cette injonction du Nouveau Testament : «Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur» (1 Cor. 1:31). «Mon âme se glorifiera en l'Éternel». Quelles paroles merveilleuses ! Voyez l'effet qu'elles produisent ! C'est très impressionnant. Rien n'impressionne plus les gens que cela. Peut-être ce témoignage produira-t-il de la haine, mais il n'y en a pas de plus puissant. Lisez Actes 16. Vous y verrez deux serviteurs de Christ enfermés dans une horrible prison romaine, les pieds fixés dans le bois, le dos ensanglanté, souffrant du froid et de la faim, mais qui, «en priant chantaient les louanges de Dieu ; et les prisonniers les écoutaient» (Actes 16:25). Un témoignage merveilleux fut rendu dans cette prison, cette nuit-là. Comment ces hommes pouvaient-ils être si heureux dans des circonstances aussi déprimantes ? Quel était leur secret ? C'était leur joie dans le Seigneur.

«Les débonnaires l'entendront, et se réjouiront» poursuit encore le verset 2. Seuls les débonnaires comprennent pleinement la portée de ce «mon âme se glorifiera». Si je suis capable de me glorifier ainsi, j'en trouverai sûrement d'autres pour se joindre à moi avec reconnaissance, et avec joie. Qui sont ceux-là ? Non pas les grands de ce monde, ni les orgueilleux, mais les humbles. Cela produira de la joie, une profonde joie dans le cœur des autres, si votre âme demeure aussi immuablement dans la joie du Seigneur, se glorifiant en Lui.

«Magnifiez l'Éternel avec moi, et exaltons ensemble son nom» (Ps. 34:3). C'est la communion qui est recherchée maintenant, mais pour la réaliser, il ne faut pas être seul. Le dernier verset de cette première partie donne, pour ainsi dire, la raison de tout cela. En voici le fondement : «J'ai cherché l'Éternel et il m'a répondu, et il m'a délivré de toutes mes frayeurs». Vous allez voir quelques versets plus loin, que celui qui parle est délivré lui-même, mais ici, c'est de toutes ses frayeurs qu'il est délivré. Je crois que souvent le Seigneur travaille à nous délivrer de nos frayeurs avant de nous délivrer de nos ennemis. Voici un homme qui a été délivré de la crainte des difficultés, avant de l'être de ces difficultés elles-mêmes. C'est la découverte de ce que Dieu est. C'est l'âme qui approfondit sa connaissance de Dieu, quelle que soit la nature des difficultés.

Dans les quelques versets qui suivent (Ps. 34:5-10), nous voyons ce qu'est réellement le salut. Nous apprenons ce qu'est le salut que Dieu dispense à l'âme qui se tourne ainsi véritablement vers Lui. C'est l'énoncé d'un vaste principe universel qui s'applique à tous les hommes : «Ils ont regardé vers lui, et ils ont été illuminés, et leurs faces n'ont pas été confuses» (Ps 34:5). Lorsqu'une âme a affaire à Dieu, elle en est infailliblement illuminée. Je ne parle pas ici de conversion. Il est vrai qu'une âme est illuminée lorsqu'elle se convertit, mais ici il est plutôt question du chemin. C'est un principe de la plus haute importance. Si vous et moi regardons au Seigneur, quel sera l'effet produit ? Il nous donnera la lumière. Pourquoi ? Parce que Dieu est lumière. Et ce qu'il aime par-dessus tout, c'est conduire une âme dans la lumière, afin que votre face ne soit jamais confuse. Je suis persuadé que David eut honte en se rappelant les circonstances douloureuses de 1 Samuel 21. Et nous courbons la tête, nous aussi, en repensant à bien des moments de notre vie. C'est ce qu'il nous convient de faire. Mais vous ne courbez jamais la tête si vous regardez à lui, car alors vous avez conscience de la bénédiction qu'il y a à avoir affaire à Dieu.

Et maintenant, remarquez bien ce qui suit : «Cet affligé a crié ; et l'Éternel l'a entendu, et l'a sauvé de toutes ses détresses» (Ps. 34:6). Qui était cet affligé ? C'est David, bien sûr, qui a écrit ce psaume, mais je suis convaincu que cet affligé, c'était Christ. Vous verrez que sur son chemin ici-bas, il criait constamment à Dieu. Cela ne veut pas dire que l'on soit toujours délivré des circonstances. Il ne s'agit pas de cela. Dans un monde où règne le mal, nous ne devons pas oublier que les justes peuvent souffrir, mais c'est Dieu qui gouverne. Dans ces six versets (5-11), nous avons vraiment un résumé du chemin du Seigneur Jésus. La place qu'il occupe maintenant, exalté dans la gloire, est la réponse divine au cri qui monta de son âme sainte tout au long de son chemin ici-bas.

«L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent et les délivre» (Ps. 34:7). Quelle déclaration remarquable, bien-aimés, et quel immense réconfort pour l'âme de se sentir entourée, pour ainsi dire, de murailles angéliques ! Si vous avez la crainte de l'Éternel, vous êtes derrière les barrières de protection d'un lieu sûr. C'est ce qu'illustrent de nombreux passages du Nouveau Testament autant que de l'Ancien. Voyez les Apôtres au chapitre 5 des Actes : «Et le souverain sacrificateur se leva, lui et tous ceux qui étaient avec lui, savoir la secte des sadducéens ; et ils furent remplis de jalousie, et mirent les mains sur les apôtres et les jetèrent dans la prison publique. Mais un ange du Seigneur ouvrit de nuit les portes de la prison, et les conduisit dehors...» (Actes 5:17-19). Voyez aussi Pierre au chapitre 12 du même livre : «Mais lorsque Hérode allait le produire cette nuit là, Pierre dormait entre deux soldats, lié de chaînes ; et des gardes, devant la porte, gardaient la prison. Et voici, un ange du Seigneur survint, et une lumière resplendit dans la prison ; et frappant le côté de Pierre, il le réveilla, disant : Lève-toi promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : Ceins-toi et chausse tes sandales. Et il fit ainsi. Et il lui dit : Jette ton vêtement sur toi et suis-moi. Et sortant, il le suivit ; et il ne savait pas que ce qui se faisait par l'ange était réel, mais il croyait avoir une vision. Et ayant passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit à eux d'elle-même ; et, étant sortis, ils allèrent jusqu'au bout d'une rue ; et aussitôt l'ange se retira d'avec lui. Et Pierre, étant revenu à lui, dit : Je connais à présent certainement que le Seigneur a envoyé son ange, et m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple des Juifs» (v. 6-11). De quelle manière remarquable Dieu intervient, s'il le juge bon, pour délivrer ses saints ! Mais ce sont toujours «ceux qui le craignent» qu'il délivre.

Et maintenant, voici un appel : «Goûtez et voyez que l'Éternel est bon ! Bienheureux l'homme qui se confie en lui !» (Ps. 34:8). Le mot hébreu, traduit ici par homme est très frappant : Il signifie homme puissant. Ce n'est pas le mot qui désigne un pauvre homme faible, mais un homme puissant. Et quel est le secret de sa puissance ? C'est qu'il se confie en Dieu. Toutes ses sources sont en Dieu. Vous allez voir qu'il y a ici trois choses : la crainte de l'Éternel, la confiance en l'Éternel, et la recherche de l'Éternel. Au verset 8, c'est «bienheureux l'homme qui se confie en lui» ; au verset 9 «rien ne manque à ceux qui le craignent» ; et au verset 10, «ceux qui cherchent l'Éternel ne manquent d'aucun bien». C'est là un ensemble moral de saints principes qui gardent constamment le cœur en contact avec Dieu pour sa propre bénédiction. L'âme, exhortée à goûter ce qu'est la bonté de l'Éternel, la goûtera si ces principes sont mis en pratique.

Par contraste avec ce qui précède, le psalmiste dit : «Les lionceaux souffrent disette, et ont faim ; mais ceux qui cherchent l'Éternel ne manquent d'aucun bien» (Ps. 34:10). L'Éternel est Celui qui vient au-devant de l'âme en toutes circonstances. Il se sert des lions pour illustrer ce fait, parce que le lion est le roi de la création : «Le lion, le fort parmi les bêtes, et qui ne se détourne devant qui que ce soit» (Prov. 30:30). Cependant, même les lions peuvent avoir faim, alors que «ceux qui cherchent l'Éternel ne manquent d'aucun bien». Mais il y a peut-être là une petite difficulté pour certains. J'ai recherché beaucoup de choses, dites-vous, mais je ne les ai pas obtenues. Mais, il n'est pas question, dans notre psaume, de ceux qui cherchent des choses, mais de ceux qui cherchent l'Éternel ! Nous souhaiterions tous avoir beaucoup de choses que nous considérons comme bonnes pour nous, mais nous ne tarderions pas à être reconnaissants de ne pas les avoir reçues. Le plus grand malheur, dans la vie de bien des croyants fut d'avoir obtenu ce qu'ils avaient un jour ardemment désiré. L'objet de leur convoitise n'était pas bon, mais ils l'avaient voulu à tout prix. «Il ne refusera aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité» (Ps. 84:11). Retenez bien cela, cher ami, et si quelque chose que vous avez désiré vous est refusé, soyez certain que cela n'était pas bon pour vous. Si vous acceptez cela, vous lui direz du fond du cœur : «Béni soit ton nom, Seigneur, je suis sûr que cela n'était pas bon pour moi». Quelle douceur dans ces paroles : «Ceux qui cherchent l'Éternel ne manquent d'aucun bien» !

Tel est le principe général selon lequel le Seigneur agit envers nous. L'âme est consciente de la lumière de sa présence. Vous avez le sentiment que le Seigneur vous sauve, et que l'ange de l'Éternel campe autour de vous. Vous avez alors cette conviction de regarder à lui, de compter sur lui. Si vous n'obtenez pas ce que vous avez désiré, au bout de quelque temps vous direz certainement : «Ô Seigneur, quel bonheur que tu n'aies pas permis que je l'obtienne» !

Nous arrivons maintenant à une nouvelle partie de notre psaume. Des versets 11 à 16, je crois que le psalmiste nous apprend de la manière la plus merveilleuse quel est le secret d'une vie heureuse et bénie, au développement harmonieux. Il dit : «Venez, fils, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte de l'Éternel» (Ps. 34:11). Il a été beaucoup de question de la crainte de l'Éternel dans la première partie du psaume, mais maintenant il nous l'explique en détail. Il y a, dans un psaume précédent, un verset très instructif à ce sujet : «La crainte de l'Éternel est pure, subsistant pour toujours» (Ps. 19:9). Je pense que nous avons ici la clef de ce passage touchant la crainte de l'Éternel. Sans cela, il est impossible de progresser en sainteté pratique ou en sanctification. Je crois que David nous en enseigne le vrai secret. C'est bien loin, bien-aimés, de la condition morale et de l'état du cœur qui retiennent loin du Seigneur ! C'est au contraire le chemin sur lequel on avance au lieu de reculer. Un autre écrivain, Salomon, dit : «Bienheureux l'homme qui craint continuellement» (Prov. 28:14). Il ne s'agit pas de la crainte du jugement et du courroux de Dieu, mais de cette crainte sainte et bénie de l'âme, que l'Esprit de Dieu produit toujours, crainte de ne pas marcher en toutes choses de manière à Lui plaire.

Si vous ouvrez le livre des Proverbes, vous constaterez avec intérêt comme il y est fréquemment question de «la crainte de l'Éternel». Dans les Proverbes, je crois que Dieu répond aux besoins de notre intelligence. Si vous en avez le temps, lisez-en un chapitre chaque jour de votre vie. Cela vous mettra à l'abri de bien des douleurs et des difficultés sur votre chemin ici-bas. Je désire faire remarquer de quelle manière ce livre, dans la structure de la Bible, est en relation avec les autres. Les deux livres suivants — L'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques s'adressent au cœur. Vous avez donc la conscience dans les Psaumes, l'intelligence dans les Proverbes, et le cœur dans les deux livres suivants. Ils se complètent mutuellement. Dans l'Ecclésiaste, Salomon parle du cœur seulement pour en tirer la conclusion qu'il est vide, alors que dans le Cantique des Cantiques il déborde. Dans l'un, le cœur est trop grand pour son objet — c'est-à-dire le monde et tout ce qui est sous le soleil — et dans l'autre, l'objet — Christ — est trop grand pour le cœur. Le premier traite de la souffrance du cœur, le second de son bonheur. Le secret de la paix et de la joie divines se trouve dans le Cantique des Cantiques. Il consiste à être occupé de l'amour et de la Personne de Christ.

Considérons maintenant les Proverbes. Vous trouverez sept fois déclaré dans ce livre ce qu'est la crainte de l'Éternel. «La crainte de l'Éternel est le commencement de la connaissance ; les fous méprisent la sagesse et l'instruction» (Prov. 1:7). La crainte de l'Éternel est le premier pas sur le chemin de la connaissance et du progrès. Passons maintenant au chapitre 8. «La crainte de l'Éternel, c'est de haïr le mal. Je hais l'orgueil et la hauteur, et la voie d'iniquité, et la bouche perverse» (Prov. 8:13). Les choses qu'il déteste, nous devons les détester aussi, ou sa crainte n'est pas en nous. Nous lisons ensuite : «La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse, et la connaissance du Saint est l'intelligence» (Prov. 9:10). Il y a une grande différence entre la connaissance et la sagesse.

La connaissance peut enfler (1 Cor. 8:1), mais non pas la sagesse. La connaissance, c'est le fait de saisir la vérité, mais la sagesse, c'est la capacité de faire bon usage de cette vérité. C'est la manière dont l'âme, conduite par Dieu, sait se servir, justement et divinement, de ce qu'elle possède. Nous lisons encore : «La crainte de l'Éternel ajoute des jours, mais les années des méchants seront raccourcies» (Prov. 10:27). Cela ressemble beaucoup à ce que nous trouverons dans notre psaume. Plus loin encore, nous lisons : «La crainte de l'Éternel est une fontaine de vie, pour faire éviter les pièges de la mort» (Prov. 14:27). Une telle manière d'échapper aux pièges de Satan est sûre, et est d'une valeur inestimable. Sixièmement, nous lisons : «La crainte de l'Éternel est la discipline de la sagesse, et l'abaissement va devant la gloire» (Prov. 15:33). Le sage est toujours disposé à s'instruire ; seuls, les sots n'en éprouvent pas le besoin. Et, pour finir : «La crainte de l'Éternel mène à la vie, et l'on reposera rassasié, sans être visité par le mal» (Prov. 19:23). Une satisfaction permanente est un fruit précieux de cette sainte crainte. Vous allez voir maintenant que ce verset s'accorde merveilleusement avec notre psaume. Si vous voulez des exemples illustrant ces différents points, vous les trouverez tous dans l'histoire du brigand mourant sur la croix (Luc 23:40-43).

Et maintenant, revenons à notre psaume. «Venez, fils, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte de l'Éternel» (Ps. 34:11). La chose est présentée comme une pratique journalière. «Qui est l'homme qui prenne plaisir à la vie et qui aime les jours pour voir du bien» ? (34:12). Cette question interpelle chacun d'entre nous. Aimez-vous la vie ? Désirez-vous avoir de longs jours, et voir du bien ? Est-ce le bien que vous recherchez ? Voici ce qu'il convient de faire pour s'assurer de ces bénédictions : «Garde ta langue du mal, et tes lèvres de proférer la tromperie» (34:13). Il n'est pas d'abord question de mon cœur, mais de ma langue ! Mais combien cela est difficile ! Qu'en pensez-vous ? Nous savons tous comme il est malaisé de garder sa langue. C'est pourtant ce que nous avons ici. Êtes-vous décidé à «voir du bien» ? Tout est là. J'en connais qui désirent le bien, mais qui finissent toujours par lâcher la bride à leur langue !

Mais pourquoi veiller ainsi sur sa langue ? Eh bien, je crois que le chapitre 6 de Luc répond à cette question. «L'homme bon, du bon trésor de son cœur produit ce qui est bon, et l'homme mauvais, du mauvais produit ce qui est mauvais : car de l'abondance du cœur sa bouche parle» (Luc 6:45). Ce qui remplit réellement mon cœur, ma langue l'exprimera bientôt. C'est pourquoi, à cause de ma langue, vous pouvez toujours dire de quoi mon cœur est occupé. Je ne puis vous tromper longtemps.

Quand nous ouvrons l'épître de Jacques, nous trouvons beaucoup de choses à propos de la langue. Chose étrange, cette épître n'est pas lue très souvent, bien qu'elle soit des plus importantes. Un croyant qui a peur de Jacques n'est pas en bon état. «Car nous faillissons tous à plusieurs égards. Si quelqu'un ne faillit pas en paroles, celui-là est un homme parfait, capable de tenir aussi tout le corps en bride. Voici, nous mettons les mors des chevaux dans leurs bouches, pour qu'ils nous obéissent, et nous dirigeons çà et là leur corps tout entier. Voici, les navires aussi, qui sont si grands et qui sont poussés par des vents violents, sont dirigés çà et là par un très petit gouvernail, où que ce soit que le veuille l'impulsion de celui qui les gouverne. Ainsi aussi la langue est un petit membre et elle se vante de grandes choses. Voici, un petit feu, quelle grande forêt allume-t-il ! Et la langue est un feu. La langue, un monde d'iniquité, est établie parmi nos membres ; c'est elle qui souille tout le corps, et enflamme tout le cours de la nature, et est enflammée par la géhenne. Car toute espèce de bêtes sauvages et d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins, se dompte et a été domptée par l'espèce humaine ; mais pour la langue, aucun des hommes ne peut la dompter. : c'est un mal désordonné, plein d'un venin mortel. Par elle nous bénissons le Seigneur et Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à la ressemblance de Dieu ; de la même bouche procède la bénédiction et la malédiction. Mes frères, il ne devrait pas en être ainsi. Une fontaine fait-elle jaillir par une même ouverture le doux et l'amer ? Mes frères, un figuier peut-il produire des olives, ou une vigne, des figes ? De l'eau salée ne peut pas non plus faire de l'eau douce. Qui est sage et intelligent parmi vous ? Que par une bonne conduite il montre ses œuvres avec la douceur de la sagesse» (Jacques 3:2-13). Oui, il est tout à fait vrai que «nous faillissons tous à plusieurs égards», et que «si quelqu'un ne faillit pas en paroles, celui-là est un homme parfait». Assurément, je ne suis pas celui-là, mais je pense qu'il est merveilleux de trouver un tel homme ! Le connaissez-vous ? Non, et je n'ai pas l'espoir, moi non plus, de le rencontrer. À moins que ce ne soit en vous-même ! Un fils se plaignait un jour à son père du mal qui règne dans le monde. «Améliore déjà une seule personne dans ce monde, Jean», répondit le vieillard, comme pour dire «commence par te corriger toi-même». Quelle sagesse chez ce vieil homme !

Et maintenant, passons à la première épître de Pierre où l'apôtre cite des passages de ce psaume 34. Il nous exhorte à être «compatissants, humbles, ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage, mais au contraire bénissant, parce que vous avez été appelés à ceci, c'est que vous héritiez de la bénédiction» (1 Pier. 3:9) Nous devons apporter aux autres la bénédiction. Si ma langue n'apporte pas aux autres la bénédiction, c'est bien dommage, car le chrétien a été béni par Dieu infiniment, et si Dieu le laisse dans ce monde, c'est pour être en bénédiction à d'autres. Certaines personnes me disent : «tous ces psaumes s'adressent aux Juifs». Mais Pierre ne les restreint pas tous aux Juifs. Il était plus avisé que cela. Il sera certainement très utile à nos âmes de tenir compte de ce qu'il dit. C'est ainsi qu'il cite : «car celui qui veut aimer la vie et voir d'heureux jours, qu'il garde sa langue du mal, et ses lèvres de proférer la fraude ; qu'il se détourne du mal et qu'il fasse le bien ; qu'il recherche la paix et qu'il la poursuive ; car les yeux du Seigneur sont sur les justes et ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ; mais la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal» (1 Pier. 3:10-12). L'apôtre s'arrête là. Il sait citer l'Écriture. Il omet la fin du verset 16 du psaume qui ajoute «... pour retrancher de la terre leur mémoire». Il ne cite pas la suite du psaume, parce que ces choses n'arriveront que plus tard, lorsque le Seigneur Jésus Christ régnera en tant que roi de justice, et que tout mal sera jugé sur le champ. Celui qui, en ce jour-là, ne contrôlera pas sa langue sera retranché.

Mais aujourd'hui déjà, sous le gouvernement de Dieu, si je ne veille pas sur ma langue, je peux être l'objet de sa discipline. Un jour ou l'autre, la semence que je sème produira sûrement la moisson qui lui correspond, et il en sera de même pour ce que vous semez. Je parle franchement, car je côtoie beaucoup d'enfants de Dieu, et je ne saurais vous dire tout le mal causé par ceux qui, ne gardant par leur langue, tiennent des propos qui ne profitent à personne. Bien-aimés, Dieu veuille nous donner à tous d'être davantage sur nos gardes !

En tant que saint, je ne dois pas permettre à des propos oiseux de franchir le seuil de mes lèvres. «Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche, mais celle-là qui est bonne, propre à l'édification selon le besoin, afin qu'elle communique la grâce à ceux qui l'entendent» (Éph. 4:29). Toute conversation vous apporte soit la grâce, soit la corruption. Je ne pense pas que nous devions minimiser ce que déclare la Parole de Dieu à ce sujet.

Mais revenons à notre psaume. À celui qui est à l'école de la sagesse, il est dit : «Retire-toi du mal, et fais le bien» (Ps. 34:14), ce qui est en parfaite harmonie avec Hébreux 13:16 : «Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices». Pensons à Jésus «qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien» (Actes 10:38). Ce que le psalmiste inspiré veut ici nous faire remarquer, c'est ce dont notre bien-aimé Seigneur lui-même a donné l'exemple tout au long de son chemin de dévouement ici-bas.

«Cherche la paix, et poursuis-la» (Ps. 34:14), nous est-il ensuite ordonné de faire. Combien cela nous rappelle ces paroles du Seigneur : «Bienheureux ceux qui procurent la paix, car c'est eux qui seront appelés fils de Dieu» (Matt. 5:9) ! Et encore : «... ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'évangile de paix» (Éph. 6:15). Celui qui ne procure pas la paix, au plus profond de son âme, la détruit. Pourquoi ? Parce qu'il ne marche soigneusement devant Dieu.

Si nous revenons à l'épître de Jacques, nous trouvons que «le fruit de la justice, dans la paix, se sème pour ceux qui procurent la paix (Jacq. 3:8). Nous sommes appelés à marcher dans la paix (3:18). Bien-aimés, quelle bénédiction il y a à procurer la paix !

L'apôtre Paul, au chapitre 4 de l'épître aux Philippiens, nous exhorte à mettre nos pas dans ceux de Christ, disant : «Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus. — Au reste mes frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée, — s'il y a quelque vertu et quelque louange, — que ces choses occupent vos pensées : ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous» (Phil.4:6-9). Ce n'est pas seulement que, si vous priez et rendez grâces, la paix de Dieu gardera votre coeur, mais, si vous êtes vous-même occupé de Christ, vous répandrez autour de vous la bonne odeur de la présence du Dieu de paix. Or, bien-aimés, il est merveilleux pour un croyant de traverser ce monde en manifestant ce caractère.

Mais un peu plus loin dans notre psaume, il nous est dit : «Les yeux de l'Éternel regardent vers les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leur cri» (Ps. 34:15). Combien cela est à la fois réconfortant, frappant, et encourageant ! Toutefois, remarquons bien que ce n'est que des justes qu'il prend un soin pareil. Le sort des injustes est décrit au verset suivant : «La face de l'Éternel est contre ceux qui font le mal, pour retrancher de la terre leur mémoire». Ce verset 16 fait clairement allusion au jugement des impies dans un temps à venir.

Nous arrivons maintenant à la quatrième partie de notre psaume, dont le thème est une expérience certainement bien connue de notre bien-aimé Seigneur Jésus : «Les justes crient, et l'Éternel entend, et il les délivre de toutes leurs détresses. L'Éternel est près de ceux qui ont le coeur brisé, et il sauve ceux qui ont l'esprit abattu» (Ps. 34:17-18). Avec quelle sorte d'homme Dieu pouvait-il marcher ? Avec celui qui a l'esprit abattu. Si l'on veut s'assurer la présence du Seigneur, que faut-il avoir ? Un coeur brisé et abattu. Il est donc clair qu'il existe un état moral qui prédispose à ce que Christ nous accompagne.

Du verset 19 à la fin du chapitre, nous avons la dernière partie de notre psaume. «Les maux du juste sont en grand nombre, mais l'Éternel le délivre de tous» (Ps. 34:19). Tel est le principe. Il délivre à sa manière à lui, au moment voulu, parce que ses yeux sont constamment sur les siens. «Il garde tous ses os, pas un d'eux n'est cassé» (34:20) Qui a bien pu être celui-là, sinon notre bien-aimé Seigneur lui-même à l'heure de la croix ? Qui pourrait nier que ce passage s'applique à lui ? Ces paroles sont absolument prophétiques, et l'apôtre prend soin de dire : «Car ces choses sont arrivées afin que l'écriture fût accomplie : «Pas un de ses os ne sera cassé» (Jean 19:36). Comme Dieu l'a préservé ! Bien-aimés, combien nous devrions être pénétrés du sentiment que la main protectrice de notre Seigneur est sur nous !

Puis, dans les deux derniers versets, nous avons un contraste : «Le mal fera mourir le méchant ; et ceux qui haïssent le juste en porteront la peine» (Ps. 34:21). C'est là une déclaration frappante, qu'illustre l'Écriture d'un bout à l'autre. Le mal se retourne contre l'homme qui s'y adonne, et le fait mourir. C'est un principe général : «Ceux qui haïssent le juste en porteront la peine». Cela montre la juste rétribution que Dieu doit administrer. Mais le Psalmiste ajoute : «L'Éternel rachète l'âme de ses serviteurs ; et aucun de ceux qui se confient en lui ne sera tenu pour coupable». C'est la même parole.

De quelle manière merveilleuse l'Esprit nous enseigne ici, par la plume et par la bouche de cet homme pleinement restauré, à trouver en Dieu toutes les sources de nos âmes ! Puissions-nous par sa grâce, en vérité, marcher toujours plus avec lui, et traverser la scène de ce monde d'une manière qui soit en bénédiction pour d'autres, en attendant des cieux son Fils.

## **2 Chapitre 2 — Le Roi dans sa beauté — Psaume 45**

Il est très important pour nous de chercher à cultiver dans notre âme ce qui ressort de ce psaume. Ce qu'est le roi lui-même, voilà ce dont la reine est occupée. De la même manière, nous devrions être occupés de ce qu'est Christ. Nous sommes très prompts à abaisser notre niveau et à ne nous occuper que des bénédictions que, dans sa grâce, Il répand sur nous. Mais dans ce psaume, l'accent est mis non pas sur ce que le roi fait, mais sur ce qu'il est. Ce que le Seigneur apprécie, c'est un coeur qui trouve en lui ses délices.

«Mon coeur bouillonne d'une bonne parole». Je crains que ce ne soit pas souvent notre cas. Qu'il est beau d'avoir un coeur qui bouillonne d'amour pour Christ ! Au lieu de cela, notre coeur est plus souvent de glace que bouillant, en ce qui concerne notre consécration pour Christ. Ce qu'est cette «bonne parole», le verset l'explique : «Je dis ce que j'ai composé au sujet du roi» ; c'est-à-dire ce que je sais de lui, non pas ce que j'ai reçu de lui, mais ce qu'il est pour moi. Il s'agit de la place que sa Personne bénie occupe dans mon âme. Marie de Béthanie avait choisi d'être avec lui. Elle était assise à ses pieds, écoutant ses paroles. Être près de lui, avec lui, tel était le désir de son âme. L'affection pour le Seigneur, voilà ce qui la caractérisait, et sa place était à ses pieds. Elle était absorbée par la personne de Christ. Manquait-elle d'intelligence ? Nullement, mais ce n'est pas ce qu'elle recherchait. Marie brisa son vase plein de nard pur, oignant les pieds du Seigneur, et Jésus dit : «Elle a gardé ceci pour le jour de ma sépulture». Elle craignait de ne pas retrouver l'occasion de le faire. D'autres firent un festin en l'honneur de Jésus. Mais normalement on ne prépare pas un festin pour quelqu'un dont on sait qu'il va mourir ? L'acte de Marie était en harmonie avec les circonstances de son Seigneur. Le festin ne l'était pas. Marie y assistait, toutefois ses pensées n'étaient pas au festin mais à Celui qu'il voulait honorer. Son coeur bouillonnait d'amour pour Lui. Elle était la seule personne présente dont les pensées fussent à l'unisson avec les siennes. Dieu veuille, par son Esprit, faire bouillonner nos coeurs d'un véritable amour pour Christ ! Seul, l'amour peut satisfaire l'amour. Christ nous a aimés jusqu'à la mort, et ce qu'il veut en retour, ce sont des coeurs remplis d'amour sincère pour lui. Il en est digne, frères bien-aimés !

«Ma langue est le style d'un écrivain habile». Il est facile de parler de Christ, et de le louer, lorsque le coeur bouillonne d'amour pour lui. «De l'abondance du coeur, la bouche parle». Si nous gardons le silence dans l'adoration et la louange, c'est que notre coeur doit être vide. Christ n'est pas l'objet de toutes nos affections. Peut-être dites-vous que l'Esprit doit nous pousser à adorer. Or, s'il n'y a pas adoration, il est évident que vous n'y avez pas été poussé. Il est tout à fait vrai que lorsque nous adorons en assemblée, nous devons être soumis uniquement à la direction du Seigneur. C'est ce que nous enseigne la première épître aux Corinthiens. Mais dans ce psaume, il y a soumission à l'Esprit de Dieu en même temps qu'un coeur débordant de ce qu'il sait au sujet du Roi. Combien j'ai envie d'un tel état d'âme ! Écoutez ce langage : «Tu es plus beau que le fils des hommes, la grâce est répandue sur tes lèvres». Elle s'adresse à Lui-même. Elle est si proche qu'elle peut lui parler directement. Elle va plus loin que la fiancée du Cantique des Cantiques ne soit jamais allée ! Cette dernière parle beaucoup au sujet de son bien-aimé, sans lui en dire grand chose directement. Il est pour elle «un porte-bannière entre dix mille... et toute sa personne est désirable» (5:10, 16). Mais la bien-aimée de notre psaume est si près du Roi qu'elle peut lui parler. Les mots jaillissent sans effort : «C'est pourquoi Dieu t'a béni à toujours». Dans cette proximité et cette intimité, lui est communiquée la pensée de Dieu touchant son propos quant à Celui qu'il se plaît à honorer.

«Ceins ton épée sur ton côté, homme vaillant, dans ta majesté et ta magnificence ; et, prospérant dans ta magnificence, mène en avant ton char, à cause de la vérité et de la débonnairété et de la justice». Il y a une juste appréhension de la majesté de sa Personne. Il a été outragé par l'homme, qui a levé contre Lui son bras à la fois chétif et coupable, à l'heure de la trahison et du mensonge. Mais le jour viendrait où, «prospérant dans sa magnificence, Il mènerait son char à cause de la vérité. Il a été «débonnaire et humble de coeur», mais «celui qui s'abaisse sera élevé», et le résultat de sa grâce et de son humilité serait son exaltation. «Ton trône, ô Dieu, est

pour toujours et à perpétuité ; c'est un sceptre de droiture que le sceptre de ton règne. Tu as aimé la justice, et tu as haï la méchanceté ; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons». Il est salué ici comme Dieu, et au psaume 2, par Dieu lui-même, comme son Fils. Il est oint au-dessus de ses compagnons. Il est prééminent parmi eux. Qui sont ces compagnons ? Hébreux 2 montre que c'est nous-mêmes : «Car, et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un ; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères». C'est lui qui conduit la louange au milieu d'eux (Héb. 2:11-13). Nous lisons encore : «Car nous sommes devenus les compagnons du Christ, si du moins nous retenons ferme jusqu'au bout le commencement de notre assurance» (Héb. 3:14). Il est oint de l'huile de joie, et cette huile précieuse coule de sa tête jusqu'au bord de ses vêtements. Au jour de la gloire de Christ, lorsqu'il mènera en avant son char, nous serons avec lui, partageant sa gloire. L'huile de sa joie descendra sur nous.

«Tous tes vêtements sont myrrhe, aloès et casse, quand tu sors des palais d'ivoire d'où ils t'ont réjoui». Il y a en Christ une bonne odeur qui devrait aussi émaner de nous, «car nous sommes la bonne odeur de Christ pour Dieu» (2 Cor. 2:15).

«Des filles de rois ont été parmi tes dames d'honneur ; la reine est à ta droite, parée d'or d'Ophir». Lorsqu'il est question du roi, l'épouse est Jérusalem. Ce psaume a donc trait au Millénium. Israël regardera vers Celui qu'il a rejeté et percé, et il se lamentera (Zach. 12). L'Éternel sauvera son peuple de ses péchés, et, selon sa justice divine, Il lui accordera une place en sa présence. «La reine est à ta droite, parée d'or d'Ophir». Alors, elle verra, et inclinera son oreille vers Lui. Elle doit oublier son peuple, ainsi que la maison de son père. Mais qu'est-ce que cela nous enseigne ? Que dans notre âme nous devons considérer toute chose à travers Christ, ici-bas. Les choses naturelles doivent passer après Lui. Je dois les oublier. Christ doit occuper pour moi la première place. Est-il la première de nos préoccupations, ou bien est-ce nous-mêmes, nos maisons et le soin que nous en prenons, la famille, les amis, ou la maison de notre père ? L'Esprit de Dieu dit ici : «Oublie ton peuple et la maison de ton père» et Jésus a dit : «Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi» (Matt. 10:37).

«Et le roi désirera ta beauté». Alors seulement, il verra cette beauté en toi. Tu seras alors pour Christ ce qu'Ève a été pour Adam. Et il y a cet autre côté : «Il est ton Seigneur : adore-le». Les droits du Seigneur ont du poids pour ceux dont les affections ont Christ pour objet. Quelle joie pour nos âmes lorsque nous réalisons cela tant soit peu ! Christ éclipsant tout, et l'adoration jaillissant librement vers lui. Et, à propos de la beauté de la fille du roi, nous lisons qu'elle «est tout gloire». Ses ornements moraux sont rehaussés par les vertus de Christ. Sa beauté à lui est celle dont elle brille, et, à cause de cette beauté, c'est lui qui reçoit la louange : «c'est pourquoi les peuples te célébreront».

Que fait Dieu maintenant ? S'occupe-t-il de nos bénédictions, de notre confort ? Ou n'est-ce pas plutôt de la gloire de Celui qu'il se plaît à honorer — Christ, qu'il placera au centre de toutes choses, Chef de tout et de tous ? Dieu cherche pour lui la louange, et cela à cause de ce que nous sommes maintenant moralement, en esprit et dans notre conduite, semblables à Christ, parés de ses vertus à Lui ; et, dans un temps à venir, à cause de ce que nous serons, lorsque, dans des corps de gloire semblables à son propre corps glorieux, nous serons manifestés comme les «fils de Dieu», les compagnons de Christ. Une gloire sans fin sera alors notre lot béni. Dieu veuille, par son Esprit, garder chacun de nos cœurs dans la présence de son cher Fils, afin que nous sentions qu'il est toujours près de nous, et avec nous. Puisse nous marcher avec lui et ne jamais oublier cette parole : «Il est ton seigneur : adore-le».

### **3 Chapitre 3 — Affection réciproque — Cantique des Cantiques ch. 4**

C'est une chose bénie de cultiver dans nos cœurs, non seulement le sentiment de ce que Dieu a fait pour nous, mais aussi de ce que, dans sa grâce, Il a fait de nous pour Lui-même. Il est particulièrement béni de sortir de nous-mêmes et d'entrer dans le secret de la présence de Dieu, pour y apprendre quels sont ces sentiments qui remplissent son cœur. L'Esprit de Dieu fait se réjouir d'une joie ineffable et glorieuse ceux qui croient en Christ, comme le dit l'apôtre Pierre dans sa première épître (1 Pier. 1:8). C'est là notre part de cette joie, mais «faire bonne chère et se réjouir» (Luc 15:32) est celle du Père, car Lui aussi a sa joie, une joie infinie. Il se réjouit d'avoir des enfants près de Lui, des enfants capables de trouver en Lui leur joie. «Christ a souffert, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu» (1 Pier. 3:18), et «nous nous glorifions en Dieu par notre seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant reçu la réconciliation» (Rom. 5:11).

C'est afin que nous nous réjouissons en Lui que nous avons été approchés par le précieux sang de Christ. Ce n'est pas seulement ce qu'Il nous donne, mais Lui-même, qui doit être la portion de nos âmes, et cela est le fruit de la nouvelle naissance. Parce que nous sommes nés de nouveau, nous trouvons notre joie en Dieu Lui-même. «Nous nous glorifions en Dieu par notre seigneur Jésus Christ». Mais qu'est-ce que cette nouvelle naissance ? C'est le fait d'acquiescer à une nouvelle nature capable de se réjouir en Dieu, de le comprendre et de le connaître. L'âme la reçoit comme fruit de la grâce de Dieu. Elle nous permet de nous réjouir en Dieu, mais Lui aussi a sa part. Sa joie à Lui est d'avoir ses enfants tout près de Lui, et la nôtre de sentir que rien ne s'interpose entre nos cœurs et Lui-même. Il y a donc la joie du Père, de même que celle des enfants.

Au chapitre 4 du Cantique des Cantiques, nous voyons la part de Christ dans cette joie. La relation qui y est présentée n'est pas une relation de père à enfants. L'accent est mis sur la relation qui unit l'époux à l'épouse, et sur leur joie respective (\*). Nous avons tendance à lire ce livre dans le but d'y trouver Christ, et nos cœurs sont transportés en le découvrant dans les diverses scènes qui le composent. Mais il est très doux de nous arrêter un moment pour apprendre ce que l'épouse est pour Christ. Y a-t-il de plus doux langage que celui dans lequel Il s'adresse à elle ? Écoutons-le ! «Voici, tu es belle... Tu es belle, mon amie, et en toi il n'y a point de défaut» (1:7). Et pourtant, plus nous connaissons Christ, plus nous nous connaissons nous-même ; et, tandis que nous marchons avec Dieu et que le temps passe, l'opinion que nous avons de nous-mêmes est de plus en plus médiocre ! Chaque année, nous nous tenons en moindre estime que l'année précédente, tant et si bien que le cœur a tendance à devenir légaliste. L'extrême indignité que nous découvrons en nous-mêmes s'impose à nous. Il n'en est que plus béni, malgré tout cela, d'entendre Christ nous dire : «Tu es belle, mon amie, et en toi il n'y a point de défaut !» (v. 7).

(\*) Comme nos lecteurs le savent, il s'agit, dans ce livre, de l'épouse terrestre — Jérusalem. Cependant, le cœur de Christ est le même dans toutes ses relations. Nous pouvons donc assurément faire une application de ces choses à l'Église.

C'est une chose bénie de méditer sur les pensées du Seigneur à l'égard des siens, sur sa miséricorde et sa compassion, bien que ce ne soit pas de cet amour-là, mais de l'amour pur, qu'il est question dans le Cantique des Cantiques. Le Bien-aimé se réjouit en sa fiancée. Il parle de sa beauté et de son charme. Mais comment le Seigneur peut-Il trouver en nous de quoi le réjouir ? Il y trouve ce qui fait la joie de son cœur, mais non pas à cause de ce que nous sommes en nous-mêmes. Tout vient de ce dont Il nous a Lui-même revêtus. Jacob trouvait en Rachel ce qui répondait aux désirs de son cœur ; nous trouvons en Christ ce qui nous comble, et Christ trouve en son épouse — l'Église — ce qui réjouit son cœur. Peut-être pensez-vous qu'il n'en sera ainsi que lorsqu'Il nous aura présentés à Lui-même comme son assemblée, «glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable» (Éph. 5:27). Alors, l'Église sera sainte, irréprochable. Elle aura dépouillé tout ce qui est sans valeur, et seul demeurera le parfait ouvrage du Seigneur.

Mais ce n'est pas à ce temps-là que notre chapitre fait allusion. Ce jour de gloire et de joie indicible viendra, mais ce que nous trouvons ici est encore plus merveilleux que ce qui sera alors manifesté. Ici, nous apprenons que dès maintenant, tandis que nous cheminons dans le désert, en route vers la gloire qui attend l'épouse et l'Époux, Celui-ci trouve dans l'Église ce qui fait la joie de son cœur. Au



ciel, à la droite du Père, il attend le jour des noces. Tandis qu'Il est la portion de nos coeurs, Il trouve en nous la sienne. Écoutez ce qu'Il dit. Tandis que le Bien-aimé parle de sa bien-aimée, les expressions de son amour et de son appréciation sont de plus en plus profondes : «Tu m'as ravi le coeur,... tu m'as ravi le coeur par l'un de tes yeux». Réalisons-nous cela ? Croyons-nous, bien-aimés, que nous sommes une joie pour Lui ? Peut-être pourrions-nous dire de Lui qu'Il a ravi nos coeurs, mais l'entendre dire que nous avons ravi son coeur, n'est-ce pas absolument merveilleux ? Sa joie se trouve en nous — qu'Il appelle sa fiancée !

Ce n'est pas du croyant individuel qu'il est ici question, mais de l'ensemble des croyants. C'est toujours du corps des croyants qu'il s'agit lorsqu'il est fait allusion aux affections de Christ pour l'Épouse. Mais afin que nos âmes puissent marcher collectivement dans la puissance de cette vérité merveilleuse, nous devons en jouir chacun individuellement. Chaque saint doit chercher à bien comprendre ce que Christ attend de l'assemblée de ses saints. Inutile de dire que c'est seulement par grâce que n'importe lequel d'entre nous peut comprendre cette joie de Christ dans les siens. Mais, répétons-le, à moins que chacun n'en jouisse individuellement pour lui-même, nous ne pourrions pas répondre collectivement à ce que Christ désire que nous soyons pour Lui-même. Il faut qu'il y ait, dans votre âme comme dans la mienne, le juste sentiment de ce que nous sommes pour Christ. Quand on sait cela, et que le coeur l'a quelque peu goûté, on désire ardemment en savoir encore davantage.

Voyons maintenant la réponse que Lui fait la bien-aimée. Au chapitre 1, nous l'entendons dire : «Tes amours sont meilleurs que le vin» (1:2). Elle connaît son amour, et pour elle il n'est rien de meilleur. Mais Il la surpasse encore par ses paroles. Écoutez ce que l'Époux lui dit : «Que tes amours sont meilleures que le vin» ! (4:10) Quelle grâce de la part de Christ de parler ainsi de pauvres créatures sans coeur comme vous et moi ! Et pourtant, c'est ainsi que Christ estime la moindre étincelle d'amour qu'Il trouve qu'aujourd'hui pour Lui dans nos âmes. «Tes lèvres, ma fiancée, distillent le miel ; sous ta langue il y a du miel et du lait», poursuit-il au verset 11. Toute parole de notre bouche, tout ce qui est le fruit de la grâce dans l'âme, est pour Lui comme les gouttes découlant d'un rayon de miel. Dans l'Écriture, le miel est ce qui nourrit et rafraîchit tout ensemble. Combien un tel passage nous juge ! Quelle a été notre conduite ? A-t-elle pu nourrir ou rafraîchir le coeur de notre bien-aimé Seigneur ? «Tu es un jardin clos, ma soeur, ma fiancée», dit-il, «une source fermée, une fontaine scellée». Tout cela signifie qu'elle n'appartient qu'à Lui, rien qu'à l'Époux. Bien-aimés, comme c'est beau quand l'âme en arrive à dire : «Tout ce que je suis, tout ce que j'ai, lui appartient à Lui, à Jésus seul ! Je dois être à Lui dès ici-bas, et Lui-même déclare que je lui appartiens. Il me veut tout à Lui». N'est-ce pas assez de ce désir pour que toute âme se donne à Lui sans réserve ? «Il est mort..., afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Cor. 5:15).

Mais l'Époux s'étend longuement sur ce que sa fiancée est pour lui. «Tes plants sont un paradis de grenadiers et de fruits exquis, de henné et de nard, de nard et de safran, de roseau odorant et de cinnamome, avec tous les arbres à encens ; de myrrhe et d'aloès, avec tous les principaux aromates ; une fontaine dans les jardins, un puits d'eaux vives, qui coulent du Liban» ! C'est ainsi que Christ apprécie les «siens», et nos âmes devraient être remplies du sentiment de ce que nous sommes à ses yeux. Si la pensée de ce que nous sommes pour Christ occupait davantage nos coeurs, Il nous serait plus cher. Nos regards seraient moins fixés sur nous-mêmes et sur les autres. Nous le contemplerions constamment, et la joie de nos âmes serait plus tranquille et plus sainte. Alors nous serions plus jaloux de tout ce qui pourrait éloigner nos âmes de Christ. Nous serions à l'affût de ce danger et pourrions le fuir dès qu'il approcherait.

Mais Il veille sur sa gloire, et nous garde pour Lui-même. Aussi lisons-nous, au v. 16 : «Réveille-toi, nord...». Il envoie son vent du Nord, et tout son cortège de maux, pour réveiller l'insouciant. Nous n'aimons pas le vent du Nord, mais il convient aux aromates de son jardin. Il les secoue, il souffle entre les rameaux et en dégage le parfum. Les difficultés nous contrarient, mais elles nous rejettent sur Dieu et révèlent ce qui en nous est de Christ. Nous apprenons ainsi ce qu'Il voulait nous enseigner. Il peut alors changer ses voies à notre égard, et faire tourner le vent : «Viens, midi ; souffle dans mon jardin, pour que ses aromates s'exhalent» (4:16). Il nous donne de jouir profondément de Lui-même. Il fait briller dans nos âmes le soleil de sa présence, et le coeur se tourne vers Lui : «Que mon bien-aimé vienne dans son jardin». Nous connaissons alors la joie de la communion, et nous en jouissons. Le coeur peut alors dire : «Je suis à mon bien-aimé, et son désir se porte vers moi... Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il mange ses fruits exquis» (7:10 et 4:16). L'âme entre dans sa pensée touchant sa fiancée. Et voici comment Il répond à son désir de l'avoir près d'elle : «Je suis venu dans mon jardin, ma soeur, ma fiancée !» Il apprécie ce qui lui est consacré. C'est comme s'il disait que tout est à lui : «J'ai cueilli ma myrrhe avec mes aromates, j'ai mangé mon rayon de miel avec mon miel, j'ai bu mon vin avec mon lait». Tandis que l'âme entre dans cette communion et prend conscience qu'Il s'approche, le coeur s'émeut de plus en plus à l'égard du bien-aimé. «Buvez, buvez abondamment, bien-aimés».

Mais en méditant sur cette bienheureuse communion entre le bien-aimé et sa fiancée, nous pouvons nous humilier et baisser la tête, réalisant combien nous l'avons peu connue nous-mêmes, et combien peu nous avons fait la joie de Son coeur ! Cela n'est que trop vrai. Cependant, la foi s'empare de cette divine estimation des choses.

Considérons un moment 2 Corinthiens 11:2, et voyons comment l'apôtre résume cela. «Je vous ai fiancés à un seul mari, pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste». Le Cantique des Cantiques ne va pas au-delà du jour des fiançailles, mais Paul fait allusion au jour des noces, lorsque l'épouse sera présentée à Christ comme une vierge chaste. Qu'entend-il par «vierge chaste» ? C'est une vierge véritable, qui ne mérite pas l'ombre d'un reproche, d'où cet avertissement de l'apôtre aux Corinthiens : «Je crains que, en quelque manière, comme le serpent séduisit Ève par sa ruse, ainsi vos pensées ne soient corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ». Nous avons besoin d'une plus grande mesure de cette simplicité, mes frères, «la simplicité quant au Christ». Réveillons-nous ! Et puissions-nous dire, en vérité : «Il est tout pour moi, et je suis tout pour Lui».

#### **4 Chapitre 4 — La Victoire de Josaphat ou : Prière, Jeûne et Louange — 2 Chroniques 20:1-30**

Je demande parfois à de jeunes convertis comment ils peuvent le mieux plaire au Seigneur. Comment peut-on le mieux plaire au Seigneur ? J'aimerais beaucoup entendre votre réponse. J'en ai reçu de toutes sortes. L'un d'eux m'a dit : «en travaillant pour Lui». C'est un privilège particulièrement béni de travailler pour Lui, et il est très doux de le servir. Mais il y a quelque chose de meilleur que le service, quelque chose qu'il est encore beaucoup plus important pour le saint d'avoir à coeur, que la pensée du service.

J'ai été très frappé un jour, lorsqu'un bien-aimé frère, aujourd'hui auprès du Seigneur, m'a dit : «Comment pouvez-vous le mieux plaire au Seigneur ? Je me suis mis à réfléchir, lorsqu'il me dit : «Écoutez ce que dit le Psaume 69:30-31 : Je louerai le nom de Dieu dans un cantique, et je le magnifierai par ma louange ; et cela plaira plus à l'Éternel qu'un taureau, un boeuf qui a des cornes et l'ongle divisé». Je compris évidemment sa pensée.

Mais que cela est beau : «Je louerai le nom de Dieu dans un cantique». Il est évident que le boeuf et le taureau évoquent simplement l'idée du service. Mais il y a quelque chose que le Seigneur aime mieux que le service. Comment puis-je plaire le mieux au Seigneur ? «Je louerai le nom de Dieu dans un cantique» : voilà la réponse divine ! Nous avons souvent des réunions de prière, mais je souhaiterais que nous ayons plus souvent des réunions de louange !

Josaphat en convoqua une, dans le chapitre frappant que nous avons lu, et cela dans des circonstances très particulières.

C'était un moment critique dans son histoire. Il nous arrive à tous d'être confrontés à de telles crises, individuellement, et collectivement aussi, je pense. Josaphat et tous ceux qui l'entouraient se trouvaient alors en face d'une très grande difficulté : «Et il arriva après ces choses, que les fils de Moab et les fils d'Ammom, et avec eux une partie des Maonites, vinrent contre Josaphat pour faire la guerre. Et on vint et on rapporta à Josaphat, en disant : Il est venu contre toi une grande multitude, de l'autre côté de la mer, de la Syrie ; et voici, ils sont à Hatsatson-Thamar, qui est En-Guédi» (2 Chr. 20:1-2). Et bien, que firent-ils ? «Et Josaphat craignit, et tourna sa face pour rechercher l'Éternel, et proclama un jeûne par tout Juda» (2 Chr. 20:3). Ah ! Il n'y a point de véritable réunion consacrée à la louange tant que nous n'avons pas craint, puis jeûné, tout en recherchant le Seigneur. Tout est là, mes frères ! Êtes-vous fermement décidé à rechercher le Seigneur ; je suis un instrument bien inutile si je ne m'attache pas à servir le Seigneur. Comment pouvons-nous avancer sans sa puissance et sa grâce ? Avez-vous parfois des réunions de jeûne ? Je vous recommande d'en avoir. Je vais vous dire ce que vous en retirerez. Vous en retirerez d'être beaucoup plus près du ciel après qu'avant !

La prière et le jeûne sont souvent mentionnés ensemble dans l'Écriture, et leur importance est très claire. Quand les disciples demandèrent pourquoi ils n'avaient pu chasser un démon, notre Seigneur répondit : «Cette sorte ne sort que par la prière et par le jeûne» (Matt. 17:21). Et encore, lorsque le Saint Esprit dit : «Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saül, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés», l'assemblée de Dieu à Antioche, saisissant la gravité de cet appel, fut entièrement d'accord, si l'on peut dire, et, «ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller» (Actes 13:2, 3). L'assemblée s'était pleinement identifiée à leur mission par le jeûne, la prière, et l'imposition des mains. Je crois que lorsque l'Écriture parle de «jeûne», c'est au sens littéral du mot. On entend souvent dire que c'est au sens moral. Croyez-vous qu'il s'agissait seulement d'un état moral à Antioche ? L'état moral existait bien, et il se manifestait par un véritable jeûne, qui n'avait pas été imposé, d'après ce que nous lisons. J'ai bien peur que ce mot «moral» ne soit notre perte ! Si nous disions que nous allons avoir demain une réunion de jeûne, je me demande combien d'entre nous y assisteraient ? Y serions-nous, vous et moi ? Je n'oublierai jamais ce jour où, à Londres, beaucoup de chers jeunes frères, troublés dans leurs coeurs par le manque de dévouement, et désirant ardemment un renouveau d'intérêt pour l'évangile, proposèrent de se réunir devant Dieu pour observer un jour de jeûne et de prière. Il en fut ainsi, et je passai cette journée avec eux. Ce fut sans doute la plus belle journée que j'aie jamais passée sur la terre !

Josaphat proclama un jeûne, et Juda s'assembla, conscient, je pense, de la gravité des circonstances. D'un commun accord, ils s'assemblèrent pour chercher secours de la part de l'Éternel. Et ils dirent : «Éternel, que devons-nous faire» ? Le coeur de Dieu fut fort réjoui ce jour-là, car Il ne désire rien tant que de voir les siens compter sur Lui et se confier en Lui. «Et Juda s'assembla pour chercher secours de la part de l'Éternel : et on vint aussi de toutes les villes de Juda pour rechercher l'Éternel» (2 Chr. 20:4). Remarquez bien qu'ils vinrent de toutes les villes de Juda pour rechercher l'Éternel. Montrez-moi quelque part un seul frère fidèle, dévoué, plein de zèle et de ferveur : vous verrez qu'il aura une heureuse influence sur ceux qui l'entourent. Josaphat tourna sa face pour rechercher l'Éternel, et alors tout Juda se mit à rechercher l'Éternel. Tel fut l'effet produit ! Nous voyons ici un homme en entraîner beaucoup d'autres, mais vous verrez que Dieu a toujours eu de ses serviteurs dans toute la lignée du témoignage. Il les a préparés. Il leur a communiqué sa pensée, puis Il les a utilisés pour en toucher d'autres. Nous avons donc ici la crainte, le jeûne et la prière — trio invincible, car l'Écriture dit bien : «Deux valent mieux qu'un... et la corde triple ne se rompt pas vite» (Eccl. 4:9-12). Ne négligeons aucune de ces trois choses.

«Et Josaphat se tint debout dans la congrégation de Juda et de Jérusalem, dans la maison de l'Éternel, devant le nouveau parvis ; et il dit : Éternel, Dieu de nos pères ! N'es-tu pas le Dieu qui est dans les cieus, et n'est-ce pas toi qui domines sur tous les royaumes des nations ? Et en ta main est la puissance et la force, et nul ne peut te résister. N'est-ce pas toi, notre Dieu, qui as dépossédé les habitants de ce pays devant ton peuple Israël, et qui l'as donné à toujours à la semence d'Abraham, ton ami ? (2 Chron. 20:5-7). Josaphat se tourne vers Dieu d'une manière très simple. Oh ! frères bien-aimés ! Saisissez l'occasion de Dieu, appuyez-vous simplement sur Lui. Nous nous appuyons beaucoup trop sur les hommes aujourd'hui, pas assez sur Dieu seul. Cet homme s'appuie sur Dieu en toute confiance, dans sa prière : «N'est-ce pas toi, notre Dieu, qui as dépossédé les habitants de ce pays devant ton peuple Israël, et qui l'as donné à toujours à la semence d'Abraham, ton ami ? Il saisit admirablement les desseins de Dieu, en se référant à Abraham. Josaphat était plein de hardiesse. Personne n'avait encore jamais dit qu'Abraham était l'ami de Dieu. S'il avait dit que Dieu était l'ami d'Abraham, il n'aurait fait qu'énoncer une vérité bénie, mais affirmer l'inverse, c'était vraiment de la foi.

Mais Josaphat se rappelait qu'au jour où Dieu allait faire pleuvoir du soufre et du feu sur les villes impies de la plaine de Sodome (Genèse 18 et 19), Il avait annoncé son dessein à Abraham. Nous faisons tous part à nos amis de nos pensées et de nos projets. Lorsque Abraham apprit que le jugement de Sodome était imminent, il commença à intercéder pour Lot, croyant établi dans une ville mondaine et inique, et dont la famille s'était gravement compromise avec le monde. Le jugement plane aussi sur la scène de ce monde, et nous devrions remplir ce beau rôle d'intercesseurs pour un monde condamné. Je me demande si le Saint Esprit pourrait écrire de vous et de moi que nous sommes les amis de Dieu ! Ce qui montre qu'Abraham était l'ami de Dieu, c'est que son coeur était entièrement consacré aux intérêts de l'Éternel, et cela se manifestait par son intercession pour le peuple de Dieu. Combien je souhaite, mes chers amis qu'il en soit de même pour vous, pour moi-même, et pour tous les enfants de Dieu !

Josaphat rappelle à Dieu la piété d'Abraham. Il lui dit en quelque sorte : tu avais autrefois un ami ici-bas. Nous disons volontiers que Dieu est notre ami : Alleluia ! Mais Abraham était l'ami de Dieu. Cela est manifeste, car près de deux cents ans plus tard, par la plume de son prophète dans un appel lancé à son peuple, Dieu confirme cette déclaration de Josaphat, disant : «Et toi, Israël, mon serviteur, Jacob, que j'ai choisi, semence d'Abraham mon ami...» (És. 41:8). «Ton ami» dit Josaphat ! Oui, «mon ami» répond Dieu ! C'est la foi qui valut à Abraham ce titre magnifique. «Abraham, notre père, n'a-t-il pas été justifié par des oeuvres, ayant offert son fils Isaac sur l'autel ? Tu vois que la foi agissait avec ses oeuvres ; et par les oeuvres la foi fut rendue parfaite. Et l'Écriture a été accomplie qui dit : «Et Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice» ; et il a été appelé Ami de Dieu» (Jacques 2:21, 23). Aucun titre terrestre ne peut éclipser cet honneur céleste d'être «l'Ami de Dieu». Que ce soit notre but à tous ! C'est une grande chose d'être un «homme de Dieu», ainsi que «l'ami de Dieu», en un temps de déclin comme le nôtre.

Continuons la prière de Josaphat. Il rappelle à Dieu qu'Il avait donné le pays de la Palestine à son peuple Israël : «Et ils y ont habité, et t'y ont bâti un sanctuaire pour ton nom, disant : s'il nous arrive du mal, épée, jugement, ou peste, ou famine, et que nous nous tenions devant cette maison et devant toi, car ton nom est dans cette maison, et que nous criions à toi à cause de notre angoisse, tu écouteras, et tu sauveras. Et maintenant, voici, les fils d'Ammon et de Moab, et ceux de la montagne de Séhir, chez lesquels tu ne permis pas à Israël d'entrer lorsqu'ils venaient du pays d'Égypte (car ils se détournèrent d'eux, et ne les détruisirent pas), les voici qui nous récompensent en venant pour nous chasser de ton héritage que tu nous as fait posséder. Ô notre Dieu, ne les jugeras-tu pas ? car il n'y a point de force en nous devant cette grande multitude qui vient contre nous, et nous ne savons ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi ! Et tout Juda se tenait devant l'Éternel, avec leurs petits enfants, leurs femmes et leurs fils» (2 Chron. 8:13). La maison de Dieu à Jérusalem était alors le lieu de rassemblement de son peuple, et c'est là qu'on devait prier aux jours difficiles. Maintenant, la Maison de Dieu est l'Assemblée, dont le centre est le nom du Seigneur Jésus Christ. Vous et moi, nous avons aujourd'hui le merveilleux privilège d'apporter devant Dieu tout ce qui le concerne, au nom de son propre Fils bien-aimé, avec

l'assurance qu'il nous entendra et nous aidera. Dieu est un Dieu d'encouragement, et ce qu'il prend plaisir à faire pour nos âmes, c'est de nous encourager.

Ah ! mes amis, c'est une chose merveilleuse d'avoir le Nom du Seigneur comme centre de rassemblement, et de goûter la joie du Seigneur au milieu de nous. Pour nous assurer de cela, ce que Dieu veut, c'est la simplicité. Il veut que vous soyez simplement ce que vous êtes. Mais qu'est-ce que vous êtes ? Si vous croyez en Jésus, vous êtes un enfant de Dieu, héritier de la gloire, et vous faites partie du troupeau des sanctifiés. Vous appartenez à notre bien-aimé Seigneur qui est dans les lieux célestes. Vous êtes à Lui et il est à vous. Et tout son cœur, toute sa force et tout ce qu'il est sont à vous, «car lui-même a dit : je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point ; en sorte que, pleins de confiance, nous disions : Le Seigneur est mon aide et je ne craindrai point : que me fera l'homme» ? (Héb. 13:5-6). C'est un fait qu'un saint qui marche avec Dieu traverse ce monde de ténèbres tel un ver-luisant éclairant la nuit. En traversant cette scène, on avance avec ce sentiment exaltant de n'avoir aucune puissance si ce n'est celle de Dieu, qui est infinie. Vous possédez toutes les ressources divines, et vous pouvez compter sur elles au jour de la bataille. Quelle chose merveilleuse d'être un saint de Dieu pendant la nuit de l'absence du Christ !

Considérez maintenant les nombreux ennemis de Josaphat, sans perdre de vue qu'ils lui étaient apparentés. Très souvent, nos plus graves difficultés surgissent de nos propres familles selon la chair. Les fils d'Ammon, de Moab et de la Montagne de Séhir, étaient de la famille de Juda selon la chair, en tant que descendants de Lot et d'Ésaü. La difficulté, c'était de savoir comment se conduire avec eux. La prière de Josaphat est touchante : «Il n'y a point de force en nous devant cette grande multitude qui vient contre nous, et nous ne savons ce que nous devons faire, mais nos yeux sont sur toi» (2 Chron. 20:12). Comme cela est beau : «nos yeux sont sur toi» ! Le Seigneur veuille nous aider, vous et moi, frères bien-aimés, à tourner davantage nos regards vers Lui ! Quels étaient les regards tournés vers Dieu ce jour-là ? «Et tout Juda se tenait devant l'Éternel, avec leurs petits enfants, leurs femmes et leurs fils» (2 Chron. 20:13). Amenez-vous vos enfants à la réunion de prière ? «Oh ! non», dites-vous, «nous les laissons à la maison». Il y avait plus de sagesse au jour de Josaphat. «Mais nous ne pouvons les faire tenir tranquilles». Si cela est vrai, c'est qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond à la maison, il y a quelque relâchement. Il n'est pas selon l'ordre divin que les hommes viennent à la réunion, laissant les petits enfants avec leurs femmes à la maison. Mais, direz-vous, il s'agissait d'un temps de crise. D'accord, mais le «toi et ta maison» est un principe capital dans toute l'Écriture, et dans la mesure où nous le négligeons, je crois que nous retenons le bras de Dieu.

«Et l'Esprit de l'Éternel vint, au milieu de la congrégation, sur Jakhaziel, fils de Zacharie, fils de Benaïa, fils de Jehiel, fils de Matthanïa, lévite entre les fils d'Asaph. Et il dit : Soyez attentifs, vous, tout Juda, et vous, habitants de Jérusalem, et toi, roi Josaphat. Ainsi vous dit l'Éternel : Ne craignez point, et ne soyez point effrayés à cause de cette grande multitude ; car cette guerre n'est pas la vôtre, mais celle de Dieu. Demain, descendez contre eux : voici, ils vont monter par la montée de Tsits, et vous les trouverez au bout de la vallée, devant le désert de Jeruel. Ce n'est point à vous de combattre en cette affaire ; présentez-vous et tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel qui est avec vous. Juda et Jérusalem, ne craignez pas et ne soyez pas effrayés ; demain, sortez à leur rencontre, et l'Éternel sera avec vous» (2 Chron. 20:14-17). Remarquez que Jakhaziel était un lévite, d'entre les fils d'Asaph. Il était chanteur. J'aime rencontrer un saint qui chante, un saint que l'on reconnaît à ce qu'il loue constamment le nom de Dieu dans un cantique ! C'est un de ces chantres qui sortit ce jour-là. C'était en quelque sorte, un simple frère de l'assemblée, mais qui était rempli ce jour-là de la pensée de l'Éternel, tandis qu'il proclamait à la congrégation en prière : «Ainsi vous dit l'Éternel : Ne craignez point, et ne soyez point effrayés à cause de cette grande multitude ; car cette guerre n'est pas la vôtre, mais celle de Dieu». Comme c'est beau ! Le travail est de Dieu. Le témoignage tout entier est de Dieu. Or il est très important de laisser Dieu accomplir son propre travail dans sa propre Maison.

Je crois que le secret de beaucoup de nos échecs et de nos défaites, c'est que nous ressemblons plutôt à Uzza (2 Sam. 6:1-8). Nous pensons que Dieu ne peut pas se passer de notre aide, mais cela est faux ! Il sait prendre soin de son Arche à Lui, qui est Christ.

L'essentiel est d'avoir la certitude que Dieu travaille toujours pour la gloire de son Fils bien-aimé. Je pense néanmoins que nous verrions beaucoup plus de preuves de ce travail s'il y avait plus de prière et de jeûne. Lorsque des saints ne sont pas très heureux, ils soupirent. S'ils sont heureux, ils chantent (Jacques 5:13). Si vous marchez avec Dieu, vous priez avec celui qui est affligé et si vous êtes heureux dans votre âme, vous chantez avec le frère qui chante. C'est l'Esprit qui produit la joie dans l'âme, et qui s'exprime dans un cantique. Avoir une bonne voix, comme on dit, n'a rien à voir avec cela ! Je me souviens d'un cher frère — un pêcheur — qui se trouvait à l'hôpital d'Édimbourg alors que j'y étais moi-même comme interne en médecine. Il avait la permission de sortir le dimanche matin, pour se réunir avec les frères et se souvenir de la mort du Seigneur. Lorsqu'il revenait, il disait : «Oh ! que c'était beau, la présence du Seigneur... et les cantiques, c'est si doux !... Vous savez, Docteur, moi, j'ai pas de voix, alors j'peux pas chanter, mais le bruit q'j'fais est quand même de tout mon cœur» ! Son cœur débordait de la grâce du Seigneur. Ah ! mes frères, que le Seigneur nous mette un peu plus à cœur de l'imiter ! Il aime nous entendre chanter.

«Tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel qui est avec vous, Juda et Jérusalem, ne craignez pas et ne soyez pas effrayés ; demain, sortez à leur rencontre, et l'Éternel sera avec vous». Ces paroles durent être bien encourageantes, et bien réconfortantes pour eux en ces jours difficiles. Si le Seigneur est avec nous, tout va bien pour nous. Mais s'Il n'est pas avec nous, c'est quelque chose de terrible. Avoir simplement l'Arche au milieu de nous, comme ce fut le cas pour Israël (1 Sam. 4:1), sans la présence et la puissance de Dieu, cela ne sert à rien. Dieu démasque toujours ce qui n'est que prétention. Il peut prendre soin de son Arche, ou même, s'il le faut, la laisser tomber entre les mains de ses ennemis, pour leur propre malheur ! Dieu veut la vérité, et tout ce que nous avons à faire, c'est d'être ce que nous sommes, c'est-à-dire, avouons-le, rien !

«Et Josaphat s'inclina le visage contre terre, et tout Juda et les habitants de Jérusalem tombèrent sur leurs faces devant l'Éternel, pour adorer l'Éternel» (2 Chron. 20:18). Il y a nettement un pas de plus ici. Le témoignage de Dieu les pousse maintenant, non pas à prier et à jeûner, mais à adorer. Josaphat est un adorateur, et tout Juda avec lui. Le sentiment de la grâce de Dieu répondant à leur cri provoque une réunion d'adoration. C'est quelque chose qui ne s'invente pas, qui ne se prépare pas d'avance ! L'adoration, c'est le débordement d'un cœur rempli du sentiment de ce que Dieu est. Elle ne s'obtient que par la puissance de l'Esprit de Dieu, et à condition que l'âme trouve ses délices en Christ. Lorsque notre âme ne contemple plus que Lui, il y a véritablement adoration.

«Et les lévites d'entre les fils des Kéhatites et d'entre les fils des Corites se levèrent pour louer l'Éternel, le Dieu d'Israël à grande et haute voix. Et ils se levèrent de bonne heure le matin, et sortirent vers le désert de Thekoa ; et comme ils sortaient, Josaphat se tint là et dit : Écoutez-moi, Juda, et vous, habitants de Jérusalem. Croyez à l'Éternel, votre Dieu, et vous serez affermis ; croyez ses prophètes, et vous prospérerez. Et il tint conseil avec le peuple, et il établit des chantres pour l'Éternel, et ceux qui louaient dans la sainte magnificence, et disaient, en sortant devant les troupes équipées : Célébrez l'Éternel, car sa bonté demeure à toujours» (2 Chron. 20:19-21). Maintenant, le chant éclate. Il y a eu le jeûne, la prière et l'adoration, et maintenant c'est le chant ! Tout était très simple, et parfaitement convenable. La foi de Josaphat est en plein exercice lorsqu'il dit : «Croyez à l'Éternel, votre Dieu, et vous serez affermis ; croyez ses prophètes, et vous prospérerez». La confiance en Dieu assurait une pleine délivrance et la foi entonnait son chant de victoire avant même qu'un seul coup eût été porté. «Célébrez l'Éternel, car sa bonté demeure à toujours» : voilà le cri qui retentissait au ciel ! C'était en fait une réunion d'actions de grâces, avant même que la bataille ait commencé.

Les chantres désignés conduisent l'armée, et dès l'instant où le chant commence à monter vers l'Éternel, Celui-ci commence à agir : «Et au moment où ils commençaient le chant de triomphe et la louange, l'Éternel mit des embûches contre les fils d'Ammon et de Moab et ceux de la montagne de Séhir, qui venaient contre Juda, et ils furent battus. Et les fils d'Ammon et de Moab se levèrent contre les habitants de la montagne de Séhir, pour les exterminer et les détruire ; et quand ils en eurent fini avec les habitants de Séhir, ils s'aidèrent l'un l'autre à se détruire. Et Juda vint sur un lieu élevé d'où l'on voyait le désert ; et ils regardèrent du côté de la multitude, et voici, c'étaient des cadavres étendus par terre, et personne n'était échappé» (2 Chron. 20:22-24). Point de bataille, point de combat ! Toutes les difficultés s'évanouissaient, tandis que les ennemis s'entre-détruisaient eux-mêmes. «Et Josaphat et son peuple vinrent pour piller leur butin, et ils trouvèrent parmi eux en abondance des richesses et des cadavres, et des objets précieux, et ils en ramassèrent à ne pouvoir les porter ; et ils furent trois jours à piller le butin, car il était abondant. Et le quatrième jour, ils s'assemblèrent dans la vallée de Beraca, car ils bénirent l'Éternel, c'est pourquoi on a appelé ce lieu-là du nom de la vallée de Beraca, jusqu'à ce jour» (2 Chron. 20:25-26). Quelle victoire ! Leur seul travail avait consisté à piller le butin pendant trois jours, et, le quatrième jour, à se réunir une nouvelle fois pour adorer dans la vallée de Beraca, avant de rentrer chez eux tout joyeux.

Qu'il est beau de voir des saints animés d'un esprit semblable à celui que décrit cette scène ! Cela les amène à se donner corps et âme à l'oeuvre de Dieu, non seulement dans l'évangélisation, mais dans tous les domaines. Le don d'évangéliste est important, mais lorsque l'évangéliste a fait son travail, quel privilège pour tous les saints de prendre soin de ces âmes nouvellement nées, de les nourrir et de les conduire plus avant ! Il en était manifestement ainsi dans l'Église des premiers jours. Chaque serviteur, avec son travail, était intimement associé à l'assemblée. Son coeur était dans l'assemblée, parce que Christ était au milieu d'elle. Inversement, l'assemblée s'intéressait profondément à son travail. Si Dieu vous utilise pour la conversion d'une âme, mon coeur doit s'intéresser à cette personne, la nourrir, et la conduire plus avant.

J'entends souvent des gens qui, sans nier cela, tiennent des propos du genre : «Bien sûr, c'est très bien d'aider, mais comme je ne vois pas ce que je pourrais faire, je trouve cela un peu difficile». Je pense que la difficulté, c'est précisément ce petit mot «Je» ! «Je» est apparemment un tout petit mot, alors qu'en fait, c'est celui qui occupe la plus grande place ! Quelle victoire si nous arrivions à l'éliminer tout à fait et à demander simplement : «Seigneur, que veux-tu que je fasse» ? (Actes 9:6). Tout est là, mon frère ! N'oublions pas que le Seigneur a donné «de l'autorité à ses esclaves, et à chacun son ouvrage», et qu'il a commandé au portier de veiller (Marc 13:34). À chacun d'entre nous, il a confié sa part de service à accomplir pour lui ici-bas.

La victoire de Josaphat fut suivie de beaucoup de louange et de joie (20:26 et suivants). Ce fut un véritable concert de louanges dans la vallée de Beraca — ou «vallée de la bénédiction». Si dans nos coeurs nous sommes fermement décidés aujourd'hui à remporter des victoires pour Christ, nous connaissons nous aussi la louange et la joie en voyant des âmes gagnées à Christ. Ce n'est pas tout, car il se peut que nous n'ayons pas toujours le privilège de voir ce fruit de l'évangile. Nous ne sommes pas responsables d'amener le monde entier à Christ, mais je crois que Dieu nous a donné la responsabilité d'apporter Christ au monde entier ! Je répète encore, nous ne sommes pas responsables d'amener tout le monde à Christ, mais je crois que Dieu nous a donné le privilège, aussi bien que la responsabilité d'apporter Christ dans tout le monde ! Comment nous acquittons-nous de cette responsabilité ?

Lorsque le jour de bénédiction et d'actions de grâces fut passé, alors «tous les hommes de Juda et de Jérusalem, et Josaphat à leur tête, s'en retournèrent, revenant à Jérusalem avec joie ; car l'Éternel les avait réjouis au sujet de leurs ennemis. Et ils vinrent à Jérusalem, à la maison de l'Éternel, avec des luths et des harpes et des trompettes» (2 Chron. 20:27-28). Ils reviennent, en quelque sorte, à l'assemblée. Car savez-vous, frères bien-aimés, que tout chrétien devrait faire comme l'abeille ? L'abeille sort, et butine, toute la journée, puis elle revient, chargée, à la ruche. Si vous avez butiné quelque chose, rapportez-le à la ruche. Nous devons aimer l'assemblée, et vivre aussi pour elle, au sens le plus large. Paul parle de «l'amour que vous avez pour tous les saints» (Col. 1:4), pas seulement pour ceux qui nous sont agréables.

Malheureusement, l'assemblée de Dieu est encore sur la terre, et chacun de nous doit vivre sans perdre cela de vue. Vous n'êtes pas l'Assemblée. J'espère que vous êtes bien d'accord là-dessus. Vous qui vous rassemblez dans cette ville au nom du Seigneur Jésus Christ, croyez-vous que vous êtes l'Assemblée ? Certes, vous en faites partie, et Dieu soit loué, vous êtes réunis sur ce terrain et sur ce fondement, mais n'oublions jamais que nous ne sommes pas toute l'Assemblée. Elle comprend tous les saints de Dieu qui sont sur la terre aujourd'hui. Je n'oublierai jamais ce que notre cher frère, monsieur Darby, dit un jour lors d'une réunion à Torquay, en novembre 1863. Il avait été beaucoup question ce jour-là du fait que nous soyons «le témoignage de Dieu». «Eh ! bien», dit-il, «les frères sont peut-être des témoins de Dieu, mais seulement s'ils gardent la tête basse ; sinon, ils seront des témoins, non pas de Dieu, mais de leur propre folie et de leur faiblesse». Que ces paroles sont salutaires ! Écoutons-les.

Nous avons tendance à être un peu versatiles. Nous avons tous besoin de revenir à l'Écriture. L'Écriture nous corrige, en même temps qu'elle nous dirige. Dieu suppose toujours que nous allons marcher droit. Si ce n'est pas le cas, il intervient par la correction, pour nous aider. Ne croyons pas que nous sommes les seuls hommes et qu'avec nous mourra la sagesse (Job 12:2) ! Il n'en est rien. Dieu nous a donné la lumière et la vérité. Recherchons la grâce d'y répondre en sortant, et en vivant Christ partout où nous allons. Ce qui importe le plus, n'est pas ce que je dis, mais ce que je suis.

À propos de la vérité sur l'assemblée, n'oublions jamais que, bien que nous nous réunissions sur ce terrain-là, nous ne sommes pas l'Assemblée elle-même. Il y a des milliers de saints dans cette ville qui font partie de l'Assemblée de Dieu. Certes ils n'exercent pas leur fonction et ne sont pas en ordre, mais plutôt dans le désordre. Chacun de nous doit s'efforcer de toute son âme de les aider dans l'esprit de Christ, ce que nous ne pouvons faire d'aucune autre manière.

## **5 Chapitre 5 — NÉHÉMIE et ses compagnons de travail — Néhémie 1 à 8**

### **5.1 [Un petit groupe cherchant à plaire au Seigneur]**

Frères bien-aimés, je voudrais pendant quelques instants, attirer votre attention sur le chapitre 8 de Néhémie qui nous montre le résultat du dévouement à Dieu. Nous trouvons dans ce chapitre la plus grande bénédiction qu'on puisse imaginer pour une âme. Rien, dans l'histoire du peuple de Dieu d'autrefois, n'offre un tableau aussi admirable de la grâce de Dieu. La bénédiction des fidèles semble y être encore plus merveilleuse qu'aux jours glorieux du roi Salomon. Si j'en parle, c'est afin de pouvoir ensemble fortifier nos coeurs dans le Seigneur, et nous demander en quoi nos circonstances sont comparables à celles du résidu du temps de Néhémie. Ceux dont parle ce chapitre formaient un petit groupe sortant tout juste de captivité. Leur ferme intention était de plaire au Seigneur. Quel objectif béni pour toute âme, bien-aimés !

Jetez un coup d'oeil à 2 Chroniques 1:1. Vous y trouverez quelque chose de très important. À propos du roi Salomon, il est dit que «l'Éternel, son Dieu, fut avec lui», et aux jours de la Pentecôte, ce fait fut vérifié en ce qui concerne l'Assemblée. Il fut reconnu que Dieu était au milieu des siens réunis. Il prouva aussi sa présence en jugeant le mal qui apparaissait parmi eux. Une sainte crainte gouvernait les coeurs des hommes : «Et beaucoup de miracles et de prodiges se faisaient parmi le peuple, par les mains des apôtres ; et ils étaient tous d'un commun accord aux portiques de Salomon ; mais d'entre les autres, nul n'osait se joindre à eux, mais le peuple les louait hautement ; et des croyants d'autant plus nombreux se joignaient au Seigneur...» (Actes 5:12-14). Au verset 11, nous lisons aussi : «Et une grande crainte s'empara de toute l'assemblée et de tous ceux qui entendaient parler de ces choses», si bien qu'il était

connu dans le monde que Dieu était avec ses saints, et parmi les saints eux-mêmes régnait une crainte salutaire de ce qui ne pouvait plaire à Celui qu'ils savaient être avec eux.

Mais les choses avaient changé depuis les jours du roi Salomon. Tous s'étaient détournés, et les fils d'Israël avaient été emmenés en captivité. Dans leur exil, Dieu leur parla par le moyen de ses serviteurs, et Néhémie nous apprend que quelques-uns avaient répondu à l'appel du prophète. En 2 Chroniques 36:22-23, nous lisons que Cyrus, roi de Perse, ratifia l'avertissement du prophète Jérémie et fit aux captifs de Babylone la proclamation suivante : «Ainsi dit Cyrus, rois de Perse : l'Éternel, le Dieu des cieux, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a chargé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Juda. Qui d'entre vous, quel qu'il soit, est de son peuple, — que l'Éternel, son Dieu, soit avec lui, et qu'il monte» ! Ce qui avait été la part du roi d'Israël en un temps de magnificence et de puissance, nous le trouvons ici promis à celui qui, en un temps de ruine, s'était proposé de plaire à l'Éternel son Dieu et d'obéir à sa Parole. Quel encouragement merveilleux ! Une petite troupe était donc montée, selon le décret de Cyrus, et, en Néhémie 3:1, nous les voyons au travail sur la terre de Juda.

## 5.2 [Chapitres 1 et 2]

Dans le livre d'Esdras, nous avons le récit de la construction de la maison. L'édification de l'autel et la construction de la maison au nom de l'Éternel peuvent être considérées comme une image de ce que Dieu a fait, ces derniers temps, par le moyen d'un résidu des siens. La puissance du nom de Jésus a été revendiquée comme centre de rassemblement choisi par Dieu pour ses saints. Nous sommes réunis par l'Esprit de Dieu, aujourd'hui dans ce monde, autour de ce centre divin qu'est le nom du Seigneur Jésus Christ. Le nom de Jésus est pour nous ce que furent l'autel et le temple pour les captifs de Juda de retour à Jérusalem. Il suffit de lire Néhémie 1 pour voir parmi ceux-ci un exemple de profond dévouement pour Dieu. La maison était construite, et l'autel était là, mais l'état du résidu qui cherchait à accomplir l'oeuvre de l'Éternel était loin de ce qu'il aurait dû être. Ce pieux serviteur de Dieu le voyait bien, et que fit-il ? Il se mit à prier ! «Je te prie, que ton oreille soit attentive et que tes yeux soient ouverts, pour écouter la prière de ton serviteur que je fais aujourd'hui devant toi, jour et nuit, pour les fils d'Israël tes serviteurs, et la confession que je fais touchant les péchés des fils d'Israël, que nous avons commis contre toi... Et ils sont tes serviteurs et ton peuple, que tu as rachetés par ta grande puissance...» (1:6-10)

Quelle bénédiction, bien-aimés, quand, par l'Esprit, nos coeurs se posent cette question : «Y a-t-il parmi nous ce qui satisfait le coeur de Dieu ?», et plus spécialement, lorsque le résultat d'un tel exercice de coeur est de nous faire tomber à genoux devant Dieu, ayant horreur de nous-mêmes ! L'état du résidu exerçait profondément Néhémie, et la prière était la ressource que prisait son âme. Il y a dans tout cela quelque chose de personnel, un enseignement pour chacun de nous individuellement, frères bien-aimés. Si l'état du résidu du peuple devait être examiné, le seul moyen était que chacun se jugeât soi-même ; et si nous-mêmes devons être l'objet d'un réveil collectif, il nous faut commencer chacun chez soi. C'est ce que fit Néhémie : «... Je m'assis et je pleurai ; et je menai deuil plusieurs jours, et je jeûnai, et je priai le Dieu des cieux...» (1:4). Sa douleur était réelle, profonde ; son visage trahissait la souffrance qui accablait son esprit. Le roi le remarqua, car Néhémie était triste en sa présence, et il lui dit : «Pourquoi as-tu mauvais visage, et pourtant tu n'es pas malade ? Cela n'est rien que de la tristesse de coeur» (2:2). Alors Néhémie dit au roi la cause de sa tristesse : «... la ville, le lieu des sépulcres de mes pères, est dévastée, et ses portes sont consumées par le feu» (2:3). Le roi l'encouragea à lui faire connaître ses desirs. Mais que fait d'abord Néhémie ? Quelque chose de très beau : «Et je priai le Dieu des cieux» (2:5). Lorsqu'il y a un réel désir de faire la volonté de Dieu, on se tourne beaucoup vers Lui, afin de connaître le désir de son coeur à l'égard de son serviteur. Après avoir prié, Néhémie adressa au roi sa requête. Il lui demanda la permission de s'absenter pendant douze ans, afin d'accomplir l'oeuvre de Dieu et de reconstruire les lieux dévastés de Jérusalem. Il avait prié Dieu avant d'exposer sa requête, et le désir de son coeur fut exaucé ! Le roi lui donna aussi des lettres pour le gouverneur, ainsi qu'une escorte pour l'accompagner.

Ainsi pourvu, Néhémie arriva à Jérusalem. Mais hélas, il n'y trouva personne qui s'intéressât au travail qu'il cherchait à faire. Or, seul, que pouvait-il faire ? Eh bien, il alla de nuit considérer la ville, se rendant compte lui-même de la situation. Puis il essaya d'y intéresser les fils de la captivité : «Venez leur dit-il, et bâtissons la muraille de Jérusalem, afin que nous ne soyons plus dans l'opprobre» (2:17). Il leur parla ensuite de la bonté de Dieu, et de ce que lui avait dit le roi. Et quel effet cela produisit-il sur eux ? «Levons-nous et bâtissons», dirent-ils, «et ils fortifièrent leurs mains pour bien faire (2:18). Tel fut l'effet produit par la piété d'un seul ! L'influence d'un tel homme sur son entourage est extraordinaire. Le Seigneur veuille réveiller chacun de nos coeurs, afin qu'une consécration aussi authentique agisse au milieu de nous.

Mais à peine ce réel dévouement se manifeste-t-il que surgit l'opposition. Qu'est-ce qui peut bien correspondre aujourd'hui à ce dévouement de Néhémie, sinon des âmes se trouvant là où le Saint Esprit veut les réunir, et, une fois là, des coeurs répondant aux droits de Celui au nom duquel ils sont réunis ? Bien-aimés, si c'est à cela que vous vous appliquez, attendez-vous à de l'opposition. Satan se dresse toujours contre ce qui est véritablement pour Dieu. Néhémie et ses frères ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Ils furent abreuvés de mépris par Sanballat le Horonite, Tobija le serviteur ammonite, et Guéshem l'Arabe. Comment auriez-vous réagi ? Voyez ce que Néhémie répondit à ses adversaires : «Le Dieu des cieux, lui, nous fera prospérer, et nous, ses serviteurs, nous nous lèverons et nous bâtirons ; mais vous, vous n'avez ni part, ni droit, ni souvenir à Jérusalem» (2:20). Néhémie savait qui l'envoyait faire ce travail, et il avait l'intention de le faire selon la volonté de Dieu. Il adopta une attitude très exclusive. Quel exemple il est pour nous ! Je vous exhorte — et je m'exhorte moi-même — à chercher à accomplir ainsi, sans réserve, la volonté de Dieu. Nous devons chercher à Lui plaire, et Lui nous fera prospérer.

## 5.3 [Chapitre 3]

Le troisième chapitre de ce livre est très intéressant. Il nous montre comment Dieu observe et enregistre toutes nos actions. Il est parlé de chaque équipe de travailleurs, et de ce que chacun fit individuellement. Remarquez ce qui est dit des Thekohites : ils étaient si dévoués que lorsqu'ils eurent fini leur propre travail, ils s'efforcèrent d'être utiles ailleurs et réparèrent «une seconde portion» (3:27). Mais il est dit autre chose encore de certains Thekohites — car Dieu remarque tout : «mais les principaux d'entre eux ne plièrent pas leur cou au service de leur Seigneur» (3:5). Je considère ce chapitre comme une page type du livre de l'éternité ! Il montre à quel point Dieu prend note des actions de ses saints. C'est dans l'Ancien Testament, la réplique de ce que nous trouvons dans le Nouveau Testament en Romains 16. Là encore, les oeuvres des saints sont consignées et appréciées d'une manière divine. Phœbé est présentée comme une «servante de l'assemblée» qui aussi «a été en aide à plusieurs». Telle était la lettre de recommandation que l'apôtre pouvait envoyer avec elle lorsqu'elle se rendait dans un autre rassemblement de saints. Hélas, il n'est pas fréquent que nous puissions écrire de telles lettres nous concernant les uns les autres. Mais, dira-t-on, toutes les lettres de recommandations ne sont-elles pas semblables ? Celles de l'apôtre ne l'étaient pas, si l'on en juge d'après Romains 16. Il prend soin de reconnaître à chacun le mérite de son propre service. De même, en Néhémie 3, l'Esprit de Dieu remarque le travail particulier que chaque groupe, et même chaque personne, faisait au service de l'Éternel à ce moment-là.

Voyez le verset 10 où est rappelé le travail d'une seule personne : «Et à côté d'eux répara Jedaïa, fils de Harumaph, savoir vis-à-vis de sa maison». Cela est très instructif. Le Seigneur voit et sait ce qu'il y a à faire «vis-à-vis de nos propres maisons». Il prend

connaissance du travail des saints même lorsqu'ils accomplissent ce qu'ils jugent être un très petit service. Le travail que l'on fait chez soi n'est pas spectaculaire, mais Dieu le voit très bien. C'est un service très important. Peut-être ne pouvez-vous prier dans l'assemblée, celle-ci n'étant pas l'endroit assigné par Dieu à certains pour le faire. Mais y a-t-il chez vous des inconvertis ? Cherchez-vous à gagner leur âme à Christ ? Vous efforcez-vous de vivre de telle sorte que Christ soit honoré à leurs yeux ? Voilà un service très agréable à Dieu, et, dans son Livre, vous verrez qu'il en est fait mention tout particulièrement : «À côté d'eux répara Jedaïa... vis-à-vis de sa maison».

Mais peut-être y en a-t-il qui n'ont pas de domicile personnel, et qui logent chez d'autres ? Le service d'une telle personne est mentionné au verset 30 : «Après eux, Meshullam, fils de Bérékia, répara vis-à-vis de sa demeure». C'est là qu'il faisait sa part du travail, dont il est aussi tenu compte. Le service des soeurs n'est pas oublié non plus : «Et à côté d'eux réparèrent Shallum, fils d'Hallokhash, chef de la moitié du district de Jérusalem, lui et ses filles» (Néhémie 3:12). Quel tableau touchant ! Voilà une famille véritablement unie, dont les filles participaient de tout leur coeur, avec leur père à l'oeuvre du Seigneur ! Mais tous ne travaillaient pas de la même manière, et cela aussi le Seigneur le remarque : «Baruc, fils de Zabbaï, répara avec zèle une autre portion» (3:20). Nous avons bien de quoi travailler avec zèle, car quel est Celui que nous sommes appelés à servir ? Le Christ de Dieu ! Et l'édifice dont nous sommes les pierres vivantes est l'habitation de Dieu par l'Esprit. Une cité terrestre, tel était l'objet des désirs du résidu aux jours de Néhémie, mais combien plus beau est celui que Dieu nous a donné — la personne de Christ ! Nous sommes des pierres vivantes du temple qu'Il édifie.

Quels motifs nous avons d'être zélés, bien-aimés ! Notre vocation est céleste, mais tout comme les captifs de retour à Jérusalem dont nous lisons l'histoire, nous sommes sortis de Babylone, c'est-à-dire de ce système qui atteindra son apogée dans la Babylone spirituelle d'Apocalypse 18. Eux étaient sortis de la Babylone terrestre. Nous-mêmes ne sortons pas de la Maison de Dieu. Ce serait une erreur de dire cela, car nous faisons partie de cette Maison, mais nous devons nous séparer de ce qui n'est pas selon la Parole de Dieu, c'est-à-dire du mal qui s'est insinué dans la Maison de Dieu. Nous sommes-nous tous engagés de coeur à le faire ? Si nous sommes fidèles en cela, attendons-nous à rencontrer l'opposition, comme à être aussi les cibles de la moquerie et de la colère, ce qui fut le cas pour le résidu d'Israël.

#### 5.4 [Chapitre 4]

«Et il arriva, que lorsque Sanballat apprit que nous bâtissions la muraille, il se mit en colère et fut extrêmement irrité, et il se moqua des Juifs. Et... il dit : Que font ces faibles Juifs ? Les laissera-t-on faire ?...» (4:1-2). Mais ce n'est pas tout. Tobija, l'Ammonite, entendit ce que disait Sanballat et tint à son tour des propos méprisants : «Au reste, pour ce que ceux-ci bâtissent, si un renard y montait, il ferait crouler leur muraille de pierres...» (4:3). C'est ainsi que le travail de ces dévoués serviteurs fut méprisé de toute part. Sanballat se moquait d'eux, et Tobija considérait leur travail comme méprisable. N'y a-t-il pas aujourd'hui des Sanballat et des Tobija qui parlent de la même manière de la vérité pour laquelle nous combattons ? Il s'en trouve hélas, parmi les enfants de Dieu, qui, faute de savoir ce que le Seigneur, par son Esprit, accomplit en ces temps de la fin, s'opposent de toutes leurs forces à sa vérité, après avoir dit de nous : «leur travail sera réduit à néant» ! Eh bien, apprenons de ces captifs d'Israël comment il convient de répondre à ces moqueries et à ce mépris : «Écoute, ô notre Dieu, car nous sommes méprisés» (4:4). Ils disaient à Dieu qu'ils étaient méprisés, se contentant de s'en remettre à Lui pour les défendre ! Ils croyaient qu'Il prendrait soin de son oeuvre et qu'Il les justifierait.

Plus loin, nous lisons que «le peuple avait le coeur au travail». Peut-être avons-nous parfois le coeur au travail, mais nous rassemblons-nous dans le but de prier ensemble pour ce travail, comme le faisaient Néhémie et son peuple ? C'est ainsi seulement que nous pouvons recevoir la force de persévérer à la gloire de Dieu. Si nous n'exprimons pas plus notre dépendance de Dieu, le Seigneur nous dispersera, bien-aimés. La prière était toujours la ressource des captifs du temps de Néhémie, et elle devrait nous caractériser bien plus encore. Plus l'hostilité contre ces serviteurs de l'Éternel grandissait, plus il est parlé de leur inébranlable confiance en Dieu. «Et nous priâmes notre Dieu, et nous établîmes une garde contre eux, jour et nuit, à cause d'eux» (4:9). Ils priaient, veillaient, et travaillaient de tout leur coeur. Leur zèle était absolu. Ah ! mes amis, Dieu veuille que ces qualités nous caractérisent toujours plus !

Mais tout n'était pas brillant. Ceux qui travaillaient commençaient à donner des signes de défaillance. «Et Juda dit : Les forces des porteurs de fardeaux faiblissent, et il y a beaucoup de décombres ; nous ne pouvons bâtir la muraille» (4:10). C'est le commencement d'une faiblesse venue de l'intérieur. Jusque-là, ce qui les empêchait de réussir était venu de l'extérieur, mais maintenant le découragement apparaît chez ceux qui travaillent. Il y en avait pourtant un, parmi eux, qui était zélé et à la hauteur des circonstances. Voyons comment il agissait : «Et j'établis des postes dans les endroits bas, dans l'espace derrière la muraille, en des lieux découverts, et je plaçai le peuple par familles avec leurs épées, leurs piques et leurs arcs. Et je regardai et je me levai, et je dis aux nobles et aux chefs, et au reste du peuple : Ne les craignez pas ; soutez-vous du Seigneur, qui est grand et terrible, et combattez pour vos frères, pour vos fils et pour vos filles, pour vos femmes et pour vos maisons» (4:13-14). Et quel effet produisirent ces paroles de Néhémie ? «Et quand nos ennemis apprirent que nous étions informés, et que Dieu avait dissipé leur conseil, il arriva que nous retournâmes tous à la muraille, chacun à son travail» (4:15). Bienheureux effet ! Leurs coeurs se tournèrent vers Dieu lorsqu'ils sentirent leur faiblesse, aussi furent-ils fortifiés pour continuer à travailler. Ils comptaient sur le Dieu grand et terrible qui annule le travail et le conseil des moqueurs ; et le porteur de fardeau qui perdait courage se remettait vaillamment à la tâche !

Mais ces ouvriers étaient des sentinelles autant que des bâtisseurs, comme le montre le verset 16 : «Et dès ce jour-là, la moitié de mes jeunes hommes travaillait à l'oeuvre, et la moitié tenait les piques et les boucliers, et les arcs, et les cuirasses ; ... Ceux qui bâtissaient la muraille... faisaient le travail d'une main, et, de l'autre main, tenaient une arme. Et ceux qui bâtissaient avaient chacun leur épée ceinte sur leurs reins et bâtissaient ...» L'épée et la truelle sont tout aussi utiles aujourd'hui qu'alors. Ensuite, au verset 23, ils semblent avoir atteint le sommet du dévouement : «Et ni moi, ni mes frères, ni mes jeunes hommes, ni les hommes de la garde qui me suivaient, nous n'ôtâmes nos vêtements».

#### 5.5 [Chapitre 5]

Passons rapidement sur le chapitre 5. Le trouble qui régnait au-dedans se manifeste maintenant au-dehors. C'est quelque chose de bien triste lorsqu'il y a des querelles parmi nous ! Tout moyen est bon pour Satan lorsqu'il s'agit de faire obstacle à l'oeuvre de Dieu. Sa plus grande victoire est de semer la discorde au sein du peuple de Dieu. Le verset 15 nous apprend ce qui avait toujours préservé du mal l'âme de Néhémie : «Mais moi, je n'ai pas fait ainsi, à cause de la crainte de Dieu». Tel était son en la présence de Dieu.

#### 5.6 [Chapitre 6]

Au chapitre 6, nous voyons l'ennemi revenir résolument à la charge. S'il n'a pas réussi en attaquant du dehors les fils de la captivité, et si les difficultés du dedans sont réglées, il essaiera désormais de rendre le résidu moins exclusif : «Sanballat et Guéshem m'envoyèrent dire : Viens et rencontrons-nous ensemble dans les villages de la vallée d'Ono. Mais ils pensaient à me faire du mal» (6:2). C'est toujours le même appel à collaborer : «Pourquoi être si étroits ? Pourquoi ne pas s'unir et travailler ensemble pour le

Seigneur ?» Bien-aimés, Néhémie nous enseigne, tout comme Jérémie, la manière de répondre à de telles avances. Dieu, dans sa grâce, nous a appelés à sortir du mal qui s'est introduit dans son Église, et nous devons veiller à ne pas minimiser aux yeux des autres — comme à ne pas cesser d'apprécier nous-mêmes, dans nos âmes — la distance qui sépare le terrain sur lequel nous sommes de celui d'où nous sommes sortis. Il y a de bien-aimés enfants de Dieu là où nous avons été nous-mêmes, mais le véritable amour nous fera marcher à la lumière que nous avons reçue, afin qu'eux aussi puissent apprendre la vérité, ainsi qu'à l'aimer et à lui obéir. Écoutez ce que dit Néhémie aux messagers de Sanballat et de Guéshem : «Je fais un grand travail et je ne puis descendre. Pourquoi le travail cesserait-il pendant que je le quitterais et que je descendrais vers vous» ? (6:3). Quelle belle réponse ! Soyons certains que si nous quittons pratiquement le terrain de cette complète séparation à laquelle notre Seigneur nous a appelés, on verra notre force nous quitter. Le moindre écart engendre la faiblesse. On entend dire dans le monde : «Rien ne réussit comme le succès», mais, chez les croyants, c'est «rien ne réussit comme la fidélité». «Pourquoi le travail cesserait-il pendant que je le quitterais et que je descendrais vers vous» ? dit Néhémie. Et Jérémie prononça cette autre parole très simple et très utile, à laquelle il est bon que chacun d'entre nous prête l'oreille : «Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche. Qu'ils reviennent vers toi, mais toi ne retourne pas vers eux» (Jér. 15:19). Celui qui est séparé doit dire : «Je suis ici pour Dieu, et je dois rester avec Dieu». Mais Néhémie a beau refuser cette proposition, Satan revient encore à la charge. Tobija, Sanballat et d'autres cherchent à effrayer Néhémie qui a de nouveau recours à la prière. «Et la muraille fut achevée... en cinquante deux jours. Et il arriva que, lorsque tous nos ennemis l'apprirent, toutes les nations qui nous environnaient craignirent et furent fort abaissées à leurs propres yeux, et elles reconnurent que cette oeuvre avait été faite par notre Dieu».

### 5.7 [Chapitre 7]

Au chapitre 7, verset 2, nous apprenons que Hanani et Hanania furent chargés du gouvernement de Jérusalem. Quelque chose de très beau nous est dit de Hanania : «C'était un homme fidèle, et il craignait Dieu plus que beaucoup d'autres». Qu'il est beau de pouvoir dire cela d'un frère dans le Seigneur ! Puisse-t-on mériter une telle appréciation ! Efforçons-nous de vivre de manière à ce que cela puisse être dit de nous en vérité.

### 5.8 [Chapitre 8]

Le chapitre 8 met l'accent sur deux choses : un amour et une intelligence de la Parole de Dieu toujours plus profonds : «Les lévites faisaient comprendre la loi au peuple ; et le peuple se tenait à sa place. Et ils lisaient distinctement dans le livre de la loi de Dieu, et ils en donnaient le sens et le faisaient comprendre lorsqu'on lisait... Car tout le peuple pleurait en entendant les paroles de la loi» (8:7-9). Ah ! La Parole agit puissamment, ce jour-là, sur les coeurs et les consciences du peuple ! Et quel fut le résultat de tout ce travail d'âme ? La bénédiction, bien sûr ! «Et Néhémie... et Esdras, le sacrificateur, le scribe, et les lévites qui faisaient comprendre au peuple ce qu'on lisait, dirent à tout le peuple... ne menez pas deuil et ne pleurez pas ! ... Et ne vous affligez pas, car la joie de l'Éternel est votre force». Et le verset 12 nous dit qu'ils firent «de grandes réjouissances, car ils avaient compris les paroles qu'on leur avait fait connaître». Ils pleuraient, conscients de leur grande faiblesse, toutefois la joie remplissait leurs coeurs parce que Dieu était leur force. Il est bon de sentir notre faiblesse, et de la reconnaître, mais quel sujet de joie lorsque nous apprenons que la force du Seigneur est la nôtre ! La joie du Seigneur doit être notre soutien, car alors nous avons de la force envers et contre toutes les circonstances. Nous devrions, individuellement, être assez heureux et assez sûrs de notre position pour pouvoir en faire profiter les autres. Des fleuves de bénédiction devraient découler de nous. Nous devrions être une source de rafraîchissement pour tous ceux dont le chemin croise le nôtre.

Je crois que ce nous avons appris, au fil de notre lecture du livre de Néhémie, c'est que plus les ténèbres s'épaississent, plus grande est la bénédiction de l'âme qui est fidèle à Dieu. C'est ce que confirme 2 Chroniques 30:26 où nous lisons à propos de la Pâque célébrée par Ézéchias, qu'«il y eut une grande joie», telle que «rien de semblable n'avait eu lieu» depuis les jours de Salomon. Puis, au chapitre 35, verset 18, à propos de la Pâque célébrée par Josias, il est écrit qu'on n'en avait point célébré de semblable depuis les jours de Samuel. Mais qu'est-il dit de la fête de ceux de la captivité célèbrent, aux jours de Néhémie, lorsque la muraille de la ville fut achevée ? Elle surpassa toutes les autres «depuis les jours de Josué, fils de Nun, jusqu'à ce jour-là. Et il y eut une très grande joie». Il n'y avait pas eu de fête des Tabernacles depuis la première que les fils d'Israël avaient célébrée, lorsqu'ils étaient entrés dans le pays. Ce fut le moment le plus beau de toute l'histoire de l'ancien peuple de Dieu, pour celui qui était fidèle à Dieu, bien que les ténèbres alentours fussent plus profondes qu'à aucun autre moment de cette histoire. Ainsi, quelles que soient les difficultés, il y a, pour le croyant qui veut faire la volonté de Dieu, une joie tout aussi profonde aux jours de déclin qu'aux premiers jours, lorsque tout était comme Dieu l'a établi.

Quelle consolation pour nous ! Que rien, donc, ne nous retienne ! Car si nous faisons de Christ notre but, et que nous ayons «le coeur au travail», notre joie et notre bénédiction seront aussi grandes que celles des saints de la Pentecôte, lorsque tous furent remplis de l'Esprit Saint et que la joie d'un amour sans mélange était la part de chacun.

## 6 Chapitre 6 — Daniel, ou la piété en des jours difficiles — Daniel 1

Il y a un grand profit à tirer de l'étude de la vie de Daniel. Ce n'est pas sur Daniel en tant que prophète, mais sur Daniel en tant que saint et serviteur de Dieu, que je désire attirer votre attention. Vous et moi, nous ne sommes pas des prophètes, mais nous sommes tous des saints. Daniel était serviteur, et, dans sa grâce infinie, Dieu nous a donné à nous aussi le privilège d'être ses serviteurs. Ce livre met en évidence les traits moraux qui devaient toujours caractériser le serviteur en un temps de ruine et de confusion parmi le peuple de Dieu.

Tout nous rappelle constamment l'état de ruine et de délabrement de l'Église. Cela est si évident que bien des coeurs ont été tentés de tout abandonner. Cher frère, vous pouvez être un Daniel en ces temps de confusion et de ruine, si seulement vous êtes, comme lui, plein de foi et bien déterminé. Dix choses me frappent particulièrement dans l'histoire de Daniel.

### 6.1 Un homme séparé

La ruine, au temps de Daniel, était à son comble. Le peuple de Dieu était en captivité. La Maison de Dieu était détruite, et ses ustensiles ornaient les temples d'idoles de Babylone. Daniel et ses amis étaient captifs au palais de Nebucadnetsar, monarque impie qui ne se souciait aucunement de Dieu ni de son peuple. Le roi avait choisi un certain nombre de ces captifs, d'ascendance royale et noble. «Et le roi dit à Ashpenaz, chef de ses eunuques, d'amener d'entre les fils d'Israël, et de la semence royale et d'entre les nobles, des jeunes gens en qui il n'y eût aucun défaut, et beaux de visage, et instruits en toute sagesse, et possédant des connaissances, et entendus en science, et qui fussent capables de se tenir dans le palais du roi, — et de leur enseigner les lettres et la langue des Chaldéens. Et le roi leur assigna, pour chaque jour, une portion fixe des mets délicats du roi et du vin qu'il buvait, pour les élever pendant trois ans, à la fin desquels ils se tiendraient devant le roi. Et parmi eux, il y avait d'entre les fils de Juda, Daniel, Hanania, Mishaël, et Azaria...» (1:3-6). Ils devaient suivre pendant trois ans tout un cycle d'études auprès des sages de Babylone et vivre,

pendant toute cette formation mondaine, dans un milieu idolâtre où ils seraient exposés à d'immenses tentations. Personne n'est dispensé d'être tenté, mais je pense que Daniel et ses compagnons d'études furent soumis à une tentation particulière, celle d'abandonner leur foi et leur nazaréat.

Or, frères bien-aimés, c'est par cette première résolution que prit Daniel que nous devons commencer : «Daniel arrêta dans son coeur qu'il ne se souillerait point par les mets délicats du roi et par le vin qu'il buvait ; et il demanda au prince des eunuques de lui permettre de ne pas se souiller» (Dan. 1:8). Daniel arrêta dans son coeur. Il est beau de savoir prendre de fermes résolutions. Je dirai même que s'il n'en est pas ainsi, vous êtes inutiles et ne servirez jamais à rien. Barnabas, lors de sa visite aux jeunes convertis d'Antioche, «les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur coeur» (Actes 11:23). Paul pouvait dire à Timothée : «tu as pleinement compris... mon but constant» (2 Tim. 3:10). Je cherche à encourager les jeunes : Soyez des hommes et des femmes qui arrêtent dans leur coeur ! Daniel, donc, «arrêta dans son coeur qu'il ne se souillerait point par les mets délicats du roi et par le vin qu'il buvait». Cela veut dire en clair qu'il était un homme séparé, faisant abnégation de lui-même et obéissant.

Il ne fait aucun doute que cet homme avait appris à lire les Écritures. Il savait que les mets du roi avaient été offerts aux idoles, de même qu'il connaissait la pensée de Dieu touchant la graisse et le sang : «Parle aux fils d'Israël, en disant : Vous ne mangerez aucune graisse de boeuf ou de mouton ou de chèvre. La graisse d'un corps mort ou la graisse d'une bête déchirée pourra être employée à tout usage, mais vous n'en mangerez point, car quiconque mangera de la graisse d'une bête dont on présente à l'Éternel un sacrifice fait par feu, l'âme qui en aura mangé sera retranchée de ses peuples. Et vous ne mangerez aucun sang, dans aucune de vos habitations, soit d'oiseaux, soit de bétail. Toute âme qui aura mangé de quelque sang que ce soit, cette âme-là sera retranchée de ses peuples» (Lév. 7:23-27).

En outre, il avait lu le chapitre 6 des Nombres où il avait appris qu'il y avait là pour lui, en ces temps difficiles, une occasion d'être un nazaréen, en se consacrant totalement à Dieu. Pour accéder à ce privilège, il refusa le vin et les mets du roi, faisant abnégation de lui-même. Il avait sûrement étudié de près les chapitres 11 et 20 du Lévitique. Savez-vous que nous sommes faits de ce dont nous nous nourissons ? Et je ne parle pas seulement des aliments du corps, mais de ce dont l'âme est occupée. La première chose que je remarque, c'est que Daniel refuse entièrement ce qu'il aurait accepté naturellement avec plaisir. Je suis persuadé que Satan lui disait : «Il est parfaitement inutile que tu t'engages à être nazaréen en ce temps de ruine ; tu es à Babylone, fais ce qui se fait à Babylone». J'ai arrêté quelque chose dans mon coeur, répondit Daniel, et il tint ferme.

Après avoir refusé les mets du roi, Daniel choisit des légumes et de l'eau, ce qui lui est accordé. Son exemple enhardit ses compagnons, qui se joignent à lui. Et nous voyons que Dieu les bénit : «Et à ces jeunes gens, aux quatre, Dieu donna de la science et de l'instruction dans toute la sagesse ; et Daniel avait de l'intelligence en toute vision et dans les songes» (Dan 1:17). Leur éducation vient de Dieu.

## 6.2 Un homme éclairé

«Et à la fin des jours où le roi avait dit de les amener, le prince des eunuques les amena devant Nebucadnetsar ; et le roi parla avec eux, et entre eux tous il n'en fut trouvé aucun comme Daniel, Hanania, Mishaël et Azaria ; et ils se tinrent devant le roi. Et dans toutes les choses qui réclamaient de la sagesse et de l'intelligence, au sujet desquelles le roi les interrogea, il les trouva dix fois supérieurs à tous les devins et enchanteurs qui étaient dans tout son royaume» (Dan. 1:18-20). Dès l'instant où vous arrêtez dans votre coeur de suivre vraiment le Seigneur, il est merveilleux de voir quelle lumière Il vous donne. Sagesse et connaissance vous seront accordées en abondance, car vous serez «remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle... croissant par la connaissance de Dieu» (Col 1:9-10). «Daniel avait de l'intelligence en toute vision et dans les songes» (1:17), et au bout de ses trois années d'études, il fut mis à l'épreuve. Le jour de l'examen arriva, et ces quatre jeunes gens sortirent les premiers de toute leur promotion ! Lorsqu'ils parurent devant le roi, celui-ci s'entretint avec eux. Apparemment, c'est un véritable examen qu'ils durent passer devant le roi.

Je crois que nous nous trouvons confrontés à des examens au moment où peut-être nous nous y attendons le moins. Alors est révélé l'état de notre coeur, et ce dont nous avons été occupés. Le rang obtenu par ces étudiants captifs est un grand encouragement. Le monde est devant vous, et je sais très bien comme il est tentant pour de jeunes chrétiens et chrétiennes de se conformer à lui. Ils pensent parfois que cela est nécessaire pour réussir dans leurs affaires. Pour moi, c'est très beau de voir que ce sont les plus pieux de tous qui se classèrent le mieux à la cour de Babylone. Cela est indéniable, puisque «dans toutes les choses qui réclamaient de la sagesse et de l'intelligence, au sujet desquelles le roi les interrogea, il les trouva dix fois supérieurs à tous les devins et enchanteurs qui étaient dans tout son royaume» (Dan. 1:20). Montrez-moi un saint vraiment pieux, et vous verrez qu'à la longue il se révélera dix fois meilleur que l'homme du monde le plus instruit, parce qu'il possède la lumière divine.

## 6.3 Un homme de prière

Arrivés au chapitre 2, nous trouvons Daniel dans une situation très difficile. Le roi avait demandé la chose la plus invraisemblable. Il avait sommé ses «sages» de lui indiquer et d'interpréter un songe depuis longtemps oublié, qui remontait manifestement à plusieurs années (Dan. 2:1). Tous ces «sages» devaient être mis en pièces, s'ils ne pouvaient faire connaître le songe ! «Les Chaldéens répondirent devant le roi et dirent : Il n'existe pas un homme sur la terre qui puisse indiquer la chose que le roi demande ; c'est pourquoi aucun roi, quelque grand et puissant qu'il fût, n'a demandé chose pareille d'aucun devin, ou enchanteur, ou Chaldéen ; et la chose que le roi demande est difficile, et il n'existe personne qui puisse l'indiquer devant le roi, excepté les dieux, dont la demeure n'est pas avec la chair. À cause de cela, le roi s'irrita et se mit dans une très grande colère, et commanda de détruire tous les sages de Babylone. Et un décret fut promulgué portant que les sages fussent tués ; et on chercha Daniel et ses compagnons, pour les tuer» (Dan. 1:10-13). À moins de vaincre cette difficulté, il n'y avait pas d'autre issue pour eux que la mort par l'épée. Alors se produit quelque chose de très beau. Daniel demande au roi de lui accorder du temps, et à Dieu de l'éclairer. «Et Daniel entra et demanda au roi de lui accorder du temps pour indiquer au roi l'interprétation. Alors Daniel s'en alla à sa maison et fit connaître la chose à Hanania, Mishaël et Azaria, ses compagnons, pour implorer, de la part du Dieu des cieux, ses compassions au sujet de ce secret, afin que Daniel et ses compagnons ne fussent pas détruits avec le reste des sages de Babylone» (1:16-18). Cela signifie tout simplement, bien-aimés, que Daniel rassembla ses frères pour une réunion de prières. Avez-vous des difficultés en chemin ? Rassemblez-vous pour la prière. Voilà ce que je vous conseille. Daniel expose à ses frères le problème et la gravité de la situation, puis il leur dit qu'ils doivent se rassembler pour prier.

Et quel est le résultat ? «Alors le secret fut révélé à Daniel dans une vision de la nuit. Alors Daniel bénit le Dieu des cieux» (1:19). Et ensuite ? Daniel va-t-il le dire sur le champ à ses frères ? Non, car un ordre admirable règne dans son coeur.

## 6.4 Un homme de louange

Daniel commence par une réunion d'adoration. Il bénit Dieu. Et vous allez voir de quelle manière admirable il répand son âme devant Dieu : «Daniel répondit et dit : Béni soit le nom de Dieu, d'éternité en éternité ! car la sagesse et la puissance sont à lui, et c'est lui qui



change les temps et les saisons, qui dépose les rois et établit les rois, qui donne la sagesse aux sages et la connaissance à ceux qui connaissent l'intelligence : c'est lui qui révèle les choses profondes et secrètes ; il sait ce qui est dans les ténèbres, et la lumière demeure auprès de lui. Toi, Dieu de mes pères, je te célèbre et je te loue, parce que tu m'as donné sagesse et puissance, et que maintenant tu m'as fait connaître ce que nous t'avons demandé, nous ayant fait connaître la chose que réclame le roi» (Dan. 2:20-23). Oh ! Combien son âme trouvait ses délices en Dieu lui-même ! Quelle juste perception de Dieu avait cet homme ! Combien son âme était transportée en réalisant comme il est béni d'avoir affaire à Dieu ! «Tu m'as fait connaître ce que nous t'avons demandé». Remarquez bien ce petit mot «nous». Daniel avait recherché la communion de ses frères dans la prière, et maintenant, dans sa reconnaissance qu'il exprime à Dieu, il inclut aussi ses frères. Oui, il réalise profondément dans son âme combien il est béni d'avoir affaire à Dieu.

Vous avez donc ici un homme séparé, un homme pieux, un homme dont la conduite plaît au Seigneur, et qui est intelligent dans les voies de Dieu. Le résultat, c'est qu'il peut dire au roi exactement ce qui va arriver.

### 6.5 Un homme prospère

«Alors le roi éleva David en dignité, et lui fit beaucoup de grands dons, et l'établit gouverneur sur toute la province de Babylone, et grand intendant de tous les sages de Babylone. Et Daniel fit une demande au roi, qui établit Shadrac, Méshac et Abed Nego sur les services de la province de Babylone. Et Daniel se tenait à la porte du roi» (2:48-49). Récompensé, et personnellement élevé, Daniel n'oublie pas ceux qui étaient avec lui à la réunion de prière. Il partage tout avec eux.

Quel saint admirable était Daniel ! Je trouve qu'il y a quelque chose de touchant dans son caractère, quelque chose qui me rappelle l'apôtre Paul, à la différence de nous-mêmes. Quelle mesquinerie et quel égoïsme lamentables, nous manifestons souvent ! Nous avons été appelés à jouir de la plénitude des choses de Dieu, et il est d'une immense importance que nous ne cessions jamais de les partager avec d'autres.

Daniel était un homme de prière et de louange, et comme il partageait tout ce qu'il recevait avec ses frères, il prospérait (6:28). Tel est le secret d'un saint qui prospère. Remarquez bien ceci : si je possède la lumière, ce n'est pas pour moi-même, mais pour les autres. Nous ne sommes que des vases, dans lesquels Dieu verse sa lumière ; aussi, qu'il s'agisse de l'évangile ou de la vérité touchant l'Assemblée, nous sommes responsables de la répandre en la communiquant à d'autres. Et je crois que la vérité que vous et moi pouvons glaner et récolter ne tardera pas à s'effriter dans nos propres âmes, si nous manquons de l'utiliser et de la répandre autour de nous. Nous devenons sujets à une sorte d'assèchement spirituel. Beaucoup de chers enfants de Dieu souffrent de cette maladie. Ils acquièrent la vérité sans que personne d'autre n'en profite. Pourquoi ? Parce qu'ils ont été si occupés d'eux-mêmes, si absorbés, qu'ils n'ont vraiment ni le temps, ni le désir de penser aux autres ! Ce qu'ils auraient dû transmettre, ils le gardent, mais seulement pour le perdre en fin de compte, car tout s'est desséché ! Je crois que Daniel nous donne une belle leçon à ce sujet.

### 6.6 Un homme fidèle

Les chapitres 5 et 6 forment un tout qui illustre bien cette fidélité. Au chapitre 5, Daniel est introduit devant le roi Belshatsar et fait preuve d'une grande fidélité en annonçant à celui-ci son destin. Je ne parle pas ici de Daniel en tant que prophète, mais en tant que saint. Il se montre plein de courage et de fidélité lorsqu'il expose devant le roi ses péchés, et qu'il lui dit quelle sera sa fin. Remarquez aussi combien cet homme de Dieu est véritablement indépendant, et cela de toute manière. Il ne désire aucune récompense : «Que tes présents te demeurent, et donne tes récompenses à un autre» (5:17). Il ne veut pas des présents du monde, et pas du tout ! Il ne dépend que du Seigneur. Il reçoit tout du Seigneur pour lui-même, et il a quelque chose à donner à chacun sur cette terre. Il est fidèle quant à l'homme, au chapitre 5, et devient cependant «le troisième gouverneur du royaume», ce royaume qui prit fin «en cette nuit-là». Nous allons voir maintenant, au chapitre 6, de quelle manière admirable il fut fidèle à Dieu.

### 6.7 Un homme haï

La fidélité de Daniel, sa loyauté, et son élévation qui en fut la conséquence, tout cela fit de lui l'objet de la haine de tous. Je crois, bien-aimés, qu'il est merveilleux d'être profondément haï pour l'amour de Christ. Lorsqu'un homme ici-bas est véritablement pour Dieu, et qu'il est le canal de la lumière, de la vérité et de la grâce de Dieu, il peut être sûr d'être haï, et s'il l'est pour l'amour de Christ, qu'il en remercie Dieu ! «Vous êtes bienheureux quand les hommes vous haïront, et quand ils vous retrancheront de leur société, et qu'ils vous insultent et rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez de joie, car voici, votre récompense est grande dans le ciel, car leurs pères en ont fait de même aux prophètes» (Luc 6:22-23). C'est ce que firent les apôtres, car nous lisons : «Et ayant appelé les apôtres, ils leur enjoignirent, après les avoir battus, de ne pas parler au nom de Jésus, et les relâchèrent. Eux donc se retiraient de devant le Sanhédrin en se réjouissant d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom» (Actes 5:40-41). Et il est encore écrit : «parce qu'à vous, il a été gratuitement donné, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui» (Phil. 1:29). L'apôtre Pierre dit aussi : «Mais, si même vous souffrez pour la justice, vous êtes bienheureux ; et ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés» (1 Pierre 3:14). «Mais en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport. Si vous êtes insultés pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux, car l'Esprit de gloire et de Dieu repose sur vous : de leur part, il est blasphémé, mais quant à vous, glorifié» (1 Pierre 4:13-14).

La cause profonde de cette haine contre Daniel était son élévation constante décrétée par les monarques successifs qu'il servit si fidèlement. Son histoire en relation avec Nebucadnetsar, Belshatsar, Darius et Cyrus, couvre une période de soixante dix ans. Il fut d'abord élevé par Nebucadnetsar au rang de gouverneur régional (2:48), puis, par Belshatsar, à celui de Premier Ministre adjoint (5:29). À ces fonctions, Darius ajouta celle de grand Intendant du roi, si je puis dire : «Il plut à Darius d'établir sur le royaume cent vingt satrapes, pour qu'ils fussent dans tout le royaume ; et au-dessus d'eux, trois présidents, dont Daniel était l'un, pour que ces satrapes leur rendissent compte, et que le roi ne souffrit aucun dommage» (6:12). Ce poste élevé lui fut attribué à cause de la grande confiance qu'il inspirait.

«Et ce Daniel surpassa les présidents et les satrapes, parce qu'il y avait en lui un esprit extraordinaire ; et le roi pensa à l'établir sur tout le royaume» (6:3). Un esprit extraordinaire était en lui. Quel beau trait de caractère, bien-aimés ! L'esprit d'un homme est infiniment plus précieux que ce qu'il dit. Il se peut qu'avec l'aide de Dieu je prononce beaucoup de belles paroles, que peut-être vous entendrez et aimerez, mais que vous oublierez, tandis que si je vous ai fait quelque mal, vous ne l'oublierez jamais. Puissions-nous avoir cet esprit de Daniel ! Nous ne serons jamais des prophètes. Ce n'est pas à cela que Dieu nous appelle, mais nous pouvons tous cultiver en nous-mêmes un «esprit extraordinaire».

Daniel n'avait pas seulement un esprit extraordinaire. C'était aussi un homme d'une grande droiture pratique, dont les comptes étaient tous justes. Vos comptes à vous sont-ils justes ? Sa droiture et son intégrité morales, dans toute affaire de confiance, rehaussaient son mérite aux yeux du roi Darius qui «pensa à l'établir sur tout le royaume». Cela attisa la haine des Chaldéens. «Alors les présidents et les satrapes cherchèrent à trouver dans l'administration du royaume quelque sujet d'accusation contre Daniel ; et ils ne pouvaient

trouver aucun sujet d'accusation ni aucune faute, parce qu'il était fidèle ; et aucun manquement ni aucune faute ne se trouva en lui» (6:4). Ils pensaient le prendre en défaut, mais ne purent trouver en lui «aucun manquement ni aucune faute». Un homme doué d'un esprit extraordinaire, fidèle, en qui ne se trouvait aucun manquement, ni aucune faute : quel personnage merveilleux, et combien semblable à Christ ! «Je n'ai trouvé aucun crime dans cet homme», fut-il dit de notre bien-aimé Seigneur dont nous voyons ici un serviteur qui lui ressemblait moralement.

Daniel ne s'enorgueillit pas du fait d'avoir été élevé en dignité par le roi. Plus il monte en grade, plus il est petit à ses propres yeux. Quel homme admirable !

Déjoués dans leurs efforts pour l'abaisser dans les affaires du royaume, ses ennemis changent de tactique. «Et ces hommes dirent : Nous ne trouverons dans ce Daniel aucun sujet d'accusation, à moins que nous n'en trouvions contre lui à cause de la loi de son Dieu. Alors ces présidents et ces satrapes s'assemblèrent en foule auprès du roi, et lui parlèrent ainsi : Roi Darius, vis à jamais ! Tous les présidents du royaume, les préfets et les satrapes, les conseillers et les gouverneurs, ont tenu conseil ensemble pour établir un statut royal et mettre en vigueur une défense, portant que quiconque fera une demande à quelque Dieu ou à quelque homme que ce soit, durant trente jours, excepté à toi, ô roi, sera jeté dans la fosse aux lions. Maintenant, ô roi, établis, la défense, et signe l'écrit afin qu'il ne soit pas changé, selon la loi des Mèdes et des Perses, qui ne peut être abrogée. À cause de cela, le roi Darius signa l'écrit et la défense» (Dan. 6:5-9). Quel effet cet édit produisit-il sur Daniel ? Absolument aucun ! Il ne modifia en rien sa manière d'agir, mais quant à sa foi en Dieu, vous verrez qu'elle est bien réelle.

### **6.8 Un homme préservé**

«Or Daniel, quand il sut que l'écrit était signé, entra dans sa maison ; et ses fenêtres étant ouvertes dans sa chambre haute, du côté de Jérusalem, il s'agenouillait sur ses genoux trois fois le jour, et priait, et rendait grâce devant son Dieu, comme il avait fait auparavant. Mais ces hommes s'assemblèrent en foule et trouvèrent Daniel qui priait et présentait sa supplication devant son Dieu» (6:10-11). Il avait entendu la Parole de Dieu dire que si son peuple se trouvait en captivité, ils devraient prier Dieu, tournés vers sa Maison : «Si dans le pays où ils auront été emmenés captifs, ils rentrent en eux-mêmes, et reviennent à toi et te supplient, dans le pays de leur captivité, disant : Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, et nous avons agi méchamment, — et s'ils reviennent à toi de tout leur cœur et de toute leur âme, dans le pays de leur captivité, où on les aura emmenés captifs, et te prient en se tournant vers leur pays que tu as donné à leurs pères, et vers la ville que tu as choisie, et vers la maison que j'ai bâtie pour ton nom : alors, écoute des cieus, du lieu de ton habitation, leurs prières et leurs supplications, et fais-leur droit, et pardonne à ton peuple ce en quoi ils ont péchés contre toi» (2 Chron. 6:37-39). Daniel agit selon ce qui est écrit. Il ne ferme pas ses fenêtres, ne modifie en rien ses requêtes : il est, ce jour-là, exactement ce qu'il a été tous les jours précédents. Daniel était un saint d'humeur toujours égale. Ce n'était pas la gravité des circonstances qui le faisait s'agenouiller trois fois par jour. C'était sa coutume, et ses ennemis le trouvèrent tout naturellement en prière. Comme c'est heureux lorsque des saints sont connus comme des gens de prière, et qu'on les trouve ainsi agenouillés !

Mais voici qu'il est jeté dans la fosse aux lions. «Alors le roi donna des ordres, et on amena Daniel, et on le jeta dans la fosse aux lions. Le roi prit la parole et dit à Daniel : Ton Dieu que tu sers continuellement, lui, te sauvera. Et une pierre fut apportée et mise sur l'ouverture de la fosse, et le roi la scella de son cachet du cachet de ses grands, afin que l'intention à l'égard de Daniel ne fût pas changée. Alors le roi s'en alla dans son palais, et il passa la nuit en jeûnant, et ne voulut pas qu'on lui amenât des concubines ; et son sommeil s'enfuit loin de lui. Ensuite le roi se leva avec l'aurore, au point du jour, et s'en alla en hâte à la fosse aux lions. Et comme il approchait de la fosse, il cria à Daniel d'une voix triste. Le roi prit la parole et dit à Daniel : Daniel serviteur du Dieu vivant, ton Dieu, que tu sers continuellement, a-t-il pu te délivrer des lions» ? (6:16-20)

Ce qu'il y a d'important dans ce chapitre, c'est que l'homme pieux est aussi celui qui sera délivré. Je suis certain que tout alla très bien pour Daniel, cette nuit-là, mais je crois que Darius passa une nuit affreuse, jeûnant et ne pouvant dormir. Je pense que si vous et moi étions descendus dans la fosse aux lions, nous aurions trouvé Daniel endormi paisiblement. La foi en Dieu et une bonne conscience font très bon ménage avec le sommeil, surtout dans une fosse aux lions ! Le lendemain matin, le roi s'écria donc, d'une voix triste : «Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu, que tu sers continuellement, a-t-il pu te délivrer des lions» ? Avec quelle joie Daniel répondit alors : «Ô roi, vis à jamais ! Mon Dieu a envoyé son ange et a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal, parce que devant lui l'innocence s'est trouvée en moi, et devant toi non plus, ô roi, je n'ai rien fait de mal. Alors le roi fut très joyeux et dit qu'on tirât Daniel de la fosse. Et Daniel fut tiré de la fosse, et aucun mal ne fut trouvé sur lui, parce qu'il s'était confié en son Dieu» (6:21-23). Daniel est délivré, et, à la fin de ce chapitre, nous voyons que c'est un homme qui prospère : «Et ce Daniel prospéra pendant le règne de Darius et pendant le règne de Cyrus, le Perse» (6:28).

### **6.9 Un homme qui s'identifie avec le peuple de Dieu.**

C'est ce qui apparaît de toute évidence quand on arrive au chapitre 9 où nous voyons Daniel de nouveau en prière et s'humiliant profondément devant Dieu à cause des péchés et des transgressions de son peuple. «La première année de son règne, moi, Daniel, je compris par les livres que le nombre d'années touchant lequel la parole de l'Éternel vint à Jérémie le prophète, pour l'accomplissement des désolations de Jérusalem, était de soixante dix années. Et je tournai ma face vers le Seigneur Dieu, pour le rechercher par la prière et la supplication, dans le jeûne, et le sac et la cendre. Et je priai l'Éternel, mon Dieu, et je fis ma confession, et je dis : Je te supplie, Seigneur, le Dieu grand et terrible, qui garde l'alliance et la bonté envers ceux qui t'aiment et qui gardent tes commandements ! Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons agi méchamment, et nous nous sommes rebellés et nous nous sommes détournés de tes commandement et de tes ordonnances... Et maintenant, écoute, ô notre Dieu, la prière de ton serviteur et ses supplications, et, pour l'amour du Seigneur, fais luire ta face sur ton sanctuaire désolé. Incline ton oreille, ô mon Dieu, et écoute ; ouvre tes yeux, et vois nos désolations, et la ville qui est appelée de ton nom. Car ce n'est pas à cause de nos justices que nous présentons devant toi nos supplications, mais à cause de tes grandes compassions. Seigneur écoute ; Seigneur, pardonne, Seigneur, sois attentif et agis ; ne tarde pas, à cause de toi-même, mon Dieu ; car ta ville et ton peuple sont appelés de ton nom» (Dan. 9:2-5,17-19). Rien ne saurait surpasser la beauté morale de cette prière que je vous supplie de lire tout entière avec soin. L'homme le plus net des péchés qu'il confesse, est celui qui les confesse à Dieu le plus sincèrement. Les péchés de tout Israël, Daniel les reconnaît comme siens ; et tandis qu'il prie, il est visité par Gabriel qui éclaire son intelligence avec douceur touchant la pleine restauration d'Israël (9:21-27). Il mange réellement du sacrifice pour le péché devant Dieu.

### **6.10 Un homme bien-aimé.**

Au chapitre 10, nous allons voir que l'Éternel lui révèle quelque chose de merveilleux : «... et je levai les yeux, et je vis ; et voici un homme vêtu de lin, et ses reins étaient ceints d'or d'Uphaz ; et son corps était comme une chrysolithe, et son visage comme l'aspect de l'éclair, et ses yeux comme des flammes de feu, et ses bras et ses pieds comme l'apparence de l'airain poli, et la voix de ses paroles comme la voix d'une multitude. Et moi, Daniel, je vis seul la vision, et les hommes qui étaient avec moi ne virent pas la vision,

mais un grand tremblement tomba sur eux, et ils coururent pour se cacher. Et moi je fus laissé seul, et je vis cette grande vision ; et il ne resta aucune force en moi, et mon teint frais fut changé en corruption, et je ne conservai aucune force. Et j'entendis la voix de ses paroles ; et, comme j'entendais la voix de ses paroles, je tombai dans une profonde stupeur sur ma face, et ma face contre terre. Et voici, une main me toucha et me secoua, et me mit sur mes genoux et sur les paumes de mes mains. Et il me dit : Daniel, homme bien-aimé, comprends les paroles que je te dis, et tiens-toi debout à la place où tu es ; car je suis maintenant envoyé vers toi. Et comme il parlait avec moi, disant cette parole, je me tins debout tremblant» (10:5-11). Combien l'Éternel s'approche de lui lorsqu'il lui dit : «Daniel, homme bien-aimé» ! Quelle expression touchante ! Daniel fut pénétré du sentiment du profond amour que l'Éternel lui portait. Le sentiment de l'amour de Dieu remplit l'âme d'une joie profonde. «Daniel, homme bien-aimé» : quelle émotion dut envahir son cœur à l'ouïe de ces paroles !

Dieu fait grand cas d'un caractère comme celui de Daniel. C'est ce que montre Ézéchiël 14. L'avez-vous jamais remarqué ? Qu'elle est belle la manière dont Dieu parle de ses serviteurs au verset 14 ! «Si un pays pêche contre moi..., et que j'étende ma main sur lui,... et que ces trois hommes, Noé, Daniel et Job, fussent au milieu de lui, ceux-ci délivreraient leurs âmes par leur justice, dit le Seigneur, l'Éternel (14:14-20). Noé était un homme juste qui trouva grâce aux yeux de l'Éternel. Daniel était un «homme bien-aimé», un homme dont la conduite était irréprochable. Quant à Job, il disait ce qu'il convenait de dire touchant Dieu.

Je recommande à votre réflexion cet aspect du caractère de Daniel. Essayez de découvrir tranquillement, dans votre cœur, le fil directeur qui caractérise moralement ce livre. Considérez combien l'homme pieux, séparé, est gardé du mal, et comment Dieu peut l'instruire, l'utiliser, et le fortifier. Je reconnais qu'il y a de grandes difficultés de tous côtés. Mais vous et moi, nous pouvons être, dans une certaine mesure, des Daniel, à l'endroit même où nous vivons, malgré la ruine générale de l'Assemblée. Le Seigneur veuille nous accorder la grâce d'être tels, pour l'amour de son Nom.

## **7 Chapitre 7 — Le secret de la victoire — Matthieu 4:1-11 ; 1 Jean 2:12-29**

Peut-être ne savons-nous pas tous, du fait que beaucoup d'entre nous sont jeunes dans la connaissance du Seigneur, que l'expression «enfants» — fréquente dans l'épître de Jean — a un sens particulier en deux endroits de cette épître que je vais vous indiquer. Vous trouverez souvent «enfants» dans ce livre, mais il faut sans hésiter ne pas dire «petits enfants» dans toutes ces expressions, sauf aux versets 13 et 18 du chapitre 2. Le mot que l'Esprit de Dieu emploie couramment dans l'épître est «enfants», qui s'applique à la famille toute entière. Il comprend chaque enfant de la famille de Dieu.

Par exemple, au verset 1 du chapitre 2, c'est : «Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas». Un enfant de Dieu n'est pas censé pécher. Il n'est pas dit qu'il ne le fait pas, mais il n'est pas censé pratiquer le péché, mais la justice, puisque la fin du chapitre montre qu'il est né de Dieu. «Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui» (1 Jean 2:29). On s'attend à ce que l'enfant ressemble au Père.

Au verset 12, nous lisons encore : «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom». Tout enfant sait que ses péchés sont pardonnés. Je veux être très précis sur ce point dès le début, car si vous n'êtes pas au clair sur la question du pardon des péchés, vous ne pourrez pas bien saisir le sens des versets suivants.

Il vous sera utile de remarquer que du verset 13 à la fin du verset 27, il y a une petite parenthèse. Dans cette partie de l'épître, vous remarquerez que l'apôtre s'adresse — et cela à deux reprises — à trois catégories de personnes : les pères, les jeunes gens et les petits enfants. Au verset 13, il s'adresse à toutes ces classes. Puis, dans la première moitié du verset 14, il s'adresse aux pères, et, dans la seconde moitié, aux jeunes gens, jusqu'à la fin du verset 17. Ensuite, au verset 18, nous trouvons de nouveau «petits enfants», c'est-à-dire, en quelque sorte, les «nouveaux-nés» en Christ, dont l'instruction se poursuit jusqu'à la fin du verset 27.

Vous avez ainsi trois classes dans la famille de Dieu, qui se distinguent les unes des autres par une condition spirituelle résultant de leur croissance et de leur expérience. Ce n'est pas une question d'âge, en rapport avec le temps depuis lequel vous connaissez peut-être le Seigneur, mais c'est une question de croissance et de progrès spirituels. Il y a les pères, les jeunes gens, mais aussi les petits enfants. À ces derniers, l'apôtre écrit avec beaucoup d'affection, et plus longuement qu'aux autres. Partout ailleurs dans cette épître, l'instruction est celle qui convient à tous les enfants de Dieu sans distinction.

Et maintenant, avant que je vous parle de ces trois catégories, considérons le verset 12 : «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom». Il est précieux de voir que c'est par cela que Dieu commence. Si vous croyez en son Fils, vous êtes de sa famille, en tant qu'enfant parfaitement et absolument pardonné. Vous êtes son enfant, et la première chose dont vous avez conscience, c'est cette relation. Il y a aussi une chose que tout enfant de Dieu doit savoir — et qu'il est censé savoir — c'est que ses péchés sont tous pardonnés. Il jouit de cette certitude bénie que tout ce qui le séparait de Dieu a été ôté par le précieux sang du Seigneur Jésus Christ. C'est le témoignage que proclame l'Évangile : «Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés» (Actes 13:38). Ce que l'Évangile présente, tout enfant de Dieu est censé en jouir, car c'est la propriété commune de tous ses membres, et s'il n'en jouit pas, c'est qu'il méprise le privilège de la famille.

Et maintenant, venons-en à ce qu'il y a de plus spécifique. «Je vous écris, pères, parce que vous connaissez celui qui est dès le commencement» (1 Jean 2:13). Ce qui caractérise un père, c'est sa connaissance de Christ. Il connaît Christ. Christ est devant lui. C'est Christ et Christ seul, qui forme sa vie. Christ est la nourriture de son âme, son réconfort et son soutien, son tout. Il ne pense, pour ainsi dire, qu'à Christ. Christ est le sujet de sa conversation. En fait, c'est à tout cela que l'on reconnaît un père. Un saint qui n'est pas tout cela n'est pas un père. Éprouvons donc dans nos âmes la vérité de la Parole de Dieu. «Je vous écris, pères, parce que vous connaissez celui qui est dès le commencement». Christ est vraiment tout pour celui qui est un père.

Quelle bénédiction lorsque nous rencontrons un tel saint ! On ne peut l'approcher sans être impressionné ! L'âme qui vit dans la jouissance permanente de Christ est un père. Et remarquez bien que l'apôtre n'a rien à ajouter. Parce que connaître Christ, connaître l'amour de Christ, jouir de ce que Christ révèle, c'est tout, bien-aimés, pour l'âme qui croit et qui aime. Parce que ce qui sera notre joie éternelle, c'est Christ. Nos cœurs goûteront le bonheur toujours croissant de connaître Celui qui comble de joie le cœur de Dieu lui-même.

Puis, l'apôtre passe aux jeunes gens. «Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le méchant» (1 Jean 2:13). Ce qui les caractérisait, c'était leur victoire sur les ruses et le pouvoir de Satan. Loin de supposer que Satan doive être plus fort que nous, l'Écriture, comme vous le voyez, dit d'un jeune homme qu'il possède une force d'âme qui lui permet de marcher et d'agir de manière à ce que Satan soit vaincu. Comment cela se passe, je crois que nous le voyons un peu plus loin.

L'apôtre s'adresse maintenant aux petits enfants. «Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père» (2:13). Si même vous n'êtes converti que depuis hier soir, mais que vous avez le sentiment que Dieu vous a pardonné, eh bien, aussitôt après le pardon, l'âme reçoit le Saint-Esprit qui est l'esprit d'adoption (Actes 10:43-47 ; Éph.1:13). Je vois dans l'Écriture que l'âme qui reçoit le pardon des péchés — et qui en a conscience — par la foi dans le Seigneur Jésus Christ, reçoit aussi le Saint-Esprit. Vous recevez donc non seulement le pardon des péchés, mais aussi le Saint-Esprit.

Pierre, lorsqu'il prêcha à ceux de la maison de Corneille, ne leur annonça pas qu'ils allaient recevoir l'Esprit Saint. Ce qu'il leur dit c'est : «Tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés», puis nous

lisons : «Comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole» (Actes 10:43-44). Et je vous prie de remarquer que, trois versets plus loin, Pierre dit : «Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau, afin que ceux-ci ne soient pas baptisés eux qui ont reçu l'Esprit Saint comme nous-mêmes» ? (10:47).

Pierre leur dit qu'en croyant en Jésus, ils recevraient le pardon de leurs péchés, et nous constatons qu'ils reçurent bien cette bénédiction, puisqu'ils reçurent aussi l'Esprit Saint. C'est le fait de recevoir celui-ci qui confère à l'âme sa nouvelle position devant Dieu. «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Rom. 8:9). Si vous êtes dans l'Esprit, la pensée de l'Esprit est vie est paix. En outre, dès l'instant où vous recevez l'Esprit Saint, Il verse l'amour de Dieu dans votre cœur (Rom. 5:5). Que vient-il ensuite ? L'Esprit d'adoption. «Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps vous vivrez. Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux là sont fils de Dieu. Car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu...» (Rom. 8:13-16). Nous sommes les enfants de Dieu, et ayant reçu l'Esprit d'adoption, nous crions «Abba, Père». Quelle expression merveilleuse ! Elle n'est employée que trois fois dans le Nouveau Testament : une fois par notre Sauveur bien-aimé lorsqu'il s'adresse à son Père dans l'angoisse infinie de Gethsémané (Marc 14:36), et deux fois par nous-mêmes, le Saint-Esprit ayant Lui-même placé ces mots dans notre bouche (Rom. 8:15 ; Gal. 4:6).

Qu'il est bon d'entendre l'apôtre bien-aimé dire : «Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père» ! L'essence même du Christianisme tient dans ces mots. Chers jeunes chrétiens, permettez-moi de vous dire ceci : cultivez avant tout la connaissance du Père ! Si vous vous abandonnez aux soins de l'Esprit de Dieu, Il vous amènera à une connaissance profonde et bénie du Père. Voilà, en vérité, ce qu'est le Christianisme : la révélation du Père par le Fils.

Lisez l'Évangile de Jean. Il ne parle que du Fils de Dieu, dites-vous. Cela est parfaitement vrai. Mais le thème principal de cet Évangile est le «Père», dont le nom revient cent vingt fois ! Que dit le Seigneur ? «Celui qui m'a vu a vu le Père» (14:9). Le Christianisme, c'est la révélation du Père par le Fils. Le Père est révélé à la famille tout entière par l'Esprit de Dieu qui y fait sa demeure. C'est pourquoi la première chose que nous trouvons, c'est «Je vous écris, petits-enfants, parce que vous connaissez le Père». Bien-aimés, il n'y a rien de plus précieux pour une âme que de connaître le Père.

Mais je vais vous dire ce que j'ai remarqué. C'est que peu d'enfants de Dieu, aujourd'hui, jouissent pleinement du Père et de son amour. Lorsque Jean dit ici : «vous connaissez le Père», il les voit comme jouissant pleinement de leur relation avec le Père. Vous savez que le Seigneur, après avoir été ressuscité, dit à Marie : «Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20:17). À peine trois jours plutôt, nous voyons notre Seigneur bien-aimé, dans l'angoisse infinie de Gethsémané, contemplant la coupe qu'il allait boire, et nous l'entendons dire : «Abba, Père, toutes choses te sont possibles ; fais passer cette coupe loin de moi ; toutefois non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux toi» ! (Marc 14:36). Or au chapitre 8 des Romains, nous lisons : «vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père» ! (8:15). Tel est le terme béni désignant cette relation, une relation et une affection qui remplissent le cœur de joie. Ce mot que prononça notre Seigneur bien-aimé pendant les souffrances de Gethsémané, est aussi le premier qui monte aux lèvres d'une âme nouvellement convertie : «Père !». Et nous lisons encore : «Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de Son Fils dans nos cœur, criant : Abba, Père» (Gal. 4:6). Tel est le langage normal du chrétien, celui que le Père désire entendre.

Beaucoup de chers croyants dans le Seigneur, aujourd'hui, bien qu'étant des croyants, qui ont reçu l'Esprit de Dieu, entrent très peu dans cette jouissance du Père et dans la connaissance de son amour. C'est pourquoi, vous qui êtes ici ce soir et qui êtes jeunes, je vous supplie de rechercher par dessus tout cette joie qui inonde l'âme lorsqu'elle réalise cette vérité bénie : je suis un enfant du Père ! Votre relation, aujourd'hui, est la relation de Celui qui, lorsqu'il était ici-bas pouvait dire : «Abba, Père». Nous ne devons pas oublier, bien sûr, que nous nous tenons devant le Père sur le terrain de la rédemption. Ce terrain, bien-aimés, est celui qui nous permet aujourd'hui, à vous et à moi, par grâce, de paraître devant Dieu dans cette relation et d'en jouir.

Ici, l'Esprit de Dieu nous montre que la vie est dans l'Esprit du Fils. Je crois que dans cette épître il s'agit de la vie dans ceux qui sont fils. C'est ce qui est révélé à l'âme, et rendu effectif en elle par la puissance de l'Esprit de Dieu, la toute première choses étant que vous connaissez le Père, car tout enfant connaît le Père.

L'apôtre, ensuite, reedit aux pères : «Je vous ai écrit, pères, parce que vous connaissez celui est dès le commencement» (1 Jean 2:14). Que pouvait-il dire de plus ? Il n'y a rien au-delà de Lui. Il est l'objet et le centre de toutes les pensées, de tous les propos et les conseils de Dieu. C'est ainsi que le père, qui jouit de Christ et dont l'âme toute entière contemple la gloire de «Celui qui est dès le commencement», ne peut aller au-delà. C'est le résultat de l'expérience chrétienne. Tout ce qui est de la chair est reconnu et jugé, et Christ seul demeure. On le connaît toujours mieux. On réalise ce qu'il est. C'est le stade le plus élevé de l'expérience chrétienne. Il ne reste rien du «moi». Christ est tout. Peut-être mettrons-nous beaucoup de temps pour en arriver là, mais, grâce à Dieu, c'est possible.

Puis, de nouveau, l'apôtre s'adresse aux jeunes gens : «Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant» (2:14). Nous avons ici ce que la Bible affirme. Très souvent, ce que nous nous disons dans nos cœur, c'est : «Oh ! comme nous sommes faibles !» C'est un fait qu'en nous-mêmes nous sommes sans aucune force. Mais il est merveilleux de voir la place et la puissance que Dieu nous donne. Si nous manquons de force, quelle en est la raison ? Il est dit ici que les jeunes gens sont forts. Je crois que le secret de leur force est le suivant : «La parole de Dieu demeure en vous». La preuve de leur force, c'est qu'ils connaissent et gardent la Parole de Dieu.

Reportez-vous, je vous prie, aux premiers versets de Matthieu 4, car là où était Christ, pendant son passage ici-bas, c'est exactement là où nous sommes, vous et moi. Son chemin et le nôtre sont identiques. Nous traversons ce monde tout en appartenant à un autre. Nous sommes les enfants du Père et notre demeure n'est pas ici. Nous traversons la scène présente dans la dépendance de Dieu, entourés des mêmes choses qui entourèrent le Seigneur ici-bas. Mais nous en avons d'autres, que Lui n'avait pas, comme la joie de la communion, qui est si douce ! Lui ne pouvait guère avoir de communion avec personne. Il marchait seul, tandis que, vous et moi, nous jouissons maintenant, sur notre chemin ici-bas, de cette bénédiction qu'est la communion des saints de Dieu, ce qui est un précieux encouragement tout au long de la course. Vous et moi devons traverser le même monde que le Seigneur a traversé. Il a été tenté. Ne l'avez-vous pas été vous-mêmes ? Comment nous conduisons-nous lorsque vient la tentation ? Ce qui est très clair, c'est que celui qui triomphe du Méchant ne le fait que par la Parole de Dieu.

Considérons maintenant Matthieu 4. Vous voyez qu'il y a trois tentations. «Alors Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit pour être tenté par le diable» (Matt. 4:1). C'est là quelque chose de très remarquable. Le Seigneur était rempli de l'Esprit Saint. Cependant, il est dit qu'il fut emmené par l'Esprit de Dieu pour être tenté ! C'était évidemment une nécessité absolue sur son chemin. Autrement, comment pourrait-il nous secourir dans nos tentations ? Il a su ce que c'était que d'être tenté en toutes choses à part le péché. La tentation, comme vous allez le voir, est triple. Vous et moi n'en avons jamais connu d'aussi grandes, car les circonstances extérieures du Seigneur étaient plus difficiles que les vôtres et les miennes ne le seront jamais. Personne d'autre que Lui ne reçut jamais aussi peu de manifestations extérieures de la faveur de Dieu. Né dans l'étable d'un homme, et enseveli dans le tombeau d'un autre, Il a vraiment pu dire : «Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer

sa tête» (Matt. 8:20). Et lorsqu'il fut question de payer un impôt, il dit : «Montrez-moi un denier» (Luc 20:24). Pourquoi ? Parce qu'il n'avait aucun argent. Je doute qu'il y ait ici une seule personne qui n'ait pas un sou en poche. C'est pourquoi, apparemment, jamais personne ne connut l'adversité autant que Lui. Mais aussi, intérieurement, quelle joie et quelle paix Il trouvait dans l'amour du Père ! Comme vous le voyez, après qu'Il eût jeûné et été tenté par Satan pendant quarante jours, le tentateur revient à la charge. Ce fut sa dernière attaque contre un homme parfaitement dépendant. Et ce qui est frappant, c'est qu'il tenta Christ exactement comme lorsqu'il commence à nous tenter nous-mêmes. Vous croyez être un enfant de Dieu ? Écoutez ce qu'il dit à Christ : «Si tu es Fils de Dieu...» ? Il jette le doute sur cette certitude, en même temps qu'il suggère la désobéissance ! «Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains». À la différence d'Ève, Jésus ne parle pas avec lui. «Mais lui, répondant, dit : Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (Matt. 4:3-4). Vous remarquerez probablement aussi, en considérant ces tentations, qu'elles sont de trois sortes, exactement comme lorsque l'apôtre dit aux jeunes gens : «tout ce qui est dans le monde, 1) la convoitise de la chair, et 2) la convoitise des yeux, et 3) l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde». La convoitise de la chair, c'était le pain ; celle des yeux, tous les royaumes de ce monde ; et l'orgueil de la vie, le fait de se vanter d'être l'objet de la faveur de Dieu.

Luc les présente selon l'ordre moral, qui est différent de celui de Matthieu. En Matthieu, nous avons l'ordre historique, c'est-à-dire l'ordre réel. Lisez Luc 4, et vous verrez la différence. Il y a tout d'abord le pain, et en second lieu, la tentation sur la montagne (Luc 4:5-8). Et Jésus lui dit : «Va arrière de moi, Satan» (\*). Si vous avez un crayon, rayez ces mots ! Ce n'est pas l'Esprit de Dieu qui les a écrits, et ils ne figurent pas dans les meilleurs manuscrits. Il est facile de comprendre comment ils ont été introduits ici. Quelqu'un, qui copiait les Écritures, a remarqué en arrivant à Luc 4 qu'aucun ordre n'était donné à Satan. Pensant qu'un copiste précédent avait oublié ces mots, il les ajouta, mais si étourdiment qu'il cita les paroles non pas du quatrième mais du seizième chapitre de Matthieu, où le Seigneur dit à Pierre «Va arrière de moi, Satan» (Matt. 16:23).

(\*) note Bibliquest : expression figurant au v. 8 dans le texte reçu et les versions qui l'utilisent, comme la version autorisée anglaise, ou version du roi Jacques (KJV).

Comprenez bien pourquoi cette injonction faite à Satan ne saurait se trouver dans le récit de Luc. Telle qu'elle existe dans la Bible anglaise (\*), et si ces mots y avaient leur place, il faudrait comprendre que Satan reçut l'ordre de partir mais qu'il n'obéit pas. Il resta, au contraire, et renouvela sa tentation ! Mais Satan partit bel et bien. Tout est là ! Il reçut l'ordre de partir, et il partit. L'épée de l'Esprit anéantit l'Ennemi, tandis que ce que nous lisons dans la version anglaise donne la pénible impression qu'ayant reçu l'ordre de s'en aller, Satan ne voulut pas obéir ! La vérité est simple : c'est que l'Esprit de Dieu, poussant Luc à faire le récit de cette tentation selon l'ordre moral, l'amène à supprimer les mots de Matthieu 4:10 : «Va-t'en, Satan».

(\*) note Bibliquest : version «autorisée», ou version du Roi Jacques, qui suit le texte reçu.

Cet ordre moral de Luc, c'est tout d'abord la tentation personnelle, puis la tentation mondaine, et, pour finir, la tentation spirituelle. C'est ainsi qu'il procède avec nous. Il sait nous tenter sur le plan personnel, et s'il n'y parvient pas de cette manière, il nous tentera par le monde, et si là encore il échoue, il nous tentera spirituellement ! C'est ainsi que les choses se déroulent. La tentation personnelle, c'était de se servir Lui-même — faire du pain ; la tentation mondaine, de recevoir tous les royaumes de la terre de la main de Satan, sans souffrances, et non de la main de Dieu. Enfin, la tentation spirituelle était d'éprouver la vérité de la Parole de Dieu, en Lui citant ce passage : «Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas, car il est écrit : Il donnera ses ordres à ses anges à ton sujet, pour te garder... et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre» (Ps. 91:11-12).

Remarquez bien que Satan omet ces quatre mots du Psaume 91 : «en toutes tes voies». Jésus lui répondit : «Il est dit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu». Vous ne verrez jamais un saint mettre Dieu à l'épreuve. Il est vrai que le Psaume 91 s'appliquait bien d'abord au Seigneur, mais il ne convient pas à un saint de mettre Dieu à l'épreuve pour voir s'Il tiendra sa promesse !

Remarquez aussi, chers amis, que dans chaque cas, Christ non seulement cite l'Écriture, mais Il la cite comme un tout, et comme étant l'Écriture. Chaque fois, Il dit : «Il est écrit». Il est aussi très important de constater que toutes les réponses du Seigneur à Satan sont des citations du Deutéronome (8:3 ; 6:13, 16). Dans chaque cas, c'est par la Parole de Dieu que le Seigneur a remporté la victoire. C'était le résultat béni de sa simple dépendance de Dieu, et du fait que la Parole de Dieu était dans son cœur. Il était la preuve même de la vérité de cette déclaration : «J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi» (Ps. 119:11). Satan se retire, vaincu. «Et voici, des anges s'approchèrent et le servirent» (Matt. 4:11). Ils se réjouissaient de voir un homme vaincre Satan par sa dépendance et son obéissance. Voilà ce qu'ils voyaient en Christ. Le voient-ils aussi en nous ? Le secret de la force, c'est, dans une grande mesure, d'avoir la Parole de Dieu cachée dans son cœur, et de lui obéir sans réserve.

Lorsque je serai dans les difficultés, pensez-vous que l'Esprit de Dieu pourra m'aider en me remémorant un verset que je n'ai pas d'abord mis en réserve dans mon cœur ? Non. Je crois que si j'ai été négligent, paresseux dans la lecture de la Parole de Dieu, cette Parole ne sera pas véritablement cachée dans mon cœur. L'Esprit de Dieu ne peut pas me rappeler un verset que je n'ai jamais lu ! Chers amis, permettez-moi d'insister sur le fait que nous ne saurions surestimer l'importance d'avoir notre esprit rempli de versets de l'Écriture ! «La parole de Dieu demeure en vous» : voilà l'éloge qui est adressée aux jeunes gens. Leurs pensées ont été nourries de la Parole de Dieu. C'est par la Parole que l'on acquiert la connaissance de Dieu, et, avant tout, de Christ Lui-même, puisqu'Il était la Parole. Mais ensuite, vous et moi devons cacher cette Parole dans nos cœurs. Voilà pourquoi dans le Psaume 119, on ne trouve que deux versets qui ne se rapportent pas à la Parole de Dieu. Étudiez soigneusement ce psaume. «Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole» (Ps 119:9). Remarquez le verset 174 : «J'ai ardemment désiré ton salut, ô Éternel ! et ta loi est mes délices». C'est tantôt la Parole, tantôt le commandement de l'Éternel, mais dans chaque verset c'est réellement la Parole. Qu'aucun d'entre nous n'oublie donc jamais la valeur qu'a l'Écriture dans l'histoire de l'âme d'un saint.

«Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant». Le Seigneur l'a vaincu, comme nous l'avons vu, par sa dépendance et son obéissance, quel que fût le caractère de la tentation. Ainsi, dans l'histoire de chaque saint, l'Esprit de Dieu se plaît à lui rappeler, dans les moments difficiles, un court passage qu'il a appris autrefois. Parce qu'il possède la Parole, l'Esprit de Dieu peut s'en servir comme d'une arme contre l'ennemi. Le résultat est sûr, la victoire certaine. Je n'ai pas besoin d'en dire plus pour vous faire comprendre combien il est important d'étudier les Écritures.

Puis, l'apôtre va plus loin et s'adresse maintenant aux jeunes gens en ces termes : «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde» (1 Jean 2:15). Vous allez voir qu'il y a deux choses importantes en ce qui concerne les jeunes gens : la Parole et le monde. Je suis certain que si la Parole ne capte pas toute mon attention, c'est le monde qui s'en chargera. Mais l'important, pour nous, c'est que Dieu a un domaine dans lequel Il veut introduire ses enfants. Le domaine du Père est cette scène dont la Personne de Christ Lui-même est le centre. Cette parole d'avertissement est très instructive, car plus d'un jeune homme, après avoir commencé par vaincre le méchant, s'est laissé ensuite vaincre par le monde ! Si je ne suis pas sur mes gardes, le monde me vaincra, et les conséquences en seront bien tristes. L'apôtre dit : «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui». Cela ne veut pas dire qu'on ne soit pas converti, mais que, si vous aimez le monde, vous ne

jouissez pas de l'amour du Père. L'amour du Père n'est pas ici-bas, mais dans un domaine entièrement différent, celui dont Christ est le centre moral.

Puis, l'apôtre ajoute : «... parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde ; et le monde s'en va, et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement» (1 Jean 2:17). Le Seigneur Jésus a dit : «Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre : c'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles» (Ps. 40:7-8). Lorsqu'il était ici-bas, Il ne faisait que la volonté de Dieu. C'est pourquoi l'apôtre Paul dit : «Car vous avez besoin de patience, afin que, ayant fait la volonté de Dieu (ce que Jésus a fait), vous receviez les choses promises» (Héb. 10:36). Vous verrez, bien-aimés, que, d'un bout à l'autre du Nouveau Testament, faire la volonté de Dieu est quelque chose de très important. Par exemple : «Ne soyez pas sans intelligence, mais comprenez quelle est la volonté du Seigneur» (Éph. 5:17). Je ne saurai jamais quelle est la volonté du Seigneur si je ne reste pas près de Lui tout au long de l'histoire de mon âme. Cela est clair. Un homme qui fait la volonté de Dieu ne vit pas pour lui-même. Il ne pense qu'à faire ce que Dieu désire. Et c'est exactement ce qu'a fait notre bien-aimé Sauveur ici-bas. C'est à cela que nous sommes nous aussi appelés instamment, comme le dit Paul : «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent. Et ne vous conformez pas à ce siècle ; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite (Rom. 12:1-2).

L'apôtre Jean s'adresse, pour la seconde fois, aux «petits enfants» et les instruit longuement (1 Jean 2:18-27). Nous sommes à la dernière heure, et Christ est l'objet d'une forte opposition. Qu'est-ce qui doit faire la force des petits enfants ? Les pères vivent de Christ. Les jeunes gens croissent dans la connaissance de Christ. Quant à vous, petits enfants, ne vous y trompez pas. Vous êtes environnés de tout ce qui est hostile à Christ. Beaucoup d'antichrists, même, vous entourent de tous côtés. Ils étaient entrés dans l'assemblée, mais ils en sont aussi sortis. Ils étaient en fait serviteurs de Satan. «Petits enfants, c'est la dernière heure ; et comme vous avez entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure : ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous ; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant aucun d'eux des nôtres» (1 Jean 2:18-19).

«Et vous, vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses» (1 Jean 2:20). Qu'il est beau de constater ici que le plus simple et le plus jeune enfant de la famille de Dieu a la capacité, par l'Esprit de Dieu, de reconnaître ce qui est bien, de même que ce qui est mal ! On entend souvent ce genre de questions : «Comment est-ce que je peux savoir ? » ou «Comment pourrai-je faire face à une pareille difficulté ? » Peut-être n'avez-vous jamais prêté attention à ces mots que je conseille de relire : «Et vous, vous avez l'onction de la part du Saint et vous connaissez toutes choses» (2:20). Même le plus jeune croyant est rendu divinement capable, par l'Esprit de Dieu, de distinguer dans son cœur ce qui est de Dieu et ce qui ne l'est pas. C'est un principe d'une immense importance : le croyant sait ainsi par l'Esprit ce qui est la vérité et ce qui ne l'est pas.

Mais l'apôtre poursuit : «Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez, et qu'aucun mensonge vient de la vérité» (2:21). N'est-ce pas frappant ? C'est une parole très remarquable. Il y a une compétence divine par l'Esprit de Dieu, même dans le cœur du plus jeune des saints, pour détecter ce qui est de Dieu et ce qui n'est pas de Dieu. Inutile de dire que c'est l'Esprit de Dieu lui-même qui est cette faculté bénie.

«Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est l'antichrist, qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père ; celui qui confesse le Fils a aussi le Père» (2:22-23). L'âme qui connaît vraiment le Fils de Dieu est en relation avec le Père. C'est l'essence même du Christianisme, ce à quoi il faut tenir ferme. D'où cette exhortation : «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (2:24). En demeurant fermement attachés à ce que Dieu vous a donné dans sa Parole bénie, vous demeurerez dans ce qui est depuis le commencement. Et qu'est-ce donc ? Christ, bien sûr. La révélation du bien-aimé Fils de Dieu, et du Père qui s'est fait connaître en Celui qui s'est fait chair. «Et maintenant, enfants, demeurez en lui», telle est la parole que l'Esprit adresse au jeune croyant. Si ce qui est dès le commencement demeure en nous, nous jouirons toujours plus intensément de cette relations bénie dans laquelle nous nous tenons devant Dieu, notre Père.

En outre, notre connaissance de l'amour du Père, ainsi que du Fils, en sera approfondie, et nous entrerons dans cette joie que le Père a dans le Fils. Si bien que, croissant dans le Fils, nous croissons aussi dans le Père. Quel refuge merveilleux pour nos âmes, bien-aimés ! Nous sommes dans le Père, et nos cœurs sont émus lorsque nous contemplons la beauté du Fils. C'est une joie réciproque. «Et c'est ici la promesse que lui nous a promise — la vie éternelle» (2:25). Nos âmes possèdent déjà la jouissance de la vie éternelle, qui est la connaissance du Père et du Fils.

«Je vous ai écrit ces choses touchant ceux qui vous égarent...» (1 Jean 2:26). C'est ici la raison pour laquelle l'apôtre s'adresse aux «petits enfants». Nous ne devons pas être aveugles au fait que la séduction nous environne de toute part. Mais leur sauvegarde est immédiatement présentée : «pour vous, l'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne ; mais comme la même onction vous enseigne à l'égard de toutes choses, et qu'elle est vraie et n'est pas mensonge, — selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez en lui» (2:27). Ne nous méprenons pas sur le sens de ce verset, car j'ai entendu dire : «Oh, moi, je peux bien me passer d'enseignement» ! Je ne le pense pas. Si quelqu'un méprise l'enseignement, vous pouvez être sûrs que cette personne ne grandira ni ne progressera dans la foi. Le Seigneur a donné des aides et des conducteurs. Mais ce que l'apôtre veut dire ici, c'est que la jeune âme a reçu une onction du Saint Esprit, et qu'il n'est pas indispensable qu'on lui enseigne des choses nouvelles. Le chemin est très simple. L'Esprit de Dieu qui est en vous est la faculté de saisir la vérité, de jouir de la vérité, et, dans ce sens, vous n'avez besoin de rien d'autre.

On a tout quand on connaît le Seigneur. Chacun sait, cependant, quel immense privilège c'est pour nous lorsque nous rencontrons un enseignant, ou docteur, envoyé par Dieu, qui connaît la Parole de Dieu mieux que nous même. On apprend alors comme tout à nouveau, ce qui nous aide à jouir davantage de ce que le Seigneur donne. La révélation et l'application de la vérité de Dieu à l'âme sont toujours le but de l'Esprit. Et n'oubliez pas que ce que nous recevons n'est pas seulement pour nous-mêmes, mais que nous devons le faire circuler. Si c'est ce que vous faites, vous en jouirez davantage vous-même, et vous serez plus prêt, je crois, à recevoir de Dieu un surcroît de vérité et de joie dans son amour.

Il est touchant de voir ici de quelle manière parfaite les petits enfants sont considérés dans cette scène. Puis, ayant fini de s'adresser à ces trois classes, l'apôtre revient, dans les deux derniers versets de notre chapitre, à l'ensemble de la famille : «Et maintenant, enfants, demeurez en lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par lui, à sa venue. Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui» (2:28-29). Il désire que leur marche et leur conduite soient telles que les apôtres reçoivent l'approbation de Christ au jour de son apparition. C'est un désir très louable de la part d'un homme dont Dieu s'était servi en bénédiction pour leurs âmes. Il désirait ardemment que leurs âmes fussent gardées dans une jouissance permanente, et toujours plus profonde, de l'amour du Père et du Fils, et qu'ils fussent gardés de toute terreur en traversant ce monde.

Il y a donc trois catégories de personnes. Un père qui jouit pleinement de Christ. Un jeune homme est caractérisé par le profond amour de son âme pour la Parole de Dieu, et par sa séparation d'avec le monde. Quant aux petits enfants, ils connaissent le Père et ont reçu de l'Esprit de Dieu la faculté de distinguer clairement ce qui est la vérité de ce qui ne l'est pas. Dieu veuille, dans sa grâce, nous donner à tous d'arrêter dans nos coeurs d'apprendre toujours plus de Christ et d'être ainsi véritablement vainqueurs en un temps de séduction et de déclin.

## **8 Chapitre 8 — Les Béatitudes (= Bienheureux... ; Matthieu 5:1-16)**

L'aspect particulier sous lequel le Seigneur est présenté dans l'évangile de Matthieu est celui du Messie, du Roi. Matthieu s'adresse particulièrement aux Juifs pour attester que Jésus, bien que rejeté, était réellement le Messie. Au chapitre 1, nous avons sa généalogie du côté de Joseph, bien qu'il ne fût pas en réalité fils de Joseph. S'il l'avait été réellement, Il n'aurait pas pu être notre Sauveur ; mais afin de pouvoir hériter légitimement du trône, il fallait que fût prouvé qu'Il était bien légalement fils de Joseph.

En fait, Il était fils de Marie, et Fils de Dieu, mais Dieu fit en sorte que son droit légitime au trône de David fût irréfutable. Selon la loi juive, dès l'instant où Joseph devint l'époux de Marie, elle fut considérée comme étant légalement sa femme, et tout fruit de ses entrailles était reconnu comme étant de Joseph. Jésus, donc, appartenait légalement à Joseph et était considéré comme son fils. Luc donne la généalogie du Seigneur par Marie, parce que le but de Luc est de le présenter comme Fils de l'homme.

Matthieu 2 nous montre les mages de l'orient montant à Jérusalem pour l'adorer, et Satan attisant la haine et l'inimitié du monde.

Le chapitre 3 nous donne le témoignage de Jean le Baptiseur, et celui du Père ouvrant les cieux pour le reconnaître comme son Fils bien-aimé et proclamer qu'Il a trouvé en Lui son plaisir.

Puis, le chapitre 4 montre que, bien qu'étant le Messie, le Roi selon Dieu, Il est véritablement homme, homme dépendant de Dieu. Satan entre en scène, et Jésus affronte l'ennemi. Satan est totalement vaincu, par la chose la plus difficile à réaliser pour vous et pour moi : une véritable dépendance de la Parole de Dieu, même dans chacune des paroles que le Seigneur prononçait. «Il est écrit», répond-Il invariablement, faisant ainsi échec à Satan. Il accomplit alors l'Écriture, car Lui-même est la lumière (Matt. 4:14-16). Puis Il commence à prêcher, disant : «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (4:17). «S'est approché», c'est-à-dire «sur le point d'arriver» : jamais il ne sera dit plus que cela du royaume des cieux. Du royaume de Dieu il a pu être dit qu'il était parvenu jusqu'à eux (Matt. 12:28) ou au milieu d'eux (Luc 17:21), parce que le Roi était là, mais le royaume des cieux s'était seulement «approché». Il était lié à sa réjection et à son ascension.

Aux versets 23-25, nous voyons la manifestation de la puissance du royaume, bien que celui-ci ne soit pas encore instauré. La puissance du Seigneur se manifestait merveilleusement de tout côté, et sa renommée se répandait partout. Il se présente ici sous le caractère de Messie-Roi, d'une extraordinaire puissance en bénédiction.

Il est intéressant de remarquer le lien entre les chapitres 4 et 5. Au chapitre 4, vous avez la Personne du Roi et sa puissance, manifestée d'une part dans sa victoire sur Satan, et, d'autre part, pillant ses biens ; et aux chapitres 5, 6 et 7, vous avez les principes moraux du royaume qu'Il était sur le point d'instaurer, et la conduite qu'Il attendait de ceux qui étaient de ce royaume. Le royaume des cieux, c'est le gouvernement des cieux sur la terre, en mystère aujourd'hui parce que le Roi est rejeté, mais qui sera bientôt manifesté en puissance et en gloire.

Quelle est donc la manière de se conduire qui convient à son royaume ? Le Sermon sur la Montagne répond à cette question, et la première béatitude en donne une description typique : «Bienheureux les pauvres en esprit, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux» (Matt. 4:3). Il n'est pas ici question de personnes devant aller bientôt au ciel, mais bien du ciel qui les gouverne dès maintenant ; il s'agit de la manière dont on doit se conduire avant d'aller au ciel.

Il nous arrive d'être impatients et de dire que nous souhaiterions aller au ciel. Mais Dieu nous arrête et nous dit : «Je vais vous apprendre à vivre sur la terre avant d'aller au ciel, à vivre tout au long du chemin».

Celui qui est le Roi est maintenant entré dans le ciel. Il est invisible, mais Il est le Chef d'un système, et le Seigneur révèle ici ce qui est propre à ce système céleste, et comment doivent se comporter ceux qui en font partie.

«Or voyant les foules, il monta sur la montagne ; et lorsqu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui» (Matt. 4:1). Moïse avait dit : «L'Éternel ton Dieu, te suscitera un prophète comme moi, du milieu de toi, d'entre tes frères ; vous l'écouteriez...» (Deut. 18:15).

En tant que Roi-prophète, Il rassemble ici ses disciples autour de Lui pour les enseigner. Il monte aussi sur la montagne, signifiant par là, je crois, qu'Il serait enlevé de la terre, qu'Il retournerait au ciel où Il demeurerait caché pour un temps.

Ne pensez pas que, parce que ces trois chapitres se suivent, le Seigneur ait prononcé toutes ces paroles dans le même temps. Elles font partie de discours différents, comme nous le verrons d'après d'autres évangiles. Celui de Marc vous aidera beaucoup à le découvrir. Il est parfaitement clair que dans les évangiles autres que Marc, l'Esprit de Dieu, dans un but particulier, rapporte toutes sortes d'incidents indépendamment de l'ordre chronologique, afin de présenter un certain tableau. Ici, en Matthieu, nous avons une série de tableaux dispensationnels, selon la portée et le but de cet évangile qui révèle Jésus comme le grand Roi. En Luc, les paroles de Christ sont groupées afin de présenter des tableaux d'une portée morale, car le but de Luc est de présenter Christ comme Homme parmi les hommes.

Ici donc, Matthieu regroupe les paroles du Seigneur en un tout parfait et une illustration non moins parfaite de ce que sont les principes du royaume. Luc 14, 15 et 16, de son côté, présente évidemment une sélection frappante de paroles et d'incidents. Ces chapitres forment un tableau d'une portée morale. Au chapitre 14 c'est la terre avec ses difficultés ; au chapitre 15, le ciel avec sa joie et sa bénédiction ; et, au chapitre 16, dans le cas de l'homme riche, l'enfer et toutes ses terribles souffrances.

Et maintenant, nous lisons que «lorsqu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui ; et ayant ouvert la bouche, il les enseignait» (Matt. 5:1-2). Combien Il aime avoir les siens près de Lui !

Vous remarquerez qu'il y a neuf «béatitudes», et aussi qu'elles se divisent en deux groupes : les sept premières, puis les deux dernières. Il est fréquent, dans les évangiles, de trouver le chiffre 7, car il est le symbole d'une plénitude spirituelle. Il y a sept paraboles en Matthieu 13, sept pains pour nourrir la foule en Marc 8, et nous voyons le Seigneur en prière sept fois dans l'évangile de Luc. Ici, c'est un tableau spirituel complet de ce que doit être la conduite de ceux qui lui appartiennent pendant qu'Il est absent de son royaume.

Ces sept béatitudes font à leur tour l'objet d'une subdivision. On pourrait dire que les quatre premières sont intérieures, et les trois dernières extérieures. Les quatre premières traitent, en gros, des caractères de la justice et sont résumées au verset 10, tandis que les trois dernières ont trait à la grâce pour l'amour de Christ, et sont résumées au verset 11.

### **8.1 Bienheureux les pauvres en esprit**

«Bienheureux les pauvres en esprit, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux» (5:3). Qu'est-ce donc qu'être pauvre en esprit ? Exactement le contraire de ce qu'on trouve dans le monde. Dans le monde, chacun prend fait et cause pour soi-même et défend ses droits. Une telle personne n'est pas du tout du royaume des cieux, du moins pas en esprit. Quelqu'un qui est pauvre en esprit est vidé de soi-même. Son moi n'existe plus. Vous trouverez une allusion touchante à cela au Psaume 41 : «Bienheureux celui qui comprend le

pauvre» — et qui est-il ce pauvre ? c'est Christ ! «Comprendre le Pauvre» ne signifie pas Lui faire l'aumône, mais le considérer, Lui ! «Bienheureux les pauvres en esprit». Il est bienheureux d'être ainsi vidé de soi-même. «Pauvres d'esprit», dirait le monde ! C'est bien cela, mais tels sont ceux que le Seigneur considère comme «bienheureux». Qu'Il nous accorde de comprendre, dans nos coeurs ce que cela signifie.

### **8.2 Bienheureux ceux qui mènent deuil**

«Bienheureux ceux qui mènent deuil, car c'est eux qui seront consolés» (Matt. 5:4). Pourquoi est-il bienheureux de mener deuil ? Il ne s'agit pas seulement des peines et des épreuves que nous rencontrons souvent sur notre route, bien que Dieu intervienne et console alors nos coeurs. Mais ne sommes-nous pas dans un monde où tout est hostile à Dieu ? Sans aucun doute ! Comment pourrions-nous donc aimer le Seigneur Jésus Christ et traverser cette scène sans mener deuil ? N'a-t-Il pas, Lui, mené deuil lorsqu'Il l'a traversée ?

Le Seigneur s'adresse ici à ceux qui sont en relation avec Dieu, et qui connaissent le Père. Connaître le Père — connaître Dieu en tant que Père — voilà ce qui caractérise le christianisme. Pourriez-vous donc, connaissant Dieu comme Père, traverser, sans mener deuil un monde où son Fils est méprisé et considéré comme rien ?

En Jean 11, près du tombeau de Lazare, Jésus mena deuil, pas seulement pour entrer en très profonde sympathie dans la souffrance des deux soeurs, mais Il éprouvait devant Dieu dans quel état de ruine est cette pauvre terre, et combien le péché y a tout gâché ! Alors Il mène deuil, et Dieu le console. Étant en communion avec Lui, ne devons-nous pas, nous aussi, mener deuil ?

### **8.3 Bienheureux les débonnaires**

«Bienheureux les débonnaires, car c'est eux qui hériteront de la terre» (Matt. 5:5). Je crois que ce verset trouve sa pleine application dans le résidu pieux d'Israël encore à venir, mais ce principe est d'une grande valeur pour nous-mêmes. Que signifie être «débonnaire» ? C'est ressembler à Celui qui a dit ici-bas : «Je suis débonnaire et humble de coeur». Ces paroles furent prononcées par Jésus en un jour très sombre. On ne saurait en imaginer de plus sombre. Jean doutait de Lui ; les localités de Chorazin, Bethsaïda et Capernaüm, où Il avait accompli ses oeuvres les plus puissantes, le rejetaient. Quelle est sa ressource ? Il se tourne vers son Père, et reçoit tout comme de sa main. Il se rejette sur l'amour et la parfaite sagesse de son Père dans toutes ses circonstances. Qu'est-ce donc qu'être débonnaire et humble de coeur ? C'est recevoir tout, comme Lui l'a fait, de la main de Dieu.

Supposez que je vous dise une méchanceté. Si vous la recevez comme de ma part, Satan marque immédiatement un point, et vous êtes en colère. Si vous la prenez comme de la part de Dieu, vous vous dites : «Ce n'était pas très gentil, ni très chrétien, mais le Seigneur devait avoir une bonne raison de permettre qu'on me dise cela». Quelle humilité cela produit dans le coeur lorsqu'on reçoit ainsi tout comme venant directement de Dieu ! Que signifie donc être débonnaire ? C'est quelqu'un qui consent à ce qu'on l'écrase, qui reçoit si bien tout comme de la main de Dieu que l'amertume même se fait douce !

On demande souvent ce que signifie «s'appliquer à garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix» (Éph. 4:3), mais en sautant les deux premiers versets que voici : «Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés, avec toute humilité et douceur, avec longanimité [patience extrême], vous supportant l'un l'autre dans l'amour...» (Éph. 4:1-2). Impossible d'arriver au verset 3 sans passer par le verset 2 et l'avoir appris pratiquement ! Nous avons besoin de beaucoup d'humilité, de douceur, de patience et de support dans l'amour afin de garder l'unité de l'Esprit. «Je vous exhorte par la douceur et la débonnairerie de Christ» (2 Cor. 10:1). Quelles paroles merveilleuses !

### **8.4 Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice**

«Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car c'est eux qui seront rassasiés» (Matt. 5:6). Oui, Dieu rassasiera ceux qui ont faim et soif de justice, c'est-à-dire faim et soif de répondre pratiquement à la pensée de Dieu. Savons-nous cela ? Je pense que si nous savons si peu ce que c'est que d'être rassasié, c'est parce que nous avons bien peu faim et soif de justice !

Maintenant, nous changeons de sujet. Jusqu'ici, il a été question de justice. Il est juste d'être pauvre en esprit ; il est juste de mener deuil ; il est juste d'être débonnaire, ainsi que de répondre pratiquement à la pensée de Dieu. Nous abordons maintenant l'autre aspect du sujet, c'est à dire la grâce : Christ !

### **8.5 Bienheureux les miséricordieux**

«Bienheureux les miséricordieux, car c'est à eux que miséricorde sera faite» (Matt. 5:7). Qu'est-ce qui est venu à notre rencontre, au commencement ? La miséricorde. Qu'est-ce qui nous garde tout le long du chemin ? La miséricorde. Qu'est-ce que le Saint Esprit nous demande de rechercher ? La miséricorde. Nous avons reçu celle-ci dès le commencement, mais la plus grande de toutes les grâces n'est-elle pas que nous soyons délivrés de cette scène de corruption ? Être enlevé, loin de tout cela, pour être avec Lui sera une immense grâce. Nous sommes exhortés à attendre «la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle» (Jude 21).

Dans toute l'Écriture, ce mot merveilleux — la miséricorde — revient sans cesse. «Bienheureux les miséricordieux». Ah ! bien-aimés, je crois que nous sommes bien durs ! Dieu trouve ses délices dans la miséricorde. Si quelqu'un a cette pensée bien ancrée dans son coeur, il sera délivré de sa dureté. Non pas que la miséricorde traite le péché à la légère. Pas du tout !

Ceux qui sont le plus près de Dieu ont aussi cette autre qualité : ils sont «purs de coeur», car ce sont eux qui ressemblent le plus à Christ. Nous avons besoin de toutes ces choses, qui toutes étaient manifestées en Lui. N'était-il pas pauvre en esprit ? Ne menait-Il pas deuil ? N'était-Il pas débonnaire ? Sa viande n'était-elle pas de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé ? N'était-il pas miséricordieux, pur de coeur, débonnaire, procurant la paix ? Il était tout cela et beaucoup plus encore, en perfection.

### **8.6 Bienheureux ceux qui sont purs de coeur**

«Bienheureux ceux qui sont purs de coeur, car c'est eux qui verront Dieu» (Matt. 5:8). Il ne s'agit pas de traiter le péché à la légère, mais de manifester la plus exquise tendresse à l'égard du pauvre pécheur. L'homme qui vit le plus près de Dieu est celui qui a le plus horreur du péché, mais qui porte au pauvre pécheur l'amour le plus profond et le plus tendre. L'homme qui est le plus près de Dieu est toujours le plus dur pour lui-même, et le plus tendre pour les autres, surtout s'ils ont failli ! Plus je m'éloigne de Dieu, plus je serai dur pour les autres, et, au contraire, indulgent pour moi-même — beaucoup trop indulgent !

### **8.7 Bienheureux ceux qui procurent la paix**

«Bienheureux ceux qui procurent la paix, car c'est eux qui seront appelés fils de Dieu» (Matt. 5:9). Combien il est facile de faire le contraire, en semant la discorde, en troublant la paix ! Celui qui procure la paix sera appelé du nom que vous et moi aimons par dessus tout, celui d'enfant de Dieu : «car vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus» (Gal. 3:26). Mais cette affirmation n'est qu'un aspect de la vérité. Prouver que vous êtes un enfant de Dieu par votre conduite, tel est le sens profond de ce verset. Dieu



est le Dieu de paix. Montrez que vous êtes son enfant, et que vous ressemblez à votre Père, en procurant la paix. Telle est ici l'injonction de notre Seigneur.

Ces trois dernières «bénédictions» relèvent du caractère de la grâce. Les miséricordieux, les purs de cœur, ceux qui procurent la paix, tous ceux-là reproduisent Christ en nous.

### **8.8 Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice**

Viennent ensuite deux «bénédictions» supplémentaires qui, en fait, ne font que résumer les sept précédentes. Et tout d'abord : «Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car c'est à eux qu'est le royaume des cieux» (Matt. 5:10). C'est-à-dire que si vous êtes pauvre en esprit, si vous ne défendez pas vos droits, que récoltez-vous dans ce monde ? Vous récoltez la persécution, on se moque de vous comme si vous étiez fou, car la différence entre le monde d'aujourd'hui et celui du Millénium à venir, c'est qu'aujourd'hui la justice est bafouée, alors que demain elle régnera. Aujourd'hui vous devez faire le bien, souffrir à cause de Lui en l'endurant avec patience, parce que le royaume est en mystère et que le Roi est caché. Mais bientôt, lorsqu'un roi régnera en justice» (És. 32:1), et que le royaume ne sera plus en mystère, mais visible, alors la justice régnera. Dans le monde présent, si vous faites le bien, il se peut que vous en récoltiez la souffrance, parce qu'aujourd'hui la justice souffre. Mais dans le Millénium, le mal sera éliminé, et la justice régnera. Aujourd'hui si vous êtes pauvre en esprit, le monde dira que vous êtes fou, vous demandera pourquoi vous ne défendez pas vos droits et pourquoi vous vous laissez écraser. Cette souffrance pourra vous visiter de bien des manières — dans vos affaires, dans votre famille, ou de la part de votre voisin !

### **8.9 Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de Christ**

Mais il y a plus que d'être persécuté à cause de la justice : «Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous, à cause de moi» (Matt. 5:11). La «bénédictio» du verset 10 est très différente de celle du verset 11. Au verset 10, vous souffrez à cause de la justice, tandis qu'au verset 11 vous souffrez à cause de Christ, ce qui est beaucoup plus élevé. En vous reportant aux épîtres de Pierre, vous verrez que cette différence y est soulignée :

«Car c'est une chose digne de louange, si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement» (1 Pier. 2:19). C'est la souffrance à cause de la conscience, qui relève de la justice. Et, plus loin : «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon» ? Le monde essaiera de vous faire du mal, et le diable également. «Mais, si même vous souffrez pour la justice, vous êtes bienheureux ; et ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés» (1 Pier. 3:13-14). C'est là souffrir pour la justice.

Et maintenant, écoutez ce que dit le verset 14 du chapitre 4 : «Si vous êtes insultés pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux, car l'Esprit de gloire et de Dieu repose sur vous : [de leur part il est blasphémé, mais quant à vous, glorifié]. C'est cela, souffrir à cause de Christ. C'est quelque chose de plus élevé : exactement comme la grâce est, dans un sens, plus élevée que la justice, de même souffrir à cause de Christ est quelque chose de plus élevé que souffrir à cause de la justice.

Mais si vous souffrez à cause de Christ, quelle sera votre récompense ? Écoutez ce qu'il dit à ceux qui, ayant appris ce qui réjouit le cœur du Seigneur, doivent, afin de Lui plaire, faire ce qui déplairait à tout un chacun : «Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux». Il est bien dit ici «les cieux», non pas «le royaume des cieux». Et voici une courte mais précieuse parole de grâce et d'encouragement pour l'âme : «car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous» (Matt. 4:12). Autrement dit, vous êtes en bonne compagnie, ne vous faites pas de souci ! Le monde médit-il de vous ? Eh ! bien, laissez le dire ! Le Seigneur, Lui, sait toutes choses.

Il est évident que si le monde a une accusation valable à porter contre vous, il ne vous reste plus qu'à vous humilier. Mais si ce sont des mensonges, alors réjouissez-vous ! Il n'y a d'ailleurs rien de plus contagieux que la joie, tout comme, dans une armée, il n'y a rien de plus nuisible que la présence de quelques lâches ! Que firent les apôtres dans les Actes ? «Eux donc se retiraient de devant le Sanhédrin en se réjouissant d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom ; et ils ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus [comme] le Christ, dans le temple et de maison en maison» (Actes 5:41-42). Ils étaient si heureux qu'ils faisaient retentir la trompette de l'Évangile plus fort, plus longtemps, et avec des accents plus doux que jamais auparavant.

«Oh !» dites-vous, «je ne vois pas quelle récompense il y a là». Ce n'est pas vrai, et je vais vous dire pourquoi. C'est comme le jour de la distribution des prix qui n'a lieu qu'à la fin de l'année ! Or, pour nous, le temps n'est pas encore venu, mais il n'est pas loin. Persévérons donc !

Vous remarquerez encore une autre différence entre les versets 10 et 11. Au verset 10, c'est «bienheureux ceux qui...», et au verset 11, «vous êtes bienheureux...», car lorsqu'il aborde le sujet de la souffrance endurée exclusivement pour Lui-même, Il abandonne le «ceux», trop abstrait et trop froid, au profit du «vous» appliqué aux siens. Pourquoi ? Parce que vous êtes désormais liés à Lui.

Le Seigneur se sert maintenant de deux images frappantes pour montrer ce que les siens doivent être en son absence. «Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel a perdu sa saveur, avec quoi sera-t-il salé ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumière du monde : une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Aussi n'allume-t-on pas une lampe pour la mettre ensuite sous le boisseau, mais sur le pied de lampe ; et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux» (Matt. 5:13-16). «Vous êtes le sel de la terre». Or le sel conserve, et préserve de la corruption. Lorsque les saints seront enlevés de la terre, il ne restera rien que le squelette sans vie d'une chrétienté sans Christ, rien que la corruption. Le sel correspond à la justice. Mais «vous êtes la lumière du monde» exprime une autre pensée. La lumière correspond à la grâce. Le sel ne fait que préserver de la corruption, mais la lumière est active, elle chasse les ténèbres. De même, la grâce brille au dehors, et cherche. Elle donne la lumière.

Un chrétien doit être une lampe. Pourquoi cela ? Afin qu'on voie sa lumière, et que le Père en soit glorifié. Le Seigneur prend bien soin de ne pas dire : «Que vos bonnes œuvres brillent», mais «que votre lumière luise». Et pourquoi ? Quelle est votre lumière ? C'est la vie de Christ reproduite en vous, et lorsqu'il en est ainsi, c'est Christ en vous que l'on voit. C'est cela l'important. Le monde doit voir Christ en vous. Il ne s'agit pas tant de rendre témoignage que d'être un témoignage ; et pas seulement d'apporter la lumière, mais d'être lumière. Alors votre Père sera glorifié, car c'est là tout Christ. Le reflet de Christ dans la vie d'un saint a pour effet que les hommes glorifient votre Père qui est dans les cieux.

Mais combien nous devons être vigilants dans notre marche, de peur que notre lumière ne luise pas. Le monde est prompt à relever nos fautes. Il observe de très près la vie du chrétien, et il sait très bien ce qui est incompatible avec le nom de Christ.

Que le Seigneur nous accorde, amis bien-aimés, de goûter pleinement dans nos cœurs ce qu'Il nous donne ici, afin que par notre marche et par notre témoignage pour Lui, le nom de notre Père soit glorifié en nous.

## 9 Chapitre 9 — Attachement personnel (Jean 1:35-42, 12:1-8, 20:10-18)

Frères bien-aimés, nous avons entendu dire d'innombrables fois que c'est le coeur aimant qui apprend, et que c'est un tel coeur que Dieu mène de l'avant. J'ai choisi ces passages simplement pour illustrer ce précieux principe. D'un bout à l'autre, voyez-vous, il y est question d'une Personne. Il est extrêmement important de savoir que le Christianisme n'est pas une question de doctrines : Il s'agit d'une Personne, et de l'attachement du coeur à cette Personne. Ce n'est pas une adhésion intellectuelle à des principes de vérité, mais la vérité elle-même en la Personne d'un Homme vivant, et l'attachement du coeur à cette Personne. Il est particulièrement bienfaisant de considérer les Évangiles, surtout celui de Jean, de ce point de vue.

Sans aucun doute, Dieu nous a rapporté ces simples récits pour nous aider, et pour gagner pareillement nos coeurs à son cher Fils. Dans cette scène du début de l'Évangile de Jean, nous assistons à une manifestation merveilleuse de Christ, puis nous voyons les différentes manières dont le Seigneur se révéla à beaucoup d'âmes, et comment Il les attira, pour finalement les attacher à sa Personne. Le Seigneur, au début de cet Évangile, attire les âmes comme un aimant, les faisant sortir de partout où elles se cachent. Il attirait les coeurs à Lui en se révélant d'une manière parfaitement adaptée à l'état de chaque âme, et c'est exactement ce qu'Il fait encore aujourd'hui. C'est un travail essentiellement individuel, qui s'accomplit très calmement, que ce soit dans le cas d'André et de son compagnon, de Pierre, Philippe ou Nathanaël (Jean 1), de Nicodème (Jean 3), de la femme du puits de Sichar et du seigneur de la cour (Jean 4), du paralytique de Béthesda (Jean 5), de la femme adultère (Jean 8), de l'aveugle-né (Jean 9), de Marie de Béthanie (Jean 11). Et ce ne sont là que des échantillons parmi beaucoup d'autres, dont on lit l'histoire dans les Évangiles. Ces exemples montrent de quelle manière irrésistible Jésus attire les âmes à Lui et leur prodigue ses soins, d'une main habile et avec un coeur parfaitement intègre.

À la fin de l'Évangile, vous verrez quelle place merveilleuse occupent certaines de ces âmes qui avaient été attirées. Vous découvrirez que certains de ces coeurs furent capables d'entourer Jésus de leurs soins, et, pour ainsi dire, de Lui présenter une coupe d'eau froide, mieux que quiconque, à l'heure de sa plus grande souffrance ici-bas. C'est quelque chose de merveilleux d'avoir pu répondre aux besoins du coeur de Christ sur cette terre. C'est comme en Genèse 24. L'épouse était en fait choisie par le Père, et le serviteur désigné la conduisit à Isaac. Isaac aima Rébecca, et c'est ainsi qu'à l'heure de sa souffrance — car sa mère était morte — c'est par Rébecca qu'il fut consolé. En Genèse 22, vous avez l'histoire de l'amour du Père pour le Fils. Il est intéressant de remarquer que c'est la première fois dans l'Écriture qu'il est fait mention de l'amour. La seconde fois qu'il en est question, il s'agit de l'amour de l'Époux pour l'Épouse, au chapitre 24. Il l'aime, et elle le console. C'est exactement ce qu'on s'attend à trouver dans l'Écriture, d'abord l'amour du Père pour le Fils, puis l'amour de l'Époux pour l'Épouse, celle-ci consolant son Bien-aimé. Oui, l'amour est toujours personnel et réciproque.

Considérez la scène sur laquelle s'ouvre l'Évangile de Jean, et voyez comme elle est belle ! Jean le Baptiseur voit le Seigneur et dit : «Voilà l'agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde» (Jean 1:29). Remarquez bien que, malgré ce témoignage, personne ne Le suit. Une remarque très pertinente a été faite ici aujourd'hui : c'est que ce n'est pas seulement une oeuvre, mais une Personne, que nous avons à présenter. Lorsque l'oeuvre fut présentée, personne ne suivit le Seigneur. Le lendemain, Jean arrêta de nouveau son regard sur Lui, et, le contemplant, il s'écria : «Voilà l'agneau de Dieu» (Jean 1:36). Deux disciples se détachent aussitôt de Jean pour suivre le Seigneur. Le Seigneur, voyant qu'ils le suivent, leur dit : «Que cherchez-vous ?» C'était bien ce qu'il convenait de leur demander, car était-ce bien l'affection qui était à l'oeuvre dans leurs coeurs ? Mais lorsque le Seigneur s'adresse à Marie (Jean 20), Il ne dit pas «Que cherches-tu ?» Non, les anges avaient pu lui demander «Femme pourquoi pleures-tu ?», mais le Seigneur dit : «Qui cherches-tu ?» Il a éveillé dans son âme des affections que Lui seul peut satisfaire, c'est pourquoi Il dit : «Qui cherches-tu ?» Pierre et Jean, après avoir vu le sépulcre, pouvaient s'en retourner chez eux, mais sans Jésus, Marie n'avait plus de chez elle. Rien ne pouvait la satisfaire que Lui-même.

Sans doute le Seigneur commence-t-Il souvent par nous demander «Que cherches-tu ?», mais quand c'est l'amour qui parle, c'est «Qui cherches-tu ?» Cette question «Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?» en dit long ! Ici, Il demande aux deux disciples : «Que cherchez-vous ?», et la réponse est très belle : «Rabbi, ... où demeures-tu ?», autrement dit : où pouvons nous être toujours sûrs de te trouver ? Ils désiraient vraiment être avec Lui. Et Il leur dit : «Venez et voyez», et ils demeurèrent auprès de Lui ce jour-là» (Jean 1:40). Il ne restait que deux heures à ce jour là ! Mais que résulta-t-il de ces deux heures ? Je suis sûr que si vous passiez deux heures avec Jésus, jouissant de son amour et de sa compagnie, vous seriez comme obligés d'aller chercher quelqu'un pour partager ces choses avec lui. Il arrive que des saints disent qu'ils ne savent pas prêcher l'évangile ! Mais cela serait plus fort que vous si vous deviez passer deux heures avec ce cher Sauveur ! Si vous étiez assis sous ses ombrages, goûtant avec délice du fruit qu'Il vous donne, vous seriez comme obligés de vous lever, et vous ne pourriez pas vous reposer avant d'avoir trouvé quelqu'un avec qui partager ce festin !

Nous n'entendons la voix d'André que trois fois dans les Évangiles. La première, lorsqu'il parle de Jésus à Simon ; la seconde, lorsqu'il informe le Seigneur de la présence d'un petit garçon qui a «cinq pains d'orge et deux poissons» (Jean 6:9) ; et la troisième lorsqu'il dit à Jésus que des Grecs désiraient le voir (Jean 12:21-22). Le premier jour, il alla chercher Pierre, après quoi nous entendons très peu parler d'André, mais beaucoup de Pierre. Néanmoins, je crois qu'il va être très intéressant de voir comment le Seigneur appréciera et récompensera celui qui a été l'instrument de la conversion de Pierre. Il est probable qu'André ne fut pas un grand prédicateur, pas plus que vous peut-être, mais il aimait Jésus, et c'est pourquoi il Lui amena son frère. «Va, et toi fais de même». Si vous étiez l'instrument choisi pour amener au Seigneur quelqu'un qui deviendrait un Pierre, ce serait merveilleux, même si vous en restiez là : Avez-vous jamais passé deux heures avec Jésus ? Vous en seriez marqué définitivement. Et je sais que si vous passiez deux heures avec Lui, vous en voudriez trois, puis quatre, et, en plus, quelqu'un avec qui partager la joie merveilleuse que vous avez trouvée en Lui !

Je ne parlerai pas de tous les cas où nous voyons le Seigneur attirer des âmes à Lui. L'homme du chapitre 3 (Nicodème) fut attiré à cause de sa mauvaise conscience, et la femme du chapitre 4 à cause de ses peines et du vide de son coeur. Mais dans tous les cas, tous subissent l'influence de sa propre Personne. Comme c'est beau de voir le Seigneur attirer des coeurs à Lui ! Tel fut le début de son ministère. Vers la fin de cette vie admirable, Dieu a grand soin de montrer l'autre aspect de notre sujet, mais ce n'est que dans la dernière semaine de la vie du Seigneur que tout vient au grand jour.

En Jean 12, nous avons la scène touchante du souper de Béthanie, «six jours avant la Pâque» (c'est-à-dire, probablement, le dimanche), et nous assistons au moment où le Seigneur est «consolé», si je peux me permettre cette expression. À l'heure où son supplice approchait rapidement, le coeur du Seigneur — qui ressentait profondément tout ce qui était devant Lui — fut fortifié par un coeur qui vint à sa rencontre et qui avait été attiré à Lui longtemps auparavant. Marie n'est mentionnée que trois fois. La première fois, c'est en Luc 10. Marthe était très occupée à servir, mais Marie était assise aux pieds du Seigneur, écoutant sa Parole. On la trouve toujours dans cette même attitude, «aux pieds de Jésus». Le Saint Esprit prend soin de nous le dire. En Jean 11, nous la retrouvons ainsi. Le Seigneur l'aimait, et je pense qu'elle le savait fort bien, car il est dit : «Or Jésus aimait Marthe, et sa soeur, et Lazare». Il est très doux de connaître l'amour de Jésus — pas seulement l'amour-pitié, qui répond à nos besoins, — mais l'amour qui s'épanouit dans la joie, et dont l'Ancien Testament nous offre beaucoup d'images. Qu'il est doux de se savoir l'objet d'un tel amour !

En Jean 11, nous trouvons Marie aux pieds de Jésus à l'heure de sa propre souffrance à elle. Goûtant alors la douceur de Sa sympathie, son coeur s'attacha à Lui plus que jamais. Puis, lorsque l'heure du supplice du Seigneur commença à poindre à l'horizon, lorsque avec l'intuition de l'amour (rien n'est plus perspicace que l'amour), elle vit à quel point les Juifs désiraient sa mort, lorsque arriva l'heure fixée pour le souper, elle prit son vase d'albâtre plein de parfum et en oignit les pieds du Seigneur. On a dit fort justement que le geste de Marie fut la seule chose excellente qui convenait à ce moment-là. Le coeur qui avait appris la douceur de Son amour et la connaissance de ses voies, fut le seul à avoir la pensée de Dieu à ce moment-là. Si vous saviez que quelqu'un que vous aimez allait être cruellement mis à mort dans quelques jours, vous ne feriez sûrement pas un festin ! Ce n'est pas ainsi que vous exprimeriez votre amour. Ainsi, ce coeur qui aimait le Seigneur, qui avait entendu sa Parole, qui connaissait sa perfection et avait fait l'expérience de sa sympathie, sentait intuitivement qu'un festin eût été déplacé, mais elle saisit l'occasion de répandre son amour — son tout — sur Celui à qui elle devait tout. C'était un acte très beau, qui ne devait jamais être oublié. Il avait été à côté d'elle dans sa souffrance à elle, elle l'avait entendu frémir dans son esprit et l'avait vu pleurer. Elle est maintenant capable, dans son amour pour Lui, de le reconforter à l'heure de sa souffrance à Lui, de répondre aux besoins de son coeur comme seul l'amour peut le faire. Je crois pouvoir affirmer qu'elle fit la seule chose qu'il convenait de faire à ce moment-là.

Il n'y avait personne, à ce moment-là, qui eût la pensée de Dieu, si ce n'est cette femme. Elle apporte son vase et oint le Seigneur avec son parfum. Elle avait gardé ce parfum pour sa sépulture, mais elle pressentait que si elle attendait qu'il fût mort, elle ne l'oindrait jamais, car le tombeau, dont Il avait fait sortir son frère, ne pourrait retenir le Seigneur. C'est l'affection qui la pousse ici à agir d'une manière si touchante. Sans doute n'aurait-elle pu dire explicitement pourquoi elle le faisait. Tous les disciples la regardaient d'un air réprobateur. Croyez-vous qu'elle cherchait à attirer leur attention ou à faire étalage de sa piété ? Je pense que si vous lui aviez demandé pourquoi elle avait fait cela, elle aurait dit tout simplement : «je ne sais pas pourquoi, je sais seulement que je l'ai fait». C'était la seule chose excellente, et le Seigneur, en quelque sorte, prend Marie sous sa protection en disant : «En quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, on parlera aussi de ce que cette femme a fait, en mémoire d'elle» (Matt. 26:13). Il y aura des milliers de Marie au ciel, mais d'entre elles toutes, une seule sera connue comme la Marie qui fit ce qu'il convenait de faire, de la manière et au moment convenables. Et ce fut simplement son amour pour Jésus qui lui suggéra et lui fit accomplir cette «bonne oeuvre». S'il est une chose entre toutes que Dieu apprécie dans cette scène c'est l'attachement d'un coeur à son Fils. Le geste de Marie ne fut-il pas précieux au Seigneur ? Sans doute serais-je bien incapable de dire ce que cela fut pour Lui, mais nous pouvons imaginer le prix qu'il y attachait lorsqu'il déclare qu'il en serait parlé jusqu'à la fin, et dans le monde entier, en mémoire d'elle !

Passons maintenant à une autre Marie, celle de Jean 20. Elle n'avait pas l'intelligence de la première Marie, mais elle aimait le Seigneur. Les autres disciples pouvaient rentrer chez eux, mais Marie de Magdala, dans cette scène, n'avait d'autre «chez elle» que le tombeau de son Seigneur bien-aimé. Il n'était plus, et la lumière de sa vie à elle s'était éteinte avec Lui. Le monde n'était plus qu'un vide immense. Le coeur de Marie était dans le tombeau avec son Seigneur. Il était mort. Les anges la saluent, disant : «Femme, pourquoi pleures-tu ?» et elle répond : «Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis». Elle avait pu dire aux disciples, au début de ce chapitre : «On a enlevé du sépulcre le Seigneur», mais maintenant du fond de sa douleur, c'est «mon Seigneur». Comme cela dut être doux à l'oreille du Père ! Et ce n'est pas tout. Les anges n'arrêtent point son attention ! J'ai l'impression que beaucoup d'entre nous auraient pris le temps de regarder ces messagers du ciel, mais Marie leur tourne le dos ! Jésus seul peut répondre à ce coeur désolé et le combler. Alors, tournant le dos aux anges, elle voit Quelqu'un, et elle entend une voix lui dire : «Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Lui seul connaissait le chemin du coeur de Marie dont Il touche, d'une manière admirable, l'endroit le plus sensible. «Dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai», répondit-elle. Ne croyez-vous pas que sa réponse fut des plus douces au coeur du Sauveur ? Un peu d'affection Lui est infiniment précieuse. Il aime être l'objet d'une affection simple et sincère de notre part.

Il savait qu'elle l'aimait de tout son coeur, bien qu'il fût mort. C'était Lui-même qu'elle aimait. Il suffit d'un seul mot de sa part : «Marie» ! Elle entend cette voix comme auparavant. Elle est à ses pieds, et Il lui révèle cet accomplissement merveilleux de la vérité, comme jamais auparavant cela n'avait été révélé à quiconque : «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va vers mes frères, et dis-leur : Je reviens vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20:17). C'est comme s'il lui disait : «Tu m'as eu ici, Marie, et tu m'as perdu, mais j'ai au ciel une place à moi, une place qui m'appartient de toute éternité. Mais cette place je l'occupais seul. Maintenant je suis venu ici-bas, je suis mort et ressuscité, et je vais retourner occuper cette place où tout est joie et repos, auprès du Père. Mais je n'y retournerai pas seul. Désormais, je vais partager cette place avec d'autres». Le Seigneur occupe une nouvelle position devant Dieu et dit en quelque sorte à Marie : «Je vais partager cette place avec mes frères, va le leur dire».

Qui peut dire quel privilège merveilleux ce fut pour cette femme de recevoir ce message du Seigneur en ce matin de la résurrection, et quelle douceur pour Lui de trouver un coeur véritablement occupé de Lui ! Il est vrai, je le répète, qu'elle l'aimait mort, mais elle l'aimait, Lui ! Oui, quelle douceur, quelle joie pour le Seigneur de trouver un coeur qui n'avait absolument rien d'autre au monde que Lui-même ! Ce coeur était le premier qu'il avait rencontré en se levant hors du tombeau froid et silencieux, et si Lui-même consolait Marie d'une manière merveilleuse, soyez certain que son amour à elle Lui fut extrêmement précieux. Puisse-nous ressembler davantage à Marie !

Si le vase de parfum de Béthanie avait été comme de l'eau pour Lui, dans la soif de son âme, et si le témoignage merveilleux du brigand expirant (qui le reconnut Seigneur alors que tout le monde était contre Lui) consola pareillement son coeur, que dire de la douceur que cela fut pour Lui de voir, au moment où Il revenait vivant dans ce monde si hostile, un coeur capable de tourner le dos à tout sur cette terre par amour pour Lui ?

Mais tout est différent désormais. Il s'en est allé au Père et dit : «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père» (Jean 14:28). Quelle chose merveilleuse qu'il se soucie de l'amour de coeurs tels que le vôtre et le mien !

Aujourd'hui, nous avons beaucoup entendu parler de l'amour du Père et de l'amour de Christ. Dieu veuille qu'il en résulte, pour chacun de nous, que nous l'aimions d'un amour toujours plus simple et plus vrai, en attendant son retour. Alors nous verrons sa face, et nous nous réjouirons éternellement en sa présence.

### **10 Chapitre 10 — La conduite — 1 et 2 Pierre**

Considérons un peu le sujet de la conduite. Ce que l'apôtre Pierre nous en dit dans ses épîtres est sans aucun doute le fruit de ce que le Seigneur lui avait dit en ce jour mémorable où il fut publiquement restauré (Jean 21)

Sa première mission fut celle-ci : «Pais mes agneaux». J'ai été frappé récemment par la fréquence avec laquelle l'apôtre emploie ce mot «conduite». Il est très important de s'interroger sur les conséquences pratiques de la conduite des saints. Sans aucun doute le caractère de celle-ci en influencera les résultats.

Quel effet merveilleux serait produit dans cette ville, chers jeunes gens et jeunes filles, si vous étiez tous fermement engagés pour Dieu. Quelle force vous représenteriez, et aussi quel témoignage pour Christ !

Pierre nous exhorte à être «saints dans toute notre conduite» (1 Pier. 1:15), puis il traite de six types de conduite, comme nous allons le voir.

### **10.1 Une «vaine conduite»**

«Et si vous invoquez comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas, sachant que vous avez été rachetés de votre vaine conduite qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps pour vous, qui, par lui, croyez en Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu» (1 Pier. 1:17-21). Il est question ici de la vaine conduite qui correspond à la religion de la chair — qu'il ne faut pas confondre avec une simple profession de lèvres. Je crois que Pierre emploie l'expression dans un sens beaucoup plus étendu. Que commence-t-il par dire ? Vous avez été complètement retirés de ce système religieux qui plaît au premier homme. Vous avez été rachetés pour Dieu par le sang précieux de Christ. La première chose, donc, que l'âme saisit, en rapport avec la conduite, c'est que nous sommes sortis de cet ancien état de choses. Nous sommes délivrés de cette vaine conduite, qui n'est autre que le Judaïsme, hérité par tradition de nos pères. Ce que nous avons donc à faire, c'est de nous libérer de tout formalisme religieux qui ne convient pas à Dieu. C'est par là qu'il faut commencer.

### **10.2 Une «conduite honnête»**

Passons maintenant au chapitre suivant : «Bien-aimés, je vous exhorte, comme forains et étrangers, à vous abstenir des convoitises charnelles, lesquelles font la guerre à l'âme, ayant une conduite honnête parmi les nations, afin que, quant aux choses dans lesquelles ils médisent de vous comme des gens qui font le mal, ils glorifient Dieu au jour de la visitation, à cause de vos bonnes oeuvres qu'ils observent» (1 Pier. 2:11-12). Il s'agit maintenant d'une conduite honnête. Comme cela est beau ! Que sommes-nous donc ? Des étrangers, des pèlerins. Qu'est-ce qu'un étranger ? C'est quelqu'un qui est loin de sa patrie. Où est notre patrie ? Là où est Jésus, voilà notre patrie ! Le Seigneur n'est pas ici. Il est là-haut, et nous sommes ici comme des étrangers, des pèlerins. Nous ne sommes pas chez nous, mais nous nous y rendons. Un pèlerin, c'est un homme qui est en voyage. Or le but de notre pèlerinage, c'est notre patrie, c'est-à-dire le ciel. Pierre dit que si vous comprenez vraiment ce qu'est la grâce de Dieu, alors vous êtes un pèlerin. Un pèlerin est en voyage, et son but est de retourner chez lui. Paul était un pèlerin lorsqu'il dit : «Et maintenant, voici, étant lié dans mon esprit, je m'en vais à Jérusalem, ignorant les choses qui m'y doivent arriver, sauf que l'Esprit Saint rend témoignage de ville en ville, me disant que des liens et de la tribulation m'attendent. Mais je ne fais aucun cas de ma vie, ni ne la tiens pour précieuse à moi-même, pourvu que j'achève ma course, et le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu» (Actes 20:22-24). C'est bien cela. Vous êtes loin de votre patrie, mais vous vous y rendez. Votre coeur dit-il : «Oui, c'est bien à Lui que je vais» ? Alors, vous devez faire preuve en chemin d'une conduite honnête. Comme vous le savez, nous vivons à une époque où règne la malhonnêteté. Mais Dieu nous demande à vous et à moi, de veiller à être honnêtes. Cette parole s'adresse à tous, mais surtout aux hommes. Veillez à ce que votre coeur et votre conscience répondent à la vérité et à la lumière divines.

### **10.3 Une conduite pure**

C'est ce dont il est question un peu plus loin : «Pareillement, vous, femmes, soyez soumises à vos propres maris, afin que, si même il y en a qui n'obéissent pas à la parole, ils soient gagnés sans la parole, par la conduite de leurs femmes, ayant observé la pureté de votre conduite dans la crainte — vous dont la parure ne doit pas être une parure extérieure qui consiste à avoir les cheveux tressés et à être paré d'or et habillé de beaux vêtements, mais l'homme caché du coeur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu...» (1 Pier.3:1-4) Pierre s'adresse ici à des femmes dont le chemin pouvait être très difficile. Il envisage des cas où la femme était peut-être convertie, mais pas son mari. Le mari pouvait alors être gagné par la pureté de la conduite de sa femme. Cela montre l'importance de la vie à l'intérieur du foyer. Quel bon conseil pour les temps actuels : une conduite pure ! Comme on est loin de la femme émancipée du siècle présent !

### **10.4 Une bonne conduite**

Nous sommes maintenant tous exhortés à nous bien conduire. «Enfin, soyez tous d'un même sentiment, sympathisants, fraternels, compatissants, humbles, ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage, mais au contraire bénissant, parce que vous avez été appelés à ceci, c'est que vous héritiez de la bénédiction : «car celui qui veut aimer la vie et voir d'heureux jours, qu'il garde sa langue de mal, et ses lèvres de proférer la fraude ; qu'il se détourne du mal et qu'il fasse le bien ; qu'il recherche la paix et qu'il la poursuive ; car les yeux du Seigneur sont sur les justes et ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ; mais la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal. Et qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon ? Mais, si même vous souffrez pour la justice, vous êtes bienheureux ; et ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos coeurs ; et soyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et crainte, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous, ayant une bonne conscience, afin que, quant aux choses dans lesquelles ils médisent de vous comme des gens qui font le mal, ceux qui calomnient votre bonne conduite en Christ, soient confus. Car il vaut mieux, si la volonté de Dieu le voulait, souffrir en faisant le bien, qu'en faisant le mal...» (1 Pier. 3:8-17). C'est cela être dehors dans le monde.

Remarquez seulement combien de fois reviennent ces mots «heureux», «bien», «bon» (v. 10, 11, 13, 16) dans ce chapitre ! Savez-vous ce qu'est un chrétien ? C'est quelqu'un qui est béni, et envoyé dans le monde pour dispenser la bénédiction. Vous avez été bénis par le Seigneur, et vous êtes placés dans ce monde pour bénir, comme le dit ici Pierre. Vous bénissez celui qui est contre vous. Vous êtes comme la reproduction de Christ dans ce monde d'où Il a été rejeté. Voulez-vous voir des jours heureux si le Seigneur tarde à venir ? Alors, gardez votre langue du mal.

Ici, je crois qu'il est bel et bien question de notre langage, et de l'effet qu'il produit sur nous-mêmes autant que sur les autres. Le Seigneur entend tout, et voit tout. «Car les yeux du Seigneur sont sur les justes et ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ; mais la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal». La face du Seigneur est tout autant contre ses propres enfants, s'ils font le mal, que contre les enfants du diable. Ici, l'apôtre applique cette parole à la marche pratique du chrétien. «Et qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui est bon» ? Remarquez tout ce qui est bon ici. Pour avoir d'heureux jours, poursuivez ce qui est bon : une bonne conscience, et une bonne conduite. Bien-aimés, si vous faites et recherchez ce qui est bien, et que vous vous en nourrissiez, vous verrez d'heureux jours, vous aurez une bonne conscience, et tout le monde devra reconnaître que vous vous conduisez bien. En outre, Dieu fera en sorte que «ceux qui calomnient votre bonne conduite en Christ soient confus».

Et maintenant, passons à la deuxième épître où il est question de ce qui doit nécessairement attrister le saint de Dieu.

### 10.5 «Une conduite débauchée»

«Car si Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché, mais, les ayant précipités dans l'abîme, les a livrés pour être gardés dans des chaînes d'obscurité pour le jugement ; et s'il n'a pas épargné l'ancien monde, mais a préservé Noé, lui huitième, prédicateur de justice, faisant venir le déluge sur un monde d'impies ; — et si réduisant en cendres les villes de Sodome et Gomorrhe, il les a condamnées par une totale subversion, les établissant pour être un exemple à ceux qui vivraient dans l'impiété ; et s'il a délivré le juste Lot, accablé par la conduite débauchée de ces hommes pervers, (car ce juste qui habitait parmi eux, les voyant et les entendant, tourmentait de jour en jour son âme juste à cause de leurs actions iniques) — le Seigneur sait délivrer de la tentation les hommes pieux, et réserver les injustes pour le jour du jugement, pour être punis...» (2 Pier. 2:4-9). Dieu doit juger le mal, et Il le fera. Mais avant de le juger dans Sodome, Il délivra le juste Lot qu'accablait la conduite débauchée de ces hommes pervers. Si Lot avait été quelque peu spirituel et pieux, il n'aurait pas quitté son oncle Abraham (même si il le jugeait peut-être un peu «vieux jeu»). Mais, comme beaucoup d'autres jeunes gens, il pensait faire son chemin dans le monde. Et où alla-t-il ? Il commença par dresser ses tentes du côté de Sodome (Gen. 13:12), puis il entra dans la ville et y habita (Gen. 14:12).

Dieu ne tarda pas à lui donner un avertissement solennel, car il fut fait prisonnier par Kedor-Laomer et ses alliés, et perdit tous ses biens par surcroît. Alors son vieil oncle reparut et le délivra, mais, sourd à ses avertissements, Lot retourna aussitôt à Sodome. Peut-être pensait-il pouvoir améliorer cette cité impie, comme beaucoup de chrétiens aujourd'hui qui cherchent, mais en vain, à donner quelques vernis à ce «présent siècle mauvais» (Gal. 1:4). Finalement, Dieu dut arracher Lot de Sodome (Gen. 19). Mais Lot n'y gagna que d'être accablé dans son âme par la conduite débauchée d'hommes impies tant qu'il y demeura.

Mais un saint, aujourd'hui, n'est nullement obligé de se trouver dans le cas de Lot. Celui-ci s'était établi à Sodome volontairement, de son propre choix. Nous sommes certes obligés de traverser le monde, mais il existe une manière d'être littéralement «pré-occupé». Je vais vous indiquer un moyen d'empêcher la conduite des méchants de pénétrer dans votre âme et de l'accabler : «Soyez pré-occupés». Si Christ vous préoccupe, il n'y aura pas de place pour autre chose. La souillure morale nous environne de toute part. Soyez occupés de Christ, d'une bonne conduite honnête et pure, et toute cette souillure qui vous entoure ne vous affectera pas : Si vous agissez ainsi, vous rencontrerez peut-être la persécution, mais à la longue vous verrez que le monde ne vous causera pas beaucoup d'ennuis. Si vous prenez fermement position pour Christ, vous ne tarderez pas à voir ce que le monde fera. Il se débarrassera de vous ! Votre âme ne sera tourmentée par la conduite débauchée des méchants que si vous entretenez avec eux des relations très étroites.

### 10.6 Une sainte conduite

Voyons, maintenant le dernier point. «Mais n'ignorez pas cette chose, bien-aimés, c'est qu'un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour. Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement ; mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance. Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; et dans ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elles seront brûlées entièrement. Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront. Mais selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix...» (2 Pier. 3:8-14).

En parlant ainsi de l'apparition du Seigneur, Pierre dit «quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété» ! Comme cela est beau ! Le saint, né de Dieu, et rempli du Saint Esprit, marche dans une atmosphère d'amour — un saint amour — et traverse la scène de ce monde en se conduisant saintement. Il vit dans une atmosphère de sainteté qu'il transporte avec lui. C'est-à-dire qu'il est séparé pour Dieu, avec qui il marche, et il émane de lui un rayonnement tout à l'entour, fruit de cette proximité de Dieu. Ce que je souhaite de meilleur pour vous, c'est que, en faisant route vers le ciel, et en attendant le jour de la manifestation de toutes choses — qui sera celui de la rétribution — vous puissiez savoir ce que c'est de traverser ce monde dans la puissance de l'Esprit de Dieu. En toute affection, j'attire instamment votre attention sur ces paroles de Pierre : «C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant en lui, en paix...» (2 Pier. 3:14).

Vous avez été délivrés d'une «vaine conduite» — la religion des hommes selon la chair — vous n'avez donc aucune raison d'être accablés par leur conduite débauchée, dont vous êtes indemnes. Vous êtes du ciel. Et maintenant qu'est-ce qui doit caractériser votre marche ? Une conduite honnête, une conduite pure, une bonne et sainte conduite. Et je le répète, si nous étions tous fermement décidés à suivre le Seigneur, je crois, chers jeunes amis, qu'une puissance merveilleuse agirait dans cette ville. Recherchons donc, avec un zèle toujours croissant, la bénédiction des autres. Nous sommes nous-mêmes les objets d'une très grande bénédiction, et nous sommes laissés ici-bas pour être en bénédiction à d'autres. Le Seigneur veuille accorder à chacun d'entre nous la grâce de s'engager plus simplement et plus totalement à le suivre.

### 11 Chapitre 11 — L'évangile, l'Assemblée, et le serviteur — Éphésiens 4:1-16 et Actes 8 à 15

J'ai l'intention, avec l'aide du Seigneur, de considérer un peu le rapport qu'il y a dans l'Écriture entre l'évangile et l'Église — c'est-à-dire l'Assemblée — et le service que le Seigneur nous propose dans sa grâce. Il est extrêmement important d'être au clair quant au service qui est en rapport d'une part avec l'évangile, et, d'autre part, avec l'Assemblée en tant que Corps de Christ ; ainsi que de savoir quelle est la relation du serviteur envers Christ — son Seigneur — et l'Assemblée dont il fait partie intégrante.

C'est une grave erreur, bien-aimés, de séparer le service d'évangélisation de l'Assemblée. Je ne comprends pas comment cela peut venir à l'esprit de quelqu'un. L'évangile est la révélation du coeur et de la nature de Dieu. L'Assemblée est l'objet du tendre amour de Christ. En elle, nous avons aussi la réalisation, en puissance absolue, de ce qu'étaient les desseins et les conseils éternels de notre Dieu. Ces conseils se sont réalisés en puissance, si bien que, comme conséquence de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus Christ, et de la descente du Saint Esprit au jour de la Pentecôte, nous avons cette nouvelle et merveilleuse structure qu'est l'Église de Dieu — ou l'Assemblée — appelée aussi la Maison de Dieu. Cette Église est l'objet de la tendre et profonde sollicitude de notre bien-aimé Seigneur Jésus.

Il est merveilleux de savoir ce que l'Église est pour Christ. Je me sens totalement incompetent pour traiter ce sujet comme j'aimerais pouvoir le faire, mais je compte sur l'aide du Seigneur. L'apôtre Paul dans sa lettre aux Éphésiens, a dévoilé le mystère, la vérité de l'Église en tant qu'objet des tendres soins de Christ, parce qu'elle est son Corps. Il fut le «vase d'élection» — serviteur de Dieu spécialement appelé — pour révéler cette vérité. Mais son ministère avait un double aspect, car il fut non seulement «mis à part pour l'évangile de Dieu» (Rom. 1:1) dont «moi, Paul, je suis devenu serviteur», comme il dit en Colossiens 1:23, mais il eut à souffrir «pour son corps qui est l'assemblée, de laquelle moi je suis devenu serviteur selon l'administration de Dieu» (Col. 1:24-25).

Si je parle de l'évangile, est-ce que j'entends seulement par là la nouvelle annonçant à un pauvre pécheur le moyen d'être délivré de ses péchés ? Nullement ! Il y a aussi cette pensée de la bénédiction qui découle de voir Dieu, dans toute la magnificence de son

amour et de sa grâce, communiqué aux cœurs des hommes, et ceux-ci amenés à le connaître et à entrer dans la joie de son amour. Ce sont tous ceux-là, ainsi bénis, qui forment l'Église. Vous ne pouvez avoir l'évangile seul, en laissant de côté la pensée de l'Église. Et je crois que celui qui cherche à agir ainsi, fait du bien mauvais travail. Non, l'évangile et l'Église ne font qu'un. L'évangile produit l'Église, et l'Église est nourrie et enrichie par l'évangile.

Je pense que la manière dont les dons sont présentés au chapitre 4 des Éphésiens est fort intéressante. Paul a été choisi pour exposer la vérité concernant l'Assemblée. C'est dans ce but qu'il apportait l'évangile aux nations, mais les Juifs, n'en voulant pas, l'emprisonnèrent. C'est bien son amour des âmes qui le poussait à répandre l'évangile.

C'est en tant que prisonnier lié de chaînes qu'il écrivit cette si belle épître. «Je vous exhorte donc, moi le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés» (Éph. 4:1). Nous faisons bien de prendre garde à la Parole de Dieu, et de veiller à marcher d'une manière digne d'elle, car c'est à cela que nous avons été appelés. Cet appel vient de Dieu. Nous y avons été appelés en association avec Christ. Nous avons aussi été appelés à entrer dans une sphère absolument et merveilleusement divine ! L'Écriture parle d'un «appel céleste». C'est un appel merveilleux, et Paul supplie les Éphésiens de marcher d'une manière qui en soit digne.

Le moyen d'y parvenir est indiqué ensuite : «... avec toute humilité et douceur, avec longanimité, vous supportant l'un l'autre dans l'amour ; vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix» (Éph. 4:2-3). J'ai assisté à pas mal d'entretiens sur ce chapitre, qui se sont généralement déroulés de la manière suivante. Première question : de quel «appel» s'agit-il au verset 1 ? Après avoir discuté sur ce sujet, vient la seconde question : qu'est-ce que «l'unité de l'Esprit» (Éph. 4:3). Mais pourquoi avoir sauté le verset 2, dont nous avons tant besoin ? Nous ne comprendrons jamais ce qu'est l'unité de l'Esprit à moins que nos âmes ne soient pénétrées de ce que mentionne le verset 2, c'est-à-dire l'Esprit de Christ, la grâce de Christ, la longanimité de Christ ! Croyez-vous pouvoir vivre l'Assemblée si vous n'êtes pas pénétrés de ce verset 2 ? Ne vous y trompez pas ! Vous ne saisissez jamais cette vérité de l'unité de l'Esprit à moins que votre âme ne soit réellement, et durablement, imprégnée de la vérité de ce verset 2, et qu'elle y demeure.

Permettez-moi une image : L'humilité vous évitera de vous cogner la tête contre le linteau d'une porte peu élevée ! Voyez-vous ce que je veux dire ? Et si je marche dans l'humilité, je réagirai sagement lorsque d'autres me feront du tort. De quelle manière admirable l'Écriture nous présente cela comme ayant caractérisé le Seigneur Jésus ! Vous et moi avons besoin qu'on nous exhorte à l'humilité, mais notre bien-aimé Seigneur a toujours été l'humilité même. Il a pu dire en vérité : «je suis débonnaire et humble de cœur» (Matt. 11:29). Il est bien triste que nous soyons si facilement le contraire ! Qu'un saint puisse ressembler à Christ par cette qualité, cela est évident puisque «cet homme, Moïse, était très doux, plus que tous les hommes qui étaient sur la face de la terre» (Nomb. 12:3).

Peut-être me direz-vous que vous êtes entouré de gens avec lesquels il est très difficile de bien s'entendre. C'est très possible. Mais croyez-vous qu'ils soient pires que ceux qui murmuraient contre Moïse ? Si oui, eh ! bien voilà une belle occasion pour vous de faire preuve avec eux de longanimité, de support mutuel dans l'amour. C'est ce dont les chers enfants de Dieu ont partout besoin ; or ce dont chaque chrétien a besoin, le Seigneur nous le donnera si nous recherchons sa face.

C'est seulement lorsque l'âme est dans cet état-là qu'elle est capable de garder l'unité que l'Esprit a formée. Vous ne pouvez ni la faire vous-mêmes ni la détruire. «Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés pour une seule espérance de votre appel. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Il y a un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout et partout, et en nous tous» (Éphés. 4:4-6). Ici, l'apôtre parle de trois cercles : celui de l'Esprit (la réalité), celui du Seigneur (la profession), celui de Dieu le Père (l'ubiquité universelle). Puis au verset 7, il dit : «Mais à chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don de Christ». Je pense que cela signifie qu'à chacun le Seigneur donne cette grâce sous la forme du don qu'Il juge bon d'accorder. En ce qui concerne notre service, nous avons chacun un don et une place individuels, selon sa volonté souveraine et sa sagesse infinie dans le choix de ses instruments. De Lui vient toute grâce, et tout don, mais en vue du bien de tous. C'est ce qui ressort du verset 16.

Mais remarquez bien que ce n'est que par l'amour que nous croissons, et ce n'est que par l'usage d'un don reçu que nous permettons à celui-ci de se développer. «Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui» (1 Jean 4:16). La connaissance seule enfle, mais l'amour édifie et fait grandir. Ce n'est qu'en pratiquant l'amour que nous pouvons édifier.

«C'est pourquoi il dit : Étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes. Or qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre ? Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux afin qu'il remplît toutes choses...» (Éphés. 4:8-10).

Vous remarquerez ici l'exercice de la souveraineté de Celui qui est le Chef élevé dans la gloire, et qui communique un certain don, à vous ou à moi, selon sa volonté. Tout est de Lui. Qu'Il ait fait de vous un évangéliste, un pasteur ou un docteur, ou simplement quelqu'un qui aide quelque peu dans l'Assemblée, tout est de Lui et vient de Lui. Si vous avez reçu quoi que ce soit qui puisse aider les saints, remerciez le Seigneur, et faites en usage. N'oubliez pas qu'il y a quelque chose en chacun de nous, et que nous sommes tous ici pour nous entraider. «À chacun de nous la grâce a été donnée...» (Éph. 4:7).

Et maintenant voyez de quelle manière merveilleuse c'est à Christ monté en haut que l'apôtre attribue tout don fait aux hommes. Christ est descendu, Il a assumé la condition humaine, et Il a infligé une défaite totale à celui qui avait vaincu l'homme. Tout d'abord, au désert, Il lui infligea une défaite morale, puis Il sortit, dans sa grâce merveilleuse, à la rencontre de l'homme captif, pour le délivrer complètement de l'esclavage du péché (Matt. 4:23-25). Mais maintenant, par sa mort et sa résurrection, Il a quitté la scène de ce monde et Il est monté au ciel, et bien que les puissances du monde à venir attendent seulement leur heure, et que les miracles aient cessé, il nous est permis de jouer un rôle particulièrement béni dans ce qu'Il fait présentement, et Il compte sur nous pour prendre à cœur tout ce qui l'intéresse, Lui.

Il y a trois choses au verset 8 de ce chapitre : 1° «Il est monté en haut», 2° «Il a emmené captive la captivité», 3° «Il a donné des dons aux hommes». Lorsqu'Il est venu dans ce monde, Il a trouvé Satan ravisseur de l'homme, et celui-ci enchaîné, pour ainsi dire, aux roues de son char triomphal. L'homme était captif, conduit à travers ce monde par le diable. Maintenant, les rôles sont renversés. Il n'est plus question de Satan ravisseur, ni de l'homme captif, mais de Christ Vainqueur. Il est maintenant ressuscité des morts, le puissant Vainqueur, et c'est Satan qui est enchaîné aux roues de son char ! «Il a emmené captive la captivité, et il a donné des dons aux hommes». Ce sont là deux choses merveilleuses : Satan vaincu, et l'homme délivré pour se soumettre volontairement à Christ !

Il donne les dons aux hommes, c'est-à-dire qu'Il fait de vous le dépositaire d'un certain don, puis Il vous prend tel quel — vous et votre don — et vous donne à son Assemblée. Il se charge de vous et de moi qui étions au pouvoir de Satan, Il nous sauve, nous délivre, met nos cœurs en règle avec Dieu et nous introduit dans sa proximité. Et non seulement cela, mais Il nous donne le Saint Esprit, si bien que notre félicité éternelle commence dès ici-bas, tandis que nous traversons ce monde ; et Il fait de chacun de nous le dépositaire d'un don par lequel nous devons exprimer sa grâce ici-bas. «Il a passé de lieu en lieu, faisant du bien» (Actes 10:38), et nous devons marcher sur ses traces. Voilà le christianisme, ou je n'y entends rien.

«Tu es monté en haut» est une citation du Psaume 68 qui dit aussi : «Le Seigneur donna la parole : grande fut la foule des femmes qui répandirent la bonne nouvelle. Les rois des armées s'enfuirent ; ils s'enfuirent, et celle qui demeurait dans la maison partagea le butin. Quoique vous ayez été couchés au milieu des étables vous serez comme les ailes d'une colombe couverte d'argent, et dont le

plumage est comme l'or vert. Quand le Tout-puissant y dispersa des rois, le pays devint blanc comme la neige du Tsalmou. Une montagne de Basan est la montagne de Dieu, une montagne à plusieurs sommets, une montagne de Basan. Pourquoi, montagnes à plusieurs sommets, regardez-vous avec jalousie la montagne que Dieu a désirée pour y habiter ? Oui, l'Éternel y demeurera pour toujours. Les chars de Dieu sont par vingt mille, par milliers redoublés ; le Seigneur est au milieu d'eux : c'est un Sinaï en sainteté. Tu es monté en haut, tu as emmené captive la captivité ; tu as reçu des dons dans l'homme, et même pour les rebelles, afin que Jah, Dieu, ait une demeure» (Ps. 68:11-18). «Le Seigneur donna la parole», et nous, nous avons reçu l'immense faveur et le privilège dans ce monde, selon notre petite mesure, de proclamer la Parole de Vie. Il ne s'agit pas seulement de prêcher. Le saint, dans ce monde de profondes ténèbres, est une lumière. Une lumière qui vient de Christ dans la gloire. Bientôt, Il reviendra, et Il redressera toutes choses. Il n'aura plus besoin de notre aide en ce jour de puissance manifeste ; mais aujourd'hui, pendant le temps de son absence, Il nous utilise si nous nous abandonnons à Lui. Y a-t-il jamais eu un tel Maître, une grâce telle que la sienne ?

«Or qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre» ? Voilà la base de tout ce développement sur les dons. Il est descendu au plus bas, dans les profondeurs mêmes où Il a vaincu Satan, puis Il est monté à la droite de Dieu. Sa position présente et sa gloire Lui donnent le privilège de faire de ceux qui étaient captifs de Satan les instruments de sa puissance pour en délivrer d'autres. Nous le suivons dans une sainte guerre contre l'ennemi commun de Dieu et de l'homme. Dieu remplit de Christ tout l'horizon de l'âme ici-bas. Quelles que soient les profondeurs que vous sondiez, celles d'en bas — où Il a été — ou celles d'en haut — où Il est — Christ seul, dans sa puissance victorieuse, s'offre à la contemplation de l'âme.

Voici maintenant exposé ce qu'Il a donné : «et lui, a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs...» (Éph. 4:11). Dans votre Bible anglaise, vous avez très probablement une virgule avant chacun de ces dons, mais elle ne devrait pas s'y trouver. Je ne pense pas que le verset 11 signifie qu'Il a donné les uns pour être apôtres, ou pour être prophètes, mais, connaissant ce qui était nécessaire pour l'accomplissement de ses propres desseins, Il a donné à l'Assemblée les personnes qu'Il avait dotées de ces divers dons. Or, pour ce qui est des apôtres et des prophètes, nous n'en avons plus ici désormais en personne, et nous n'en avons d'ailleurs plus besoin. Ils ont eu leur temps et ont rempli leur mission. «Ainsi donc, vous n'êtes plus étrangers ni forains, mais vous êtes concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur ; en qui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Éph. 2:19-22). Le résultat complet de leur travail sera bientôt visible, dans la «sainte cité, nouvelle Jérusalem» (Apoc. 21).

Le travail des apôtres et des prophètes fut de poser les fondements. C'est ce que nous trouvons dans les écrits du Nouveau Testament, sur lesquels se fonde aujourd'hui la foi de nos âmes ; or, si les fondements d'une maison ont été posés une fois, il est inutile d'en poser de nouveau. Par conséquent, il est clair que c'est une erreur de penser qu'il puisse y avoir, aujourd'hui encore, des apôtres et des prophètes au sens primitif de ces mots. Il est certain que nous avons toujours un ministère prophétique, selon le sens de 1 Corinthiens 14:3 : «Mais celui qui prophétise parle aux hommes pour l'édification, et l'exhortation, et la consolation». Tout ministère qui atteint la conscience, qui édifie, réveille et console, est prophétique. Celui qui sait parler de cette manière possède un don fort utile, dont nous avons tous besoin. Et s'il se trouve un prophète ici, remercions-en Dieu ! Mais attention, il n'est prophète que s'il vous édifie, vous réveille et vous unit. Les prophètes de cette sorte se manifestent aujourd'hui lors des réunions d'Assemblée. Mais quant aux apôtres, il n'y en a pas. Ils ont accompli leur tâche — qui consistait à poser les fondements — puis ils ont disparu de cette scène.

Et qu'en est-il de la succession apostolique ? C'est une invention de l'esprit humain, dont il n'y a pas trace dans l'Écriture. Des successeurs, les apôtres en ont eu assurément. Deux passages très solennels y font allusion. Paul, s'adressant aux anciens de l'assemblée à laquelle il écrivit l'épître que nous considérons, parle de ses successeurs en ces termes : «Moi je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau, et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux» (Act. 20:29-30). De même, le Seigneur fait l'éloge de cette même assemblée pour avoir détecté la présence d'imposteurs : «À l'ange de l'assemblée qui est à Éphèse, écris : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa droite qui marche au milieu des sept lampes d'or : Je connais tes oeuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres, et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs» (Apoc. 2:1-2). Pour ceux, donc, qui prétendent aujourd'hui être des apôtres, ou leurs successeurs, le cas est grave. Ils sont soit des «loups redoutables» déchirant le troupeau de Dieu, soit des «menteurs» qui seront à coup sûr facilement confondus. Ces passages règlent toute la question concernant la succession apostolique. Il n'y a rien d'autre sur ce sujet dans la Parole de Dieu.

Mais si apôtres et prophètes ont disparu, remercions Dieu de ce qu'il y a toujours des évangélistes, des pasteurs et des docteurs. On ne saurait se passer de tels dons, et le Seigneur continue à les donner, et cela jusqu'à la fin, aussi longtemps que le Corps de Christ demeurera sur la terre. Telle est hélas, la confusion qui règne dans l'Église aujourd'hui, qu'il se peut que chaque don n'accomplisse pas son travail selon l'ordre divin. La conséquence, je crois, c'est que le serviteur de Dieu doit être aujourd'hui une sorte d'homme à tout faire, c'est-à-dire que l'évangéliste doit être aussi un peu pasteur, tout en s'efforçant d'enseigner également, tout simplement parce que pasteurs et docteurs n'exercent pas leurs dons respectifs suivant les directives énoncées dans la Parole de Dieu.

Jetons d'abord un coup d'oeil aux pasteurs et aux docteurs. Le docteur s'occupe du Livre, le pasteur plutôt des besoins de l'âme. Le don de pasteur est très rare, et celui de docteur d'une grande utilité. En Éphésiens 4:11, nous remarquons que les deux sont liés, d'une manière toute différente des autres dons. Priez-vous pour les docteurs ? Nous devrions prier intensément pour eux, mais nous avons tendance à oublier notre privilège à ce sujet. Un pasteur aime les saints, s'approche d'eux individuellement, et ainsi les aide et les conduit. Un pasteur se reconnaît immédiatement à la manière dont il prie pour les brebis.

Cependant, pasteurs et docteurs n'auraient pas grand-chose à faire sans les évangélistes dont le rôle est particulièrement béni, car «comment entendront-ils sans quelqu'un qui prêche ?» À cette question Dieu répond en envoyant au dehors le prédicateur (Rom. 10:14-15).

Voyons ce que l'Écriture nous dit de l'évangéliste, en remarquant que ce don vient entre les apôtres et les prophètes d'une part et les pasteurs et les docteurs d'autre part. Il y a une grande différence entre le travail de l'évangéliste, celui du pasteur, et celui du docteur. Je vais essayer d'expliquer cette différence de manière à ce que les plus simples me comprennent bien. De quoi l'évangéliste s'occupe-t-il ? Des âmes. Et le pasteur ? Des brebis. Et le docteur ? De la Parole. Les hommes ont des âmes immortelles, et ce qui caractérise un évangéliste c'est son amour intense pour les âmes. L'amour des âmes devrait caractériser tout enfant de Dieu, et si vous ne l'avez pas, n'est-ce pas le moment de vous demander si êtes bien un enfant de Dieu ?

L'amour désire la bénédiction des autres. Si vous jouissez vous-même de l'amour de Dieu, vous ne sauriez être en bon état à moins d'avoir à coeur d'amener les autres à en jouir également.

Permettez-moi d'attirer maintenant votre attention sur les Actes des Apôtres. Ce qui m'a beaucoup intéressé récemment, c'est la manière dont la vérité s'est répandue au commencement.

Une fois la rédemption accomplie, et notre Seigneur bien-aimé monté au ciel, l'Esprit de Dieu descendit le jour de la Pentecôte et tomba sur les cent vingt disciples qui étaient réunis (Actes 1 et 2). N'oubliez pas qu'ils étaient réunis pour la prière lorsque l'Esprit de Dieu tomba sur eux et que la Maison de Dieu fut formée sur la terre. L'effet produit fut que «la multitude s'assembla» (Actes 2:6) et que l'Esprit de Dieu poussa Pierre à prêcher, ce qui fit trois mille âmes amenées au Seigneur ce jour-là. Quel merveilleux triomphe de la grâce !

Le jour où la loi fut enfreinte, savez-vous ce qui se passa ? Quelque chose de très différent. Moïse s'écria : «À moi, quiconque est pour l'Éternel ! Et tous les fils de Lévi se rassemblèrent vers lui. Et il leur dit : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Que chacun mette son épée sur sa cuisse ; passez et revenez d'une porte à l'autre dans le camp, et que chacun de vous tue son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami. Et les fils de Lévi firent selon la parole de Moïse ; et il tomba d'entre le peuple, ce jour-là, environ trois mille hommes» (Ex. 32:26-28). Tous les fils de Lévi vinrent à l'aide de l'Éternel ce jour-là, et trois mille hommes moururent. Quel contraste magnifique avec le jour de la Pentecôte ! Le jour où l'Esprit Saint descend, Simon, fils de Jonas (était-il Lévi ?) — ou Pierre, comme il s'appelle maintenant — tire son épée — «l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu» — et rend un splendide témoignage à Christ, et trois mille âmes furent sauvées et ajoutées ce jour-là à l'Assemblée de Dieu !

Que fut la Pentecôte ? Ce fut l'inauguration du jour de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint était sur la terre. Y est-Il encore ? Oui, dites-vous, mais Il n'agit plus maintenant comme alors. Je l'admets, mais l'en blâmerons-nous ? Blâmerons-nous Dieu ? Je pense que nous ferions mieux de nous sonder nous-mêmes. Une Église sans foi, une Assemblée qui a perdu le sens de ce que c'est que d'appartenir à Christ, entrave sûrement l'action de l'Esprit Saint dont nous ne devons cependant pas oublier que c'est aujourd'hui le jour.

Je crois que notre point faible, aujourd'hui, c'est la prière. Si vous cherchez dans le livre des Actes, vous seriez frappés de voir la grande place qu'occupe la prière. Et si vous lisez l'Évangile de Luc où se trouve l'histoire touchante de Jésus, Homme dépendant, vous trouverez sept fois notre bien-aimé Sauveur en prière. Plus de vingt et une fois, dans les Actes, ce sont les saints que nous voyons en prière. Notre faiblesse actuelle s'explique aisément. Mais nous avons besoin d'encouragements, et ce que nous lisons de ces temps-là est certainement bien propre à nous en donner.

Nous avons, dans les Actes, l'histoire d'un homme — le seul à ma connaissance — appelé dans l'Écriture un «évangéliste». C'est Philippe. C'était un de ceux qui avaient été choisis, si vous vous en souvenez, pour s'occuper de l'argent et des pauvres. «Or en ces jours-là, le nombre des disciples se multipliant, il s'éleva un murmure des Hellénistes contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans le service journalier. Et les douze, ayant appelé la multitude des disciples, dirent : Il ne convient pas que, laissant la Parole de Dieu, nous servions aux tables. Jetez donc les yeux, frères, sur sept hommes d'entre vous, qui aient un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse que nous établirons sur cette affaire. Et, pour nous, nous persévérons dans la prière et dans le service de la parole. Et ce discours plut à toute la multitude ; et ils choisirent Étienne, homme plein de foi et de l'Esprit Saint, et Philippe, et Prochore, et Nicanor et Timon, et Parménas, et Nicolas, prosélyte d'Antioche, qu'ils présentèrent aux apôtres ; et, après avoir prié, ils leur imposèrent les mains» (Actes 6:1-6).

Au chapitre 7 des Actes, nous avons le témoignage d'Étienne, à cause duquel il est mis à mort. Mais comment Étienne mourut-il ? Exactement comme son Maître, en priant pour ses meurtriers : Que dit notre Seigneur bien-aimé sur la Croix ? «Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23:34). Et que dit Étienne ? «Seigneur ne leur impute point ce péché» (Actes 7:60). Quel beau témoignage pour Christ !

Or le résultat de cela fut que la persécution se mit à sévir, et que les disciples furent tous dispersés et s'en allèrent çà et là, apportant l'Évangile avec eux. «Et Saul consentait à sa mort. Or, en ce temps-là, il y eut une grande persécution contre l'assemblée qui était à Jérusalem ; et tous furent dispersés dans les contrées de la Judée et de la Samarie, excepté les apôtres. Et des hommes pieux emportèrent Étienne pour l'ensevelir, et menèrent un grand deuil sur lui. Or Saul ravageait l'assemblée, entrant dans les maisons ; et traînant hommes et femmes, il les livrait pour être jetés en prison. Ceux donc qui avaient été dispersés allaient çà et là, annonçant la parole» (Act. 8:1-4). Pourquoi le Seigneur permet-Il cette persécution ? Je suis persuadé qu'Il poursuivait un but divin en permettant ces choses, car vous savez très bien qu'à la fin de l'Évangile de Luc, le Seigneur avait dit aux apôtres et aux disciples assemblés qu'il fallait «que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem» (Luc 24:47). Voilà ce que nous lisons à la fin de l'Évangile de Luc.

Mais quand on arrive au premier chapitre des Actes, on voit qu'ils devaient attendre à Jérusalem la descente de l'Esprit Saint, et qu'alors : «...vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous ; et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre» (Actes 1:8). Or que faisaient-ils ? Les apôtres, comme tous les frères, n'avaient absolument pas bougé de Jérusalem dont ils avaient fait une sorte de métropole spirituelle ! C'est incroyable ce que nous aimons rester toujours dans notre coin, bien au chaud, au lieu de sortir ! Ils étaient là, ne voulant pas sortir de Jérusalem. Le Seigneur dit qu'Il les en chasserait, en envoyant la persécution. Peut-être dites-vous que les apôtres y demeurèrent quand même. C'est bien ce qu'ils firent, mais je ne crois pas qu'en cela ils obéissaient au Seigneur, et c'est pourquoi le Seigneur suscite d'autres serviteurs, de moindre envergure comme Philippe (Actes 8:6), ou plus grands qu'eux comme Paul (Actes 9). En partant loin de chez vous vous obéirez au Seigneur.

Le travail d'un bon évangéliste s'effectue toujours à partir du centre divin, à partir de Christ et de ce qui Lui est le plus proche et le plus cher, c'est-à-dire l'Assemblée. Philippe était en contact étroit avec l'assemblée la plus proche lorsqu'il descendit en Samarie et «leur prêcha le Christ», comme le rapporte le chapitre 8. À la fin de ce chapitre, la qualité d'évangéliste brille en lui d'une manière touchante. Sur l'ordre du Seigneur, il quitte l'oeuvre florissante de Samarie, et fait plus de cent cinquante kilomètres pour rencontrer une pauvre âme inquiète qui en avait parcouru dix fois plus pour recevoir la lumière divine ! Il rencontra ce pauvre eunuque solitaire et «lui annonça Jésus». Comme j'aime entendre un frère annoncer Jésus ! Je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup qui sachent le faire. Il faut être très près du Seigneur pour aller annoncer Jésus. Il est facile de parler de Christ. Lorsque j'étais un jeune chrétien, j'entendais parler de Jésus beaucoup plus qu'aujourd'hui. On ne parle pas assez de Jésus autour de nous, ni de la grâce de Jésus, ni de la manière d'agir de Jésus ! Nous avons tous un immense besoin de Jésus !

Philippe, (si j'ose dire), avait pris beaucoup de poissons en Samarie, mais un seul dans le désert, puis après avoir aidé l'eunuque, il «fut trouvé à Azot ; et en passant au travers [du pays], il évangélisa toutes les villes, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Césarée» (Act. 8:40). Cet évangéliste précéda donc Pierre dans sa mission remarquable auprès de Corneille, et je ne suis pas loin de penser qu'il participa au beau travail qui se fit à Césarée, dont il est parlé en Actes 10. Au chapitre 21, vous verrez que c'est là qu'il habitait, et lorsque Paul y vint lui-même, il demeura chez ce serviteur déjà accompli de l'Évangile, «Philippe l'évangéliste». «Et le lendemain, étant partis, nous vîmes à Césarée ; et étant entrés dans la maison de Philippe l'évangéliste qui était l'un des sept, nous demeurâmes chez lui» (Actes 21:8) ; Les apôtres se faisaient une plus haute idée de l'évangéliste que bien des gens aujourd'hui.

Les évangélistes ne sont pas forcément toujours très intelligents. S'il en est ainsi, aidez-les, et si je me trompe, dites-le moi ! Je désire vraiment connaître la pensée du Seigneur et l'accomplir. Peut-être Philippe avait-il besoin d'aide, et en désirait-il ; toujours est-il qu'il est frappant de voir, qu'arrivant à Césarée, le plus grand homme qui ait jamais existé — à part notre Seigneur bien-aimé — ne va pas



loger à l'hôtel, ni dans la villa du noble centurion Corneille, mais chez un évangéliste. Cela vous ferait du bien d'aller séjourner chez un évangéliste plein de coeur !

J'ai trouvé un grand intérêt, récemment, à considérer quatre questions en rapport avec l'Évangile : Que prêcher ? Où prêcher ? Quand prêcher ? Comment prêcher ?

Que prêcher ? Cela vous intéressera certainement de voir les différentes formes que revêtait la prédication en ce temps-là. Elle était d'une grande et admirable variété. Vous le constaterez si vous prenez seulement la peine de voir ce qu'était cette prédication. Mais nous devons tous être comme Jonas. L'Éternel lui avait dit : «Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et crie-lui selon le cri que je te dirai» (Jonas 3:2). Chers jeunes prédicateurs, prêchez ce que Dieu vous ordonne de dire, non pas ce que vos frères suggèrent ou attendent de vous, ou ce que vos auditeurs aiment entendre. Vous devez recevoir vos ordres d'en haut, et vous y tenir absolument (c'est comme lorsqu'on veut prendre du poisson : il faut se procurer l'appât qui convient !). Ce qu'il nous faut, à nous, ce sont des coeurs plus larges. Puissent nos coeurs s'élargir ! C'est ce dont nous avons tous besoin, mes chers amis ! Physiquement, ce serait une anomalie mortelle, mais spirituellement, c'est exactement ce dont nous avons tous besoin ! Un saint au grand coeur saisit le dessein de Dieu, la pensée de Dieu et la grâce de Dieu, et, dans son service, il proclame toute la vérité de Dieu.

La sphère d'action de l'évangéliste, c'est le monde. Il lui apporte Christ, et il cherche à en tirer des âmes pour Christ. Mais, s'il a de la connaissance, il travaille toujours à partir de l'Assemblée et y amène les âmes. Vous savez sûrement tous ce qu'est un compas. Et bien, un évangéliste y ressemble — ou devrait y ressembler : un pied fermement établi dans l'Assemblée, et l'autre parcourant le monde aussi loin que possible — comme les deux branches d'un compas, si vous voyez ce que je veux dire ! L'évangéliste sort plein d'ardeur et de zèle, cherchant de tout son coeur des âmes, partout où Dieu le conduit. Le monde est son champ d'action.

Frères bien-aimés, écoutons ce que dit l'Écriture à ce sujet : «Encore, le royaume des cieux est semblable à une seine (\*) jetée dans la mer et rassemblant des poissons de toute sorte ; et quand elle fut pleine, ils la tirèrent sur le rivage, et s'asseyant, ils mirent ensemble les bons dans les vaisseaux, et jetèrent dehors les mauvais» (Matt. 13:47-48). Quand la seine fut pleine, ils la tirèrent sur le rivage. Ces hommes travaillaient dur. Et sachez bien que prêcher l'évangile s'accompagne d'un rude travail. Il est très facile de rester à la maison, au coin du feu, et de dire : «Merci Seigneur de ce que je vais au ciel». Mais sortir, travailler pour le Seigneur, gagner des âmes, ce n'est pas aussi facile. Mais ces hommes furent récompensés. Ils prirent des poissons, et «ils mirent ensemble les bons dans des vaisseaux, et jetèrent dehors les mauvais». Le vaisseau, c'est l'Assemblée. Comment vous attendriez-vous à prendre des poissons dans le vaisseau ? Il faut sortir en mer, où règnent les ténèbres pour en attraper. Mais qu'est-ce que la mer ? C'est le monde, bien-aimés !

(\*) seine : sorte de filet qu'on place verticalement et parallèlement au rivage, puis qu'on ramène vers le rivage.

Tout se fait en vue de l'Assemblée, et tout y conduit. Mais alors se pose cette question : l'évangéliste est-il pour l'Assemblée ? Il est à remarquer que dans la liste des dons propres à l'édification de l'Assemblée (1 Cor. 12), celui d'évangéliste ne figure pas. Est-ce à dire que les saints n'ont pas besoin de l'Évangile et n'en jouissent pas ? Je ne crois pas. Je plains le saint qui ne trouve pas sa joie dans l'Évangile. Il n'y a rien que j'aime mieux que de m'asseoir pour écouter l'Évangile. Et n'oublions pas que nous vivons à une époque où des âmes mal affermisses cherchent leur chemin çà et là, entrent peut-être même dans l'Assemblée. À toutes ces âmes, le pur évangile est la réponse divine.

Le Seigneur dit à Simon et à André : «Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes» (Matt. 4:19). Ce que je comprends par ce terme «pêcheur», c'est quelqu'un qui prend vraiment du poisson — qui ne se contente pas d'aller à la pêche avec une ligne ou un filet. Le travail d'un évangéliste est d'amener des âmes à Christ d'abord, puis à la porte de l'Assemblée. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas introduire vous-mêmes les âmes qui ont été converties par votre moyen. Laissez ce soin aux portiers. Il nous est parlé d'eux au temps de Salomon. Leurs noms sont donnés en 1 Chroniques 9:17, 18, leur nombre (quatre mille) au chapitre 23:5, leurs classes en 2 Chroniques 8:14, et leur service au chapitre 35:15. Êtes-vous un bon portier ? Quelques bons portiers dans l'Assemblée, voilà ce qui est très utile, car les portiers ne laissent pas entrer ce qui doit rester dehors, et laissent entrer au contraire ceux qui en ont le droit. C'est une grande joie pour une jeune âme lorsque les portiers peuvent dire : «Venez, les bénis de mon Père» (Matt. 25:34). J'aime voir un bon portier plein de coeur !

À chacun de nous a été assignée une tâche, mais n'oublions pas que nous sommes tous soumis à Christ. L'évangéliste prend les poissons, et d'autres doivent estimer s'ils sont bons ou mauvais. Quelle relation y-a-t-il donc entre l'évangéliste et l'Assemblée ? Est-il sous le contrôle de celle-ci ? Sous le contrôle de l'Assemblée ! Comment, mes serviteurs sous votre contrôle ! Ma maison et mes serviteurs sont à moi, pas à vous. L'évangéliste fait partie de l'Assemblée et, bien sûr, si sa marche et ses manières d'agir ne sont pas bonnes, il tombe sous la discipline de l'Assemblée, mais il est le serviteur du Seigneur Jésus Christ.

Dois-je obéissance et fidélité à qui que ce soit ? Oui, mais exclusivement à mon Seigneur et Maître. Et qui donc contrôle ? «Un seul est votre conducteur, le Christ» (Matt. 23:8). Bien sûr qu'en ce qui concerne la doctrine, il en est tout autrement. En tant que membre de l'Assemblée, si la doctrine d'un évangéliste n'est pas saine, il est responsable sur ce point devant l'Assemblée. Mais si celle-ci pense que le travail de l'évangéliste est son affaire à elle, c'est une grave erreur. D'un autre côté, si un évangéliste cherche à travailler dans un esprit d'indépendance vis-à-vis de l'Assemblée, cela me paraît absolument condamnable.

Si des âmes sont saisies par l'évangile, que désirez-vous naturellement, sinon qu'elles gravitent vers le lieu où le Seigneur est ? Nous pourrions aider ces chers serviteurs qui sont les évangélistes en priant davantage pour eux, comme nous devrions le faire. Toutefois, ils doivent être laissés libres d'exercer le don que le Seigneur leur a donné : où, quand, et comment le Seigneur le veut pour eux. Pour l'Assemblée, prier ardemment pour eux est une occasion de grande joie et de bénédiction.

S'il s'en trouve parmi vous qui se sentent appelés à ce service béni, permettez-moi en toute affection de vous exhorter instamment à vous y consacrer. Abandonnez-vous au Seigneur. Vous n'avez qu'une vie, et si le Seigneur vous a mis à coeur d'annoncer l'évangile, n'hésitez pas ! Ne faites pas de sermons ; comme Philippe, annoncez Christ.

Jeunes gens, parcourez le pays, et dites à ceux qui peut-être n'entendent jamais le pur évangile, l'histoire de l'amour de Christ ! Oh ! dites-vous, je prêche pourtant l'évangile, mais je ne prends pas de poissons, je ne vois aucune conversion. Ne soyez pas obsédés par la pensée du succès ! Le Seigneur dit : «Bien, bon et fidèle esclave» (Matt. 25:21), sans le louer des résultats de sa fidélité. L'essentiel est d'être simple.

Je me souviens de ce qui m'est arrivé peu de temps après ma conversion. J'ai été converti un dimanche soir, et reçu à la table du Seigneur le dimanche suivant. Ce fut une grande faveur du Seigneur de me compter immédiatement parmi ses saints, et je crois pouvoir dire en vérité que j'ai été un véritable membre de l'assemblée dès l'instant où je fus converti. Or, au bout de deux ou trois mois, je commençai à annoncer un peu l'évangile alentour. Mais quelques frères m'invitèrent à venir le faire au local. Au local ; imaginez un peu cela. J'étais totalement décontenancé à l'idée de prêcher devant ces vieux frères, intelligents mais peut-être aussi critiques ! Toutefois, ils me pressèrent tellement que je finis par y consentir et, bien sûr, je préparai très soigneusement ce que j'allais dire. Grâce à Dieu, je perdis totalement contenance au beau milieu de mon discours, ce qui était bien fait pour moi, car j'avais mis ma confiance dans ma préparation et non dans le Seigneur. C'est la seule fois dans toute ma vie où pareille chose m'arriva car, à partir de ce jour-là, j'appris à compter sur le Seigneur pour me soutenir et m'aider dans le ministère de sa Parole.

Si vous voulez faire des pêches fructueuses, vous devez ne pas apparaître vous-même. Attendez-vous beaucoup à Dieu, et rappelez-vous que les hommes ont des âmes immortelles et courent à la perte éternelle. Puis, allez prêcher Christ de tout votre cœur, avec amour et supplication. Alors, bien cher ami, vous serez sûr d'être pour Lui un bon «pêcheur d'hommes».

Le livre des Actes nous montre bien des manières différentes de présenter l'évangile, et il est très intéressant de voir le rapport qu'il y a entre la prédication de l'évangile et l'Assemblée, ainsi que la manière dont s'accomplissait le travail. L'évangile et l'Assemblée n'étaient jamais dissociés au temps des apôtres, à cause de l'intérêt que chacun portait au travail de l'autre, et de la simplicité évidente de tous. Voyez Philippe, et ce beau travail qu'il poursuivait en Samarie où tant d'âmes furent bénies ! Pierre et Jean y descendirent eux-mêmes : pensez-vous que ce fut pour examiner le travail de l'évangéliste ? Je ne le crois pas. Le Saint-Esprit ne tomba sur les nouveaux convertis que lorsqu'ils furent venus. Dieu ne le permit pas avant qu'ils fussent descendus et qu'ils leur eussent imposé les mains. La raison en est claire. Le travail de Dieu est un, bien que les instruments soient plusieurs. Il y avait un seul Chef dans le ciel et un seul Esprit sur la terre, et le travail qui s'accomplissait en Samarie ne faisait qu'un avec celui de Jérusalem, car il y avait «un seul corps». Le geste des apôtres était donc l'expression de cette identification. L'Assemblée de Jérusalem s'intéressait profondément au travail de l'évangéliste en Samarie.

Sans aucun doute, Philippe avait besoin de l'aide des apôtres et la recevait avec joie. Il croyait que Simon était converti, mais il ne l'était pas. Un évangéliste doit être un homme chaleureux et optimiste, sinon il ne réussirait pas. Ces qualités font tout simplement partie de son don. Rien ne le décourage. Il est comme un bouchon sur l'eau : plus les flots le malmènent, plus il rebondit, et toujours avec le sourire ! Il est décidé, au nom du Seigneur et par la grâce du Seigneur, à gagner des âmes pour Lui, et, aussi longtemps qu'il sera sur la terre, vous verrez que c'est ce qu'il fera. Prêcher, ce n'est pas évangéliser. Bien des hommes aiment prêcher devant un grand auditoire, mais les voyez-vous jamais s'occuper des âmes ? De tels hommes ne sont guère utiles. Ce sont peut-être d'excellents prédicateurs, mais pas des évangélistes. Le fait que les apôtres soient descendus, dans le cas présent, est sûrement l'expression de l'intérêt touchant et admirable qu'ils portaient au travail de l'évangéliste.

Lorsque Paul fut converti, «aussitôt il prêcha Jésus dans les synagogues, disant que lui est le Fils de Dieu» (Actes 9:20), avant d'entrer vraiment dans l'Assemblée. Il fut introduit dans l'assemblée de Jérusalem sur la recommandation de Barnabas, et les saints reconnurent bien vite sa valeur, car il parlait «ouvertement au nom du Seigneur» (Actes 9:28).

Pourquoi Pierre rapporta-t-il à Jérusalem la merveilleuse nouvelle que «les nations aussi avaient reçu la parole de Dieu» (Actes 11:1) ? Pour partager avec l'Assemblée les victoires de l'évangile. Si seulement de telles choses arrivaient plus souvent aujourd'hui ! Mais hélas, nous sommes souvent trop occupés de nous-mêmes pour nous intéresser au travail des autres. Ils étaient alors un cœur et une âme, et une seule pensée ! Il n'était pas question pour eux d'un don ou d'un autre. Dieu agissait, et que ce fût par le moyen de l'un ou de l'autre, tous s'y intéressaient.

Voyez comment cela est illustré au chapitre 11 : «Ceux donc qui avaient été dispersés par la tribulation qui arriva à l'occasion d'Étienne, passèrent jusqu'en Phénicie, et à Chypre, et à Antioche, n'annonçant la parole à personne, si ce n'est à des Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux étaient des Cypriotes et des Cyrénéens, qui, étant venus à Antioche, parlaient aussi aux Grecs, annonçant le Seigneur Jésus ; et la main du Seigneur était avec eux ; et un grand nombre, ayant cru, se tournèrent vers le Seigneur. Et le bruit en vint aux oreilles de l'assemblée qui était à Jérusalem ; et ils envoyèrent Barnabas pour passer jusqu'à Antioche ; lequel, y étant arrivé et ayant vu la grâce de Dieu, se réjouit ; et il les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur, car il était homme de bien et plein de l'Esprit Saint et de foi ; et une grande foule fut ajoutée au Seigneur» (Actes 11:19-24).

Lorsque ces heureuses nouvelles parvinrent aux oreilles de l'assemblée de Jérusalem, ils envoyèrent Barnabas jusqu'à Antioche, à une distance d'environ six cent cinquante kilomètres ! Cela les intéressait. Lorsque vous entendez dire qu'un magnifique travail de Dieu est en train de s'accomplir à quelques dizaines ou centaines de kilomètres de chez vous, envoyez-vous quelqu'un voir de près comment cela se passe ? Si oui, veillez à ce que soit «un homme de bien». Celui qu'ils envoyèrent était «homme de bien et plein de l'Esprit Saint et de foi». C'est un tel homme qu'il faut envoyer. Si ce n'est pas le cas, il fera beaucoup de mal. Ils envoyèrent cet homme pour aider les prédicateurs, ainsi que les nouveaux convertis, et lorsqu'il fut arrivé «il se réjouit», lisons-nous. Il est très beau d'être toujours prêt à aider les autres. Barnabas arrive et trouve un grand nombre de saints dans la joie et, naturellement, il se réjouit. Rien de plus merveilleux que la grâce de Dieu en action. Pourquoi n'agit-Il pas plus souvent parmi nous ? Voilà une question bien sérieuse.

Abordons maintenant le chapitre 13, et voyons comment l'Évangile se répandit à partir d'Antioche. «Or il y avait à Antioche, dans l'assemblée qui était là, des prophètes et des docteurs et Barnabas et Siméon, appelé Niger, et Lucius le Cyrénéen, et Manahem, qui avait été nourri avec Hérode le tétrarque, et Saul. Et comme ils servaient le Seigneur et jeûnaient, l'Esprit Saint dit : Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller». Eux donc, ayant été envoyés par l'Esprit Saint, descendirent à Séleucie ; et de là ils firent voile pour Chypre» (Actes 13:1-4). Remarquez bien que ce n'était nullement le fait de l'Assemblée. Mais il était permis à l'Assemblée d'avoir communion avec ce que faisait le Saint Esprit. C'était le Saint Esprit qui conduisait ces serviteurs, mais Il laisse l'Assemblée avoir communion avec eux. Ne pourriez-vous pas faire de même ? «Alors, ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller». Je serais très heureux si vous faisiez de même avec moi. Mais attention, pas d'hypocrisie ! Si je prie, et que j'impose les mains à quelqu'un, je m'identifie avec lui. Si j'impose les mains à mon frère en train de prier, je ne dois pas manquer de mettre la main aussitôt à la bourse, pour lui venir en aide, car «l'ouvrier est digne de son salaire» (Luc 10:7). Ils s'identifiaient à ces deux hommes, et, sans aucun doute, les aidaient matériellement.

Au chapitre 14, nous trouvons Paul et Barnabas de retour à Antioche. Que font-ils, dès leur arrivée ? Lisons : «et ayant annoncé la parole à Pergé, ils descendirent à Attalie ; et de là ils se rendirent par mer à Antioche, d'où ils avaient été recommandés à la grâce de Dieu pour l'oeuvre qu'ils avaient accomplie. Et étant arrivés, et ayant réuni l'assemblée, ils racontèrent toutes les choses que Dieu avait faites avec eux, et comment il avait ouvert aux nations la porte de la foi» (Actes 14:25-27). Ils réunirent l'Assemblée et racontèrent toutes les choses que Dieu avait faites avec eux ! Lorsque vous revenez d'une heureuse et fructueuse campagne d'évangélisation, chers amis évangélistes, réunissez-vous l'Assemblée pour partager avec elle ces bonnes nouvelles ? «Oh ! dites-vous, nous ne voudrions pas nous mettre ainsi en avant ! Les saints ne voudraient pas se réunir pour cela». Eh bien, je suis très triste pour les saints, c'est tout ce que je peux dire. Certes, si vous rentriez chez vous pour réunir l'Assemblée, certains diraient peut-être que vous ne vous prenez pas pour rien, mais dans ce cas, quelque chose d'autre au moins serait manifeste, c'est que l'Assemblée aujourd'hui a perdu son premier amour pour l'évangile et ses victoires. Pour parler clairement, disons que nous ne sommes pas aussi simples que les croyants l'étaient en ce temps-là. Dieu veuille élargir nos cœurs, comme nous en avons besoin !

Passons maintenant au chapitre 15 : «Eux donc, ayant été accompagnés par l'assemblée, traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des nations ; et ils causèrent une grande joie à tous les frères» (Actes 15:3). Là encore, vous voyez des serviteurs partager leur commune joie avec les saints, réjouissant leurs cœurs. Voilà ce qui se passait en ces premiers temps de fraîcheur et de simplicité. Je ne fais que vous dire ce que le Seigneur a consigné dans sa Parole, dans le seul but de nous réveiller. Et si vous n'êtes pas heureux, moi je le suis. Je sais quel est le secret de toute cette communion dans la joie produite par l'évangile : ils

étaient un seul coeur pour Christ. Ils ne pensaient qu'à la gloire de Christ. Oh ! mes frères, que le Seigneur nous donne de jouir davantage de son amour !

J'ai été aussi profondément frappé par la manière dont le Seigneur, pendant qu'il était ici-bas, cherchait à former ses serviteurs avant de les envoyer au loin. «Jésus leur dit : Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son oeuvre. Ne dites-vous pas, vous : Il y a encore quatre mois, et la moisson vient ? Voici, je vous dis : Levez vos yeux et regardez les campagnes ; car elles sont déjà blanches pour la moisson. Celui qui moissonne reçoit un salaire et assemble du fruit en vie éternelle ; afin que, et celui qui sème et celui qui moissonne, se réjouissent ensemble. Car en ceci est vérifiée la vraie parole : L'un sème, et un autre moissonne» (Jean 4:34-37). Quel évangéliste était le Seigneur ! Envoyé par le coeur du Père, chargé de tout son amour, Il allait à travers ce désert brûlant pour atteindre et remplir ne fût-ce qu'un seul coeur pécheur, désolé. Fils de Dieu, nous t'adorons ! Il est allé jusqu'à la mort pour vous et pour moi. Frères bien-aimés, qu'allons-nous faire pour Lui ? N'y a-t-il pas partout des âmes qui périssent ? Que faisons-nous ? Leur apportons-nous la lumière, l'évangile béni de la grâce de Dieu ? Attention, c'est une responsabilité qui nous incombe ! Le Seigneur dit ici : «Regardez les campagnes, car elles sont déjà blanches pour la moisson». Qu'Il veuille graver ces mots sur vos coeurs et sur le mien !

Ailleurs, nous trouvons écrit : «Et voyant les foules, il fut ému de compassion pour elles, parce qu'ils étaient las et dispersés, comme des brebis qui n'ont pas de berger. Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers : suppliez donc le Seigneur de la moisson, en sorte qu'il pousse des ouvriers dans sa moisson» (Matt. 9:36-38). «Suppliez donc» : comme cela est beau. En Jean 4, c'était «Regardez», maintenant c'est «Suppliez». C'est comme s'Il disait : je vous ferai participer à ce travail, en communion avec moi. J'ignore s'ils supplièrent vraiment, toujours est-il qu'Il en envoya douze : «Et ayant appelé ses douze disciples, il leur donna autorité sur les esprits immondes pour les chasser, et pour guérir toute maladie et toute langueur... Jésus envoya ces douze...» (Matt. 10:1, 5) Oh ! Bien-aimés, les ouvriers sont peu nombreux, en effet. Supplions-nous de cette façon ?

En Marc 16, nous le trouvons ressuscité des morts, et au verset 15, Il dit : «Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création». Nous y voilà. On me demande parfois : «Où prêcherons-nous» ? Lui vous dit : «Allez dans tout le monde». Je reconnais, si vous insistez, que cette injonction s'adressait spécialement aux douze. Mais voudriez-vous la limiter à eux ? Nous avons remarqué que : «... lui, a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs ; en vue du perfectionnement des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ...» (Éph. 4:11-12). C'est-à-dire que, dans sa grâce admirable, Il donne tout ce qui est nécessaire aux saints sur le chemin, et pour l'accomplissement de son oeuvre ici-bas, que ce soit dans l'Assemblée ou hors de celle-ci dans le monde. «Allez dans tout le monde» est un ordre impératif. Avons-nous à coeur d'obéir ? Nos coeurs sont-ils en si douce harmonie avec le sien que nous soyons prêts à partir ?

Telle est la réponse à la question de savoir Où prêcher. Si je considère l'apôtre Paul, je le vois prêcher dans toutes sortes d'endroits : sur les montagnes, au bord des fleuves, sur des places de marchés, dans des prisons, des palais et des synagogues, et jusque dans son propre logement ! Tous entendaient sa voix. L'essentiel est que le serviteur soit à la disposition du Seigneur pour rendre témoignage. L'apôtre n'était exercé qu'en ce qui concerne la manière dont la parole du Seigneur devait être adressée à ceux vers qui son Maître l'avait envoyé. Ce n'était pas une question de communion avec l'Assemblée, bien que ses nombreuses supplications pour implorer leurs prières montrent combien il appréciait cette communion. Si le coeur de l'Assemblée est en bon état, tous demanderont au Seigneur d'accorder sa bénédiction.

C'est de son Maître que le serviteur reçoit sa mission. Il n'a besoin d'aucune autre autorisation ou recommandation. «C'est comme un homme allant hors du pays, laissant sa maison, et donnant de l'autorité à ses esclaves, et à chacun son ouvrage... ; et il commanda au portier de veiller» (Marc 13:34). Il a reçu autorité de son Seigneur, et cela suffit. Quel sera le résultat ? Il y aura bientôt une récompense pour tout service qui Lui aura été rendu.

Ésaïe 32 illustre bien cette question de savoir où prêcher l'évangile : «Bienheureux vous qui semez près de toutes les eaux, envoyant partout le pied du boeuf et de l'âne» ! (Ésaïe 32:20). Semer près de toutes les eaux : qu'est-ce que cela veut dire sinon travailler avec diligence ?

Mais la question n'est pas seulement de savoir où prêcher, mais aussi quand prêcher. Salomon nous fournit une bonne réponse : «Jette ton pain sur la face des eaux, car tu le trouveras après bien des jours. Donne une portion à sept, et même à huit ; car tu ne sais pas quel mal arrivera sur la terre. Si les nuées sont pleines, elles verseront la pluie sur la terre ; et si un arbre tombe, vers le midi ou vers le nord, à l'endroit où l'arbre sera tombé, là il sera. Celui qui observe le vent ne sèmera pas ; et celui qui regarde les nuées ne moissonnera pas. Comme tu ne sais point quel est le chemin de l'esprit, ni comment se forment les os dans le ventre de celle qui est enceinte ainsi tu ne connais pas l'oeuvre de Dieu qui fait tout. Le matin, sème ta semence, et, le soir, ne laisse pas reposer ta main ; car tu ne sais pas ce qui réussira, ceci ou cela, ou si tous les deux seront également bons» (Ecclés. 11:1-6). En Orient, on répand la semence à la surface de l'eau. Celle-ci s'évapore et la semence pénètre dans une terre molle et fertile. Ce n'est pas là prêcher. C'est seulement vous et moi qui avons à coeur de déposer la semence bénie de la Parole de Dieu dans les âmes, où que Dieu nous emmène. Il vous faut être comme le semeur parcourant un champ, le panier de la céleste semence au bras, répandant celle-ci partout où vous allez. Peut-être la donnerez-vous à un saint, ou peut-être à un pécheur. En fait, même après avoir fini de semer, c'est comme s'il restait encore beaucoup trop de semence non encore répandue !

Le verset 4 d'Ecclésiaste 11 nous apprend à ne pas nous laisser gouverner par les circonstances. Je crois que Dieu nous accorde souvent un vent favorable. Ainsi, Paul ne mit qu'un jour et demi pour arriver à Philippes, venant de Troade, avec l'Évangile (Act. 16:11-12), alors qu'il lui en fallut cinq pour retourner en Troade (20:6). Pensez-vous que Dieu nous ait dit cela pour rien ? Il n'a sûrement pas consigné ces faits dans son Livre sans raison.

Travaillez sans relâche. Que rien ne vous arrête. C'est ce qu'il y a de plus important pour un saint aujourd'hui. «Le matin, sème ta semence, et, le soir, ne laisse pas reposer ta main» : voilà quand il faut prêcher. «Prêche la parole, insiste en temps et hors de temps» (2 Tim. 4:2). Où faut-il prêcher ? Le monde entier est votre champ de travail. Prêchez le matin, le soir, toujours !

Comment prêcher est aussi une question importante, et l'Écriture nous instruit sur ce point. «Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chant de joie. Il va en pleurant, portant la semence qu'il répand ; il revient avec chant de joie, portant ses gerbes» (Ps. 126:5-6). Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chant de joie. Je crois que c'est ainsi qu'il faut faire. Cela exige un certain état moral, un exercice de coeur. C'est pourquoi vous semez avec larmes, et moissonnez avec joie. Quelle belle réponse à votre question, non seulement quant à la manière de sortir, mais à celle de présenter la vérité !

Nous trouvons une autre illustration de ces choses dans l'histoire de Paul. «Or il arriva qu'à Iconium ils entrèrent ensemble dans la synagogue des Juifs, et parlèrent de telle sorte qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs crurent» (Act. 14:1). On peut rapprocher cette expression de celle de Jean 3:16 : «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle». Paul et Barnabas parlèrent de telle sorte qu'une grande multitude crut. On dit de Georges Whitefield qu'il avait tellement conscience d'une part de l'amour de Dieu, et, d'autre part, des besoins des âmes, qu'il pleurait souvent sur celles-

ci en prêchant l'évangile. Rien d'étonnant au fait que ces âmes elles-mêmes pleuraient en l'écoutant ! Que le Seigneur nous aide, vous et moi, à prêcher ainsi !

Ce que Dieu recherche, c'est un cœur de bonne volonté. Vous pouvez être aussi pieux que vous le voulez, et en rester là. Vous pouvez aussi tout consacrer à Christ. Il n'y a aucune obligation en matière de dévouement à Christ. Je ne dis jamais à une personne qu'elle doit se dévouer à Christ, mais, je dis parfois, que vous pouvez vous dévouer pour Lui. Nous en avons tous l'occasion, et c'est une erreur fatale de la manquer !

Nous trouvons une illustration frappante de cela dans le livre des Juges. Certains d'entre le peuple répondirent magnifiquement à l'appel de Barak, d'autres demeurèrent en arrière. C'est le thème du cantique du chapitre 5 que je voudrais vous demander d'étudier soigneusement, en rapport avec cette question du dévouement pour le Seigneur : «Réveille-toi, réveille-toi, Debora ! Réveille-toi, réveille-toi, dis un cantique ! Lève-toi, Barak, et emmène captifs tes captifs, fils d'Abinoam» ! (Juges 5:12). Ils anticipaient déjà le chapitre 4 des Éphésiens. Délivrés de leur captivité, ils ne pouvaient s'exprimer que par un cantique ! Mais certains n'avaient pris aucune part à la bataille, et n'étaient pas disposés à chanter. Hélas, n'en est-il pas de même aujourd'hui ?

«Et les princes d'Issacar ont été avec Debora, et Issacar, comme Barak ; il a été envoyé sur ses pas dans la vallée. Aux divisions de Ruben, grandes considérations de cœur ! Pourquoi es-tu resté entre les barres des étables, à écouter le bêlement des troupeaux ? Aux divisions de Ruben, grandes délibérations de cœur ! Galaad est demeuré au-delà du Jourdain ; et Dan, pourquoi a-t-il séjourné sur les navires ? Aser est resté au bord de la mer, et il est demeuré dans ses ports. Zabulon est un peuple qui a exposé son âme à la mort, Nephtali aussi, sur les hauteurs des champs» (Juges 5:15-18). Ruben pensait qu'il valait beaucoup mieux surveiller ses troupeaux que risquer de les perdre pendant qu'il vaquerait au loin aux affaires de l'Éternel. Qu'en est-il de nous ? Que recherchons-nous, de l'argent ou des âmes ? Laquelle de ces deux choses ? Est-ce à Christ, à ceux qui Lui appartiennent et au service de Christ que je m'intéresse ? Allons plus loin : est-ce que je sors à la rencontre d'âmes à gagner au Seigneur ? Si vous êtes fermement décidés à Lui plaire et à Le servir, vous goûterez une double mesure de joie dans votre âme. Lorsque nous prenons plaisir «à écouter le bêlement des troupeaux», c'est-à-dire quand nous sommes conduits par nos intérêts personnels, nos affaires, nos familles et nos succès mondains, etc... nous gâchons notre propre joie, et il est rare qu'un chant s'élève de nos cœurs. Autrement dit, Ruben avait eu l'occasion de faire acte de piété, mais il l'avait manquée.

Or cela est extrêmement solennel, car si je manque une occasion de bénédiction, je m'expose à ce qui est contraire. «Maudissez Méroz, dit l'Ange de l'Éternel ; maudissez, maudissez ses habitants ! car ils ne sont pas venus au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel, avec les hommes forts» (Juges 5:23) C'est-à-dire que si je ne réponds pas à l'appel de Dieu, qui mène toujours à la bénédiction, je me place pratiquement sous une malédiction, j'encours un châtement.

Mais, dites-vous, le Seigneur a-t-il besoin de mon aide ? Eh ! bien, libre à vous de prendre ce que vous voulez de ce passage, et que Dieu vous garde de la malédiction prononcée sur Méroz : «ils ne sont pas venus au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel, avec les hommes forts». Leurs cœurs n'étaient pas libres, ni pleinement consacrés au Seigneur. Les nôtres le sont-ils ? Dans sa grâce immense, Il nous accorde ce privilège de collaborer ainsi avec Lui. Privilège merveilleux d'être de ceux qui l'aident même si ce que nous pouvons faire est bien peu de chose. Je pense que je rencontrerai Lazare au ciel. Quel jour merveilleux ce fut pour lui lorsqu'il fut ressuscité des morts ! Et comment cela arriva-t-il ? C'est le Seigneur qui l'a ressuscité, direz-vous. Bien sûr, mais le Seigneur n'a-t-il pas dit : «Ôtez la pierre» ? Il est très probable que plusieurs y mirent la main. Que firent-ils ? Ils aidèrent à repousser la pierre.

Si vous ne pouvez rien faire de plus, vous pouvez imiter ce petit garçon que le Seigneur avait sauvé. Au village vivait un gros monsieur très important, totalement athée. Le petit garçon le persuada de venir avec lui à une réunion d'évangélisation. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la salle de réunion, le petit garçon le fit entrer en le poussant par derrière et s'écria : «Le voilà ; Seigneur Jésus, sauve-le» ! Et le Seigneur sauva cet homme ! C'était tout ce que cet enfant pouvait faire, mais il le fit ! Il était «venu au secours de l'Éternel, avec les hommes forts».

Que le Seigneur nous aide, vous et moi, à nous consacrer à Lui sans réserve. Je reçois mes ordres d'en haut, et je vous recommande d'en faire autant. Si vous le faites, vous êtes sûrs de ne pas vous tromper, tout à fait sûrs. Il a donné «à chacun son ouvrage». Faisons donc chacun notre tâche, ne cherchant qu'à Lui plaire, jusqu'au jour où nous le verrons face à face. Comme nous nous réjouissons alors en l'entendant dire : «Bien, bon et fidèle esclave», à d'autres, au moins, si ce ne peut être à nous-mêmes. Toutefois, nous ferons bien de nous consacrer à Lui de manière à ce qu'il puisse trouver l'occasion de nous adresser ces mêmes paroles, à nous personnellement !

## **12 Chapitre 12 — Afin que l'Assemblée reçoive de l'édification — 1 Cor. 12:28-31 ; 14:1-5, 29-40**

La première épître aux Corinthiens, comme nous le savons tous, est très différente de l'épître aux Éphésiens ; mais ce qui m'a beaucoup frappé récemment, c'est la manière dont l'apôtre amène l'âme du saint dans la présence de Dieu en ce qui concerne la vérité de l'Assemblée. Je me reporterai brièvement à la première partie de l'épître, pour bien montrer ce que je veux dire, car bien que beaucoup d'entre vous soient depuis longtemps en chemin, il y en a aussi de plus jeunes, et c'est à eux que je m'adresse plus particulièrement. Il paraît qu'on a tendance à oublier les jeunes recrues ! Rendons plutôt grâce à Dieu pour ces jeunes recrues, ainsi que pour ceux qui les recrutent et qui s'efforcent de leur faire trouver leur place dans l'Assemblée. Nous avons tous quelque chose à apprendre, et nous ne devons pas oublier qu'il y en a toujours qui ne font que commencer la course.

Il est très intéressant de voir que de toutes les épîtres du Nouveau Testament, seules les deux épîtres aux Corinthiens — aussi bien la première que la seconde — sont adressées «à l'assemblée de Dieu» (1 Cor. 1:2 ; 2 Cor. 1:1) «À l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe» est-il écrit. Cela signifiait qu'au milieu des ténèbres du paganisme il y avait ce que Dieu pouvait revendiquer comme Lui appartenant, et ceux à qui Il pouvait s'adresser comme aux siens. Il y avait un endroit où Il devait être connu et révélé, et où Il se montrait aux siens. C'était son Assemblée. Il n'y a rien de plus béni pour l'âme que de méditer ces choses. En même temps, comme j'en suis de plus en plus convaincu, il est très sérieux, très solennel, d'avoir affaire avec ce qui appartient au Seigneur, en particulier avec l'Assemblée, précisément, parce que c'est l'Assemblée de Dieu, et non pas celle de l'homme.

En parcourant cette épître, vous verrez que cette pensée y est exprimée de diverses manières. Revenons au chapitre 3. Si c'est une question d'administration de biens, «vous êtes le labourage de Dieu» est-il écrit. Si Paul et Apollos étaient compagnons d'œuvre, ils l'étaient de Dieu. Nous sommes nous aussi ses compagnons d'œuvre, nous qui appartenons à Dieu ; que ce travail soit entre vos mains ou entre les miennes, c'est le travail de Dieu. S'il est question de travailler sur la terre, c'est dans le champ de Dieu, et s'il s'agit d'un édifice, c'est l'édifice de Dieu — le temple de Dieu. De même au chapitre 4, lorsqu'il s'agit de juger de leur administration : «Ne jugez rien... jusqu'à ce que le Seigneur vienne» dit-il, «... et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu». Ce principe nous rend indépendants de quiconque, à l'abri de toute autre influence que celle de Dieu à qui j'ai affaire et à rendre compte. Peu m'importe d'être loué ou censuré par les hommes, comme le dit l'apôtre Paul lui-même. «Ainsi ne jugez rien avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne». Nos âmes sont à nu devant Dieu pour tout ce qui touche aux siens, à son témoignage et à son service.

Beaucoup d'autres choses semblables se trouvent dans cette épître, ainsi que cette déclaration frappante à la fin du chapitre 3 : «la sagesse de ce monde est folie devant Dieu ; car il est écrit : «Celui qui prend les sages dans leurs ruses» (1 Cor. 3:19). Le «temple de

Dieu» est en vue, et lorsque j'arrive à cet édifice — qui est l'édifice de Dieu — je vois ces mots inscrits, pour ainsi dire, sur son portique : «Celui qui prend les sages dans leurs ruses». Cela m'amène à la pensée que si vous introduisez la sagesse du monde dans cette maison, vous serez dans la confusion. Lorsque j'arrive sur le seuil de cette maison, c'est la première chose qui me frappe. N'oubliez pas que c'est la Maison de Dieu, et que tout ce qui est du monde, tout ce qui est humain, sera démasqué et jugé. La sagesse humaine n'y est d'aucune utilité. À l'intérieur de cet édifice, se trouve une autre inscription dont je parlerai bientôt.

Si nous passons maintenant au chapitre 14 que j'ai lu, il est très intéressant de voir de quelle manière la vérité qui se dégage du chapitre 12 est introduite ici en rapport avec la parenthèse que représente le chapitre 13. Le chapitre 14 fait évidemment suite au chapitre 12 dont il reprend le sujet des dons et des ministères. Je suis resté longtemps sans comprendre pourquoi l'apôtre avait interrompu, à la fin du chapitre 12, ses instructions concernant les dons en rapport avec le corps. Il s'interrompt comme vous le constatez, pour nous entretenir longuement, au chapitre 13, sur l'amour divin — ce qu'il est et ce qu'il n'est pas — puis, au chapitre 14, il reprend ses instructions concernant l'Assemblée. Je crois maintenant avoir compris pourquoi. Peu importe la puissance que vous et moi avons peut-être reçue — car c'est ce dont il est question au chapitre 12 — peu importe le don et la puissance reçus du Saint Esprit, tout cela est inutile sans l'amour. Il est clair que la puissance — même spirituelle — n'est pas la grâce. Un homme peut avoir une grande puissance, en rapport avec un don qu'il a reçu du Seigneur, mais ce n'est pas la grâce. Aussi, quelle que grande que soit la mesure du don dont parle le chapitre 12, je ne pense pas qu'il soit de la moindre utilité au chapitre 14 (celui de l'Assemblée en activité, de sa sphère et de son champ d'action) à moins d'être imprégné («baptisé») de l'esprit d'amour qui est le thème du chapitre 13. C'est exactement ce que notre frère disait ce matin : l'amour est tout ! Peut être n'avez-vous pas de don, mais quelque chose d'encore plus profitable : ce coeur débordant d'amour qui caractérise une âme appartenant à Dieu et marchant avec Lui.

Au chapitre 12, il est fortement insisté sur la suprématie et la souveraineté de Dieu dans son Assemblée.

Au verset 28, nous voyons comment : «Dieu a placé les uns dans l'assemblée...». Si, au verset 4, Paul parle de «diversité de dons», il dit un peu plus loin que c'est «le même Dieu qui opère tout en tous» (1 Cor. 12:6). Il est évident qu'à Corinthe (mais je ne crois pas, frères bien-aimés, que Corinthe fut le seul endroit où cette tendance se manifesta, pour autant que je connaisse l'histoire de l'Église de Dieu aux premiers temps comme de nos jours), il est évident que la volonté et la pensée humaines étaient à l'oeuvre, ainsi que le désir, chez certains, d'avoir une place importante. Ceci n'était manifestement pas le cas de Paul ni d'Apollos, mais certains hommes dénués d'intelligence s'efforçaient de leur donner — à eux ou à d'autres — de l'élévation (1 Cor. 4:6-7). Remarquez comme l'apôtre condamne cet esprit de parti en affirmant que c'est «le même Dieu qui opère tout en tous». Il condamnait tout esprit de schisme, de division, d'école et de parti, quel qu'il fût. S'il s'agit du corps, il n'est question ni de Paul ni d'Apollos, mais «maintenant, Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme il l'a voulu» (1 Cor. 12:18).

Si je pense à l'Église telle qu'elle est présentée ici à Corinthe, je vois que Dieu a placé les membres dans le corps selon sa propre volonté. Savez-vous, frères bien-aimés, pourquoi vous vous trouvez là où vous êtes ? Pourquoi vous avez été placé à cet endroit précis ? Si vous êtes véritablement soumis à Dieu, et à son service, vous sentirez et vous reconnaîtrez que vous êtes exactement là où il a plu à Dieu de vous placer. Tout est là. Du moment que je vois que c'est Dieu qui a assigné sa place à tel frère, et à tel autre la sienne, je suis satisfait, et je remercie Dieu pour ce serviteur et pour son ministère. C'est sa place à lui, et non la mienne, et si j'ai bien compris cela, je ne cherche ni à rivaliser avec lui ni à l'imiter. Je suis tout simplement satisfait de ma propre place dans le corps, car «Dieu a composé le corps...» (1 Cor. 12:24). Dieu a tout arrangé, car au verset 28 nous lisons encore : «Dieu a placé les uns dans l'assemblée : d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs...». Nous n'avons pas ici une liste exhaustive des dons (nous n'en trouvons d'ailleurs nulle part dans l'Écriture). Certains dons sont mentionnés en Romains 12, d'autres en Éphésiens 4, mais en aucun cas nous n'avons de liste complète et détaillée. Dans chaque passage, les dons cités le sont en rapport avec la vérité particulière que l'Esprit de Dieu place devant les saints à ce moment-là.

Il est frappant de voir ici que l'évangéliste ne figure pas dans cette liste. La raison en est simple. L'apôtre donne des instructions aux saints sur leur rassemblement, et sur l'ordre de l'Assemblée devant le Seigneur. Or ce n'est pas là que s'exerce le don d'évangéliste. Je suis profondément convaincu de l'importance de ce que notre frère a dit ce matin : que l'évangéliste fait partie de l'assemblée et qu'il lui appartient. Chaque évangéliste ne travaille selon la vérité à moins de la faire de concert avec l'assemblée et, si possible, en pleine communion avec elle, avant d'aider naturellement ses nouveaux convertis à s'orienter vers l'assemblée. Du temps de l'apôtre, c'était quelque chose de naturel, et, à moins de trouver sa place parmi les saints, le nouveau converti était comme un poisson hors de l'eau ! C'est dans l'assemblée que se trouvait la puissance de l'Esprit et que Celui-ci régnait, tandis qu'au dehors régnaient les ténèbres et le diable. Aujourd'hui dans l'état de division qui caractérise la chrétienté, c'est très différent et je pense qu'un évangéliste doit veiller à ne pas imposer ses nouveaux convertis à l'assemblée. Personnellement, je suis sur mes gardes toutes les fois que je cherche à y introduire quelqu'un qui déclare avoir été béni par le moyen de mon ministère. Je crois que mes frères sont beaucoup plus capables que moi-même de juger de mon travail. C'est là un principe très important, comme je crois le voir dans l'Écriture, en Actes 8, par exemple, lorsque Philippe descendit en Samarie. Philippe est le seul homme, dans l'Écriture, qualifié d'évangéliste. Quel homme plein de coeur était Philippe, un vrai pêcheur d'hommes ! Il avait pris beaucoup de poissons en Samarie, et il crût en avoir pris un beau lorsque Simon le magicien déclara qu'il était croyant et qu'il fut baptisé : Philippe l'aurait amené dans l'assemblée si le Seigneur, dans sa grâce, n'avait envoyé Pierre et Jean pour le démasquer et l'empêcher d'y entrer !

Il est très important que l'Assemblée soit exercée quant à la réception des âmes qui confessent le Seigneur. Permettez-moi d'ajouter quelques mots à propos de la responsabilité des saints en général, touchant la réception des âmes qui désirent participer à la fraction du pain. Cette responsabilité n'est que trop souvent laissée aux deux ou trois qui peuvent recommander ces âmes. C'est une chose nécessaire, et bonne, qu'elles soient recommandées, mais nous devrions être plus profondément convaincus dans nos âmes que c'est l'Assemblée qui reçoit, de même que c'est l'Assemblée qui peut avoir à refuser ou à retrancher. Si les saints étaient plus exercés à ce sujet, cela serait d'un grand profit pour l'Assemblée et favoriserait la communion pratique.

Et maintenant, à propos des dons et de leur utilisation, nous lisons : «Dieu a placé les uns dans l'assemblée : — d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes...». Nous les avons encore, si je puis dire, dans les écrits du Nouveau Testament. Nous sommes édifiés «sur le fondement des apôtres et prophètes» du Nouveau Testament. Autrement dit, notre foi repose sur ce qui est révélé dans leurs écrits (Éph. 2:20). Les prophètes existent encore, selon un autre sens de ce mot que nous trouvons au verset 3 du chapitre 14. Poursuivant notre lecture, nous avons «...en troisième lieu des docteurs». La raison pour laquelle les dons sont énumérés par ordre de valeur («d'abord, ... en second lieu, ... en troisième lieu»), c'est que les Corinthiens s'enorgueillissaient de leurs dons miraculeux et s'intéressaient beaucoup à celui qui avait le pouvoir de parler en langues, et autres choses semblables, et qu'ils attachaient peu de prix aux autres dons pourtant beaucoup plus importants et plus utiles pour l'édification. Le Seigneur intervient et remet les choses à leur vraie place, estimant les dons selon leur vraie valeur devant Lui, telle qu'Il la déclare, Lui. Or, les langues sont mises au dernier rang. Parmi ce qui reste, nous trouvons les «aides». Quel joli petit mot que celui-ci ! Beaucoup de personnes peuvent être des aides dans l'Assemblée sans posséder de don très important. C'est très beau d'être une aide, et c'est un effet de la grâce de Dieu de nous accorder d'être des aides les uns pour les autres, en même temps qu'une aide pour Lui. J'ai été très frappé, l'autre jour, par un passage du chapitre 5 des Juges. C'était une période de grande crise dans l'histoire de l'Israël, et nous voyons qu'un certain groupe

d'hommes ne se montra pas à la hauteur des circonstances. «Maudissez Méroz, dit l'Ange de l'Éternel ; maudissez, maudissez ses habitants ! car ils ne sont pas venus au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel, avec les hommes forts» (Juges 5:23). Il est très beau d'être toujours disponible, toujours frais et simple de coeur, à la disposition du Seigneur pour faire exactement ce qu'Il veut nous donner à faire. Chacun de nous a sa petite place personnelle devant Dieu, et il est bon de se rappeler ce qu'a dit notre Seigneur lorsque «...laissant sa maison, et donnant de l'autorité à ses esclaves, et à chacun son ouvrage... ; et il commanda au portier de veiller» (Marc 13:34). Nous pouvons tous être des «aides». Le Seigneur donne à chacun de nous, dans son petit coin, une occasion de le servir, Lui et les siens, avec amour et simplicité. Cela est offert à chacun de nous.

Je passe le chapitre 13 — dont le sujet est exquis et fort intéressant — car le temps nous manque pour nous étendre sur ce «chemin bien plus excellent». Quel que soit le don que vous et moi possédions, il pourrait être encore plus grand, et si nous n'en possédons aucun, je me demande si nous désirons en recevoir «avec ardeur», au sens du verset 31 du chapitre 12. Mon frère, désires-tu avec ardeur cette sorte de dons ? Et toi, mon jeune frère, désires-tu les dons les plus excellents ? Si ce n'est pas le cas, j'ai le privilège aujourd'hui de vous exhorter à avoir ce désir ardent ! Monsieur Darby disait souvent que s'il y avait plus de dévouement, il y aurait plus de dons. Cela est bien vrai, et s'il y avait plus de dévouement au Seigneur, si nous le supplions davantage afin d'être des aides pour ses saints, je suis sûr qu'il y aurait plus de dons que ce que nous voyons. L'exhortation de l'apôtre est saisissante.

Quel est ce «chemin bien plus excellent», sinon cette belle atmosphère d'amour du chapitre 13 ? Rappelez-vous ce que disait l'apôtre à son enfant Timothée : «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de sobre bon sens» (2 Tim. 1:7). Ces trois expressions me font penser à ces trois chapitres de notre épître aux Corinthiens : le chapitre 12 est celui de la puissance, le chapitre 13 est celui de l'amour, et le chapitre 14 est celui du sobre bon sens : Je me demande parfois, mes frères, si nous avons celui-ci. Certainement pas si l'amour ne règle pas nos voies et nos paroles dans l'Assemblée en vue de l'édification.

Je dirai maintenant quelques mots sur le chapitre 14. Prophétiser a deux sens : celui de prédire les événements à venir, et celui d'exercer un ministère qui atteint la conscience et amène l'âme dans la présence de Dieu. Cela est merveilleusement illustré dans la rencontre du Seigneur avec la femme samaritaine, en Jean 4. Sa déclaration, «celui que tu as maintenant n'est pas ton mari», atteignit sans détour la conscience de cette femme : «Seigneur, je vois que tu es un prophète». Toutefois, il est clair qu'ici (1 Cor. 14:3), prophétiser signifie plus que cela, car «celui qui prophétise parle aux hommes pour l'édification, et l'exhortation et la consolation». Quel bel aspect du ministère que celui-là ! L'édification fait grandir, l'exhortation réveille les coeurs, et la consolation bande les plaies. Si le ministère a vraiment ce caractère prophétique, il y aura croissance et consolidation de l'Assemblée, et même plus que cela, car l'exhortation réveille nos affections. À tous ceux qui réfléchissent sur la situation actuelle, je pose cette question : ne croyez-vous pas que les saints de Dieu ont besoin d'être «réveillés» ? Je sais pour ma part que j'en ai besoin, et je suis toujours reconnaissant envers ceux qui me «réveillent». Un tel ministère vous fait toujours sentir qu'il faut vous secouer, et, peut-être déposer tel ou tel fardeau. Et, bien plus que cela, il console, bande les plaies, rend Christ plus précieux à votre coeur. Le Seigneur veuille nous donner toujours plus d'un tel ministère, amis bien-aimés. Je parle du ministère qui s'exerce ordinairement dans l'Assemblée, jour après jour.

Il y a un mot-clé tout au long de ce chapitre 14. C'est celui d'«édification». Qu'est-ce qui édifie ? C'est une question très sérieuse, qui se posera toujours à tous ceux qui possèdent un don. Il se peut que je croie édifier l'Assemblée, mais que je me trompe. Si je n'édifie pas, je pense que vous devriez me le dire. Si mon ministère est sans profit, je pense que mes frères doivent agir envers moi en fidélité — tout en le faisant dans un esprit de grâce — et me dire que tel est mon ministère : sans profit. Je suis sûr qu'alors la grâce me sera faite de ne plus vous l'imposer ! L'important, c'est de savoir ce qui édifie. C'est une pensée qui revient constamment dans ce chapitre. Il est très important que ce qui se passe dans l'Assemblée porte ce caractère d'édification, et que l'amour mette un terme à un ministère s'il n'édifie pas.

Remarquez avec quelle insistance cela est dit aux versets 12 à 14 : «puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en être abondamment doués pour l'édification de l'Assemblée». Il nous est aussi demandé de prononcer «un discours intelligible» (1 Cor. 14:9). Trop souvent, dans nos réunions, il y a beaucoup de choses qui ne sont pas édifiantes tout simplement parce qu'on ne les entend pas. Comment pouvez-vous dire «Amen» aux prières d'un frère que vous n'entendez pas ? Vous avez beau dire que le Seigneur les entend ! Bien sûr, mais si ma participation à cette prière doit être profitable aux autres, il faut que je parle assez fort pour qu'on m'entende, et assez clairement pour qu'on me comprenne. Que j'indique un cantique ou que je prie, je pense que ce doit être afin que tous les saints l'entendent. C'est ce que la Parole nous dit ici. Je ne fais qu'attirer l'attention sur ce qui fait souvent défaut, et dont beaucoup d'entre nous ont conscience. Je suis sûr que le Seigneur mettra sa Parole à profit. N'oublions pas que c'est cela l'important, et que ce que nous ne pouvons ni entendre ni comprendre n'est d'aucun profit, ni pour moi ni pour les autres.

Il y a un autre point sur lequel je voudrais dire quelques mots. «...Que les prophètes parlent, deux ou trois, et que les autres jugent» (1 Cor. 14:29). Il s'agit sans doute d'une réunion d'assemblée. On peut se demander si une réunion comme celle-ci, où je suis en train de parler, doit être considérée comme une réunion d'assemblée. Je sais que c'est discutable. Mais je pense que dans une telle réunion, pas plus de «deux ou trois» ne doivent prendre la parole. Mon sentiment à ce sujet est que ceux qui parlent doivent se placer individuellement devant le Seigneur. Si j'en parle, c'est parce qu'on entend dire que plus de deux ou trois prennent parfois la parole en de telles occasions. À mon avis, le Seigneur nous donne ici clairement sa pensée : «deux ou trois» est un maximum.

«Et s'il y a eu une révélation faite à un autre qui est assis, que le premier se taise» (1 Cor. 14:30). Qu'est-ce que cela veut dire ? Que le second doit attendre que le premier se rasseye ? Je ne le pense pas. Si le Seigneur faisait une révélation à un autre prophète, celui-ci devait se lever et la communiquer, tandis que le premier devait se taire et se rasseoir. Mais aujourd'hui, il n'y a plus de révélation, et, comme quelqu'un l'a dit «l'ordre passe avant la puissance. Dieu n'est jamais un Dieu de confusion». La soumission est ce qu'il y a d'important ici. Il est beau de remarquer la manière dont l'Esprit de Dieu cherche ce qui est profitable. Or qu'y a-t-il de plus profitable que de voir un homme soumis à l'Esprit ? Celui qui prophétise devrait toujours être sous le contrôle de la puissance de l'Esprit de Dieu, et soumis à Lui, car il se peut qu'il se soit levé pour parler dans la puissance de l'Esprit, mais qu'il ait ensuite dépassé sa mesure.

Que le Seigneur nous donne à tous de savoir ce que c'est d'être toujours devant Lui en vue d'un réel profit, non seulement aujourd'hui, mais aussi quand nous retournerons chez nous dans les petits rassemblements d'où nous venons tous.

L'apôtre conclut sur les magnifiques versets 39 et 40. C'est en quelque sorte ce que je vois écrit à l'intérieur de la Maison, tout autour des murs : «Que toutes choses se fassent avec bienséance et avec ordre». À l'extérieur, nous avons vu que tout ce qui n'était pas de Dieu serait découvert, car «Il prend les sages dans leurs ruses» ; et maintenant, à l'intérieur, nous voyons ce qui convient à la présence de Dieu, et ce qui doit caractériser ses serviteurs et ses saints dans son Assemblée. Cette injonction parle d'elle-même, et je désire en conserver le souvenir permanent dans mon coeur.

Il est merveilleux de penser que l'Église, l'Assemblée est maintenant le livre dans lequel s'instruisent les anges, et que ces anges, bien-aimés frères en Christ, doivent apprendre ce qu'est la sagesse infinie de Dieu en voyant l'activité bénie et la puissance de l'Esprit dans l'Assemblée de Dieu.

Que le Seigneur nous donne de mieux accomplir notre tâche, chacun dans son petit domaine personnel, ayant affaire individuellement à son service, tout en jouissant dans nos coeurs de la bénédiction qui découle du fait d'être les membres de ce corps dont Christ est la

Tête. Ainsi, lorsque nous nous réunissons en assemblée, nous pouvons nous rappeler que c'est l'Assemblée de Dieu et que tout doit y être fait «avec bienséance et avec ordre», à la gloire de son Nom.

### 13 Chapitre 13 — Dons et charges locales — 1 Timothée 3

Bien des saints ne se font pas une idée juste de l'origine d'un ministère ; c'est pourquoi, dans leur esprit, l'exercice des dons spirituels se confond souvent avec celui des charges locales. Or, un ancien ou un serviteur (= diacre) peut avoir reçu un don, tout comme il peut n'en avoir pas reçu. Le ministère est l'exercice d'un don spirituel qui a sa source dans notre Seigneur glorieux, et qui appartient à l'Assemblée tout entière, tandis que les charges étaient purement locales et ne sont mentionnées que dans certaines assemblées où l'apôtre Paul ou ses délégués les avaient instituées.

Dans certaines épîtres, dans la partie introductive, rien n'est dit aux assemblées qui laisse supposer qu'elles aient eu de telles fonctions locales, alors qu'elles sont mentionnées dans l'épître aux Philippiens et que les qualités correspondantes sont énumérées dans la première épître à Timothée ainsi que dans l'épître à Tite.

Le mot «ancien», comme tout le monde le sait, désigne quelqu'un qui n'est plus jeune mais avancé en âge. Ce mot se trouve une soixantaine de fois dans le Nouveau Testament, mais quelques fois seulement en rapport avec l'Église de Dieu. Considérons ces derniers cas. Un «surveillant» devait nécessairement être un ancien, mais tous les anciens n'étaient pas des surveillants. Le mot «episkopoV» se trouve cinq fois dans le Nouveau Testament (Phil. 1:1 ; 1 Tim. 3:2 ; Tite 1:7 ; 1 Pier. 2:25 ; Actes 20:28), «surveillant» étant le sens exact du mot en grec. Nous trouvons aussi le mot dérivé «episkoph» à deux reprises, traduit par «charge de surveillant» en Actes 1:20, et par «surveillance» en 1 Tim. 3:1.

La première fois que nous trouvons le mot «surveillant» c'est, comme nous l'avons vu, en Actes 20 où nous lisons : «Or il envoya de Milet à Éphèse, et appela auprès de lui les anciens de l'assemblée», auxquels il s'adresse en ces termes : «Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau au milieu duquel l'Esprit Saint vous a établis surveillants pour paître l'assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre fils» (Actes 20:17, 28). Ainsi les termes d'anciens et de surveillants, dans ce cas, sont des synonymes désignant une même fonction.

Nous retrouvons ensuite ce mot dans l'épître de Paul aux Philippiens : «Paul et Timothée, esclaves de Jésus Christ, à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippi, avec les surveillants et les serviteurs...» (Phil. 1:1), et une troisième fois, en 1 Timothée 3:2 «il faut donc que le surveillant soit irrépréhensible, mari d'une seule femme, sobre, sage, honorable, hospitalier, propre à enseigner...». Un surveillant doit être irrépréhensible, c'est ce qui ressort du verset précédent. «Si quelqu'un aspire à la surveillance, il désire une oeuvre bonne : il faut donc que le surveillant soit irrépréhensible...» (1 Tim. 3:1-2). Nous lisons ensuite : «Je t'ai laissé en Crète dans ce but, que tu mettes en bon ordre les choses qui restent à régler, et que, dans chaque ville, tu établisses des anciens, suivant que moi je t'ai ordonné : si quelqu'un est irréprochable mari d'une seule femme, ayant des enfants fidèles, qui ne soient pas accusés de dissipation, ou insubordonnés. Car il faut que le surveillant soit irréprochable comme administrateur de Dieu, non adonné à son sens, non colère, non adonné au vin, non batteur, non avide d'un gain honteux» (Tite 1:5-7). Tite reçoit l'ordre d'établir des «anciens», juste avant que soient énumérées les qualités exigées des «surveillants».

Ce mot de «surveillant» est employé pour la dernière fois — qui est aussi la plus concluante — en 1 Pierre 2:25 : «Car vous étiez errants comme des brebis, mais maintenant vous êtes retournés au berger et au surveillant de vos âmes» (1 Pier. 2:25). Sommes-nous tous retournés ? Êtes-vous retourné ? Si ce n'est pas le cas, ne perdez pas un instant, retournez immédiatement à Jésus, le «Surveillant» de votre âmes !

Voyons maintenant ce qu'étaient ces anciens, ainsi que leurs qualifications : «Cette parole est certaine, que si quelqu'un aspire à la surveillance, il désire une oeuvre bonne : il faut donc que le surveillant soit irrépréhensible, mari d'une seule femme, sobre, sage, honorable, hospitalier, propre à enseigner, non adonné au vin, non batteur, mais doux, non querelleur, n'aimant pas l'argent, conduisant bien sa propre maison, tenant ses enfants soumis en toute gravité. (Mais si quelqu'un ne sait pas conduire sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'assemblée de Dieu ?). Qu'il ne soit pas nouvellement converti, de peur qu'étant enflé d'orgueil, il ne tombe dans la faute du diable. Or il faut aussi qu'il ait un bon témoignage de ceux de dehors, afin qu'il ne tombe pas dans l'opprobre et dans le piège du diable» (1 Tim. 3:1-7). Il est clair qu'ils devaient être, dans l'Assemblée, des hommes d'une valeur morale et spirituelle incontestable. Chacun devait être «mari d'une seule femme». Il devait bien sûr en être ainsi, car la polygamie était alors courante, et il se pouvait qu'un homme eût plusieurs femmes avant sa conversion, et qu'il lui fût impossible ensuite de les répudier. Dans ce cas, la charge de surveillant lui était interdite.

Les surveillant devaient être aussi «propres à enseigner», de même qu'hospitaliers, conduisant bien leur maison. Et s'il en était ainsi, nous lisons ailleurs qu'ils devaient être tenus en grande estime. «Que les anciens qui président dûment soient estimés dignes d'un double honneur, spécialement ceux qui travaillent dans la parole et dans l'enseignement ; car l'écriture dit : «tu n'emmuelleras pas le boeuf qui foule le grain» et «l'ouvrier est digne de son salaire» (1 Tim. 5:17-18).

Or je crois que beaucoup d'entre nous ont été élevés nourris de la conviction qu'aujourd'hui c'est l'Église qui a la compétence pour établir ou nommer des anciens, mais si nous consultons l'Écriture pour voir ce qu'il en était alors, nous en serons éclairés.

Permettez-moi tout d'abord de vous rappeler ce qu'est réellement l'Assemblée de Dieu. Elle se compose de tous ceux qui ont été rachetés par Christ, lavés dans son sang, qui sont nés de l'Esprit, qui possèdent une nouvelle nature, étant scellés du Saint Esprit, et qui sont ainsi baptisés pour ne former qu'un seul corps. L'Église de Dieu, en n'importe quel lieu, était un groupe de croyant connus comme étant le peuple de Dieu. Un tel groupe de croyants était unique à un endroit donné, si bien que le facteur aurait su où délivrer une lettre adressée à «l'Assemblée de Dieu» ! Mais il n'en est plus ainsi maintenant, et ni vous ni moi n'aurions le droit de décacheter une telle lettre ! Qui donc pourrait le faire ? Il faudrait attendre que tous les saints de cet endroit se soient réunis ensemble à la poste restante, et c'est seulement alors que nous pourrions l'ouvrir !

En ce temps des commencements, si nous l'avions demandé au pire pécheur de l'endroit, il aurait pu nous indiquer où se trouvait l'Assemblée de Dieu, car personne n'en faisait alors partie si ce n'est de vrais enfants de Dieu. Vous pouvez évoquer le cas d'Ananias et de Sapphira, mais il ne fait que prouver ce que j'ai dit. Je ne m'étendrai pas sur leur état, toujours est-il qu'ils furent ôtés. Dieu Lui-même les ôta par la mort, et nous lisons : «...d'entre les autres, nul n'osait se joindre à eux...» (Actes 5:13). Exactement comme une guêpe dans une ruche est mise à mort ou chassée, de même, si quelqu'un s'introduisait perfidement dans l'assemblée, la lumière y était si grande que l'intrus était démasqué et qu'il s'en allait, à moins d'être exclu. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi aujourd'hui !

Ceux qui croient en Jésus sont maintenant liés à Lui dans la gloire, si bien qu'ils sont les membres de son corps, et que la pensée d'être membre de tout autre corps vient de l'homme ou de plus bas encore. Aucun enfant de Dieu ne devrait se prévaloir de cette pensée, car elle n'est pas de Dieu et le Nouveau Testament la condamne absolument.

Ce que nous trouvons dans l'Écriture, c'est que partout où l'évangile était reçu, les disciples étaient tous rassemblés au nom du Seigneur. Au bout de quelque temps, les apôtres entraient dans cette assemblée dans le but bien précis d'établir des anciens et autres serviteurs, et non pas de nommer des ministres du culte, car cette idée ne se trouve nulle part dans l'Écriture. Et si elle s'y trouvait, il serait facile de dire où.

Il y a en effet un passage que l'on invoque toujours en faveur de la soi-disant «ordination des ministres du culte», mais qui, examiné de près, fait toute la lumière sur ce sujet : «Or il y avait à Antioche, dans l'assemblée qui était là, des prophètes et des docteurs : et Barnabas, et Siméon, appelé Niger, et Lucius le Cyrénéen, et Manahem, qui avait été nourri avec Hérode le tétrarque, et Saul. Et comme ils servaient le Seigneur et jeûnaient, l'Esprit Saint dit : Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés. Alors ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller» (Actes 13:1-3). Aurions-nous l'aplomb de dire que Barnabas et Paul furent alors «ordonnés» ? Des apôtres ordonnés par des prophètes et des docteurs ! Impossible ! «Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée : — d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de grâce de guérisons, des aides, des gouvernements, diverses sortes de langues» (1 Cor. 12:28). Les seconds et les troisièmes ordonneraient donc les premiers, si votre interprétation était correcte. Impossible, vous dis-je ! Barnabas et Saul furent «envoyés par l'Esprit Saint» (Actes 13:4), et ensuite les frères, les prophètes et les docteurs, sachant que «les apôtres Barnabas et Paul» (car c'est ainsi qu'il sont appelés en Actes 14:14) étaient envoyés pour une mission spéciale, firent ce qu'il était alors courant de faire : ils se lancèrent eux-mêmes dans cette mission de tout leur coeur et de toute leur âme, jeûnant, priant et leur imposant les mains. Était-ce là une ordination ? Et si oui, dans quel but ? Certainement pas pour prêcher, car Barnabas était apparu sur la scène depuis longtemps. En Actes 4:36-37, il avait fait preuve d'un grand dévouement en donnant son argent. En Actes 9:27, il avait montré beaucoup de discernement spirituel en introduisant Saul de Tarse dans l'assemblée de Jérusalem, et, un peu plus tard, cette assemblée l'avait chargé d'aller constater les effets de la grâce de Dieu à Antioche (Actes 11:22-24). Puis, il amena Saul à Antioche et, ensemble, ils instruisirent cette assemblée pendant toute une année, avant de faire parvenir leur don à Jérusalem (Actes 11:25-30).

Nous savons, de la propre plume de Paul, d'où il tenait son apostolat : «Paul apôtre, non de la part des hommes, ni par l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts...» (Gal. 1:1). En ce qui concerne sa prédication, il commença à Damas, dès sa conversion (Act. 9:19-22).

L'imposition des mains a des sens différents selon divers passages de l'Écriture. L'acte de ceux d'Antioche signifiait clairement une simple identification avec ces deux serviteurs lorsqu'ils furent appelés à un service spécial. L'assemblée de Dieu à Antioche s'identifiait de tout son coeur et de toute son âme au travail spécial, de caractère missionnaire, auquel Barnabas et Saul étaient appelés, et lorsque ceux-ci eurent achevé leur tournée et leur service, ils retournèrent à Antioche «d'où ils avaient été recommandés à la grâce de Dieu pour l'oeuvre qu'ils avaient accomplie» (Actes 14:26).

Au cours de cette tournée, ils visitèrent Lystre, Iconium et Antioche de Pisidie. Des âmes furent sauvées et des assemblées formées, après quoi nous voyons les apôtres revenir pour fortifier les disciples. En outre, il s'était écoulé assez de temps pour que se révèlent ceux qui étaient qualifiés pour devenir des anciens dans ces assemblées. Ainsi lisons-nous : «Et leur ayant choisi des anciens dans chaque assemblée, ils prièrent avec jeûne, et les recommandèrent au Seigneur en qui ils avaient cru» (Actes 14:23).

Mais remarquez bien qui établissait ces anciens. Je connais des gens très savants qui diraient que c'est l'assemblée qui les choisissait, et qu'ensuite les apôtres venaient les établir officiellement. Je ne suis pas moi-même un érudit, mais d'autres personnes connaissant parfaitement le grec m'ont assuré que le mot «keirontonhsanteV» signifie simplement «ayant choisi». Ce sont évidemment les apôtres qui les avaient choisis (Act. 14:23). Et permettez-moi de dire ici que c'est le seul passage du Nouveau Testament où nous voyons les apôtres en choisir. Très certainement, il y avait des anciens à Éphèse, comme à Philippes, et Tite reçut l'ordre d'en établir en Crète (Tite 1:5).

Mais alors certains demanderont peut-être si ceux qui composaient l'assemblée n'étaient pas les mieux placés pour les établir, comme dans le cas des serviteurs d'Actes 6:1-6. En aucun cas nous ne lisons qu'on imposait les mains aux anciens. Le seul passage qui pourrait le suggérer est en 1 Timothée 5:22, où Paul dit à Timothée : «N'impose les mains précipitamment à personne», mais je pense que cela est dit dans un sens beaucoup plus large.

Dans tous les cas, les apôtres, et eux seuls, imposaient les mains aux serviteurs (diacres) de Dieu. Dans le cas des sept hommes choisis par les disciples, dont il est parlé en Actes 6, l'assemblée qui donnait de l'argent devait avoir le droit de choisir ceux qui le géraient, mais, remarquez-le bien ici, ce sont les apôtres qui les établirent dans leur charge. «Or en ces jours-là, le nombre des disciples se multipliant, il s'éleva un murmure des Hellénistes contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans le service journalier. Et les douze, ayant appelé la multitude des disciples dirent : Il ne convient pas que, laissant la parole de Dieu, nous servions aux tables. Jetez donc les yeux, frères, sur sept hommes d'entre vous, qui aient un bon témoignage, plein de l'Esprit Saint et de sagesse, que nous établissions sur cette affaire. Et, pour nous, nous persévérons dans la prière et dans le service de la parole. Et ce discours plut à toute la multitude ; et ils choisirent Étienne, homme plein de foi et de l'Esprit Saint, et Philippe, et Prochore, et Nicanor, et Timon, et Parménas, et Nicolas, prosélyte d'Antioche, qu'ils présentèrent aux apôtres ; et après avoir prié, ils leur imposèrent les mains» (Actes 6:1-6). Tous ceux qui furent choisis le furent d'entre les disciples qui avaient murmuré. La grâce est le meilleur remède contre les murmures. C'étaient les Hellénistes qui avaient murmuré, et bien qu'ils n'eussent pas de titre officiel (ou qu'ils ne fussent pas appelés diacres), les sept disciples qui remplirent cette fonction étaient tous, sans exception, des Hellénistes. Quelle leçon quant à la puissance de la grâce lorsqu'elle est active ! Nous avons vu que c'étaient incontestablement les apôtres ou leurs délégués qui choisissaient les anciens, et qui imposaient les mains aux serviteurs dans l'assemblée, mais il ne faut pas oublier que celle-ci était alors unique dans chaque ville. C'était l'Assemblée de Dieu, qui comprenait tous les croyants.

Nous avons remarqué que Paul, dans son exhortation aux anciens d'Éphèse, avait dit : «Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau au milieu duquel l'Esprit Saint vous a établis surveillants pour paître l'assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre fils» (Act. 20:28). Si je reviens sur cela, c'est que Paul, dans sa première épître à Timothée, dit : «Comme je t'ai prié de rester à Éphèse lorsque j'allais en Macédoine, afin que tu ordonnasses à certaines personnes de ne pas enseigner des doctrines étrangères» (1 Tim. 1:3). Certains en ont déduit que Timothée était un évêque et qu'il avait été laissé à Éphèse pour y nommer des anciens, mais, dans ce passage d'Actes 20, nous voyons tous les anciens accomplir leur tâche à Éphèse cinq ans avant la lettre de Paul à Timothée, si bien que cette théorie n'est pas valable.

Jetons maintenant un bref coup d'oeil à d'autres passages. «Que les anciens qui président dûment soient estimés dignes d'un double honneur, spécialement ceux qui travaillent dans la parole et dans l'enseignement...» (1 Tim. 5:17). Nous voyons ici que certains anciens travaillaient «dans la parole et dans l'enseignement» sans avoir été cependant nommés «ministres du culte», comme on dit aujourd'hui. Comment acquéraient-ils cette capacité de travailler dans la parole et la doctrine ? Cela ne découlait que de Christ, la Tête du Corps. Ils exerçaient un don spirituel que le Seigneur leur avait donné et qui n'avait absolument rien à voir avec leur position officielle d'anciens. Ils possédaient ce pouvoir en plus de leur charge d'ancien, et nullement à cause d'elle. Pour illustrer cela, nous avons aussi le cas de Philippe, un des sept serviteurs (diacre) d'Actes 6. La persécution qui survint après la mort d'Étienne mit un terme à son service, mais Philippe descendit dans une ville de la Samarie, et leur prêcha le Christ, et il y eut une grande joie dans cette ville-là. Il avait incontestablement un don — celui d'évangéliste — qu'il exerçait tout à fait indépendamment de sa charge de diacre. Confondre le don et la charge, c'est nuire à l'un autant qu'à l'autre. Ce sont deux choses distinctes. Le don vient de Christ, alors qu'une charge locale était toujours conférée par les apôtres ou leurs délégués.



Dans un autre passage bien précis, il nous est dit que Tite fut laissé en Crète pour y établir des anciens. Ni Timothée ni Tite n'étaient des apôtres, mais des délégués apostoliques qui recevaient des apôtres certains ordres précis. Lorsque Tite eut accompli sa tâche, Paul lui dit de s'empresse de venir auprès de lui à Nicopolis (Tite 3:12) ce qui montre bien que Tite n'était pas l'évêque de Crète, comme le dit une note de la Bible anglaise (KJV, version autorisée).

La question qui se pose maintenant est celle-ci : avons-nous aujourd'hui le pouvoir de nommer des anciens ou des serviteurs (diacres) ? Ma réponse est non ! Êtes-vous un apôtre ? Non. Ou l'envoyé d'un apôtre, comme Timothée ou Tite ? Non. Alors ne vous chargez pas de faire leur travail ! Sans doute répondrez-vous : s'il n'y a aucune autorité pour pourvoir à de tels postes, alors pourquoi Dieu les a-t-il donnés au commencement ?

Votre question est pertinente, mais je crois qu'il est facile d'y répondre. Au commencement, tout était en ordre, et de telles charges convenaient parfaitement, mais Dieu prévoyait la ruine de son Assemblée. Alors, à quoi bon perpétuer une fonction qui, loin de rassembler les brebis, les éloigne plutôt les unes des autres ? Vous trouvez peut-être cela étrange mais, sans vouloir blesser personne, regardez ce qui se passe dans cette ville. Plus les dirigeants des différentes églises chrétiennes sont scrupuleux dans leur travail, plus ils maintiennent dissociées les brebis du Seigneur. Plus leurs divers groupements se donnent de peine, plus se confirme la séparation entre les églises dites «libres» et les grandes églises officielles ou autres, du fait même de leurs efforts pour maintenir l'unité au sein de leurs troupes.

La vérité, c'est que l'homme a maintenu une forme extérieure, au lieu de comprendre ce que Dieu a donné pour les mauvais jours. Je vous demande ce qui vaut mieux : faire de même, ou prendre humblement la place qui convient à ceux qui sont sans force ? Alors, me dites-vous, n'y a-t-il aucune règle dans l'Assemblée ? Je remercie Dieu de ce qu'il y a bien une règle dans ses assemblées — oui, dans chacune d'elles — mais je nie catégoriquement l'existence d'un quelconque pouvoir pour ordonner quelqu'un pasteur, prêtre ou diacre.

Il y a deux raisons majeures de ne pas tenter de «nommer» des anciens ou autres serviteurs. Tout d'abord, nous n'avons pas de personnes compétentes pour le faire, c'est-à-dire des apôtres ou leurs délégués. Ensuite, nous n'avons pas l'Assemblée elle-même sur laquelle les établir, même si nous en avons le pouvoir. Celle-ci, hélas, est divisée en d'innombrables dénominations. Imaginons, par exemple que Paul arrive dans cette ville aujourd'hui. Par où commencerait-il pour procéder à ces nominations ? Où est l'Assemblée de Dieu ? Entièrement dispersée ! Considérerait-il une petite partie comme le tout ? Impossible ! Ce faisant, il ne ferait que perpétuer ces divisions que la Parole de Dieu condamne si clairement.

Quant à l'ordination de ministres du culte, je dirai seulement que c'est une chose inconnue dans le Nouveau Testament. Il n'y a pas un seul cas prouvant qu'un homme ait été mis à part par d'autres hommes pour prêcher l'évangile. S'il existe un tel cas, dites-le, mais vous n'en trouverez pas ! Christ, le Chef du Corps, donne les dons nécessaires à qui Il veut, et personne ne peut impunément empiéter sur ses prérogatives.

Il reste encore un ou deux autres passages sur lesquels je m'arrêterai brièvement, parce qu'ils nous aideront à voir que le Seigneur prend soin de son Église lorsque la volonté de l'homme et son désordre ont gâté Son ordre à Lui, tel que révélé dans la Parole. Il pourvoit toujours à tous ses besoins : «Or nous vous prions, frères, de connaître ceux qui travaillent parmi vous, et qui sont à la tête parmi vous dans le Seigneur, et qui vous avertissent, et de les estimer très haut en amour à cause de leur oeuvre. Soyez en paix entre vous» (1 Thess. 5:12-13). Qui étaient ceux-là ? Certainement pas des «anciens», puisque spirituellement ils n'avaient qu'un an ! N'y en a-t-il pas de tels, aujourd'hui ? Je me réjouis de savoir qu'il y en a beaucoup, au-dessus de moi, dans le Seigneur, et je me réjouis de savoir que le Seigneur leur a donné non pas une ordination ou un titre officiel, mais de la puissance spirituelle qui, comme de l'eau, a tout de suite atteint son niveau propre.

Considérons maintenant un autre passage, qui ne traite pas de questions ecclésiastiques, et qui se trouve dans la dernière épître que nous aurions songé à consulter pour y trouver lumière et conseils en matière de conduite de l'Assemblée : «Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant l'issue de leur conduite, imitez leur foi... Obéissez à vos conducteurs et soyez soumis, car ils veillent pour vos âmes, comme ayant à rendre compte ; afin qu'ils fassent cela avec joie, et non en gémissant, car cela ne vous serait pas profitable... Saluez tous vos conducteurs et tous les saints. Ceux d'Italie vous saluent» (Hébreux 13:7, 17, 24). Qui étaient ceux-là ? N'étaient-ils pas des guides ? Mais est-ce que le fait de confier à quelqu'un une fonction officielle suffit à lui en donner la capacité ? Non ! Le verset 7 est parfaitement clair. Un homme qui vous apporte la Parole de Dieu à un moment difficile, de telle sorte que vous ayez la conviction que c'est la Parole de Dieu, et que votre âme soit guidée par elle, voilà un guide ! Vous le reconnaîtrez comme tel, vous vous souviendrez de lui dans vos prières, et vous le recevrez avec joie lorsqu'il reviendra.

Je reconnais comme guide, non pas quelqu'un qui se présente comme tel, mais quelqu'un qui m'apporte la Parole de Dieu qui opère en moi et me montre mon chemin. Il se peut qu'un guide soit un jour sorti des chemins battus pour montrer le chemin — eh bien, qu'il en soit ainsi, pourvu que ce soit la Parole de Dieu.

Quel immense réconfort de savoir que, même si les apôtres ne sont plus, et si les charges locales ne peuvent se perpétuer dans l'état actuel de ruine et de dispersion de l'Église, le Seigneur dans son tendre amour, continue à pourvoir aux besoins essentiels de ses bien-aimés. Il donne toujours des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, et quant aux conducteurs, Il en a toujours suscité quand il y en avait besoin. Le travail des anciens et des serviteurs (diacres) est toujours assuré dans chaque assemblée, même si ces titres n'existent plus officiellement.

Les conducteurs me montrent le chemin d'après la Parole de Dieu. Il y a toujours des hommes ayant le don de pasteur pour aider les âmes des saints, surtout dans le privé. Et nous avons aussi des docteurs pour aider ceux du dedans. Mais n'oublions jamais que tous les dons sont la propriété commune de l'Église. Ils appartiennent à l'ensemble, non pas à quelques-uns seulement, et partout où je vois un homme possédant un don, je le revendique comme envoyé du Seigneur à l'Église toute entière. Dieu veuille qu'il prenne lui-même sa place dans son Assemblée comme tel.

J'espère qu'il est clair pour chacune de vos âmes qu'un ministère est différent de ces charges locales qui ont disparu, et qu'ainsi, vouloir perpétuer celles-ci sans autorité divine est une erreur pour ne pas dire un péché.

#### **14 Chapitre 14 — Un «homme en Christ» et un «homme de Dieu» — 2 Cor. 12 ; 1 Tim. 6:6-12 ; 2 Tim. 3:14-17 ; 4:1-8**

Vous observerez, chers amis, que dans ces passages sont mentionnés deux titres remarquables : «Un homme en Christ», et «un homme de Dieu». C'est de cela que je voudrais dire quelques mots. Il y a une différence notable entre les deux.

Bien que chaque chrétien soit un «homme en Christ», il ne s'ensuit pas forcément que, dans la pratique, il soit ce que Paul appelle un «homme de Dieu». Le premier a trait à notre position, le second à notre vie pratique.

Par quelle expression merveilleuse Paul commence son discours ! «Je connais un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans, ... a été ravi jusqu'au troisième ciel».

Considérez l'effet produit sur Paul par cette expérience. Pendant longtemps, il n'en dit pas un mot. J'ai l'impression que si certains d'entre nous avaient reçu une telle révélation, nos frères n'auraient pas tardé à le savoir !

Mais qu'est-ce qu'un «homme en Christ» ? Je crains fort de ne pas savoir exprimer la vérité à ce sujet, mais je vous dirai quelque chose qui peut certainement aider la plus jeune âme ici présente. Si vous êtes né de Dieu et que vous possédiez l'Esprit Saint, vous êtes «un homme en Christ».

L'histoire du premier homme est très triste. Où aboutit cette histoire ? À rien d'autre qu'au péché, à la honte et à la mort, dans ce monde que nous traversons. Ce que Paul apprend, c'est que sur la scène de ce monde est venu Quelqu'un qui, étant Lui-même Dieu, s'est fait homme afin de pouvoir refaire le chemin de l'homme ici-bas, et l'on aime à penser qu'il n'est aucune situation dans laquelle un saint puisse se trouver que le Seigneur n'ait pas assumée. J'aperçois deux choses dans l'histoire de cet Homme béni : 1°) L'admirable et parfaite révélation de ce que Dieu est : «Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1:18). Si je veux connaître Dieu, je dois contempler la Personne de Jésus. 2°) La parfaite démonstration de ce que devrait être le chemin de l'homme selon Dieu ; non seulement en ce que le Seigneur est venu pour nous faire connaître Dieu, mais aussi pour assumer toutes les responsabilités de l'homme.

À plusieurs reprises, le Seigneur est salué par une voix disant : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir». Lors de son baptême, les cieux s'ouvrent pour la première fois, et la voix du Père se fait entendre : «Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir» (Luc 3:22). Il n'ajoute pas alors «Écoutez-le», comme s'il allait sans dire que tout le monde l'écouterait. Puis, sur la montagne de la Transfiguration, alors que le bout du chemin est en vue, Pierre propose de faire trois tentes : «une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Élie» (Luc 9:33). Mais le Père ne peut souffrir cet affront de vouloir mettre le Seigneur au même plan que Moïse (le législateur) et Élie (le réformateur). Le temps de la loi était passé, d'où cette parole : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-LE» (Luc 9:35).

Le Seigneur aurait pu monter directement de cette montagne dans la gloire, sans que personne ne pût Lui en contester le droit, mais Il en redescend, jusque dans la mort, car s'Il n'était pas mort, le grain de blé serait demeuré seul. Mais sur la Croix, Il assumait tout le péché de l'homme, toute sa culpabilité et son état devant Dieu.

Non seulement Il porta tous nos péchés, mais Il fut fait péché ! Il combla le fossé qui séparait l'homme de Dieu. Par sa propre mort sur la croix — où par grâce Il mourut à notre place — Il mit le point final à l'histoire de l'homme dans la chair, si bien que lorsque Jésus eut expiré sur la Croix, une scène de mort universelle fut la seule chose qui s'offrit au regard de Dieu. Tous les autres hommes étaient morts dans leurs péchés, tandis que Christ était mort pour le péché. Mais qu'arrive-t-il ensuite ? La Résurrection ! Celui qui a annulé la mort sort du tombeau et rencontre Marie sur le seuil. Son cœur est plein d'affection pour le Seigneur. Elle va sur sa tombe où quelque chose la retient. Cette femme n'avait plus de demeure ici-bas, maintenant qu'Il était absent ; c'est pourquoi elle reste là et pleure. Il se lève d'entre les morts et va à la rencontre de ce cœur brisé, qui saigne, ce cœur rempli de sympathie et d'amour pour Lui. Que n'avons-nous la moitié de l'amour dont le cœur de cette femme était plein ! Elle avait vu des anges, mais leur avait tourné le dos. Lequel d'entre nous ne se serait pas laissé retenir par des anges ? Ensuite, elle tourne le dos à un homme qu'elle prend pour le jardinier. Mais elle entend une voix, se retourne et voit Jésus Lui-même qui lui révèle la vérité ! Révélation merveilleuse, en vérité, selon laquelle Il s'en va vers d'autres lieux : «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père»; Je suis sûr que Marie pensait : «Seigneur, je t'avais perdu, et maintenant je te retrouve. Faut-il que je te perde de nouveau» ? Avec quelle douceur Il apaise une telle crainte dans son cœur par ces paroles qui chargent Marie de cette mission qu'aucune autre, jusque dans l'éternité, ne pourra jamais égaler : «Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu, et votre Dieu» (Jean 20:17).

Un homme est monté dans la gloire, sur le terrain de la justice divine. L'homme en Christ est monté dans la gloire. Le premier homme est entré dans la mort où l'a conduit un chemin de propre volonté, de désobéissance et de péché, et Dieu l'y a laissé. Mais maintenant est venu ce second homme, ce dernier Adam, qui est allé jusqu'à la mort, mais au bout d'un chemin de soumission, d'absence de volonté propre, et de parfaite obéissance. Alors Dieu le fait sortir de la mort et Lui donne la gloire. Mais Il n'y montera pas avant de s'être arrêté sur son chemin pour annoncer à cette femme pleine d'amour — et pour qu'elle l'annonce à d'autres — que son Père était leur Père, que son Dieu était leur Dieu. Il nous associe à Lui-même là où Il est monté. Voilà comment je comprends ce que signifie être «un homme en Christ». En Lui la divinité est descendue sur terre, et maintenant Il a introduit l'humanité dans le ciel où nous avons une patrie. Le Seigneur monte, et le Saint Esprit descend.

Étienne voit Jésus dans la gloire. Le diable ne peut supporter cela, et c'est pourquoi il le lapide, réduisant au silence ce témoin de Christ en le faisant mourir. En fait, il accorde à Étienne une faveur en l'envoyant plus tôt auprès de son Sauveur. Satan est toujours l'artisan de sa propre défaite ! Saul de Tarse assistait à cette scène, et Christ s'empare de cet homme qui avait entendu le témoignage qu'Étienne Lui avait rendu en tant qu'Homme glorieux. Il le convertit, au milieu de son oeuvre criminelle, et fait de lui ce «vase d'élection», un canal par le moyen duquel cette glorieuse nouvelle atteindra les nations.

Étienne, qui avait vu Jésus dans la gloire, meurt à la ressemblance de son maître, et c'est comme si le Seigneur disait alors : «Je me choisirai cet homme qui a entendu que j'étais vivant dans la gloire, je me montrerai à lui là où je suis, puis je lui donnerai la force de vivre et de rendre témoignage de moi sur la terre où je ne suis plus».

Chronologiquement, 2 Corinthiens 12 semble coïncider avec la venue de Paul à Lystre (Act. 14:6-20). Dieu lui accorda cette merveilleuse révélation à propos de laquelle Paul déclare qu'il a été «ravi dans le paradis» et qu'il a entendu «des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer» (2 Cor.12:4) — et cela, autant que nous pouvons en juger, juste au moment où d'autres n'avaient plus d'espoir de le garder en vie, et il était dans cet état à cause de Christ. En effet, les foules ayant lapidé Paul, «ils le traînèrent hors de la ville, croyant qu'il était mort» (Act. 14:19). N'était-ce pas bien le moment de permettre à un homme qui en avait apparemment fini avec la terre, de voir ce qu'était le ciel ? Ainsi, dans sa sagesse merveilleuse, Dieu permet à ce serviteur béni, arrivé à ce stade particulier de sa carrière terrestre, de voir et d'entendre Jésus dans le ciel ! Puis, il revient sur la terre, sur la scène de ce monde d'où Christ a été rejeté, et là, une nouvelle fois, il fait l'expérience de la pleine suffisance de la grâce de Christ.

Tout ce que nous possédons est là-haut. Toutes les sources et les ressources de l'âme sont dans le ciel. Lorsque Paul redescendit sur terre, combien ce monde dut lui paraître souillé, obscur, après les gloires éclatantes du ciel où il avait été ravi ! Que de difficultés il retrouvait — toutes les mornes obligations de la vie !

Paul reçoit cette merveilleuse révélation, et, aussitôt après, une «écharde pour la chair». Et tout comme pour l'apôtre, le Seigneur juge bon que nous ayons, nous aussi, «une écharde pour la chair», mais nous ne pouvons progresser sans la grâce de Christ. «Ma grâce te suffit» : quelle douce parole pour nos âmes en tout temps.

Si votre chemin est particulièrement difficile, la grâce de Christ, le bras de Christ, ne sont-ils pas suffisants ? Bien sûr que si ! Plus nous apprenons qu'Il est notre vie, et que c'est pour Lui que nous sommes ici-bas, plus nous avons la profonde conviction que nous ne pouvons faire un seul pas sans Lui. Nous l'entendons alors nous dire : «Ma grâce te suffit». Le Seigneur n'ôte généralement pas la difficulté, mais Il donne la force de la surmonter. Paul, sur son chemin à lui, illustre bien cette vérité.

Le Christianisme est la reproduction de la vie de Christ dans celle du chrétien. En tant qu'«homme en Christ», je vois la place que la grâce me donne dans la gloire, et je dois goûter la grâce qui découle de cette gloire dans toutes les difficultés du chemin ici-bas.

Et maintenant, considérons brièvement «l'homme de Dieu» en 1 Timothée 6. C'est toujours l'apôtre qui écrit à Timothée, son jeune compagnon d'oeuvre. Il avait pour lui un grand désir, et il s'exprime en termes très clairs sur le sujet de la piété. Certains estiment que «la piété est une source de gain» (1 Tim. 6:5), mais l'injonction de l'apôtre est : «Toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses», et «la piété avec le contentement est un grand gain» (1 Tim. 6:6). Ce n'est pas le gain qui est la piété, mais «la piété avec le contentement» qui est un grand gain ! C'est là quelque chose de merveilleux, mais comment y arriver ? Lot a désiré un peu plus que ce qu'il possédait. Il n'avait pas alors cette piété. Il fut mis à l'épreuve, et il échoua. Je crois que nous sommes souvent ainsi mis à l'épreuve dans notre vie. Si je suis décidé à réussir dans ce monde, Dieu me laissera peut-être faire, mais alors je ferai l'expérience de cette vérité : «Et il leur donna ce qu'ils avaient demandé, mais il envoya la consommation dans leurs âmes» (Ps. 106:15). «Nous n'avons rien apporté dans le monde, et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter» : voilà une parole digne d'être retenue.

On entend dire parfois : «Un tel avait tellement de valeur, lorsqu'il est mort». C'est une grande erreur. La valeur d'un homme n'est pas à la mesure de ce qu'il laisse après sa mort, mais de ce qu'il a transmis avant de mourir.

Voulez-vous être riche ? Alors vous tomberez dans une fosse. C'est ce qu'il vous faut savoir. «Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège». Ce n'est pas qu'il y ait du mal dans l'argent en soi, mais le mal est dans l'amour qu'on lui porte.

Je crois qu'il en est souvent de nous comme ce que nous lisons d'Israël aux jours d'Aggée. Ils habitaient dans des maisons lambrissées, tandis que la maison de l'Éternel était dévastée. Le moi occupait la première place, mais le regard de Dieu était sur son peuple. Sa main était sur eux, et c'est pourquoi nous lisons : «celui qui travaille pour des gages, travaille pour les mettre dans une bourse trouée» (Aggée 1:6). D'où venaient ces trous ? Je crois que Dieu Lui-même les avait faits !

Ayant ainsi averti Timothée, l'apôtre l'exhorte maintenant, en l'appelant d'un nom absolument merveilleux : «Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses, et poursuis la justice, la piété, la foi, l'amour, la patience, la douceur d'esprit ; combats le bon combat de la foi ; saisis la vie éternelle...» (1 Tim. 6:11-12). C'est comme s'il disait : «Tu es ici, où l'homme a rejeté l'Homme de Dieu, et, ici-même, tu dois te tenir à la place de Christ». Quelle faveur merveilleuse d'être un «homme de Dieu» dans un monde de ténèbres ! La Sunamite pouvait dire à propos d'Élisée : «Voici, je connais que c'est un saint homme de Dieu qui passe chez nous continuellement» (2 Rois 4:9).

Qu'il est beau que d'autres puissent distinguer ces caractères de l'homme de Dieu ! En 2 Timothée 3, Paul nous montre le chemin, à vous et à moi, pour qu'il en soit ainsi. Cependant, il dit ici : «Fuis ces choses» — celles qu'il a nommées — avant d'ajouter : «et poursuis la justice, la piété, la foi, l'amour, la patience, la douceur d'esprit...»

«Saisis la vie éternelle» est une parole remarquable ! Peut-être dites-vous : «Je crois que je l'ai», mais en êtes-vous bien sûr ? Il s'agit évidemment de quelque chose dont Timothée devait s'efforcer de s'emparer, puisqu'il lui est dit de «saisir» la vie éternelle. C'est ce qui appartient à l'homme en Christ, qui doit cependant «saisir» ce qui est vraiment à lui ! C'est pourquoi l'apôtre ajoute : «combats le bon combat de la foi».

Dans un certain sens, nous possédons dès maintenant la vie éternelle qui est le don de Dieu reçu par la foi. Mais dans un autre sens, c'est quelque chose d'encore à venir : «vous avez... pour fin la vie éternelle» (Rom. 6:22). C'est là le but, le bout du chemin pour le chrétien.

Voyons maintenant l'épître suivante. Ce sur quoi Paul insiste, ici, est à la portée de chaque saint de Dieu : «Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2 Tim. 3:14-17).

L'Écriture, voilà ce à quoi nos âmes sont renvoyées, et ce qui convient vraiment à l'homme de Dieu — quel qu'il soit — pour son travail. Puis, au chapitre 4 v. 5, nous lisons : «Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'oeuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service ; car, pour moi, je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé ; j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition». Fais l'oeuvre d'un évangéliste. On me demande parfois : «Êtes-vous un évangéliste» ? Ma réponse est «je ne sais pas». Je ne sais, ni ne me soucie de savoir si j'en suis un ou non, pourvu que je puisse faire l'oeuvre d'un évangéliste, qui consiste à annoncer Christ aux âmes, et à Lui amener celles-ci. En un temps où tout est déréglé, le serviteur de Christ doit être un «homme à tout faire». Lorsqu'une grande maison connaît des jours prospères, il se peut qu'on y trouve une domestique attachée au service de la table, une femme de chambre et une cuisinière, mais en des temps difficiles où l'économie est à l'ordre du jour, alors s'impose «la bonne à tout faire» ! De même, le serviteur de Christ peut avoir à faire un peu du travail de l'évangéliste, du docteur et du pasteur. N'importe quel service pour Christ est doux à accomplir !

Qu'il est beau d'entendre ce cher vieux serviteur de Christ dire maintenant : «J'ai combattu le bon combat» : bienheureuse conclusion d'une histoire admirable ! Dans ces deux épîtres, il a évoqué ceux qui avaient fait «nauffrage quant à la foi» (1 Tim. 1:19), d'autres qui «apostasieront de la foi» (1 Tim. 4:1) ; certains ont «renié la foi» (5:8) ou s'en sont écartés (6:21), d'autres encore «qui renversent la foi de quelques-uns» (2 Tim. 2:18) ou qui sont eux-mêmes «réprouvés quant à la foi» (2 Tim. 3:8). Mais la vérité que Dieu lui avait donnée, il l'avait gardée. Aussi pouvait-il dire, triomphant : «J'ai gardé la foi» (2 Tim. 4:7). Chers amis, le diable veut que nous renoncions à ce que Dieu nous a donné. Ces épîtres nous montrent combien il est précieux de tenir ferme. Quel bonheur d'être un chrétien, quelqu'un qui possède la vie éternelle, qui traverse ce monde où l'épreuve abonde tout en étant en relation avec le ciel, avant même d'y arriver ! Il est très doux d'entendre Paul ajouter maintenant : «désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son apparition».

Courage, donc, chers amis croyants et soldats du Christ, car vous aussi recevrez une couronne, puisque celle-ci est pour «tous ceux qui aiment son apparition». Que le Seigneur, dans sa grâce infinie nous garde dans l'assurance que nous sommes des «hommes en Christ», nous efforçant d'être véritablement des «hommes de Dieu», et poursuivant notre route simplement, paisiblement, mais avec ferveur, jusqu'au jour où nous verrons sa face bénie. Quelle réponse ce sera, après tous les exercices rencontrés en chemin, de le voir, Lui, d'être semblables à Lui, et avec Lui pour toujours dans la gloire.

### **15 Chapitre 15 — Les encouragements de la foi aux mauvais jours — Jude 17 à 25**

Il est tout à fait clair que ce pour quoi l'apôtre Jude écrit, ce qu'il a en vue, ce sont les temps de la fin : ce qui s'offrira alors aux regards du Seigneur, et ce que les saints auront à traverser. L'apôtre montre que les ressources seront les mêmes jusqu'à la fin, lorsque sera établi un état de choses tel que le décrivent les versets précédents de l'épître. C'est ce que nous voyons pleinement accompli dans l'histoire et la condition actuelle de l'Église. Mais l'Esprit de Dieu nous donne une parole d'encouragement, pour nous soutenir alors que tout, au dehors comme au-dedans, est propre à nous décourager. Dans la seconde épître de Pierre, le Seigneur nous a dit ce que serait la corruption au dedans, tandis que Jude décrit l'apostasie, c'est-à-dire l'abandon du premier état.

Jude s'adresse toutefois aux fidèles, disant : «Mais vous, bien-aimés, vous édifiant vous-mêmes sur votre très sainte foi, priant par le Saint Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle...» (Jude 20, 21). Quatre mots bien doux ceux-ci : «édifier», «prier», «conserver», «attendre» ! Édifier, c'est-à-dire veiller à ne pas détruire. Ce que l'Esprit prescrit ici, c'est l'édification, ce qui est d'autant plus beau que Jude décrit la ruine et la dissolution, fruits de la corruption qui règne partout. La foi est particulièrement précieuse aux yeux du Seigneur lorsque tout tombe en ruine. Quelle est la garantie des saints qui se réunissent ainsi ? La réponse, c'est «vous édifiant vous-mêmes».

Ici, c'est la fin, mais il y a une ressource qui répond à cet état de choses, suffisante pour la joie des saints. La joie dans le Saint Esprit est l'état normal qui convient aux saints en tous temps. Ne doit-il pas en être ainsi aujourd'hui ? Assurément. Tandis que l'histoire du peuple de Dieu s'assombrit, Dieu suscite toujours une lumière. Et plus les ténèbres s'épaississent, plus vive est cette lumière. Ce principe est merveilleusement illustré dans l'Ancien Testament ; nous nous reporterons à trois passages qui montrent bien que, là où la foi était à l'oeuvre, plus grande était la ruine et plus brillante était la lumière.

1°) 2 Chroniques 30. Les choses allaient bien mal aux jours d'Ézéchias. Les portes étaient fermées et les lampes éteintes. Mais Ézéchias s'adresse à tout le peuple de Dieu, et les fils d'Israël s'assemblèrent et célébrèrent la pâque le quatorzième jour du second mois, en vertu d'un privilège que Dieu leur avait accordé (Nomb. 9:13). «Et il y eut une grande joie», si bien qu'ils résolurent de «célébrer encore sept jours ; et ils célébrèrent les sept jours avec joie» (2 Chron. 30:23). Ézéchias s'était placé simplement devant l'Éternel, et la conséquence immédiate et naturelle fut qu'«il y eut une grande joie à Jérusalem ; car depuis les jours de Salomon, fils de David, roi d'Israël, rien de semblable n'avait eu lieu à Jérusalem» (2 Chron. 30:26).

Ce furent des jours glorieux, sans aucun doute, que ceux du règne de Salomon, mais ceux-ci furent encore meilleurs. On s'aperçoit aussi que lorsque tous furent parfaitement heureux devant l'Éternel, ils commencèrent à s'occuper des intérêts de Dieu. Le peuple apporta «la dîme de tout, en abondance», et les sacrificateurs et les Lévites furent encouragés (2 Chron. 31:4-5). Lorsque la joie dans le Seigneur augmente, l'intérêt que nous portons aux choses qui le concernent, et le souci que nous en avons, s'éveillent. Alors, ce sont des «monceaux» d'offrandes (2 Chron. 31:6, 12) qui s'offrent aux regards du roi qui s'en réjouit. Le Seigneur nous a maintes fois accordé des temps de joie, mais, hélas, comme nous sommes prompts à retomber ! Il en faut ainsi dans l'histoire de Juda.

2°) Tout alla de nouveau bien mal, en effet, jusqu'aux jours de Josias. C'est alors que se produisit un autre réveil. Le mal fut jugé (2 Chron. 34:3-7). Alors «Hilkija, le sacrificateur, trouva le livre de la loi de l'Éternel... Et Shaphan y lut devant le roi» (2 Chron. 34:14, 18). La Parole de Dieu produisit repentance et humiliation et, après ces choses, «Josias célébra à Jérusalem la Pâque à l'Éternel» (2 Chron. 35:1), dont il est dit qu'«on n'avait point célébré en Israël de Pâque semblable depuis les jours de Samuel, le prophète ; et aucun des rois d'Israël n'avait célébré une Pâque comme celle que firent Josias, et les sacrificateurs et les lévites, et tout Juda et Israël...» (2 Chron. 35:18). Ce fut la Pâque la plus remarquable depuis l'établissement du royaume. Même la Pâque de Salomon n'en approcha point. Quel encouragement pour la foi !

3°) Mais, hélas, la jouissance de la bénédiction n'est pas une sauvegarde pour l'âme, si l'oeil n'est pas simple. C'est pourquoi il s'ensuit un déclin encore plus grave : le peuple s'éloigne de nouveau de Dieu, pour s'en aller bientôt en captivité. La grâce de Dieu, cependant, n'abandonne jamais les siens. Par un effet de sa miséricorde, on assiste à un rétablissement partiel au temps d'Esdras. Un réveil remarquable se produit, et beaucoup reviennent de Babylone à Jérusalem, centre de Dieu sur la terre. Ceci n'est qu'un type de ce qui s'est passé de nos jours, où le Seigneur a accompli une oeuvre bénie par son Esprit, ranimant l'intérêt des saints dans sa Parole et les rassemblant à nouveau sur le terrain divin. Néhémie, à la suite d'Esdras, commence à construire sa muraille, réalisant ainsi la séparation. Esdras construisit le temple, et Néhémie la muraille, avec l'aide de beaucoup de serviteurs dévoués. Presque tout le monde était au travail, y compris les soeurs. Certains bâtissaient à deux endroits, notamment les Thekohites (Néh. 3:5-27) bien qu'il soit dit à leur sujet : «mais les principaux d'entre eux ne plièrent pas leur cou au service de leur Seigneur» (Néh. 3:5). Mais l'Éternel discerne toute marque de piété mise en évidence par la réparation de la muraille, qu'il s'agisse de Shallum et de ses filles (Néh. 3:12), de Baruc qui «répara avec zèle» (Néh. 3:20), des sacrificateurs — «chacun vis à vis de sa maison» (Néh. 3:28), ou de Meshullam «vis-à-vis de sa demeure» (Néh. 3:30) dont on peut penser qu'il n'était que locataire.

La Parole de l'Éternel redevient précieuse, objet de l'attention de tous (Néh. 8:1-8), et les versets 9 et 10 montrent quelle joie elle leur apportait car, par deux fois, ces paroles retentirent à leurs oreilles : «ce jour est saint à l'Éternel» ; et l'Esprit proclamait : «La joie de l'Éternel est votre force». Comme cela est beau ! Si nos coeurs trouvent leurs délices en Christ, il y a toujours force et puissance, ainsi qu'intelligence. Voilà pourquoi, aussitôt après, ils célèbrent la fête des Tabernacles. Ils anticipaient le Millénium. En fait, ils avaient alors une plus grande intelligence de la pensée de l'Éternel qu'ils n'en avaient jamais eu dans leur histoire antérieure, car «toute la congrégation de ceux qui étaient revenus de la captivité fit des tabernacles, et ils habitèrent dans les tabernacles ; car les fils d'Israël n'avaient pas fait cela depuis les jours de Josué, fils de Nun, jusqu'à ce jour-là. Et il y eut une très grande joie» (Néh. 8:17). Jamais, aux jours les plus glorieux de la puissance royale, pareille chose n'était arrivée. Je désire seulement souligner ce principe dans l'histoire du peuple de Dieu : s'il y a de la foi et un réel désir de suivre sa Parole, plus les temps sont sombres et plus éclatante est la bénédiction — pourvu qu'il y ait obéissance ; et plus grande est la ruine alentour, plus hardie et agissante devient la foi.

En Jude, qui parle des temps de ruine et de déclin pour l'Église, nous sommes encouragés à nous attendre à de grandes choses, si seulement la foi est à l'oeuvre. «Mais vous, bien-aimés, vous édifiant vous-mêmes sur votre très sainte foi...». C'est évidemment sur la révélation de Dieu — le christianisme en tant que tel — que nous devons édifier. (Ayons toujours la truelle à la main). «Édifier», et non pas détruire, est notre devoir. Le chrétien n'est pas un iconoclaste, destructeur d'idoles, mais un bâtisseur, un témoignage vivant de la vérité qu'il présente.

Un frère parlait ce matin du Saint Esprit comme de celui qui rend témoignage de Jésus, et ici, l'Esprit de Dieu est la source permanente de la puissance, du fait que nous n'en avons aucune. C'est pourquoi, dans la dépendance, nous devons être trouvés «prient par le Saint Esprit». La joie dans l'Esprit résulte de ce que nous nous abandonnons sans réserve aux soins et à la direction de ce Consolateur de nos coeurs qui ne fait jamais défaut. C'est seulement ainsi que nous serons gardés jusqu'à la fin, marchant dans «la communion et la consolation du Saint Esprit». Nous avons été exhortés à aimer, ce matin, mais comment persévérer dans l'amour ? Nous avons ici la réponse : «Conservez-vous dans l'amour de Dieu» (Jude 20). Étant vous-mêmes les objets de l'amour, nés de Dieu, vous ne pouvez faire autrement que d'aimer. Si vous demeurez dans la jouissance de l'amour de Dieu, cet amour déborde malgré vous, sans effort de votre part. Un pommier ne s'«efforce» pas de donner des pommes ! Ne vous efforcez pas d'être quelque chose. Demeurez seulement dans l'amour de Dieu, et vous serez semblables au Fils de Dieu, sans même le vouloir. L'atmosphère dans laquelle nous vivons laisse sur nous des traces, tout comme «l'huile précieuse, répandue sur la tête...d'Aaron, qui descendait sur le bord de ses vêtements», exhalait un parfum partout où il allait (Ps. 133). Si nous nous approchons du Seigneur, nous emporterons avec nous quelque chose du parfum de sa présence. On finit toujours par ressembler à ce dont on est le plus occupé.

«Attendant la miséricorde de notre seigneur Jésus Christ». Non pas exactement la venue du Seigneur, mais l'effet produit par celle-ci. Ceci est en rapport avec notre enlèvement de la scène de ce monde pour être introduits dans notre demeure céleste. Nous savons que nous y sommes attendus, que c'est notre Maison. Dès maintenant, l'Esprit y conduit déjà nos coeurs. Plus nous avançons, plus nous avons le sentiment de l'accueil qui nous attend là-haut !

Christ est là, et l'apôtre Paul tendait toujours vers ce but, par le chemin de la résurrection d'entre les morts. Quand nous nous réveillerons, rendus semblables à Lui, nous dirons : «Béni soit l'Éternel, car sa bonté demeure à toujours». Le désir le plus profond de nos cœurs sera assouvi lorsque nous atteindrons le but vers lequel le Seigneur nous porte. Ne pensez-vous pas que c'est une grâce ? C'est la plus grande grâce que le Seigneur puisse nous accorder. Nous devons le servir, et il faut qu'il soit manifesté en nous. Mais si tous les saints ici présents devaient être enlevés cette après-midi, avant quatre heures, chacun d'eux pousserait un grand soupir en s'écriant : «Merci, mon Dieu, c'est la plus grande grâce que j'ai jamais connue ! Je suis retiré du monde pour toujours, je suis avec le Seigneur, semblable à lui, et plus jamais je ne m'égarerai loin de lui et de sa ressemblance» ! Le Seigneur veuille, dans sa grâce, nous garder et encourager nos cœurs à persévérer dans cette attente.

De quelle manière admirable se termine l'épître, sur ce cri de louange triomphal : «Or, à celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie, — au seul Dieu, notre Sauveur,... gloire, majesté, force et pouvoir... maintenant, et pour tous les siècles ! Amen». Cette pensée n'est-elle pas merveilleuse ? «Avec abondance de joie». Non pas la nôtre, mais celle de Christ, lorsqu'il se présentera cette Église qu'il aime et chérit si fidèlement depuis près de 2000 ans. Ce jour sera celui de la joie de son cœur.

Que le Seigneur nous donne la force de continuer à «édifier» (ne laissez pas tomber la truelle), à «conserver», à «prier par le Saint Esprit», puis à «attendre». Cela remplit toute la vie d'un saint, jusqu'au moment très proche où nous serons nous-mêmes recueillis là-haut, dans la perfection sans nuage de sa propre présence.

### **16 Chapitre 16 — Attendre et Veiller — Luc 12:1-48**

Au chapitre 11 de l'Évangile de Luc, nous voyons le Seigneur formellement rejeté par la nation qui attribue à la puissance du diable cette force dont Il usait pour chasser les démons. Le peuple d'Israël était aveuglé au point d'attribuer à Satan la puissante énergie du Saint Esprit. Ce rejet total de Sa Personne est, je crois, le fondement des remarques que le Seigneur fait à ses disciples au chapitre 12.

Dans ce chapitre, Il parle comme Quelqu'un qui est rejeté, comme Quelqu'un tout à fait en dehors de ce monde, et Il nous donne des instructions des plus touchantes quant à notre marche pendant le temps de son absence. Il dit ce que devrait être la conduite des siens, et comment, dans toutes les difficultés, les tentations et l'opposition que nous pouvons rencontrer ici-bas, d'une manière ou d'une autre, nous devons être soutenus. Le but de tout cela est que nos cœurs soient gardés simplement dans l'attente de Sa venue.

Bien que, comme vous le remarquerez, il soit question de la venue du Seigneur, celle-ci est considérée en rapport avec le Royaume. Le Seigneur revient bientôt, et il y aura des récompenses pour ceux qui l'auront servi pendant son absence. Mais il est très beau de voir de quelle manière notre Seigneur bien-aimé délivre chacune de nos âmes de ce qui est pour elle source de difficultés.

Les principes moraux énumérés dans ce chapitre sont fort intéressants. Comme vous le verrez, ce sont de merveilleux principes de vérité, d'une très vaste portée, que le Seigneur met ici en lumière. Autour de Lui était rassemblée une grande foule qui était restée insensible à la puissance de la vérité. Mais Lui, connaissant les besoins des «Siens», leur expliquait ce que devrait être leur chemin à travers ce monde, pendant le temps de son absence.

«Cependant les foules s'étant rassemblées par milliers, de sorte qu'ils se foulait les uns les autres, il se mit, avant tout, à dire à ses disciples : Tenez-vous en garde contre le levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie. Mais il n'y a rien de couvert qui ne sera révélé, ni rien de secret qui ne sera connu. C'est pourquoi toutes les choses que vous avez dites dans les ténèbres seront entendues dans la lumière, et ce dont vous avez parlé à l'oreille dans les chambres sera publié sur les toits» (Luc 12:1-3). Il commence par nous avertir d'un danger auquel nous sommes tous exposés : «Tenez-vous en garde contre le levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie», car «il n'y a rien de couvert qui ne sera révélé, ni rien de secret qui ne sera connu». Il nous met en garde contre le danger de n'être pas «vrais», de vouloir paraître autre chose que ce que nous sommes. Nous devons veiller à ne pas être hypocrites. L'hypocrisie revêt souvent une forme pseudo-spirituelle, qui nous pousse à vouloir paraître plus spirituels que nous ne sommes.

Prenons le cas d'Ananias et de Sapphira, en Actes 5. Peut-être direz-vous que ce fut très solennel de la part du Seigneur de les faire mourir. Cela est vrai. Mais ils n'avaient point pris garde, ici, à la parole du Seigneur, sinon ils ne seraient pas tombés dans le piège de Satan. Ils désiraient paraître un peu plus pieux qu'ils ne l'étaient vraiment. Nos cœurs ne sont-ils pas soumis à la même tentation ? Nous savons bien que oui ! Le Seigneur aussi le sait, et c'est pourquoi Il nous dit : «Tenez-vous en garde contre le levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie».

Puis Il ajoute que tout doit être manifesté. Mais la lumière est déjà venue, et ce dont un chrétien en bon état fait ses délices, c'est la lumière de Dieu. Il n'attend pas que le tribunal de Christ déclare les motifs de ses actes. «Nous avons été manifestés à Dieu, et j'espère aussi que nous avons été manifestés dans vos consciences» (2 Cor. 5:11). Les ressorts de nos actions révèlent ce que nous sommes vraiment devant Dieu. Un chrétien devrait être parfaitement transparent, sinon il ne ressemble pas à Christ. Vous pouvez sonder mon cœur et mes pensées, dit Paul, je n'ai rien à cacher, tout est maintenant découvert.

Ce qui suit, c'est pour nous dire que nous traversons un monde où nous devons nécessairement rencontrer de la persécution à cause de Christ. «Mais je vous dis à vous, mes amis : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus ; mais je vous montrerai qui vous devez craindre ; craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne : oui, vous dis-je, craignez celui-là. Ne vend-on pas cinq passereaux pour deux sous ? et pas un seul d'entre eux n'est oublié devant Dieu. Mais les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas ; vous valez mieux que beaucoup de passereaux» (Luc 12:4-7). Quelle bénédiction d'entendre ce que le Seigneur dit ici ! Il avait été rejeté : ses disciples pouvaient-ils s'attendre à être traités d'une manière différente ? Ni vous ni moi n'avons connu le même sort, mais tel fut pourtant le cas pour beaucoup de ses saints bien-aimés. Quel réconfort, pour les martyrs d'autrefois, ont dû être ces paroles : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus». L'importance de toutes choses, dans ce chapitre, est considérée, non pas en rapport avec le corps, mais en rapport avec l'état de l'âme devant Dieu. C'est pourquoi les ennemis et les craintes sont mis de côté. Il n'est question ni des corps ni des biens, mais de l'âme en rapport avec Dieu et l'éternité.

La crainte de l'homme est conjurée par une plus grande crainte, qui est la crainte de Dieu. Rien si ce n'est la crainte de Dieu ne peut surmonter celle que nous inspire l'homme. Nous aurons peur des hommes qui nous entourent si la crainte de Dieu ne gouverne pas nos cœurs. Mais le Seigneur dit : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps». Avec les mots les plus simples, Il nous encourage, car la crainte de Dieu agit d'une manière merveilleuse dans le cœur. Puis Il demande : «Ne vend-on pas cinq passereaux pour deux sous ? et pas un seul d'entre eux n'est oublié devant Dieu. Mais les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas ; vous valez mieux que beaucoup de passereaux».

Remarquez bien qu'au verset 5, c'est «craignez celui-là», tandis qu'au verset 7, c'est «ne craignez donc pas». Il n'y a là aucune contradiction. Au verset 5, c'est la sainte crainte d'un enfant qui redoute de faire ce qui attristerait le Seigneur, tandis que le verset 7 nous donne l'assurance que Dieu prend soin de nous. Si Dieu ne perd pas de vue le passereau, combien cela est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de ses serviteurs et de ses saints ! Les soins de Dieu, dans leurs détails les plus exquis, sont soulignés d'une manière extrêmement touchante : «les cheveux même de votre tête sont tous comptés». Nous avons ici la preuve de l'intérêt béni — oh !

combien — que Dieu nous porte, comme du fait que son regard est sur nous, avec tout l'amour, toute la tendresse de son cœur de Père ! Il fait bon cultiver en nous cette pensée, en traversant ce monde. Quelle bénédiction d'avoir la certitude que nous sommes les objets de son intérêt, qu'il a véritablement compté les cheveux de nos têtes. Si nous en sommes persuadés, nous pouvons tout Lui remettre.

Le Seigneur va plus loin maintenant : «Et je vous dis : Quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de l'homme le confessaera aussi devant les anges de Dieu ; mais celui qui m'aura renié devant les hommes sera renié devant les anges de Dieu» (Luc 12:8-9). Il y a quelque chose de plus maintenant ; Dieu ne prend pas seulement soin de nous, mais le Seigneur va nous confesser devant les anges de Dieu si nous le confessons ici-bas. C'est le sentiment que son regard est sur nous, qu'il sait exactement ce qu'est notre chemin, et que, bientôt, Il reconnaîtra publiquement ce qu'a été le vôtre, ainsi que le mien, en traversant ce monde. Combien cela réjouit le cœur des saints !

Puis Il ajoute une troisième chose : «Quiconque parlera contre le fils de l'homme, il lui sera pardonné ; mais à celui qui aura proféré des paroles injurieuses contre le Saint Esprit, il ne sera pas pardonné» (Luc 12:10). Voilà une déclaration merveilleuse, car, comme vous le voyez, le Seigneur parle du témoignage rendu au Saint Esprit par un chrétien, comme s'il disait : «Je vous ai placés ici-bas pour moi-même, et si quelque parole blasphématoire est prononcée contre vous, elle ne sera pas pardonnée». Où est maintenant la demeure du Saint Esprit ? Dans l'Assemblée, et dans chaque chrétien individuellement. Voilà pourquoi, en vérité, le Seigneur considère les Siens comme étant ici-bas ses témoins à Lui. C'est une place merveilleuse que celle du chrétien maintenant dans ce monde, tandis qu'une immense responsabilité incombe à ceux qui nous entourent.

«Et quand ils vous mèneront devant les synagogues et les magistrats et les autorités, ne soyez pas en souci comment, ou quelle chose vous répondrez, ou de ce que vous direz ; car le Saint Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faudra dire» (Luc 12:11-12). Telle est la divine compétence du croyant, grâce au Saint Esprit, en toute circonstance. Que pourrions-nous souhaiter de plus ? Les soins de Dieu, la récompense de Christ, l'énergie du Saint Esprit pour nous soutenir — toutes ces choses étant la part de chaque enfant de Dieu — doivent répondre aux besoins de nos âmes pendant le temps de l'absence de notre Seigneur. Vienne la persécution, vous serez soutenus. L'apôtre dit : «parce qu'à vous, il a été gratuitement donné, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui...» (Phil. 1:29). Vous recevrez peut-être des reproches. Les apôtres en Actes 5:41, se réjouissaient «d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom...» Un chrétien doit s'attendre à être traité comme son Maître. Mais quoi qu'il arrive, il a l'appui du Seigneur, et l'énergie de l'Esprit de Dieu pour le soutenir.

Pour moi, bien sûr, il va sans dire que lorsque le Seigneur dit : «Le Saint Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faudra dire», il s'agit de l'Esprit qui n'est pas attristé chez un chrétien, car c'est pour Christ que nous sommes ici. Il n'est pas question, dans ce passage, du ministère dans l'Assemblée — bien que ce principe demeure vrai — mais de tout ce qui sort de nos lèvres chaque jour. Nos paroles et notre vie devraient faire impression sur le monde qui nous entoure. S'ils vous font comparaître devant les magistrats, «ne soyez pas en souci comment, ou quelle chose vous répondrez,... car le Saint Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faudra dire», ce qui signifie, en clair, que chaque enfant de Dieu est considéré comme le porte-parole de Dieu, directement inspiré par Son Esprit, de telle sorte que le monde ait conscience que c'est Dieu qui a parlé. Le christianisme ainsi considéré est quelque chose de très sérieux. Mais je ne pense pas qu'à cause d'une si grande responsabilité, nos cœurs reculent devant ce que le Seigneur nous dit ici.

À ce moment-là, on interrompt le Seigneur. Un homme vient Lui demander de régler un différend entre lui et son frère : «Et quelqu'un lui dit du milieu de la foule : Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. Mais il lui dit : Homme, qui est-ce qui m'a établi sur vous pour être votre juge et pour faire vos partages» ? (Luc 12:13-14). Le Seigneur n'était pas venu pour juger, mais révéler Dieu dans sa bonté parfaite. Il reviendra bientôt, à la fois pour juger et pour séparer. Mais ce n'était pas encore le moment. Il saisit cependant cette occasion pour exposer à ses disciples une vérité des plus importantes. «Et il leur dit : Voyez, et gardez-vous de toute avarice ; car encore que quelqu'un soit riche, sa vie n'est pas dans ses biens» (Luc 12:15). Bien que celui qui détenait l'héritage n'y eût aucun droit, et faisait preuve d'avarice en le gardant pour lui, cependant l'autre était tout aussi avare en voulant se l'approprier. Il y a là un principe très important, que le Seigneur énonce pour notre bien. Ailleurs, l'Esprit de Dieu nous demande de «mortifier» en nous «la cupidité, qui est de l'idolâtrie» (Col. 3:5). «Encore que quelqu'un soit riche, sa vie n'est pas dans ses biens», elle est véritablement dans sa jouissance de Dieu.

Cette interprétation donne lieu à la parabole suivante : «Et il leur dit une parabole disant : Les champs d'un homme riche avaient beaucoup rapporté ; et il raisonnait en lui-même, disant : Que ferai-je, car je n'ai pas où je puisse assembler mes fruits ? Et il dit : Voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y assemblerai tous mes produits et mes biens ; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens assemblés pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais grande chère. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même, ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? (Luc 12:16-20). Cet homme pensait pouvoir amasser encore des biens pour lui-même. Mais Dieu ne le voulait pas, et, au milieu de ses projets, il est ôté de la terre. Qu'advint-il de son âme ? C'est une question des plus sérieuses.

«Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche quant à Dieu» (Luc 12:21). Je crois que nous avons ici le remède contre l'avarice : être «riche quant à Dieu». L'apôtre Paul développe ce sujet lorsqu'il écrit à son enfant Timothée : «Or la piété avec le contentement est un grand gain. Car nous rien apporté dans le monde, et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter. Mais ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits. Or ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition ; car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent : ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs. Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses, et poursuis la justice, la piété, la foi, l'amour, la patience, la douceur d'esprit...» (1 Tim. 6:6 :11). Ces versets montrent le danger qui nous guette, tandis que le remède est indiqué dans le même chapitre : «Ordonne à ceux qui sont riches dans le présent siècle, qu'ils ne soient pas hautains et qu'ils ne mettent pas leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais dans le Dieu qui nous donne toutes choses richement pour en jouir ; qu'ils fassent du bien ; qu'ils soient riches en bonnes oeuvres ; qu'ils soient prompts à donner, libéraux, s'accumulant comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin qu'ils saisissent ce qui est vraiment la vie» (1 Tim. 6:17-19). Mais dites-vous, quel mal y a-t-il dans les richesses ? et si cela vous empêchait d'aller au ciel ? «Je n'avais jamais pensé à ça» répondez-vous. Il est probable que peu d'hommes y pensent, mais c'est un grand danger sinon notre Seigneur n'aurait pas dit : «Combien difficilement ceux qui ont des biens entreront-ils dans le royaume de Dieu» (Marc 10:23). Ce n'est pas dans l'argent qu'est le mal, mais dans «l'amour de l'argent» qui est «une racine de toutes sortes de maux».

C'est là le principe, et «Gardez-vous de toute avarice» est le remède infaillible de Dieu. Je n'oublierai jamais ce cher vieux serviteur de Dieu méditant sur ce chapitre, il y a trente cinq ans, qui arrivé à ce verset, nous dit : «Lequel d'entre nous ne souhaiterait pas avoir en poche un billet de 10 livres plutôt qu'un billet de 5 livres» ? Cela nous interpelle tous. Mais Dieu dit : «Insensé». Celui qui s'engage dans cette voie est repris, parce qu'il permet aux choses d'ici-bas de gouverner sa vie, au lieu de vivre dans l'assurance de l'amour et des soins du Père.

Amis bien-aimés, qu'il est beau de voir comment le Seigneur remédie à cette tendance de nos coeurs à l'avarice ! Et ce remède, le voici : être riche quant à Dieu. Dieu sonde notre âme. Que signifie être riche quant à Dieu ? Je ne pense pas qu'il s'agisse de beaucoup donner. Je pense que la veuve de Luc 21 était riche quant à Dieu. Elle jeta deux pites au trésor, c'est-à-dire très peu de chose. On entend souvent dire : «voilà ma pite» par allusion à la parole de cette veuve. Mais est-ce bien la moitié de ce que vous possédez ? Cette femme jeta ses deux pites, et je suis sûr que c'est pour cela que le Seigneur le remarque. La tentation était grande pour elle de n'en donner qu'une et de garder l'autre pour elle-même. Mais cette femme était riche quant à Dieu, aussi jeta-t-elle au trésor, pour l'oeuvre du Seigneur, «de sa pénurie, tout ce qu'elle avait pour vivre», nous est-il dit, ne gardant rien pour elle, bien qu'elle fût veuve.

Je pense qu'à sa place, nous nous serions dit que nous allions donner une pite au Seigneur, et garder l'autre pour nous-même. S'il ne me restait plus que deux pièces d'argent et que j'en donnais une au Seigneur, gardant l'autre pour moi-même, je crois, hélas, que j'aurais l'impression d'avoir fort bien agi ! Mais cette veuve, bien-aimés, jeta tout son argent au trésor ! Cela prouve combien elle était riche quant à Dieu. L'important n'est pas le montant de la somme, car le Seigneur ne mesure jamais ce que j'ai donné, mais ce qui me reste après avoir donné. Cette veuve illustre bien ce qu'il faut entendre par «riche quant à Dieu». Il se peut d'ailleurs que vous n'ayez rien à donner tout en étant «riche quant à Dieu». Vous êtes attaché à Lui, vous vivez pour Lui, en relation étroite avec Lui. Voilà le sens de cette expression. Dieu règne sur votre âme dont Il est le Maître absolu. De toute façon, c'est là le seul remède à l'avarice contre laquelle notre Seigneur et Maître nous met en garde.

Puis, le Seigneur continue et aborde un sujet d'une portée bien plus vaste que celui des richesses : celui de la pauvreté. «La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement. Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'ont pas de cellier ni de grenier ; et Dieu les nourrit : combien valez-vous mieux que les oiseaux ! Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne peut ajouter une coudée à sa taille ? Si donc vous ne pouvez pas même ce qui est très petit, pourquoi êtes-vous en souci du reste ? Considérez les lis, comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent ; cependant je vous dis que même Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Et si Dieu revêt ainsi l'herbe qui est aujourd'hui au champ et qui demain est jetée dans le four, combien plus vous vêtira-t-il, gens de petite foi ! Et vous, ne recherchez pas ce que vous mangerez ou ce que vous boirez, et n'en soyez pas en peine ; car les nations du monde recherchent toutes ces choses, et votre Père sait que vous avez besoin de ces choses...» (Luc 12:23-30).

Vous avez là une catégorie de personnes bien plus vaste, je crois, que celle dont faisait partie l'homme riche. Dans ce monde, il y a beaucoup plus de gens victimes de la pauvreté que des richesses ! «Comment vais-je pouvoir joindre les deux bouts ?» Voilà une question qui étreint souvent les coeurs, même lorsqu'elle n'est pas exprimée. Le souci, tel un chancre, détruit la vie de plus d'un cher enfant de Dieu ! Si telle est votre condition présente, ces paroles du Seigneur : «Ne soyez pas en souci» et «votre Père sait», sont bien propres à consoler vos coeurs ! Le Seigneur, ici, nous dit clairement de ne pas nous soucier du lendemain.

À ce propos, il y a une parole touchante à la fin du chapitre 6 de Matthieu, dont je me demande si vous ne l'aviez jamais remarquée : «Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain, car le lendemain sera en souci de lui-même : à chaque jour suffit sa peine» (Matt. 6:34). Combien de fois, mes amis, nous sommes-nous tourmentés de ce qui arriverait le lendemain, pour découvrir, le moment venu, de quelle manière merveilleuse le Seigneur était intervenu ! Nous avons découvert que ses soins et son amour étaient venus au-devant de tous nos besoins, et qu'il avait fait beaucoup plus que d'y répondre. «Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses». Quelle douceur dans ces paroles ! Ces trois mots : «votre Père sait» me paraissent infiniment précieux. Bien-aimés, gravons-les tout au fond de nos coeurs ! Se rappeler que «notre Père sait», c'est faire régner la paix dans nos coeurs. Nous n'aurons d'ailleurs peut-être jamais à faire face à demain, car avant que demain vienne, le Seigneur sera peut-être revenu, et nous serons arrivés dans la Maison de notre Père céleste.

Je suis persuadé que lorsqu'ils approchèrent de la Mer Rouge, et, plus tard, du Jourdain, les fils d'Israël se sont demandé comment ils allaient pouvoir traverser, mais lorsqu'ils arrivèrent sur place, il n'y avait plus ni mer ni fleuve à traverser, rien que la terre ferme ! Et, en principe, il en est de même pour nos âmes. Nous sommes tellement enclins à ne pas compter sur Dieu ! Mais le Seigneur nous dit ici de ne compter que sur les soins de notre Père. Alors, seulement, notre coeur sera libre. Puis Il ajoute : «Mais recherchez son royaume, et ces choses vous seront données par-dessus» (Luc 12:31). Les soins du Père, le royaume du Père, le bon plaisir du Père, tout est lié ! Que l'objet de vos affections soit les choses et les intérêts qui Le concernent.

«Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume» (Luc 12:32). Telle est la déclaration suivante, si propre à réjouir nos coeurs ! Bien-aimés, s'il plaît à votre Père de vous donner le royaume, pensez-vous qu'Il puisse vous mesurer le pain qui vous est nécessaire ? Considérez ce royaume : tout ce qui touche à la gloire de Christ, ce lieu où l'amour du Père est connu et où tout parlera de Christ ! Et bien, nous dit-Il : «il a plu à votre Père de vous donner le royaume», c'est-à-dire tout ce qui découle de la place que Christ occupe désormais et qu'Il partage avec les siens. Paul peut bien dire : «Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui» ? (Rom. 8:32)

Le Seigneur n'a-t-Il pas une manière touchante de gagner nos coeurs ? Le soin qu'Il prend de nous délivrer des pièges et des difficultés est quelque chose de merveilleux. Ici, tout est balayé : l'hypocrisie, la crainte de l'homme, l'avarice, le souci. Si vous pouvez me montrer un coeur délivré de tout ce qui n'est pas vrai, de toute crainte de l'homme et de toute avarice, un coeur rempli du sentiment d'être riche quant à Dieu, et délivré également de tous les soucis relatifs à cette vie présente, alors je vous montrerai un coeur libre désormais, et prêt à être occupé du Seigneur sans distraction !

Voilà ce que le Seigneur désire, et, ce point étant acquis, Il peut maintenant dire : «Vendez ce que vous avez, et donnez l'aumône ; faites-vous des bourses qui ne vieillissent pas, un trésor qui ne défaille pas, dans les cieux, d'où le voleur n'approche pas, et où la teigne ne détruit pas ; car là où est votre trésor, là sera aussi votre coeur» (Luc 12:33-34). Tout, dans ce monde, est condamné à vieillir, à se corrompre ou à être la proie des voleurs. Un «trésor dans les cieux» est la seule chose qui demeure. Je sais bien que les hommes disent souvent que là où est leur coeur, là aussi est leur trésor. En un certain sens, cela est vrai, mais il n'en reste pas moins que ce trésor est sans valeur, puisqu'il n'est que pour un temps. On trouve parfois des gens qui ont laissé leur coeur s'attacher aux richesses de ce monde. Que leur arrive-t-il bientôt ? Le trésor n'est plus, et le coeur reste désolé : Ils n'avaient pas de «trésor dans les cieux» ! Il me semble vous entendre dire : Mais j'essaye de faire de Jésus mon Trésor ! Vous n'y arriverez pas en faisant des efforts. Ne vous «efforcez» pas de faire du Seigneur votre trésor ! N'avez-vous jamais remarqué que le Seigneur Jésus possède dès maintenant, sur la terre, un trésor particulier qui n'a pas de prix ? Mais quel est ce trésor ? Suis-je moi, son trésor ? Paul pouvait dire : «Le Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Gal. 2 : 20). L'Église, bien sûr, qu'Il a aimée d'un amour plus grand et plus fort que la mort, est son trésor. Mais si je ne saisis pas personnellement ce fait merveilleux, je ne le saisirai pas non plus collectivement ; «... qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi» : trésor inestimable que chaque âme doit s'approprier. Si vous jouissez de cela, vous aurez d'abord le sentiment d'être son trésor ici-bas, et, bientôt après, la certitude qu'Il deviendra votre trésor là où Il est.

Lorsque cet état de coeur est réalisé, le Seigneur nous dit : «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées : et soyez-vous mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne des noces, afin que, quand il viendra et

qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt» (Luc 12 :35-36). Tout doit être prêt dès maintenant pour sa venue. C'est comme s'il disait : «Je reviens, et je veux que vous m'attendiez, d'un coeur aimant et sincère». Il nous est demandé de ceindre nos reins au verset 35. Et au verset 37, Il dit que Lui-même bientôt se ceindra. Ne laissons pas nos affections vagabonder. Nos reins doivent être ceints de la vérité. Nos affections doivent être dirigées, gouvernées, contrôlées par la vérité de Dieu, car une personne dont les reins ne sont pas ceints n'est pas apte à servir. Dans le premier chapitre de l'Apocalypse, le Seigneur est «vêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds» (Apoc. 1:13), ce qui évoque la sacrificature faisant l'appréciation de la pureté. Elle n'était pas relevée, comme pour le service. Mais ici, c'est bien du service qu'il s'agit.

Nous devons attendre et veiller, avec nos lampes allumées. Mais que signifie une lampe allumée ? Certainement pas beaucoup de prédications ! Les reins ceints parlent d'affections qui sont en règle avec Christ, tandis que les lampes allumées sont la preuve que vous guettez son retour. Vous veillez toute la nuit. Si vous vous endormez, la mèche de votre lampe s'allonge : il faut la moucher, sinon la lumière baisse et n'éclaire pas le monde. Mais le Seigneur voit-Il que vous veillez ? «Oh ! dites-vous, je crois ferme à la venue du Seigneur» ; moi aussi, mais je dois m'interroger pour savoir si la venue du Seigneur me tient à coeur. Car, voyez-vous, il faut si peu de chose pour que la lumière faiblisse !

Au chapitre 25 de Matthieu, il est écrit des dix vierges qu'«elles s'assoupirent toutes et s'endormirent» (Matt. 25:5). Et remarquez bien que cinq d'entre elles avaient de l'huile dans leurs vaisseaux. Je peux très bien m'endormir avec le Saint Esprit dans mon coeur. C'est pourquoi l'apôtre dit : «Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres ; car ceux qui dorment, dorment la nuit...» (1 Thess. 5:6). Veiller la nuit est un peu pénible. Cela exige de la vigilance, de la prudence, et un réel exercice d'âme devant Dieu. Il faut que ceux qui nous entourent sachent que nous sommes, de toute évidence, des gens qui en ont pratiquement fini avec la terre. Nous devons être «semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne des noces, afin que, quand il viendra, et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt» (Matt. 25:36). C'est une image très simple. Permettez-moi de vous poser cette question : «Aimeriez-vous qu'il revienne maintenant» ? Est-ce que je veille ? Mon coeur brûle-t-il vraiment de le voir revenir ? Sinon, c'est que je ne vais pas bien moralement. Je ne voudrais pas me faire des illusions !

«Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira. Et s'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième, et qu'il les trouve ainsi, bienheureux sont ces esclaves-là. Mais sachez ceci, que si le maître de la maison eût su à quelle heure le voleur devait venir, il eût veillé et n'eût pas laissé percer sa maison. Vous donc aussi soyez prêts ; car, à l'heure que vous ne pensez pas, le fils de l'homme vient» (Matt. 25:37-40). Nous en venons maintenant à la responsabilité. Je crois qu'attendre est une preuve d'affection. Mais il est dit ici : «Bienheureux sont ces esclaves que le maître, quand il viendra, trouvera veillant». Et cela est répété trois fois dans ce passage : aux versets 37, 38 et 43. Il y a une bénédiction dans l'attente, il y en a une autre dans le fait de veiller, et une autre encore qui s'attache au service. Qu'en est-il de nous ? Nous consacrons-nous vraiment au service de notre Seigneur bien-aimé ? Sommes-nous décidés à Lui plaire ? Nous ne pouvons pas plaire à tout le monde. C'est une grave erreur d'essayer de le faire. Contentez-vous de pouvoir plaire au Seigneur seul. Il n'est pas question de plaire à qui que ce soit d'autre !

Et maintenant, remarquez que les serviteurs dans ce passage, veillent chacun en rapport avec son service, et le Seigneur dit : «En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira». C'est le repos. Nous l'avons servi, et ce qu'il se propose, c'est de nous donner du repos, comme s'il disait : Je vous ferai asseoir et je vous servirai». Qu'est-ce que cela veut dire, sinon, je crois, qu'il nous a déjà servis ici-bas, mais qu'il est monté, Homme divin, dans la gloire où Il ne cessera jamais d'être cet Homme. Il est l'Homme qui nous a servis jusqu'à la mort, puis, dans la gloire, Il nous fera asseoir comme ses invités dans la Maison du Père. C'est là qu'Il nous introduira et que, dans son Amour, Il nous comblera éternellement de sa bénédiction. L'amour aime servir, c'est pourquoi Il nous fera mettre à table et nous servira. Combien nous apprécierons alors de recevoir des bénédictions — bénédictions d'autant plus précieuses qu'elles nous seront dispensées par sa propre main, de son coeur débordant d'un amour qui ne varie ni ne tarit jamais. Heureux sommes-nous d'être ses serviteurs et de Le connaître !

Puis vient cette injonction : «Vous donc aussi, soyez prêts ; car, à l'heure que vous ne pensez pas, le fils de l'homme vient» (Matt. 12:40) ; Pierre veut alors savoir à qui exactement s'applique cette parabole, et il obtient satisfaction : «Et le Seigneur dit : Qui donc est l'économiste fidèle et prudent que le maître établira sur les domestiques de sa maison, pour leur donner au temps convenable leur ration de blé ? Bienheureux est cet esclave-là, que son maître lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens» (Matt. 12:42-44). Qui est maintenant cet «économiste fidèle et prudent» ? Voilà une question que je dois me poser à moi-même. Suis-je un serviteur fidèle, un «économiste prudent» ? Il ne s'agit pas de réussite. Le Seigneur ne me demande jamais de «réussir». Non. La question est de savoir si je suis prudent, et fidèle. Pour réussir véritablement, il faut que je sois fidèle, et prudent. Beaucoup de serviteurs n'ont pas réalisé pleinement cette vérité, parce qu'ils ont eu peur de compromettre leurs chances de succès. Le Seigneur nous a dit, à nous aussi : «Et longtemps après, le maître de ces esclaves vient et règle compte avec eux. Et celui qui avait reçu les cinq talents vient et apporta cinq autres talents, disant : «Maître, tu m'as remis cinq talents ; voici, j'ai gagné cinq autres talents par-dessus. Son maître lui dit : Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître» (Matt. 25:19-21). Remarquez bien que l'esclave est récompensé pour avoir été «bon et fidèle», non pas pour avoir bien réussi. J'aimerais trouver un tel homme, semble dire le Seigneur. Oh ! Ne cherchez pas autour de vous pour voir qui est cet homme ! L'important, pour vous et pour moi, est de nous poser cette question : «Suis-je cet homme» ? Le Seigneur veuille exercer nos coeurs à ce sujet !

J'aimerais que le Seigneur me trouve en train de faire exactement ce qu'Il voudrait que je fasse. Aimerais-je qu'Il me trouve occupé de mille et une petites choses lorsqu'Il viendra ? Certainement pas ! Alors, c'est que j'en ai fini avec ces choses-là, Notre privilège est de donner aux autres «au temps convenable leur ration de blé». «Bienheureux est cet esclave-là, que son maître lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi».

Et maintenant, bien-aimés, je suis sûr que nous serons heureux au plus profond de notre âme si sa Parole a la place qui lui est due dans nos coeurs et nos consciences. Dieu nous préserve d'être trouvés dans l'état décrit au verset suivant : «Mais si cet esclave-là dit en son coeur : Mon maître tarde à venir, et qu'il se mette à battre les serviteurs et les servantes, et à manger et à boire et à s'enivrer...» (Luc 12:45). Quel triste état ! Ne retardons pas sa venue ! Si l'esclave renonce à attendre la venue du Seigneur — comme l'Église l'a fait dans son ensemble — alors il se met à battre les serviteurs et les servantes — comme l'a fait Rome — «et à manger et à boire et à s'enivrer», c'est-à-dire en retournant dans le monde — à la manière d'un protestantisme purement formel. Faire la guerre aux enfants de Dieu est aussi mal que de s'enivrer. Le Seigneur veuille nous garder dans sa lumière, attendant simplement sa venue, avec des coeurs heureux remplis de son amour, consacrant nos vies à son service, et veillant sans cesse jusqu'à son retour. Alors, en un clin d'oeil, nous serons dans la maison du Père, dans une joie et un repos éternels.

Attendre et veiller jusqu'à ce qu'Il vienne, voilà ce à quoi nous sommes appelés. Ces deux mots ne sont pas tout à fait synonymes, et je ne saurais mieux expliquer leur différence que par cette illustration qui me fut suggérée récemment par un petit groupe de pêcheurs du golfe du Forth avec qui je parlais.



La petite flottille au complet vient d'arriver sur les lieux de pêche, lorsqu'un vent d'Ouest se met à souffler furieusement et que l'ouragan s'abat sur eux. Après avoir rapidement rentré leurs filets, les pêcheurs doivent fuir, poussés par le vent. Chaque jour, le vent les emporte un peu plus loin de chez eux, où il règne maintenant une grande inquiétude à leur sujet. Enfin, la tempête s'apaise, et le vent virant au Sud-Est, les bateaux, qui ont tous survécu à la tempête, prennent le chemin du retour.

Ce faisant, ils réussissent à acheminer un message jusqu'au rivage, disant : Tous sains et saufs ; nous rentrons». Et la bonne nouvelle se répand comme une traînée de poudre, d'un bout à l'autre du village, apportant la joie à plus d'un coeur angoissé.

Ils remontent maintenant l'estuaire du Firth à toute allure, vent en poupe et portés par la marée. Le vieux patron du bâtiment de tête a un télescope qu'il braque dès qu'il arrive en vue de l'extrémité de la jetée. Après avoir longuement regardé, il dit à son équipage : «Tout le village est rassemblé sur la jetée, mes braves, guettant notre retour» — ce qui réjouit tous les hommes à bord.

Comme le bateau approche rapidement, le télescope est à nouveau braqué, et cette fois, on entend le patron dire à mi-voix : «Dieu la bénisse, chère âme» tandis qu'une larme coule le long de sa joue halée.

«Que vois-tu donc» ? demande Jim, le matelot qui est à la barre.

Je vois ma vieille femme tout au bout de la jetée, sans rien qu'un fichu sur la tête, en train de guetter le retour de son vieux ! Et deux ou trois larmes tombent encore sur le pont.

«Est-ce que tu vois ma femme à moi aussi» ?

Non, Jim, je ne la vois pas. Elle y est p't-être, mais je la vois pas.

Entre temps, le brave voilier s'est approché du port, et le vieux couple échange des salutations émues, avant de s'étreindre chaleureusement lorsque le vieux marin débarque enfin.

Aucun accueil spécial à l'adresse du pauvre Jim qui, plutôt attristé, remonte d'un pas lourd la rue du village jusque chez lui. Un coup d'oeil jeté par la fenêtre lui montre sa femme assise au coin du feu, plongée dans un livre.

Jim ouvre la porte. Elle entend le loquet, lève les yeux et dit : «Oh ! mon cher Jim, je suis si heureuse de te voir revenir, je t'attendais».

C'est probable, mais la femme du patron, elle, elle le guettait au bout de la jetée !

N'y a-t-il pas une différence entre attendre le Seigneur et veiller jusqu'à ce qu'Il vienne ?

Dieu veuille nous accorder de veiller véritablement jusqu'au retour de son Fils. Amen.

**L'âme criblée ou Simon-Pierre Méditations sur Luc 22:14-34 — 2 Cor. 12 — Deut. 8 — Psaume 23**

**Table des matières**

- 1 L'âme criblée on Simon-Pierre — Luc 22:14-34
- 2 Sur 2 Corinthiens 12
- 3 Deutéronome 8
- 4 Psaume 23

**1 L'âme criblée ou Simon-Pierre — Luc 22:14-34**

J.N. Darby ; CW 16 p. 85-92

Chers amis, il nous est bon et précieux de pouvoir regarder au Seigneur ; s'il nous fallait toujours avoir les yeux tournés sur nous-mêmes, non seulement nous ne ferions pas de progrès, mais nous serions entièrement découragés par la pensée du mal qui se trouve en nous. S'enfermer dans l'idée du mal, c'est s'ôter la force de le surmonter.

Il est frappant de constater quelle est la nature de la chair, et quel est l'aveuglement du coeur de l'homme ; quelles misères se placent entre Dieu et nous, pour nous cacher ce que nous devrions voir clairement ; et jusqu'à quel point les pensées du coeur naturel suivent leur cours malgré la présence du Seigneur et nous ôtent la conscience des choses les plus frappantes qui nous entourent. C'est ce que nous voyons dans la scène qui nous est présentée ici.

Le Seigneur Jésus allait accomplir une oeuvre qui n'a pas de pareille ; il allait subir la colère de Dieu pour nous, pauvres pécheurs ; il traversait des circonstances qui auraient dû émouvoir le coeur de ses disciples. — Il venait de leur parler, dans les termes les plus touchants, de la pâque qu'il voulait manger avec eux avant de souffrir ; il leur avait dit que l'un d'entre eux le trahirait. Tout cela aurait dû les frapper et remplir leurs coeurs ; mais ils n'y comprenaient rien : ils étaient à se disputer pour savoir celui qui serait estimé le plus grand.

Pour nous, qui lisons ce fait, le rideau est tiré, et nous avons de la peine à comprendre que les disciples aient pu s'occuper de choses pareilles, car nous savons de quoi il s'agissait dans ce moment là. Et cependant, que de choses peuvent nous distraire nous-mêmes de ce qui occupait alors le coeur de Jésus, quoique nous ayons plus de lumière que ses disciples. Mais tel est le coeur de l'homme en présence des vérités les plus sérieuses et les plus solennelles ! La mort de Jésus devrait exercer la même puissance, avoir le même prix pour nos coeurs, qu'elle eût dû avoir pour les coeurs des disciples.

Le Seigneur est avec nous quand nous sommes réunis autour de lui ; mais nous savons quel ordre de pensées traverse souvent, dans ce cas, nos coeurs et nos esprits, et on le voit ici dans les circonstances les plus propres à nous toucher. Jésus dit à ses disciples que son sang va être versé pour eux ; «la main de celui qui me livre, ajoute-t-il, est avec moi à table ; ... mais malheur à cet homme» par qui je suis livré ; — alors ils se demandent qui sera celui d'entre eux qui commettra cette action, quand on aurait pu penser qu'ils ne s'occuperaient que de la mort de leur Maître !

«Il arriva aussi une contestation entre eux, pour savoir lequel d'entre eux serait estimé le plus grand». Hélas ! chers amis, si nous interrogeons nos propres coeurs, nous y trouverons le plus souvent ces deux choses : des sentiments vrais, qui, en réalité, témoignent de notre amour pour Jésus ; mais, peut-être aussi, dans la même demi-heure, des choses qui ne valent pas plus que cette contestation des disciples. Nous apprenons ainsi quelle est la folie et la vanité du coeur de l'homme.

Le Seigneur, toujours plein de douceur et de débonnairété, s'oublie lui-même pour s'occuper de ses disciples ; et il leur dit : «Que le plus grand parmi vous soit comme le plus jeune, et celui qui conduit comme celui qui sert». Il saisit l'occasion pour leur faire comprendre, par son exemple, quel est l'amour de Dieu, quelle grâce se trouve toujours en lui, et à quelle fidélité ils sont redevables. C'est comme s'il leur eût dit : Vous n'avez pas besoin de vous élever, mon Père vous élèvera. «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans les tentations». Eh bien ! «je vous confère un royaume, comme mon Père m'en a conféré un, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table, dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël».

Au lieu de s'irriter au sujet de la misérable conduite de ses disciples, Jésus leur montre que, s'il n'y a pas de grâce dans les hommes, il y en a dans un homme, c'est-à-dire en Lui.

Cette grâce est parfaite en Jésus, et il y place ses disciples, quels qu'aient été leurs rapports avec lui. Il les établit dans la grâce, au lieu de les abandonner à la folie de la chair qui s'était manifestée au milieu d'eux : Je suis tout grâce envers vous, et je vous confie le royaume !

Chers amis, nous sommes placés sous la grâce ; elle fait toujours appel à nous. Elle reconnaît que, malgré toute notre faiblesse, nous avons persévéré avec Jésus ; elle nous en tient compte ; et en vertu de cela le Seigneur nous donne un royaume, comme son Père lui en a donné un. Il faut néanmoins que celui qui doit jouir de cette part soit exercé, et que la chair soit mise en évidence devant les yeux de l'homme. Ainsi s'explique la nécessité de toutes les épreuves par lesquelles nous passons ; mais Jésus nous fait persévérer, parce que nous sommes à lui. S'il dit à ses disciples : «Je vous confère un royaume...» ; et vous serez «assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël», il leur fait connaître aussi ce qu'est la chair.

«Simon, Simon, voici, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas». Jésus ne dit pas à Pierre : Tu ne seras pas tenté, j'empêcherai Satan de te cribler. Tel n'est pas son dessein. — Dieu laisse souvent ses enfants en présence de l'ennemi, sans détruire ce dernier ; mais il veille en même temps sur les siens, comme nous lisons dans Apocalypse (2:10) : «Le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : et vous aurez une tribulation de dix jours. Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie».

Pierre aurait pu dire à Jésus : Tu sauras faire que cela ne m'arrive pas, comme Marthe et Marie pensaient que Jésus aurait bien pu empêcher la mort de Lazare ; et en effet, Celui qui peut donner la couronne de vie peut bien aussi nous préserver ; — mais il ne le fait pas, car il faut que nous soyons éprouvés. Satan avait désiré cribler Job, comme on crible le blé, et Dieu le lui avait permis, et c'est ce qui nous arrive aussi à nous-mêmes. On se demande souvent : Pourquoi Dieu m'a-t-il placé dans telle ou telle position ? Pourquoi suis-je dans ce creuset ? Ah ! c'est que Satan l'a désiré, et que Dieu le lui a permis.

Il nous arrive souvent des choses dont nous ne savons pas nous rendre compte ; mais elles sont destinées à nous faire découvrir ce qu'est la chair.

Si Dieu veut se servir d'un chrétien pour l'employer à son oeuvre, eh bien ! il prend celui qui est le plus engagé dans l'épreuve. C'est ce qui est dit ici. Le Seigneur montre que le danger les atteindra tous : mais il dit, en s'adressant à Pierre : « J'ai prié pour toi », pour toi en particulier ; car Jésus distingue ici Pierre de tous les autres, parce qu'il s'était plus avancé et était ainsi plus exposé qu'eux tous, quoique tous aient été criblés à la mort de Jésus.

Le Seigneur dit à Pierre : «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». Voilà ce que Jésus lui présente. Il n'a voulu épargner le crible à aucun de ses disciples ; mais Pierre devait être le plus éprouvé, et ainsi le plus à même de fortifier ses frères. Toutefois, nous voyons Pierre plein de confiance en lui-même : il dit : «Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort» ; mais Jésus lui dit : «Le coq ne chantera point aujourd'hui, que premièrement tu n'aies nié trois fois de me connaître».

Au moment où la chair agit en Pierre, elle n'a que la force de le pousser en avant jusqu'à l'heure de l'épreuve ; mais là, elle fait entièrement faillite, et Pierre renie le Seigneur Jésus sous ses yeux même, car il pouvait voir son Sauveur, quand son coeur était détourné de lui. Jésus le regardait : néanmoins Pierre le renie devant une servante, et dit : «Je ne le connais pas». Il avait été averti ; — mais le Seigneur ne permet pas à la puissance divine de le garder avant ce moment-là, parce qu'il devait faire l'expérience de ce qu'il était lui-même.

Si l'on pense à tout ce que Christ a fait pour Pierre, on verra que pendant tout ce temps il veillait sur lui ; sa grâce le devançait, et il prenait continuellement soin de son disciple à travers toute la tentation.

La première chose que Jésus lui dit, c'est : «J'ai prié pour toi». Ce n'est pas la repentance de Pierre qui donne lieu à l'intercession de Jésus ; c'est l'intercession de Jésus qui amène cette repentance. «J'ai prié pour toi» ; — et «Jésus regarda Pierre».

Judas renie et livre le Seigneur ; et lorsque sa conscience est atteinte, il se suicide. Une fois son crime commis, toute sa confiance s'écroule ; il s'en va et se tue. — En revanche, l'effet de la prière de Jésus pour Pierre est de garder la foi au fond du coeur de son disciple : «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas». Dès que Christ le regarde, Pierre est confondu.

La première chose à remarquer, c'est que le Seigneur avait prié pour Pierre ; la seconde, qu'il ne le perdait pas un instant de vue. Dès que le coq eut chanté, Jésus regarda Pierre, «et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur ... et, étant sorti dehors, il pleura amèrement».

C'est ainsi que le Seigneur agit à notre égard ; il prie pour nous, et il nous laisse entrer en tentation. S'il nous y conduit, il nous a bien dit de prier pour que nous n'y (\*) entrions pas ; mais Dieu permet que nous y passions, parce qu'il sait bien ce dont nous avons besoin. (\*) Voyez vers. 46.

Si Pierre avait eu le sentiment de sa faiblesse, il n'aurait pas osé entrer dans la cour du souverain sacrificateur. La tribulation par laquelle il a passé était la conséquence de ce qu'il était dans la chair ; mais Dieu voulait l'employer et le mettre bien en vue dans l'oeuvre. — Ce qui a donné lieu à sa chute, c'est sa confiance en lui-même, c'est que sa chair y était en activité.

Dieu agissait en bonté à son égard afin qu'il vît quelle est la puissance du crible de Satan. Les autres disciples n'ayant pas la même force, ni la même confiance en la chair, s'enfuient tout de suite ; mais Dieu laisse celui-ci aux prises avec Satan, et Jésus prie pour lui, afin que, même au milieu de sa chute, sa foi ne défaille pas.

Quand Pierre tombe, Jésus tourne les yeux vers lui ; et l'effet n'en est pas de lui donner la paix, mais de le remplir de confusion et d'amertume : il sort, il pleure, tout est fini. — Il a maintenant appris ce qu'il est. C'était sa faute s'il en était venu là. Son péché était commis, et il n'y avait plus aucun moyen de le réparer ; — le pardonner, oui ; mais l'effacer, impossible. Pierre ne pouvait plus oublier qu'il avait renié le Seigneur ; mais Jésus se sert de cette chute pour le guérir de sa présomption.

Il en est de même de nous. Il nous arrive souvent de commettre des fautes irréparables, parce que nous avons eu trop de confiance en la chair. Quand toute possibilité de les réparer nous est ôtée, qu'y a-t-il à faire ? Une seule chose : nous abandonner à la grâce de Dieu.

Lorsque la chair est trop active, il arrive que Dieu permet des chutes, parce que nous ne sommes pas assez dans la précieuse dépendance qui nous garde.

Jacob avait trop péché contre Ésaü, pour ne pas craindre la colère de celui-ci ; toutefois, Dieu ne le laisse pas dans les mains de son frère dont Il s'occupe lui-même ; mais Dieu lutte avec Jacob, soutenant en même temps sa foi afin qu'il remporte la victoire ; cependant il a dû sentir dans son coeur ce que c'était d'avoir cédé au mal. — Dieu ne permet pas qu'il soit livré à la méchanceté d'Ésaü ; et Jacob peut dire, à la fin de sa carrière : Le Dieu qui a été mon berger depuis que je suis jusqu'à ce jour, l'Ange qui m'a délivré de tout mal, etc.» (Gen. 48:15, 16.)

Quand Dieu exerce les coeurs de cette manière, quoiqu'il les mette quelquefois dans les mains de Satan, il ne laisse jamais la conscience de ses enfants dans les mains de cet adversaire. La conscience de Judas y était ; c'est pourquoi il tomba dans le désespoir. Pierre y eut un moment son coeur, mais sa conscience jamais ; aussi, au lieu de tomber dans le désespoir de Judas, l'amour de Jésus, s'exprimant par un regard, toucha son coeur.

Dès que la grâce agit dans le coeur, elle donne le sentiment du péché ; mais la conscience est aussi atteinte du sentiment de l'amour de Christ, ce qui rend le sentiment du péché d'autant plus profond ; mais s'il est profond, c'est parce que le sentiment de l'amour de Christ est profond.

Pierre n'a jamais pu oublier son péché, quoique son pardon fût parfait. Non seulement cela, mais sa conscience était entre les mains de Jésus quand le Saint Esprit lui révélait la plénitude du coeur du Seigneur. Sa conscience étant entièrement purifiée, il put accuser les Juifs du péché qu'il avait commis lui-même dans les circonstances les plus graves. «Vous avez renié le Saint et le Juste», leur dit-il. — Le sang de Christ avait pleinement purifié sa conscience ; mais s'il s'agissait de la puissance de sa chair, il avait toujours à dire de lui-même : Quant à moi, j'ai renié le Seigneur et, si ce n'était par pure grâce, je ne pourrais ouvrir la bouche.

Dans les conversations que Jésus eut avec Pierre après son reniement, il ne lui rappelle pas un seul instant son péché ; il ne lui dit pas : Pourquoi m'as-tu renié ? Au contraire, il agit selon cette parole d'amour du Saint Esprit : «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés». — Jésus a tout oublié. — Mais il avait à montrer à ce pauvre Pierre où était la racine de son péché et où il avait manqué. La tentation de Satan et le manque d'amour de Pierre avaient produit sa chute, détruit sa confiance ; mais maintenant sa conscience est atteinte, et son intelligence spirituelle se forme. Il s'était vanté d'aimer Jésus plus que tous les autres, et il avait manqué plus qu'eux tous.

Alors Jésus lui dit : «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ?» Où est maintenant cette confiance que Pierre avait en lui-même ? Trois fois Jésus lui dit : «M'aimes-tu ?» mais il ne lui rappelle pas son histoire. Pierre répond : «Tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime».

Voilà ce que Jésus a fait pour l'âme de Pierre, et après sa chute.

Le Seigneur avait prédit la chute ; et maintenant il dit : «M'aimes-tu plus que ceux-ci ?» Pierre ne peut rien répondre, sinon qu'il a fait la connaissance de toute sa faiblesse, qu'il a moins aimé Jésus que tous les autres. — La relation entre Jésus et Pierre est entièrement basée sur la grâce ; il n'a d'autre ressource que de se confier en Lui. Maintenant il peut être un témoin de Jésus : il a éprouvé la puissance de Son regard.

Je m'en rapporte à toi, dit Pierre ; tu sais que je t'ai renié, mais «tu sais que je t'aime» ; fais ce que tu voudras de moi. Alors Jésus soutient le coeur de son disciple, afin que Satan ne lui ravisse pas sa confiance, et il peut lui dire : «Pais mes agneaux». — Qu'est-ce qui l'a rendu capable de fortifier ses frères ? (Luc 22:32). C'est que, par son reniement, il a tellement appris ce qu'est la chair, qu'il ne s'engage plus à rien ; il sait qu'il n'a pas autre chose à faire qu'à s'en rapporter à Dieu. Quelle qu'ait été son incapacité pour résister à Satan, il peut en appeler à la grâce de Celui qui sait tout. Ce qui peut le rendre fort, c'est de savoir qu'il n'a qu'à compter sur Jésus. — En rappelant à Pierre l'incapacité de la chair, le Seigneur lui confie ses brebis : «Pais mes agneaux», lui dit-il ; «Sois berger de mes brebis» ; et c'est alors seulement qu'il est capable de fortifier ses frères.

La chair a toujours confiance dans la chair, nous tombons souvent dans cette folie. Il faut alors que nous fassions la connaissance de nous-mêmes en étant aux prises avec Satan, et il n'y a pas un seul chrétien qui n'ait dû acquérir cette connaissance, par le moyen des

circonstances où il s'est trouvé placé. Dieu nous laisse criblés par Satan, afin que nous connaissions nos propres coeurs. S'il y avait chez nous assez de fidélité et assez d'humilité pour dire : Je ne puis rien sans toi, Dieu ne nous ferait pas faire ces tristes expériences. Si nous sommes entièrement faibles, Dieu ne nous laisse jamais ; mais si nous n'avons pas conscience de notre infirmité, il faut que nous en fassions l'expérience.

Quand le chrétien ne marche pas dans le sentiment continu de cette infirmité, Dieu le laisse en présence de Satan, afin que, par ce moyen, il apprenne à se connaître. C'est alors qu'il fait des chutes, très souvent irréparables ; et cela est profondément triste.

Jacob boîta toute sa vie. Pourquoi ? Parce qu'il avait boîté moralement pendant vingt et un ans. Il traversa une lutte pénible, dans laquelle il put sentir qu'il n'était qu'un être faible dans la chair, quoique Dieu ne l'ait pas laissé entre les mains d'Ésaü.

Ainsi, nous ne devons pas être surpris si le Seigneur nous place dans les difficultés ; s'il le fait, c'est qu'il y a quelque chose en nous qui doit être maté, et dont nous avons besoin d'avoir conscience ; mais la grâce est toujours derrière tout cela. — En Christ tout est grâce ; et s'il paraît nous laisser quelquefois pour nous faire connaître notre faiblesse, c'est encore la grâce, la grâce parfaite.

Avant sa chute, Jésus avait dit à Pierre : «J'ai prié pour toi» ; car la grâce nous prévient toujours.

Jésus voit ce que Satan désire, et il nous abandonne à ce désir ; mais il nous dit : Je ferai encore une chose pour toi, c'est que tu sois gardé. Ce n'est pas lorsque Pierre a regardé le Seigneur, mais c'est quand Jésus le regarde, qu'il pleure amèrement. L'amour de Christ prévient toujours les siens. Il nous accompagne, il va au devant de nos difficultés, il traverse tous les obstacles. Tandis qu'il nous laisse entre les mains de Satan, pour que nous fassions l'expérience de ce que nous sommes, il est toujours là, pour nous, et il sait nous mettre à l'abri des ruses de l'ennemi. Cela nous fait voir la bonté et la grâce parfaites de Celui qui ne nous aime pas seulement quand nos coeurs sont tournés vers lui, mais qui s'occupe de toutes les fautes de notre caractère, pour nous bénir pleinement à la fin selon les pensées de Dieu.

Tout cela devrait nous enseigner à nous humilier sous la main puissante de Dieu, afin qu'il nous élève quand le temps sera venu.

Quand je me trouve abattu et affligé, en pensant à moi-même, après une chute, je n'ai pas, chose naturelle en pareil cas, à chercher immédiatement des consolations, mais à me placer tout d'abord en présence de Christ qui est là, afin d'apprendre la leçon que Dieu m'a préparée et veut me donner.

Si, quand vous passez par des circonstances pénibles, vous dites que vous ne pouvez comprendre le but de Dieu, Dieu le connaît : il vous y laisse pour être criblés, et pour vous amener ensuite, par ce moyen, à une connaissance plus profonde et de Lui et de vous-même. Il veut vous faire voir tout ce qu'il a vu en vous ; de sorte qu'il ne vous faut pas chercher à éloigner le crible, mais vous appliquer à recevoir l'instruction que le Seigneur vous donne ; alors vous acquerez une connaissance beaucoup plus profonde de ce qu'il est pour nous. Il nous faut savoir demeurer sous sa puissante main, jusqu'à ce qu'il nous relève.

Que Dieu nous donne de le connaître Lui ! S'il ne s'agissait que de nous connaître nous-mêmes, nous serions abattus et découragés ; mais, dans la connaissance que Dieu nous fait faire, et de nous-même, et de sa grâce, il veut nous bénir. Nous pourrions dire alors : «Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours !»

## 2 Sur 2 Corinthiens 12

Il y a un grand contraste entre le commencement et la fin de ce chapitre ; entre Paul ravi au troisième ciel, et les chrétiens de Corinthe ; entre ce qu'un chrétien doit être, et ce qu'il peut être.

Un grand privilège nous est présenté ici, et il est utile de le considérer. Paul s'appelle «un homme en Christ» (verset 2) ; c'est là le caractère de tout chrétien et de toute l'Église. Paul ne fut pas ravi en qualité d'apôtre, mais en qualité d'homme en Christ. Celui qui est «en Christ» est «une nouvelle création», et si nous sommes chrétiens, nous participons chacun de ce caractère. Paul se met sur la même ligne que le reste de l'Église. Par l'Esprit, nous participons tous au même privilège, quoique le degré de cette participation soit différent. Nous sommes vivifiés ensemble avec Christ, ressuscités ensemble avec Christ, assis ensemble en Christ dans les lieux célestes : il n'y a point de lieu où la foi ne puisse pénétrer.

Paul n'a pas reçu au troisième ciel une révélation qu'il pût communiquer ; au contraire, il a entendu des mystères qu'il ne lui était pas possible de révéler (verset 4). C'est l'homme en Christ qui y est allé, et non l'apôtre. Il y va saisir la présence de Dieu, et y puiser sa force. Quand l'oeil de la foi pénètre jusque-là, nous trouvons de la force pour marcher devant Dieu en toute circonstance. C'est là une communion de l'âme avec Dieu, une source de force, et non une révélation que l'on puisse communiquer. Ce n'est pas encore la gloire de Christ lors de son retour, mais c'est une communion avec Dieu à laquelle le corps ne peut participer, ou tout au moins à laquelle il devient insensible : «Si ce fut dans le corps, je ne sais ; si ce fut hors du corps, je ne sais». Le principe de cette communion appartient à l'Église, quoique le degré n'en soit pas le même que pour Paul ; mais le privilège de la communion avec Dieu nous est commun avec lui.

Il y a dans l'épître aux Éphésiens, chap. 1:17-18, et 3:16-19, deux prières fort différentes. — La première a pour objet la connaissance de la gloire de Christ, cette grande espérance de l'Église ; la seconde demande que nous ayons communion avec Dieu, pour être fortifiés dans l'homme intérieur par le Saint Esprit ; elle demande que Christ habite dans nos coeurs par la foi, pour que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour, et que nous soyons remplis de Sa connaissance, jusqu'à la plénitude même de Dieu. Si nous contristons le Saint Esprit en recherchant les choses d'ici-bas, l'homme intérieur en est aussitôt affaibli.

Paul pouvait se glorifier dans ses infirmités (v. 9), parce qu'il avait senti que sa force était en Dieu. Si, dans sa faiblesse, il a été l'instrument de la conversion de tant d'âmes, c'est que la puissance de Dieu agissait avec lui. Il se plaisait dans les persécutions, dans les infirmités, dans tout ce qui ne favorise pas la chair. Du moment qu'il retrouvait la conscience de sa présence en la chair, celle-ci veut s'élever et l'écharde lui est donnée (verset 7).

La chair cherche des soulagements ; elle craint les combats, les difficultés ; mais Dieu ne veut pas la soulager aux dépens de l'âme. On peut demander avec ardeur le soulagement d'infirmités, ou la délivrance de circonstances pénibles, mais Dieu ne l'accorde pas toujours. Notre dépendance de Lui en est alors augmentée. Nous devons non seulement nous attendre à des infirmités, mais encore désirer y prendre plaisir, pour voir la puissance de Christ se manifester en nous.

L'écharde dans la chair a été donnée à Paul, afin qu'il ne s'élevât pas. C'était quelque chose qui le rendait méprisable dans sa prédication (Gal. 4:13, 14), un contrepoids à la gloire dont il avait joui. Nous n'aurons pas, sans doute, la même écharde, mais Dieu nous enverra toujours celle qui nous convient.

C'est Satan que Dieu emploie contre la chair ; Paul parle de son écharde en disant : «Un ange de Satan pour me souffleter». — La chair se montre dans quatre circonstances :

1° Avant la conversion, sous la domination de Satan, la conscience étant endurcie. C'est le cas de Judas, qui aimait l'argent, et qui était voleur. Quand il eut pris le morceau, Satan entra en lui pour l'amener à commettre l'iniquité sans aucune entrave, et pour le livrer ensuite au désespoir quand il aurait vu l'effet de son crime.

2° Au moment où l'Esprit de Dieu agit pour la conversion, Satan offrant à l'âme des occasions pour la séduire.

3° Après la conversion : la chair est encore présente ; le Saint Esprit, sceau de la rédemption, n'a pas encore accompli pleinement son oeuvre en nous ; on est faible alors, comme l'était Pierre. — Pierre s'oppose à Christ, presque dans toutes les circonstances, même avec les traits les plus aimables. Avant la transfiguration, quand Jésus parle de ses prochaines souffrances, Pierre le reprend avec affection, mais selon la chair ; Jésus lui dit : «Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes» (Matt. 16:21-23.) La chair de l'apôtre était encore sous l'action de Satan.

4° Après la conversion : Satan désire nous cribler comme le blé, par le moyen de la chair. Jésus l'annonce à ses disciples et prie particulièrement pour Pierre en qui la chair était puissante, car il se mettait en avant dans toutes les occasions. Du reste, en toute circonstance, la chair est opposée à Christ. Jésus dit aux disciples : «Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation». Ce n'est pas encore entrer dans le péché. L'effet de l'Esprit chez Christ est la prière ; aussi quand la tentation arrive, il est parfaitement calme. Mais les trois disciples sont endormis de tristesse, et quand la tentation survient, ils sont surpris par elle.

Tout ce qui pouvait briser le coeur du Seigneur était réuni contre lui, mais il demeure calme ; quand Judas le trahit par un baiser, il se soumet, se laisse prendre et subit le comble de l'humiliation. Pendant ce temps, loin de se soumettre, Pierre tire l'épée. — La chair nous pousse dans la tentation, mais n'y soutient personne. Elle pousse Pierre dans la cour du souverain sacrificateur. Jésus y fait une magnifique confession de sa qualité de Fils de Dieu, tandis que Pierre, poussé par Satan, le renie. En toutes choses, la chair est opposée à Christ, et pourtant Pierre aimait beaucoup Jésus.

Après avoir reçu le Saint Esprit, Pierre agit encore selon la chair, comme nous le voyons en Gal. 2:11. Toutes les fois qu'un chrétien agit selon la chair, ce qu'il y a en lui de piété sanctionne et autorise aux yeux des autres ce qu'il fait. Quand la chair agit dans le chrétien, les effets en sont, pour cette raison, bien plus funestes que dans un inconverti. Pierre, par son exemple, entraînait tous les Juifs, même l'apôtre Barnabas, dans la dissimulation.

Être dans le troisième ciel ne change rien à la chair. Mais une fois que celui qui avait été ravi en est descendu et qu'il rentre dans la conscience de son existence d'homme sur la terre, sa chair veut profiter de la grâce dont il venait de jouir pour élever à ses propres yeux l'homme ainsi favorisé. Elle dit à Paul : Personne d'autre que toi n'a été dans le troisième ciel. C'est alors que l'ange de Satan a la permission de le souffleter ; cet ange devient même l'instrument de la bonté de Dieu pour châtier son enfant. Dieu ne fait pas cela lui-même, mais Satan, qui aime à faire du mal aux enfants de Dieu, est employé comme instrument pour mater la chair, quand elle veut s'élever.

Ce sont les circonstances pénibles à la chair qui ont le plus de profit pour nos âmes. Il serait inutile à un père d'infliger à son enfant un châtiment qui n'en serait pas un aux yeux de cet enfant ; Dieu fait de même à notre égard. La puissance de Dieu en nous, aussi bien que notre faiblesse, se manifestent dans les difficultés. Quand une chose pénible se trouve devant nous, Dieu dit : «Ma grâce te suffit» ; et sa force s'accomplit dans l'infirmité du vase. Dieu veut nous introduire en sa présence avec une joie que la chair n'aura pas goûtée ; et tout ce qui nous fait sentir la chair d'une manière douloureuse, nous est particulièrement profitable.

### 3 *Deutéronome 8*

Ce chapitre nous présente toutes les ressources par lesquelles Dieu pourvoit aux besoins de son peuple, pendant la traversée du désert : ressources inconnues à la chair, et qu'elle ne saurait imaginer. Dieu place ses enfants dans des positions où toute ressource humaine fait défaut, et en agissant ainsi il a deux buts : l'un est qu'ils se connaissent eux-mêmes ; l'autre, qu'ils connaissent les voies de Dieu à leur égard.

Dieu ne change jamais, suivant les cas, les principes de son gouvernement ; par exemple, il ne peut souffrir le péché et il agit toujours en conséquence. Un chrétien spirituel peut donc connaître d'avance en quel sens Dieu agira dans tel ou tel cas. Il est très important pour nous de retenir cette vérité que Dieu ne change pas. Dieu peut changer dans ses voies : c'est ainsi qu'il avait placé son peuple sous la loi, qu'il a placé maintenant l'Église sous la grâce, et que plus tard il la placera dans la gloire ; mais il a des principes qui ne changent pas.

Les circonstances aussi peuvent varier ; les Israélites ont pu être chassés de leur terre, etc., etc. ; mais, quant au fond, Dieu ne change pas ; et si les moyens qu'il emploie sont différents, le but auquel ils conduisent, et qui est sa gloire, est toujours le même.

Quant au salut, c'est toujours par le même principe que Dieu sauve : Abraham, et tous les hommes de Dieu des économies les plus reculées, n'ont pas été sauvés par un autre moyen que nous, c'est-à-dire par le sang.

Dieu prend connaissance de tout, et c'est selon la lumière que nous avons reçue qu'il nous juge. Il dit à son peuple : « Vous périrez entièrement comme les nations que l'Éternel fait périr devant vous » (Deut. 8:19, 20.) C'est là le principe du gouvernement de Dieu : quand le péché est à son comble, Dieu le punit. Il avait fait ainsi à l'égard des Amoriens et d'autres nations, et déclarait à son peuple qu'il agirait ainsi à son égard.

Dieu donc, dans son gouvernement ici-bas, agit toujours de même. Il tient à sa gloire, et il agit toujours pour la manifester. Il n'est pas une de nos actions qui n'ait une grande conséquence, car les plus petites peuvent nous priver de bénédictions par suite du gouvernement de Dieu qui est constamment en activité. Il est vrai que, souvent, un homme malgré son infidélité reçoit encore des bénédictions, parce que Dieu veut magnifier ainsi sa miséricorde ; cependant, quoi qu'il en soit, tout porte ses conséquences, soit intérieurement pour l'âme, soit extérieurement par des châtiments.

Ce que je trouve de précieux à remarquer dans ce chapitre, c'est que nous y voyons le désir de Dieu qu'Israël se souvînt de sa position dans le désert ; position de dépendance totale, car il n'avait rien par lui-même, et recevait par miracle tout ce qui lui était nécessaire. Nous chrétiens, qui sommes sauvés et introduits dans le désert, nous y sommes aussi placés dans des circonstances analogues, et entourés de bénédictions, telle, par exemple, la communion fraternelle dont nous jouissons, alors que nous pourrions être isolés. Mais, si les bénédictions accordées à Israël produisaient, comme nous le voyons dans ce chapitre, deux maux : celui de les éloigner de Dieu, et celui de leur faire oublier leur dépendance (vers. 17), nous avons à craindre aussi que les bénédictions dont nous jouissons ne produisent de pareils effets sur nous. Il faut, pour le chrétien, que ce monde soit comme une terre aride, un désert altéré et sans eau, et que toutes ses jouissances soient dans les lieux célestes : s'il les trouve ici-bas, c'est que sa chair n'est pas mortifiée ; il est dans un mauvais état et n'y doit pas rester. Dieu nous a donné assez de bénédictions spirituelles pour qu'en elles nous soyons satisfaits. Nous pouvons nous réjouir dans la Parole de Dieu, qui présente à l'homme spirituel la connaissance des pensées et des conseils de Dieu à notre égard. Si nous y puisons, notre âme aura un immense trésor de jouissances, et pourra se passer de toutes celles qu'offre le monde. — Que Christ donc devienne notre tout ; dépouillons-nous de tout ce qui n'est pas de lui, afin qu'il soit le seul objet de nos coeurs ; c'est là le vrai progrès ; c'est là que se trouvent nos vraies jouissances.

Israël ne devait pas s'arrêter à la jouissance des dons de Dieu, ni en prendre occasion pour oublier Dieu lui-même (vers. 11-15). Le chrétien doit aussi prendre garde qu'en jouissant des bénédictions, il n'oublie Celui de la main duquel il les tient, et sa dépendance immédiate de Dieu. Le coeur peut se retirer de lui longtemps avant qu'il retire ses bénédictions, et l'on peut encore en jouir après s'être éloigné de lui. Mais si l'on se demandait : Jouissant de telle et telle bénédiction extérieure, mon coeur est-il réellement en communion avec Jésus ? est-ce lui-même qui est ma joie ? Ai-je le sentiment de ma faiblesse ? on serait souvent obligé de répondre par la

négative. Fussions-nous dans les circonstances extérieures les plus favorables, si notre cœur n'est pas en communion avec Dieu, nous sommes faibles contre la tentation ; et c'est une chose importante à considérer, car les conséquences en sont immenses.

Nous trouvons dans l'histoire d'Israël la preuve que le cœur peut se retirer de Dieu, longtemps avant que Dieu retire ses bénédictions. Que d'années s'écoulèrent après qu'Israël eut oublié l'Éternel, sans que Dieu manifestât cet état par le jugement ! Que de fois nous jouissons de la communion fraternelle et de la Parole de Dieu, quand depuis longtemps nous avons oublié notre faiblesse et notre dépendance ! C'est en marchant dans la communion avec Dieu qu'on est gardé ; et voilà ce que signifiait cette parole de Moïse au peuple : «Prends garde à toi» (vers. 11).

Que de fois nous avons pu sentir que nos circonstances journalières ont pour but de nous humilier ! Que de connaissance pénible nous avons faite ainsi de nous-même ! Que de fois nous avons dû constater notre incrédulité, quand nous avons été mis à l'épreuve ! Dieu nous fait donc marcher dans le désert, afin de nous humilier et de nous éprouver, pour nous faire connaître ce qu'il y a dans notre cœur, si nous garderons ses commandements ou non.

La manne était une chose inconnue aux Israélites, quand ils entrèrent dans le désert (v. 3) ; leurs pères ne l'avaient pas non plus connue, et des hommes n'auraient rien pu faire pour la produire. C'était leur dépendance. Si Dieu eût oublié seulement un ou deux matins de la leur envoyer, ils eussent péri. L'eau du rocher était aussi une chose miraculeuse : il n'y avait point d'eau dans le désert, mais Dieu leur en procura. Il n'y avait point non plus de chemin tracé dans le désert, et ils eussent pu s'y égarer, sans la colonne miraculeuse de nuée qui les conduisait. Mais ce n'est pas seulement en vue de grandes choses que Dieu s'occupait de son peuple, et qu'il s'occupe de nous, dans le désert ; nous pouvons admirer ses soins précieux dans les plus petites choses. Il a pour nous des soins généraux et des soins particuliers. Voyez le verset 4 : «Ton vêtement ne s'est point usé sur toi, et ton pied ne s'est point enflé, pendant ces quarante ans». Israël remarquait peut-être à peine que la trame de son vêtement restait la même. Que de soins de détail Dieu prend aussi de nous, sans même que nous y fassions attention !

Nous trouvons en Ésaïe 40:29-31, après la description de la grandeur de Dieu et des merveilleux effets de sa puissance, l'expression de ces soins minutieux de la tendresse de notre Père. Dieu donc ne nous oublie pas, et le Seigneur Jésus, voulant que nous sachions de quel prix nous sommes pour le cœur de Dieu, a dit : «Vous valez mieux que beaucoup de passereaux» (Luc 12:7.)

Il veut que, dans le désert, nous nous souvenions de ces deux choses : l'une, que c'est Lui qui nous a rachetés du monde, comme il avait racheté son peuple d'Égypte ; l'autre, que c'est Lui qui, dans le désert, nous soutient de moment en moment. C'est quand nous réalisons notre dépendance immédiate de Dieu, que nous sommes forts et que nous pouvons résister au diable. Mais quand nous oublions cette dépendance, nous sentons moins la nécessité de la communion avec Dieu ; nous la négligeons, et nous attribuons la bénédiction à nous-mêmes : «De peur... que tu ne dises dans ton cœur : Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis ces richesses» (verset 17.)

Verset 11. «Prends garde à toi, de peur que tu n'oublies l'Éternel, ton Dieu, pour ne pas garder ses commandements». Quand on est dans la présence de Dieu, la conscience observe ses commandements ; alors ils ne sont pas pénibles, et quand on est avec quelqu'un qu'on aime, comment oublier ce qu'il nous a commandé ? — Rappelons-nous que, sans la communion avec Dieu, les bénédictions même nous mettent en danger de nous élever. Nous sommes dans le désert, mais nous y sommes avec un Père tendre qui prend soin de nous.

#### 4 **Psaume 23**

La chose la plus difficile à l'homme, est de se contenter de Dieu. Un chrétien, même spirituel, aurait bien de la peine à passer trois journées rien qu'avec Lui. Quel vide il éprouverait, quel besoin de communication avec d'autres !... Les rapports fraternels sont certainement des choses bonnes à leur place ; mais le Seigneur veut nous amener à jouir de Lui seul, et à nous reposer sur Lui seul. À cet effet, il permet que nous rencontrions dans le chemin bien des circonstances qui brisent notre cœur et qui nous révèlent le néant de tout ce qui n'est pas Lui. Il veut que nous soyons satisfaits de pouvoir dire : «Tu es avec moi» (vers. 4), sans nous appuyer sur aucun autre. Ce qui nous rend difficile de nous contenter de Dieu, c'est la faiblesse de notre foi et les diverses convoitises de nos cœurs qui nous font rechercher mille choses autres que Lui.

Jésus, dans sa grâce ineffable, a pris relativement au Père, la place qu'il voulait nous faire prendre relativement à lui-même. C'est pourquoi, quoiqu'il soit réellement le berger, comme nous lisons en Jean 10, il a voulu premièrement prendre la place de brebis, comme nous le voyons dans ce Psaume. Il a voulu passer le premier dans le chemin raboteux que nous devons suivre pour en connaître par expérience les difficultés. Et c'est dans ce chemin qu'il a pu dire : Je ne manquerai de rien... ; tu me mènes à des eaux paisibles... ; tu me conduis dans des sentiers de justice. Il a pu le dire, dans un chemin terrible pour la chair, dans le chemin de l'abnégation jusqu'à la mort, parce qu'il savait se contenter de Dieu tout seul : «Tu es avec moi». Voilà ce qui rendait pour lui ce chemin uni. Pour lui, la table était dressée : Dieu et sa volonté ; c'était là, pour ainsi dire, ce qui y était servi, sa nourriture cachée au monde, dans laquelle il prenait tout son plaisir et qui restaurait son âme.

Il savait se contenter du Père : «Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Ce n'est pas qu'il méprisât ses disciples ; au contraire, il les aimait avec la plus grande tendresse, et, comme homme, il eût voulu être entouré d'eux dans ses souffrances : «Demeurez ici avec moi». Mais IL FUT SEUL dans son angoisse, et il dit : «Pourquoi es-tu abattue, mon âme, et es-tu agitée au dedans de moi ? attends-toi à Dieu ; car je le célébrerai encore : sa face est le salut» (Ps. 42.) «Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car TU ES AVEC MOI».

Il est impossible que l'âme qui marche ainsi appuyée sur Dieu seul, et qui se complaît en lui seul, ne trouve pas le chemin uni et ne puisse dire, même après une journée d'épreuves et de fatigues : Tu me fais reposer dans de verts pâturages ; car, si au milieu de toutes ces circonstances difficiles, elle s'est nourrie de Dieu et a su se contenter de Lui, tout sera pour elle «de verts pâturages» et «des eaux paisibles».

Chers amis, ce qu'était le Père, pour Jésus, dans ce chemin où il prenait notre place, Jésus l'est pour nous qui sommes «ses brebis».

**QUI EST CELUI QUI ENGAGE SON COEUR POUR VENIR À MOI ? Jérémie 30:21 par Philippe Laügt**

ME 1992 p. 235-241

**Table des matières**

- 1 L'exemple d'Itthai — 2 Samuel 15:19-22
- 2 L'exemple de Ruth — Ruth I, 15-22
- 3 L'exemple de Pierre — Jean 6:66-69

«La terre chancelle, elle chancelle comme un homme ivre... sa transgression pèse sur elle» (És. 24:20). Cette parole du prophète décrit bien l'état actuel du monde, où les méchants s'agitent, comme la mer qui ne peut se tenir tranquille (És. 57:20). L'homme dans son incrédulité s'éloigne toujours plus du seul vrai Dieu, révélé en Christ. Et au milieu d'un tel état, proche de l'apostasie, la chrétienté professante est gagnée par l'indifférence, la mondanité et le rationalisme. Loin de se repentir, malgré les appels du Seigneur, elle serait plutôt déjà prête à dire dans son cœur : «Je suis assise en reine» (Apoc. 18:7). Aussi les vrais enfants de Dieu ont-ils besoin de se réveiller du sommeil spirituel, pour être en mesure de résister victorieusement à ce courant dangereux. Satan voudrait les convaincre d'adopter des formes religieuses où la chair se sent à l'aise mais où Christ est laissé de côté (2 Tim. 3:5).

Cultivons des affections réelles pour le Seigneur et pour les siens. Serrons dans notre cœur, avec un amour fervent, la vérité révélée dans sa parole.

**1 L'exemple d'Itthai — 2 Samuel 15:19-22**

L'Écriture abonde en exemples de croyants qui, dans un temps de déclin et une atmosphère de démission générale, ont osé s'engager clairement et sont restés fidèles. Ce fut le cas d'Itthai au milieu de la confusion générale qui entourait la fuite de David devant Absalom. Plusieurs, même parmi les proches du roi, étaient disposés à l'abandonner ; Akhitophel, tenu jusqu'ici pour son intime ami, se déclare prêt à prendre la tête d'une troupe d'élite, dans le but avoué d'en finir avec David ! (2 Sam. 17:1-4). Sa trahison rappelle celle de Judas, si douloureuse pour le Seigneur (Ps. 41:9).

Il faisait bon vivre à Jérusalem sous le règne glorieux de David. Mais maintenant le roi est âgé et surtout rejeté. Il attire bien moins qu'autrefois, après sa victoire sur Goliath (1 Sam. 18:6-7). À l'heure de la prospérité, ceux qui affichent leur fidélité sont en grand nombre. L'épreuve seule montre la réalité de leur dévouement (Prov. 17:17). Jusqu'alors David était disposé à tout confier à Akhitophel. Il aurait certainement montré beaucoup plus de réserve à l'égard d'Itthai, cet étranger. Nous pouvons trop compter sur certaines personnes, et en sous-estimer d'autres, qui, à l'heure de l'épreuve, montreront une réelle fidélité. Dieu seul pèse les esprits et les cœurs (Prov. 16:2 ; 21:2).

Donc Itthai est là, au milieu de la petite troupe de serviteurs restée fidèle au roi légitime. C'est un émigré, venu pour suivre David, depuis Gath, au pays des Philistins. Au moment où l'usurpateur exerce une si forte attraction sur des Israélites de souche (2 Sam. 15:6, 11, 13), ce rude guerrier est parmi ceux qui ouvrent le chemin devant David. Ce dernier n'attendait pas de ce Guitthien le renoncement et l'effort indispensables pour le suivre dans un chemin périlleux, vers un avenir incertain. Soucieux de l'épargner, non sans amertume, car il se considère comme détroné, David lui dit : «Pourquoi viendrais-tu, toi aussi, avec nous ? Retourne-t-en, et demeure avec le roi... Tu es venu hier, et aujourd'hui je te ferais errer avec nous çà et là ?» (2 Sam. 15:19, 20). Et il le bénit : «Que la bonté et la vérité soient avec toi ! » (cf Prov. 14:22). L'occasion est offerte à cet étranger de faire demi-tour. Après tout, il a déjà accompagné le roi rejeté jusqu'à Beth-Merkhak (la maison éloignée) (v. 17). Son attitude nous émeut ; elle dut apporter un grand réconfort à David dans sa peine (v. 30). Itthai répond : «L'Éternel est vivant, et le roi, mon seigneur, est vivant, que dans le lieu où sera le roi, mon seigneur, soit pour la mort, soit pour la vie, là aussi sera ton serviteur !» (v. 21).

Remarquons comment il évoque d'abord la mort, sans crainte, l'estimant l'aboutissement le plus probable du choix qu'il vient de faire. Itthai ne restera pas avec le fils félon. Ses belles paroles sont l'expression d'un cœur entièrement dévoué. Son nom signifie «proximité de l'Éternel» ; il a choisi de suivre son oint. On pense à l'apôtre : «Je ne fais aucun cas de ma vie, ni ne la tiens pour précieuse à moi-même, pourvu que j'achève ma course, et le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu» (Act. 20:24).

Itthai nous rappelle que nous étions autrefois «sans Christ, sans droit de cité en Israël et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et étant sans Dieu dans le monde» (Éph. 2:12). Maintenant que nous sommes rachetés par le Seigneur, objets de sa faveur, son amour étroit-il nos cœurs ; a-t-il transformé nos vies qui lui appartiennent ? Lui sommes-nous entièrement dévoués ? (2 Cor. 5:14, 15).

David comprend que son serviteur est fermement décidé à rester près de lui. Aussi sa réponse est-elle brève : «Va, et passe !» (2 Sam. 15:22). Itthai passe le Cédron, mais il n'est pas seul. Tous ses hommes, au nombre de 600, et tous ses enfants l'accompagnent. Il ne s'est pas laissé envahir par ces inquiétudes qui, si souvent, nous agitent et expliquent notre manière d'agir incrédule (Matt. 6:30, 31). La prudence, celle que les hommes prônent, est en fait une entrave positive à la vie de la foi (Prov. 23:4). Que notre conduite apprenne à nos enfants à aimer et suivre un Sauveur rejeté (Héb. 13:13) et à se confier en lui (Héb. 13:5, 6).

Itthai ne cherchait pas une récompense à sa fidélité. Mais plus tard le roi place le tiers de ses troupes sous son commandement (2 Sam. 18:2). Ceux qui montrent un vrai dévouement pour Christ sont qualifiés pour le servir et acquièrent un bon degré (1 Tim. 3:13).

**2 L'exemple de Ruth — Ruth 1:15-22**

Arrêtons-nous un instant sur un autre exemple d'attachement et de fidélité, dans le livre de Ruth. Dieu ne se laisse jamais sans témoignage. Il avait envoyé la famine à cause de la désobéissance obstinée de son peuple. Dans cette épreuve, Élimélec et Naomi sa femme, au lieu de se soumettre et d'apprendre les leçons que Dieu voulait leur enseigner, décident de quitter Bethléem pour le pays de Moab. Au départ, leur intention est seulement d'y séjourner. Mais les avantages apparents du monde deviennent rapidement attractifs pour un croyant qui s'éloigne. Ils se fixent donc en Moab, sans réaliser qu'au bout du chemin, ils vont rencontrer la mort (Prov. 14:12). C'est Élimélec qui meurt le premier. Ses deux fils vont plus loin dans le mal et épousent des femmes moabites. À leur tour ils meurent, sans laisser de postérité. Et Naomi reste veuve, remplie d'amertume, avec ses deux belles-filles, Ruth et Orpa. Mais le jour vient où elle entend que l'Éternel a visité son peuple pour lui donner du pain (Ruth 1:6). Le désir se forme enfin dans son cœur de retourner en Israël. Elle veut quitter ce qui pour elle n'est plus qu'un cimetière et revenir à Bethléem. Ses deux belles-filles l'accompagnent, mais chemin faisant, Naomi insiste pour qu'elles retournent dans leur pays. Elle invoque même le nom de l'Éternel, supposé bénir par la suite ces jeunes femmes dans le foyer d'un Moabite ! (Ruth 1:9). Sans doute Naomi s'est-elle souvenue que même à la dixième génération, d'après la loi, un Moabite ne pouvait entrer dans la congrégation d'Israël (Deut. 23:3). Et puis, affligée, découragée, cette veuve n'est pas prête à rendre témoignage de la bonté de Dieu envers celui qui se confie en lui.

L'Éternel va se servir des paroles surprenantes de Naomi pour manifester l'état des cœurs. Orpa se laisse assez facilement convaincre de repartir au pays de l'ombre de la mort. Des sentiments d'affection naturelle ne peuvent suffire à détacher quelqu'un d'un

monde que la chair estime plein d'attrait. Naomi insiste encore auprès de Ruth ; elle veut la persuader de suivre l'exemple d'Orpa, et de retourner vers son peuple et vers ses dieux ! (Ruth 1:15). Avait-elle donc si mal discerné les heureuses dispositions de Ruth ? N'avait-elle pas compris que Ruth avait placé sa confiance en l'Éternel, le Dieu d'Israël ? Devant de si mauvais conseils, la décision de Ruth est remarquable.

Chers amis, quelle aide apportons-nous à ceux qui sont à l'heure de ces choix qui déterminent toute une vie ? Leur montrons-nous le vrai sentier, celui où ils pourront honorer le Seigneur et prospérer spirituellement ? Ou bien notre conduite les engage-t-elle à suivre un chemin qui plait à la chair mais qui aura des conséquences désastreuses ?

L'étonnante confession de Ruth implique sa séparation des idoles, mais aussi de son pays, de ses amis et de sa parenté. Sa requête est insistante : «Ne me prie pas de te laisser, pour que je m'en retourne d'avec toi ; car où tu iras, j'irai, et où tu demeureras, je demeurerai : ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. Là où tu mourras, je mourrai et j'y serai enterrée» (Ruth 1:16, 17). La forte résolution de Ruth convainc sa belle-mère. Chez Ruth, la foi est déjà opérante par l'amour (Gal. 5:6). Elle va devenir un témoin de cette grâce de Dieu, qui, dans les circonstances les plus défavorables, peut nourrir celui qui s'approche, de sorte qu'il porte un fruit précieux pour Dieu. Le choix de Ruth est une folie aux yeux du monde : elle est prête à se tourner par la foi vers un peuple qui paraît a priori, sinon hostile, du moins peu accueillant. Mais elle a compris que c'est le peuple de Dieu, objet de sa faveur. Plus tard, cette Moabite entendra Boaz lui dire : «Que l'Éternel récompense ton oeuvre, et que ton salaire soit entier de la part de l'Éternel, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue t'abriter !» (Ruth 2:12). Elle sera introduite dans la lignée de David et surtout dans celle d'un plus excellent que lui, le Fils de David, notre Seigneur (Matt. 1:5).

### **3 L'exemple de Pierre — Jean 6:66-69**

L'exemple d'Ilthai nous a déjà présenté la fidélité des affections à une personne. Pour lui c'était David, pour nous, ce doit être Christ. Ruth illustre plutôt l'attachement au peuple de Dieu, avec toutes les bénédictions qui en découlent pour une âme. L'Évangile de Jean, au chapitre 6, met l'accent sur un autre aspect, celui de l'attachement à la Vérité. Les paroles du Seigneur devaient être examinées avec soin et reçues par la foi. Plusieurs de ses auditeurs n'étaient pas prêts à recevoir ce qui leur paraissait être une étrange nourriture. Ils «disputaient donc entre eux», disposition si fréquente du coeur humain (Jean 6:52 ; Eccl. 7:29). Jésus ne parlait-il pas de manger la chair du Fils de l'homme et de boire son sang ? Mais ces paroles ne devaient pas être prises littéralement ; leur enseignement était spirituel. Ce dont parle premièrement le Seigneur a lieu une fois, au moment de la conversion. Il est impossible d'avoir la vie éternelle (v. 47) sans s'être d'abord approprié par la foi la valeur de sa mort. Et cette vie reçue doit être ensuite entretenue (v. 56). Chaque jour, il faut se nourrir de cette chair et de ce sang pour demeurer dans sa communion, nous identifiant avec lui dans sa mort.

L'ayant entendu, plusieurs de ses disciples disent : «Cette parole est dure ; qui peut l'ouïr ?». «Ils ne marchaient plus avec lui» (v. 60, 66). Le Seigneur ne cherche pas à les retenir en «adoucissant» la vérité, mais il va sonder le coeur de ceux qui restent : «Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ?». La réponse de Pierre est claire ; puisse-t-elle être la nôtre aussi : «Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous, nous croyons et nous savons que toi, tu es le Saint de Dieu» (v. 68-69). La manne déjà pouvait être soit recueillie, soit piétinée. Christ, le pain de vie, peut être reçu ou, hélas, refusé (Jean 3:36 ; 5:40).

Le Seigneur attend que nous prenions nettement position pour lui. Même si les vérités de l'Écriture s'opposent à nos tendances naturelles, à nos convoitises, ne cherchons pas à accorder ce qui est écrit avec nos propres pensées, pour détourner le tranchant de cette épée : la parole de Dieu. Gardons-nous de tout abandon, de tout compromis ; que l'Écriture seule fasse autorité.

Restons attachés au Seigneur, à l'Assemblée qu'il chérit, à toutes les vérités de l'Écriture. Pour cela nous avons besoin de ses ressources et de maintenir des affections vives pour lui. C'est pour très peu de temps peut-être que nous avons l'occasion de montrer notre attachement au Seigneur. Gardons sa parole. «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole» (Jean 14:23). Lue, méditée, mise en pratique, elle sera la joie et l'allégresse de notre coeur. Notre amour pour Lui et pour sa chère Assemblée s'en trouvera fortifié (Jean 14:21 ; 15:10). «Nous, nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier» (1 Jean 4:19).

S'il veut que notre coeur l'aime  
 Sans partage, ni détour,  
 C'est qu'il est d'abord lui-même  
 Immuable en son amour.



Méditations de André GIBERT

**Table des matières**

- 1 «UNE BONTÉ DE DIEU» — 2 Samuel 9:3
- 2 LES CHOSES QUI REGARDENT LE ROYAUME DE DIEU — Actes 1:3
- 3 DEUX ROIS — (Saül et David)
- 4 «C'EST ACCOMPLI» — Jean 19:30
- 5 LE BIEN-AIMÉ du PSAUME 45
- 6 LE CHRÉTIEN, UN CORPS ÉTRANGER — Exode 12:33-39
- 7 LA FIN DE L'ORDONNANCE ET LA TRIPLE PROVENANCE DE L'AMOUR

**1 «UNE BONTÉ DE DIEU» — 2 Samuel 9:3**

ME 1974 p. 197

«J'userai envers lui d'une bonté de Dieu», dit David au sujet de Méphibosheth.

Il connaissait pour lui-même cette bonté de Dieu, c'est pourquoi il pouvait en user envers d'autres. Il l'avait expérimentée en des jours sombres, où il rencontrait les pires déceptions de la part de l'homme, et singulièrement de Saül et de sa maison. Saül, après l'avoir beaucoup aimé (1 Sam. 16:21), s'était tourné contre lui en ennemi acharné, alors qu'il lui devait la victoire : irrité que l'on donnât à David les dix mille et à lui les mille, il était plus encore rongé de jalousie et de crainte à l'endroit de celui en qui il pressentait l'oint selon le cœur de l'Éternel. Jonathan, l'ami très cher, malgré son affection pour David et sa foi réelle, n'avait pas eu l'énergie de tout quitter pour lui, et était demeuré, quoique affligé, aux côtés de son père dont il avait partagé le triste sort à Guilboa. Mical aimait David, l'avait aidé à échapper à Saül qui exploitait avec perfidie cet attachement, mais loin de suivre son époux dans sa proscription, elle l'avait trahi moralement, acceptant l'union adultère à laquelle l'avait contrainte son père sous l'autorité de qui elle aussi était restée ; plus tard, alors qu'un des premiers actes de David devenu roi avait été de la faire revenir, ne l'avait-elle pas déçu davantage encore par son mépris, lorsqu'il honorait l'Éternel en dansant devant l'arche ? Elle était punie par l'Éternel lui-même.

Mais David a toujours pu regarder vers le Dieu qui usait de bonté envers lui (Ps. 59:10, 17). Menacé, pourchassé, abandonné, cette bonté le prévenait (id.), le couvrait d'ailes protectrices, était envoyée pour le délivrer (id., 57:1-3). Il l'a connue en tout temps. Quand sa foi avait défailli et qu'il avait cherché refuge chez les Philistins jusqu'à devenir leur auxiliaire, ramené de sa grave et humiliante erreur par la dure discipline de Tsiklag, il s'était «fortifié en l'Éternel, son Dieu», et avait reconnu qu'il l'avait «gardé», lui qui avait risqué de combattre le peuple de l'Éternel (1 Sam. 30:6, 23) !

La bonté de Dieu ! L'Éternel la faisait passer jadis devant Moïse qui demandait de voir Sa face (Ex. 33:19). David la voyait grande jusqu'aux cieux (Ps. 57:10), dans les cieux (id. 36:5), par-dessus les cieux (id. 108:4). Elle était pour lui «meilleure que la vie» (id. 63:3). Il s'écrie : «Oh ! que ta bonté est grande, que tu as mise en réserve pour ceux qui te craignent, et dont tu uses devant les fils des hommes envers ceux qui se confient en toi !» (id. 31:19). Comme il l'exaltera quand, «délivré de tous ses ennemis et de Saül», il bénit l'Éternel «qui use de bonté envers son Oint, envers David» (id. 18:50) ! Avec quelle ferveur, ramenant l'arche, il fait entendre, dans le «premier» psaume, cet appel joyeux que tant d'autres psaumes reprendront : «Célébrez l'Éternel, car il est bon, car sa bonté demeure à toujours» ! (1 Chroniques 16:34).

Mais, tout pénétré de cette magnifique bonté, David ne s'est pas borné à la célébrer. Il l'a dispensée à son tour, comme en un reflet de cet attribut divin. Il est particulièrement touchant de voir comment le «bien-aimé» de l'Éternel s'est conduit vis-à-vis de cette maison de Saül pourtant bien digne de son ressentiment.

Choisi pour être le roi selon l'appel de la grâce à la place de Saül le roi selon la chair, il ne s'est point dressé contre celui-ci. Il ne l'a pas seulement reconnu, invariablement, comme «oint de l'Éternel» et lui a témoigné de la déférence, il a usé de grâce envers lui quand il avait sa vie en son pouvoir, et cela à deux reprises : une première fois, il a retenu ses hommes de le frapper ; la seconde, c'est Abishaï qu'il reprend en des termes qui prouvent la droiture de son cœur (1 Sam. 24:8 ; 26:9). Il appartient à l'Éternel de frapper le roi profane (v. 10). David ne sera point un usurpateur, mais le roi que Dieu lui-même établit, par des cœurs qu'il anime en faveur de son Oint (2 Sam. 2:1-4).

Mais, plus encore, David n'a jamais cessé de porter de l'amour à la maison de Saül, et pas seulement à Jonathan et à Mical, mais à Saül lui-même. Pas un mot d'hostilité, même quand David se fourvoie parmi les ennemis d'Israël ; les chefs des Philistins voient plus clair que lui-même, et qu'Akish, dans ses vrais sentiments (1 Sam. 29:4, 5). Et il suffit de rappeler la plainte qu'il élève sur Saül et Jonathan, «aimés et agréables dans leur vie», et qui «n'ont pas été séparés dans leur mort» (2 Sam. 1:12-26). Aucune animosité, aucun rappel des méchancetés subies, des dangers courus, aucun reproche, seulement des regrets et des pleurs. L'ami cher mais faible est célébré avec un cœur angoissé, et son père, le persécuteur sans cause, reste uni à lui dans les affections d'un David affligé.

Et le voici maintenant quand, délivré de tous ses ennemis et de Saül, il célèbre la bonté de Dieu mais s'occupe aussitôt de faire du bien à la descendance de celui qui pour son amour lui avait rendu la haine. Elle se trouve représentée par quelqu'un qu'il aurait eu des motifs particuliers de repousser, bien que fils de Jonathan. N'était-il pas boiteux, et des deux pieds, de ces boiteux «hâis de l'âme de David» depuis les sarcasmes des Jébusiens : «Tu ne monteras pas ici, mais les aveugles et les boiteux te repousseront» (2 Sam. 5:8) ? Et comment cette infirmité lui était-elle survenue ? Jeune enfant, il était tombé des bras de sa nourrice précipitamment enfuie par crainte de David en apprenant la mort de Saül et de Jonathan (2 Sam. 4:4). Méphibosheth portait ainsi dans sa chair la marque d'une méconnaissance totale des sentiments et de l'esprit qui animaient David. On avait fui celui qui ne voulait que le bien de cette famille, et l'on tenait pour rien la parole qu'il avait donnée jadis à Saül comme à Jonathan (1 Sam. 20:17 ; 24:22, 23). Pareillement firent les gens de Bééroth, aussi abusés que leurs deux compatriotes allant traîtreusement mettre à mort Ish-Bosheth dans l'espoir de se faire bienvenir et hautement récompenser (v. 2). Quelle ignorance du cœur de David, qu'ils supposaient tous désireux de vengeance alors qu'il n'était que grâce !

Jonathan avait pu dire à David, lors de leurs serments respectifs, sa confiance en la bonté de son ami : «Tu ne retireras point ta bonté de ma maison, à jamais, non pas même lorsque l'Éternel retranchera chacun des ennemis de David de dessus la face de la terre». Les ennemis avaient été retranchés, et, hélas, Jonathan avait péri avec eux, de par le gouvernement de Dieu, mais c'est une bonté plus haute qu'une bonté d'homme que David manifeste à Méphibosheth. «Ne crains point», lui dit-il. Et il lui rend ses biens, il le fait asseoir continuellement à sa table, il le traite en fils de roi. Cette famille qui semblait devoir s'éteindre revit à la cour royale ; un fils, Mica (Michée) y est élevé. David y gagne des cœurs fidèles. Méphibosheth prouva cette fidélité lorsque David devra s'enfuir devant Absalom, et si la trahison de Tsiba met alors un moment en défaut le jugement de David, elle donne occasion de manifester à quel point le dévouement du pauvre boiteux à son bienfaiteur était sincère et désintéressé (2 Sam. 16:1-4 ; 19:24-30). Il pourra être parlé plus tard de sa descendance, une postérité nombreuse, forte et vaillante sortie de ce faible «reste», et attachée, comme toute la tribu de Benjamin, à la fortune du royaume de Juda et de la famille de David — des Hébreux des Hébreux (voir 1 Chron. 8:35-40).

Cette «bonté de Dieu» qui fait agir David, nous la trouvons à un degré incomparablement élevé en Celui qui est venu nous apporter la grâce et la vérité. «La bonté de Dieu, et son amour envers les hommes, sont apparus» en Lui (Tite 3:4-6). Elle s'est étendue sur un

peuple rebelle, sur un monde ennemi, sur nous pécheurs. Jésus a aimé ceux qu'il venait sauver, il les a aimés alors qu'ils le méconnaissaient et se dressaient contre lui. Les accents de la complainte de David sur Saül et Jonathan se retrouvent, combien amplifiés, dans les pleurs de Jésus sur la ville où il allait être mis à mort (Luc 19:41-44). La douloureuse constatation est là : «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie» (Jean 5:40). ... «Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !» (Luc 13:34 ; Matt. 23:37).

Aussi est-ce à juste titre que l'épisode de Méphibosheth est souvent employé pour illustrer l'Évangile. Il est propre aussi bien à atteindre les coeurs contrits et misérables qu'à placer les consciences devant ce qu'il y a de solennel et de périlleux à mépriser «les richesses de la bonté de Dieu, et de sa patience, et de sa longue attente... la bonté de Dieu qui pousse à la repentance» (Rom. 2:4).

Mais quel enseignement aussi pour nous, croyants, objets de cette grâce divine ! Il n'y avait en nous aucune bonté (id. 3:12). Si, comme David, nous avons éprouvé la bonté de Dieu, et plus même qu'il ne pouvait la connaître, n'avons-nous pas à la manifester comme lui, étant étreints par l'amour de Christ et l'apportant au monde ennemi et condamné dans lequel nous sommes ? L'apôtre Paul, qui avait tant à souffrir de la part de ses frères selon la chair, était dans une grande tristesse et une douleur continuelle à leur sujet, de sorte qu'il avait même souhaité d'être, par anathème, séparé du Christ pour eux (id. 9:2) : n'est-ce pas là, sur un registre moins élevé sans doute, un autre écho de l'affliction de David pleurant Saül et Jonathan ?

Laissons à Dieu le soin de juger ses ennemis, d'exercer dès maintenant son gouvernement à cet égard, en attendant le jour de sa vengeance et de sa colère, et n'ayons, pour les hommes de ce monde, pour ceux même qui portent indûment le nom de Christ et qui vont au-devant du châtement des apostats, ni animosité ni amertume. Le jour de la grâce exclut toute haine du coeur des graciés. Nous sommes les porteurs de cette grâce, unie à la vérité, et notre devoir est de parler avec cette bonté qui pousse les pécheurs à se repentir.

Et que dire, chers frères et soeurs, de ce qui doit nous animer l'un envers l'autre au sein de la famille de Dieu ? «Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?» (1 Jean 4:20). «Aimez-vous comme je vous ai aimés», nous dit et redit le Seigneur (Jean 13:34 ; 15:12). «Ne parlez pas l'un contre l'autre, frères» (Jacq. 4:11). Relisons la parabole de Matthieu 18:23-35. Méditons les exhortations de Romains 12, données au nom des «compassions de Dieu». Et prenons à coeur celle de 1 Pierre 4:10 : «Suivant que chacun de vous a reçu quelque don de grâce» (et qui n'en a point reçu ?), «employez-le les uns pour les autres comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu».

Dispenser la grâce de Dieu. Nous ne pouvons le faire qu'à proportion de ce que nous en connaissons pour nous-mêmes. Pour user d'une bonté de Dieu, il faut la tenir de Dieu.

## **2 LES CHOSES QUI REGARDENT LE ROYAUME DE DIEU — Actes 1:3**

ME 1981 p. 174

«Frappe le berger, et les brebis seront dispersées ; et je tournerai ma main sur les petits» (Zach. 13:7). Le Seigneur Jésus ressuscité rassemble ses brebis désemparées, en train de se disperser ; c'est ce que montre particulièrement le chapitre 24 de l'évangile de Luc. Il n'a plus affaire avec le monde dont il vient de vaincre le chef. Ne pourrait-il pas détruire tous les ennemis, établir le royaume qu'il a plu au Père de «donner» à ce petit troupeau, et dont Jésus a dit aux siens qu'il leur en conférerait une part (Luc 12:32 ; 22:29) ? ce royaume en vue duquel ils le suivaient naguère ? Car leur foi n'allait pas plus loin qu'un Messie libérateur. «Nous espérions qu'il était celui qui doit délivrer Israël» (Luc 24:21). Ils n'avaient rien retenu des paroles par lesquelles il les avertissait de ses souffrances et de sa mort. Ces «choses qui étaient arrivées» les plongeait dans la tristesse, car ils l'aimaient, et dans un désarroi tel qu'on les voit rester incrédules devant les premiers témoignages d'une résurrection pour eux inconcevable.

Même quand cette résurrection sera devenue une certitude ils demanderont : «Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël ?» (Actes 1:6). Pour les amener à une telle certitude Jésus aura dû vaincre cette ignorance inintelligente et oublieuse, qui n'est autre que l'incrédulité foncière de notre nature. Mais patiemment il se fait peu à peu reconnaître, par des femmes au coeur aimant et d'abord Marie de Magdala, par Pierre qui a le plus besoin de son amour, par les disciples d'Emmaüs, puis les onze... Patiemment aussi, avec une autorité qui sait faire entendre au moment voulu le reproche nécessaire (Luc 24:25 ; Marc 16:14) — mais avec quelle douceur ! — il les ramène, les regroupe, et leur ouvre à la fois l'intelligence et les Écritures pour qu'ils en comprennent le sens caché.

Non, ce n'était pas encore «le temps» du royaume de gloire. Il n'est pas question pour Jésus de déployer une puissance qui a fait pourtant trembler de frayeur et devenir comme morts les gardes du tombeau. Dans «les choses qui regardent le royaume de Dieu» un immense changement vient de se produire. Les voies mystérieuses par lesquelles s'accomplissent les desseins éternels sont parvenues à un point capital. Les souffrances et la mort du Rédempteur étaient nécessaires pour que des gloires suivent, auxquelles ses disciples auront part après avoir eux-mêmes souffert et triomphé par Lui. S'il ne se montre pas encore dans l'éclat de la victoire, si la manifestation de sa gloire est remise à plus tard, la nouvelle création n'en est pas moins inaugurée, jaillissant, comme une aurore après la nuit, du tombeau vaincu. Il est le premier-né des morts, le commencement de la création de Dieu, nouvelle, éternelle, et les siens y entrent sans qu'ils puissent encore s'en douter. Mais un temps d'opérations merveilleuses, résultant de la résurrection, est nécessaire, avant que cessent les soupirs de la vieille création.

C'est le temps actuel. Christ, l'homme ressuscité, a été élevé et glorifié dans le ciel. Dieu, par le Saint Esprit, travaille sur la terre pour produire un peuple nouveau. Il le tire d'un monde ennemi, qui mûrit pour le jugement tandis que la patience divine attend encore. Une famille céleste va naître («Mon Père et votre Père», a dit Jésus), en générations successives, par la prédication de l'Évangile révélant la justice de Dieu et proclamant sa grâce à toutes les nations. En effet c'est l'ère de la grâce, nouvelle mise à l'épreuve de l'homme sans doute, mais ère bénie entre toutes puisqu'elle est celle de l'appel de l'Assemblée de Dieu, l'épouse de Christ. Et déjà pour la foi «les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles».

Les quarante jours entre la résurrection et l'ascension (tout le chapitre 24 de Luc, et Actes 1:1-12) constituent une brève période transitoire, où les disciples sont déjà sortis de la condition des croyants de l'Ancien Testament mais ne sont pas encore introduits dans la condition chrétienne. On comprend l'extrême difficulté pour ces Juifs à passer de l'une à l'autre, et cette difficulté marquera plus ou moins toute une génération, jusqu'à la destruction du temple et la ruine de Jérusalem. Mais Jésus les prépare à ce changement, qui est en fait leur accession à un plan supérieur ; il leur fait pas à pas franchir le seuil de ce monde nouveau avec ses bénédictions spirituelles. Il les a fait jouir de sa présence dès le jour de sa résurrection, pour qu'ils en témoignent ensuite, mais aussi pour qu'ils en goûtent la réalité visible avant de connaître la réalité spirituelle du «Je suis avec vous tous les jours» de Matt. 28:20. «Paix vous soit», leur a-t-il dit d'emblée le soir de ce premier jour de la semaine, et plus encore il leur a insufflé l'Esprit de vie, après leur avoir montré les marques de ses souffrances et donné les preuves concrètes de son identité comme Celui qui est le même hier et aujourd'hui et éternellement. Puis il les a instruits pendant ces quarante jours. De sorte que lorsqu'il les quittera, élevé au ciel en les bénissant, ils s'en retourneront à Jérusalem «avec une grande joie». Ils se rendront encore dans le temple, mais y feront retentir une joyeuse louange, telle que jamais ce temple n'en avait entendu ni ne pouvait en entendre aux plus beaux jours de Salomon, et dépassant celle

des pieux témoins que le début de cet Évangile de Luc nous y présente, Zacharie et Élisabeth, Siméon et Anne... Ceux-ci s'étaient réjouis, comme les anges, de la naissance de Jésus, mais les disciples célèbrent sa victoire et ses résultats.

Dix jours encore, de prière et de communion dans la vie nouvelle, et le jour de la Pentecôte le baptême du Saint Esprit, accomplissement de la promesse du Père, va les placer, sur la terre, dans leur dignité de témoins du Christ glorifié. L'autre Consolateur sera avec eux. «En ce jour-là vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous...» Et cependant Il les laissait seuls, en apparence, dans un monde où ils auraient tant à souffrir, mais pour Lui !

Nous arrivons à la fin de cette ère de grâce, nous qui faisons partie des «bienheureux» qui n'ont point vu, et qui ont cru. La venue du Seigneur est proche. Le travail de l'Esprit présent ici-bas va se terminer. Que de choses Il aura enseignées, par la Parole, à qui voulait les entendre ! Les avons-nous reçues ? les croyons-nous véritablement ? les vivons-nous ? En même temps va se clore le temps du témoignage confié aux saints de la dispensation actuelle ; en avons-nous apprécié la valeur et le privilège ? Hélas, ainsi que tout ce qui a été placé entre des mains humaines le saint dépôt n'a pas été gardé fidèlement par ses porteurs, les pensées charnelles ont été mêlées à la pensée divine, l'Esprit a été attristé, les pauvres serviteurs que nous sommes sont devenus paresseux à écouter, les choses de la terre l'ont emporté sur «les choses qui regardent le royaume de Dieu». Bientôt le Saint Esprit «sera loin», et l'apostasie ouverte aura son libre cours. Que l'imminence de ces choses nous réveille ! Le Seigneur, lui, est fidèle, qui va faire passer les siens de la scène présente à la gloire du ciel. Aux disciples du commencement Il avait comme dit : «Ami, monte plus haut». Et à ceux qui espèrent dans la grâce que Sa révélation va leur apporter Il dira bientôt : «Monte ici», — combien plus haut, et pour jamais !

Chrétiens, l'attendons-nous vraiment ? Et, par-delà cet enlèvement libérateur, savons-nous porter nos regards sur ce qui est l'objet final de notre attente, c'est-à-dire le jour de Dieu, les nouveaux cieux et la nouvelle terre (2 Pierre 3:12-15) ? Là aboutissent, en vertu de l'oeuvre de Christ, toutes les voies encore futures de Dieu :

— venue du Seigneur Jésus, d'abord pour enlever les siens, puis sa manifestation en gloire pour établir, par les jugements tombant sur le monde actuel, son royaume terrestre : pendant tout un millénaire la bonté et la vérité, la justice et la paix, régneront, Satan étant lié, — mais le coeur de l'homme non changé, hélas ;

— puis destruction de la vieille création visible, cieux en feu dissous, éléments embrasés et se fondant ;

— puis jugement des morts devant le grand trône blanc, et étang de feu (Apoc. 20:13-15) ;

— et enfin, tous les ennemis étant détruits, le royaume remis par Christ à Dieu le Père (1 Cor. 15:24-28). Alors luira le jour de Dieu, le jour éternel. «C'est fait» (Apoc. 21:6).

L'effrayant avenir de ce monde doit nous faire estimer que «la patience de Dieu est salut», mais notre attente est l'accomplissement de la promesse, total, définitif. C'est la fin vers laquelle tendent, étape après étape, dispensation après dispensation, toutes «les choses qui regardent le royaume de Dieu». Dans ce jour éternel, «Dieu sera tout en tous».

Ah ! Quelles gens devrions-nous être, en sainte conduite et en piété !

### 3 DEUX ROIS — (Saül et David)

ME 1969 p. 245

La même dignité royale a été conférée de par l'Éternel, par la même onction, de la main du même prophète, à Saül puis à David. De l'un et l'autre il a pu être dit : «l'Oint de l'Éternel». L'un et l'autre ont été employés, chacun en son temps, comme un instrument par lequel l'Éternel délivrait son peuple. L'un et l'autre ont été mis à l'épreuve, chacun avec sa propre responsabilité. Mais l'onction royale s'appliquait chez Saül à un homme naturel, chez David à un homme né de nouveau, par grâce. La responsabilité du premier est celle de la seule chair qui, même parée de belles qualités naturelles qui attirent les regards et le coeur des hommes, et prétendant faire elle-même l'oeuvre de Dieu, dévoile finalement son égoïsme, son incrédulité foncière et son inimitié contre Dieu. La responsabilité de David est celle d'un croyant, choisi «selon le coeur» de Dieu, et en qui agissent des sentiments propres à la vie nouvelle, bien que la chair en lui demeure toujours la même. Aussi les fautes de David, nombreuses surtout dans la période de sa prospérité, sont-elles moralement plus tristes que celles de Saül, mais elles sont l'occasion de la miséricorde de Dieu et de retours salutaires, dans un jugement de soi-même grandissant à mesure que David se connaît mieux ; alors que le péché capital de Saül est la volonté propre, source de l'obstination et de la rébellion pires que l'idolâtrie, et qui, faute de repentance, est sans pardon. Ce sont là autant de sujets d'utiles méditations pour nous.

### 4 «C'EST ACCOMPLI» — Jean 19:30

ME 1967 p. 308

Après la nuit d'horreur indicible, l'aurore se lève. Jésus dit : «C'est accompli». Il contemple la perfection de son oeuvre achevée. Quelle immense portée a ce fait : la volonté de Dieu accomplie après de longs siècles pendant lesquels l'homme s'était toujours révolté ! Ce n'est pas seulement la plus grande oeuvre de l'histoire du monde, c'est l'oeuvre par excellence, l'oeuvre unique, celle à la réalisation de laquelle Dieu fait conspirer toute cette histoire. C'est l'oeuvre dont les cieux s'occupent, celle dont l'éternité sera remplie. C'est accompli ! À cette oeuvre rien ne saurait être ajouté. Peut-on ajouter quelque chose à ce qui est accompli ? Si nous pouvions produire quelque chose d'agréable à Dieu, l'abandon de son Fils eût-il été nécessaire ? Jésus aurait-il pu dire «C'est accompli» si tout le péché n'avait été expié ? Parole définitive qui descend de la croix en message de salut : «C'est accompli».

### 5 LE BIEN-AIMÉ du PSAUME 45

ME 1963 p. 169

Ce magnifique psaume célèbre Christ comme le Roi, mais un roi qui s'appelle «le Bien-aimé». Il est le roi vainqueur dans les combats, un héros, qui enflamme le coeur de ses fidèles, et il est le roi des noces de gloire et de paix, qui captive le coeur de l'Épouse.

Il réunit ainsi les caractères de David et ceux de Salomon, et les porte les uns et les autres à leur perfection. Il délivrera son peuple par le jugement guerrier des ennemis, et il en fera le centre de la bénédiction millénaire, comme l'Épouse terrestre associée au roi divin. L'Église, elle, l'Épouse céleste de l'Agneau, anticipe ces choses sur un plan plus élevé, et, jouissant déjà des résultats de la victoire de Christ, elle attend présentement la manifestation glorieuse de Celui qui est encore caché dans le ciel mais auquel l'Esprit l'unit.

David luttant, souffrant, triomphant, délivrant les siens après leurs longues épreuves, Salomon pacifique, sage, glorieux, sont confondus dans ce Bien-aimé en l'honneur duquel les fils de Coré composent leur cantique. Comment ne pas nous souvenir que David signifie «bien-aimé», et que Salomon à sa naissance a été appelé, par Nathan le prophète, Jedidia, c'est-à-dire «bien-aimé de l'Éternel» ? Christ est le bien-aimé du Père avant d'être le nôtre. Et Il est le nôtre parce qu'Il est le bien-aimé du Père.

David, lorsqu'il fut oint, était méconnu de sa famille, et même son père qui lui avait donné ce nom le traite comme une quantité négligeable (1 Sam. 16). Mais il avait été choisi par l'Éternel (1 Sam. 13:14 ; Ps. 78:70), et c'est l'Éternel qui l'avait gardé, instruit, formé, dans sa jeunesse solitaire de berger. C'est aux yeux de Samuel, l'homme de Dieu, qu'il apparaît tel que la Parole de Dieu le décrit, «le teint rosé, avec de beaux yeux, et beau de visage». Il sera dans la suite l'objet du dédain et de la haine non seulement du roi selon la chair (Saül) mais des siens, de son frère (Éliab), de son propre fils, hélas (Absalom). Ainsi Jésus, objet des délices du Père, ne

sera ni connu par le monde ni reçu par les siens ; il a été sans apparence aux yeux des hommes, sans forme ni éclat, méprisé ; «son visage était défait», «et nous n'avons eu pour lui aucune estime». Mais la foi d'une Abigaïl et des compagnons de David rejeté a discerné la beauté de l'oïnt, devancé le moment où d'autres, revenus de leur aveuglement et bénéficiaires de ses victoires libératrices, les fils de Coré, figure du résidu futur que délivrera le Messie, diront : «Tu es plus beau que les fils des hommes». La part des chrétiens est plus précieuse que celle de ceux-ci comme de ceux-là. La grâce sur ses lèvres, la justice dans ses pensées et ses voies, la vérité et la débonnairété accompagnant l'exercice de l'autorité qu'il a reçue pour juger «parce qu'il est fils de l'homme», et la magnificence de sa venue, et l'huile de joie sur sa tête au jour du triomphe, oui, nous saluons tout cela à l'avance, si nous aimons l'apparition de Christ. Mais dès maintenant nous le voyons sur le trône du Père dans le ciel, couronné de gloire et d'honneur parce qu'Il a goûté la mort pour tout, et qu'Il a triomphé en la croix. Il est devenu notre Bien-aimé, Lui, le Fils unique qui est dans le sein du Père et ses délices comme homme ici-bas.

Quant à Salomon, s'il a été le glorieux roi de justice et de paix, c'est parce qu'il était Jedidia, le bien-aimé de l'Éternel. «L'Éternel l'aima» (2 Sam. 12:24, 25), lui, le second fils de «celle qui avait été la femme d'Urie». La grâce de Dieu se déploie là, magnifique, pour que la gloire se déploie plus tard. David repentant et humilié avait été restauré ; il avait accepté avec soumission la mort de l'enfant de son péché ; et maintenant la certitude de cette restauration lui fait donner le nom de pacifique (Salomon) à celui qu'il sait devoir lui succéder un jour. Il ne pouvait soupçonner encore combien de souffrances il aurait à traverser avant que ce fils fût établi roi dans la paix. Mais la grâce accueille et marque du sceau d'un nom merveilleux celui qui entre dans ce monde : «L'Éternel envoya par Nathan le prophète, et l'appela du nom de Jedidia, à cause de l'Éternel». Ainsi le vrai Salomon, le Roi de gloire, Emmanuel, Dieu avec nous, annoncé par un envoyé céleste, Gabriel, est né au milieu d'un peuple abaissé, d'une vierge de la maison de David mais qui vivait dans l'humilité profonde, il «a participé au sang et à la chair», mais sans péché, et dès le berceau «la faveur de Dieu était sur lui». Et quand il entre dans sa carrière publique, Jésus, estimé en tant qu'homme fils de Joseph, de David, d'Adam, de Dieu, est salué par Dieu lui-même : «Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir», comme il le sera vers la fin de son service, sur la sainte montagne. Plus tard, plus tard seulement, il sera le bien-aimé de la Sulamithe ; mais Il est devenu le nôtre, croyants. Ses beautés ne sont révélées qu'à ceux, qu'à celles, que la grâce a amenés à Lui, et qui oublient pour Lui tous leurs liens dans la chair (v. 10). L'Épouse terrestre s'inclinera bientôt devant son Seigneur, qui aura désiré sa beauté. L'Épouse céleste, encore sur la terre, s'incline déjà et adore.

Un cantique du Bien-aimé... Le Bien-aimé de Dieu ! Et c'est en Lui et en Lui seul que Dieu nous a rendus agréables (Éph. 1:6), nous qui comme tous les autres l'avions estimé battu, frappé de Dieu et affligé ! Estimons-nous assez le privilège infini d'avoir un objet commun, un tel objet commun avec Dieu lui-même, son Bien-aimé ? Que notre cœur bouillonne d'une bonne parole, et que notre âme fervente jouisse de la précieuse communion établie entre Christ et les siens, entre le Rédempteur et les rachetés, le chef et ses compagnons, entre l'Époux et l'Épouse, mais communion qui s'enracine dans «notre communion qui est avec le Père et son Fils Jésus Christ».

Fils bien-aimé, pur objet de délice,  
Centre béni de l'amour paternel,  
Tu devins homme et par ton sacrifice  
Nous connaissons cet amour éternel !

Puissant vainqueur, plus beau qu'aucun fils d'homme,  
Oïnt d'huile sainte, et du ciel acclamé,  
Déjà l'Église avec ferveur te nomme  
Seigneur et Christ, — et chante, ô Bien-aimé !

## **6 LE CHRÉTIEN, UN CORPS ÉTRANGER — Exode 12:33-39**

ME 1983 p. 213

Les Égyptiens sont contraints à chasser les Israélites qui leur avaient servi d'esclaves. Ils les pressent de sortir, disant : «S'ils restent, nous allons tous mourir, «nous sommes tous morts» (v. 33). Et le Pharaon même presse Moïse : «Sortez du milieu de mon peuple».

Le monde présent va à sa perdition, l'odeur de mort est sur lui, tandis que l'odeur de vie est sur les croyants, de sorte qu'ils sont pour le monde des corps étrangers, qui le font souffrir, qu'il ne peut supporter. Si nous nous faisons amis du monde, si nous cherchons des compromis, si nous projetons de nous établir à la fois en Égypte et dans le désert, en marche vers Canaan, qu'en est-il alors de notre position ? La vie du chrétien devrait être telle que le monde ne pourrait nous supporter ; il ne tolérerait pas un corps étranger, il l'éliminerait. C'est cela, la croix de Christ, c'est un effet de cette croix (il y a d'autres aspects du témoignage, mais cela en est un). Si nous étions du monde, le monde aimerait ce qui est sien. Satan travaille pour que nous fassions un amalgame contre nature : le monde et nous.

Si nous ressentions davantage cela et laissons cette impulsion du monde éjecter les croyants, ne serait-ce pas pour nous une sanctification pratique, la réalisation de la fête des pains sans levain ? Le levain, figure du mal, c'est une pâte aigrie qui a subi une fermentation et qui est mêlée à la pâte du pain pour que celle-ci fermente tout entière. La pâte était prête quand les Israélites ont dû partir en hâte, sans avoir eu le temps d'y incorporer le levain. Ils ont été chassés avant que la figure du mal n'entre dans leur pâte : le pain de la terre maudite est toujours fait avec du levain. Le monde veut-il vous éjecter ? Suivez, obéissez, la main de l'Éternel est derrière les efforts de Satan, comme si par nous-mêmes (et telle est notre vieille nature !) nous étions prêts à rester volontiers en Égypte.

Quelle condamnation de notre nature, que l'attrait de la délivrance et celui même de Christ, ait peine à nous détacher du monde ! Il faut partir tout de suite, sinon la pâte va lever. Les pains sans levain sont des pains sans saveur pour la terre, mais ils ont la saveur du ciel, «odeur de vie pour la vie, odeur de mort pour la mort». Qu'il nous soit donné de réaliser cela ! «Nous sommes devenus comme les balayures du monde et le rebut de tous», disait Paul (1 Cor. 4:13). Puissions-nous être vraiment tels ! En d'autres termes, le monde nous reconnaît-il comme siens ou comme ceux qui, parce qu'ils appartiennent à Christ, ne peuvent être supportés par les sujets du «chef de ce monde» ?

## **7 LA FIN DE L'ORDONNANCE ET LA TRIPLE PROVENANCE DE L'AMOUR**

ME 1965 p. 57

Or la fin de l'ordonnance, c'est l'amour qui procède d'un cœur pur et d'une bonne conscience et d'une foi sincère (1 Timothée 1:5). Paul avait été établi apôtre «selon le commandement de Dieu notre Sauveur et du christ Jésus notre espérance». Il charge à son tour Timothée de commandements. Il lui ordonne certaines choses pour lui-même (6:13), et il lui enjoint d'en ordonner aux chrétiens d'Éphèse (1:3 ; 4:11 ; 5:7 ; 6:17). Comme le centurion de Matthieu 8, il reçoit des ordres, y obéit, et en transmet à d'autres, exerçant ainsi une autorité tirée d'une autorité supérieure. Tout ce qui est prescrit ici l'est en vue d'assurer l'ordre dans la maison de Dieu, non

point toutefois en imposant un règlement aux croyants, mais en les amenant à garder une même vérité du fait qu'ils sont unis par l'amour dans l'Esprit (Col. 1:8). «La fin de l'ordonnance», c'est-à-dire son objet final, son but, «c'est l'amour».

Ainsi en est-il en particulier de l'ordre que Timothée devait intimer «à certaines personnes, de ne pas enseigner des doctrines étrangères, et de ne pas s'attacher aux fables et aux généalogies interminables», dont il ne pouvait résulter que du trouble, «des disputes plutôt que l'administration de Dieu (\*) qui est par la foi». Quand la doctrine chrétienne devient le prétexte de discours ou d'entretiens alimentant la curiosité de l'esprit naturel, quand son enseignement tourne à une science religieuse tantôt attachée aux traditions tantôt avide de nouveautés sensationnelles, non seulement il n'y a pas d'édification, mais les querelles dissolvantes ne sont pas loin. Un enseignement selon Dieu, au contraire, se propose et produit l'amour ; ainsi était l'enseignement de l'apôtre, qui prêchait Christ, et cet enseignement était justement menacé par d'autres qui, opposés à la vraie foi, ruinaient l'amour. Pas plus en effet que la vraie foi ne se nourrit des pensées humaines ignorantes de Dieu, l'amour chrétien n'a grand-chose de commun avec les sentiments naturels. Il n'est pas l'affaire de gens qui se reconnaissent certaines affinités, il ne se satisfait pas de marques extérieures qui peuvent masquer une incompréhension profonde, il ne jaillit pas en ces effusions déplacées qui flattent la chair. Il appartient à un ordre de choses bien différent.

(\*) Litt. : la gestion de la maison de Dieu.

L'amour à la pratique duquel tend le service pastoral confié à Timothée, et, finalement, tout l'enseignement de «l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux», est le fruit d'un travail opéré par l'Esprit de Dieu et par la Parole dans la conscience, le cœur et l'esprit du croyant, pour que celui-ci, amené à n'avoir aucune confiance en la chair et à comprendre que tout est grâce pour lui, puisse jouir de cet amour et l'exercer. Il n'y a rien là des pressions d'une loi impossible à garder par le vieil homme ; ce sont au contraire des commandements que l'homme nouveau trouve sa joie à accomplir. Un tel amour répond à l'amour de Dieu et il se déploie à l'imitation de Dieu lui-même et de Christ (Éph. 5:1, 2) ; il est entravé par tout ce qui chez le croyant attriste le Saint Esprit de Dieu, autrement dit tout ce qui vient de cette chair rebelle à toute ordonnance, que cette dernière soit donnée par la loi ou par la grâce.

Aussi cet amour ne peut-il être indépendant «d'un cœur pur, et d'une bonne conscience, et d'une foi sincère». Il en procède, comme une eau pure arrivant par trois canaux propres à la donner pure, telle qu'elle est à sa source, parce que ces canaux eux-mêmes sont purs. La source ne peut être autre que «l'amour de Dieu qui est dans le christ Jésus notre Seigneur», et c'est le Saint Esprit qui verse cet amour de Dieu dans nos cœurs.

Notre passage établit entre ces trois choses, le cœur, la conscience et la foi, une liaison essentielle et profonde. Le cœur pur est exempt de toutes les choses qui pourraient empêcher la conscience d'être bonne (\*). Et ces mauvaises choses, comment la conscience les discerne-t-elle ? À la lumière dans laquelle le croyant est tenu par une foi sincère (2\*).

(\*) Voici les autres passages où le même qualificatif s'applique à la conscience : 1 Tim. 1:19 ; 3:9 (traduit par «purs») ; 2 Tim. 1:3 (id.) ; Hébr. 9:14 (id.) ; 1 Pierre 3:16, 21.

(2\*) Ou : sans dissimulation, «sans hypocrisie», selon la traduction du même terme en 2 Cor. 6:6 ; 1 Pierre 1:22 ; Rom. 12:9 — trois passages où il qualifie l'amour ; en 2 Tim. 1:5, où il s'applique comme ici à la foi ; et en Jacques 3:17, où il donne un des caractères de la sagesse d'en haut.

Le cœur pur, bien loin d'être tel par nature, est «créé» par Dieu (Ps. 51:10), chez le pécheur régénéré. Il a été foncièrement «purifié par aspersion» (l'aspersion du sang de Christ), comme le dit Hébreux 10:22 employant les figures de la consécration des fils d'Aaron, et il l'a été une fois pour toutes, de même que le corps tout entier a été «lavé d'eau pure» (id. ; Jean 13:6 ; 15:3). Après quoi il doit être purifié des souillures extérieures contractées sur le chemin, par le lavage renouvelé de la Parole agissant sur l'âme (Jean 13:8-10 ; Éph. 5:26). Avoir un cœur pur ne signifie pas ne plus avoir la chair en nous — elle est toujours là — mais ne pas la laisser agir, en la tenant où Dieu l'a mise, c'est-à-dire dans la mort (Col. 3:5).

La bonne conscience répond à un tel état pratique. La fonction de la conscience est de distinguer le bien et le mal ; c'est comme l'aiguille d'un instrument de mesure, un manomètre par exemple qui indique où en est la pression d'un gaz. L'indication vaut ce que vaut l'instrument : la conscience peut être faussée, même insensibilisée, ou cautérisée, mais dans la mesure où elle est vraie elle déclare que ceci est bien, et elle l'approuve, et que ceci est mal, et elle le réprovoque. Elle est bonne quand il n'y a pas de mal à juger, comme l'aiguille du manomètre quand elle indique la pression requise. Dans un tel état tout dans le croyant est formé par l'Esprit, il marche en accord avec la relation d'enfant de Dieu où la grâce l'a placé. La conscience de quelqu'un qui n'est pas affranchi, autrement dit qui ignore cette relation, ne peut être que troublée en découvrant l'incapacité de la chair à accomplir la loi de Dieu. Mais l'Esprit me fait connaître que je suis enfant de Dieu et me fait crier : Abba, Père, en me montrant ma position non plus «dans la chair» mais «dans le christ Jésus». Voilà «le cœur par aspersion purifié d'une mauvaise conscience». J'ai ensuite à me conduire conformément à mon adoption, mais ce ne serait possible en aucune manière si je n'avais la vie de l'Esprit.

Tout cela, on le comprend, ne peut absolument pas être séparé de la foi. C'est la foi qui saisit ces grandes vérités, elle croit Dieu, reçoit sa Parole, laquelle révèle Dieu en Christ. Le croyant, délivré de lui-même, a Christ comme objet, et, occupé de Lui, il s'abandonne entièrement à Dieu, il compte entièrement sur Dieu, et il trouve toutes les directions, toutes les ressources dont il a besoin, dans la confiance sans réserve que donne seule une foi sincère. C'est quand ils sont saisis par une telle foi que les commandements divins, bien loin d'être un tourment pour la conscience, comme naguère, deviennent le bonheur de l'âme (cf. Psaume 119, en particulier v. 47, 48, 97, etc.).

Ah ! soupirons-nous, quel bel état intérieur, en ses trois éléments solidaires, mais, hélas, n'est-ce pas un état idéal ? Il est de fait qu'au moindre manquement voilà la conscience troublée, comme l'aiguille du manomètre qui s'agit quand la pression monte ou diminue dangereusement. Que cette souillure soit tolérée, la conscience devient mauvaise, le cœur ne jouit plus des affections d'en haut, la foi perd son assurance et s'obscurcit : doutant de soi, on doute de Dieu. Que faire ? Revenir à Celui qui demeure le même, tout lui dire, laisser sa Parole nous montrer ce qui altère la pureté du cœur et doit être confessé, jugé et rejeté. La foi sincère va à Dieu pour que le cœur soit purifié et que la conscience redevienne bonne. Tel est le continuel exercice de la vie chrétienne, tant que nous sommes dans ce corps. C'est l'exercice de la piété (4:7), revenant sans cesse au secret de sa force, c'est-à-dire son «mystère», qui est grand. Mais rien ne peut être plus funeste que de s'accommoder des manquements, en alléguant que la grâce pourvoit à tout. Elle y pourvoit, certes, et plus merveilleusement que nous ne pourrions jamais le comprendre ici-bas ; Christ, l'intercesseur divin, ne se lasse pas dans son double office de sacrificateur et d'avocat. Mais la fin que poursuit la grâce est que nous nous comportions selon la position qu'elle nous a faite, comme des enfants d'obéissance, qui connaissent comme leur Père en Jésus Christ Celui qui est le Dieu saint. Elle nous veut marchant avec Dieu comme Christ a marché, et par conséquent ne tolérant pas dans notre vie la moindre chose où Christ ne soit pas.

Oui, quelle grâce que nous ne soyons pas laissés à notre propre façon d'apprécier les choses, ni livrés aux sentiments de nos cœurs naturels ; quelle grâce que Christ seul satisfasse aux pensées et aux affections de l'âme renouvelée ! La foi connaît le chemin vers Dieu parce que Christ est ce chemin, et la foi sincère va dans ce chemin en toute sécurité. Éclairée, grâce à la foi, de la lumière même de Dieu, la conscience discerne, par le Saint Esprit, l'état du cœur. Est-il rempli de ce que le Saint Esprit y verse, ou quelque chose y prend-il place qui empêche son action ? Il faut que l'obstacle soit ôté, et alors l'âme, à même de jouir de la communion avec Dieu et

avec les saints, goûtera à la fois le repos et l'activité de l'amour : le repos de celui qui éprouve que «rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le christ Jésus», et l'activité de celui qui n'a plus soi-même pour objet mais qui «aime en action et en vérité». Dans un tel état, nous ne songerons pas à être mécontents des autres, et nous ne serons ni mécontents ni satisfaits de nous-mêmes, nous ne nous en occuperons pas. Comment l'harmonie, alors, ne règnerait-elle pas dans la maison de Dieu ?

Telle est «la fin de l'ordonnance, l'amour», libre et heureux quand la conscience éclairée par la foi rend témoignage que le coeur est pur. S'écarter de l'une de ces choses c'est les compromettre toutes, et nous abuser sur le véritable amour qui procède d'elles ensemble. C'est, en réalité, revenir aux prétentions et aux mensonges du vieil homme, et parler de la loi en pleine confusion (v. 6, 7). Car, pour quelqu'un qui est encore dans la chair, Christ ne profite de rien. Et la loi s'applique à un tel homme, le proclame injuste et coupable, mais ne peut le rendre juste ; tandis que si quelqu'un est en Christ, il est revêtu de la justice de Christ, il est juste (v. 8, 9). Il a des responsabilités nouvelles, fondées sur la relation nouvelle avec Dieu, responsabilités d'un juste, non plus d'un pécheur. Il obéit à des commandements venant d'une autre source que la loi, et, bien loin qu'il lui soit permis de se relâcher, il est soumis à une règle de vie infiniment plus haute, Christ lui-même, à la fois modèle et force pour marcher dans l'obéissance, par amour.

Recueil de Pensées PAR J. N. Darby

**Tables des matières**

- 1 - Semaine 1 — Le Péché
- 2 - Semaine 2 — La Grâce
- 3 - Semaine 3 — La Parole de Dieu
- 4 - Semaine 4 — Le Saint Esprit
- 5 - Semaine 5 — Les Perfections de Christ
- 6 - Semaine 6 — La Foi
- 7 - Semaine 7 — La Paix
- 8 - Semaine 8 — Le besoin d'une direction
- 9 - Semaine 9 — L'Humilité
- 10 - Semaine 10 — L'Épreuve
- 11 - Semaine 11 — La Communion
- 12 - Semaine 12 — Le Combat
- 13 - Semaine 13 — Le Dévouement
- 14 - Semaine 14 — Craintes incrédules
- 15 - Semaine 15 — La Séparation du monde
- 16 - Semaine 16 — La joie
- 17 - Semaine 17 — La dépendance
- 18 - Semaine 18 — Porter la croix
- 19 - Semaine 19 — Regardant à Jésus
- 20 - Semaine 20 — La Croissance
- 21 - Semaine 21 — La Présence de Dieu
- 22 - Semaine 22 — Le Service
- 23 - Semaine 23 — Les Affections divines — 1
- 24 - Semaine 24 — Les Affections divines — 2
- 25 - Semaine 25 — Le Renoncement à soi-même
- 26 - Semaine 26 — Des chants dans la nuit
- 27 - Semaine 27 — L'Homme de douleurs
- 28 - Semaine 28 — L'Amour
- 29 - Semaine 29 — La toute-suffisance de Christ
- 30 - Semaine 30 — L'énergie divine
- 31 - Semaine 31 — Le Secours venant du Sanctuaire
- 32 - Semaine 32 — Le Repos
- 33 - Semaine 33 — La Fidélité de Dieu
- 34 - Semaine 34 — La Soumission
- 35 - Semaine 35 — La Satisfaction
- 36 - Semaine 36 — Être près de Dieu
- 37 - Semaine 37 — Chute et restauration
- 38 - Semaine 38 — La lumière de l'éternité
- 39 - Semaine 39 — Nos besoins et Sa plénitude
- 40 - Semaine 40 — La Puissance
- 41 - Semaine 41 — Le Cœur divin
- 42 - Semaine 42 — Sanctification pratique
- 43 - Semaine 43 — La Louange
- 44 - Semaine 44 — Bon courage aux pèlerins
- 45 - Semaine 45 — La volonté de Dieu
- 46 - Semaine 46 — La Sympathie
- 47 - Semaine 47 — Les Parvis célestes
- 48 - Semaine 48 — Christ est tout
- 49 - Semaine 49 — Marcher avec Dieu
- 50 - Semaine 50 — La Confiance
- 51 - Semaine 51 — La Lumière céleste
- 52 - Semaine 52 — Notre espérance

**1 - Semaine 1 — Le Péché**

Un seul péché est plus affreux pour Dieu que ne le sont pour nous mille péchés, et même tous les péchés du monde.

L'action d'une volonté indépendante est le principe du péché.

Dieu ne laisse rien passer ; il peut tout pardonner, il peut purifier de toute souillure, mais il tient compte de tout.

Christ est amour ; plus ma culpabilité est grande, plus j'ai besoin de Lui.

Si tous les péchés commis dans le monde étaient réunis dans votre personne et que vous en fussiez l'auteur, cela ne devrait pas vous empêcher de croire en Christ et de venir à Dieu par Lui.

Considérez l'état réel de l'homme quant à la confiance qu'il met en l'homme plutôt qu'en Dieu. Si son voisin lui demandait de faire une chose que sa conscience lui dit être mauvaise aux yeux de Dieu, il pécherait contre Dieu, et commettrait ce mal, plutôt que de désobliger son voisin.

Pécher et accomplir ses devoirs religieux, on voit souvent ces deux choses aller ensemble. Quand la puissance de la piété est absente, le contact avec les choses saintes n'en est que plus dangereux.

Si nos cœurs ne sentent pas ce qu'est le péché, Christ l'a senti, lorsqu'il a bu la coupe amère et a été fait péché pour nous ; si nous n'avons pas compris, du moins en quelque mesure et non pas, sans doute, comme Jésus l'a réalisée, l'énormité du péché aux yeux de Dieu, nous sommes complètement étrangers à la pensée de Christ.

Adam pécha et abandonna Dieu, parce qu'il attachait un grand prix aux offres de Satan. Il crut que le diable était pour lui un ami meilleur que Dieu ; hélas ! il apprit ensuite à ses dépens que l'ennemi est menteur, qu'il n'a jamais eu le pouvoir de donner ce qu'il promettait et que son hameçon conduisait à la mort celui qui y mordait ; car « les gages du péché, c'est la mort » (Rom. 6:23).

Sur la croix fut cloué un Homme sans tache, un Homme parfait, et cet Homme fut abandonné de Dieu ! Quel spectacle aux yeux du monde ! Est-il surprenant que le soleil, astre merveilleux qui témoigne de la gloire de Dieu dans la création, ait été obscurci lorsque le Témoin fidèle et véritable élevait la voix vers son Dieu et ne reçut pas de réponse ? Abandonné de Dieu ! Pour quel motif ? Quelle part ai-je à cette croix ? Une seule, mes péchés. Cette heure, solennelle au delà de toute autre, dépasse toute conception et demeure unique dans les annales de l'éternité.

Christ mourut, plutôt que de laisser subsister le péché devant Dieu.

Du moment que la grâce agit dans le cœur, elle produit le sentiment du péché. En même temps, l'amour de Christ atteignant la conscience approfondit dans l'âme la conviction de péché ; l'intensité de cette dernière a pour mesure la conviction plus ou moins profonde de l'amour de Christ.

## **2 - Semaine 2 — La Grâce**

Oh ! quand le cœur de l'homme s'élèvera-t-il, même par la pensée, à la hauteur de la grâce et de la patience de Dieu ?

C'est l'amour en Dieu, non pas quelque attrait dans l'homme pécheur, qui explique la libéralité débordante de son accueil en Christ.

La manière dont l'homme naturel comprend la miséricorde serait, non pas que Dieu efface le péché par l'effusion du sang de Jésus, mais qu'il traite le péché avec une certaine indifférence: ce n'est pas la grâce, cela !

Rien ne se donne dans le « pays éloigné », pas même des gousses de pourceaux. Satan vend tout et cela très cher: nos âmes sont le prix. Il faut tout acheter ; le principe du monde est celui-ci: rien de gratuit. Pour trouver quelqu'un qui donne, il faut venir à Dieu.

La grâce n'a ni bornes, ni limites. Quelque coupables que nous soyons (et nous ne pouvons être pires), en dépit de tout, Dieu est amour à notre égard.

Sa grâce est toujours plus incompréhensible pour moi. Par le fait que Christ est devenu Homme, elle se lie d'une manière si étonnante à toutes les fibres et aussi à tous les besoins de nos cœurs, qu'elle nous amène dans une position que nul ne peut connaître s'il ne s'y trouve lui-même. Toutefois, dans cette position, nous ne sommes rien, bien qu'unis à Celui qui est tout. Or, n'être rien, est un état précieux entre tous.

La loi peut torturer notre conscience, mais la grâce nous humilie.

Lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous (Rom. 5:8). Nous trouvons deux vérités dans ce passage ; d'abord que le pécheur est sans force et sans ressource ; ensuite que Dieu est pour lui. Comme le fils prodigue, il a dépensé tout son bien ; aussi, lorsqu'il revient à lui et se prépare à retourner auprès de son père, il n'a rien à lui apporter. Tout son avoir, comme celui d'un matelot naufragé, est jeté par-dessus bord ; tout s'en va au gré des flots ; lui-même, luttant contre les vagues sombres, est jeté sur la plage, exténué, dépouillé, ayant tout perdu. Mais béni soit Dieu ! Dans notre détresse, c'est sur cette plage que nous le trouvons ; il est là et il y est pour nous ! Nous savons, en outre, qu'il ne nous rejettera pas et que nous pourrions compter sur toutes les bénédictions que Dieu peut donner. « Celui même qui n'a pas épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? » (Rom. 8:32).

Ce qui me donne le sentiment de l'énormité du péché, c'est l'immensité de la grâce qui l'a ôté.

« Afin qu'il montrât, dans les siècles à venir, les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus » (Éph . 2:7).

Telle est la manière dont les anges, qui sont « les principautés et les autorités dans les lieux célestes » (Éph . 3:10), apprendront à connaître les immenses richesses de sa grâce. Ils verront le pauvre brigand, la femme de la ville qui était une pécheresse (Luc 7:37) et nous-mêmes aussi, dans le même lieu et dans la même gloire que le Fils de Dieu !

La parole du maître: « Bien, bon et fidèle esclave » (Matt. 25:21), résonne comme une douce musique aux oreilles du fidèle, mais elle est surtout appréciée de celui qui sait que la grâce seule peut nous donner l'un ou l'autre de ces caractères.

## **3 - Semaine 3 — La Parole de Dieu**

En ces jours de la fin, où l'on remet outrageusement en question la Parole de Dieu, il est précieux de penser qu'un seul verset des écritures suffisait à Jésus comme autorité, et lui suffisait pour réduire le diable au silence absolu.

Je n'ai aucun goût pour les nouveautés en fait d'interprétation des écritures: la crème se trouve à la surface du lait.

La Parole est en elle-même sa propre preuve et possède sa puissance propre, bien que, assurément, l'Esprit de Dieu seul puisse nous en faire l'application. C'est seulement en marchant avec Dieu que nous pouvons goûter toute la douceur de cette Parole et nous en nourrir. Je crois qu'à cet égard l'Esprit de Dieu est un Guide certain, et peut, s'il le juge bon, nous donner des pensées suivies, un don continu ; mais, pour que des fleuves d'eau vive découlent de nous, il nous faut boire à la source parce que nous avons soif

Arrêtons-nous et demandons-nous: De quoi mon esprit a-t-il été occupé aujourd'hui ? qu'ai-je recherché ? La Parole de Christ a-t-elle habité richement en moi ? Peut-être avons-nous été occupés de politique ou des nouvelles de la ville ou de nos propres affaires ? La parole de notre propre cœur ou l'œuvre de notre propre esprit ont-elles rempli la plus grande partie de notre journée ? Ce n'était donc pas Christ.

Il y a un grave danger à s'occuper de la Parole sans être sous l'action de l'Esprit Saint. Je ne connais rien qui sépare davantage de Dieu que de parler de la vérité sans avoir la communion avec Lui.

Dieu ne révèle pas ses pensées « aux sages et aux intelligents », mais « aux petits enfants » (Matt. 11:25). Ce n'est pas la puissance de l'esprit humain appliquée aux choses de Dieu, qui reçoit la bénédiction de Lui ; seul, l'esprit de l'enfant nouveau-né, désirent ardemment « le pur lait intellectuel » (1 Pierre 2:2), trouve la bénédiction. L'intelligence la plus développée doit s'approcher de la Parole de Dieu comme l'enfant nouveau-né.

Il n'y a pas une seule parole dans le livre de Dieu qui ne puisse nourrir nos âmes.

Étudiez la Parole avec prière ; cherchez-y le Seigneur Lui-même et non la connaissance ; celle-ci vous sera aussi accordée, mais le cœur suit la bonne direction lorsqu'il cherche le Seigneur.

Je crois, cher frère, que vous avez trop étudié la Bible et que vous ne l'avez pas assez lue. Je trouve toujours que je dois être sur mes gardes à ce sujet. C'est l'enseignement de Dieu et non le travail de l'homme qui nous fait entrer dans les pensées et les desseins de Dieu révélés dans sa Parole. Je ne voudrais pas que quelqu'un pense que je ne désire pas que celle-ci soit beaucoup étudiée, mais mon désir ardent est qu'elle soit lue avec Dieu.

Il y a un Homme qui connaît la vérité, parce qu'il est la vérité, un Homme satisfait de la Parole écrite: c'est le Seigneur. Il n'y a pas de ruse de Satan que la Parole de Dieu ne puisse déjouer.

Lorsque cette vie passagère sera terminée, rien ne demeurera que ce qui a été produit par la Parole.



#### **4 - Semaine 4 — Le Saint Esprit**

Permettez-moi de vous demander comment vous traitez cet hôte divin. Je parle maintenant, avec révérence, de la présence de Dieu. Combien de fois, dans le cours d'une journée, pensez-vous au fait que votre corps est le temple du Saint Esprit ? Si le souverain du pays que nous habitons venait, pour quelques jours, faire sa demeure sous notre toit, sa présence absorberait certainement toutes nos pensées. En est-il de même du Saint Esprit qui habite en nous ? Nous n'y pensons, hélas ! pas souvent ; mais nous nous en souvenons si nous faisons toutes choses en vue de plaire au Seigneur.

La présence effective de l'Esprit crucifie l'égoïsme et nous libère de l'occupation de nous-mêmes, dans le chemin que nous parcourons, car il nous remplit d'un seul objet: Jésus.

Là où la vie de la chair prend fin, celle de l'Esprit commence, et pratiquement c'est dans la mesure où la chair est tenue pour morte que nous avons de la puissance pour manifester la vie de l'Esprit.

Posséder le Saint Esprit est une chose ; être rempli du Saint Esprit en est une autre. Lorsqu'il est la seule source de mes pensées, je suis rempli de l'Esprit (Eph . 5:19). S'il a pris possession de mon cœur, j'ai la puissance de réduire au silence ce qui n'est pas de Dieu, de garder mon âme du mal et de me diriger dans tous les actes de ma vie et de ma conduite.

Souvent j'ai besoin de répréhension, mais la chair ne peut reprendre ma chair ; et celle-ci ne se soumettra pas à la chair d'un autre ; mais si je marche en réalité dans la puissance de l'Esprit, j'aurai l'autorité de Dieu selon ma mesure et Satan devra céder à l'Esprit.

Si quelqu'un parle dans l'Assemblée et qu'habituellement son action n'édifie pas, je crois qu'il faut l'arrêter. Je n'ai jamais pu comprendre que l'Assemblée de Dieu puisse être le seul lieu où la chair soit libre d'agir sans être réprimée ; c'est une folie de penser qu'il en doive être ainsi. Je désire que la plus complète liberté soit donnée à l'Esprit, mais aucune à la chair.

L'Esprit déborde comme « des fleuves d'eau vive » de l'âme de celui dans lequel il habite et son abondance coule vers tout ce qui l'entoure, que ce soit un bon terrain ou un sable aride ; mais, quoi qu'il en soit, le propre de l'Esprit, dans sa nature et sa puissance, est de jaillir sans cesse.

Nous devrions être capables de confondre tous les ennemis, non par la sagesse ou par l'intelligence ou par les connaissances de l'homme mais dans la puissance de l'Esprit.

Que d'autres ne croient pas à la Parole de Dieu, je ne vais pas abandonner l'épée de l'Esprit, parce qu'ils en méconnaissent le tranchant. Je sais qu'elle est pénétrante comme une épée à deux tranchants, c'est pourquoi je m'en sers.

Lorsqu'un homme n'est pas rempli de l'Esprit de Dieu qui donne de la puissance à la vérité dans son cœur et de la clarté à sa vision morale, le pouvoir séducteur de l'ennemi confond l'imagination. Quelque insoumis qu'il soit à l'égard de la vérité, il aime le merveilleux, mais il lui manque un saint discernement, parce qu'il ignore la sainteté et le caractère de Dieu ; il n'a pas la stabilité d'une âme qui possède la connaissance de Dieu comme son trésor, d'une âme qui sait qu'elle a tout en Lui et n'a pas besoin d'autres merveilles.

#### **5 - Semaine 5 — Les Perfections de Christ**

Le Seigneur Jésus est en Lui-même le résumé de toutes les beautés et de toutes les perfections possibles.

Qu'était-ce donc que la vie de ce Jésus, Homme de douleur et sachant ce que c'est que la langueur ? Une vie d'activité dans l'obscurité, faisant pénétrer l'amour de Dieu dans les recoins les plus cachés de la société, partout où les besoins étaient les plus grands. Cette vie ne se mettait pas à l'abri des misères du monde, mais, précieuse grâce ! elle y faisait pénétrer l'amour de Dieu.

Tandis que le premier acte d'Adam est de faire sa propre volonté, Christ paraît dans ce monde de misère, se consacrant en amour à faire la volonté de son Père. Il descend ici-bas et s'anéantit lui-même ; c'est par un acte de consécration à son Père qu'Il vient jusqu'à nous afin que, quoi qu'il lui en coûtât, Dieu fût glorifié.

Adam se rendit coupable du seul acte de désobéissance qu'il pût commettre ; mais Celui qui disposait de toutes les ressources de la puissance n'a usé de cette puissance que pour manifester un service plus parfait et une dépendance plus entière. Qu'il est précieux pour nous le spectacle des voies du Seigneur !

Plus Il était fidèle, plus Il était méprisé et contredit ; plus grande était son humilité, moins il était estimé ; mais cela ne changeait rien à ses voies, parce qu'Il faisait tout pour Dieu seul. Que ce fût envers la multitude, envers ses disciples ou devant des juges iniques, rien n'altérerait la perfection de ses voies, parce que, dans toutes les circonstances, il faisait tout pour Dieu.

L'Homme Christ Jésus « avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (Luc 2:52). Il fut toujours le serviteur de chacun. La première chose dont je fus frappé en lisant les évangiles, il y a quelques années, me fit dire: Voici un Homme qui ne fit jamais rien pour Lui-même ! Quel miracle de trouver ici-bas un Homme pareil ! Dieu était sa seule part.

Les évangiles nous font connaître Celui en qui il n'y avait aucun égoïsme. Ils nous ouvrent son cœur toujours accessible à tous. Quelque profonde que fût sa propre souffrance, il pensait toujours aux autres. Il pouvait avertir Pierre en Gethsémané et remplir d'assurance le malfaiteur repentant crucifié à son côté. Son cœur était au-dessus des circonstances ; il n'agissait jamais sous leur influence, mais les traversait toujours selon Dieu.

La satisfaction, l'exaltation et l'avancement du moi, tels sont toujours les principes des actions des hommes. Chez notre précieux Sauveur, il y avait un vrai dévouement du cœur, une affection, un service exempt de la plus petite parcelle de recherche de soi-même. Ce à quoi l'homme aspire avec tant d'ardeur, n'existait absolument pas en Lui. Il pouvait dire: « Je ne reçois pas de gloire des hommes » (Jean 5:41).

Nous trouvons chez les apôtres des affections admirables, et, comme Jésus le disait, des œuvres plus grandes que les Siennes. Il y avait chez eux des exercices de cœur, et, par grâce la connaissance de l'amour qui n'a pas de mesure, mais nous ne voyons pas chez eux cette égalité constante qui était en Christ: il était le Fils de l'Homme qui, tout en étant ici-bas, était dans le ciel (Jean 3:13). Un homme tel que Paul était comme un instrument à cordes que Dieu touchait et dont il tirait une mélodie merveilleuse ; mais Christ était la mélodie elle-même.

Que Dieu nous accorde d'apprécier la parfaite beauté de ce Jésus qui est venu jusqu'à nous.

#### **6 - Semaine 6 — La Foi**

La foi me fait voir que Dieu est plus grand que mon péché, et non pas que mon péché est plus grand que Dieu.

Ne rattachez votre service qu'à Dieu seul et non pas à des individus particuliers. Vous pouvez être encouragé par la communion fraternelle ; votre cœur peut y trouver du rafraîchissement ; mais vous devez travailler par votre foi et votre énergie individuelles, sans vous appuyer sur qui que ce soit ; car si vous agissez autrement, vous ne pouvez être un serviteur fidèle. Le service doit toujours être mesuré par la foi et la communion personnelle avec Dieu. Dans tous les temps, c'est par l'activité individuelle que la bénédiction a été apportée aux âmes, et, du moment que cette activité s'est perdue, la puissance du témoignage a décliné ici-bas. La tendance à l'association a pour résultat que nous nous appuyons les uns sur les autres.

La simplicité d'une vie de foi possède un charme que ne connaissent point ceux qui ne l'ont jamais réalisée.

On ne se débarrasse pas des difficultés du chemin de la foi en cherchant à les éviter ; il faut les surmonter par la puissance de Dieu. Une difficulté peut être très réelle, mais elle ne constitue un obstacle que pour l'incrédulité de nos cœurs, si nous suivons le chemin de la volonté de Dieu ; car la foi compte sur Dieu et les difficultés ne sont rien devant Lui.

L'expérience devrait fortifier la foi, mais il faut une foi vivante pour se servir de l'expérience.

C'est par la foi que Dieu est honoré.

Satan est satisfait lorsqu'il réussit à nous éloigner, par la peur, du sentier pur et simple de la foi.

La foi agit en faveur de Dieu et le révèle au milieu de circonstances, au lieu d'être gouvernée par elles. La supériorité de la foi sur ce qui l'entoure est évidente. Quel repos de pouvoir en rendre témoignage au milieu des souillures de ce pauvre monde.

Ce qui caractérise la foi, c'est qu'elle compte sur Dieu, non seulement en dépit des difficultés, mais en dépit des impossibilités.

Je n'ai pas vu que le Seigneur abandonne ceux qui se sont consacrés à son œuvre, en se confiant en Lui. J'ai constaté par contre que les ouvriers du Seigneur qui, à cause de leurs femmes ou à cause de l'état de leurs propres cœurs, ont cherché des occupations supplémentaires pour venir en aide à leur femme et à leur famille, sont tombés dans des angoisses morales et que leur utilité dans le témoignage en a été grandement entravée.

Une foi, mise à l'épreuve, est une foi fortifiée. Par l'épreuve nous apprenons à connaître notre faiblesse, mais aussi la fidélité de Dieu, ses tendres soins, même dans les difficultés qu'il envoie, afin que nous puissions les traverser avec Lui.

Mes ressources pécuniaires sont quelque peu diminuées, mais tout est bien: pour la foi tout va bien ! « En toutes choses rendez grâces » (1 Thess . 5:17). Si tout vient de Dieu, tout doit être bien.

Il y a, dans les cieux, Celui qui a le pouvoir d'accomplir toutes ses pensées. Si nous avons la foi et marchons dans sa dépendance, nous éprouverons la sûreté de Sa direction.

Nous sommes prompts à saisir les rênes, lorsqu'un danger surgit devant nous, mais le Seigneur sait mieux que nous ce qu'il y a à faire: au temps convenable, il délivrera tous ceux qui s'attendent à Lui.

### **7 - Semaine 7 — La Paix**

Quelle que soit la bonté de Dieu, c'est une chose sérieuse de trouver la paix avec un Dieu de sainteté. Christ a fait la paix, mais Il veut que nous sentions ce que c'est que d'en avoir besoin, afin que nous puissions la connaître.

Vous désirez remporter la victoire, afin de trouver la paix, mais il nous faut avoir la paix pour remporter la victoire, — la paix déjà faite par l'œuvre de Christ, — alors nous trouverons la force. Nous ne la trouvons que lorsque nous voyons que nous n'en avons point.

L'évangile de paix est à nous en Christ, mais il me faut avoir l'esprit de paix dans mon cœur. La paix a été faite pour nous, afin que nous puissions demeurer en paix.

C'est l'œuvre de Christ qui donne la paix à la conscience ; mais c'est une volonté soumise, l'absence de toute volonté propre, qui, dans les grandes et les petites choses, nous donne la paix du cœur, tandis que nous traversons les épreuves d'ici-bas.

Au lieu de nous inquiéter, nous devrions, en toutes choses, présenter nos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, de sorte que, même en Lui adressant nos demandes, nous pouvons déjà Lui rendre grâces, parce que nous sommes assurés que Sa grâce nous donnera la réponse, quelle qu'elle soit. Il n'est pas dit: « Vous aurez ce que vous avez demandé », mais: « la paix de Dieu gardera vos cœurs » (Phil. 4:7). Oh ! quelle grâce de savoir que nos angoisses elles-mêmes sont un moyen dont Il se sert pour remplir nos cœurs de cette merveilleuse paix.

Une des preuves évidentes du fait que je demeure en Christ est la tranquillité. Ma part est ailleurs qu'ici-bas et je continue ma route. Quelles que soient les circonstances, si nous demeurons en Dieu, nous manifestons en elles toutes un esprit paisible. L'âme n'est pas seulement heureuse en Dieu pour elle-même, mais elle apporte l'atmosphère du milieu d'où elle vient.

Toutes vos épreuves trouvent-elles des cœurs qui s'appuient tellement sur Dieu votre père que, si elles viennent à se multiplier, votre esprit soit en repos, votre sommeil tranquille, et que vous puissiez vous livrer au sommeil et vous réveiller comme si tout était paisible autour de vous (Ps. 3:5 ; 4:8), parce que vous savez que Dieu est vivant et qu'Il dispose de toutes choses ? En est-il ainsi entre vous et vos peines, ou bien ceux qui en sont la cause ? Si tel est le cas, quel mal pourriez-vous atteindre ?

L'âme qui est en communion avec Dieu vivra dans un esprit de paix. Pour triompher des tracas de ce monde, il n'est rien de plus important que de demeurer dans cette atmosphère de paix.

Rien ne garde l'âme dans la jouissance de la paix comme une confiance fermement basée sur Dieu. Sans elle, l'homme sera continuellement excité, pressé, rempli d'anxiété. Si la paix de Dieu garde vos cœurs, vous jouirez du triomphe qu'elle apporte ; vous ne manifesterez rien qui y soit opposé ou qui ne s'harmonise parfaitement avec elle.

L'amour et la grâce de Dieu qui nous lient intimement avec le ciel remplissent nos cœurs et nous sommes rendus capables de porter à des âmes troublées ce calme et cette paix que rien dans ce monde ne peut détruire.

Un peu de repos à l'écart nous permet souvent de voir toutes choses paisiblement avec l'œil de Christ.

### **8 - Semaine 8 — Le besoin d'une direction**

Dans son zèle, plein de confiance juvénile, un nouveau converti peut ne pas discerner toute l'importance, toute la valeur d'une telle bénédiction, mais quand on a appris à voir dans ce monde un désert sans aucun sentier, on réalise que c'est une bénédiction inappréciable d'être dirigé par Celui qui affermit nos pas.

Quand nous regardons à Lui, tout est simple ; nous voyons clairement notre chemin et nous avons des mobiles qui ne laissent pas l'âme en proie à l'incertitude. C'est l'homme double de cœur qui est incertain dans toutes ses voies.

Quelle joie pour mon âme que de penser qu'il n'y a pas une seule circonstance de ma vie où Dieu n'ait pas la volonté positive de me diriger comme père, en sorte que je ne fasse pas un pas sans que son amour y ait pourvu.

Que le Seigneur vous dirige. Il est toujours bon de s'attendre à Lui et de ne pas agir avec hâte, ni de laisser libre cours à notre volonté propre. « J'ai attendu patiemment l'éternel » (Ps. 40:1): c'est une parole de Christ Lui-même. Il prend soin de nous et dirige toutes nos circonstances.

Je ne doute pas que, si nous nous tenions étroitement attachés à Christ, son Esprit nous guiderait dans nos rapports avec les autres. Nous n'avons pas toujours conscience de cette direction divine, même lorsqu'elle existe ; mais la parole nous est donnée par le Seigneur pour les âmes avec lesquelles nous avons affaire, mêmes si elles la rejettent. Toutefois notre sécurité est de demeurer tout près de Lui, afin que nous réalisions ce que dit Paul: « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » (Gal. 2:20). C'est ainsi que, sans que nous ayons conscience de Sa direction au moment même, il agit sur nos pensées et conduit nos pas. En demeurant dans Sa communion, nous avons toujours le sentiment de sa présence et nous nous rendons compte que c'est pour Lui que nous parlons.

On ne peut séparer le Saint Esprit de la parole de Dieu sans tomber dans le fanatisme d'un côté ou dans le rationalisme de l'autre et sans sortir de la position de dépendance de Dieu et de sa direction.

Les brebis connaissent la voix de Christ, et quand elles ne l'entendent pas, elles s'arrêtent jusqu'à ce qu'elles l'entendent de nouveau.

Elles ne connaissent qu'une seule voix ; il y en beaucoup d'autres, mais elles ne les connaissent pas. Les brebis sont des créatures stupides et bornées, mais elles connaissent la voix du berger, et celle-là seulement. Du moment que la voix de Christ est parvenue jusqu'à moi, cela suffit. Elle me donne, dans le sentier que je parcours, une paix et une tranquillité que rien d'autre ne peut me procurer. Ce n'est ni une grande sagesse ni une grande force qui nous donne le repos, mais c'est le fait de connaître la voix du Berger et de l'écouter. Les brebis craignent toute autre voix: « Elles ne suivront point un étranger, mais elles s'enfuient loin de lui » (Jean 10:15).

Le Berger n'inspire pas d'effroi, mais donne force et confiance. Il suffit que Sa voix ait atteint le cœur une fois pour que rien d'autre ne soit nécessaire.

### **9 - Semaine 9 — L'Humilité**

De tous les maux qui nous assaillent, l'orgueil est le plus grand, et c'est celui de tous nos ennemis qui meurt le plus lentement et avec le plus de peine. Dieu hait l'orgueil par dessus tout, parce que l'orgueil donne à l'homme la place qui appartient à Celui qui est dans les cieux, exalté au-dessus de tout. L'orgueil interrompt la communion avec Dieu et attire ses châtiments, car « Dieu résiste aux orgueilleux » (1 Pierre 5:5).

« Passant par la vallée de Baca , ils en font une fontaine » (Ps. 84:6).- La vallée de Baca est un lieu de pleurs et d'humiliation, mais aussi de bénédiction. Pour quelques-uns d'entre nous, cette vallée peut être la perte de ce qui est le plus cher à nos cœurs, ou bien ce qui contrarie notre volonté, une chose qui nous humilie, mais elle est un lieu de bénédiction. Les choses pénibles rafraîchissent mieux nos âmes que celles qui sont agréables. Le rafraîchissement et la bénédiction viennent de ce qui nous a peiné, humiliés, dépouillés de nous-mêmes.

Celui qui est le plus humble et le plus humilié sera le plus richement béni.

Souvent l'âme, en cherchant la joie, ne peut la trouver ; la joie ne saurait ni la purifier, ni la bénir ; et pour bénir, Dieu doit purifier. Lorsque, dépouillés de nous-mêmes, nous cherchons Dieu, nous trouvons la joie.

Oublierai-je jamais l'humiliation de Christ ? Jamais, jamais, durant toute l'éternité, le souvenir de son abaissement sur la terre ne s'effacera de ma mémoire. Tandis que la contemplation de Christ dans la gloire remplit l'âme de force pour chercher à le rejoindre, ce qui la nourrit, c'est le pain descendu du ciel. Ces choses produisent un esprit qui pense à tout autre objet qu'au moi. Étudiez ce Christ, vivez de Lui, et vous serez transformés à sa ressemblance pour manifester sa grâce, sa douceur et sa beauté morale. Que le Seigneur nous donne d'être assez occupés de Lui qui était si plein d'amour et si humble, en sorte que nous manifestations ces caractères.

La vraie humilité ne consiste pas tellement à penser du mal de nous-mêmes qu'à n'y pas penser du tout. Je suis trop mauvais pour mériter qu'on pense à moi. Ce dont j'ai besoin, c'est de m'oublier moi-même et de regarder à Dieu qui est digne de toutes mes pensées.

La seule vraie humilité, ainsi que la force et la bénédiction, consiste à oublier le moi dans la présence de Dieu et dans la jouissance de la clarté de sa face.

Puissiez-vous être brisé au point de trouver Celui qui n'est jamais brisé.

Nous ne savons pas comment être faibles et c'est notre faiblesse, car « quand je suis faible, alors je suis fort ».

L'esprit humble ne pense pas tant ; il reçoit les pensées de Dieu.

### **10 - Semaine 10 — L'Épreuve**

Christ ne fait jamais une brèche dans notre vie que pour y passer et mettre notre âme et nos affections plus directement en contact avec Lui-même. Le plus petit progrès dans la connaissance de son amour et de sa personne a plus de prix que toutes les souffrances que jamais homme ait endurées. Il n'y a rien de pareil à cette connaissance de Lui ; elle dure à toujours.

Tous ne traversent pas paisiblement cette vie, bien que les uns puissent être moins éprouvés que les autres ; mais, après tout, nous sommes affligés « pour un peu de temps... si cela est nécessaire » (1 Pierre 1:6). Ne vous agitez pas ; Celui qui tient les rênes, qui juge de ce qui vous est nécessaire, est Dieu. Il ne prend pas plaisir à nous affliger. Il juge de la nécessité, nous y passons, mais ce n'est que pour un moment.

Souvent nous éprouvons une très grande difficulté à apporter nos peines à Dieu. Comment le pourrais-je ? dira parfois un croyant affligé, si ma douleur est le fruit de mon péché puis-je, dans l'intégrité de mon cœur envers Dieu, Lui apporter mes souffrances, sachant que je les mérite ? Oui, car Christ les a portées devant Dieu. Tel est le terrain sur lequel je puis me placer. Dieu peut entreprendre de me venir en aide dans toute mon épreuve, parce que l'œuvre de Christ pour moi a été si parfaitement accomplie. D'une manière générale, toute souffrance provient du péché, et tout secours est fondé sur l'expiation.

Il n'y a pas une position dans laquelle un saint se trouve, où il ne puisse chercher la présence de Dieu pour être secouru.

J'ai été très heureux pendant ma maladie ; elle m'a fait éprouver beaucoup plus que jamais que le ciel et le sein de Dieu sont mon refuge, vu que je serai éternellement avec Lui.

L'orgueil et une résistance stoïque à la souffrance ne nous conviennent pas. Ce n'est pas ainsi que nos âmes sont amenées à Dieu, mais, au contraire, c'est ainsi qu'elles sont effectivement tenues à distance de Lui. Lorsque la douleur est complète et sans issue, elle nous donne de l'intimité avec Lui, qui a le vouloir et le pouvoir de nous secourir, et c'est alors que nous trouvons réellement notre ressource en Dieu.

Si nous apportons toutes nos peines à Dieu pour les traverser véritablement avec Lui, nos cœurs seraient tout à fait libres et heureux de s'oublier pour prendre soin des autres.

Lorsque l'âme croyante est dans l'épreuve, le mouvement naturel de sa foi est de se tourner vers Dieu, comme sa ressource et son espérance. Il n'y a pas de temps plus doux que celui de l'épreuve pour l'âme qui se confie en Lui.

Lorsque nous regardons en arrière dans notre vie passée, nous avons lieu de bénir Dieu pour les épreuves que nous avons traversées, plus que pour toute autre chose.

Il condescend à entrer dans toutes nos circonstances, et, à l'occasion d'une affliction tout à fait insignifiante, son intervention a pour effet, non de nous faire retrouver ce que nous avons perdu, mais de nous faire rencontrer Dieu se substituant à notre douleur.

Le temps viendra où toutes nos souffrances auront pris fin, mais notre Ami demeurera. Il est celui dont l'amour a été mis à l'épreuve, notre vrai Ami. Il est entré dans les angoisses les plus profondes de nos cœurs et veut nous faire partager sa joie à toujours.

### **11 - Semaine 11 — La Communion**

Moïse voit « Celui qui est invisible » (Héb . 11,27) ; c'est ce qui lui donne de la décision. Lorsque nous réalisons la présence de Dieu, le pharaon n'est rien. Quand notre communion avec lui est interrompue, la faiblesse et l'indécision nous caractérisent.

Il n'y a de vraie force qu'en Christ. Je n'en ai aucune à aucun moment quelconque, sauf quand mon âme est en communion secrète avec Lui. Or, toute la puissance directe de Satan s'exerce essentiellement en vue de nous empêcher de vivre de Christ.

Nous devons veiller avant tout à ce que notre communion avec Christ soit aussi profonde que toute notre prédication et tous nos enseignements ; sans cela, la doctrine elle-même sera sans force ; de plus, nous ne serons pas avec Dieu dans ce chemin, et, après tout, c'est la seule chose nécessaire.

Quand Dieu a besoin de serviteurs, il peut les rendre aussi actifs que possible, comme Paul ou les « fils de tonnerre », mais la communion est pour lui la chose la plus précieuse. Il y avait une différence entre Pierre et Jean. Le cœur de Christ se reposait avec satisfaction sur celui qui se penchait sur son sein.

L'âme du croyant devrait avoir avec Dieu des relations beaucoup plus intimes qu'avec n'importe qui d'autre. La communion des saints est précieuse, mais il est nécessaire que mon âme ait, avant tout, une intimité de communion avec Dieu qui surpasse tout, car la communion des saints découle nécessairement de la communion avec Dieu.

Se réjouir en Dieu est la communion ; Lui présenter un besoin, ne l'est pas. Dieu parlait avec Abraham, « son ami » (Jacq . 2:23), en cela consiste la communion.

La communion avec Dieu est la place secrète où le cœur se retire.

Si nous vivons en communion avec Dieu, nous ne pensons pas à nous-mêmes. Moïse ne savait pas « que la peau de son visage rayonnait » (Ex. 34:29), alors que tous, en Israël, le savaient. Il avait regardé en haut hors de lui-même ; puis, tourné vers la terre, il portait sur lui le reflet du ciel.

Personne ne peut être plus intimement proche de nous que Dieu, car il est en nous. Mais combien merveilleuse est cette intimité !

La croix et la couronne vont ensemble ; mais, plus encore, la croix et la communion vont ensemble. La croix atteint ma volonté naturelle ; c'est pourquoi elle brise et enlève ce qui entrave la communion.

Si je ne suis pas en communion, il faut que le Saint Esprit parle à ma conscience, au lieu de se servir

Puisse notre œuvre être une œuvre de foi qui tire sa force, et même son existence, de notre communion avec Dieu notre Père.

En présentant la vérité de Dieu, si nous ne pouvons pas parler « comme oracles de Dieu » (1 Pierre 4:11), en communion avec Lui, notre affaire est de garder le silence.

Je puis étudier la parole avec persévérance, mais si je ne trouve pas, par ce moyen, la communion avec le Seigneur, cela ne me profitera de rien — pour le moment du moins.

En quoi le Rédempteur trouve-t-il sa joie, sinon dans la joie et la communion, dans le bonheur de ses rachetés ?

## **12 - Semaine 12 — Le Combat**

Plusieurs n'ont pas le courage de persévérer dans le combat pour la vérité, parce qu'ils retiennent certaines choses qui sont incompatibles avec la lumière qu'ils ont reçue. Il arrive, peut-être même, hélas ! qu'ils perdent la lumière, selon laquelle ils n'ont pas marché, et Satan réussit alors à plonger leur entendement dans les ténèbres, en leur persuadant par ses arguments qu'ils font bien de ne pas chercher à conquérir une plus grande part de leur héritage céleste, et qu'ils ont à se contenter de ce qu'ils possèdent déjà.

Il faut avoir revêtu l'armure de Dieu avant la bataille, et non au moment de combattre.

C'est une chose extrêmement sérieuse d'engager le combat de Dieu contre Satan, et c'est une pensée des plus solennelles que ma responsabilité soit de vaincre l'adversaire.

Plus est grande l'énergie de l'Esprit, plus l'individu en qui elle se manifeste est exposé à la furie de Satan.

Non seulement nous devrions ne pas être vaincus par l'adversaire, mais nous devrions sans cesse gagner du terrain sur lui.

Un nouveau terrain donne lieu à de nouvelles tentations, mais si celles-ci sont nouvelles, la grâce nécessaire pour en triompher est aussi fraîche, aussi variée, aussi infinie que l'exigent les circonstances, quand nous sommes où Dieu veut nous avoir.

Ce fut par la puissance de la mort que le Seigneur détruisit toute la force de celui qui avait cette puissance. La mort est l'arme la plus excellente de l'arsenal de Dieu, lorsqu'elle est maniée par la puissance de la vie.

Nulle part la lutte avec l'ennemi n'est plus sentie que dans la prière ; c'est là que Satan désire intervenir.

Si le chrétien sort de la dépendance du Seigneur, il sera vaincu par Satan dans la lutte.

Moïse, Aaron et Hur montent au sommet de la colline, tandis que, sous la conduite de Josué, Israël combat dans la plaine contre Amalek (Ex. 17). Israël eut pu raisonner sur le caractère du combat, sur la force de l'ennemi et sur mille autres choses, mais, après tout, le succès dépendait des mains étendues de Moïse. Il nous est très difficile de réaliser que pas plus nous que Satan ne sommes rien et que Dieu est tout.

Je crois que beaucoup d'entre nous pensent parfois qu'une bonne bataille livrée à Satan nous suffira, mais il n'en est rien. Nous avons la sécurité en Christ et la certitude de la victoire, mais aucune promesse que le combat prendra fin.

Christ a souffert, mais n'a jamais cédé (Hébr. 2:18). nous ne souffrons pas lorsque nous cédon's à la tentation: la chair prend plaisir aux choses par lesquelles elle est tentée. Jésus a souffert étant tenté et « est à même de secourir ceux qui sont tentés ». Il importe de remarquer que la chair, quand elle est sous l'influence de ses convoitises, ne souffre pas: hélas ! elle jouit de la tentation. Mais lorsque, grâce à la lumière du Saint Esprit et à la fidélité dans l'obéissance, nous sommes rendus capables de résister aux attaques de l'ennemi, qu'elles soient faites de ruse ou de violence, alors nous souffrons. C'est ce que fit le Seigneur et c'est ce que nous avons à faire.

## **13 - Semaine 13 — Le Dévouement**

Une consécration absolue à Jésus est le lien le plus puissant qui puisse unir des cœurs humains. Elle les dépouille du moi, et ainsi ils ne sont plus qu'une âme dans leurs pensées, leurs intentions et leur propos arrêté, parce qu'ils n'ont qu'un seul objet.

Ayant la gloire devant nous, ayant Christ devant nous, pouvons-nous dire en toute vérité: « Je fais une chose » ? (Phil. 3:1). De quel côté vos yeux sont-ils dirigés ? Vers quel but marchez-vous ? Dieu n'a qu'un but: Christ.

Sur le chemin de Damas, Paul voit Christ ; dès lors il abandonne son importance, sa qualité de pharisien, ce qu'il avait appris et tout le reste. Il estime toutes choses comme des ordures afin de gagner Christ. On parle de sacrifices à faire: ce n'est pas un grand sacrifice d'abandonner des ordures. Si nos yeux étaient assez fixés sur Christ pour que ces choses prissent un tel caractère, nous n'aurions pas de peine à les abandonner. Les choses revêtent leur caractère selon l'objet que le cœur poursuit.

J'espère que Dieu vous gardera de tout autre lien que des liens de Christ et que vous y trouverez de plus en plus la sécurité et la joie de votre âme.

Dans tout vrai dévouement pour Dieu, Christ est l'objet qui occupe la première place, puis « les siens » qui sont « dans le monde » (Jean 13:1), enfin nos semblables: d'abord leurs âmes, puis leurs corps, ensuite leurs besoins divers.

L'amour de Christ nous étreint à la croix et nous pousse à nous donner sans réserve à Celui qui nous a tant aimés et qui s'est donné lui-même entièrement pour nous. En présence d'un tel amour nous apprenons à n'avoir aucune haute pensée de nous-mêmes et à réaliser que nous avons été achetés à prix et ne nous appartenons plus.

Le sentiment que nous ne sommes plus à nous-mêmes approfondit dans nos âmes celui des droits du Seigneur sur nous, tout en nous débarrassant de la pensée qu'il y ait un mérite quelconque dans notre dévouement.

C'est en fixant nos yeux sur Jésus que nous pouvons abandonner quoi que ce soit pour Lui.

Ni le monde ni le cœur naturel ne pourront supporter de suivre Christ jusqu'au bout.

Nous avons à vivre dans les liens naturels comme n'y étant pas et à agir dans ces liens de la part de Christ.

Vous pouvez être en bénédiction à votre mari, en le fortifiant, le consolant et l'encourageant dans les fatigues et les épreuves qui accompagnent le service du Seigneur ; mais ne cherchez pas à relâcher son énergie. Quelquefois une femme aime à posséder son mari pour elle-même, et lorsque celui-ci est un ouvrier du Seigneur, c'est un grand mal. J'ai connu une femme qui a compromis de cette manière le service d'un frère à l'œuvre. Un mari est tenu de prendre soin de sa femme, d'avoir de la considération pour elle et de veiller à ne la négliger en aucune manière, mais la compagne d'un frère qui travaille pour le Seigneur doit mettre au premier rang le service et l'œuvre de son mari. Une femme sage qui cherche d'abord le Seigneur pour elle-même, lui donne aussi la première place à l'égard de son mari et n'en aime pas moins ce dernier ; ainsi le lien qui les unit est reconnu ; le mari pieux honorera et appréciera sa compagne et le Seigneur agira de même envers elle.

Oh ! combien, dans le jour de Christ, nous réaliserons que tout ce que nous avons gardé dans nos cœurs pour nous-mêmes, n'a été que perte et misère.

#### **14 - Semaine 14 — Craintes incroyables**

Il ne vous faut pas attacher trop d'importance à votre joie ou à votre détresse. Ni par l'une ni par l'autre, vous ne pouvez ajouter quoi que ce soit à l'œuvre parfaite de Christ. Si quelqu'un a payé mes dettes, ni ma douleur en pensant à la folie avec laquelle je les ai contractées, ni ma joie de les savoir acquittées, n'ajoutent quoi que ce soit au paiement qui en a été fait, quoique l'un et l'autre de ces sentiments soient naturels et justes.

Abraham trouva sur la montagne un endroit où il pouvait intercéder auprès de Dieu, tandis que Lot disait : « Je ne puis me sauver vers la montagne, de peur que le mal ne m'atteigne » (Gen.19:19). L'incrédulité considère toujours la part de la foi comme étant la plus terrible qu'il soit possible de choisir ; tout est ténèbres pour elle dans ce chemin.

Il n'a pas honte de nous appeler frères ; aurons-nous honte de le confesser comme notre Seigneur et notre Maître à la face du monde ? Ne raisonnez pas en vous-mêmes relativement au moment où vous vous déclarerez pour Christ : faites-le tout de suite avec décision ; jetez-vous à l'eau sans crainte et confiez-vous en Dieu pour les conséquences. Je sais par expérience qu'une confession ouverte et franche d'appartenir à Christ délivre l'âme de la plus grande partie de ses luttes. Je puis dire aussi, en connaissance de cause, que si, dans la force du Seigneur, un homme est rendu capable de dire à ses compagnons et à ses amis : « J'appartiens à Christ et je dois agir pour Lui », il ne souffrira pas comme ceux qui, craignant de confesser le nom de Celui qu'ils désirent servir, se traînent sans force et sans joie parce qu'ils n'ont pas le courage de l'avouer.

Je ne connais pas une parole plus propre à remplir l'âme de paix que celle-ci « ne vous inquiétez de rien » (Phil. 4:6). Combien souvent j'ai expérimenté la force de ces deux mots : de rien

Combien peu nous gagnons par la prudence de l'incrédulité : au contraire, elle donne occasion à la puissance et aux attaques de l'ennemi.

Jamais l'incrédulité, quelque bonnes que soient ses intentions en s'associant à l'œuvre de la foi, ne peut faire autre chose que la gêner. Combien l'enfant de Dieu risque de se fourvoyer lorsqu'il se place sous la protection des incroyables, au lieu de se reposer sur le secours de Dieu dans toutes les difficultés inséparables du sentier de la foi.

Satan acquiert une large entrée pour exercer ses ravages dans une âme, dès l'instant où celle-ci admet l'ombre d'une méfiance à l'égard de Dieu.

Lorsque l'incrédulité agit, elle ne produit que du trouble et des angoisses.

Lorsqu'il reste dans le cœur un gémissement quelconque qui ne s'exhale pas vers Dieu, comme le Dieu de grâce, s'il subsiste quelque méfiance à son égard, c'est l'action de la chair et l'œuvre de l'ennemi en nous. Il nous arrive parfois d'être abattus (quoique ce soit rarement sans quelque manque de foi) ; mais tout ira bien si nous apportons tout à Dieu.

L'inquiétude qui voit venir la calamité n'est pas la foi qui fait face aux difficultés par lesquelles Dieu trouve bon de nous faire passer.

Lorsque l'âme est dans la détresse ou abattue, ce n'est pas en soi un état de péché ; mais le péché s'introduit lorsque l'on se méfie de Dieu.

Je n'ai rien à craindre tant que mon Sauveur vit et que son nom est Jésus.

#### **15 - Semaine 15 — La Séparation du monde**

Un chrétien céleste tient pour une honte toute marque du monde sur lui.

L'homme céleste qui peut dire : Je suis mort avec Christ, est le seul à se libérer de tout ce qui appartient à l'Égypte. Le principe de la mondanité est déraciné du cœur de celui qui, mort et ressuscité avec Christ, vit d'une vie céleste.

L'association avec le monde nous empêche de vaincre le monde.

Appelée à la gloire, la foi quitte nécessairement l'Égypte ; ce n'est pas là que Dieu a placé la gloire. Être à l'aise dans le monde n'est pas être à l'aise dans le ciel.

Je crains beaucoup que les saints ne se fatiguent de la séparation du monde.

C'est avec un Sauveur rejeté que nous avons à marcher. Le système tout entier de ce monde est une pierre d'achoppement employée par l'ennemi pour détourner les cœurs de Dieu ; que ce soient les vêtements, les vaines apparences, les flatteries..., tout ce qui nous place dans la position de l'homme riche au 16 chapitre de Luc est un piège. Le ciel s'est ouvert pour recevoir un Christ rejeté : souvenons-nous-en.

Samson était un nazaréen, séparé pour Dieu, sanctifié pour l'Éternel ; comme signe de mise à part, sa chevelure ne devait pas être coupée. Tant que le commandement et le précepte divins furent observés, sa force demeura entière. Il pouvait sembler qu'il n'y avait guère de rapport entre une longue chevelure non coupée et une force invincible : mais Dieu était en cela ; or un Dieu auquel nous obéissons et que nous honorons est pour nous un Dieu de puissance.

Le dessein de Dieu est de nous lier au ciel. Il faut que vous ayez le ciel sans le monde, ou le monde sans le ciel. Celui qui a préparé la cité ne peut désirer pour nous quelque chose entre les deux.

Je me rappelle avoir dit qu'il y a une très grande différence entre abandonner le monde ou être abandonné par lui. C'est cette dernière éventualité qui met à l'épreuve tous les éléments d'importance personnelle cachés plus profondément dans nos cœurs que nous ne le pensons.

L'activité dont nous avons le plus pressant besoin est celle qui a pour but de présenter Christ aux âmes, de manière à produire du dévouement pour Lui, l'absence de mondanité, une vie dans laquelle on fait une seule chose ; que le foyer, les vêtements, toute notre manière d'être montrent que Christ est tout pour nous.

Nous sortons du milieu des gens du monde, afin d'entrer avec le Dieu tout-puissant dans la relation de fils et de filles (2 Cor. 6:17:18) ;

Si nous ne le faisons pas, il ne nous est pas possible de jouir de cette relation. Dieu ne veut pas avoir des gens du monde en relation avec Lui comme ses fils et ses filles: cette position à son égard leur est inconnue.

Avec quelle sagesse Dieu n'a pas choisi « beaucoup de sages selon la chair, beaucoup de puissants, beaucoup de nobles ! » (1 Cor. 1:26). Ceux-ci trouvent trop difficile de soumettre tous leurs avantages à ceux de Dieu. Si une assemblée est composée de frères riches, de deux choses l'une: ou bien ils deviendront pratiquement pauvres et sans prétentions ou pratiquement mondains.

Un cœur distrait est un fléau pour le chrétien. Quand le cœur est rempli de Christ, il n'a point de place ni de désir pour les vanités du monde. Si Christ habite dans votre cœur par la foi, vous ne vous poserez pas la question si fréquente: « Quel mal y a-t-il en ceci ou en cela ? » Vous vous demanderez plutôt: « Est-ce que je fais ceci pour Christ ? peut-Il m'approuver en cela ? » Si vous êtes en communion avec Lui, vous découvrirez facilement ce qui n'est pas selon Lui. Ne laissez pas le monde intervenir et détourner vos pensées.

### **16 - Semaine 16 — La joie**

Ce qui nous empêche de nous réjouir, ce ne sont pas les difficultés du chemin, mais un cœur partagé. Quand un chrétien marche avec le monde, sa conscience lui fait des reproches, et s'il rencontre des chrétiens spirituels, il est malheureux en leur compagnie: de fait, il n'est heureux nulle part.

Notre christianisme ne devrait pas être une religion de regrets, mais une joie continue du cœur.

« Réjouissez-vous toujours, priez sans cesse. En toutes choses rendez grâces » (1 Thess. 5:16:17). Il y a un lien plus intime entre ces trois états d'âme que nous ne sommes généralement disposés à l'admettre. La joie grandit toujours en proportion de la prière et des actions de grâces.

Là où est la volonté du Seigneur, il y a du bonheur. Christ est ma joie, mais c'est dans le chemin de sa volonté que je trouve la jouissance de son amour. C'est là que je découvre en Lui une source de joie profonde et ineffable. Lui-même est mon trésor.

Dernièrement j'ai été ineffablement heureux, mais d'un bonheur qui me réduisait au néant à la pensée que j'étais l'objet de l'amour de Dieu. J'aurais voulu — chose excellente — réaliser de saintes affections pour Lui, mais la pensée de son amour pour moi m'inonda de joie et de paix ; et la paix, comme un fleuve, est une chose très profonde.

J'attache plus d'importance à la paix qu'à la joie. J'aimerais vous voir dans la jouissance habituelle d'une joie plus profonde que démonstrative ; si Jésus est au fond de votre cœur, votre joie sera profonde.

L'affliction est une bonne chose, car elle a pour effet de nous amener à trouver en Dieu une source de joie plus abondante.

Le véritable effet d'une joie réelle dans les choses de Dieu est de nous dépouiller du moi et de nous amener à penser fort peu à nous-mêmes.

L'apôtre exhorte les chrétiens à se réjouir (Phil. 4:4) ; ils rendent ainsi témoignage à la valeur de Christ.

« Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens » (Actes 26:29). Quel bonheur et quel amour (car en Dieu ces deux choses vont de pair) sont exprimés dans ces paroles ! Paul, ce pauvre prisonnier âgé, méconnu, oublié, arrivé à la fin de sa carrière, est un homme riche en Dieu. Années bénies que celles qu'il avait passées en prison ! Il pouvait se donner comme le modèle d'un homme heureux, car la joie remplissait son cœur.

Si Paul pleurait en pensant à plusieurs qui, tout en se nommant chrétiens, marchaient comme des ennemis de la croix, il se réjouissait toujours dans le Seigneur » (Phil. 3:18 et 4:4). En Lui se trouve un bonheur que rien ne peut altérer. Ce n'est pas l'indifférence à la douleur qui pourrait nous empêcher de pleurer ; mais il y a dans le Seigneur une source de joie qui va s'élargissant dans la détresse, à cause de son caractère immuable et qui, à mesure qu'elle devient la seule source de bonheur, se dégage de tout mélange dans le cœur qui la réalise. Elle est de fait, en elle-même, la seule source infiniment pure. Lorsque nous puisons uniquement à cette source, nous pouvons nous aimer les autres. Si notre amour pour eux n'a pas sa source en Dieu, nous perdons quelque chose de Lui. Quand nous sommes sevrés de toutes les autres joies, celle qui vient de Lui demeure dans toute sa fraîcheur, et notre sollicitude pour les âmes participe à la pureté de sa source.

### **17 - Semaine 17 — La dépendance**

Lorsque nous sommes réellement faibles, Dieu ne nous abandonne jamais ; mais si nous n'avons pas le sentiment de nos infirmités, nous devons apprendre à les connaître par l'expérience.

La grande affaire pour nous est d'arriver à une dépendance absolue de la fidélité infaillible de Dieu et de son amour infatigable qui nous amèneront au terme du voyage.

La conscience de sa faiblesse empêchera un saint d'oser faire un pas sans Dieu.

Le lieu de la force est toujours celui où nous sommes obligés de nous appuyer sur Dieu.

L'essence même de la condition d'une âme en bon état est la dépendance consciente de Dieu.

Trouvons nos délices dans la dépendance, dans la pensée qu'une personne divine au dessus de nous s'enquiert de nos besoins et prend soin de nous.

Il est une marche aisée, un chemin facile de mondanité, et rien n'est plus triste que de voir un chrétien vivre tranquillement et confortablement, allant de l'avant, jour après jour, sans aucune dépendance du Seigneur.

Nous avons devant nous cette alternative: demeurer dans la dépendance ou tomber.

Dans chaque détail de notre vie, il n'y a de bénédiction que dans la dépendance de Dieu. Si, en vous parlant maintenant, je cessais de la réaliser, par cet acte même je perdrais complètement la bénédiction qui en résulte pour mon âme. « Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire ». Je ne puis parler et vous ne pouvez écouter avec profit sans la dépendance du Seigneur.

Ce que nous avons à faire est de nous appuyer sur le bras du Seigneur, quoi qu'il arrive, et de ne pas nous agiter pour trouver du secours ailleurs.

Nous pouvons dire des choses vraies dans nos prières ou dans notre témoignage, mais si nous ne réalisons pas notre dépendance du Seigneur, nous n'aurons pas sa force dans la bataille.

Si la victoire ne conduit pas à adorer, nous nous séparons de Dieu aussitôt qu'elle a été remportée. Combien il est triste de voir qu'une victoire ne conduit souvent qu'à de la joie, au lieu de nous amener à réaliser une dépendance encore plus grande de Dieu, et à trouver toujours davantage nos délices en Lui.

Nous ne pouvons faire une visite utile sans que Sa main soit avec nous

Rappelons-nous que, si nous sommes dans une entière dépendance du Seigneur, la tentation ne nous atteindra pas du tout. L'épreuve peut survenir ; mais, comme Jésus, nous pouvons dire de celle-ci: « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean 18:11).

Si nous sommes près de Dieu, toute épreuve devient une occasion précieuse de manifester une obéissance plus grande, sinon c'est une tentation de sortir du chemin de la dépendance.

Nous ne pouvons nous passer de Lui un seul instant, et combien il est précieux de nous confier en Lui ! Je sens que tout notre travail devrait être l'expression formelle et positive de la pensée de Dieu, et c'est une chose très solennelle de penser que nous dépendons ainsi directement de Lui et travaillons comme de Sa part.

Personne ne peut nous ravir des mains de Christ, mais pourquoi nous le dirait-il, s'il n'y avait pas un danger réel, dont Il doit nous garder ? Le loup ravit et disperse les brebis (Jean 10:12). Ce mot « ravit » est le même qu'au verset 28: « le loup ne peut ravir les brebis des mains du Berger » ; toutefois notre responsabilité entre en jeu ici. Nous devons dépendre de Lui et nous abandonner à ses soins infaillibles ; ils sont aussi précieux que la dépendance est nécessaire.

### **18 - Semaine 18 — Porter la croix**

Avant que nous prenions la croix pour nous mêmes il y a pour nous la croix de Christ qui a souffert et « a donné sa vie en rançon pour plusieurs »

Il faut que nous abandonnions tout dans ce monde: tout lien avec lui doit être rompu. Plus une chose d'ici-bas a de prix pour nos cœurs, plus elle est dangereuse, plus elle doit être abhorrée. Ce n'est pas que les affections naturelles soient mauvaises, mais Christ étant rejeté par ce monde, tout ce qui nous lie à la terre doit être sacrifié pour Lui. A tout prix il faut le suivre ; nous devons apprendre à haïr notre propre vie et même à la perdre, plutôt que de nous relâcher en suivant le Seigneur.

Nous aurons la croix, mais pourquoi la craindre ? Elle nous est salutaire, car elle nous éloigne de ce monde. Elle brise notre volonté ; elle nous délivre du moi, en rompant peut-être le lien le plus cher à nos cœurs. La croix a une puissance délicieuse, bien qu'elle ne soit pas une chose agréable: si elle l'était, elle ne serait plus la croix.

Jésus est le bon Berger ; Il conduit ses propres brebis: « il va devant elles, et les brebis le suivent » (Jean 10:4). Les disciples étaient effrayés en suivant Jésus: il les conduisait à la croix. La croix est sur le chemin qui conduit à la gloire. C'est la croix qui nous délivre de tout ce qui nous empêche de réaliser Christ dans la gloire.

Pus il y aura de fidélité chez un chrétien, plus, sans doute, il rencontrera d'afflictions ; mais plus aussi les consolations abonderont. Seulement prenons la croix, et si c'est réellement la croix, nous trouverons Jésus avec elle, ainsi que les prémices de la gloire dans nos cœurs.

Le Seigneur dit: « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive ». Si vous me suivez, je puis vous donner la croix ; c'est tout ce que je puis vous donner pour le moment. Vous serez comme moi, et aussi tout près de moi ; mais si vous êtes en route pour la gloire, vous pouvez vous attendre à trouver la croix. Êtes-vous prêts à vous charger de votre croix ou vous demandez-vous si c'est bien le bon chemin et s'il n'y en aura pas un autre ? Le Seigneur n'en connaît pas d'autre, ni moi non plus.

Tout ce qui nous pousse à nous rendre agréable au monde et à nous conformer aux habitudes des hommes, ôte le scandale se confie entièrement en Lui, c'est sa croix et son opprobre que je réalise, et j'y trouve la douceur de Christ, car avec Lui tout est doux

Il nous est nécessaire de passer par les souffrances aussi bien que par les joies de l'œuvre du Seigneur. Heureux sommes-nous si nos afflictions aussi bien que nos joies sont les siennes Plus nous vivons près de Lui, plus nous reproduisons la fidèle image de ce qu'il est lui-même, plus nous rencontrons l'opposition du monde. En outre, nous expérimentons le manque de sympathie de la part de chrétiens qui ne veulent pas marcher sur ses traces ; mais si nous souffrons avec Jésus nous régnerons avec Lui.

Si nous jouissons en quelque mesure de la position de Jésus dans le ciel nous devons aussi partager sa position ici-bas et être haïs comme Lui.

### **19 - Semaine 19 — Regardant à Jésus**

Regardons-nous « fixement vers le ciel » ? Hélas Quels cœurs inconstants nous avons ! Combien ces cœurs sont superficiels et changeants Le Saint Esprit dirige toujours nos regards vers Jésus et veut les tenir fixés sur Lui. Le but habituel de l'Esprit est de Le révéler et de le glorifier.

C'est une bonne chose d'en avoir fini avec nous-mêmes et d'être élevés avec Jésus dans le ciel. Nous avons le droit de nous oublier nous-mêmes ; nous avons le droit d'oublier nos péchés ; nous avons le droit d'oublier toute autre chose que Jésus.

La manière dont l'apôtre engage les croyants hébreux à se débarrasser de toute entrave, soit du péché, soit des difficultés, est remarquable: c'est comme s'ils n'avaient qu'à les jeter loin d'eux comme des fardeaux inutiles (Hébr. 12:1). Et, de fait, quand nos yeux sont fixés sur Jésus, rien n'est plus facile. Par contre, rien n'est plus impossible, si nos yeux se détachent de Lui.

Ce que je voudrais vous engager avec insistance à faire, c'est d'étudier Christ, afin de Lui ressembler ici-bas. Il n'y a rien qui remplisse l'âme de bénédiction et d'encouragement ou qui la sanctifie, comme d'être occupé de cet objet, rien qui donne plus de courage, ni un sentiment plus vif de l'amour divin.

Que le Seigneur nous donne de nous approcher de Lui pour Le contempler, de nous nourrir et de vivre de Lui, tout en nous reposant sur son sang précieux. Considérez-le à la droite de Dieu maintenant, Lui qui a été ici-bas l'Homme humble et patient, mais que Dieu nous le donne comme objet dans sa gloire, afin de garder nos cœurs du mal dans un monde de folie et d'orgueil.

Lorsque nous sommes occupés de Jésus, la petitesse de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous avons fait reste dans l'ombre et Jésus seul est mis en relief.

Il y a un danger d'être trop occupé du mal cela ne rafraîchit, ni ne fait progresser l'âme « Abstenez-vous de toute forme de mal » (1 Thess . 5:22), mais soyez occupés vous mêmes et occupez les autres de Christ. De cette manière le mal ne viendra pas moins mal, mais prendra une moindre place, comparé à la puissance du bien dans lequel l'âme demeure.

En regardant à Dieu, l'âme s'élève au-dessus des écueils et des brisants ; il est aussi facile de marcher sur une mer agitée que sur une mer calme.

Si Christ est ma vie, sa personne et les choses célestes deviennent l'objet de ma vie. Toute créature doit avoir un objet: c'est la prérogative suprême de Dieu de n'en pas avoir besoin. Il peut avoir un objet, mais moi, je ne puis pas plus vivre sans un objet que sans nourriture. « Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). Là est la vie, et cette vie possède un objet précieux et parfait, dans lequel elle trouve ses délices et qu'elle contemple: c'est le Seigneur Jésus dans sa gloire.

Nous savons que, quelque douce que soit la communion des saints, il y a, dans les joies et les afflictions, une intimité avec Jésus, une communion avec Lui, une dépendance intime de son approbation, auxquelles nul autre ne peut participer. Le cœur qui le connaît ne pourrait se passer de ces expériences.

### **20 - Semaine 20 — La Croissance**

Le grand secret de la croissance est de regarder au Seigneur et d'être nourri de sa grâce.

Il est merveilleux de constater parfois les progrès que fait une âme dans un temps d'affliction. Elle a été beaucoup plus avec Dieu, et, en effet, cela seul peut nous faire progresser. On trouve alors beaucoup plus de confiance, de tranquillité, d'absence des mouvements de la propre volonté ; beaucoup plus de dépendance du Seigneur, d'intimité avec Lui, d'indépendance à l'égard des circonstances. Il y

a ainsi beaucoup moins de questions à régler entre nous et Lui. Alors toute la bénédiction qui est en Lui agit sur l'âme et s'y réfléchit: qui dira la douceur d'une telle expérience

Quelle différence elle amène dans la vie d'un chrétien, même si sa marche précédente était irréprochable

Si nous désirons croître par le « pur lait intellectuel » (I Pierre 2:2), nous avons besoin de l'enseignement du Saint Esprit et pour cela, il faut que nous nous exercions à la piété, en « rejetant toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances » (I Pierre 2:1), en sorte que le Saint Esprit ne ; soit pas contristé. Le chrétien a-t-il laissé l'envie, la fraude et l'hypocrisie agir dans son cœur ? Dans ce cas, il ne peut y avoir chez lui aucune croissance dans la vraie connaissance des choses de Dieu.

Ce que l'on appelle communément la « vie chrétienne supérieure » consiste simplement à sortir de Romains 7 pour entrer dans Romains 6 et 8, progrès très réel du reste, et dont beaucoup de conducteurs voudraient voir les âmes se passer.

A mesure que s'élève notre condition spirituelle, les difficultés et les exercices du cœur revêtent un caractère qui exige une expérience et une puissance plus grandes. Nos progrès spirituels nous y amènent nécessairement ; mais Dieu est fidèle et ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter.

Ceux qui demeurent en esprit dans les lieux célestes en prennent le ton et croissent dans les choses dans lesquelles ils se trouvent.

A mesure que vous croissez dans la connaissance de Christ, votre joie devient plus profonde que celle du début de la conversion. Je connais Christ plus ou moins depuis trente ou quarante ans et je puis dire que j'ai dix mille fois plus de joie maintenant que je n'en avais au commencement. C'est une joie plus profonde et plus calme. L'eau qui se précipite en cascade est belle à voir et fait beaucoup de bruit ; mais vous remarquerez que celle qui coule dans la plaine est plus profonde, plus calme, plus fertilisante.

Nous trouvons trois classes de chrétiens: les pères, les jeunes gens et les petits enfants (I Jean 2:12-14). Jean s'adresse deux fois à chacune de ces classes. Ce qui caractérise les pères en Christ, c'est qu'ils connaissent Celui qui est dès le commencement, c'est-à-dire Christ. C'est tout ce qu'il a à dire à leur sujet ; toute leur croissance avait abouti à ce résultat. Puis, en changeant la forme de l'expression, il écrit de nouveau à ces trois classes et se borne à répéter la même vérité, quant aux pères. Ils connaissent Christ ; ils ne sont pas occupés d'expériences, c'est-à-dire du moi et de leurs propres cœurs. Tout cela a pris fin et Christ seul demeure, comme notre part, sans qu'il y ait quoi que ce soit d'autre qui vienne s'y ajouter.

### **21 - Semaine 21 — La Présence de Dieu**

Chose terrible, quand la présence de Dieu, au lieu d'être le refuge de nos cœurs, est pour nous un sujet de terreur et d'angoisse Je ne doute pas que vous ne rencontriez des centaines de chrétiens qui, au lieu de se sentir loin de la maison paternelle, quand ils sont sortis de la présence de Dieu se sentent au contraire soulagés.

Nous sommes appelés à être « chez nous » en la présence de Dieu Le Seigneur Jésus Christ, prêt à retourner au ciel, dit à Marie: « Va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17) — Nous devrions être en esprit autant chez nous » là-haut que Lui-même. N'était-ce pas avec joie, avec confiance que Jésus disait s'en aller auprès du Père ? Et n'était-ce pas, dans un certain sens, avec le sentiment qu'il se rendait « chez Lui » ? Telle est la place de l'Église ; nous sommes appelés à être « chez nous » auprès de notre Dieu et Père, jouissant de la félicité de Sa maison quel que soit le caractère du monde, notre demeure, notre heureuse demeure devrait être là, aussi réellement là en esprit, aussi heureux là que Christ.

Parfois nous jouissons de la paix, de la Parole, d'un cantique, d'une prière, sans réaliser la présence de Dieu. Dans ce cas, nous n'y trouvons pas la même puissance, ni le même exercice de cœur. Il est très important, non seulement d'avoir une pensée juste, mais de l'avoir avec Lui. Si vous sondez votre propre cœur, vous découvrirez que vous pouvez chanter sans réaliser Jésus lui-même.

La tendance constante de l'activité, surtout celle d'un esprit énergique, même si elle est pour le Seigneur, est de nous éloigner de la présence de Dieu. Quand Dieu est présent, Il nous met à notre place et prend Lui-même Sa place dans nos cœurs. Quelle confiance cela donne et comme le moi disparaît dans cette joie ! Notre grande affaire est de demeurer dans Sa présence

Dieu veut que nous ne disions pas seulement: « Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ », mais que nous ajoutions: « Nous avons été manifestés à Dieu » (2 Cor. 5:10:1 1). Soyons beaucoup devant Lui.

Cette tendance à nous éloigner de Sa présence est la source de toute notre faiblesse comme chrétiens, car dans la puissance de Dieu nous pouvons toutes choses.

Si vous avez l'assurance que Dieu vous a confié le service de sa Parole, ne soyez pas troublé, si vous êtes mis de côté pour un temps profitez de cette séparation momentanée de l'œuvre pour chercher beaucoup Sa présence vous apprendrez bien des leçons salutaires dans le secret, par votre incapacité à aller de l'avant, mais vous apprendrez aussi beaucoup de Lui-même.

La présence du Seigneur dans l'âme amène la ruine complète et le néant du moi.

Il est précieux de parcourir les évangiles et de croître suffisamment dans l'intimité de Christ pour discerner ses mobiles en toutes choses Mais c'est beaucoup dire, car il faut pour cela vivre beaucoup avec Lui C'est là, du reste, que se trouve la bénédiction En suivant de près ses traces, vous ne rencontrez jamais autre chose que la perfection

### **22 - Semaine 22 — Le Service**

C'est l'amour pour Jésus qui nous pousse à l'œuvre: je ne connais pas d'autre motif

Tout vrai service doit résulter de la connaissance de Lui-même.

De nos jours le grand secret de la puissance est la foi en la présence de l'Esprit de Dieu.

La vie intérieure avec Dieu est le seul et unique moyen de vivre en public pour Lui Toute activité extérieure qui n'est pas le fruit de la vie intérieure, tend à nous faire agir sans Christ et à lui substituer le moi J'ai peur d'une grande activité sans grande communion.

Combien nous avons besoin, dans l'œuvre, de nous rejeter entièrement sur le Saint Esprit, et combien tout est simple quand nous le faisons ! Il y a une chose qui donne de la force, c'est de se tenir étroitement attaché à Christ sinon, le cœur se rétrécit sous la pression du travail, et l'on est en danger de perdre cette largeur de cœur et cette capacité de présenter avec fraîcheur l'amour de Dieu aux âmes.

Ce n'est pas que je pense que, dans l'œuvre du Seigneur, l'on ait toujours cette liberté de l'Esprit qui discerne toutes choses dans la lumière Il est nécessaire de marcher quelquefois par la foi sans y voir Hélas ! les meilleurs ouvriers nous en ont donné la preuve ; un apôtre, pauvre vase de terre, placé dans le confit entre le Seigneur et l'ennemi des âmes, sentira parfois le choc du combat, parce que ce dernier se livre en lui, et entre lui et les forces adverses.

Oh ! que Dieu donne des ouvriers selon son cœur, qui puissent présenter Christ aux âmes

Un vrai ouvrier, un « Homme de Dieu », est un grand trésor, le plus grand qui soit au monde.

C'est une chose dangereuse que d'être soudainement appelé à « occuper une chaire » — Un proverbe dit: « L'acceptation de l'homme n'est pas l'approbation de Dieu », bien que Dieu puisse nous l'accorder pour favoriser la propagation de la vérité ; mais, si nous nous contentons du résultat, nous demeurons à distance de la source, et cela devient un piège par lequel nos âmes se dessèchent, au lieu d'être le moyen de nous conduire auprès de ceux sur lesquels nous devrions répandre les richesses de Christ.



En rapport avec votre œuvre, cherchez la face du Seigneur et reposez-vous sur Lui Le travail est une faveur qui nous est accordée. Soyez tout à fait en paix et heureux dans le sentiment de la grâce, puis allez offrir cette paix à d'autres. C'est là le vrai service, duquel on peut revenir très fatigué dans son corps, mais soutenu et heureux dans son âme. On se repose sous les ailes de Dieu, puis l'on reprend le service jusqu'à ce que vienne le vrai repos.

Oh ! combien peu nous usons de cette puissance du Saint Esprit qui confond les plans, les ruses et les artifices de Satan ! Non seulement l'église devrait être en possession de la vérité, mais elle devrait être tellement possédée elle-même par l'Esprit que, tout en étant éprouvée par l'ennemi, elle fût capable de résister à tous ses pièges Ce qui m'humilie si profondément, c'est l'absence de force, le manque d'une puissance suffisante pour garder tous les saints, par la puissance du Saint Esprit, à l'abri du pouvoir de Satan. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive... Des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:37:38) — Vous avez soif pour vous-mêmes, vous buvez pour vous même ; c'est ainsi que des fleuves d'eau vive découleront de vous pour d'autres.

### **23 - Semaine 23 — Les Affections divines — 1**

Les choses les plus profondes sont les plus simples — Je parle de l'amour parfait de Dieu.

Lorsque nous arrivons réellement à connaître Dieu, nous le connaissons comme étant amour. Alors, sachant que tout nous vient de lui, bien que nous soyons dans un désert, en quelque lieu ou dans quelque circonstance que nous nous trouvions, — nous interprétons toutes choses par son amour.

Il n'y a qu'un seul et unique domaine dans lequel Dieu ne puisse pas se suffire à Lui même: c'est celui de son amour. Son amour a besoin, pour les rendre heureux, d'autres êtres que Lui

La loi dit: « Aimez » , c'est une juste exigence. Mais l'évangile, Christ lui-même, dit: « Dieu a tant aimé » -

Aucune création, rien de ce qui a jamais été vu dans ce monde, ne pourrait être ce que fut la croix La création nous fait connaître la puissance de Dieu, mais elle ne saurait faire éclater, comme la croix, son amour et sa vérité C'est pourquoi la croix demeure éternellement l'endroit merveilleux et béni où nous apprenons ce qui ne peut être appris nulle part ailleurs: tout ce qu'est Dieu.

Il y a tant d'égoïsme dans le cœur de l'homme que l'amour de Dieu est pour lui une énigme encore plus incompréhensible que sa sainteté. Jésus ne fut compris de personne, parce qu'il manifestait Dieu.

Le Saint Esprit nous fait sentir l'amour du Père Il nous met en liberté en nous montrant, non pas que nous sommes petits, mais combien Dieu est grand.

Où est-ce que la foi peut connaître, dans ses plus grandes profondeurs, le péché de l'homme et sa haine contre Dieu ? A la croix. Mais en même temps, elle y voit, dans sa plus grande étendue, le triomphe de l'amour de Dieu et de sa miséricorde envers l'homme. La lance du soldat qui perça le côté de Jésus ne fit que manifester ce qui parlait d'amour et de miséricorde.

C'est véritablement une douloureuse épreuve de nous voir enlevé, par un coup inattendu, un être aimé qui est une partie de nous-mêmes. Toutefois, quelle différence, quand on peut y voir l'amour du Seigneur ! Cette consolation transforme tout. L'amour de Dieu, qui est descendu dans le lieu de la mort, en a éclairé toutes les ténèbres par ses plus précieux rayons ; et ces ténèbres ne servent qu'à prouver combien il est précieux d'avoir une telle lumière.,

Il faut que Christ soit tout pour nous, sinon nous serons vite découragés. Si Christ n'est pas notre seul objet, et si l'amour du Père n'est pas l'air que nous respirons pour la vie de nos âmes nous ne sommes pas dans la bonne voie.

Le Seigneur châtie ceux qu'il aime (Hébr. 12:6)- La Parole tire deux conclusions de cette vérité: 1° La discipline n'aura jamais lieu sans que j'en fournisse la cause ; 2° elle n'aura jamais lieu sans amour du côté de Dieu. C'est pourquoi je ne dois pas la mépriser, car il y a une cause en moi pour que le Dieu de sainteté et d'amour doive l'exercer ; de plus, je ne dois pas perdre courage, puisque c'est son amour qui me frappe Le Père corrige le fils qu'il hérite.

### **24 - Semaine 24 — Les Affections divines — 2**

Le Seigneur que j'ai appris à connaître comme celui qui a donné sa vie pour moi, est le même Seigneur à qui j'ai affaire tous les jours de ma vie, et toutes ses dispensations à mon égard sont basées sur les mêmes principes de grâce que mon salut. Qu'il est précieux et encourageant de savoir qu'en ce moment même Jésus éprouve et exerce à mon égard le même amour que celui qu'il manifestait en mourant pour moi sur la croix.

Sa mort ouvrit les écluses, afin que les flots de l'amour divin pussent se déverser tout entiers sur de pauvres pécheurs.

« La mort du Seigneur » (I Cor. 12:26): il est impossible de trouver deux mots qui, ajoutés l'un à l'autre, donnent une pensée aussi importante que ceux-ci ! Combien de choses sont comprises dans le fait que Celui qui est appelé le Seigneur est mort ! Quel amour ! quels conseils ! quelle efficacité ! quels résultats !

Oh ! quel repos pour une pauvre âme, lorsqu'elle comprend qu'elle a affaire avec Celui qui a vaincu tous ses ennemis. Avant qu'elle en eût la conscience, le livre de ses transgressions quotidiennes lui semblait monter devant Dieu, tout noirci de la liste de ses offenses et portant à chaque page ces mots répétés sans cesse: Péché, péché, péché ! Mais maintenant ces lettres noires sont effacées et à leur place vous lisez à chaque page un mot écrit avec le sang de l'Agneau bien-aimé de Dieu: Amour, amour, amour !

Cet amour est notre sanctuaire pendant que nous traversons un monde rempli de pièges, où nous rencontrons l'opposition de tous les hommes. Plus les afflictions et les perplexités du dehors sont douloureuses, plus est doux le repos de Sa présence.

La grande affaire pour nous est d'être près de Christ et d'y demeurer constamment ; car c'est là que l'âme est gardée en paix dans le sentiment profond de son amour. Ainsi notre service découle du fait que nous demeurons auprès de Lui, et il en porte l'empreinte. Comment Christ révéla-t-il le Père ? « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18) Il pouvait le révéler selon la jouissance qu'il avait, au moment même, de l'amour dont il était l'objet et dont il jouissait dans son sein. Il était parfait, et nous sommes de pauvres et faibles serviteurs ; toutefois, pour nous aussi, c'est le seul moyen de répandre autour de nous l'onction de Sa présence.

Lorsque tous les orages auront pris fin, la splendeur de la gloire, pour laquelle Il nous prépare, brillera sans nuages, et cette splendeur sera Lui-même. Oh ! combien est précieux l'amour, l'amour de Jésus, qui nous aura amenés dans Sa gloire, pour y être toujours avec Lui !

### **25 - Semaine 25 — Le Renoncement à soi-même**

La chair se renferme toujours en elle-même, parce qu'elle est égoïste. Quand nous sommes dans l'Esprit, il y a toujours accord.

Lorsque nous pensons à nous-mêmes, il nous est impossible d'être auprès des autres les témoins de ce qu'est Dieu !

Les maux cuisants que produisent l'égoïsme et l'amour-propre, préparent l'action de l'esprit du mal dans l'âme.

L'amour aime être un serviteur et l'égoïsme aime à être servi.

Si je suis pénétré des voies, de la pensée, de l'esprit de Jésus, rien ne me sera plus haïssable que l'apparition du moi. Vous ne trouvez jamais en Christ un acte provenant de cette source: non seulement il n'y avait en Lui aucune trace d'égoïsme, mais le moi n'existait pas en Lui.

Lorsque l'âme est rejetée sur Dieu, le Seigneur est avec elle dans l'épreuve et la garde dans un calme parfait. L'Esprit d'amour, l'Esprit de Christ est avec elle. Si, par contre, je pense à moi, c'est l'esprit d'égoïsme.

Le Saint Esprit n'a point de communion avec le « moi ». Le cœur n'en est pas délivré tant que l'Esprit n'a pas fixé mes pensées sur Jésus. La présence efficace de l'Esprit de Dieu crucifie l'égoïsme et nous libère de l'occupation de nous-mêmes ; il nous remplit d'un seul objet: Jésus.

Dans la maison de Dieu et dans le sein de Dieu, nous avons le privilège d'en avoir fini avec nous-mêmes.

Notre propre volonté et le fait que nous faisons du « moi » notre centre, sont la source de toute notre misère ; car les circonstances extérieures peuvent nous éprouver et causer de la douleur, mais non de la misère morale ; celle-ci découle de la propre volonté agitée et mécontente.

La tendance naturelle de nos cœurs est de procurer des plaisirs au moi. Ces plaisirs peuvent être innocents, mais ils détournent le cœur de Dieu et sont gâtés par le péché. On demande: « Quel mal y a-t-il à ces choses ? » La question est plutôt: « Quel usage en faites vous ? Où est votre cœur ? » Dès que nous nous détournons de la croix qui est la mort à tout, le Seigneur nous dit: « Va arrière de moi » (Marc 8:33)

Moïse ne cherchait pas à faire briller son visage et ne savait même pas qu'il brillait ; mais il en était ainsi, lorsqu'il avait conversé avec Dieu (Exode 34:29). Un visage rayonnant ne se voit jamais lui-même. Le cœur est occupé de Christ, et, dans un certain sens et une certaine mesure, le moi a disparu.

Le moi est toujours l'éloignement de Dieu.

La confiance en soi mène à la ruine: « Ne sois pas sage à tes propres yeux » (Prov 3:7). Nos yeux ne voient pas loin, s'ils ne voient que le moi, et c'est toujours l'objet qui est présent aux yeux de la chair.

Nos prières, nos louanges et notre activité sont très pauvres et sans valeur et cependant nous en sommes fiers. Nous cherchons de la gloire de la part de nos semblables pour les choses mêmes que nous devons confesser comme entachées de péché devant Dieu. Aussi, combien nous avons besoin que nos cœurs soient mis à nu et que nous disions: « Regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139:24).

## **26 - Semaine 26 — Des chants dans la nuit**

La victoire la plus importante fut souvent remportée lorsque nous craignons le plus la défaite ; les plus beaux cantiques furent souvent ceux du mauvais jour où nous n'avions que Dieu pour refuge.

Je sens très profondément la douleur des adieux, mais en Esprit tout va bien. Jésus est le lien qu'aucune distance ne peut rompre, que, sans lui, aucune proximité de ceux que nous aimons ne peut resserrer et qui, béni soit son nom ! demeurera à toujours.

Il nous sèvre, de toute manière, de ce monde, afin de nous attacher à Christ pour lequel Il nous a créés de nouveau.

La main de Dieu est toujours meilleure que celle de l'homme ; la dureté apparente de Dieu vaut mieux que la faveur du monde. Le ressort qui la fait mouvoir est toujours l'amour, un amour dirigé par une sagesse dont nous comprendrons bientôt la perfection.

Il fait sentir aux siens que son appui vaut mieux que toute l'agitation dans le monde.

L'âme a besoin tous les jours du repos que le sang de Christ procure.

Des vases brisés valent souvent mieux que des vases entiers pour manifester la suffisance et la grâce de Christ.

Sa bonne main est sur nous, même, et d'une manière toute particulière, dans des circonstances douloureuses. Il ne valait pas la peine de nous donner un long récit de la prospérité de Job, mais le Saint Esprit de Dieu nous raconte en détail tout ce qui eut lieu pendant ses épreuves. Il en valait la peine et ce récit profitera aux enfants de Dieu jusqu'à la fin des temps. C'est là que nous pouvons voir l'œuvre de notre Dieu. Qu'Il nous donne d'avoir une entière confiance en Lui !

Le christianisme fut semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'Il verra dans le jour de sa gloire. De même, dans tout service (faisons-en bien notre compte), s'il doit y avoir une bénédiction réelle, il faut que nous éprouvions la souffrance causée par l'opposition du monde ; de plus, même dans l'église, nous ressentirons, plus douloureusement encore, la tristesse causée par son état de ruine et par l'imperfection du témoignage de ceux que nous aimerions voir manifester pleinement Christ.

Évidemment la nature recule devant la souffrance ; toutefois, si nous la rencontrons avec Dieu, la force et la joie remplissent nos cœurs. Dans les petites difficultés que j'ai traversées, j'ai trouvé que la perspective d'une épreuve était beaucoup plus pénible que l'épreuve elle-même. Lorsque je la traversais, j'étais calme et paisible, au lieu d'être agité comme lorsque je l'attendais. Avant qu'elle vous atteigne, si elle vous menace, vous y pensez, tandis qu'en la traversant, vous portez les yeux, non sur elle, mais sur le Seigneur.

Si le travail nécessaire peut s'accomplir en nous sans l'affliction, Dieu ne nous l'enverra pas. Son amour vaut infiniment mieux que notre volonté. Confiez-vous en lui ! S'Il frappe, soyez assurés qu'Il vous donnera plus qu'Il ne vous ôte.

La perte d'une mère est toujours immense. Personne d'autre qu'une mère ne peut être une mère, mais Dieu peut être tout pour nous et envers nous dans toutes nos difficultés.

## **27 - Semaine 27 — L'Homme de douleurs**

« Jésus étant lassé du chemin, se tenait là assis sur la fontaine » (Jean 4:6) — Pensez donc au Seigneur lui-même, qu'aucun des princes de ce siècle n'a connu, mais qui était le Seigneur de gloire, assis fatigué au bord du puits, ayant soif, et dépendant du monde pour une gorgée d'eau, d'un monde qu'Il avait créé et qui ne le connaissait pas !

Christ était, quoi qu'il dût Lui en coûter, la manifestation de l'amour divin envers l'homme.

J'adore l'amour qui l'a conduit à être fait péché pour moi. C'est là que fut mis pleinement à l'épreuve l'amour qui le fit tout traverser. Il est aussi instructif qu'effrayant de voir à la croix ce qu'est l'homme. Si je suis dans l'épreuve, qu'est-ce que j'espère de mes amis ? Au moins qu'ils ne m'abandonnent pas ; mais Lui ? Tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent (Matt. 26:56). Qu'est-ce que j'attends d'un juge ? Qu'il protège l'innocence. Pilate se lave les mains en disant: « Je suis innocent du sang de ce juste » (Matt. 27:24), puis il le livre à leur volonté ! Qu'est-ce que j'attends d'un sacrificateur ? Qu'il intercède pour les ignorants et les errants. Les principaux sacrificateurs incitent le peuple à crier: « Ôte, ôte ! crucifie-le ! » (Jean 19:15). Tous les hommes étaient, à cette heure, l'opposé de ce qui est juste, et cet Homme n'était pas seulement le seul juste, mais, en amour divin, Il traversait toutes ces douleurs.

Ses souffrances seront toujours pour nous un abîme, sur le bord duquel nous nous penchons avec le sentiment solennel de ses profondeurs insondables. Y plonger les yeux exalte Sa grâce devant nos âmes et nous fait sentir que seule une Personne divine, parfaite à tous égards, pouvait y descendre

Il a cherché des consolateurs et n'en a point trouvé ; Il attendait que quelqu'un eût compassion de Lui et il n'y eut personne. Il fut éprouvé jusqu'au plus haut point de la souffrance et de la douleur humaines, Il y demeura seul, Il pria seul dans son agonie sans personne pour sympathiser avec Lui. Marie de Béthanie fut la seule qui entrât dans ses pensées. Quant à tous les autres, nul n'eut jamais de sympathie pour Lui, tandis que jamais personne, ayant besoin de sympathie, n'en manqua de sa part.

Aucun de nous ne pourrait sonder ce que ce fut, pour Celui qui habitait toujours dans le sein du Père, d'éprouver dans son âme que, comme Homme, Il était abandonné de Dieu.

Selon la mesure de sa parfaite connaissance de la sainteté, Il a ressenti ce que c'était que d'être fait péché devant Dieu. Selon la mesure de sa parfaite connaissance de l'amour de Dieu, Il a ressenti ce que c'était que d'être abandonné de Dieu.

Il est merveilleux de le voir, Lui la résurrection et la vie ici-bas, Lui le Maître de la mort, descendant Lui-même dans la mort pour nous. Il nous a acquis à un trop grand prix pour nous abandonner.

### **28 - Semaine 28 — L'Amour**

Lorsque nous sommes conduits par l'amour, les hommes sont, il est vrai, ceux pour lesquels nous nous donnons, mais Dieu est Celui à qui nous nous offrons (Eph 5:2).

C'est une chose sérieuse, quoique très bénie, d'entreprendre un service direct pour le Seigneur. Le simple fait que nous éprouvons le désir d'y entrer, ne prouve pas que nous y soyons appelés. Je crois que le signe le plus sûr de cet appel est un amour ardent pour les âmes et des exercices de cœur à ce sujet devant le Seigneur. Le ressort moteur du service n'est pas le désir de parler, mais le besoin de chercher les âmes et d'affermir les saints.

Combien de besoins, cachés même dans les âmes les plus dégradées, seraient confessés, si on leur témoignait l'amour et la bonté qui pourraient leur donner confiance. Combien de personnes s'étourdissent dans un tourbillon de plaisirs, afin de faire taire les inquiétudes morales qui les tourmentent. Non seulement l'amour divin répond aux besoins, mais il les force à s'exprimer.

« Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu » (I Jean 4:16). Je vous supplie instamment de maintenir cet esprit d'amour qui est la présence même de Dieu. Le péché sépare, mais Dieu unit, car Il est amour: c'est en cela que se trouve la guérison de tous les maux, car toutes choses seront réunies en un, en Christ. Marchez donc dans l'amour et vous marcherez avec puissance et à la gloire de Dieu.

Je crains pour l'église de Christ l'étroitesse de cœur plus que toute autre chose.

L'amour rend un homme capable de traverser toutes les épreuves. Si on lui crache à la figure, cela le laisse indifférent, car l'amour demeure et ne tire jamais sa force des circonstances, mais s'élève au-dessus d'elles toutes.

L'amour, lorsqu'il est réel, est le vrai moyen de produire la sainteté.

« L'amour pour tous les saints » (Col. 1:4) est un élément de la bénédiction dont parle l'apôtre, et même quant à l'intelligence spirituelle, il y conduit: « Afin que vous soyez capables de comprendre avec tous les saints » (Éph . 3:18), attendu qu'ils sont tous dans le cœur de Christ ; or, s'ils ne sont pas dans les nôtres, Lui n'a pas sa place dans nos cœurs, parce que le moi l'en a exclu dans une mesure.

L'amour, affranchi du moi, peut penser et pense à tout ce qui concerne les autres et comprend ce qui les affectera.

L'amour ne se lasse pas de servir, quoique le service s'accomplisse souvent dans la souffrance. De fait, à part quelques rares encouragements, il porte toujours, selon l'apôtre Paul, ce caractère général: « J'endure tout pour l'amour des élus » (2 Tim . 2:10).

Combien peu de chrétiens présentent à Dieu l'activité de leur amour et introduisent Dieu dans son exercice, agissant ainsi pour Lui et à sa gloire, quoique ce soit en faveur des hommes, et que, plus ils les aiment, moins ils soient aimés de leur part, ce qui ne les empêché pas de persévérer dans leur service pour l'amour de Dieu !

Le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, etc. (Gal. 5:22). Remarquez que les premiers fruits sont « l'amour, la joie, la paix ». Le Saint Esprit produira sûrement les fruits pratiques qui suivent ceux-là et manifestent la vie de Christ devant les yeux des hommes, mais les fruits intérieurs, ceux qui ont Dieu pour objet, viennent en premier lieu, car ils constituent l'état d'âme nécessaire pour produire les autres.

### **29 - Semaine 29 — La toute-suffisance de Christ**

C'est une vérité précieuse que nous ne puissions nous trouver dans des circonstances pour lesquelles Christ ne soit pas suffisant. Qu'il s'agisse de l'église comme ensemble ou des croyants individuellement, il est impossible que Christ ne nous suffise pas.

Je remarquais dernièrement combien sont parfaites ces paroles: « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur » (Phil. 4:4). C'est là notre part positive. Puis, quant à tout ce que nous rencontrons ici-bas: « Ne vous inquiétez de rien » (Phil. 4:6) Alors si nous déposons nos fardeaux sur son cœur et devant son trône, nous avons la paix de Dieu, car Lui n'est troublé par rien et Il connaît la fin dès le commencement: la paix de Dieu gardera vos cœurs Quel sanctuaire que celui-là !

Par-dessus tout, croyez toujours cette parole: « Ma grâce te suffit » (2 Cor. 12:9). Lorsque le cœur se repose sur Christ, tout est facile ; car il s'éloigne ainsi de ce qui nous est un piège.

Christ est toujours le même: plein de grâce et de tendresse, il suffit aux jeunes gens et suffit aussi aux vieillards. Puissions-nous être gardés dans l'humilité de manière à le connaître, Lui et toutes les ressources qui sont en Lui. Elles sont en Lui, même pour ceux qui sont seuls ; car Il a éprouvé ce qu'est la solitude: « Vous me laisserez seul ; et je ne suis pas seul, car le Père est avec moi », dit-il (Jean 16:32). Alors vous pourrez dire: Je ne suis pas seul, Christ est avec moi.

Plus nous le connaissons, plus nous savons qu'Il est tout.

Notre sagesse est de savoir que nous ne pouvons rien sans Jésus: avec Lui nous pouvons faire tout ce qui est selon sa volonté. Le secret de la paix est d'être occupé de Lui pour l'amour de lui-même ; ainsi nous trouverons la paix en Lui et par Lui et, lorsque viendra l'épreuve, nous serons plus que vainqueurs.

Il importe de remarquer que la puissance de Christ en nous peut nous élever entièrement au-dessus de tout.

« Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descend d'en haut, du Père des Lumières, en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement » (Jac . 1:17). Dans la pratique, nous contredisons souvent cette vérité, parce que nous cherchons à sonder les choses d'ici-bas, ce qui ne procure que déceptions. Mais si nous sommes désappointés, Dieu ne l'est jamais. Il permet que nous soyons déçus en regardant à nous-mêmes, afin que nous apprenions mieux combien nous avons besoin de Christ et que nous soyons pleinement satisfaits de Lui.

« Conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139: 24). Cette voie n'est-elle pas Christ Lui-même, le seul chemin, la voie éternelle ? Dieu se plaît à sonder nos voies, afin de nous y conduire et de nous montrer que Christ doit être pratiquement pour nous ce qu'Il nous déclare être dans sa Parole: « Le premier et le dernier, notre Alpha et notre Oméga (Apoc . 22:13). Tout ce qui nous conduit dans la « voie éternelle » est bien. Tout ce qui, en nous brisant, nous délivre de nos propres voies et nous amène dans les siennes, nous est salutaire. Tout ce qui a pour effet de nous faire apprécier Christ, tout aussi bien à la fin qu'au commencement du voyage, un Christ connu comme la portion dont nos âmes se nourrissent, comme nous l'avons connu pour le pardon de nos péchés, tout ce qui produit de tels fruits nous est bon.

### **30 - Semaine 30 — L'énergie divine**

L'homme qui n'a qu'un objet en vue, est l'homme énergique. Le seul objet du chrétien, c'est Christ.

C'est le dévouement que Dieu veut. Partout l'amour pour les âmes, qui nous pousse à les chercher avec zèle, tend à s'affaiblir. On peut perdre le premier amour pour l'œuvre, tout en continuant à travailler. Dieu veuille rallumer en nous cette énergie de l'amour !

Il est certain que les richesses n'entrèrent jamais dans l'église de Dieu sans augmenter les épreuves et les difficultés. Vous rencontrerez des riches qui font part de leurs biens pour soulager la pauvreté des autres, et c'est une chose très précieuse ; mais partout où les richesses conservent leur caractère comme telles, elles affaiblissent l'énergie de l'église de Dieu.

Là où se trouve l'énergie de l'Esprit, il y a de la lumière et un œil simple qui nous rend capables de reconnaître que Christ seul a de la valeur et que tout le reste ne vaut rien : c'est là ce qui purifie le cœur du racheté.

Nous avons besoin d'être constamment renouvelés ; sinon l'énergie spirituelle ne se maintient pas. Ce n'est pas le progrès dans la connaissance qui opère ce résultat ; ce qui importe, c'est que nous demeurions près de Dieu. C'est là que l'amour, son amour agissant dans nos âmes, se maintient et se développe.

En cherchant avec ardeur le Seigneur et Sa grâce, la puissance divine opère pour nous délivrer, nous libérer et nous faire trouver nos délices en Christ ; cette jouissance nous sépare du mal et du monde. Cherchez cela et ne soyez pas paresseux quant aux choses divines.

Christ nous est présenté dans la gloire comme Celui qui produit en nous l'énergie pour nous conformer à ce qu'il est selon cette gloire. Par contre, lorsqu'il s'agit d'entretenir la vie intérieure et de former le caractère du croyant, c'est d'un Christ abaissé que nous avons à nous nourrir. C'est en partie le sujet des chapitres 2 et 3 de l'épître aux Philippiens . Dans le premier de ces chapitres, il s'agit de la vie cachée et du caractère de Christ descendu ici-bas ; le second nous présente un Christ glorifié, objet vers lequel nous courons.

Épreuves et dangers venant du dehors, anxietés incessantes provenant du dedans, unies à un courage qui ne reculait devant aucun péril, à un amour pour les pauvres pécheurs et pour l'Assemblée que rien ne refroidissait, tel est le tableau de la vie de l'apôtre que nous trouvons en 2 Cor. 11:23-33, vie d'un dévouement si absolu qu'il touche le cœur le moins sensible.

Cet exemple nous fait sentir notre égoïsme et nous pousse à nous agenouiller devant Celui qui était la source vivante du dévouement de ce cher apôtre, et dont la gloire inspirait ce dévouement.

Nos âmes savent ce que c'est que de laisser derrière nous les choses d'ici-bas et de reconnaître la valeur et l'excellence de Christ ; mais voici quelque bagatelle qui se présente à nos yeux et s'empare de nous. Nous nous intéressons alors plus profondément à cette chose de néant qui va disparaître, qu'à toutes les solides réalités qui sont dans le Christ Jésus.

Dieu produit en nous des désirs que rien d'autre que la gloire ne peut satisfaire. Le Saint Esprit produit la puissance pour entrer maintenant dans ces choses. Cela montre l'importance qu'il y a pour nous à y demeurer : « Toutes les choses qui sont aimables, s'il y a quelque vertu et quelque louange, que ces choses occupent vos pensées » (Phil. 4:8) Quelle joie remplirait le cœur s'il en était ainsi ! Quelle croissance dans la connaissance et l'excellence de Christ, si l'on était habitué à être là où Dieu demeure !

Le secret d'un progrès réel est l'attachement personnel à Christ lui-même.

### **31 - Semaine 31 — Le Secours venant du Sanctuaire**

Nous devrions revêtir le caractère de pèlerins pleins d'espoir, non pas celui de pèlerins fatigués.

Vous ne devez pas dire que vous êtes vieux, comme si vous étiez fatigué. Quoiqu'il soit « l'Ancien des jours », le Seigneur n'est jamais lassé. Vous avez à renouveler vos forces comme l'aigle, afin de porter du fruit dans votre vieillesse.

La source d'une vraie force se trouve dans le sentiment de la grâce du Seigneur. L'homme naturel en nous méconnaît toujours Christ comme étant la seule source de toute force et de toute bénédiction.

Si sa voie est « dans le lieu saint », elle est aussi « dans la mer » (Ps. 77: 13:19), et, si nous y sommes avec Lui, la mer se soumet à Sa puissance, mais à nulle autre que je sache : lorsqu'il opère, elle s'apaise aussitôt.

Oh ! si le Seigneur lui-même n'était pas l'ouvrier, combien serait chimérique la prétention d'atteindre toutes les âmes qui sont dans le besoin. Aussi c'est une consolation de pouvoir regarder à Lui, afin que son regard et sa grâce les atteignent.

Je n'ai qu'une bonne parole à vous adresser. « Tenez-vous tout près de Jésus ! » Vous savez que là vous trouverez la joie, la force et cette conscience de son amour qui soutient partout et fait rentrer tout le reste dans le néant. C'est en Lui qu'est notre bonheur et notre vie.

« Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses » (Ps. 46:1). Les efforts humains ferment la porte à ce secours. Aucune combinaison humaine n'est jamais exacte. En son propre temps et à sa manière Dieu interviendra. Les efforts de l'homme prouvent son manque de foi et de paix ; ses plans et ses projets sont simplement œuvre de la chair. Le sentier suivi par mon Sauveur l'a conduit auprès de son Dieu et Père, là où Il est maintenant assis sur le trône. Pour l'atteindre j'ai sa force tout le long du chemin.

Le devoir nous conduit toujours dans les difficultés, mais ce qui me console, c'est que Dieu est là et que la victoire est certaine.

Occupez-vous de Christ pour être rafraîchi et fortifié ! C'est une grande chose de traverser les souffrances avec Lui ; elles se transforment alors en fontaine et avec elles la grâce descend aussi sur nous. Priez pour les saints, pour eux tous ; portez leurs douleurs à Christ, et, dans votre propre esprit, apportez Christ à toutes les douleurs.

Je suis très encouragé à la pensée qu'en regardant à Christ, non seulement je vois, mais aussi je trouve ce que je devrais être : « De sa plénitude, nous tous nous avons reçu, et grâce sur grâce » (Jean 1:16) — « Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire » (2 Cor. 3:18). Il y a là une réelle croissance à la ressemblance de Christ, et à chaque instant, nous devrions croître ainsi.

J'ai généralement beaucoup de choses qui pèsent lourdement sur moi dans la sphère de ma responsabilité ; mais je les remets à Celui dont la puissance s'élève au-dessus de tout ce que ce pauvre monde peut requérir, et pour lequel un fardeau n'en est un en aucune manière. Il dirige toutes choses selon le conseil de sa volonté.

### **32 - Semaine 32 — Le Repos**

Nous considérons notre état, le fruit que nous portons, nos sentiments, pour savoir si nous sommes à Lui : ces choses ne peuvent, ni ne doivent donner le repos. Jésus ne dit pas : « Apprenez à connaître votre état et vous trouverez le repos » ; mais : « venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés » ; tels que vous êtes « venez à moi, et je vous donnerai du repos ». Notre repos ne provient pas du fait que nous sommes ce qu'Il désire, mais du fait qu'Il est ce dont nous avons besoin.

C'est Jésus qui donne un repos permanent à nos âmes et non pas ce que peuvent être nos pensées relativement à nous-mêmes. La foi ne considère jamais ce qui est en nous comme étant le motif du repos. Elle reçoit, aime et saisit ce que Dieu a révélé et ce que sont les pensées de Dieu au sujet de Jésus, dans lequel est Son repos à Lui.

Christ n'a pas seulement fait la paix, mais Il nous dit : « Je vous donne ma paix » (Jean 14:27). Qu'était-ce que la paix de Christ ? Il était ici-bas dans une intimité ininterrompue avec le Père, dans la paix d'une communion parfaite. Il nous donne sa propre place et nous avons communion avec le Père ; lorsque nous marchons dans ce chemin, nous avons cette paix de Christ.

Il n'y a qu'un seul homme qui n'eut jamais ici-bas un lieu de repos: « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Matt. 8:20). Si maintenant nous avons « un nid », un lieu de repos en Dieu, c'est parce que, pour nous, Jésus n'eut aucun repos sur la terre.

Après toute la fatigue éprouvée par nos cœurs dans ce monde, que le Seigneur Jésus a traversé sans y trouver un lieu où son cœur réellement brisé put se reposer, il nous révèle que ce que l'homme ne trouve nulle part ailleurs, se trouve en Dieu. Il est délicieux de savoir qu'après tout, un pauvre cœur fatigué, lassé de lui-même, de ses propres voies, du monde et de tout ce qu'il renferme, peut trouver le repos dans la béatitude du sein du Père.

On peut quelquefois se reposer avec Dieu aussi bien qu'agir avec Lui ; car on ne peut agir indépendamment de Lui, même en voulant faire le bien, sans amener du trouble.

Jésus Christ donne le repos suprême, car il est Celui qui savait, mieux que nul autre, ce qu'est la paix dans la tribulation.

Je cherche à nourrir les âmes de Christ: c'est ce dont elles ont besoin, soit pour leur tranquillité, soit pour être formées à son image.

Ceux qui ne sont pas avec Lui ne connaissent pas le repos.

Quelle tranquillité d'esprit assurée cela donne de s'être trouvé, par la connaissance du Fils, en pleine confiance de cœur avec le Père ! Possédez-vous cette bénédiction-là ? Vos cœurs sont-ils réellement occupés du Père ? Pouvez-vous dire: « En Christ, j'ai trouvé le Père ? »

### **33 - Semaine 33 — La Fidélité de Dieu**

Nous devrions avoir confiance en la fidélité de Dieu pour garder les siens.

Il ne se servira pas toujours de nous en toute occasion, mais Il accomplira toujours son propre travail, et nous pouvons ou nous devrions nous confier en Lui pour cela.

La patience est souvent un grand remède, parce qu'il y a un Dieu qui agit. Dans plus d'un cas nous devons laisser Dieu faire seul tout ce qu'il y a à faire.

Ne doutez pas de sa fidélité. Oh ! combien je serais ingrat, si je ne rendais pas témoignage à sa fidélité et à sa grande, à sa douce et précieuse patience envers son pauvre serviteur.

Je sens que de simples attaques personnelles doivent toujours rester sans réponse. Si nous avons manqué, reconnaissons-le ; si c'est le contraire, remettons tout au Seigneur. « Tu répondras pour moi, ô Éternel, mon Dieu ». Vous vous noircissez autant à lutter avec un ramoneur qu'à le serrer dans vos bras. Notre affaire est de vivre au-dessus de ces choses et de ne pas penser aux attaques, mais aux âmes.

Quand Dieu travaille, nous comptons sur des résultats complets.

J'ai constamment trouvé qu'apporter réellement les choses à Dieu, c'est le moyen de les voir s'accomplir.

Son amour et sa grâce ne font jamais défaut. Si nous étions seuls dans le monde, sa grâce suffirait et, béni soit son Nom, elle nous serait une compagnie perpétuelle.

Paul pouvait toutes choses par Celui qui le fortifiait. Douce et précieuse expérience, non seulement parce qu'elle rend capable de faire face à toutes les circonstances, ce qui est d'un grand prix, mais parce qu'ainsi le Seigneur est connu comme l'Ami du cœur, constant, fidèle et puissant. Paul ne dit pas seulement: « Je puis toutes choses », mais « Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie » (Phil.-4:13). C'est une force qui découle continuellement de la communion avec Christ, d'un lien avec Lui, maintenu dans le cœur. Ce n'est pas non plus: « On peut toutes choses », ce qui est vrai, mais Paul l'avait appris pratiquement: il savait sur qui il pouvait compter. Christ avait toujours été fidèle envers lui, et l'avait secouru souvent à travers beaucoup de difficultés, souvent aussi en des temps prospères Paul avait appris à mettre sa confiance en Lui et non dans les circonstances: car Christ restait toujours le même.

Le cœur de Paul se reposait en Dieu ; son assurance à l'égard des Philippiens en est la preuve. « Mon Dieu, dit-il, suppléera richement à tous vos besoins. « Il n'exprime pas le désir que Dieu le fasse. Il avait appris, par sa propre expérience, ce qu'était son Dieu. « Mon Dieu », dit-il, celui que j'ai appris à connaître dans toutes les circonstances par lesquelles j'ai passé, « suppléera à tous vos besoins » — Il applique aux Philippiens sa propre expérience de ce qu'était Dieu pour lui, et celle de la fidélité de Christ.

Puisse la présence de ce fidèle et parfait Seigneur et Sauveur Jésus Christ vous soutenir et réjouir votre cœur !

### **34 - Semaine 34 — La Soumission**

Toute puissance, tout service réel et effectif découlent d'une entière dépendance.

Les circonstances ne nous troubleraient pas, si elles ne trouvaient pas en nous quelque chose d'opposé à Dieu ; elles nous frôleraient comme la brise sans nous ébranler.

Tant que la volonté n'a pas été brisée en présence de la majesté de Dieu, on ne peut être en bon état devant Lui.

Rien ne forme nos cœurs et ne brise notre volonté comme la joie que nous trouvons en Christ, en communion avec le Père.

Toutes les fois que j'agis selon ma propre volonté en quoi que ce soit, j'enlève à Dieu ses droits acquis sur moi par le sang de Christ.

Le brisement de notre volonté est un grand moyen d'ouvrir notre intelligence.

Ce n'est que lorsque la volonté se mêle à la souffrance, qu'il y a, dans celle-ci, de l'amertume ou une douleur dans laquelle Christ n'entre pas.

« C'est ce que Tu as trouvé bon devant toi » (Luc 10:21) — Tel était le fondement de la joie de Christ.

La libre volonté n'est que l'esclavage du diable.

Il faut que nos cœurs soient restaurés, que notre volonté soit brisée. Si nous considérons Christ, tel qu'Il nous est présenté en Gethsémani, pouvons-nous encore chercher à satisfaire notre volonté ?

Il y a une différence étonnante entre une âme dont la volonté a été brisée et assujettie, et une autre qui, tout en cherchant à faire le bien, le fait selon sa propre volonté

Celui qui marche avec Dieu n'est pas dur mais soumis, et il n'y a pas d'esprit plus doux, ni plus capable de sentiments délicats qu'un esprit soumis. Dans ce cas, la volonté est séparée des affections sans les détruire, et cela est très précieux.

Dieu est plein de miséricorde et a compassion de nous et de notre faiblesse. Il est tendre et rempli de pitié dans ses voies ; mais, si nous sommes décidés à suivre notre propre volonté, Il sait comment la briser. Le pire de tous les châtements est qu'Il nous laisse suivre nos propres voies.

Le Seigneur Jésus Christ est entré dans les afflictions de la nature humaine, la fatigue, la faim, mais avec un cœur qui n'était jamais lassé, lorsqu'un service d'amour se présentait à Lui. Il est des plus doux et des plus précieux de le considérer dans ces circonstances, et de voir que, dans ces choses, Il n'avait aucune volonté propre. Lorsqu'on lui envoie dire: « Celui que tu aimes est malade » (Jean 11:3-6), il nous semble qu'il va se mettre en route immédiatement. Non, « il demeure encore deux jours au lieu où il était » ; il n'avait pas de commandement de son Père. Nous voyons que ce retard avait pour but la manifestation de sa divinité ; mais comme Serviteur il n'avait pas d'ordre, c'est pourquoi il ne bouge pas. Cela semble très dur ; son « chez lui », s'il en avait un ici-bas, était cette maison

de Béthanie Vous ne voyez jamais le Seigneur sortir de sa condition de serviteur et il n'y est jamais autre chose que la perfection de l'amour.

### **35 - Semaine 35 — La Satisfaction**

Dieu ne pouvait trouver de repos qu'en Jésus. Nous pouvons chercher dans le monde entier, nous ne trouverons rien qui satisfasse nos cœurs, que Jésus.

Lorsque le cœur a été rempli des riches bénédictions de Christ, il ne se repliera pas sur lui-même pour se grignoter en détail.

Toutes les choses qui me rendront heureux dans le ciel, je les possède dès maintenant. Si vous désirez savoir ce qui rend un chrétien heureux dans la vie et dans la mort, c'est le fait que le Christ qu'il possède aujourd'hui est le même Christ qu'il aura dans le ciel. Il est chez lui là où Celui qu'il aime et connaît le mieux se trouve déjà.

Le fait est que vos cœurs sont trop vastes pour le monde et il ne peut les remplir ; ils sont trop étroits pour Christ, car Il remplit le ciel ; et cependant Il les remplira jusqu'à les faire déborder.

« Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous » (Jean 15:11). Il n'avait point de joie provenant du monde, mais Il avait une joie parfaite dans le Père. Sa joie était de porter du fruit à la gloire du Père. Il nous montre ainsi comment, en portant du fruit, nous pouvons avoir de la joie et de la bénédiction ici-bas. « Et que votre joie soit accomplie » Il veut que nous possédions une plénitude de joie: ce n'est pas celle qui vient du monde, mais la sorte de joie qu'Il possédait Lui-même. Son désir est que nous possédions sa propre joie.

Quiconque ne connaît pas Christ a le cœur déçu ou bien son cœur recherche ce qui le déçoit.

Si son amour ne remplit pas mon cœur, j'irai acheter n'importe où quelque vanité pour me satisfaire, ou encore je m'attacherai à mes affaires. Si mon esprit est enveloppé par l'amour de Christ, il découlera de moi des fleuves d'eau vive.

Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même s'ils sont conformes à la vérité, ne peuvent être selon Dieu, si l'âme elle-même n'a pas été d'abord remplie de Sa part. Il nous faut boire pour nous-mêmes, afin que les fleuves d'eau vive puissent couler ; de fait, tout autre chose ne fait que dessécher l'âme.

Le monde reconnaît immédiatement si Dieu est notre centre. Alors le cœur n'est pas dans un état morbide, mais parfaitement heureux en Dieu ; il a trouvé en Lui une parfaite satisfaction ; c'est cela qui fait une telle différence dans notre vie.

« Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père » (Jean 14:28). Ayant exercé son amour envers nous, Il nous associe à Lui et s'attend à ce que nous nous réjouissions de son propre bonheur. Dans quelle intimité nous sommes introduits, que nous puissions dire: « Je suis heureux parce qu'Il est glorifié ». Mon cœur est satisfait de ce que Christ qui m'a aimé et rendu heureux soit enfin satisfait à son tour ! Je le vois dans la gloire qui lui est due, et j'en suis satisfait. Il s'attend à ce que nous soyons heureux de son propre bonheur.

### **36 - Semaine 36 — Être près de Dieu**

Plus nous sommes près du Seigneur Jésus, mieux nous comprenons que celui qui touche Ses frères « touche la prunelle de Son œil » (Zach . 2:8).

Le véritable effet de cette proximité est de m'amener à être en communion avec Lui au sujet des autres, au lieu de rester sous le poids de mes propres circonstances. Comment mon cœur peut-il être occupé des joies de l'un et des souffrances d'un autre, à moins que je ne vive près de Christ et que mes affections ne soient remplies de Sa Personne, et non de moi-même ?

Oh ! Si nous étions assez près de Christ, pour tirer directement de Lui toute grâce et tout dévouement et corriger en nous tout ce qui tend à les flétrir !

A moins que l'activité ne se renouvelle dans la communion avec Lui, si sincère qu'elle soit, elle dégénérera en routine et deviendra même dangereuse, car par son moyen l'âme s'éloigne de Dieu sans le savoir.

Si nous vivons assez près de Christ, nous vivons pour l'église, au lieu de vivre d'elle. Ce n'est pas par ce que nous trouvons, mais par ce que nous apportons que nous pouvons servir dans la chrétienté. En vivant avec Lui, dans les choses excellentes, vous les apporterez avec vous dans le service et dans les circonstances de l'église. Il ne faut pas que vous ayez besoin de l'appui que procure un état normal de l'église. Cet état est des plus désirables, mais vous devez être pour Christ, quelle que soit la misère de l'église.

Si nous vivons dans la proximité du Seigneur et que nous soyons en communion avec Dieu dans le lieu saint, nous voyons tous les saints avec ses propres yeux, comme lui étant chers, comme les objets des délices de Christ et le fruit du travail de son âme. Alors il est facile d'intercéder pour eux ; l'exercice de la fidélité à leur égard devient aisé et la grâce n'y manque pas.

La vie du Seigneur Jésus Christ est la règle. Absolument parfaite et vivante. En Lui s'unissent, dans un exemple unique et vivant, toutes les directions écrites. Heureux celui qui se tient à ses côtés pour apprendre comment il faut marcher.

La grande affaire pour nous est d'être plus près de Lui, plus attachés dans nos cœurs à Sa Personne qu'à l'œuvre elle-même ; alors notre œuvre découlera pour ainsi dire de Lui et, dans une mesure, comme s'il la faisait Lui-même.

Un temps de retraite est une très bonne chose dans notre service ; il nous place devant Dieu, au lieu que nous ayons notre œuvre devant les yeux ; et, par ce moyen, nous sentons aussi que notre œuvre est dans Ses mains et non dans les nôtres. Je me rappelle que lorsque j'étais malade chaque année, je sentais toujours que, si j'avais été assez près de Dieu, je n'aurais pas eu besoin de cette visitation.

Celui qui est le plus près de Christ sera celui qui le servira le mieux, et sans cette proximité, on ne peut le servir.

Si l'on est près du ciel, si Jésus est tout, un lieu diffère à peine d'un autre ; Dieu reste Dieu, saint et plein d'amour, et l'homme reste homme.

### **37 - Semaine 37 — Chute et restauration**

L'habitude constante de juger la chair dans les petites choses est le secret pour être gardé de chute.

C'est une œuvre très désagréable, mais très utile, que d'apprendre à nous connaître. Pierre fut criblé et dut apprendre que la confiance qu'il avait en lui-même était la cause première de sa chute. Non seulement le Seigneur restaure son âme à la fin, mais fait de lui un canal de bénédiction pour d'autres. Lorsque vous réalisez votre néant absolu, vous pouvez être en aide à d'autre. « Pais mes brebis » (Jean 21:17), dit le Seigneur à Pierre.

L'humilité devant les hommes est souvent la meilleure preuve de la restauration devant Dieu.

Supposons que mon âme ait perdu la communion avec Dieu, mon cœur naturel dira: « Je dois en corriger la cause, avant de pouvoir venir à Christ ». Mais il est plein de grâce et, si nous le savons, notre devoir est de revenir à Lui immédiatement tels que nous sommes et ensuite de nous humilier profondément devant Lui. Ce n'est qu'en Lui et par Lui que nous trouverons ce qui restaure nos âmes.

Pour être vraiment restauré, le chrétien doit reconnaître quel est le moment où son âme a abandonné la communion avec Dieu pour chercher sa propre volonté. Cette communion n'est pas pleinement rétablie, le « moi » et sa volonté ne sont pas entièrement brisés,

tant que le chrétien n'a pas découvert le point où son cœur commença à perdre sa sensibilité spirituelle, chose que la présence de Dieu nous fait sentir.

Il est très bien d'avoir soin de ses affaires, mais ne les laissez pas s'interposer entre votre âme et Dieu. Si vous ne jouissez pas de Lui autant et même davantage qu'autrefois, cherchez-en la cause et regardez à Lui, car « il donne une plus grande grâce » (Jacq . 4:6).

Si l'épreuve vient se placer entre vos âmes et Dieu, de manière à produire de la méfiance, il y a péché. En me restaurant, Dieu peut aussi bien me délivrer des difficultés que me garder de l'offenser. Le psalmiste ne dit pas: « il faut que mon âme soit restaurée avant que je m'approche de Dieu », mais « restaure mon âme » (Ps. 23:3).

Combien souvent l'absence de Dieu nous fait sentir ce qu'Il est, quand nous n'avions pas apprécié Sa présence !

Nous suivons souvent d'un pas rapide le sentier glissant du péché, parce que la première faute tend à affaiblir dans l'âme l'autorité et la puissance de ce qui peut seul nous empêcher d'en commettre de plus graves: savoir la Parole de Dieu, unie à la conscience de la présence de Christ qui communique à cette Parole toute sa puissance pratique sur nos âmes.

Il est de toute importance que notre vie intérieure soit maintenue à la hauteur de notre activité extérieure, sinon nous sommes près de quelque chute spirituelle.

Il est surprenant de voir ce qu'un homme peut croire, lorsqu'il est laissé à lui-même, sans être gardé de Dieu, là où l'Ennemi exerce sa supranance. Nous parlons de sens commun et de raison (choses très précieuses en elles mêmes), mais l'histoire nous apprend que c'est Dieu seul qui peut nous les donner ou nous les conserver

### **38 - Semaine 38 — La lumière de l'éternité**

Je sens plus que jamais que tout est vanité, à l'exception des choses éternelles. Nous le savons tous, mais combien toute autre chose paraîtra folie, lorsque nous rencontrerons notre Seigneur bien-aimé !

Je sais que je suis un pauvre ouvrier, mais je sais aussi que l'heure vient où, à part sa grâce éternelle et Celui qui en est la source, la seule chose digne qu'on s'en souvienne (si à ce moment-là elle peut être appelée un souvenir), sera le service et le travail faits pour Celui qui nous a aimés.

Le temps viendra bientôt où nous dirons de tout ce qui, dans nos vies et nos voies, n'a pas été Christ: « Tout cela fut du temps perdu ». La foi devrait percer le voile et voir les choses invisibles ; celles-ci prennent leur vraie valeur dans un autre monde et la foi, quand elle est vivante, les voit là.

Lorsque nous Le rencontrerons, nous ne regretterons aucun sacrifice.

Que le Seigneur, en grâce, veuille susciter des ouvriers dans Sa moisson ! Mon cœur tout entier en est occupé, quand il n'est pas avec Christ dans le ciel ou, par grâce, il sera toujours. J'éprouve toujours plus que les choses qui ne se voient pas sont les seules réelles ; je ne crois pas qu'on puisse mettre son cœur à quoi que ce soit d'autre.

Si nous vivons pour servir Christ, la souffrance d'ici-bas nous est salutaire ; mais, quelle que soit la bénédiction dont nous sommes encouragés en traversant la souffrance, elle n'en est pas moins douloureuse.

Ne vous laissez point ; car si nous servons réellement le Seigneur, nous devons plus ou moins rencontrer le combat, l'épreuve et la douleur. Si c'est un travail d'amour et une patience d'espérance que nous poursuivons, c'est aussi une œuvre de foi ; en effet bien que celle-ci porte en chemin des fruits précieux et que nous puissions les voir mûrir, c'est le grand jour de la moisson qui sera le temps de la joie.

L'intelligence claire et la réalisation positive de cette espérance donnent à notre œuvre un caractère réel et profond de sainteté, qui était celui de l'œuvre du Seigneur, et ce jour-là en manifestera la réalité. Si vous désirez moissonner avec joie, vous devez semer dans les larmes, car c'est au milieu du mal que vous travaillez. Si nous mettons notre blé en gerbes, il n'est pas à l'abri tant qu'il est aux champs, et les soins vigilants et les soucis du moissonneur subsistent jusqu'à ce qu'il soit recueilli dans le grenier.

Lot vit une plaine bien arrosée et une cité ; il s'y établit sur la terre et, par conséquent, se trouva au milieu du jugement. Par contre, Abraham rechercha une cité invisible et posséda la bénédiction et la consolation d'avoir Dieu avec Lui, ou qu'il allât.

Oh ! quelle félicité sera notre partage, quand nous nous réveillerons rassasiés de Son « image » (Ps. 17:15), et que toutes les peines et les luttes auront pris fin ! Frères, n'y a-t-il rien dans cette perspective qui vous fasse tressaillir de joie en allant à la rencontre de Jésus, rien qui vous amène à délaisser ce monde et ses joies factices ?

Puissent l'amour et l'approbation du Seigneur, et non les choses qui vont disparaître, être les mobiles qui nous gouvernent !

### **39 - Semaine 39 — Nos besoins et Sa plénitude**

La sagesse humaine et la philosophie n'ont jamais réussi à connaître Dieu ; il se révèle à nous par nos besoins: c'est la nécessité qui le découvre. De cette manière le cœur du pécheur, et aussi celui de l'enfant de Dieu, sont mis à leur vraie place. Je doute beaucoup que nous ayons jamais appris quoi que ce soit d'une manière solide par un autre chemin.

Nous ne devrions jamais être découragés, car le Seigneur en qui nous nous confions ne fait ni ne peut jamais faire défaut. C'est précisément dans la seconde épître à Timothée, qui nous fait le tableau du déclin et de la ruine, que Paul s'attend que son cher fils soit fortifié dans la foi ; il n'y eut jamais un temps aussi favorable à l'avancement de la foi ; car on en a besoin et le Seigneur répond toujours aux besoins.

J'ai appris à la croix ce qu'était Dieu pour moi pécheur ; maintenant je dois apprendre comment il fait face à mes besoins de croyant dont il prend connaissance, et en les plaçant devant Lui. Il ne suffit pas que j'aie faim ; il faut que je meure de faim pour apprendre ce qu'il y a dans son cœur pour moi. Lorsque le fils prodigue eut faim, il cherchait des gousses pour s'en nourrir ; mais lorsqu'il périsait de faim et se tourna vers la maison paternelle, il connût alors l'amour dont le cœur de son père était rempli.

Si nous connaissions un peu plus la consolation et la joie qu'il y a à nous désaltérer à la plénitude de l'amour de Dieu, nous sentirions que les circonstances actuelles sont le néant même.

Toutes les fois que, dans le désert, nous avons des besoins réels, c'est un péché de nous demander si Dieu nous secourra ou non. C'est tenter le Seigneur que de douter des ressources de sa bonté pour nous donner tout ce dont nous avons besoin.

« Seigneur », dit le lépreux, « si tu veux, tu peux me rendre net » (Matt. 8:2)- Le lépreux était convaincu de sa puissance, mais ne connaissait pas son amour, avec lequel le Seigneur le met en contact: il le toucha en disant: « Je veux, sois net » (v. 3). Si quelqu'un touchait un lépreux, il était impur et mis hors du camp, mais Christ ne peut contracter de souillure. La sainteté sans tache, que le mal ne peut atteindre, apporte aux pécheurs l'amour dont ils ont besoin.

« Combien me sont précieuses tes pensées, ô Dieu ! » (Ps. 139:17). Thème précieux, thème des pensées de Dieu, aussi élevées au-dessus de nos pensées que les cieux sont élevés au-dessus de la terre ; thème de la grâce insondable et illimitée de Dieu ; le vrai affranchissement ! Savons-nous ce que c'est que de voir nos propres pensées, si étroites, si misérables, si mesquines, anéanties par les pensées de Dieu si élevées, si généreuses, si libérales au sujet de ce que nous sommes en Christ ? Jésus est la grande pensée de Dieu ; les pensées de Dieu nous sont exprimées en Lui. Ce n'est pas un ange non déchu, mais un pécheur vivifié par l'Esprit de Dieu qui peut entrer ainsi dans les profondes pensées de Dieu.

#### **40 - Semaine 40 — La Puissance**

Lorsqu'on fait de grands préparatifs pour mener à bien l'œuvre du Seigneur, c'est la preuve que l'on ne reconnaît pas la bénédiction inhérente à cette œuvre, « qui n'attend pas l'homme, et ne dépend pas des fils des hommes » (Mich . 5:7). Je n'attends pas l'homme, si j'ai foi en Dieu et si j'agis dans la puissance de cette foi. Que chacun travaille selon qu'il est conduit par le Seigneur. L'Esprit de Dieu ne doit pas être enchaîné par l'homme. Toute puissance découle de l'énergie et de l'autorité directes de l'Esprit Saint dans l'individu.

Une fermeté sans compromis, mais calme, nous convient: rien ne garde l'âme dans le calme comme le sentiment de la grâce. C'est un signe de puissance et aussi d'humilité. La conscience de notre néant, avec un esprit de paix, donne la puissance pour tout surmonter. Ce n'est pas la quantité, mais la qualité de mon travail qui m'exerce constamment. Je ne fais pas autre chose que de continuer mon service sans arrêt, mais je désire la puissance intérieur, un cœur entièrement consacré à Christ, afin d'agir selon la plénitude de puissance qui est en Lui, n'ayant rien en moi qui m'empêche de réaliser une association absolue de sentiment avec ses pensées et ses desseins ; en un mot avec Christ. C'est tout autre chose d'entrer dans le service avec la conviction que nous venons de sa part comme ses confidents, apportant son message, ou d'y entrer sans Lui.

C'est Christ lui-même qui devient votre force, la puissance de Christ demeurant sur vous. Vous recevez sa puissance dans votre faiblesse comme étant votre puissance pour traverser ce monde.

Dans la prière, Dieu est à nous ; sa puissance est mise en jeu.

Il est très important pour nous d'en finir avec nous-mêmes. Tout notre travail se ressent de notre état. Un cœur rempli de Christ, la solennité d'avoir affaire avec les âmes relativement à l'éternité, sentiment que nous éprouvons lorsque nous sommes remplis de Lui et parlons de sa part, tout cela donne du poids et de l'onction à notre activité.

Nous ne pouvons être une complète épître de Christ, si nous ne manifestons pas la puissance sur tous les obstacles, même sur la mort. La mort nous appartient. Le chrétien qui vit dans la puissance de la vie de Christ, possède une autorité absolue sur la mort (I Cor.15:55).

Nous ne devons pas être occupés du mal, ni nous laisser terrifier en aucune façon par l'adversaire, comme si le Seigneur n'avait pas la haute main. Il a vaincu et nous conduit à une pleine bénédiction qui sera réalisée lorsque l'ennemi sera lié. Nous devons aller de l'avant dans la confiance que la puissance Lui appartient et qu'elle est dans Ses mains.

C'est toujours là où Dieu veut que nous soyons, que nous trouvons Sa précieuse bénédiction. Sans Lui, nous ne pouvons rien. Lorsqu'Il opère dans sa grâce, combien l'on est heureux d'être l'instrument de sa puissance et de sa bonté ! Même les exercices de nos âmes, dans les difficultés de l'œuvre, nous conduisent à Lui, et tout ce qui produit ce résultat nous est en bénédiction.

Il y a de la puissance en Christ ; il y a en Lui une pleine suffisance pour tout ce qu'il vous appelle à être ou à faire.

#### **41 - Semaine 41 — Le Cœur divin**

« Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique » (Jean 3:16). J'acquies la connaissance de ce qui était dans le cœur de Dieu par la preuve qu'Il en a donnée dans ses actes. Il a pensé à mon état lorsque je n'étais qu'un pécheur et que j'avais besoin de son amour. « Dieu constate son amour à Lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:8). Ainsi j'ai le cœur de Dieu comme ressort et source de tout.

C'est avec la plus profonde tendresse qu'Il peut compatir, car Il est venu au centre même de notre misère.

Si l'homme n'avait pas de cœur pour Christ, Christ avait du cœur pour l'homme.

Il y a assez de cœur en Jésus pour ouvrir celui du pécheur le plus vil. Ce dernier trouve qu'il a droit au cœur de Dieu, lorsqu'il ne découvre aucun droit dans son propre cœur. « La femme qui était une pécheresse » (Luc 7:37) aimait beaucoup, parce qu'il lui avait été « beaucoup pardonné ». C'était un cœur brisé rencontrant le cœur de Dieu et le cœur de Dieu rencontrant un cœur brisé. Chose merveilleuse que le cœur de l'homme rencontrant réellement le cœur de Dieu ! La main de Dieu n'agit jamais autrement que de concert avec son cœur rempli d'un amour infini pour nous-même s'Il juge convenable qu'une affliction nous atteigne, si même Il l'envoie, elle vient d'une main qui ne se trompe jamais et répond toujours à un cœur dont l'amour est parfait.

Jésus pouvait dire: « Je t'ai glorifié » (Jean 17:4) Plus il y avait de mal sur la terre, plus le Père était glorifié. Jamais l'irritation n'entra dans le cœur de Christ. Aucune « contradiction des pécheurs » ne l'empêcha jamais d'avoir un même cœur pour l'homme et pour Dieu.

Ah ! lorsque nous étudions la vie de Christ ici-bas et apprenons à connaître son cœur et les motifs qui l'animaient, combien nous nous trouvons superficiels ! Combien profondes et insondables pour nous sont les souffrances de son âme au milieu d'une telle scène !

Un cœur brisé convient à un Dieu qui guérit le cœur.

Tout ce qui produit en nous du souci produit la sollicitude de Dieu pour nous.

Il y a beaucoup plus de réalité que nous ne le pensons dans la vigilante activité de l'amour de Dieu à notre égard. Le Seigneur se donne la peine de nous confirmer son amour, de nous en persuader: « Vous valez mieux », dit-il, « que beaucoup de passereaux » (Luc 12:7).

« Père saint, garde-les en Ton nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous » (Jean 17:11). Il les place sous la protection du nom du « Père saint ». Il compte qu'ils seront gardés selon toute la tendresse du Père.

Confions-nous davantage en Lui ; cherchons à recevoir davantage de sa part. Nous ne pouvons attendre trop de faveurs de la part de Celui qui n'a pas épargné son Fils pour nous.

Christ sera un Ami fidèle ; même si nous commençons à enfoncer dans les flots, Il étendra sa main et nous en sortira. Il est doux de sentir sa main dans toutes nos circonstances, même si, perdant pied, nous l'avons obligé à l'étendre.

#### **42 - Semaine 42 — Sanctification pratique**

Vous dites que vous êtes en Christ. Si vous êtes en Christ, Christ est en vous ; montrez moi donc Christ et rien d'autre.

L'apôtre demande pour les Philippiens qu'ils soient purs et ne bronchent pas « jusqu'au jour de Christ » (Phil. 1:10), c'est-à-dire qu'ils ne fassent pas un seul faux pas tout le long du chemin jusqu'à la venue du Seigneur.

Le fait de demeurer dans le sentiment de la grâce en la présence de Dieu, est le secret de toute sainteté, de toute paix, de toute tranquillité d'esprit.

Si je voulais dépeindre un fidèle, je dépeindrais quelqu'un qui ne pense jamais à soi, mais toujours à l'amour du Père et à la grâce du Fils

Avez-vous soin d'éviter tout ce qui déshonore Christ ? Tout ce qui détruit le caractère de Christ devant les hommes est réellement une chute, bien que ce ne soit peut-être pas positivement un péché grossier.

Les caractères sous lesquels Christ se présente en rapport avec ces derniers jours sont ceux-ci: « Le saint, le véritable » (Apoc . 3:7). Oui, tels sont les caractères qu'Il prend et qu'Il désire voir chez les siens, dans leur marche au moment où il va revenir. Nous devons veiller sur nous-mêmes et sur nos frères, afin qu'il en soit ainsi.



Je ne crois pas que, lorsque les croyants sont réellement sortis des expériences de Rom. 7 ils puissent y retomber. On peut avoir véritablement reçu le pardon des péchés et avoir trouvé la joie, sans connaître le moi ; or il est nécessaire de se connaître soi-même pour être affranchi. Tant que nous ne le sommes pas, le péché domine sur nous ; quand nous le sommes, Christ est notre force.

Si vous êtes tenté et éprouvé, regardez directement à Lui ; peu à peu, vous vous accoutumerez à croire en sa bonté, bien qu'il soit nécessaire d'y recourir constamment ; mais, si les yeux sont fixés sur lui, ils le font connaître au cœur. Ce qui exclut la pensée de soi-même et nous sanctifie d'une manière pratique, c'est de contempler Celui qui nous délivre de nous-mêmes.

En général, ceux qui parlent beaucoup d'être « morts à la nature » le font parce qu'ils ne le sont pas. Dans l'épître aux Romains nous trouvons les expressions: « mort au péché » (Rom. 6:10), « mort à la loi » (Rom. 7:4). Il est aussi écrit: « Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché » (Rom. 8:10) ; mais la pensée d'être « mort à la nature » est tout à fait étrangère à l'Écriture, aussi bien dans les termes que dans la pensée.

Prenons garde, dans les choses ordinaires de la vie, au premier pas qui nous éloignerait de la sainteté intérieure et de cette séparation de cœur pour Lui qui nous donne son secret, savoir la lumière d'En-haut sur tout ce qui nous entoure ; car « le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14).

Nous n'avons jamais d'excuse pour un seul péché en acte ou en pensée, parce que la grâce de Christ nous suffit et que Dieu est fidèle pour ne pas permettre que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter.

« Éprouvant ce qui est agréable au Seigneur » (Éph. 5:10). Est-ce là notre but unique ? Dans un acte quelconque de la vie nous devrions nous demander: « Est-ce agréable au Seigneur ? » Lorsque nous achetons un vêtement, la question que nous nous posons ne devrait pas être simplement: « Est-ce que cela m'ira bien ? » mais: « est-ce que cela convient au Seigneur ? Cela Lui plaît-il ? »

#### **43 - Semaine 43 — La Louange**

La terre a le même sujet de louange que le ciel ; le sang de Christ a la même efficacité pour l'un que pour l'autre ; ce pour quoi les êtres célestes adorent Dieu, a la même valeur pour nous. Les harpes des saints dans la gloire sont sans doute mieux accordées que les nôtres, mais leur cantique est le même.

Louons le Seigneur seul: Lui seul est digne d'être loué, révérend et adoré. Le cantique des bienheureux (Apoc. 5) n'exalte que Celui qui les a rachetés par son sang. Il ne contient pas un mot de louange à l'adresse de l'un d'entre eux. Efforçons-nous de mettre nos cœurs à l'unisson de ce cantique. C'est ainsi que nous serons heureux déjà ici-bas et que nous contribuerons à glorifier Dieu qui est frustré de ce qui lui est dû par les louanges que, trop souvent, les chrétiens s'adressent les uns aux autres.

« Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison ; ils te loueront incessamment ! » (Ps. 84:4). L'adoration seule conviendra à ceux qui demeureront dans la maison de Dieu ; leur occupation incessante et inlassable sera une louange perpétuelle.

Le Seigneur dit: « J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de la congrégation » (Ps. 22:22). Pussions-nous être à l'unisson de notre Chef céleste ! Il saura conduire nos louanges et les rendre agréables au Père, dont l'oreille sera attentive, lorsqu'il entendra cette voix qui nous dirige.

En Esprit nous sommes dans le ciel ; nous sommes en Christ qui le remplit de Sa gloire et de Ses perfections. La sainteté, l'amour et la joie caractérisent la patrie céleste. Tels sont les fruits qui y croissent spontanément ; telles sont les actions de grâces qui s'élèvent dans les cœurs de ceux qui y ont été amenés par la puissance de la rédemption.

Tout croyant se réjouira dans le Seigneur, s'il lui accorde ce qu'il aime, mais que dit le psalmiste ? « Je bénirai l'Éternel en tout temps » (Ps. 34,1). C'est la pierre de touche: « En toutes choses rendez grâces » (1 Thess. 5,17)

Vos voix sont-elles à l'unisson de celle de Christ pour louer avec Lui ? Il a passé de la colère et des ténèbres de la croix à la lumière et à l'amour de la présence de son Père ; et maintenant il dit: « Je te louerai » (Ps. 22:22). Pouvez-vous louer avec Lui ? Là toute crainte disparaît. Oh ! combien ceux qui le cherchent restent à distance de son cœur ! Si vous le cherchez, Sa Parole vous garantit que vous le louerez.

Quelquefois le chrétien dira: « Je ne suis pas en état d'adorer ». Il se peut, sans doute, qu'il soit plus ou moins capable de le faire dignement, mais il est toujours en état de le faire, parce que Christ convient toujours à l'état d'une âme pécheresse ; elle pourra toujours présenter des louanges, mêmes modifiées.

« Éternel, Tu m'as sondé, et tu m'as connu. Tu connais (littéralement: tu cribles) mon sentier et mon coucher et tu es au fait de toutes mes voies » (Ps. 139:1-3). Dieu ne forme pas un peuple en vue de le louer, mais pour sa propre louange à Lui. Il montre aux siens ce qu'ils sont en eux-mêmes, afin qu'ils apprennent par son Esprit de quelle manière bénie Christ répond à tous leurs besoins.

#### **44 - Semaine 44 — Bon courage aux pèlerins**

Nous faisons partie d'un pèlerinage et Dieu nous le fait sentir dans nos circonstances. Il nous détache de ce qui nous est le plus cher ici-bas ; il nous sèvre, et alors, sans nous en rendre compte, nous mûrissons pour le ciel.

J'ai toujours été une âme solitaire, pensant plus aux autres qu'avec eux ; mais c'est une chose bonne d'être beaucoup seul ; une chose excellente, quand c'est être plus seul avec Christ. Quelle part !

« Dieu qui console ceux qui sont abaissés » (2 Cor. 7:6) — Ah ! il vaut la peine d'être abattu pour recevoir une telle consolation ! Pensez à ce privilège ! Dieu, un tel Dieu ! s'occupant de nous et de nos tristesses !

Je sens de plus en plus, comme nous le savons tous, que l'œuvre pour Dieu est l'œuvre de Dieu.

Lorsque l'âme est abattue, comme un navire arrêté par la marée basse, elle est en danger de rencontrer des écueils et des bancs de sable ; mais, à marée haute, il n'y a plus de bas-fonds, parce que le navire flotte au-dessus. Ainsi, lorsque l'âme est heureuse en Christ, elle chemine en paix, affranchie de toutes les épreuves que les saints peuvent rencontrer dans leurs rapports mutuels. Ainsi soulevés par la marée de la bonté divine, oubliant toute autre chose, nous pouvons marcher heureux ensemble, occupés de Christ et non les uns des autres.

Si Christ est entre nos cœurs et la souffrance, au lieu que celle-ci vienne se placer entre nos cœurs et Christ, nous trouverons que la souffrance est la meilleure part que nous puissions occuper sur la terre, parce que, dans ce cas, toutes nos souffrances nous amèneront plus près de Christ.

Soyons assurés que Dieu fait plus en nous que nous ne faisons pour Lui, et que ce que nous faisons, n'a pour Lui de valeur que dans la mesure où c'est Lui-même qui l'opère en nous.

La vérité n'a pas besoin de l'homme: c'est l'homme qui a besoin de la vérité.

C'est un gros travail que de balayer la neige. Quand le soleil donne sa chaleur, elle a vite fondu. Pendant la nuit une couche d'un pied de neige couvre la terre ; ce que des millions d'hommes ne pourraient faire, le soleil d'un jour, la chaleur de Dieu, l'accomplit.

Ne vous effrayez pas des conséquences: Dieu en prendra soin si vous agissez selon Lui.

Je ne puis plus travailler autant qu'autrefois, mais j'ai son œuvre à faire, aussi longtemps qu'Il me la confie

Nous aimerions naviguer toujours à pleines voiles avec un vent favorable, mais ce n'est pas ainsi que se forment les bons marins.

Pas une seule chose dans laquelle nous avons servi Christ ne sera oubliée. Tout ce qui a été réel dans notre vie sera manifesté, et ce qui est réel, c'est Christ vu en nous, pas autre chose.

J'ai souvent vu des âmes isolées faire plus de progrès, en demeurant attachées au Seigneur, que celles qui jouissaient de plus grands avantages spirituels. Ces dernières pensaient que tout ce dont elles jouissaient était le fruit de leur foi, lorsque tel n'était pas le cas, tandis que ce que possède une âme isolée, elle le reçoit véritablement de Dieu.

#### **45 - Semaine 45 — La volonté de Dieu**

Ne pas avoir d'autre motif que la volonté de mon Père, quelle simplification merveilleuse dans mes circonstances ! Si vous pensiez à ne jamais rien faire que parce que c'est la volonté expresse de Dieu, combien de choses disparaîtraient immédiatement de votre vie ! Vous ne lutteriez pas sans cesse contre ceci ou cela, mais vous seriez gardés dans la conviction paisible que la grâce de Dieu a pourvu à tout et que vous n'avez pas à faire un pas sans que son amour y ait pourvu d'avance.

Tous les instruments de la Providence de Dieu suivent le chemin de Sa volonté, que je dois accomplir.

Je n'ai point de chez-moi, quoique étant l'objet de bienfaits innombrables. Sur la terre mon chez-moi — car c'est le foyer du cœur — est le lieu de Sa volonté ; quant au repos, je l'aurai réellement dans le ciel.

Nous n'avons qu'à trouver Sa volonté pour le trouver Lui-même dans ce chemin.

Dès que Dieu nous a fait connaître Sa volonté, nous ne devons pas permettre à quelque autre influence, survenant après coup, de la mettre en question, bien que cette dernière puisse prendre la forme d'une parole de Dieu. Si nous étions moralement plus près du Seigneur, nous sentirions que le seul chemin juste et vrai est de suivre la direction qu'Il nous a indiquée en premier lieu.

Nous pouvons perdre la bénédiction que Dieu se proposait de nous donner, si nous ne discernons pas Sa pensée dans ce qui nous afflige.

Le commandement donné par la bouche de Dieu est précieux par-dessus tout, parce qu'il exprime Sa propre pensée et Sa volonté qui sont parfaites à notre égard. C'est par Sa Parole que nous entretenons aussi notre Vie en nous en nourrissant avec délices, comme venant de Lui, dans le sentiment de Sa perfection.

« Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut » (Col. 3:1). Nous sommes ressuscités et n'avons désormais pas plus affaire avec le monde, quant à nos affections et à notre but, qu'un homme qui en a été retiré par la mort. Il n'est pas dit: « Vous devez mourir », mais: « Vous êtes morts » (Id. v.3), car tel est l'état chrétien. Si un ange était ici-bas, il ferait ce qui est selon la volonté de Dieu à son égard, mais il n'aurait rien à faire avec la terre, quant au but qu'il y poursuivrait.

Nous trouvons dans la Parole la règle de la conduite du chrétien Elle est très simple, très catégorique et parfaitement satisfaisante pour le cœur qui désire réellement faire la volonté de Dieu: « Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus » (Col. 3:17).

Soyez assurés que, si nous sommes assez près de Dieu, nous ne serons pas embarrassés pour connaître Sa volonté.

La volonté de son Père était le motif de l'activité de Christ en toutes choses. Il y a des milliers de choses que nous faisons par habitude en disant que nous devons les faire ; il n'y a point de « il faut » pour moi, si ce n'est la volonté de Christ.

Là où il y a du discernement spirituel, les choses deviennent aussi simples et claires que la lumière du jour. « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14). Là où est la crainte du Seigneur, il y aura l'intelligence de sa Parole et de sa Pensée ; mais la Parole de Dieu ne sera pas simple, si l'on ne se soumet pas à Lui.

#### **46 - Semaine 46 — La Sympathie**

Plus un homme marche avec Dieu dans la conscience de Sa grâce, plus il a de sollicitude pour les autres dans leurs manquements ; plus longtemps il a marché comme un saint, plus il a conscience de la fidélité et de la tendresse de Dieu et de ce qu'elles ont été, appliquées à lui-même.

De même que le Seigneur Jésus entra si parfaitement dans les souffrances qui l'entouraient ici-bas, et fut en conséquence « un homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur » (Ésaïe 53:3), de même aussi, dans sa mesure, le fidèle devrait réaliser le poids du mal qui est dans le monde, et devenir un homme de douleurs à la suite de son Maître.

L'âme se réjouit dans la bénédiction immuable de la présence de Dieu. Alors, quelles que soient nos circonstances, si mêmes elles sont celles de la douleur et de l'épreuve, quelle en est la conséquence ? Dieu dispense à nos âmes la plénitude de la sympathie de son amour ; elles deviennent ainsi comme une porte ou une fente dans la paroi par laquelle Dieu peut entrer.

Le cœur de Christ était ému lorsqu'Il voyait la douleur. Il ne veut pas que nous restions froids et indifférents devant la souffrance, ni non plus qu'elle nous affecte d'une manière égoïste. Soyons donc remplis de tendresse et de compassion pour ceux qui souffrent. Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions « Ses traces » (I Pierre 2:21).

J'ai toujours senti que le premier deuil dans une famille est plus douloureux que tous les autres, mais Christ est entré sur la scène de la mort et nous a donné une vie qui nous sort entièrement de son domaine. Son amour plein de grâce et de tendresse nous appelle à demeurer là. Il sait consoler. Étant la résurrection et la vie, il sait aussi, bien mieux que nous, ce qu'est la mort. Il pleura devant ses ravages, puis Il la traversa lui-même. Il répandra sur vous des consolations qui, tout en vous rappelant ce qu'est la mort, ne pourront être atteintes par elle.

Christ était toujours un Homme parfaitement bienveillant, parfaitement accessible aux pécheurs, parce qu'Il était absolument séparé d'eux et, mis à part intérieurement pour Dieu, renonçant à Lui-même pour ne vivre que des paroles de Sa bouche. Telle est la vie de Dieu ici-bas. Si nous sommes véritablement affranchis quand à l'homme intérieur, nous pouvons sympathiser avec ce qui nous entoure.

Notre précieux Sauveur ne manque jamais de sympathie et de bonté à l'égard de ceux qui traversent les douleurs inévitables de la route. S'Il enlève ce qui, pendant longtemps, fut un objet d'affection et, pour le cœur du moins, un soutien, il s'approche toujours de l'âme affligée pour l'encourager et la consoler. Nous ne pouvons jamais le perdre, Lui. Il est réellement plus près de nous que tous ceux auxquels nous sommes unis par les liens humains.

Vous ne pouvez vous trouver dans une condition quelconque dans laquelle Christ ne soit pas entré. Il s'est plongé dans l'océan même de la misère des hommes, afin de nous en sortir. C'est une consolation de rencontrer la sympathie de ses semblables, mais souvent ils ne peuvent nous secourir. Quelle grâce d'avoir la sympathie de Dieu, toujours accompagnée de puissance !

#### **47 - Semaine 47 — Les Parvis célestes**

J'ai été très bas, si bas que je ne savais pas si je me relèverais. Je n'avais pas le sentiment que la mort fût près ; car, dans ces moments-là, Dieu s'occupe spécialement de nos âmes. Je me trouvais tout près de la fin et fus surpris de voir combien peu de différence cela faisait pour moi. Christ, le précieux Sauveur, était avec moi pour faire le voyage ; puis, par grâce, j'allais être avec Lui pour toujours: quant à cela, il n'y avait aucun changement.

Christ est tout ; tout le reste disparaîtra, mais, béni soit son nom, Lui jamais.

Le chrétien n'a point d'autre avenir que la gloire. Ce qu'il doit avoir devant lui, c'est de faire la volonté de Dieu, jour après jour ; tout le reste est entre Ses mains ; seulement nous savons que la gloire nous attend.

C'est très simple d'aller au ciel, lorsque c'est là notre but. Depuis longtemps je sens toujours davantage que c'est là que je me rends. Chaque orage conduit à ce port ; aussi, lorsque le moment est arrivé, cela paraît tout naturel d'y entrer.

Quant au sommeil de l'âme, c'est une misérable doctrine qui émane directement de Satan agissant sur la raison de l'homme. Le Seigneur dit au brigand qu'il n'attendrait pas jusqu'à l'établissement du royaume, mais que le jour même, il serait avec Lui dans le paradis. Devait-il être là dans un profond sommeil sans rien savoir de Christ, ni de quoi que ce soit d'autre ? C'est monstrueux ! Si nous sommes « absents du corps », nous sommes « présents avec le Seigneur » (2 Cor. 5:8). Mais si cela signifie que nous sommes profondément endormis, autant vaudrait être à l'autre bout de l'Univers ! Déloger et être avec Christ est « de beaucoup meilleur » (Phil. 1:23), c'est-à-dire qu'être profondément endormi et dans un état d'inconscience, vaudrait mieux que servir Christ et travailler à Sa gloire ! L'apôtre ne savait donc que choisir entre vivre Christ ici-bas ou être dans un profond sommeil. C'était un gain de devenir inconscient au lieu de servir Christ fidèlement ici-bas ! Non seulement ces passages montrent à tout chrétien spirituel et intelligent l'absurdité morale d'une telle théorie, mais il n'y a, dans les écritures, aucun fondement quelconque à cette pensée du sommeil de l'âme.

Le Seigneur nous dit que le lieu où il va nous introduire est la maison du Père. Qu'est-ce qui donne de l'importance à la maison du Père pour un de ses enfants, s'il a de saines affections spirituelles ? C'est le fait que le Père s'y trouve. Quelque faible jouissance que nous en ayons maintenant, lorsque nous parlons d'« aller au ciel », c'est d'aller au Père qu'il est question.

La mort n'est pas terrible désormais. Pourquoi ? « Tu es avec moi » (Ps. 23:4). Sans cela, elle est effrayante. La mort est la chose même par laquelle Christ m'a sauvé et par laquelle il m'amènera en Sa présence. « Absents du corps présents avec le Seigneur » (2 Cor. 5:8).

La mort m'appartient maintenant ; elle n'est plus, comme dans le livre de Job : « le roi des terreurs » (Job 18:14). « Toutes choses sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu » (1 Cor. 3:22:23).

#### **48 - Semaine 48 — Christ est tout**

Christ est la clef de l'énigme de ce monde.

Que Dieu nous accorde d'être n'importe quoi ou de n'être rien du tout, afin que le Seigneur Jésus Christ soit tout.

L'aiguille aimantée se tourne invariablement vers le pôle ; elle oscille toujours légèrement lorsque la tempête fait rage, mais sa direction ne varie jamais ; la boussole du cœur chrétien est sans cesse tournée vers Christ.

La seule chose qui puisse être en vraie bénédiction pour nos frères, si précieux à nos cœurs parce qu'ils appartiennent à Christ, c'est ce que nous reproduisons de lui dans notre vie.

C'est en Christ que toutes nos pensées sont redressées, corrigées, jugées et purifiées, car l'infini de Dieu Lui-même confond la petitesse du cœur de l'homme, tant que Christ n'est pas un sûr appui pour lui. Cette pensée ne le prive nullement d'une parcelle quelconque de la plénitude qui est en Dieu ; tout au contraire, c'est en Christ que nous apprécions ce que Dieu est.

Si Christ est la vie, tout ce que fait cette vie a Christ pour but et pour objet. Tout se rapporte à Christ ; nous ne mangeons ni ne buvons sans Lui (comment le pourrions-nous puisqu'Il est notre vie même ?). Ce que nous disons, ce que nous faisons, est dit et fait au nom du Seigneur Jésus.

Le chrétien le plus éminent est un homme dont personne n'entendit jamais parler, quelque pauvre ouvrier ou domestique dont Christ est le tout et qui fait toutes choses pour un regard de Lui et pour ce regard seulement.

Jésus est la source de toute bénédiction, destinée à de pauvres, faibles et misérables pécheurs, afin qu'ils y puisent une abondance de consolation, de paix et de joie.

Il faut apprendre que tout, excepté Christ n'est rien.

Aucune épreuve ne peut atteindre celui qui a Christ pour son tout. Il peut avoir perdu telle chose ou telle autre, mais s'il a Christ, il possède ce qu'il ne peut perdre.

Ce n'est pas dans la quantité de notre travail que consiste la spiritualité, mais dans la mesure selon laquelle nous présentons Christ : telle est la valeur de notre service, dans un monde où il n'y a rien de Dieu.

Ce n'est pas toujours en corrigeant les manquements portés à notre connaissance, que sont guéries les sources de nos misères ; celles-ci disparaissent lorsque les âmes sont nourries des richesses qui sont en Christ. Nous devons y penser. Tout en nous nourrissant nous-mêmes de Christ, et il nous donne de le faire sans y poser des limites, — notre devoir est d'amener d'autres âmes à respirer une nouvelle atmosphère remplie de Lui.

Il a voulu posséder « un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:14). Il nous a amenés à lui-même, pour que notre cœur tout entier soit consacré à ses intérêts et que nos pensées, nos actions, tout notre être, en un mot, lui appartienne. Vivons-nous assez en dehors du monde (non seulement séparés de ses plaisirs, mais délivrés de ses soucis), et assez près de Christ, pour qu'Il ait une grande place dans les pensées quotidiennes de nos cœurs ? Dès le moment où nous nous levons le matin jusqu'à celui où nous nous couchons le soir, avons-nous le sentiment que nos cœurs sont près de Lui, qu'Il est en nous et que nous sommes identifiés avec Lui ?

#### **49 - Semaine 49 — Marcher avec Dieu**

Avez-vous jamais reçu la visite de Dieu ? Je ne parle pas de songes ni de visions ; mais Dieu a-t-il parlé de telle sorte à votre conscience que vous ayez appris avec Lui à le connaître, et à vous connaître ?

Il n'y a rien de comparable dans ce monde à la dignité d'un homme qui marche toujours avec Dieu.

La simplicité est le trait caractéristique d'une marche dans la présence de Dieu.

Il est essentiel pour l'âme d'être amenée à une parfaite confiance en Dieu lui-même, afin de marcher avec Lui.

Quelle différence entre celui qui marche devant Dieu et celui qui marche devant les hommes ! Quelle difficulté pour un homme qui marche devant ses semblables, de maintenir tout en ordre, tandis que celui qui marche devant Dieu, quoique en présence des hommes peut laisser tranquillement à Dieu tout ce qui le concerne. C'est exactement la différence qui existe entre un simple professant du christianisme et un vrai chrétien.

Oh ! cultiver l'intimité avec Lui ! c'est ainsi que la conscience reste délicate et le cœur heureux.

« Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison » (Ps. 84: 4) — Celui dont le cœur est attaché à la maison de Dieu, préférera le sentier raboteux qui y conduit au chemin facile qui en éloigne.

Parlez-lui ; ne soyez jamais satisfaits sans être en état de marcher et de parler avec Christ comme avec un intime ami. Ne soyez satisfaits que de rapports intimes avec Celui qui vous a aimés d'un tel amour !

Le signe caractéristique de ceux qui l'aiment est l'obéissance. Lorsque nous jouissons de cette relation intime avec lui, notre amour se manifeste en ce que nous cherchons à connaître les désirs de son cœur. Si Christ m'est précieux, je serais attentif à Sa Parole.

Beaucoup de chrétiens n'ont, ni ne gardent ses commandements (Jean 14:21). Si nos oreilles étaient réveillées « chaque matin » (Es. 50:4), nous aurions ses commandements et connaîtrions sa pensée et ce qu'il désire. Comme un fils réfléchi et attentif, je puis découvrir les désirs de mon père. « Le secret de l'Éternel est pour cœur qui le craignent » (Ps. 25:14).-  
 Mon affaire n'est pas de redresser le monde, mais de marcher comme chrétien en manifestant le caractère de Christ. La chose nécessaire serait de redresser ma propre marche et celle des autres chrétiens.  
 Il n'est pas dangereux, comme on le dit souvent, d'être sur la montagne, mais d'Y avoir été. Lorsque Paul redescendit du troisième ciel, il eut besoin d'une écharde dans la chair. Le danger pour lui était de dire: « Personne d'autre que toi, Paul, n'a été là ! »  
 Nous sommes devenus des lettres de Christ et nous avons à manifester la vie de Jésus dans nos corps. Tout ce que je fais devrait être l'expression de l'attachement de mon cœur à Christ et Sa manifestation auprès des autres. La mesure de notre marche est ce qui est digne du Seigneur, non de l'homme (Col. 1:10).

### **50 - Semaine 50 — La Confiance**

La communion avec Dieu donne toujours de la confiance en sa puissance.

Connaissions-nous la présence de Dieu comme le domicile pratique de nos cœurs ? Quelle joie on y trouve ! Soyez sûrs d'une chose, c'est que si vous venez à Lui au nom de Jésus, vous trouverez là un refuge réel, béni et assuré pour vos cœurs.

Nous ne devons pas nous lasser en faisant le bien ; « Au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défaillassons pas » (Gal. 6:9). Le principe établi en Matt. 20:4 est celui-ci: « Je vous donnerai ce qui sera juste ». Ils s'en allèrent donc au travail en se confiant en la parole du maître: la confiance en Christ est un grand point. Je sens quelquefois que j'aurai très peu de travail à montrer au Seigneur. Mais si seulement j'avais Son approbation, combien je serais heureux !

Ce que fit le diable, fut de détruire notre confiance en Dieu: ce que fit Jésus fut de nous montrer que nous pouvons nous confier en Lui. Si le croyant ne voit pas cela, il pense au diable et à ses tentations, plutôt qu'à l'amour et à la puissance de Christ qui a vaincu pour lui tous ses ennemis. Si nos yeux, se détournant de tout autre objet, ne sont fixés que sur Christ, alors, et seulement alors, nous pouvons avoir la paix.

« Le passereau même a trouvé une maison, et l'hirondelle un nid pour elle, où elle a mis ses petits » (Ps. 84:3). Avec quelle beauté ces paroles nous dépeignent les tendres soins de Dieu pour toutes ses créatures ! Il ne manque pas de donner une maison au plus insignifiant des oiseaux et un nid au plus agité. Quelle confiance et quel repos cela devrait nous donner ! Quelle tranquillité cela donne de s'abandonner aux soins tendres et vigilants de Celui qui pourvoit si pleinement aux besoins de toutes ses créatures !

David est pour nous l'exemple frappant d'un cœur qui connaît le Seigneur: une confiance inébranlable en Dieu, quelles qu'en puissent être les conséquences: « Que je tombe dans les mains de l'Éternel » (1 Chron. 21:13). Douce et précieuse pensée de ce qu'est le Seigneur pour son peuple ! Dieu sait remplir le cœur des siens de la certitude qu'Il mérite leur confiance. Même lorsqu'Il châtie, il est plus aimant, plus fidèle, plus digne de confiance que qui que ce soit.

Le refuge naturel du fidèle est en Dieu « Dieu est notre refuge » (Ps. 46:1). Nous n'avons pas à déjouer les ruses de l'ennemi par des contre-mines, ni à tenir tête à sa puissance par des moyens humains. De cette manière, nous pourrions réussir partiellement et pour un temps, mais en employant des armes charnelles, nous avons perdu la dépendance qui fait intervenir Dieu, ainsi que la perfection de marche et de témoignage donnée à celui qui s'attend à Lui.

Il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons compter sur l'homme mais seulement sur Lui. Souvent nous recevons des consolations de la part des hommes » Celui qui console ceux qui sont abaissés, Dieu, nous a consolés par la venue de Tite » (2 Cor. 7:6). Seulement nous ne devons pas compter sur l'homme. Il y a même des moments où nous devons dire: « Tout homme est menteur » (Ps. 116,11) ; et ou nous sommes rejetés sur le Seigneur seul.

### **51 - Semaine 51 — La Lumière céleste**

Seule la présence de Dieu qui est lumière, peut nous amener à nous condamner nous-mêmes, et nous donne la puissance de nous purifier de nos idoles les plus secrètes et peut être les mieux connues de nous.

Nous traversons un temps où il faut être entièrement céleste, car le monde est loin de Dieu et, chaque jour, ses ténèbres morales s'épaississent, mais nous appartenons à la lumière et attendons le jour qui va se lever.

Combien l'on est heureux de Lui appartenir et « de voir la lumière dans Sa lumière » ! Qu'elle est brillante et glorieuse, cette lumière, pour ceux qui, loin de la maison paternelle, attendent la venue de ce précieux Sauveur qui les établira dans le ciel, comme rayons de sa gloire, bijoux de sa couronne et l'épouse de Son cœur

Trop souvent on cherche la guérison d'un état de choses humiliant, plutôt que de sonder l'état d'âme qui y a donné occasion. Si nous ne le faisons pas, nous aurons à en porter les conséquences. Un seul est capable d'apporter dans l'âme la lumière qui juge la conscience: nous pouvons compter sur Lui. Nous ne pouvons engager Dieu à se hâter ; lorsqu'Il travaille, il veut que toutes choses soient vraies.

Je n'ai jamais vu une âme vivant de ses expériences et occupée d'elle-même, chez laquelle le moi égoïste n'eût pas une place, sans qu'elle s'en rendît compte. Nous n'apprenons pas à nous connaître en pensant à nous-mêmes ; lorsque nous pensons à Christ, le moi disparaît ; on est dans la lumière, quand on n'est pas occupé de soi.

Dans la vie de chaque jour, mon sentier a-t-il la lumière d'en haut pour point de départ et pour l'éclairer ? Tout sera lumineux, si nous marchons avec Dieu. Nous aurons des épreuves, mais le temps des épreuves avec Dieu est peut-être le plus heureux de la vie d'un croyant.

L'intégrité seule sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. Un homme naturel, honnête, peut faire usage de sa conscience, mais, de même que notre œil naturel a besoin de lumière pour y voir, il nous faut la présence de Dieu qui est lumière.

« Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui » (Jean 24:21). Le chemin dans lequel Christ jouissait de l'amour de son Père était un chemin de joie sans nuages et d'obéissance absolue. Il montre ici à ses disciples que, s'ils veulent marcher dans la lumière et dans la faveur de sa présence, ils doivent suivre le même chemin que Lui.

Oh ! demeure avec moi ; qu'aucune pensée discordante Ne vienne me voiler ta lumière céleste.

Sois ma force ! que la bénédiction apportée par toi

Ne soit pas annulée par les tristes convoitises d'un cœur oisif.

### **52 - Semaine 52 — Notre espérance**

Lorsque nous nous rencontrerons avec Lui, les seules choses du passé qui auront quelque prix seront la consécration du cœur à Christ et l'obéissance.

« Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi » (Jean 14:3). Tel est le langage de l'affection. Il ne dit pas: « Je vous enverrai chercher » ; non, cela ne satisferait pas son cœur: « Je reviendrai ». Son cœur ne serait pas satisfait s'il n'avait pas les siens auprès de lui, là où il est, et s'il ne venait pas les chercher Lui-même.

« La gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe » (Apoc . 21:23.). Si je vois l'Agneau au milieu du trône, je puis dire: « Ah ! maintenant je suis véritablement chez moi ; cette gloire qui éblouit tous les autres, cette gloire est à moi. »

Le caractère qu'a pris pour moi le retour du Seigneur est celui d'une vérité qui se lie dans l'Écriture à toutes les pensées et à toutes les relations du chrétien. Je ne traite maintenant jamais cette vérité comme affaire de connaissance.

La pensée de la venue du Seigneur fait-elle vos délices journalières ? Exerce-t-elle son influence dans les mille détails de votre vie de chaque jour ? Ou bien, marchez-vous tellement la main dans la main avec le monde que la seule pensée de cette venue vous remplisse de honte ?

Il est allé nous préparer une place ; nous y serons pour toujours avec Lui, sans aucune intermittence, sans aucun fléchissement dans notre joie. Ce seront bien plutôt des délices sans cesse croissantes, comme c'est toujours le cas lorsque l'objet est digne du cœur ; or cet objet est infini.

Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous (Jean 14:23). Combien peu nous manifestons cela ! Le cœur du Seigneur est occupé des siens ; ils ne peuvent être heureux ici-bas, mais ils comptent sur le bonheur d'être avec le Père, car le Seigneur dit: « Nous viendrons faire notre demeure chez vous, en attendant que vous puissiez venir habiter avec nous ».

Même dans la gloire, il prendra le caractère d'un serviteur: « il se ceindra et, s'avançant, Il les servira » (Luc 12:37) Son amour est sa gloire ; plus nous serons près de Lui, plus nous l'adorerons.

Il n'y a rien qui soit d'une importance pratique plus grande, en vue du travail et du service de chaque jour, que d'attendre du ciel le Fils de Dieu. Du moment que je l'attends, ma vie n'est plus que la sphère des voies de Dieu envers moi avec un but unique. Ce but est qu'elle soit à louange, à honneur et à gloire, dans la révélation de Jésus Christ.

Les croyants avaient été convertis pour attendre le Fils de Dieu du ciel, et lorsqu'ils perdirent de vue ce but de leur conversion, le mal envahit tout. Si vous l'attendiez constamment, cela ne vous transformerait-il pas ? Les chrétiens amasseraient-ils de l'argent ou des trésors, s'ils étaient convaincus de sa prochaine venue ?

Vous ne pouvez descendre le courant du fleuve de ce monde qui aboutit à l'océan du jugement. Vous devez attendre la venue du Seigneur.

**NOUVEAU RECUEIL DE PENSÉES de J. N. Darby****Table des matières**

- 1 - Le péché
- 2 - La grâce
- 3 - La Parole de Dieu
- 4 - Le Saint Esprit
- 5 - Les perfections de Christ
- 6 - La foi
- 7 - La paix
- 8 - L'humilité
- 9 - L'épreuve
- 10 - La communion
- 11 - Le combat
- 12 - La séparation du monde
- 13 - La joie
- 14 - Porter la croix
- 15 - Regardant à Jésus
- 16 - Le service
- 17 - Les affections divines
- 18 - L'Homme de douleurs
- 19 - L'amour
- 20 - La toute-suffisance de Christ
- 21 - Le secours venant du sanctuaire
- 22 - Le repos
- 23 - La soumission
- 24 - La satisfaction
- 25 - Être près de Dieu
- 26 - Chute et restauration
- 27 - La puissance
- 28 - Sanctification pratique
- 29 - La louange
- 30 - Les parvis célestes
- 31 - Christ est tout
- 32 - Marcher avec Dieu

**Préface**

Ces extraits, recueillis par un frère au cours de ses lectures, sont classés selon un ordre similaire à celui adopté dans le précédent «Recueil de Pensées» de J. N. Darby. Cependant, il n'a pas été possible de les répartir en «cinquante-deux semaines» d'égale longueur.

**1 - Le péché**

Le plus funeste des écarts est l'écart d'un homme pieux.

Le caractère et la mesure de notre sainteté, c'est la sainteté de Dieu lui-même.

Dieu veut que nous réalisons pleinement l'effet de sa présence dans notre conscience. Il nous a placés dans une telle relation avec lui, que notre conscience doit sentir le péché comme il le sent, et ne se trouve pas à l'aise dans le péché.

Dieu, comme Dieu de sainteté, veut que tout soit tiré au clair dans nos cœurs ; ainsi, son amour aura libre cours, et le nôtre aussi envers lui. La conscience doit être parfaite à son égard, afin que le cœur soit libre.

Quand Dieu ne met pas le mal à découvert, c'est le plus terrible jugement possible, car il ne peut tolérer aucune souillure.

Pour ne pas broncher, il faut garder non seulement ses pas, mais surtout son cœur. Une faute grave est toujours l'aboutissement de longues négligences intérieures. La communion avec Dieu est la source de la vigilance.

**2 - La grâce**

Quand Dieu nous fait grâce, nous trouvons non seulement la grâce, mais Dieu lui-même.

La grâce est l'introduction de l'amour de Dieu et de la vie de Dieu au milieu du mal. Il ne peut pas exister de grâce où il n'y a pas de mal. Dieu donne, par la grâce, une vie qui hait le mal, aime la sainteté et se place devant le mal selon l'efficacité de la vie de Christ en nous.

En contraste avec la loi qui exige, l'Évangile nous a fait connaître que Dieu donne, nous a apporté le don de Dieu. La loi exige ce que nous devons être, Christ nous donne ce dont nous avons besoin, le salut.

Quand Dieu a purifié notre conscience par sa grâce parfaite, les intérêts du Seigneur sont les nôtres. Jésus n'est plus notre juge ; il a ôté nos péchés, nous a unis à lui, a pris notre cause en main ; nous ne voyons plus un juge en lui, mais un ami.

Pour être forts et rendre témoignage à la grâce, il nous faut le sentiment du péché d'où Dieu nous a tirés.

Nous ne pouvons avoir des idées justes sur la grâce avant d'être fermement établis sur son grand fondement : le don que Dieu nous a fait de Jésus. Aucun raisonnement de notre cœur ne peut jamais s'élever jusqu'à la grâce de Dieu ; pour être telle, elle doit découler directement et librement de Dieu.

Quand, dans la présence de Dieu, nous nous reposons sur sa grâce, rien ne peut nous troubler. «Qui tentera accusation contre des élus de Dieu?» — «Qui est-ce qui condamne?» — «Qui nous séparera de l'amour du Christ?». Mais, dès que nous sortons de la présence de Dieu, nous ne pouvons plus nous reposer sur sa grâce comme lorsque nous sommes en communion avec lui.

Lorsque nous avons appris dans notre faible mesure à estimer le péché comme Dieu l'estime, nous sommes remplis d'étonnement devant cette grâce de Dieu qui peut l'effacer entièrement ; elle a porté Dieu à donner son propre Fils et à le livrer à la mort pour ôter nos péchés.

La vraie source de notre force comme chrétiens, consiste à avoir des pensées très simples sur la grâce.

Demeurer dans le sentiment de la grâce dans la présence de Dieu, est tout le secret de la sainteté, de la paix et du repos du cœur.

La grâce suppose tout le péché et tout le mal qui est en nous, mais elle est la précieuse révélation du fait que, par Jésus, tout ce péché et ce mal ont été ôtés. Un seul péché est plus horrible aux yeux de Dieu que ne le sont pour nous mille péchés et même tous les péchés du monde entier. Néanmoins, avec la plus parfaite connaissance de notre état, il plaît à Dieu de n'être envers nous qu'une seule chose : AMOUR!

La grâce se rapporte à l'essence même de Dieu et non à notre condition, quoique la grandeur de nos péchés magnifie d'autant plus l'étendue de sa grâce ; en outre, la grâce a pour but et pour effet de nous introduire dans la communion de Dieu, de nous sanctifier en amenant notre âme à connaître Dieu et à l'aimer ; c'est pourquoi la connaissance de la grâce est la vraie source de la sanctification.

L'âme qui se replie sur elle-même, inquiète du jugement que Dieu porte sur elle et de ses conséquences, ne se repose pas sur ce que Dieu est ; elle n'est pas dans la grâce.

Quand tout est perdu, la souveraineté de Dieu en grâce commence à se manifester. Au lieu d'anéantir les hommes qui avaient rejeté son Fils unique, Dieu leur offre la grâce. Nous sommes sous la grâce et non sous la loi, ne l'oublions pas. En nous replaçant sous la loi, nous rentrons dans une condition qui a manifesté que nous sommes perdus.

La loi et la grâce sont toutes deux parfaitement justes et ont Dieu lui-même pour auteur ; mais elles sont inconciliables dans leurs principes, dans leur raison d'être. L'une exige la justice de l'homme, l'autre révèle en grâce celle de Dieu quand l'homme est pécheur et perdu.

Il n'est pas si aisé de se dire : si je ne suis pas sauvé comme un misérable mendiant, je ne suis pas sauvé du tout ; je n'ai rien et tout est pure grâce. Combien l'orgueil humain reconnaît difficilement : il y a Christ, et c'est tout.

Si vous croyez encore avoir, par nature, un bon désir dans votre cœur, vous n'avez pas compris la grâce.

Personne, pas même un ange, ne peut parler de la grâce comme un pécheur.

La grâce, loin de dire à l'homme de quitter son état pour venir à Dieu, vient à l'homme dans son péché. Elle pose la main sur le lépreux pour le mettre en relation avec elle. La grâce applique l'amour de Dieu aux besoins de notre ruine.

La grâce attire le cœur, la lumière pénètre la conscience.

Regardez-vous à votre propre cœur pour savoir si Dieu est satisfait? Oseriez-vous dire que Dieu n'est pas satisfait de son oeuvre? Voudriez-vous y ajouter quelque chose? Quant à moi, je vois une chose accomplie, sa justice ; il l'a manifestée. De quel côté vous tournez-vous, du côté de Dieu ou du vôtre, pour devenir autre que vous n'êtes? Trouverez-vous quelque ressource en vous-même? La mesure de ce qu'un chrétien doit être se trouve dans la grâce seule. Dieu m'a parfaitement aimé, m'a donné sa justice et je comprends que je dois être à lui tout entier, corps et biens.

Dieu veut que sa grâce nous suffise, et cela est plus précieux que si l'écharde en la chair nous était ôtée.

Jamais Dieu ne nous donnera ce qui peut nous faire oublier notre état de voyageurs dans le désert. Il veut que sa grâce nous suffise ; quand elle ne nous suffit plus, c'est que la chair agit en nous. Il en est de la grâce comme de la manne. Impossible d'en faire provision pour le lendemain, ni de compter sur la grâce d'hier ; nous devons nous appuyer sur Dieu seul, dépendre de lui journallement, voilà son désir. Si nous ne sommes pas satisfaits de voir la manne tous les matins, nous méprisons l'amour de Dieu. La joie du fidèle est de comprendre cet amour et de vivre dans une continuelle dépendance de Dieu.

Si nous nous traînons péniblement dans le chemin chrétien, reconnaissons notre faute, mais comptons sur la grâce qui connaît et comprend tous nos besoins et veut nous rendre heureux, malgré nos faiblesses.

Nous sommes placés dans un lieu de difficultés, d'exercices et d'épreuves, mais nous avons la promesse que nous y sommes «gardés par la puissance de Dieu». C'est pourquoi notre responsabilité apparaît : nous devons nous appuyer sur sa grâce à chaque instant. Nous sommes placés journallement devant ces exercices pour montrer si nous sommes fidèles en nous appuyant sur sa force à lui et non sur la nôtre, jusqu'à la fin du voyage. Dieu mêle sa grâce à toutes nos épreuves. Il n'a pas seulement opéré pour nous une rédemption éternelle, mais encore «il ne retire pas ses yeux de dessus le juste».

### **3 - La Parole de Dieu**

Notre jouissance de la Parole dépend premièrement de notre spiritualité en général, puis de l'action de l'Esprit de Dieu en nous. Le grand moyen de profiter de la Parole est de veiller beaucoup sur son âme devant Dieu ; ensuite de prier toujours quand on la lit, de demander à Dieu de nous donner de la nourriture, de mettre notre âme en communion avec lui par le moyen de cette Parole. La communion avec lui est la source, comme elle est aussi l'heureux effet de notre lecture. Elle élargit l'intelligence quant à Dieu lui-même et quant à ses voies en Christ, et cela est d'un grand prix pour l'âme. Si nous ne jouissons pas de notre lecture, ou si, malgré nos prières, Dieu ne se révèle pas à nous par elle (car c'est là le point capital), ne nous contentons pas de rester ainsi, Dieu nous parle par son silence. Il doit y avoir un obstacle entre notre âme et lui : mauvaises pensées tolérées, dureté ou négligence.

La Parole que nous avons reçue ne nous manifeste pas seulement au monde comme n'en étant pas, mais elle nous conduit directement à Dieu. Elle forme nos cœurs d'après un autre monde, en déployant devant nous la vérité, les richesses et la gloire de Christ.

Nos cœurs sont petits et très étroits. Qu'est-ce qui peut les élargir, sinon la communication que Dieu nous fait de ses pensées, quand il nous révèle ce qui est dans son cœur, afin de nous faire connaître ce qui surpasse toute connaissance. Car si ces choses ne dépassaient pas notre intelligence, Dieu ne serait pas Dieu. Nous sommes introduits ainsi dans l'infini. Je ne puis en sortir ; je ne puis le mesurer, ni en toucher les limites, mais j'y suis, et, grâce à Dieu, je n'en sortirai jamais.

### **4 - Le Saint Esprit**

Nous ne trouvons pas la force en luttant, mais en marchant selon l'Esprit. L'Esprit ne peut s'intéresser aux choses que la chair convoite. Aussi, quand la convoitise agit, on n'est pas fort en s'occupant d'elle pour la repousser, mais en étant rempli de l'Esprit et en se nourrissant de Christ.

La puissance et l'action du Saint Esprit nous sont présentées dans la Parole de trois manières différentes : il nous communique la vie ; il demeure en nous ; il distribue à chacun des dons comme il lui plaît. Nous avons ainsi la vie, la communion et les dons.

L'Esprit de Christ ne pousse jamais le fidèle à s'élever en se glorifiant d'être hors du mal. Au contraire, il nous humilie ; sans cela nous ne pouvons trouver la bénédiction.

C'est une grande difficulté pour l'homme d'accepter que Dieu soit tout ; il faut une longue expérience du cœur avant de pouvoir nous mettre complètement de côté. C'est l'œuvre que le Saint Esprit commence et achève en nous.

Si nous étions remplis du Saint Esprit, nous serions toujours en présence de Dieu et n'aurions pas besoin de discipline.

La jouissance des fruits d'une terre procure une assurance plus grande que la seule possession des titres de propriété. On jouit des fruits de la Canaan céleste en goûtant les arrhes du Saint Esprit.

Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde. Nous avons à manifester, non pas l'innocence de la chair, mais la puissance du Saint Esprit qui domine la chair.

Nous avons été oints, scellés du Saint Esprit ; nous avons en conséquence part à tout. Il n'est rien que le Seigneur Jésus n'ait fait ou n'ait été en se dévouant toute sa vie, dont nous ne soyons rendus capables de jouir ; tous les fruits que Dieu produit dans ce beau pays arrosé et fertile nous appartiennent.

Ne nous contentons pas de la pensée que la gloire nous appartient ; les arrhes de cette gloire, c'est la présence de Dieu même en nous. Voilà ce qui nous donne puissance et repos. La source de nos pensées, c'est Dieu qui habite dans nos cœurs ; son amour y est versé par son Esprit.

Une terre labourée, laissée à elle-même, se durcit de nouveau ; il en est ainsi de nous. Il faut un travail continuel de Dieu pour nous amener à connaître les choses divines autrement qu'à la surface. Ainsi, nous serons fondés et enracinés en elles, notre âme en jouira, et les vérités divines, excellentes et glorieuses, deviendront réelles et vitales au-dedans de nous.

### **5 - Les perfections de Christ**

Il y avait de l'encens sur l'offrande de gâteau, le parfum du nom de Christ. Ce nom a un prix extraordinaire pour tout enfant de Dieu ; il est comme un charme sur lui. Jésus est toute la perfection de Dieu déployée dans l'humanité ; perfection venue de Dieu, retournant à Dieu. Tout cet encens fumait sur l'autel, en agréable odeur.

Le sang de Christ est la première chose nécessaire ; la valeur du sang de Christ, fait péché pour nous, nous présente devant Dieu dans la perfection de cette offrande.

Il y a une distance infinie entre le trône de Dieu et mon cœur de péché. Le Seigneur Jésus a rempli de son amour tout cet intervalle. Je vois Jésus descendre jusqu'à ce monde de pécheurs, s'abaisser jusqu'à la croix, puis remonter jusqu'au trône de Dieu et je puis dire : il n'y a rien entre Dieu et moi qui ne soit rempli de l'amour de Christ.

Christ a pris la place d'homme. Et, parfait comme tel, il n'a point de volonté, non pas même celle d'homme, non pas même de manger quand il a faim : il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Il s'abaisse lui-même et est obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix, sans résistance, sans chercher à échapper, bien que des légions d'anges fussent prêtes à répondre à son appel. Il persévère à se soumettre à tout ; son obéissance est éprouvée, même jusqu'à la mort ; une obéissance mise à l'épreuve par un abandon et un renoncement constants de soi-même, et cela au milieu du mal.

### **6 - La foi**

La foi est toujours sûre. Elle a scellé, par grâce, que Dieu est vrai. Être incertain ou douter n'est pas de l'humilité, mais le contraire. La vraie humilité consiste à reconnaître la grâce comme entièrement de Dieu, à considérer notre position en Christ avec la pleine conviction de n'être rien en nous-mêmes, mais de posséder tout en lui.

Quand Dieu revêt de la plus belle robe un pécheur indigne, la plus grande humilité est de la porter : Dieu nous l'a donnée ; tout le reste n'est qu'indignité et haillons. Quand nous commençons à nous demander si nous sommes dignes de la porter, ou à dire : je n'en suis pas digne, cela montre que nous croyons possible d'en être dignes. Le Père nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière. La vraie humilité est d'accepter le don de Dieu en grâce.

Être dans le désert est une preuve de la délivrance. Dieu nous y conduit, afin que nous n'y trouvions que lui-même ; sans lui, il n'y a ni force, ni nourriture, ni breuvage, ni sentier. L'intelligence humaine ne peut s'appuyer sur Dieu ; la foi seule le peut, parce qu'elle n'a rien.

Nous devons toujours compter que Dieu est avec nous. C'est la gloire de la foi de dépendre à tout moment de lui, et de lui seul, sans penser au lendemain. Dieu prend soin du lendemain. Notre part est de faire la volonté de Dieu quand elle se présente ; il répond du reste, c'est son affaire à lui. Qui peut nous séparer de l'amour de Dieu ? Lui qui nous a donné son Fils, nous donnera toutes choses avec lui. Aucune circonstance n'est au-dessus de la fidélité de Dieu.

Quoiqu'il y eût devant eux la mer seulement, Dieu dit aux Israélites de marcher. Cela corrobore la promesse : «L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles». Ils doivent marcher en avant comme s'il n'y avait ni mer, ni Pharaon. En face d'un ennemi plus fort que nous, Dieu nous entoure d'impossibilités, afin que nous comprenions que lui est pour nous de tout son cœur et de toute sa force.

La foi ne rend pas les circonstances moins dangereuses, mais elle possède Dieu dans les circonstances.

Il ne nous appartient pas de penser quand Dieu a parlé ; notre affaire est de croire.

### **7 - La paix**

Nos sentiments ne doivent pas être, pour nous, un motif de sécurité ajouté à notre foi ; ce ne serait qu'une propre justice plus raffinée. Si l'on n'est pas en la présence de Dieu, on n'arrive pas franchement et réellement à la conscience de son état ; et il le faut pour avoir une paix solide.

En Dieu nous avons trouvé la paix ; c'est aussi en lui qu'on la garde, j'entends la jouissance et la vraie assurance de sa faveur.

Reposez-vous sur l'amour de Christ et non sur vos sentiments. C'est là que vous avez trouvé la paix ; c'est là que vous la garderez.

Lorsque l'âme a compris ce que Dieu est pour elle, lorsque les facultés du nouvel homme sont dirigées vers leur véritable objet, il y a un repos parfait.

Les âmes qui ont encore quelque confiance en elles-mêmes ont peine à admettre leur impuissance et la nécessité de se confier uniquement en Dieu. Elles trouvent la délivrance quand elles en sont réduites à dire : «Je dois rester tranquille, car je ne puis rien faire moi-même».

Il n'y aura point de paix pour moi, tant que je chercherai à mêler le fruit de mes propres efforts à la justice dont j'ai besoin devant Dieu.

Le sang de Christ est la réponse de Dieu à toutes les accusations de Satan contre le croyant. Ces accusations tombent ainsi, et c'est là une source de paix continue.

Le sang de l'alliance (Hébr. 13:20) est la preuve que la désobéissance a été expiée et l'obéissance, accomplie. Christ a obéi jusqu'à la mort. Tel est le fondement de la nouvelle alliance. Toute désobéissance est effacée, toute obéissance est accomplie. Ce n'est pas dans une obéissance future de notre part que nous trouvons la paix, mais dans celle que Christ a manifestée à la croix.

L'esprit de contestation ne vient pas de l'Évangile. Nos pieds, nos démarches, doivent avoir la préparation, la disposition de paix ; toute notre marche doit porter ce caractère. En demeurant en Christ, le chrétien introduit dans son cœur l'esprit de paix, de calme. Dieu est le Dieu de paix et sa paix garde nos esprits et nos cœurs.

La pierre de touche de la vraie condition d'âme d'une personne se voit dans ses habitudes de vie journalière. «J'ai appris, dit l'apôtre, à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve.» Il l'avait appris. Il n'avait pas seulement la paix dans les circonstances, mais il avait aussi un pouvoir moral sur elles.

Où en êtes-vous ? Vos relations avec Dieu sont-elles entièrement fondées sur Christ lui-même ? Avez-vous renoncé à toute espèce de confiance en vous pour vous soumettre à la justice de Dieu ? Cette justice est-elle parfaite, oui ou non ? Dieu rejettera-t-il cette justice



plus tard? Il n'a pas donné son Fils sur la croix, pour le rejeter ensuite. Christ nous est fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sainteté et rédemption. Puissiez-vous ainsi, en paix avec Dieu, attendre le moment d'être avec Christ dans la gloire!

### **8 - L'humilité**

Savoir que nous ne sommes rien est la place de la bénédiction, car alors Dieu est tout. C'est aussi la place de la force, car alors Dieu peut déployer sa puissance.

Nous apprenons de Christ comment il faut se conduire dans les épreuves de la vie ; il était, lui, doux et humble de cœur, content d'être à la dernière place par la volonté de son Dieu. On ne peut renverser ni abaisser celui qui est déjà au plus bas. Or Jésus, en grâce, par la volonté de son Père, a pris cette place. On y trouve le repos de l'âme.

Penser que Christ a confessé mes péchés comme étant siens, y a-t-il rien de plus propre à m'humilier?

Quand le cœur est rempli des riches bénédictions de Christ, il ne revient pas en arrière pour se repaître de lui-même.

Il vaut mieux penser à l'amour de Dieu qu'à notre misère. Au fond, cette occupation de nous-mêmes est de l'orgueil : nous n'avons pas pleinement conscience qu'il n'y a aucun bien en nous. Tant que nous n'aurons pas appris cela, nous ne cesserons jamais complètement de regarder à nous pour compter uniquement sur Dieu. C'est notre privilège de nous oublier nous-mêmes en regardant à Christ.

Gardez-vous dans la petitesse, si vous voulez être heureux et bénis. Demeurez dans la présence de Dieu, et vous serez tenus dans la petitesse. Tel est notre privilège. Ainsi seulement nous apprenons à connaître Dieu et nous-mêmes, et le mal aussi pour le juger.

L'Esprit de Christ ne pousse jamais le fidèle à s'élever en se glorifiant d'être hors du mal. Au contraire, il nous humilie, et sans cela nous ne pouvons trouver la bénédiction.

Nous ne sommes rien, et tout ce que nous sommes à nos propres yeux n'est que vanité et un obstacle à la vraie puissance : «Quand je suis faible» dit l'apôtre, «alors je suis fort».

Dieu ne peut reconnaître les choses qui flattent l'orgueil humain. Celles que l'homme place en haut, Dieu les place en bas. Impossible, quand nous voyons Jésus n'avoir eu aucun lieu où reposer sa tête, de nous trouver à l'aise dans un monde où il n'y a pas eu de place pour lui. Nous pouvons nous tenir seulement près de la crèche ou de la croix.

Heureux sommes-nous quand Dieu sonde notre cœur et nous réduit à nous oublier, à ne penser qu'à Dieu et à ne pas désirer trouver en nous-mêmes un objet qui nous satisfasse.

Si nous ne sentions pas que le vase est de terre, nous ne sentirions pas non plus que la puissance est de Dieu.

Dieu ne peut pas nous bénir tant que nous avons confiance en nous-mêmes ou dans un autre homme ; comment bénirait-il l'orgueil du cœur? Il nous faut être dépouillés de nous-mêmes. Moïse s'est fait chasser d'Égypte quand il était puissant en paroles et en actions. Pierre, confiant en son affection pour le Seigneur et en ses bons désirs, a renié Jésus.

Ne nous décourageons pas quand Dieu nous dépouille et semble nous abandonner. La véritable bénédiction pour nous, c'est de n'être rien et Dieu tout. Dieu est fidèle pour détruire notre orgueil. Accueillons avec actions de grâces ce qu'il fait pour nous anéantir : il le fait selon sa puissance, pour nous bénir.

La chair doit être mâtée, et nous, humiliés en proportion de notre suffisance. Paul est rendu méprisable dans la chose même où il aurait pu trouver sa gloire, c'est-à-dire dans son ministère.

La grâce trouve le père au cou de son fils avec le baiser de la réconciliation. Le fils prodigue questionne-t-il le père sur son acte? Lui dit-il : «Traite-moi comme un mercenaire?» Non, il ne le pouvait pas ; il a reçu simplement la bonté du père et s'est perdu de vue lui-même en présence de ce merveilleux amour ; on n'entend plus dès lors parler du fils prodigue, mais seulement du père. Ainsi l'humilité recevra toujours tout de Dieu.

La foi exclut l'orgueil. Aussi longtemps que je pense pouvoir concourir avec Dieu pour acquérir un peu de justice, je suis sous l'empire d'un orgueil épouvantable. Mais quand je me découvre uniquement pécheur, toute vanterie est exclue pour toujours (Rom. 3:27), et me voilà à ma place dans mes relations avec Dieu. C'est le jugement complet et définitif, l'anéantissement de moi-même. Sans la foi, on ne peut comprendre cette justice de Dieu. Quand on l'a trouvée par la foi, l'orgueil fait place à une humilité réelle.

Christ n'a pas dû être humilié : il s'est humilié lui-même. Nous avons à apprendre la même leçon. Si nous avons quelque confiance en nous-mêmes, nous passerons par des découvertes navrantes de ce que nous sommes. Mais Dieu est fidèle.

### **9 - L'épreuve**

Le Seigneur seul peut réellement consoler quand il nous frappe ; notre consolation procède de la certitude que les coups nous sont infligés par sa main d'amour : ce qui vient de cette main est toujours parfait.

Épargne-moi cette épreuve, dit le fidèle. Non, dit Dieu, il faut y passer. Alors le croyant va de l'avant avec la force de Dieu et soumis à sa volonté. L'épreuve vient, et quelle joie d'arriver de l'autre côté — car l'autre côté, c'est la gloire, — par l'obéissance et la soumission à la volonté de Dieu.

Si Dieu ne nous exauce pas, cela ne prouve nullement qu'il ne nous aime pas. L'exemple de Christ montre que les plus grandes souffrances sont compatibles avec un amour parfait de la part de Dieu. Dieu dispense des consolations aux inconsolables et leur dit : «Je serai dans votre peine, si vous ne pouvez être dans ma joie».

Toutes les épreuves que Dieu nous envoie ont pour but de nous apprendre à mettre notre confiance en lui et non point dans la chair.

Dans l'épreuve, nous faisons l'expérience de Dieu, de sa patience, de son amour, de son support, de sa fidélité. L'épreuve fond aussi notre cœur et nous apprend à le connaître, tout en nous révélant l'amour et le cœur de Dieu. Deux choses sont nécessaires pour profiter de l'épreuve : 1° Une confiance entière en l'amour de Dieu : s'appuyer sur lui en aveugle. 2° Une soumission entière à sa volonté. La foi doit être éprouvée et prouvée par l'épreuve. Dieu se fait notre serviteur pour notre bonheur.

Quand nous nous plaignons des circonstances, nous murmurons contre Dieu qui les dirige.

L'âme qui souffre fait, à son insu, des progrès immenses ; elle mûrit. Dieu l'ordonne ainsi pour que nous fassions l'expérience de ce qu'il est.

Si la patience a son oeuvre parfaite, le printemps renaît dans nos âmes.

Quand la discipline a produit ses fruits, au lieu de penser à nous-mêmes, nous y voyons Dieu agissant pour briser notre volonté et atteindre le mal dans nos cœurs, afin de nous soumettre à lui. Si la discipline nous décourage, c'est que notre volonté n'est pas brisée. Quand nous passons par des jours d'épreuve, demeurons en la présence du Dieu de toute consolation ; il ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces. L'affliction devient, en sa main, un moyen de nous faire connaître davantage son cœur plein de sympathie et d'amour. Nous aurons ainsi plus de grâces à lui rendre pour les mauvais jours que pour les bons.

Mais si nous traversons des jours de repos, alors demeurons encore plus près du Seigneur. Il y a un réel danger que la nonchalance et l'indifférence s'introduisent facilement dans le cœur. Notre vie étant douce et facile, nous cédon vite à l'attrait des choses de ce monde.

Il est plus précieux de faire un sujet d'actions de grâces de nos épreuves que de nos bénédictions. «Je bénirai l'Éternel en tout temps ; sa louange sera continuellement dans ma bouche» (Ps. 34:1).

Il y a beaucoup de choses dont, vues en elles-mêmes, nous ne pouvons remercier Dieu : le brisement des liens les plus précieux à nos cœurs ou la perte des objets de nos affections. Quand nous avons discerné l'amour qui a ordonné et la main qui a dirigé, nous pouvons rendre grâces.

Le croyant peut, en toute circonstance, invoquer le secours de Dieu. Oui, même si notre affliction est le fruit de notre péché, le seul moyen d'être délivrés de notre péché et de notre affliction, c'est d'aller à Dieu en nous cachant derrière son Oint. On ne peut revenir à Dieu qu'en s'abritant derrière Christ : «Toi, notre bouclier! — vois, ô Dieu! et regarde la face de ton Oint » (Ps. 84:9).

La piété même ne peut pas remplacer Dieu ; il nous le faut lui-même ; c'est là notre bonheur éternel. S'il nous exerce, c'est en amour. Dieu est Dieu pour tous, pour nous âgés, comme pour les jeunes. Et si, par sa discipline, il nettoie le serment, c'est pour faire disparaître le «moi». Alors, quel gain !

### **10 - La communion**

Lorsque nous sommes en communion avec Dieu, chaque difficulté devient l'occasion du déploiement de sa gloire.

Si l'on ne demeure pas dans la communion du Seigneur, on ne sait jamais faire ou dire ce qu'il convient. En revanche, si nous sommes remplis du Saint Esprit, il devient, au moment donné, la source d'actes et de paroles selon Dieu.

Nos cœurs et nos esprits ont besoin d'occupation ; il est important qu'ils s'occupent du bien. Si, au lieu de penser à des frivolités, nous sommes occupés de choses qui sont agréables à Dieu, nous demeurons en communion avec lui. Le Saint Esprit n'est pas contristé.

Pour jouir de la communion avec Dieu, il faut que la puissance du Saint Esprit applique la mort de Christ à la conscience et au cœur. Alors, aucun obstacle ne subsiste plus entre nous et Dieu. Tel est l'état normal du chrétien.

Il est d'une grande importance d'être positivement occupé de Christ. Cela ferme la porte à Satan ; sinon il entre et souille tout.

Si nous ne sommes pas devant Dieu, la chair le manifeste en nous au moment de la tentation. Il est de toute importance que nous soyons habituellement dans cette présence et dans la communion du Seigneur, pour demeurer paisibles et être gardés dans la tentation.

Le secret de la force se trouve dans la conscience de nos relations avec Dieu.

### **11 - Le combat**

La certitude de la grâce, nous préserve-t-elle de trouble? Non, car tant que nous sommes dans un corps de péché, il y a et il doit y avoir toujours une lutte entre la chair et l'Esprit. Mais il est bien différent d'avoir à soutenir cette lutte avec l'assurance que Dieu est pour moi, parce que je suis «sous la grâce» ; ou de la soutenir dans la crainte qu'il ne soit contre moi, parce que je suis «sous la loi».

Si je crois que Dieu est contre moi à cause de la présence du mal dans mon cœur (et tant que je serai ici-bas j'en verrai la racine, même si les fruits n'en sont pas manifestés), je serai sans force pour le combat. Bien plus, je serai entièrement découragé et je gémirai, doutant de mon acceptation. Mais si je suis certain que Dieu est pour moi, cette assurance me donnera du courage et me fera remporter la victoire ; je pourrai même m'écrier : «Sonde-moi, ô Dieu! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle». Dans ma confiance en l'amour et en la grâce de Dieu, je puis lui demander de sonder tout le mal en moi. Je n'oserais autrement le faire, de peur d'être accablé de désespoir. Dieu est mon ami ; il est pour moi, contre le mal qui habite en moi.

Notre combat est un combat réel. L'éviter, c'est éviter la bénédiction.

Dans le chemin de la fidélité, Satan placera devant vous des montagnes apparemment infranchissables. Mais Dieu est plus puissant que tout cela et la foi compte sur lui pour vaincre ; car faire la paix avec Satan est une chose honteuse et détestable. Il n'est pas question ici de notre joie, mais de notre combat. Selon le dessein de Dieu, nous devons connaître ce qu'est la guerre. Cela nous surprend parfois et nous nous persuadons facilement qu'il y aurait plus de bénédiction si la montagne était supprimée. Mais si nous résistons à Satan et soutenons le combat en nous fiant à la puissance de Dieu, l'ennemi s'enfuit loin de nous. Il n'est pas seulement battu, mais il s'enfuit ; vous en ferez l'expérience.

Le sentier le plus difficile, à travers la lutte la plus ardente, est le chemin de la victoire et du repos ; il nous fait avancer dans la connaissance de Dieu. Nous y sommes en communion avec Dieu, source de toute joie, gage et avant-goût d'un bonheur éternel et infini.

Notre ennemi est rusé et puissant. Un chrétien manquant de vigilance, néglige la prière et la lecture de la Parole ; il oublie qu'il est en lutte avec Satan et sera bientôt blessé.

Plus nous serons fidèles, plus nous nous trouverons aux prises avec les attaques de l'ennemi. Satan a plus d'intérêt à faire broncher une âme fidèle qu'un chrétien mondain, car son but est de déshonorer l'Évangile devant le monde. C'est pourquoi, plus nous avançons, plus nous sommes exposés à broncher si nous ne nous tenons pas dans la communion de Dieu.

La fin de notre carrière présente à l'Ennemi la meilleure occasion d'accomplir ses desseins, car notre vie, contemplée à la lumière de Dieu, est entachée d'innombrables manquements. Mais pour Dieu, il n'est pas question de ce que nous avons fait. «Selon ce temps il sera dit de Jacob et d'Israël : Qu'est-ce que Dieu a fait?» (Nombres 23:23). Dieu connaît d'avance tous les péchés dont Satan peut nous accuser, en disant : «Qu'as-tu fait?» La foi répond : «Qu'est-ce que Dieu a fait?» Gardons-nous donc de détourner les yeux de ce que Dieu a fait, sinon nous perdons la certitude de son amour pour nous. Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Si Satan nous accuse, c'est Dieu qui répond pour nous.

La chair recherche le soulagement, elle craint les combats, les difficultés, mais Dieu ne veut pas la soulager aux dépens de l'âme.

Si nous possédons la grâce de Dieu, nous craignons réellement l'Ennemi de nos âmes. Le mondain craint Dieu : il a peur de lui ; mais il ne craint pas Satan. Il fuira l'homme qui lui parle de Dieu, et ne craindra pas celui qui l'entraîne au mal. Le chrétien, au contraire, n'a plus peur de Dieu, mais il redoute Satan. Connaissant sa faiblesse et l'ennemi toujours aux aguets, il sait très bien que, s'il se laisse séduire, il contristera le Saint Esprit. L'enfant de Dieu, possédant un tel trésor, craindra le ravisseur.

Je vis de la vie de Christ ; Satan se tient avec des choses agréables à côté du chemin et avec des choses pénibles sur le chemin, pour me détourner de l'obéissance de Christ, — du chemin de la vie en moi.

Plus il cherche à entraver les desseins de Dieu, plus Satan pousse à leur accomplissement.

Vaincre Satan, résister à ses tentations, manifeste la vigueur de la vie chrétienne. Il nous faut pour cela être occupés du Seigneur.

### **12 - La séparation du monde**

Nous ne pourrions jamais discuter avec un calme spirituel les arguments et les suggestions du monde, en respirant son atmosphère, en acceptant ses avances. Nous devons rester en dehors du monde et être indépendants de lui ; alors, nous serons dans la meilleure position pour rejeter ses propositions et triompher de ses séductions.

Dieu, en nous mettant en relation avec lui, veut nous voir rompre toute alliance avec le monde, car le monde est jugé. On ne peut être du monde et de Christ en même temps.

Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde ; la victoire, c'est notre foi. Elle nous attache à Christ, à un objet entièrement en dehors du monde ; quand nous avons saisi cet objet, le monde prend à nos yeux son vrai caractère : le lieu où notre Sauveur, le seul homme parfait, a été méprisé, rejeté, crucifié entre deux brigands. Comment pourrions-nous estimer ce monde ou l'aimer?

Le monde où nous vivons a commencé où le paradis a fini ; en rejetant Christ, il est devenu mille fois pire.

Je désire que la mondanité ne s'empare pas des frères, qu'il n'y ait pas en eux de conformité avec le monde. S'il en était ainsi, leur témoignage serait anéanti ; ils ne serviraient à rien, étant comme le sel qui a perdu sa saveur. Que Dieu les garde!

Si nous avons saisi, ne fût-ce qu'une lueur de la gloire de Christ comme étant nôtre, le monde devient pour nous une scène de misère et d'esclavage.

Plus il y a de bien dans un homme, plus il est distingué comme serviteur de Dieu, plus aussi son infidélité, même légère, peut faire de mal. La mondanité d'un chrétien fait plus de tort que celle d'un mondain. Elle autorise la mondanité chez les saints, elle sanctionne celle du monde.

Si notre lumière luit dans un monde de ténèbres, le monde nous persécutera. Plus nous serons fidèles, moins nous trouverons de paix avec le monde. Pour un chrétien, la paix avec le monde c'est la capitulation et l'infidélité.

Vous ne pouvez pas aimer ce monde-ci et le monde à venir, ni vous attacher au monde à venir sans mépriser ce monde-ci.

S'il y a, dans le chrétien, une seule chose qui ne soit pas de Dieu, il se déshonore lui-même et montre la folie de son cœur. Vouloir garder quelques haillons avec sa robe de noces, n'est-ce pas une folie? Dieu nous invite à avoir part au cortège glorieux de son Fils ; si nous y apportons quelque chose indigne de cette solennité, cela le déshonore et nous déshonore. Ainsi font les chrétiens qui se mondanisent. Ils apportent au festin des haillons et veulent les garder, parce qu'ils ne se croient pas heureux sans cela.

### **13 - La joie**

Le Dieu que je connais, qui est mien, est celui que je connaîtrai pour l'éternité : quelle source profonde de joie! Je n'ai pas besoin d'un autre ; je l'ai connu en Jésus ; je l'ai connu comme Père ; mon cœur le désire et le connaît.

L'effet d'une fausse joie est d'endormir la conscience.

La joie en Dieu est une joie sérieuse et solennelle.

L'apôtre sait se réjouir de tout, ne s'inquiéter de rien. Voilà l'expérience normale du chrétien. La puissance de l'Esprit le met au-dessus de tout. La chair est là, mais elle est mâtée. Or voici le secret de cette force : un ensevelissement absolu du vieil homme.

Christ est notre vie, notre force et notre joie éternelle ; un chrétien peut d'autant plus s'appuyer sur lui, qu'il est privé de tout secours extérieur.

«Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur». La présence du Seigneur et la communion apportent toujours la joie. La vie de Christ en nous ne peut que se réjouir en la présence de Dieu.

Sachons profiter vraiment de la présence de Dieu qui donne la joie et pas seulement de la joie que sa présence donne.

Ne laissez aucune puissance du mal ou des circonstances vous empêcher de vous réjouir toujours dans le Seigneur, mais pour cela il vous faut être avec lui.

### **14 - Porter la croix**

Satan s'efforce de persuader les enfants de Dieu de ne pas se charger de la croix. La croix reste la croix ; elle n'est pas agréable à porter et sera toujours un scandale au monde.

Dans la pratique, la croix est pénible pour la chair, mais elle met le nouvel homme en liberté, pour qu'il puisse prendre son essor. Alors nous pouvons comprendre les choses comme Dieu les comprend, en voir toute la beauté morale et la perfection, et en jouir. Comme un homme est fier de sa patrie, je suis fier de la croix, en présence du monde entier. Plusieurs croyants doivent avouer que des motifs étrangers au nouvel homme agissent sur leur âme, qu'en bien des occasions ils ne jouissent pas des choses célestes. La raison d'un tel état : en pratique le vieil homme n'est pas crucifié. Nous avons le droit de prendre la croix comme envoyée par la main de Dieu, et de dire : je ne veux rien que Christ, rien que la croix!

Je puis dire à Dieu : «Maintenant je me tiens pour mort», mais Dieu me dit : «Je ne puis me fier à toi, je vais t'y tenir moi-même». Il vient ainsi à notre secours en nous livrant à la mort.

Quand la discipline a produit ses fruits, au lieu de penser à nous-mêmes, nous y voyons Dieu agissant pour briser notre volonté et atteindre le mal dans nos cœurs, afin de nous soumettre à lui. Si la discipline nous décourage, il y a en nous une volonté qui ne veut pas être brisée.

Le nouvel homme peut se glorifier dans les afflictions, et s'il ne le peut pas, sa nouvelle nature n'est pas en activité.

Nous trouvons beaucoup plus de rafraîchissement dans les choses pénibles que dans les choses agréables. La vallée de Baca devient une fontaine. Le rafraîchissement et la bénédiction sont le fruit de ce qui nous a affligés, humiliés, vidés de nous-mêmes.

La patience exige une entière confiance en Dieu pendant qu'il fait sa propre oeuvre. Nous devons le suivre et non le précéder.

Jésus dit au jeune homme : «Suis-moi, ayant chargé la croix» (Marc 10:21). Les disciples «étaient stupéfiés et craignaient en le suivant» (v. 32), parce qu'il y avait la croix sur le chemin. Ils n'étaient pas les seuls à devoir suivre ce chemin. C'est la part de chaque croyant. Telle était la pensée de Paul en Philippiens 3 : «Je désire, dit-il, posséder Christ. Jésus est sur la croix. Il faut que j'y passe, étant rendu conforme à sa mort». La croix est moralement pour lui une partie de Jésus et il veut la posséder, posséder Jésus tout entier.

L'amour de Dieu est la clé de toutes les épreuves que nous rencontrons, et la puissance qui nous aide à les supporter. Ayant été exercé, le cœur peut se confier en Dieu s'il a appris que rien ne peut le soutenir sauf l'amour de Dieu. Le «moi» nous empêche de voir cela, c'est pourquoi il nous faut un dépouillement pratique de nous-mêmes, car on ne peut se fier à soi-même. C'est la leçon la plus difficile à apprendre, une chose bien différente que d'être assuré seulement de la paix avec Dieu et de sa faveur. Quand on sent que Dieu est là et qu'il suffit, on peut se confier à lui pour toutes choses ; voilà pourquoi nous nous glorifions dans les tribulations.

### **15 - Regardant à Jésus**

Plus le fidèle s'attache de cœur à la gloire de Christ, plus il est dans sa vraie position. Ignorer ce que Jésus est comme homme, comme Dieu, affaiblit tous les ressorts de la foi.

Ce qui attache nos cœurs à Jésus, c'est son humiliation, ce qu'il est, et ce qu'il est devenu pour nous.

Regarder à Christ, nous délivre de nous-mêmes.

Si nous désirons savoir ce qu'est le péché, la justice, la haine sans cause, un amour sans bornes, le jugement et la condamnation du péché, la délivrance et la paix, la colère divine contre le mal, la parfaite faveur de Dieu et ses délices dans l'œuvre qui l'a ainsi glorifié, il nous faut regarder à la croix.

### **16 - Le service**

Puisse notre travail être une oeuvre de foi et tirer sa force, son existence même, de notre communion avec Dieu notre Père. Puisse-t-il, à chaque moment, procéder de la contemplation des choses invisibles, de la vie qui vit dans l'assurance immuable de la vérité et de la Parole, et porter ainsi l'empreinte de la grâce et de la vérité venues par Jésus Christ, et en être le témoignage.

L'activité préserve de bien des tentations, mais elle peut endurcir le cœur quand on ne se tient pas dans la présence de Dieu et que le cœur ne se juge pas.

Ne travaillons pas au-delà de notre communion.

Nous sommes les domestiques de la foi. Ce que nous ne pouvons faire pour Jésus, nous ne pouvons pas le faire du tout. C'est une loi très dure pour la chair. Nous sommes ou les affranchis de Dieu, ou les esclaves de Satan.

L'oeuvre cachée est la plus belle, la plus près de Dieu et de son cœur, la plus entièrement à lui ; il la reconnaîtra telle au jour où il manifesterait ce qu'il aura donné et approuvé.

Si nous ne sommes pas pour Christ, nous sommes contre lui ; ne rien faire pour Christ, c'est servir Satan.

Travailler sans reproche, n'est pas le travail des chrétiens fidèles ; il faut passer par la bonne et la mauvaise réputation. Nous sommes heureux si Dieu et notre conscience ne nous font point de reproche. Malheur à vous si tout le monde dit du bien de vous!

Quel privilège pour nous d'appartenir à Dieu seul et de le servir de tout notre cœur !

### **17 - Les affections divines**

Quand l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs, nous avons plus honte de nos péchés devant Dieu que devant les hommes.

Lorsque l'homme était inimitié contre Dieu, Dieu était amour envers l'homme. Son amour est venu au-devant de notre inimitié.

Dieu, dans son amour, est devenu pour nous un Dieu de près ; il est entré dans tous nos besoins et, par amour, nous a faits ce que nous sommes en Christ.

Quand Dieu vient en grâce pour les hommes, il vient au milieu des bêtes d'une étable, dans l'humiliation la plus profonde.

La révélation vient de l'amour de Dieu. Si Dieu ne nous avait pas aimés, s'il avait voulu agir en justice envers l'homme pécheur, la révélation n'était pas nécessaire.

Nous sommes introduits dans la lumière par la croix, par le sang de Jésus. La lumière descendue dans nos ténèbres nous révèle l'amour de Dieu envers nous. Sachant que cette lumière est l'amour, le croyant jouit de s'y trouver et désire en être entièrement éclairé.

Le même amour qui a reçu le prodigue comme fils, veut le faire entrer dans la maison. En cette qualité et tel que doit être le fils d'un tel père. Les serviteurs reçoivent l'ordre d'apporter la plus belle robe et de l'en revêtir. Ainsi aimés et reçus par amour dans notre misère, nous sommes revêtus de Christ pour entrer dans la maison. Nous n'apportons pas la robe : Dieu nous la fournit. C'est une chose entièrement nouvelle ; nous devenons justice de Dieu en lui. C'est la plus belle robe du ciel.

Si nous sommes en relation avec un Dieu de bonté, où cela s'arrêtera-t-il? Jusqu'à quel point se manifesterait-il? Jusqu'à montrer «dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Éph. 2:7). Dieu a devant lui le plus misérable des pécheurs. Que fera-t-il pour montrer aux anges les richesses de sa bonté? Il nous prend, nous misérables, et nous place dans la même gloire que Christ, pour montrer aux anges les richesses infinies de sa grâce. En nous, Dieu se montre tel qu'il est. Pour révéler les immenses richesses de sa grâce, Dieu te choisira toi, le plus faible, le plus coupable. Il ne doit pas s'arrêter dans cette bonté ; mettre des bornes à sa grâce à notre égard, sous prétexte que nous sommes trop mauvais pour cela, n'est point de l'humilité. Il commence son oeuvre, la continue et l'achève jusque dans le ciel, pour l'amour de son nom.

Plus nous voyons et sentons l'amour infini et inexprimable de Dieu pour nous, plus notre cœur est humilié, car l'amour et l'orgueil sont incompatibles. Nous ne pourrions jamais être satisfaits de l'amour de notre cœur pour Dieu, si nous avons le sentiment de la profondeur de son amour à lui.

Nous n'avons plus à nous enquérir de ce dont l'homme est capable, mais à apprendre ce dont Dieu est capable ; qui bornera sa puissance? Il prend un pauvre pécheur et le place dans la même gloire que son Fils bien-aimé, venu pour le racheter. Satan avait dit au premier homme : si tu manges du fruit, tu seras comme Dieu. Dieu répond à Satan en nous rendant semblables à son Fils, à celui qui est la pleine manifestation de sa gloire et de ses conseils.

Quand j'ai compris l'amour de Dieu, je sais que la justice est accomplie et qu'il n'y a plus aucun nuage entre mon cœur et Dieu.

### **18 - L'Homme de douleurs**

À la croix, Jésus — lui seul le pouvait — sentait Dieu contre le péché, mais rien — non, rien! — ne se trouvait entre lui et Dieu. Rien ne mettait son âme à l'abri du jugement de Dieu devant qui il était fait péché. Il subissait la colère immédiate de Dieu — pensée terrible — sa colère contre le péché. En Gethsémani, il trouvait la face de son Père, en maintenant son regard tourné vers lui à travers les ténèbres que Satan pouvait accumuler. Mais sur la croix, tout était à découvert devant Dieu lui-même.

Jésus a dû aimer en présence d'une haine qui jamais ne désarmait ; il a dû nous aimer couverts de souillures, indifférents, ayant en haine la lumière, nous qui, mille fois, l'avons renié.

Tout ce que Dieu était dans sa nature, il l'était nécessairement contre le péché ; car, quoiqu'il fût amour, l'amour ne trouve pas de place dans la colère contre le péché ; et la perte du sentiment de cet amour, la conscience, dans l'âme, d'être privé de Dieu, est la plus terrible de toutes les souffrances, une horreur indicible pour celui qui connaît cet amour ; or Christ le connaissait dans toute sa perfection. Et la majesté de Dieu, sa sainteté, sa justice, sa vérité, tous ces caractères de Dieu, dans leur nature même, étaient dirigés contre Christ fait péché pour nous. Christ a été fait péché ; nulle consolation d'amour n'a atténué la colère. Jamais le Christ obéissant n'a été aussi précieux qu'alors ; mais son âme devait être mise en oblation pour le péché, afin de porter judiciairement le péché devant Dieu. Voilà ce qui, à la fin des trois heures de ténèbres, a été exprimé par le Seigneur dans ses paroles du Psaume 22 : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» La perfection divine de Christ, en amour, a passé par cette souffrance, sans un seul rayon de consolation de la part de Dieu, ni des hommes. Toutes ses autres afflictions le poussèrent, avec une force croissante, vers cette souffrance suprême, et se confondirent avec elle dans ces ténèbres qui cachaient tout, sauf la colère qu'il endurait de la part de Dieu.

### **19 - L'amour**

L'amour chérit les frères, comme Christ l'a fait, en ayant sa source en lui-même et non dans ses objets ; il sent toutes leurs douleurs et leurs infirmités, mais en restant au-dessus d'elles toutes, pour les porter, les supporter, et trouver en elles l'occasion d'un saint exercice.

Exiger l'amour, ne fait pas aimer ; exiger la sainteté, ne rend pas saint.

Nous devons avoir le cœur assez large pour embrasser tous les enfants de Dieu ; si nous ne le faisons pas, nous perdons en esprit la bénédiction même qui se trouve dans le chemin étroit. L'apôtre dit : «L'amour... que tu as... pour tous les saints» (Philémon 5). Nous ne pouvons proprement réaliser l'amour de Christ dans la communion avec lui, sans y comprendre tous ceux qu'il aime comme siens.

La «communion les uns avec les autres» est l'un des éléments les plus importants de l'état chrétien, et sa portée est beaucoup plus étendue que nous ne le pensons d'habitude.

Si tant de chrétiens en entravent la manifestation, elle ne devrait avoir que plus de puissance, par grâce, dans nos cœurs, et nous devrions penser à toutes ces âmes avec les sentiments de Christ lui-même pour elles. «Quiconque aime Celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui» (1 Jean 5:1).

### **20 - La toute-suffisance de Christ**

La connaissance de Christ fait mûrir l'âme.

Nous apprenons à connaître la gloire du Seigneur Jésus par le fait qu'elle répond à nos besoins, comme le pauvre apprécie les richesses du riche par le bien qu'il en reçoit. Oui, c'est par nos besoins, et non en cherchant orgueilleusement à nous élever jusqu'à lui, que nous apprenons ce qu'il est.

Christ est-il venu ici-bas pour exiger quelque chose de moi ? Tel le figuier stérile, je suis dépourvu de fruits ; je suis desséché. Mais le Seigneur, béni soit-il ! est venu dans ce monde parce que je suis tout cela. Le mal qui est en moi, loin de repousser Dieu, l'a amené vers moi dans la personne de Christ. Tout le mal en moi, être misérable, a amené Christ dans le monde.

Je suis infirme ; cependant mes infirmités deviennent non pas une occasion de jugement, mais, pour Dieu, l'occasion de déployer sa tendresse et ses compassions envers moi, par le moyen de notre sacrificateur. Ici-bas, Jésus lave nos pieds, mais devant Dieu, il nous représente dans sa perfection. Il déploie les richesses et les miséricordes de Dieu envers nous ici-bas, et il nous présente à Dieu dans sa propre perfection. Le sang de Christ efface complètement les péchés, nous donne une rédemption éternelle, Dieu se souvient du sang de Christ et non du péché, tellement ce sang est précieux à ses yeux. Ce que Dieu efface, il l'efface pour toujours.

Dieu a donné en Jésus ce que sa gloire et sa justice exigeaient, et nous avons la certitude que tout cela est accompli selon la perfection de cette justice et de cette gloire. Si tout n'était pas accompli, Dieu y aurait mal pourvu, ce qui est un blasphème.

Après avoir fait par lui-même la purification de mes péchés, Christ s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. Il ne s'est pas assis avant d'avoir terminé son oeuvre, et, maintenant que nous croyons en lui, la seule question est celle-ci : quelle est la valeur de son oeuvre ? Mon appréciation de cette oeuvre ne me donne pas la paix, mais le prix que Dieu y attache. Dieu est-il satisfait ? Oui, puisque Christ est assis à la droite de Dieu. Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, l'a glorifié ; il est là maintenant. Celui qui a porté mes péchés est à la droite de Dieu. Croyez-vous qu'il y soit avec mes péchés ? C'est impossible. Voilà résolue la question de mon acceptation.

### **21 - Le secours venant du sanctuaire**

Aaron portait sur son cœur, au pectoral du jugement, les noms de son peuple. Il n'est pas un rayon de la gloire et de l'amour de Dieu brillant sur Christ, qui ne luise aussi sur nous qui sommes portés sur son cœur. Le cœur de Christ nous présente à Dieu, non seulement pour nous obtenir des grâces particulières, mais pour nous présenter nous-mêmes, selon l'amour qu'il y a entre lui et Dieu.

Les Urim et les Thummim sont les lumières et les perfections. Aaron portait sur son cœur devant Dieu, selon les perfections de la présence de Dieu, le jugement des enfants d'Israël. Nos péchés ne peuvent pas s'interposer entre Dieu et Christ. Il nous maintient continuellement en jugement devant Dieu, selon les lumières et les perfections de cette présence. Dieu ne cache jamais sa face. Il peut nous châtier ; par notre faute, nous pouvons perdre sa communion ; mais si Dieu nous cachait sa face, il la cacherait à Christ.

Voyant tout défaillir ici-bas, la question se présente à nous, inéluctable : Christ nous suffit-il ?

Toutes les circonstances sont des chemins pour l'amour de Christ ; il pénètre partout où nous avons à passer.

Jésus aime les siens qui sont dans le monde, tels qu'ils sont dans leurs souillures. Il n'en est pas rebuté. Elles attirent sa grâce, car l'objet de sa grâce, c'est l'iniquité et le mal. Quelle consolation de savoir que Jésus est tout ce qu'il faut pour tout ce que nous sommes ! Il y a dans le ciel un cœur qui sait sympathiser avec nous, qui est tourné vers nous et qui cependant sait tout ce qui nous concerne. Il pense à nous dans son amour ; il est toujours prêt à nous venir en aide. Aucune circonstance n'a jamais pu empêcher la puissance de grâce et de vérité qui était en lui de secourir ceux qui en avaient besoin.

### **22 - Le repos**

Quand on en a fini avec soi-même comme n'ayant aucun bien en soi, on ne l'y cherche plus. Seulement il faut en venir là ; alors on sait que, par la croix de Christ, on en a fini avec le péché dans la chair, car il y a été condamné et jugé tout entier. Alors on pense à l'amour et à Dieu, au lieu de penser à soi ; on se nourrit du pain descendu du ciel, on s'attache à Christ, on sent qu'il est précieux et le tout de nos âmes.

Dieu voit le sang : voilà ce qui donne le repos. Il veut rencontrer le sang, comme réponse à sa justice ; elle y trouve une entière satisfaction. C'est une question entre Dieu et Christ de savoir si le sang du Sauveur satisfait à toutes les exigences de Dieu. La preuve que le sang y a satisfait, c'est que Christ est à la droite de Dieu.

Quand nos cœurs réalisent ce que Dieu est et ce qu'il est pour nous, nous avons du repos. C'est un repos céleste ; mais quand nous cherchons du repos dans le désert, nous oublions Canaan.

Si un croyant a encore confiance en lui-même, il sera difficile de le convaincre de son impuissance et de la nécessité de se confier uniquement en Dieu. Il trouvera la délivrance quand il aura appris à dire : «Je dois rester tranquille, car je ne puis rien faire».

Paul ne dit pas : «Je crois», mais «Je sais qui j'ai cru» ; c'est là le fondement de son repos.

### **23 - La soumission**

L'enfant de Dieu n'est pas seulement joyeux de son pardon ; mais il est joyeux de faire la volonté du Père. C'était la joie de Christ.

Nous faisons la volonté de Christ, non pour être sauvés, mais parce que nous le sommes. Les Lévites servaient dans le tabernacle, non pour devenir Lévites, mais parce qu'ils l'étaient, en vertu du privilège que Dieu leur avait conféré.

Dieu nous donne assez de lumière pour discerner sa volonté, puis il attend que nous obéissions. Quand nous avons obéi, il nous en fait voir les conséquences, mais il faut obéir à Dieu, et Dieu se réserve de nous faire passer la mer Rouge, comme s'il n'y avait point de mer.

Ne craignons pas d'obéir à la volonté de Dieu. Il ne faut jamais reculer devant les conséquences de cette volonté.

L'obéissance nous rapproche de Dieu et nous place ainsi dans la lumière. L'obéissance nous rend intelligents.

Par l'obéissance, un Homme a vaincu Satan. Quel exemple pour nous!

Quand la volonté de Dieu nous est révélée, nous pouvons aller de l'avant avec une parfaite certitude (Jean 11:6-8). Dieu est là, si seulement nous obéissons. Nous laisser diriger par notre propre volonté nous est le plus préjudiciable. Israël, dans le désert, ne savait où il allait, mais il marchait sans hésitation, en suivant la direction indiquée par la nuée. Les circonstances n'ont pas de pouvoir sur le fidèle qui fait la volonté de Dieu dans toutes les circonstances et n'a pas d'autre règle. Comment Israël aurait-il trouvé sa route, de nuit ou de jour, dans un désert où il n'y avait pas de chemin? Les circonstances n'étaient rien ; il lui fallait prendre garde à la nuée. Obéir à Dieu est plus important que tout le reste. En prenant garde à lui, on est capable d'aller, chaque fois que la nuée se lève. Il faut le faire dans les détails de la vie de chaque jour. Si nous ne sommes pas attentifs à la nuée quand tout est facile, nous ne la discernerons pas dans les difficultés.

Une âme ignorante, mais fidèle, est plus avancée que celle qui, connaissant plus de vérité, est infidèle. On peut trouver de la joie à entendre la Parole ; mais cette joie n'est rien, si la Parole ne se réalise pas en nous et si nous n'avons pas une communion habituelle avec le Seigneur. On peut être joyeux de savoir Christ notre berger, mais à quoi cela sert-il si on ne le suit pas?

#### **24 - La satisfaction**

Dieu éprouve notre cœur pour nous montrer que nous n'avons rien ici-bas. Nous n'avons qu'à y attendre le désert ; et c'est la seule chose dont nous soyons assurés. Si nous y attendons autre chose, il nous arrivera de vouloir nous y établir, ou d'y trouver la fatigue et la lassitude. Dans le désert, nous devons compter sur Dieu seul. Sa patience, son support, sa tendresse ne peuvent s'apprendre dans le ciel. C'est uniquement dans le désert que nous pouvons connaître ces divers aspects de sa grâce. Dieu laboure nos cœurs pour y semer le blé de son amour.

Gloire, honneurs, richesses, sont autant de biens qui, en nous attachant à la terre, affaiblissent nos vrais liens avec le ciel.

Le chrétien ne peut se réjouir ici-bas avec le monde qui a tué son Sauveur.

Les trois Hébreux de Daniel 3 avaient reçu de l'avancement, ce qui les mettait de trop près en contact avec le monde. Dieu ne les délivre pas de l'épreuve et n'empêche pas qu'on les jette dans la fournaise. Plus un chrétien se trouve lié avec le monde, plus il est en danger ; plus aussi il a à perdre et à souffrir. En effet, si Dieu intervient, c'est pour rompre tous nos liens. Si nous possédons quelque chose du monde, Satan nous l'a vendu, et cela doit être brûlé.

Il ne s'agit pas pour nous d'unir le christianisme à un certain train de vie dans ce monde, comme si nous lui appartenions, mais de vivre ici-bas la même vie que Christ. Notre chemin en Christ traverse les diverses circonstances de la vie et met notre cœur à l'épreuve ; nous sommes appelés à nous y conduire et y juger toutes choses selon les pensées de Christ.

Il y a dans ce monde mille choses dont le cœur humain ne pourra se passer, à moins qu'il ne soit fortement attaché à Jésus.

#### **25 - Être près de Dieu**

Nous serions plus en état de saisir la pensée de Christ, si nous étions toujours avec lui par le cœur.

Tenons-nous près du Seigneur, oui, tenons-nous près de lui ; c'est là notre affaire. Ne soyons pas satisfaits de rester dans l'abattement. L'abattement peut nous arriver, et l'âme peut être troublée par les circonstances, mais l'abattement est une preuve qu'on ne s'est pas réfugié auprès de lui tout de suite et qu'il n'était pas assez présent à nos âmes. Mais le Seigneur est fidèle ; notre part, malgré tout, est de nous approcher de lui. Il peut nous laisser sans joie jusqu'à ce qu'il ait sondé notre cœur, mais il ne peut manquer à son amour fidèle.

#### **26 - Chute et restauration**

La chair ne sait faire face à aucune difficulté. Comme dans le cas de Pierre, elle peut bien nous pousser au milieu du danger, mais jamais nous en faire sortir.

La chair pousse dans la tentation, mais elle n'y soutient personne.

Toutes les fois qu'un chrétien agit selon la chair, sa mesure de piété sanctionne et autorise aux yeux des autres le mal qu'il fait. Quand la chair agit dans un chrétien, les effets en sont, à cause de cela, bien plus funestes que dans un inconverti. Pierre, par son exemple, entraîna tous les Juifs d'Antioche, même l'apôtre Barnabas, dans sa dissimulation.

Si la chair n'est pas habituellement mortifiée, Dieu nous fait faire l'expérience de ce qu'elle est.

La chair du chrétien aime les mêmes choses que la chair du mondain ; elle a les mêmes devoirs, elle recherche les mêmes plaisirs ; le Seigneur Jésus nous préserve de ce danger. Être occupé des choses de la terre — et non les péchés — empêche de vivre en chrétien.

#### **27 - La puissance**

La vie de Christ en nous est bien plus puissante pour produire l'accomplissement de la loi, que la loi elle-même. Si le cœur de mon enfant n'est pas bien disposé, il n'obéit pas à mon commandement, mais si je réussis à produire l'affection dans son cœur, il obéira, car tout commandement est accompli par l'amour. L'amour dans le cœur produit les effets que la loi demande. Au lieu de demander l'obéissance à la loi, Dieu la produit en mettant son amour dans nos cœurs.

Pour pouvoir tenir tête au diable, il nous faut être dans la présence de Dieu, dans la puissance de l'Esprit, et trouver la parole de Dieu qui convient aux circonstances où nous sommes. Pour être victorieux de Satan, une pleine confiance en Dieu est nécessaire, sans chercher de secours ailleurs.

Avons-nous assez jugé notre chair pour être satisfaits de n'être rien et que Jésus soit tout? Nous réjouissons-nous de voir notre faiblesse manifester la force de Dieu pour nous?

Tant qu'Israël faisait des briques, il n'avait rien à craindre des chars du Pharaon. Il en est souvent ainsi pour les enfants de Dieu. C'est au moment de leur délivrance qu'ils font, d'une manière inconnue jusque-là, l'expérience de la puissance de Satan ; mais ils apprennent que Jésus est le capitaine de leur salut.

Jouissez-vous des choses promises par Dieu en Christ? Les difficultés soulevées par Satan sont alors des occasions de victoire.

Dieu a dans le monde un chemin où Satan ne peut nous atteindre. C'est celui où Jésus a marché. Satan est le prince de ce monde ; mais il y a un sentier divin pour le traverser, un sentier unique où la puissance de Dieu se trouve.

#### **28 - Sanctification pratique**

Le péché caché corrompt le cœur, l'endurcit, le rend orgueilleux. Il importe que notre conscience soit entièrement vidée devant Dieu.

Il n'y a dans la Parole qu'une seule mesure de sainteté : Christ.

Notre force n'est pas de penser au mal afin de l'éviter, mais de penser à Christ, de nous occuper de lui ; la chair ne peut le faire. C'est un repos pour le cœur qui aime la sainteté, de savoir qu'en Christ nous sommes sans levain. S'il n'en est pas ainsi, la sainteté devient une loi pour l'âme et l'on se décourage, à moins qu'on ne rabaisse la notion de la sainteté.

Si nous aimons la sainteté, opposons-nous donc aux commencements du mal et, pour y parvenir, jouissons de la communion de Dieu ; occupons-nous de bonnes choses. Si la coupe de nos cœurs est pleine de Christ, Satan n'y pourra rien mettre.

Le jugement du mal selon la sainteté divine est ce à quoi le chrétien doit s'appliquer.

### **29 - La louange**

Tout ce qui, dans le culte, n'est pas vivifié par l'Esprit, est de la chair et du péché. Tout doit y être lié à Dieu dans la bonne odeur de Christ ; nous devons nous y nourrir avec Dieu de la perfection du Bien-aimé. C'est là «le droit de l'onction» (Lév. 7:35). Nous sommes oints par le Saint Esprit qui nous donne d'avoir part à ces choses.

Assurément, la conscience de ce que nous sommes doit avoir pour effet de nous humilier, mais elle doit aussi faire déborder nos cœurs envers Dieu et envers sa grâce surabondante.

### **30 - Les parvis célestes**

Notre affaire est d'attendre le Seigneur ; telle est la règle pour nous. Pour le chrétien, la mort est l'exception, elle n'est pas son espérance ; son espérance est d'aller à la rencontre du Seigneur en l'air. Si nous mourons, nous serons absents du corps et présents avec le Seigneur, et lorsqu'il apparaîtra, nous paraîtrons avec lui. Nous verrons le Seigneur face à face ; nous lui serons semblables. C'est là la joie du chrétien. Le croyant se trouve entre la première et la seconde venue de Christ. Il lui est associé dès maintenant, le sert et l'attend, et il veille en l'attendant. Si nous passons par la mort, nous attendons auprès de lui.

En elle-même, la mort est un gain dépassant toutes nos pensées. Il m'est doux de savoir que je m'achemine vers le but, vers mon chez-moi ; ainsi, le but est toujours plus mon chez-moi — ce qui est de l'autre côté du Jourdain. Certes, la venue du précieux Sauveur n'est pas moins l'objet de mes pensées, de mes désirs ; loin de là : je soupire toujours davantage après ce qui satisfera (avec l'amour de Dieu qui en est la source), tous les désirs du cœur, mus par son Esprit, mais les deux choses se lient.

Dieu nous prépare pour le ciel, en tranchant peu à peu les liens qui nous attachent encore à la terre, comme enfants d'Adam. Christ remplace tout, et ainsi tout va bien, tout va mieux.

Dieu prend soin que l'objet de nos cœurs ne soit jamais réalisé ici, afin d'amener le chrétien à montrer clairement qu'il cherche encore sa patrie.

Pour moi, un croyant délogé est un membre de la famille transporté un peu à l'avance là où toute la famille va demeurer. Partout ailleurs on est en passage. Quel bonheur, quand tout lien avec ce monde de misère et de mal aura complètement disparu : nous nous trouverons dans la lumière où tout est parfait !

Christ nous sépare de ce monde et nous en détache en nous montrant que le royaume nous appartient. C'est le bon plaisir du Père de nous le donner ; Christ lui-même se fera notre serviteur dans la gloire, afin que nous y soyons dans une joie parfaite. Toute sa joie sera de nous rendre heureux, car il est amour.

Si nous désirons attendre réellement le Seigneur, il importe que nos cœurs lui soient attachés. Si nous aimons Christ, nous désirons sa venue. Il faut que notre cœur le possède comme l'Objet de ses délices ; ainsi nous pourrions nous écrier : «Oh!si seulement il venait! ». Nous avons de pauvres et faibles cœurs. Toutefois, ils devraient être remplis de l'amour de Christ, en sorte que ce soit notre joie suprême de le voir. Rien ne contribue davantage à une marche sainte que l'attente de son retour. En esprit, nous entrons ainsi déjà dans sa présence.

### **31 - Christ est tout**

Pour remédier à l'affaiblissement spirituel, il faut avant tout que Christ lui-même soit présent à nos âmes. Il faut qu'il soit habituellement pour nous le moyen de juger toutes choses.

Pour renoncer à soi-même, il faut avoir un autre objet que soi, et Christ est cet objet.

«J'ai appris, dit Paul, à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve». Christ n'était pas plus fidèle à la fin de la vie de l'apôtre qu'au commencement, mais Paul avait réalisé davantage la fidélité de Christ.

Christ est «séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux ». Tel devrait être aussi notre caractère. Pour être séparés des pécheurs, nous devons nous attacher aux choses d'en haut, être occupés de la grâce, de la beauté, de la gloire de Jésus, aimer ce que Dieu aime. Alors nous sommes vraiment libres ; notre liberté est de pouvoir toujours faire la volonté de Dieu, selon le désir du nouvel homme. Christ n'est pas seulement séparé des pécheurs, mais «élevé plus haut que les cieux». Ce Jésus que j'aime est là. Il faut que nos pensées et nos cœurs soient dans le ciel où est notre Ami. Dieu a mis son Esprit en nous, par lequel nous pouvons connaître ces choses.

Christ crucifié et Christ notre espérance dans la gloire sont les deux centres autour desquels tourne notre vie tout entière.

### **32 - Marcher avec Dieu**

Marcher dans la lumière, c'est marcher devant Dieu, dans la connaissance de Dieu. La connaissance que je fais de Dieu en marchant dans la lumière, m'amène à découvrir en moi des choses que je ne voyais pas auparavant. Marcher dans la lumière est une jouissance.

«Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Éph. 5:1). Quel principe puissant de sanctification découle ici de notre union avec Christ! Il ne s'agit pas de faire un effort pour imiter Dieu, mais d'agir selon notre nature nouvelle en Christ. «Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous». Comme il est facile d'être imitateur de Dieu, quand on marche dans l'amour!

Si nous avons senti puissamment et sincèrement que Dieu est pour nous, nous serons toujours prêts à nous appuyer sur lui. Le chrétien ne doit rien faire sinon dans un esprit de dépendance. Avec les meilleures dispositions, il fait mal quand il agit sans prendre conseil de Dieu par la prière.

Courtes méditations par Henri Rossier

**Table des matières**

- 1 - Juger ses frères — Matt. 7:1-5
- 2 - Le Corps du Racheté — 1 Cor. 6:15-20
- 3 - MAIS TOI... — 2 Tim. 3:10, 14 ; 4:5
- 4 - La Nuit, l'Aube et le Jour — Psaume 22
- 5 - Psaumes 23 et 24
- 6 - Il faut qu'Il croisse — Jean 3:29-30
- 7 - L'Esprit — Galates 5:16-26
- 8 - Seul avec LUI — Tous les Siens avec LUI
- 9 - Les Murmures — 1 Cor. 10:10
- 10 - «Ne vous conformez pas à ce siècle, mais soyez transformés, par le renouvellement de votre entendement, pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite» — Rom. 12:2
- 11 - «Avoir de saines pensées» — Rom. 12:3
- 12 - La Puissance et la Communion — Marc 9:1-8
- 13 - La FOI de Jonathan et la RELIGION de Saül — 1 Samuel 14
- 13.1 - La foi de Jonathan
- 13.2 - La religion de Saül.
- 14 - La Connaissance — 1 Corinthiens 8:1
- 15 - La Patience
- 16 - Nos Ennemis — Psaume 139:21-24
- 17 - Le TÉMOIGNAGE — Apoc. 3:14
- 18 - LE VOIR, LE CONSIDÉRER, FIXER les YEUX sur LUI — Hébr. 2:9 ; 3:1 ; 12:2
- 19 - Christ serviteur — Marc 1:14-45
- 20 - S'occuper du mal
- 21 - Abraham et Lot
- 22 - La MONDANITÉ — Philippiens 3:17-21
- 23 - La Délivrance — Psaume 107
- 24 - La PAROLE
- 25 - Le Chrétien charnel — 1 Cor. 3:1-6
- 26 - Ce qui nous SÉPARE du MONDE
- 27 - Y a-t-il de la BONTÉ dans l'HOMME — Actes 28:1-10
- 28 - Psaume 77 — Danger des comparaisons
- 29 - La paresse
- 29.1 - Hébreux 5:11
- 29.2 - Hébreux 6:12
- 29.3 - Matthieu 25:26
- 29.4 - Romains 12:11
- 30 - Les révélations et la vie secrète... — Jean 20-21
- 31 - L'Épée à deux Tranchants — Hébr. 4:12-13
- 32 - Trois Demeures — Psaumes 71 \* 84 \* 27
- 33 - Le Juge Inique — Luc 18:1-8
- 34 - Le Pharisien et le Publicain — Luc 18:9-14
- 35 - TRIOMPHE FINAL de la GRÂCE — Matth. 23:37-39
- 36 - Trois BONHEURS
- 37 - Le SUBSTITUT — Psaumes 51 \* 22 \* 32
- 38 - La Nourriture et la Marche
- 39 - La COMMUNION, BASE du TÉMOIGNAGE — Apoc. 3:20
- 40 - La Marche — Actes 3:4

**1 - Juger ses frères — Matt. 7:1-5**

H. Rossier — Courtes méditations — n°1 ME 1921 p. 193-194

J'ai pensé bien des fois à publier de «Courtes méditations» (c'est ainsi que j'en ai conçu le titre) soit sur les expériences journalières de nous-mêmes, que la parole de Dieu nous oblige à faire, soit sur les connaissances nouvelles que cette même Parole nous apporte chaque jour au sujet de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Ces lumières-là sont bonnes et utiles aux hommes et l'on n'a jamais lieu de s'en repentir. D'un côté, elles maintiennent nos âmes dans une humilité salutaire, de l'autre, elles les introduisent dans une sphère de paix et de bonheur à laquelle l'Ennemi des élus n'a pas d'accès, sphère de joies pures et sans mélange qui seront notre part éternelle.

Dans le passage que nous venons de lire, il s'agit d'un sujet presque journalier : de nos relations avec nos frères. En les jugeant, nous nous faisons juger nous-mêmes. Il nous est toujours défendu de juger des motifs de leurs actions, car nul ne les connaît qu'eux-mêmes et Dieu, mais bien plus, nous ne sommes nullement autorisés à supposer à leurs actes de mauvais motifs. Une fois ou l'autre le jugement dont nous avons jugé nos frères et la mesure dont nous les avons mesurés, nous seront appliqués, que cette sentence vienne de Dieu ou des hommes. Peut-être Dieu se servira-t-il pour cela, à notre confusion, des frères que nous avons jugés nous-mêmes. Nous n'avions pas usé de miséricorde envers eux et nous voilà étonnés, confus, accablés, de nous voir jugés par eux sans miséricorde. Cela même qui était juste dans nos appréciations nous est contesté par eux, et c'est justice. N'avions-nous pas agi de même à leur égard ?

Mais il y a pis que cela. Découvrir les défauts de nos frères est tout simplement de l'hypocrisie. Nous passons sous silence nos propres défauts que tout le monde voit sauf nous-mêmes ; une poutre dans notre oeil qui nous aveugle — et nous examinons à la loupe les manquements de nos frères ! Souvent cet acte se revêt des couleurs de la charité : «Permetts, j'ôterai le fétu de ton oeil». Souvent aussi, nous cherchons, par cet esprit de jugement, à cacher notre «poutre» aux yeux des autres. C'est une manoeuvre, hélas ! trop connue, de stratégie : On attaque, pour ne pas être attaqué. Quel frère, appelé à diriger les autres, n'a pas dû apprendre toutes ces choses pour lui-même, étant atteint au centuple, et souvent d'une manière injuste, des jugements qu'il a portés sur ses frères ! Mais, grâce à Dieu, quand il a appris cette leçon, il la trouve profitable, et comprend cette parole sortie de la bouche du Maître :



«Bienheureux les débonnaires». Le débonnaire est humble d'esprit, il ne s'enfle pas, il ne suppose pas le mal, il ne juge pas, il est plein de bonté. La débonnairerie a la plupart des caractères de l'amour. Jésus était débonnaire et humble de coeur. En lui l'amour de Dieu a été manifesté.

### **2 - Le Corps du Racheté — 1 Cor. 6:15-20**

H. Rossier — Courtes méditations — n°2 ME 1921 p. 205-206

L'apôtre a soin de faire ressortir dans ce passage, en contraste avec les principes corrupteurs du paganisme, que ce n'est pas seulement l'esprit et l'âme du chrétien, mais son corps, qui est un membre de Christ. Irais-je donc prendre les membres de Christ pour en faire les membres d'une prostituée ? Quel saint respect le chrétien ne doit-il donc pas avoir pour son corps, le gardant de tout contact avec la souillure morale, puisque ce corps fait partie de Christ ! «Ne savez-vous pas ?» répète l'apôtre par trois fois. Un tel fait devrait toujours être présent à ma mémoire, pour me préserver, dans ma conduite, de tout rapport avec la corruption. Mon corps ne m'appartient pas plus que mon esprit et mon âme. Tous ensemble ont été achetés à prix — et à quel prix !

L'apôtre ajoute une parole qui me frappe beaucoup : «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous et que vous avez de Dieu ?» Je me demande si nous nous rendons compte de l'étendue d'une pareille bénédiction. Quoi ! le Saint Esprit, cette personne divine, est venu habiter en moi ! Je l'ai reçu de Dieu. Comme jadis l'Éternel est venu habiter dans son temple, à Jérusalem, il lui a plu — chaque chrétien peut le dire — de venir élire domicile ici-bas dans mon corps ! Ce n'est pas seulement que le peuple de Dieu comme ensemble, comme étant l'Église, est le temple du Dieu vivant (Éph. 2:21 ; 2 Cor. 6:16), mais l'Esprit l'a formé, en le sanctifiant par la vertu du sang de Christ, pour devenir son habitation, une habitation digne de cette Personne divine : le Saint Esprit. Remarquez que mon corps est le Naos, non pas le Hiéron, ou l'ensemble des bâtiments sacrés, mais le sanctuaire où, comme jadis l'Éternel à Jérusalem, la personne divine du Saint Esprit habite. Il n'est pas même besoin, comme jadis sous la loi, au jour des expiations, d'offrir un sacrifice pour purifier ce sanctuaire, car il l'a été une fois pour toutes aux yeux de Dieu, par le sacrifice de Christ.

Et moi, devrais-je le considérer autrement ? Est-ce que je ne sais pas que mon corps est le Naos du Saint Esprit qui est en moi et que j'ai de Dieu ? Il est en moi, mais mon corps est son sanctuaire comme le temple était le sanctuaire de l'Éternel qui trône entre les Chérubins. C'est de là que le Saint Esprit, cette Personne divine, déploie ses infinies ressources, toute son activité, toute sa puissance, pour me venir en aide, me diriger, m'instruire, me conduire dans toute la vérité, me mettre en rapport avec les objets célestes, et combien d'autres choses encore, car ses fonctions se diversifient à l'infini.

Qu'ai-je fait jusqu'ici de ce divin hôte ? L'ai-je traité avec la crainte et la vénération qui lui sont dues ? Quand l'Esprit m'a parlé de mon corps comme de son temple, l'ai-je écouté ? Ai-je réduit l'Esprit au seul rôle de convoiter contre la chair, afin de m'empêcher de pratiquer les choses que je voudrais ? Ou bien, le sachant dans ce temple, ai-je été attentif à éviter tout acte du corps qui le déshonorerait ? Quelle réponse ferai-je à ces questions ?

Dirige donc, ô Dieu, par ton Esprit, mes pensées, mes paroles et ma plume, afin que tu sois continuellement glorifié dans mon corps qui est Son temple !

### **3 - MAIS TOI... — 2 Tim. 3:10, 14 ; 4:5**

H. Rossier — Courtes méditations — n°3 ME 1921 p. 217-218

Nous traversons les temps fâcheux que l'apôtre nous signale dans cette épître. Les hommes qui constituent la chrétienté ont entre leurs mains la Parole de Dieu, c'est-à-dire la vérité. Cette vérité qui est la forme, ou plutôt le pouvoir formatif de la piété, ils l'ont, mais n'en font aucun usage pour pousser les âmes, y compris les leurs, vers la piété, ils en ont renié la puissance, aussi ceux qu'ils enseignent apprennent-ils toujours sans parvenir à la connaissance de la vérité. La chrétienté actuelle est dominée par la corruption morale dont l'apôtre fait un triste tableau (3:6-7), et par la corruption spirituelle d'hommes qui résistent à la vérité, étant corrompus dans leur entendement (3:8).

Devant le tableau si sombre de la chrétienté, combien il est consolant de savoir que Dieu nous a tracé un chemin lumineux au milieu de ces ténèbres. Ce chemin, les enfants de Dieu sont appelés à le suivre individuellement, comme Timothée ; il est parfaitement selon le coeur de Dieu et Jésus Christ peut y être honoré et exalté comme aux plus beaux jours de l'histoire de son Assemblée.

Trois choses caractérisent le témoin actuel au milieu de la ruine. Elles sont marquées par le mot : «Mais toi...» adressé trois fois par l'apôtre à son fidèle disciple et compagnon d'oeuvre :

1° « Mais toi (3:10), tu as pleinement compris ma doctrine » ; c'est-à-dire : tu ne t'es pas borné à la connaître ; tu te l'es appropriée comme faisant partie de toi-même ; tu l'as suivie et mise en pratique. L'apôtre avait toujours conformé sa conduite à son enseignement ; Timothée avait fait de même. Le but de l'apôtre était Christ dans la gloire, et il faisait une seule chose : oubliant ce qui est derrière, il courait en avant pour le saisir. Sa foi, son support, sa patience, marchaient de pair avec l'amour, avec cet amour qui supporte tout, croit tout, endure tout, même au prix des souffrances et des persécutions.

Tout cela se résumait en un mot pour Timothée : Il réalisait son christianisme, exprimé dans la parole, les enseignements et la vie de l'apôtre.

2° « Mais toi (3:14), demeure dans les choses que tu as apprises ». Timothée est exhorté à faire, pour ainsi dire, son domicile dans ces choses, à ne s'en écarter en aucune manière, tenant ferme l'absolue inspiration des Écritures, car c'est par ces dernières que l'homme de Dieu est accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.

3° « Mais toi (4:5), sois sobre en toutes choses, etc ». Chacun de nous est exhorté à accomplir son service jusqu'au bout, sans défaillance, et c'est ce que Timothée avait sous les yeux dans le témoignage de l'apôtre qui approchait de sa fin.

Puissions-nous dire, comme lui et son cher Timothée : «J'ai accompli pleinement mon service !»

### **4 - La Nuit, l'Aube et le Jour — Psaume 22**

H. Rossier — Courtes méditations — n°4 ME 1921 p. 229-231

Le Psaume 22° décrit les trois phases d'une journée symbolique, remplie par la personne et l'oeuvre de notre bien-aimé Sauveur. La première phase est la nuit, vers. 1-21 ; la seconde est l'aurore, vers. 21-24 ; la troisième le plein midi, vers. 25-31.

Dans la première partie nous voyons le Christ, l'homme saint du Ps 16, l'homme juste du Ps. 17, abandonné de son Dieu, du Dieu saint (\*) dans lequel il avait mis sa confiance. La nuit la plus épaisse s'est étendue sur le monde (Matt. 27:45) ; cet homme, l'homme parfait est comme rejeté dans les ténèbres du dehors. Devenu un pauvre être sans défense, il est accablé sous la souffrance la plus terrible, si aiguë que son coeur est comme de la cire, fondu au dedans de ses entrailles, et que son anéantissement ressemble à la poussière même de la mort. — Et cependant pas un instant sa confiance ne l'abandonne. Délivre-moi, s'écrie-t-il, au sein même de la détresse. «Délivre mon âme de l'épée», de l'épée du jugement brandie contre lui par la main de Dieu lui-même (Zach. 13:7). «Délivre mon unique de la patte du chien», de la troupe des hommes brutaux et violents, sans pitié, sans honte, sans pudeur, ameutés contre lui. «Sauve-moi de la gueule du lion», de Satan lui-même qui cherche à le dévorer. Tel est le tableau de l'expiation. Un seul Être pouvait comprendre et sonder cet abîme dans toute son horreur : Celui auquel s'adresse un de nos Cantiques en ces termes :

Tu souffris, ô Jésus, Sauveur, Agneau, Victime ;  
 Ton regard infini sonde l'immense abîme,  
 Et ton cœur infini, sous ce poids d'un moment,  
 Porta l'éternité de notre châtement.

(\*) Le mot El, le Dieu fort en sainteté (différent d'Élohim le Dieu créateur) qui revient continuellement dans les Psaumes, est fort souvent prononcé par Christ homme (voyez v. 1, 3, 10).

Il meurt, il a succubé entre les cornes des buffles. Mais son Dieu lui répond, non pour le sauver de la mort, mais du sein de la mort, pour le tirer, en résurrection, hors de la mort. La rédemption est accomplie, la nuit est terminée, l'aurore se lève à l'horizon (v. 21-24). Quel contraste ! Devant nos yeux s'ouvre un paysage merveilleux ! Le ciel est sans nuages, d'une fraîcheur à nulle autre pareille, d'une pureté absolue ; la terre est éclairée par la splendeur de l'aurore. «J'annoncerai ton nom à mes frères». C'est le ciel ! Le premier-né d'une famille céleste se présente avec elle dans le ciel devant son Dieu qui est leur Dieu, devant son Père qui est leur Père. «Je te louerai au milieu de l'Assemblée» ; Il s'associe aussi avec cette famille sur la terre pour entonner le Cantique de délivrance que lui seul connaît en entier, lui, le Ressuscité d'entre les morts ! Sa voix trouve un écho dans le cœur et dans la bouche de tous ses bien-aimés. Et voici maintenant le soleil qui se lève (v. 25-31), un jour sans nuages, le soleil de justice avec la santé dans ses ailes ! La terre est inondée de sa gloire comme le fond de la mer des eaux qui la recouvrent. Une fête nouvelle est célébrée. C'est la fête des tabernacles, la seule qui soit appelée l'assemblée solennelle, la fête du huitième jour, la grande congrégation (Lévit. 23:36 ; Ps. 40:9-10). Son peuple l'a reconnu, les familles des nations se prosternent devant lui. Sa louange s'élève de siècle en siècle de la terre jusqu'au ciel ! Cependant il y a mille fois plus de fraîcheur dans l'étoile brillante du matin, dans le lever du jour, dans le triomphe de la grâce pour introduire la gloire céleste, que dans le plein jour, dans le triomphe de la justice pour établir la gloire terrestre millénaire !

### 5 - Psaumes 23 et 24

H. Rossier — Courtes méditations — n°5 ME 1921 p. 241-242

Quand on étudie les Psaumes on en découvre à tout moment qui, en quelques versets, embrassent des sujets immenses. Ces Psaumes ont généralement pour sujet la personne de Christ et les bénédictions que cette personne nous communique. Tel est, par exemple, le Ps. 16 où nous trouvons Jésus, comme parfait serviteur et modèle pour nous dans la carrière du service. Tel est le Ps. 22 qui nous présente Christ comme victime, accomplissant seul l'oeuvre du salut, puis comme Sauveur ressuscité, associant les siens, jusqu'aux extrêmes limites du siècle à venir à tous les résultats de son oeuvre. Tel est le Ps. 110 où Christ est assis à la droite de Dieu, faisant participer les siens à tous les résultats de la position qu'il a prise, vrai Melchisédec, Chef de l'Église laquelle est son corps, la plénitude de Celui qui remplit tout en tous.

Le Ps. 23 appartient aussi à cette catégorie de Psaumes. Nous y voyons le Seigneur parcourant personnellement toute la carrière des brebis, prenant connaissance de leurs besoins, évaluant leurs ressources, sondant les dangers de la route, l'explorant jusqu'au bout, surmontant lui-même tous les obstacles afin de pouvoir ensuite se mettre à leur tête. Comme le bon Berger il les désaltère, pourvoit à leur repos et à leur nourriture, les conduit, pour l'amour de son nom dans des sentiers que le péché ne peut aborder, les dirige et les console dans l'épreuve de la sombre vallée, leur dresse une table au milieu du désert, et leur fait part des dons de son Esprit.

Ce Psaume embrasse donc toute la marche du chrétien ici-bas, comme le Ps. 16 embrasse tout son service. Le Seigneur a passé dans ce chemin et le connaît bien ; il ne nous cache pas qu'il est hérissé de difficultés. «Vous avez de la tribulation dans le monde» , nous dit-il, mais il ajoute : «Ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde».

Au Ps. 24, nous trouvons la description de cette «maison de l'Éternel», dans laquelle la brebis «habitera pour de longs jours» (Ps. 23:6). Qui y entrera ? C'est le Seigneur lui-même, le fort et le puissant ; c'est lui, le Roi de gloire ! Les portes élèveront leurs linteaux à sa taille pour qu'il puisse passer à travers leur arche triomphale. L'Esprit de Dieu veut remplir nos yeux de la vision de cette gloire. Mais cette gloire, il nous la donne. Nous entrerons avec Lui dans «le lieu de sa sainteté» ; nous nous y tiendrons avec Lui.

Voyez comme ces trois Ps. 22, 23 et 24 se tiennent ! Ils nous conduisent après l'ignominie de la croix, dans les bénédictions de la résurrection, et à travers toute notre carrière terrestre, jusqu'au lieu où le chemin se termine dans la gloire du Fils de Dieu et de la maison du Père !

### 6 - Il faut qu'il croisse — Jean 3:29-30

H. Rossier — Courtes méditations — n°6 ME 1921 p. 253-254

Peu d'hommes ont eu de Jésus une appréciation plus élevée, plus exempte de toute pensée personnelle, que Jean Baptiste. Il avait devant ses yeux l'Époux, sachant que l'Épouse avait avec lui une relation beaucoup plus intime que n'était la sienne. Mais sa position d'infériorité quant à la relation, était pour lui une occasion d'admirer encore davantage le caractère du Seigneur. Il partageait, comme un ami intime qui connaît à fond le cœur de son ami, tout ce qui faisait la joie de ce dernier : Avoir trouvé une compagne selon son cœur, dont il pût dire : «Cette fois, celle-ci est os de mes os et chair de ma chair !» Il assistait en ami à ce triomphe d'un amour dont il n'était pas l'objet, mais dont son ami lui avait fait la confiance, car ce dernier n'avait pas de secrets pour lui et avait pleine confiance en sa discrétion. Lui, Jean, l'ami de l'époux est entièrement dominé par le mérite sans pareil de Celui qu'il connaît si bien. Son cœur déborde de joie à la pensée que son Ami a trouvé et possède une compagne digne de lui être associée. Que lui importe, devant un tel objet, sa valeur personnelle ? «Il faut, dit-il, que Lui croisse et que moi je diminue». Pour que Lui ait tout ce qui est dû à son infini mérite, aucun mérite, aucune dignité quelconque, ne doivent subsister à côté de Lui ; il doit occuper toute la place.

Il faut souvent aux chrétiens une longue vie d'expériences humiliantes, pour être amenés à s'exprimer comme Jean Baptiste. Notre homme naturel a toujours la tendance de s'élever, jamais le désir de s'abaisser. Il n'aime pas à dire comme Jean : «Il faut que je diminue». Sous ce rapport le plus grand des apôtres parlait de Christ comme Jean Baptiste le plus grand des prophètes, et plus fortement encore que lui. Quant à nous, Dieu nous apprend à parler ainsi, en nous plaçant sous une discipline salutaire. Si nous avons eu la folie de nous croire quelque chose, le blâme de nos proches, la critique de nos frères, les remarques d'un monde perspicace pour nous trouver en faute, nous ont bientôt appris le néant de nos prétentions. Alors nous comprenons que ces coups de verge nous étaient nécessaires pour nous faire consentir à donner toute la place au Seigneur. Dieu nous dépouille contre notre gré pour que ce résultat : «Il faut que Lui croisse», soit obtenu : Jean n'avait pas besoin de cette discipline : il disait : «Il faut». C'était un besoin de son cœur, fruit de son amour pour le Seigneur. Nous ne pouvons éprouver de joie quand la discipline nous force à reconnaître notre néant et nous prouve qu'en nous estimant nous-mêmes, en cherchant à croître, nous avons diminué notre Sauveur. Jean Baptiste n'avait qu'un objet, le Seigneur, et, quoiqu'il sût qu'il était lui-même, par position, le plus grand des prophètes, il savait aussi que, personnellement, il n'était pas digne de délier la courroie de la sandale de Christ, de remplir vis-à-vis de lui l'office du dernier des esclaves.

## 7 - L'Esprit — Galates 5:16-26

H. Rossier — Courtes méditations — n°7 ME 1921 p. 265-268

Si la dispensation actuelle est l'économie de la grâce, elle peut tout aussi bien être appelée l'économie de l'Esprit. En effet, cette grande vérité, que le Saint Esprit a été envoyé du ciel par un Christ assis à la droite de Dieu, domine toutes les autres depuis que l'oeuvre de la croix a été accomplie. Cependant, chose profondément humiliante, il n'y a pas de vérité qui soit plus méconnue, en théorie et en pratique, parmi les enfants de Dieu ! Ils demandent une nouvelle effusion du Saint Esprit, en contradiction formelle avec le fait que l'Esprit de vérité nous a été donné, depuis l'ascension du Seigneur à la droite de Dieu, pour être avec nous éternellement. Ils demandent le Saint Esprit pour chaque acte de leur vie chrétienne, oubliant que leur corps en est le temple et niant virtuellement qu'il est en nous pour nous diriger dans toute la vérité. Ils remplacent la direction du Saint Esprit dans l'assemblée par des institutions humaines qui en sont la négation, et, chose plus grave encore, ils ignorent la présence du Saint Esprit pour former en Unité tous les membres du corps de Christ ici-bas, en sorte qu'il y ait un seul corps et un seul Esprit. Que dirai-je ? Cette immense lacune se fait sentir partout dans la chrétienté d'aujourd'hui. La présence du Saint Esprit est cependant la partie dominante du témoignage de nos jours que tant de chrétiens ignorent ou méconnaissent, comme la justification par la foi était la partie dominante du témoignage de la Réformation.

Je n'essayerai pas de traiter cette vérité autrement que d'une manière fragmentaire et suivant que Dieu m'en fournira l'occasion. Ce n'est qu'en l'envisageant sous toutes ses faces diverses que l'âme du chrétien arrive à se convaincre de son importance. Aujourd'hui je suis attiré par le passage qui se trouve en tête de cette méditation. Je me bornerai comme d'habitude aux quelques points que l'Esprit recommande à mon attention dans cette lecture.

Quelle puissance la possession du Saint Esprit nous donne ! Quels fruits elle porte en nous ! Dans quelle liberté elle nous introduit !... Et cela en contraste avec ce que la chair peut nous offrir. Cette dernière a un terrible antagoniste dans la loi et cependant la loi n'a jamais pu la maîtriser en quoi que ce soit. Il en est comme du démoniaque qui, lié aux pieds de fers et de chaînes, rompait les chaînes et mettait les fers en pièces, et que personne ne pouvait dompter (Marc 5). Ainsi la chair n'a jamais pu s'améliorer, ni se soumettre ; toutes ses oeuvres sont et resteront mauvaises. La chair n'arrive jamais à d'autre fin que d'être «bannie du royaume de Dieu». Elle n'a pour provisions que les passions qui nous placent sous la domination du mal et les convoitises qui sont l'amorce des passions. Quand la chair entre en contact avec l'Esprit, elle n'a jamais d'autre activité que de convoiter contre lui et de lui refuser absolument toute soumission : Tel est le tableau de la chair, donné par l'Esprit saint ! Toute la corruption, toute la violence, toutes les basses et ignobles passions, tous les sentiments invouables appartiennent à son domaine. Et, ce qui prouve l'état désespéré de l'homme, c'est que du côté de cette sentine (\*) s'orientent ses pensées et ses désirs. Alors l'homme ayant parfois la nausée de sa vie passée, l'Esprit de Dieu en profite (quelle grâce !) pour le faire soupirer après une délivrance.

(\*) note Biblique : sentine = partie de la cale d'un navire où s'amassent les eaux

Et quand, par la puissance de cette grâce, le changement, le don d'une vie nouvelle, par la foi au sang de Christ, a eu lieu, quels merveilleux horizons s'ouvrent devant l'âme délivrée ! Certes, elle a enfin renoncé et une fois pour toutes à améliorer sa chair, mais elle a trouvé la puissance divine, non pas pour la modifier, mais pour la laisser où elle est, dans une impuissance permanente et définitive, en sorte que ce chrétien qui a et aura jusqu'au bout la chair en lui, ne puisse plus pratiquer les choses qu'il voudrait, que sa chair voudrait, mais qu'il puisse agir dans la puissance de l'Esprit. Mais, direz-vous, comment se fait-il que tout de même il pratique ces choses ? Je réponds : S'il les fait il signe son malheur. Un jour, longtemps après peut-être, l'Esprit l'amène à dire, comme David : «J'ai péché contre l'Éternel». Alors Dieu dit : «L'Éternel a fait passer ton péché». David put être ainsi purifié de toute iniquité. Mais les conséquences terribles de son péché restèrent pendant toute sa vie selon les voies du gouvernement de Dieu envers lui. «L'épée ne s'éloigna plus de sa maison à jamais». Dès lors cette discipline, quelque amère qu'elle fût, put porter des fruits bénis pendant la longue carrière du roi. Heureux sommes-nous quand ils sont portés spontanément (v. 22), heureux aussi quand ils sont produits grâce aux soins journaliers du Père qui émonde les sarments pour qu'ils portent plus de fruit. «Le fruit de l'Esprit» est un fruit merveilleux, car l'Esprit n'en produit jamais que d'excellents ! Le premier : l'amour. Tous les autres en dépendent : «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné». Combien il y aurait lieu de s'étendre sur ces fruits de l'Esprit ; mais ne faisons-nous pas mieux de les méditer chacun pour soi, dans un esprit de vraie humiliation ? Il me suffit de dire ici que trois de ces fruits : l'amour, la joie, la paix, sont relatifs à Dieu ; cinq : la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, relatifs aux hommes ; enfin un seul : la tempérance, relatif à nous-mêmes.

Et maintenant, dans quelle liberté l'Esprit saint nous place (2 Cor. 3:17) pour notre marche (v. 16) et la vie qui la dirige (v. 25) ; enfin pour notre conduite ! (v. 18). Aucune loi ne se met en travers de la marche de l'Esprit pour s'y opposer, car «contre de telles choses il n'y a pas de loi» (v. 23).

Telle est la loi de l'Esprit, la loi parfaite de la liberté ! Tout y est bon, beau, digne de Christ ! Ah ! croyons seulement que cette puissance de l'Esprit est nôtre ! Peut-il y avoir plus triste incrédulité que de douter du don de Dieu ?

## 8 - Seul avec LUI — Tous les Siens avec LUI

H. Rossier — Courtes méditations — n°8 ME 1922 p. 13-16

Je suis toujours plus persuadé que la source de toute bénédiction pour l'âme est d'avoir affaire individuellement et personnellement avec Jésus. C'est ainsi que la Samaritaine est placée en présence de Dieu et trouve la vie éternelle — que la femme adultère apprend à connaître Celui qui ne la condamne pas, dans le seul qui ait le droit de la condamner — que Marie de Magdala reçoit le message céleste d'un Christ ressuscité pour le communiquer aux disciples — que Pierre retrouve la communion perdue — que Paul, sur le chemin de Damas, reçoit la révélation de sa mission — qu'il réalise plus tard la puissance de Christ dans son infirmité...

Et que dirai-je davantage ? Car le temps me manquerait si je parlais d'Abraham conversant sur la montagne, seul avec Dieu — de Jacob resté seul pour lutter avec l'ange — de Moïse parlant seul avec l'Éternel au buisson ou dans la solitude du Sinaï, — de Josué rencontrant seul le chef de l'armée de l'Éternel — de Samuel s'entretenant avec Dieu dans la solitude du tabernacle — de David et des prophètes qui, trouvés seuls avec Lui, furent consolés dans leurs afflictions, réconfortés dans leurs angoisses et reçurent des révélations merveilleuses qu'ils purent communiquer à d'autres ! En vérité, où que ce soit, la foi nous sépare toujours de ce qui nous environne pour nous mettre en contact direct avec Lui seul !

Mais, quel que soit le prix des bénédictions individuelles que les relations de notre âme avec Dieu nous procurent, il en est de plus hautes, de plus complètes, de plus célestes pour ainsi dire, qui se rattachent à la louange et au culte. Ces bénédictions sont collectives. Or s'il est vrai qu'il n'est pas un seul chrétien qui ne cultive ses rapports individuels avec Dieu, y en a-t-il beaucoup qui connaissent le culte et la louange ?

S'il nous est dit que les premiers disciples se réunissaient dans la chambre haute pour persévérer unanimement dans la prière, entièrement séparés du monde qui les entourait, à combien plus forte raison cela nous-est-il dû du culte ! Nous rendons culte par l'Esprit de Dieu qui unit en un seul corps tous les adorateurs. Ceux qui ne connaissent pas cette bénédiction ignorent la chose la plus élevée qui soit la part des enfants de Dieu sur la terre, l'avant-goût de l'adoration céleste. Et ne dût-il rester, au milieu des ruines

actuelles de la chrétienté, que deux ou trois enfants de Dieu réunis pour la réaliser, cela ne change rien au caractère de cette bénédiction.

Bien-aimés frères et soeurs en Christ, savez-vous, appréciez-vous, réalisez-vous ce qu'est le culte ? Pour mieux cacher aux enfants de Dieu qu'il ne peut être réalisé que dans une vraie séparation du monde, l'Ennemi de nos âmes multiplie toujours plus, sous ce nom, des représentations trompeuses de ce que le culte n'est pas. Ainsi l'on vous parlera d'un culte pour les enfants, d'un culte de la jeunesse, d'un culte en musique, d'un culte de Cène, d'un culte présidé par un tel, d'une allocution, d'un discours, d'un sermon qui sont le culte de tel ou tel, etc. Je m'arrête, n'ayant d'autre désir que de montrer l'ignorance absolue de la plupart des enfants de Dieu au sujet du culte, c'est-à-dire de l'adoration en commun des rachetés, unis et dirigés par un seul Esprit, autour d'un Christ vivant au milieu des siens, et autour du mémorial de sa mort. Ce que nous venons de dire prouve que l'expression du culte aura lieu le plus souvent le premier jour de la semaine, autour de cette table du Seigneur où est placé, sous les yeux des fidèles, le mémorial de ses souffrances et de la parfaite délivrance qui leur est acquise par elles.

Frères et soeurs bien-aimés, cherchons et cultivons ce rassemblement des enfants de Dieu, par l'Esprit, pour Lui rendre culte, rassemblement que la plupart des membres de sa chère famille ignorent ! Oh ! comme, en réalisant ces choses, nos âmes, ayant soif de réalités, seront vite lassées de ce qui n'en a que l'apparence !

Il est encore un autre point, très actuel, sur lequel je désire insister : Jamais l'attente du Seigneur n'aura toute sa réalité et tout son caractère si elle n'est pas collective. Dans ces dernières années le Seigneur a réveillé, chez un très grand nombre des siens, l'espérance de sa Venue, mais ceux que Dieu avait suscités comme les agents de cette prédication, ne voulant pas sacrifier ce qu'ils appelaient «leurs églises» à la seule Église de Christ selon la Parole, se sont bornés à prêcher aux chrétiens l'attente individuelle du Seigneur. Cet élan n'a pas duré. Les âmes sont retombées dans leur indifférence. Il leur aurait fallu l'élan collectif du coeur de l'Épouse, de l'Église, au devant de son Époux, selon cette parole : «L'Esprit et l'Épouse disent : Viens !»

Tel est le cri que nous avons à faire retentir actuellement dans le monde. Unie par un même Esprit, parlant par un même Esprit ; que la famille de Dieu, elle seule, tout entière, que l'Église, que l'Épouse de Christ, dise : Viens ! Nous laisserons-nous arrêter par toutes les sectes, tristes témoins de la ruine de l'Église responsable dans ce monde ? Avons-nous jamais pu croire que Christ les approuve ? Faisons comme Lui : aimons l'Église ; Il l'a aimée et s'est donné lui-même pour elle. Délivre-nous, Seigneur, de toutes ces entraves, afin que, lorsque tu répèteras : «Je suis l'Étoile brillante du matin», notre coeur tout entier, ton Épouse bien-aimée ici-bas, sous l'ardent désir du Saint Esprit qui l'anime, s'écrie : «Amen, viens Seigneur Jésus !»

Hosanna ! L'Époux vient ! l'Église est transmuée !

Pour les saints endormis c'est le jour du réveil !

Nous montons, emportés vers Lui sur la nuée,

Comme une goutte d'eau qui retourne au Soleil !

### 9 - Les Murmures — 1 Cor. 10:10

«Ne murmurez pas non plus, comme quelques-uns ont murmuré et ont péri par le destructeur»

H. Rossier — Courtes méditations — n°9 ME 1922 p. 25-29

Les murmures sont toujours blâmables ; ils sont parfois odieux et attirent sur ceux qui les font entendre les plus terribles jugements de Dieu.

1° Un des cas, en apparence les plus inoffensifs, est mentionné au chap. 7 de l'évangile de Jean. Plusieurs avaient cru en Lui et disaient entre eux : «Le Christ, quand il sera venu, fera-t-il plus de miracles que celui-ci n'en a faits ?» Les pharisiens entendirent la foule murmurant ces choses de Lui. Il n'y avait pas de mal, direz-vous, à ce que les foules se communiquassent à voix basse l'impression favorable qu'elles avaient reçue de la personne de Christ. C'est vrai, mais la crainte que ces hommes avaient des principaux les empêchait de rendre à haute voix témoignage à Christ et de réduire l'Ennemi au silence. Les pharisiens profitèrent de ce manque de courage moral chez le peuple pour se montrer ouvertement hostiles à Jésus.

2° Un cas fréquent de murmure est celui qui est mentionné dans la parabole des ouvriers de la vigne au chap. 20 de Matthieu (v. 11). Ceux d'entre eux qui s'étaient engagés d'après un principe légal : «tant d'heures d'ouvrage, tant de salaire», sont mécontents de voir ceux de la onzième heure récompensés comme eux, parce qu'ils étaient rétribués, non sur le principe de la loi, mais sur celui de la grâce souveraine du maître de maison. Est-ce donc des Juifs, seuls propres justes, asservis à la loi, que ce passage nous parle ? Beaucoup de chrétiens, envoyés dans la vigne, travaillent sur le principe d'un salaire convenu et ont de la jalousie contre ceux qui sont rétribués sur le principe de la grâce. Tous ceux qui ont été recrutés sur ce dernier principe reçoivent ce qui est juste, (v. 7), non pas à leurs yeux, mais à ceux du Maître. Ils acceptent leur salaire avec reconnaissance. Les seuls qui murmurent sont ceux qui, engagés sur un pied légal, sont remplis de jalousie envers ceux que la grâce favorise. Leur mécontentement va jusqu'à accuser le Maître lui-même. Celui-ci répond avec calme à cette accusation, au lieu de punir l'insolent : 1° Je ne te fais pas tort ; 2° Il y a eu accord entre toi et moi (non pas vice-versa) pour un denier, journée légale de l'ouvrier ; puis, 3° Il le renvoie avec ces paroles : «Prends ce qui est à toi» et dit : 4° : Je veux donner au dernier autant qu'à toi. C'est la volonté de la grâce ; qu'as-tu à dire ? 5° Dieu n'est-il pas libre de faire de ce qui lui appartient l'usage qu'il veut ? 6° Oses-tu voir du mal et murmurer quand tu te trouves devant ma bonté ?

Ainsi le chrétien légal, sans s'en rendre compte, accuse Dieu, et murmure contre lui, parce qu'il se croit supérieur aux autres. Il ne peut souffrir que ces derniers soient employés par la grâce, sans aucun mérite de leur part. Il blâme la bonté chez Dieu et loue ses propres mérites. Quelle aberration ! Mais ce murmure n'attire pas encore sur lui la colère du Maître qui lui dit simplement ; Va-t'en. Toute relation avec ce propre juste est interrompue pour laisser le champ libre à la grâce.

3° En Luc 5:30, les scribes et les pharisiens murmurent contre les disciples de ce qu'ils mangent et boivent avec les publicains et les pécheurs. Le Seigneur prend leur défense et répond pour eux. Quel privilège ! Laissons dire le monde, nous Ses disciples ; le Seigneur répondra pour nous. Ces adversaires, en s'adressant aux pauvres disciples, s'adressent aux faibles, mais les voilà qui, au lieu de rencontrer ces derniers, rencontrent inopinément le Fort, du moment qu'ils attaquent ses bien-aimés. Aucune indignation chez le Seigneur ; il se borne à couvrir les siens et la confusion est pour leurs adversaires.

En Jean 6:61, les disciples murmurent à leur tour, mais non pas contre leur Maître. Leur ignorance ne comprend ni la valeur de la mort de leur Sauveur, ni la vie éternelle que cette mort leur apporte, ni, à bien plus forte raison, la valeur de sa résurrection. Remarquez avec quelle grâce le Seigneur les instruit ! C'est avec la même grâce qu'il supporte l'ignorance des Juifs murmurant contre lui parce qu'il se faisait supérieur à Moïse.

4° Phil. 2:14 ; 1 Pierre 4:9. Une certaine catégorie de murmures, chez les chrétiens, est tout simplement l'expression de leur mécontentement d'avoir à subir certaines obligations, ne fut-ce que l'exercice de l'hospitalité, ou certaines règles morales qui s'imposent à leur volonté. Ces murmures sont le résultat de l'indépendance, qui est le péché. On oublie que ces entraves que nous avons à subir sont ordonnées de Dieu et ne fut-ce que pour mettre à l'épreuve notre confiance en Lui. Le murmure est, dans ce cas, le mécontentement des voies de Dieu à notre égard et le désir de nous en affranchir. Cela aussi est une chose que nous devrions juger sévèrement.

5° Nous trouvons enfin le murmure mentionné par notre titre, en 1 Cor. 10:10. Ce murmure, chose affreuse, est la révolte contre Dieu. Est-il possible qu'une telle chose puisse se produire chez un enfant de Dieu ? Nous dirions : Non. Et cependant, au jour actuel, combien de paroles sorties de la bouche des chrétiens ou de gens réputés tels, qui, si elles ne sont pas une révolte ouverte, frisent du moins la révolte ! «Si Dieu existe, disent-ils, peut-il supporter que de telles atrocités se commettent ?» «Pourquoi Dieu qui aurait pu empêcher le mal, ne l'empêche-t-il pas ?» Paroles blasphématoires, dont ne se doutent même pas ceux qui les prononcent ! Je réponds : Oui, Dieu existe et supporte vos blasphèmes ! Veuillez m'expliquer pourquoi il ne vous a pas pulvérisés, ici même, quand vous les proférez. Je dis que Dieu existe et la preuve, c'est qu'il est patient envers vous, comme envers tous les hommes, ne voulant pas que vous périssez ! Murmurer contre Dieu ! C'est ce que fit Israël. Devant les obstacles qu'il va rencontrer au pays de Canaan, le peuple accuse Dieu qui l'a comblé de tant de grâces, de l'avoir conduit au désert pour l'y tuer, et veut retourner en Égypte ! Ces murmures, hâtons-nous de le répéter, ne peuvent être ceux des rachetés, des vrais enfants de Dieu, des élus, mais ne pensez pas que ce soient uniquement ceux de ce peuple de cou roide, d'Israël, que Dieu dut finalement rejeter de devant sa face ; l'apôtre a soin de nous avertir du contraire en 1 Cor. 10. Ce sont les murmures de ceux qui font profession de christianisme. Si tout le peuple qui avait murmuré contre Dieu a dû tomber dans le désert, banni à tout jamais de la terre promise (à l'exception de Josué et de Caleb), à combien plus forte raison devront tomber ceux qui portent le nom de chrétiens et qui murmurent aujourd'hui : «Dieu est un Dieu qui aime à faire le mal, qui aime à détruire les hommes. Il aurait pu empêcher tout ce mal ; pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?» Quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à rendre Dieu responsable de la chute du premier homme ! Or que nous dit la Parole ? «La face de l'Éternel est contre ceux qui font le mal», et «ses yeux sont trop purs pour voir le mal» (Ps. 34:17 ; Hab. 1:13).

Ces hommes ont jadis péri par le destructeur. Aujourd'hui ces hommes, à moins qu'ils ne se repentent, périront de la même manière et l'accès au ciel leur sera fermé (Nomb. 14:2, 27, 29). Leur seule et unique ressource est en Celui qui peut se tenir avec l'encensoir entre les morts et les vivants (Nombr. 16:41) ; en Celui qui peut exercer la grâce sacerdotale d'Aaron en intercession pour le peuple coupable (Nomb. 17:10).

Repentez-vous donc. Aujourd'hui Dieu vous convie à la repentance !

### **10 - «Ne vous conformez pas à ce siècle, mais soyez transformés, par le renouvellement de votre entendement, pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite» — Rom. 12:2**

H. Rossier — Courtes méditations — n°10 ME 1922 p. 37-39

Nous ne serons jamais conformes à Jésus ici-bas. Il nous faut attendre sa venue pour que «le corps de notre abaissement soit transformé en la conformité du corps de sa gloire». Alors, par la transformation de nos corps, nous aurons atteint cette conformité (Phil. 3:21). Et ce ne sont pas seulement nos corps qui seront conformes à son corps glorieux, mais nous sommes prédestinés à être conformes à l'image du Fils de Dieu, comme faisant partie d'une famille qu'il appelle ses frères, et dont il est le premier-né (Rom. 8:29). Il est cependant une chose qui peut être toujours réalisée pour nous, dans ce monde : c'est d'être rendus conformes à sa mort. Nous pouvons être appelés à mourir comme Lui et dans ce cas ce sera le moyen de parvenir comme Lui à la résurrection d'entre les morts (Phil. 3:10).

Il y a d'autre part un objet auquel il nous est, hélas ! toujours facile de nous conformer, parce que nous avons la chair en nous : cet objet est le monde, aussi sommes-nous exhortés, par le passage qui est en tête de cette méditation, à ne pas nous conformer à ce siècle (Rom. 12:2), ni non plus, comme il est dit autre part, «à nos convoitises d'autrefois pendant notre ignorance» (1 Pierre 1:14). Avec quelle facilité nous glissons sur cette pente !

Répétons-le donc : Il n'y a pas pour nous de conformité possible avec Christ ici-bas. Cela réduit à néant les prétentions qu'ont certains chrétiens d'atteindre la perfection dans ce monde, doctrine insensée qui suppose la perfection dans la chair ! La parole de Dieu ne nous dit-elle pas : «Quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est en partie aura sa fin» ? Et encore : «Maintenant je connais en partie, alors je connaîtrai à fond comme aussi j'ai été connu» (1 Cor. 13:10, 12).

Mais s'il n'y a pas pour nous de conformité morale ou corporelle avec Christ ici-bas, il peut y avoir, grâce à Dieu, une transformation morale. Cette transformation est graduelle, comme nous le voyons en 2 Cor. 3:18, où il est dit que «nous sommes transformés à la même image de gloire en gloire» ; mais elle ne se produit jamais que lorsque l'âme du chrétien, sous l'influence puissante du Saint Esprit, contemple «à face découverte, la gloire du Seigneur». Cette transformation est produite par «le renouvellement de l'entendement» (Rom. 12:2), renouvellement qui a lieu par l'Esprit (Tite 3:5). C'est par lui que nous éprouvons ou discernons la volonté de Dieu.

Ayant été délivrés, par le fait que nous sommes morts avec Christ, de la volonté de la chair qui n'est autre chose que «le péché», nous pouvons maintenant présenter nos corps, dépouillés de cette volonté, en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, et nous en disposons dans ce but. Par le renouvellement de notre entendement, nous apprenons à goûter et à apprécier une toute autre volonté que la nôtre, celle de Dieu.

Dans ces conditions nous ne serons jamais en danger de prendre notre volonté pour celle de Dieu. Un homme d'état renommé, croyant, mais absolument aveuglé sur le jugement que Dieu portait sur lui, disait : «La volonté de Dieu est la grandeur de mon pays et toute mon activité consiste à accomplir cette volonté». Le malheureux produisit la ruine complète de sa patrie, parce qu'il décorait sa propre volonté du nom de volonté de Dieu.

Tout autre est le discernement de la volonté de Dieu ; il n'a lieu que lorsque la question de notre volonté a été définitivement réglée et jugée, aussi pouvons-nous dire que le discernement de la volonté de Dieu a lieu dans la mesure où nous nous tenons pour morts au péché. Au reste, cette volonté de Dieu, discernée et éprouvée dans le cœur, fait notre joie et notre force. Tout ce que Dieu fait est désormais bon pour nous, parce que Dieu le veut ; et si Dieu le veut, celui qui a été transformé, trouve cette volonté agréable. Il ne pense pas à ce dont cette volonté le prive, mais il sait qu'elle est agréable à l'Amour divin dont il est lui-même l'objet. Alors il peut dire : En vérité, cette volonté est parfaite. Bien-aimés ! n'ayons affaire qu'à la volonté de Dieu seule et nos cœurs seront toujours remplis de bonheur et de paix !

La transformation dont nous parlons peut encore dépasser les limites d'une transformation morale. Sous la puissante efficace du Saint Esprit, un Étienne est transformé en la similitude des pensées de Christ ici-bas, tandis que son visage porte déjà les traits d'un ange qui voit la face de Dieu. De même les disciples, ces gens «illettrés et du commun», portaient sur leurs traits et dans leur langage une ressemblance avec Jésus parce qu'ils avaient été avec Lui (Actes 4:13).

### **11 - «Avoir de saines pensées» — Rom. 12:3**

H. Rossier — Courtes méditations — n°11 ME 1922 p. 49-52

D'où vient que l'apôtre employait le don de grâce qu'il avait reçu à exhorter chacun de ceux qui étaient parmi les chrétiens de Rome à n'avoir pas «une haute pensée de lui-même» ? C'est qu'il réalisait pleinement de son côté les deux premiers versets de ce chapitre. Il se considérait comme mort avec Christ et comme ayant été mis par là en pleine liberté de l'esclavage de la chair. Il considérait la volonté de la chair qui ne se soumet jamais à celle de Dieu, comme absolument jugée et condamnée sur la croix, dans la personne de

notre Substitut. Cette question de la chair était liquidée pour lui de manière à ce qu'il ne fût jamais obligé d'y revenir. Il avait cru ce que Dieu lui disait. Il se tenait lui-même pour mort au péché ; mais maintenant il vivait à Dieu, comme Christ vit à Dieu après «être mort une fois pour toutes au péché». Il pouvait se tenir devant Dieu, considérant sa volonté propre comme définitivement jugée et condamnée ; mais son corps, assujéti jadis aux convoitises de la chair, en était maintenant délivré : c'était un corps, sans volonté pour ainsi dire, mais qui pouvait s'offrir en toute liberté, en vertu de la nouvelle vie qu'il possédait en Christ, comme instrument de justice à Dieu. Il présentait donc son corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu et exhortait ses frères à faire de même.

Désormais, vivant à Dieu de la même vie que Christ, il était capable d'apprécier la volonté de Dieu et d'en jouir.

Mais n'oublions pas que, malgré cette vie nouvelle, la chair est toujours en nous et y sera tant que nous vivrons dans ce monde, quoique nous ne soyons plus dans la chair. Aussi avons-nous besoin d'être continuellement exhortés à marcher comme étant libérés du vieil homme pour être asservis à Dieu. Si nous donnons la moindre prise à la volonté de la chair, nous allons au devant d'une défaite certaine. L'apôtre, évitant ce danger pour lui-même, était capable d'exhorter les autres à suivre le même chemin. Notre défaite consiste à donner de l'importance au moi, à penser du bien de notre vieil homme dans la chair. Ce vieil homme en nous est si haïssable qu'il peut lui arriver de se parer des libres dons de la grâce de Dieu pour se mettre en relief et s'enorgueillir. Ce n'était pas ce que faisait l'apôtre : il était si affranchi du vieil homme qu'il employait «la grâce qui lui était donnée» à exhorter ses frères pour qu'ils demeurassent dans l'humilité. La jouissance de la volonté de Dieu nous empêche de mettre le moi en avant, car elle condamne absolument la volonté du vieil homme. Si je l'ai jugé, comment pourrais-je avoir «une haute pensée de moi-même» ? Or ces chrétiens de Rome avaient besoin d'une exhortation continue à ce sujet, parce qu'ils ne pouvaient pas dire comme l'apôtre : «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi», et que chez eux, le vieil homme était toujours prêt à relever la tête. Ils étaient en danger de se servir des grâces accordées au nouvel homme pour en orner le vieil homme et s'estimer supérieur à d'autres qui avaient aussi reçu des dons de grâce pour l'édification du corps de Christ. L'apôtre, lui, avait réalisé la mort avec Christ dans toute son étendue, aussi pouvait-il exhorter les autres sur ce pied-là. Demandons-nous si cette exhortation ne nous atteint pas bien plus encore que les chrétiens de Rome, et si nous ne ménageons pas d'habitude à la volonté du vieil homme une porte de derrière par laquelle il peut s'échapper et se faire valoir.

Ce n'est que dans la mesure où je me tiens pour mort que je perds toute haute pensée de mon importance. Non que je ne doive pas me rendre compte de la valeur du don que Dieu m'a confié. L'apôtre recommande à ces chrétiens de Rome de «penser de manière à avoir de saines pensées, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun». Si Dieu m'a donné un «don de grâce», je dois l'estimer parce qu'il vient de lui et le «ranimer» au besoin, mais non pas m'en parer ou m'en faire valoir. C'est ce dont l'apôtre donnait l'exemple quand il disait : «Je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres, quoique je ne sois rien» (2 Cor. 12:11).

On pourrait conclure de notre passage que si nous employons nos dons à recommander l'humilité aux autres, c'est que nous n'avons pas la pensée de nous en attribuer quelque mérite. Il peut cependant arriver, tant le cœur naturel est rusé, que tel chrétien doué recommande aux autres l'humilité, tandis qu'il est dominé par l'orgueil — souvent soigneusement dissimulé — de sa propre importance. On peut voir des chrétiens offensés dès que d'autres mettent en question la valeur de leur ministère. Il n'en était pas ainsi de l'apôtre ; attaqué de toutes parts, il remettait au Seigneur le soin de le justifier et, s'il avait à se défendre, il ne le faisait qu'en vue de l'édification de l'assemblée (2 Cor. 12-13).

Faisons comme lui ; employons d'une manière intelligente ce que Dieu nous a donné, pour l'édification du corps de Christ. Gardons chacun la place que le Seigneur nous a assignée, afin que tous les organes de son corps étant en exercice, et chacun à sa place, il y ait dans le corps un fonctionnement selon Dieu et pour le bien de tous. Ne cherchons pas à nous attribuer ce que Dieu a donné à d'autres, qu'il s'agisse de prophétie, de service, d'enseignement ou d'exhortation, mais avant tout, en un temps où les fondements sont ébranlés, «que l'amour fraternel demeure !» (Rom. 12:9-10 ; Hébr. 13:1).

## **12 - La Puissance et la Communion — Marc 9:1-8**

H. Rossier — Courtes méditations — n°12 ME 1922 p. 77-80

Par un privilège spécial trois disciples furent conviés dans ce passage à «voir le royaume de Dieu venu avec puissance». Ce n'est certes pas une petite chose que la «puissance». Cette vision s'était tellement imposée à Pierre qu'il y revient dans sa seconde épître pour la décrire, comme «la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus Christ». Quand il dit : «sa venue», c'est celle par laquelle il établira le royaume de Dieu en gloire ; et il ajoute que les chrétiens «font bien d'être attentifs» à ces choses, choses dont la prophétie nous entretient, comme étant de son domaine et qu'il ne nous est pas permis de négliger. En effet, la venue en puissance du Seigneur anéantira tout ce qui s'oppose à lui et établira sur la terre son règne millénaire. Mais qu'est-ce que, de fait, la vue anticipée de cette puissance glorieuse a produit sur le cœur des trois disciples ? Ils étaient épouvantés. Il n'en sera point ainsi pour nous, quand nous assisterons à son déploiement, car nous y aurons personnellement part quand le ciel sera ouvert et que nous en sortirons comme formant le cortège du roi. Par la même raison, cette puissance n'épouvantait pas non plus Moïse et Élie qui apparaissaient en gloire avec Lui ; plus tard elle n'épouvantait plus Jean, l'un des trois disciples, quand en esprit, et non plus en chair, il pouvait contempler dans le ciel et sur la terre toute cette puissance glorieuse à laquelle il devait avoir part.

Nous de même, nous aurons part à cette puissance et cela bannit toute crainte de nos cœurs quand nous pensons au jour futur de sa manifestation. En attendant ce moment, une autre puissance que celle du royaume nous a été donnée : la puissance du Saint Esprit, la «puissance d'en haut» dont les disciples devaient être revêtus selon la promesse du Seigneur et qui, dès ce moment, est devenue la part de tous les rachetés. Ce don du Saint Esprit fut introduit avec des signes solennels et impressionnants de puissance, avec un souffle violent et impétueux et des langues de feu divisées. Loin d'être épouvantés devant ces manifestations, les disciples qui y avaient tous part furent remplis de joie pour rendre témoignage à la toute-puissance de la grâce.

Nous possédons aujourd'hui le Saint Esprit, aussi bien que les premiers disciples, mais pourquoi n'avons-nous plus part à sa puissance comme eux ? En réalité, si elle nous fait entièrement défaut, c'est à cause de la ruine complète du témoignage de l'Église, à laquelle dans une si grande mesure nous avons tous participé. Ce manque de puissance est, en effet, pour nous un sujet d'humiliation continue, mais il est selon Dieu que nous gardions cette attitude d'humiliation sans essayer de nous y soustraire. C'est la seule attitude d'un Résidu fidèle qui ait aujourd'hui la pleine approbation du Seigneur. Ne dit-il pas à Philadelphie : «Tu as peu de force et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom ?»

Devant cet état de choses dont nous sommes responsables, gardons-nous d'oublier qu'il nous reste une chose infiniment supérieure à tout déploiement de puissance : Cette chose est la communion. Moïse et Élie, tout en faisant partie de la scène où la puissance du royaume était révélée, n'étaient pas occupés de cette dernière, ni de leur place dans le règne glorieux de Christ. Leur jouissance était tout autre : «ils parlaient avec Jésus». Ils s'entretenaient avec lui de sa mort, des résultats du sacrifice que son amour allait accomplir. Les disciples qui venaient d'être les témoins oculaires de sa Majesté furent enseignés à rechercher les mêmes choses dont Moïse et Élie venaient de leur fournir l'exemple. La nuée, demeure de l'Éternel, descend sur eux et les enveloppe comme elle avait jadis enveloppé le tabernacle. Sont-ils appelés maintenant à voir quelque chose ? Toute la vision de la puissance glorieuse de Christ a disparu. Ils ne voient rien, mais ils entendent. Qui donc entendent-ils ? Le Père, qui leur parle de ce qui remplit son propre cœur, afin

qu'ils aient communion avec lui au sujet de son Fils. Il ne dit pas : «Voyez», mais «Écoutez», et il ajoute : «Écoutez-le». Mais de quoi le Fils va-t-il nous parler ? Du Père ! Tout l'évangile de Jean en rend témoignage. Ainsi, en dehors de tout l'appareil de la puissance, notre communion est avec le Père et avec le Fils. Il n'y a de «joie accomplie» que là : le plus merveilleux déploiement de puissance ne peut donner cette joie. Nous avons part à l'amour du Père que le Fils nous révèle, à l'amour du Fils que le Père nous révèle ; nous avons la communication des pensées les plus intimes de la déité dans le Père et dans le Fils !

Cela nous suffit-il ? Quand aucune puissance n'existe plus, nous contentons-nous de ne voir plus personne, sinon Jésus, seul avec nous ? Immense bénédiction, car aucun autre objet n'est capable désormais de nous distraire. Quel bonheur ! dirons-nous : Si la puissance a disparu par notre faute, Dieu en tire avantage pour que désormais nous n'ayons pas d'autre ressource que Lui !

Marie jouissait de cette communion quand elle était à ses pieds, écoutant sa parole ; elle en jouissait encore quand elle répandait son encens sur les pieds du Sauveur. Jean en jouissait aussi quand il reposait sa tête sur le sein de Jésus. Il n'avait sans doute pas beaucoup de choses à communiquer à son Maître, mais, en vertu de cette proximité, il était capable de recevoir ses confidences intimes, même prononcées à voix basse. Ce n'est pas en présence de la gloire, ni de la puissance que la joie est accomplie, mais en présence de l'amour du Père et du Fils.

### **13 - La FOI de Jonathan et la RELIGION de Saül — 1 Samuel 14**

H. Rossier — Courtes méditations — n°13 ME 1922 p. 89-92

Ce chapitre nous présente le contraste entre la foi de Jonathan et la religion de Saül et nous montre la valeur qu'il faut attribuer à l'une et à l'autre. Le sujet ayant été traité autrefois dans les «Méditations sur le premier livre de Samuel», nous le reprenons ici sous forme d'aphorismes, en vue de le compléter.

#### **13.1 - La foi de Jonathan**

La foi agit sans prendre conseil des hommes charnels, entièrement en dehors d'eux et à leur insu. Elle ne confie ses desseins qu'à ceux qui possèdent la même foi (v. 1-3).

La foi cherche l'occasion de servir le peuple de Dieu ; elle tient le monde pour ennemi de Dieu et entièrement séparé, par son incirconcision, du peuple de l'Éternel (v. 4).

La foi est humble. Elle a conscience de l'indignité et de la culpabilité de l'homme, conscience de la ruine du peuple de Dieu. L'homme de foi se sent indigne d'être secouru autrement que par la grâce ; il dit : «Peut-être» ; mais, d'autre part, il s'appuie sur la puissance de Dieu pour sauver «avec peu ou beaucoup de gens», c'est-à-dire par les moyens qui conviennent à Celui-ci. Dans le sentiment de sa petitesse, l'homme de foi désire être un instrument de bénédiction et s'offre à Dieu pour cela (v. 6).

La foi de Jonathan trouve un écho dans le cœur du jeune homme qui porte ses armes, homme de foi lui-même, humble et inconnu, car nous ignorons jusqu'à son nom. Ce jeune homme s'associe à la foi de son maître, comme Timothée à celle de Paul, car dès l'enfance, par la connaissance des saintes lettres, Timothée «portait les armes» de l'apôtre. Ce «jeune homme» de Jonathan estime hautement celui qui possède de telles armes, et il en connaît l'usage. Sa foi s'associe à l'homme qui n'a pas d'autre but que la gloire de l'Éternel et le salut du peuple (v. 7).

La foi ne se cache pas ; elle ne craint pas le témoignage de Dieu, mais se montre en public aux adversaires (v. 8).

La foi ne retourne jamais en arrière, mais il y a des occasions où il lui faut savoir attendre et rester sur place. C'est la patience de la foi. Le signe pour agir provient d'un appel direct de Dieu, par quelque canal qu'il nous parvienne (v. 9-10).

La foi s'associe toujours avec le peuple de Dieu, tout entier ; elle n'accepte pas d'être appelée d'un autre nom que celui d'Israël, ni par le monde religieux, ni par le monde ennemi (voyez 13:3 ; 14:11-12). Les ennemis de Dieu tombent devant la foi, toujours associée à la parole de Dieu (les armes de Jonathan) qui les juge (v. 13).

Un homme de foi seul a plus de force que toutes les organisations dans lesquelles le monde croit concentrer sa force pour servir Dieu. Jamais ces organisations n'acquerront le salut au peuple de Dieu.

Les armes du monde ne servent à ceux qui les possèdent qu'à s'entretenir (v. 16). Les armes d'une profession sans vie ne lui servent de rien ; les armes de la foi sont seules efficaces.

#### **13.2 - La religion de Saül.**

Ce que le monde appelle sa religion n'a rien de commun avec la foi. Une telle assertion peut paraître téméraire, mais ce chapitre de Samuel, comme tant d'autres, vient la confirmer d'une manière absolue.

Extérieurement, tout l'avantage religieux est non pas du côté de Jonathan, mais du côté de Saül. Sans doute, l'Ennemi a privé tous ces Hébreux de leurs armes, comme il réussit de plus en plus à priver la chrétienté de la parole de Dieu ; cependant, pour sauver les apparences, elles existent encore, aussi bien entre les mains de Saül, qu'entre celles de Jonathan. La différence entre le professant, Saül, et l'homme de foi, Jonathan, c'est que le premier ne fait pas usage de ses armes et que le second a un compagnon de sa foi pour les porter. Il en est ainsi de la chrétienté.

La parole de Dieu n'est donc pas absente de ce que nous appelons la religion, mais elle est inefficace. La masse du peuple, ne la connaissant pas, ne peut en faire usage.

Saül a la masse du peuple et tout le reste de l'armée avec lui. Jonathan a un seul homme. Saül a le sacrificateur avec lui, mais ce dernier n'est pas l'objet du choix de l'Éternel (voyez 2:34-35). Le sacrificateur est ici l'homme officiel. Il porte l'éphod ; il est censé être le seul qui puisse connaître la pensée de Dieu et l'interroger pour le peuple ; le seul qui puisse faire approcher l'arche, signe de la présence de Dieu et de son habitation au milieu d'Israël ; le seul qui, par le sacrifice sur l'autel, permette au peuple de s'approcher de Dieu — mais Dieu ne répond pas. Celui qui siège entre les Chérubins est avec Jonathan. Sans la foi, la possession des signes extérieurs de la présence de Dieu avec son peuple ne donne aucune confiance à l'âme quand le danger se présente. Le tumulte va croissant, les formes religieuses ne servent plus de rien, Saül dit : «Retire ta main», et se passe de ces vaines formalités : La victoire est attribuée à celui qui n'a pas perdu son temps à ces choses. Mais, de fait, il n'y a pas de victoire, quoique l'homme puisse affirmer le contraire : Le monde ne le voit pas, mais Dieu voit et sait que, dans le combat dont il est ici question, il a donné la victoire à la foi de deux faibles hommes.

Le monde religieux s'attribue toujours le succès comme le démontre une occasion précédente où Jonathan avait eu le seul rôle (13:3-4). Il invoque le même Dieu que l'homme de foi, mais, quand il s'agit de victoire, au lieu d'attribuer le succès à la foi, il ne l'attribue qu'à lui-même et ne cherche que son propre avantage. Il dit : «Jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis» (14:24).

Saül croit remédier à son incrédulité par le serment téméraire qu'il fait prêter au peuple. Vaine formalité qui n'a pour résultat que de rendre Saül responsable de la violation de ce serment et met en danger la vie de l'homme de foi qui seul avait remporté la victoire.

En résumé, tout l'imposant appareil religieux qui est avec Saül est frappé de la stérilité la plus complète. Saül ne se sert pas de ses armes ; son armée n'en a pas ; l'arche n'est pas même utilisée ; le sacrifice n'est pas offert ; la sacrificature n'est d'aucun profit ; le

serment ôte au peuple toute sa force ; l'autel, par lequel on s'approche de Dieu, n'a d'autre réponse que le jugement. Cette religion, au lieu d'exalter Jonathan, le sauveur d'Israël, prononce son arrêt de mort !

#### **14 - La Connaissance — 1 Corinthiens 8:1**

H. Rossier — Courtes méditations — n°14 ME 1922 p. 101-105

Le chapitre placé en tête de cette méditation nous apprend que certains chrétiens possèdent une connaissance qui les distingue d'autres chrétiens, ignorants et plus faibles qu'eux. Cette connaissance affranchit ceux qui la possèdent de certains scrupules de conscience auxquels leurs frères sont sujets ; mais, en usant de leur liberté, ils pèchent contre les faibles, et, en péchant contre eux, ils pèchent contre Christ (v. 12). Voilà où une certaine connaissance peut faire tomber un chrétien dans ses rapports avec ses frères ; mais, en outre, elle lui fait courir, quant à lui-même, un danger tout aussi positif : «La connaissance enfle». Elle nous donne de l'orgueil et nous remplit de notre importance. Elle met en relief, elle fait revivre et exalte, pour ainsi dire, le vieil homme dont la croix de Christ nous avait délivrés ! Ne courons-nous pas, aujourd'hui comme jadis, pareil danger ? Nous pouvons avoir une appréciation exacte de la non-valeur de ce que le monde appelle «sa religion», et n'en tenir aucun compte, mais nous pouvons, par là, blesser la conscience de nos frères faibles qui en sont sortis, mais attachent encore quelque importance aux choses dont ils se sont séparés.

Il est encore une autre forme de connaissance. Celle -ci nous met en rapport avec les choses saintes et provient directement de l'action du Saint Esprit en nous. C'est ainsi que nous lisons en 1 Cor. 12:8-10 : «À l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse ; et à un autre la parole de connaissance, selon le même Esprit... et à un autre des dons de grâce de guérison, par le même Esprit, et à un autre des opérations de miracles...» Or, que faisaient les Corinthiens de tous ces dons, car il ne leur en manquait aucun, «ayant été enrichis en Christ en toute parole et toute connaissance ?» (1 Cor. 1:5, 7). Ils s'en servaient pour se faire valoir, ou, ce qui revient au même, ils «s'enflaient d'orgueil» (1 Cor. 4:6, 19 ; 5:2 ; 13:4), quand ils auraient dû les employer en vue de l'utilité du corps de Christ (12:7) et pour l'édification (14:3, 5). De là venait aussi que, dans leur esprit charnel, ils préféreraient faire montre de dons miraculeux au milieu de l'assemblée, que de s'employer à un service plus humble où le vieil homme ne pouvait prendre l'occasion de s'enorgueillir.

Aujourd'hui que, par suite de la ruine de l'Église professante, ces manifestations miraculeuses ont disparu, le même esprit peut se faire jour dans l'exercice des dons que la grâce nous a laissés, et nous laissera jusqu'à la fin, pour l'édification du corps de Christ (Éph. 4:11-13). Cet esprit se montre surtout en ce qui concerne la connaissance, c'est -à-dire l'enseignement. On verra l'évangéliste, ou celui qui édifie, aspirer à être docteurs, alors que leurs dons sont infiniment supérieurs à celui-ci pour la conversion des âmes ou leur avancement dans la piété. Quelle est donc la cause de cette singulière aberration, si ce n'est, qu'enseigner les autres semble donner plus de relief, selon la chair, à celui qui enseigne, comme un professeur occupe une position supérieure à celle de ses élèves ? L'enseignement est nécessaire, mais nous avons à «désirer avec ardeur les dons spirituels, surtout de prophétiser» (14:1), non pas d'enseigner, parce que la prophétie, dans le sens de cette épître, met les âmes directement en rapport avec Dieu et que notre moi n'y trouve pas son compte, n'ayant là ni place, ni importance.

Nous venons de toucher ici au second danger de la connaissance, même en tant que don spécial de l'Esprit. Aussi Jacques peut-il nous dire : «Ne soyez pas beaucoup de docteurs, mes frères, sachant que nous en recevons un jugement plus sévère» (Jacq. 3:1). Le jugement de ce «docteur» est d'autant plus sévère qu'enseignant les autres, sa place spéciale le charge d'une responsabilité supérieure à la leur.

Que faut-il donc penser de notre chair, si la connaissance, comme don de l'Esprit, peut être employée pour parer ou faire valoir le vieil homme ?

Mais il est une connaissance qui ne s'accompagne jamais d'aucun danger et qui est, au contraire, une source de bénédictions infinies pour celui qui la possède et pour ceux auxquels il la communique. Elle diffère entièrement des deux précédentes par son objet. L'objet de ces dernières était le moi. On y pense, a dit un frère, «comme à une chose qu'on possède, qui est en nous, qui est notre connaissance».

La connaissance dont nous parlons a Christ pour objet ; c'est ce qui lui enlève tout danger pour l'âme et devient, au contraire, une source de jouissance toujours renouvelée.

Cette connaissance n'enfle jamais : elle nous humilie profondément, tout en nous remplissant de joie. Elle nous met en contact habituel avec la Parole, mais pour y chercher Celui qui y est révélé, Jésus-Christ. Jamais nous ne pourrions atteindre la plénitude de cette connaissance, tant que nous serons ici-bas où nous ne «connaissons qu'en partie» ; il nous faudra être introduits dans la perfection de la gloire pour connaître à fond comme nous avons été connus (1 Cor. 13:12). Dans notre état d'imperfection, nous ne pouvons qu'y croître, selon qu'il est dit : «Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ». Cette connaissance nous libère de nos attaches aux choses de la terre : «Et je regarde aussi», dit l'apôtre, «toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur» (Phil. 3:8). L'apôtre avait un sentiment si profond que cette connaissance était incomplète, que, bien loin de «s'enfler», plein d'une humilité profonde, il s'exprimait au bout de sa carrière comme s'il était au début de cette connaissance (Phil. 3:10). Comment aurait-il pu songer à s'enorgueillir de sa connaissance quand toute sa vie de fidélité chrétienne n'aboutissait qu'à la conviction qu'il en était encore aux éléments de la connaissance de Christ.

Connaître Christ, n'est pas autre chose que connaître l'amour, cet amour de Christ qui surpasse toute connaissance (Éph. 3:19). La connaissance de l'amour de Christ a pour conséquence que nous nous attachons aux objets auxquels cet amour s'attache, comme il est dit : «Comme je vous ai aimés, que vous aussi, vous vous aimiez l'un l'autre» (Jean 13:34). Cette connaissance n'enorgueillit jamais, car «l'amour ne s'enfle pas» (1 Cor. 13:4), mais notre passage du chap. 8:1 le définit ainsi : «L'amour édifie». Connaître Jésus, c'est connaître l'amour. L'amour de Christ édifie notre propre âme au lieu de lui nuire ; l'amour édifie l'âme de nos frères en contribuant à les faire croître dans la connaissance de Christ ; l'amour attire les âmes à Christ au lieu de les attirer à l'homme. Toute autre chose, même «la connaissance, aura sa fin» ; tandis que l'amour ne périt jamais. «Or maintenant ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et l'amour ; mais la plus grande de ces choses, c'est l'amour» (1 Cor. 13:13).

#### **15 - La Patience**

H. Rossier — Courtes méditations — n°15 ME 1922 p. 113-116

Il arrive souvent, chez le chrétien qui possède quelque énergie naturelle, que, en face d'une difficulté, le besoin d'agir se fasse immédiatement sentir. On se lance dans l'action pour conjurer le mal qu'on prévoit, ou pour remédier à celui dont on sent la menace pour soi et les autres. Cette énergie entraîne souvent une série de maux incalculable. La Parole nous présente plus d'un fait de ce genre. L'énergie intempestive de l'apôtre Pierre l'aurait conduit à sa perte éternelle si la grâce ne s'était occupée d'avance de sa chute et n'avait opéré sa restauration. L'énergie charnelle de Saül a le dessus quand sa patience est mise à l'épreuve. Il offre l'holocauste au lieu d'attendre l'arrivée de Samuel, et, comme conséquence de ce manque de patience, l'Éternel met fin à son règne (1 Sam. 13:8-14). Repassons devant Dieu notre propre histoire et nous y découvrirons aisément des cas semblables. Un danger menaçant pour nos frères (je ne parle pas ici de choses qui pourraient nous menacer personnellement) se présente ; nous courons à la brèche et



engageons le combat. Si nous avons consulté l'Éternel, il nous aurait dit peut-être : «L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles», (Ex. 14:14) ou bien : «Ce n'est point à vous de combattre dans cette affaire ; présentez-vous et tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel qui est avec vous» (2 Chron. 20:17).

Le fait est qu'il faut au chrétien beaucoup plus de force pour l'attente patiente, que le monde appellerait inaction ou paresse, que pour le déploiement de l'activité. L'apôtre dit : «Étant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire pour toute patience» (Col. 1:11). Peut-on imaginer une force et une source de force plus grandes, pour aboutir à ce que les hommes appelleraient un si mince résultat ? Si nous voulons connaître la patience et la réaliser en la puisant à sa source, nous n'avons qu'à considérer le Seigneur Jésus, soit dans sa carrière terrestre, soit dans sa séance actuelle à la droite de Dieu. Si Jésus n'avait pas attendu patiemment deux jours là où il était, le miracle de Béthanie n'aurait pas eu lieu ; un mort n'aurait pas été ressuscité du sein de la corruption ; le Seigneur n'aurait pas été «déclaré Fils de Dieu en puissance», avant qu'il fut proclamé tel dans sa propre résurrection ; et la gloire de Dieu n'aurait pas été manifestée à la foi de Marthe !

La cause secrète pour laquelle la patience nous est si peu sympathique c'est que de fait elle ne se développe jamais sans plus ou moins de souffrance ; or l'homme naturel n'aime pas la souffrance. Était-ce une chose indifférente au cœur du Sauveur, sachant que sa présence empêcherait son ami Lazare de mourir, d'être éloigné de lui alors qu'il eût pu être avec lui ? Or pas une fois, dans les circonstances les plus douloureuses de sa vie, sa patience ne lui a fait défaut un seul instant : il était parfait en cela comme en toutes choses.

Il est si vrai que la patience et la souffrance sont inséparables, dans la carrière chrétienne, que le verbe correspondant en grec au substantif patience ne peut être autrement traduit que par le mot endurer (1 Cor. 13:7 ; 2 Tim. 2:10 ; Hébr. 10:32 ; 12:2, 3, 7, etc.). Notre mot «patience» est dérivé lui-même du mot souffrir.

Mais revenons à la patience de Christ. Il dit au Psaume 40 : «J'ai attendu patiemment l'Éternel». En effet, Il l'a attendu jusqu'aux dernières limites de la patience. Quand il était plongé «dans le puits de destruction et dans le bourbier fangeux» sa patience attendait encore la réponse de Dieu. Aussi sa propre résurrection et notre salut éternel en ont été le fruit et les conséquences de la part de Dieu. Nous pouvons suivre à chaque pas cette patience merveilleuse à travers toutes les péripéties des heures qui précèdent la croix. «Il est opprimé et affligé, il est conduit à la boucherie, et il n'ouvre pas sa bouche» ; «il donne son dos à ceux qui le frappent et ses joues à ceux qui arrachent le poil ; il ne cache pas sa face à l'opprobre et aux crachats. Rien ne le fait sortir du chemin de la patience. Qu'est-ce donc qui le soutient ainsi ? L'amour, cet amour qui «supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout» (1 Cor. 13:7) ; merveilleuse description de la patience de Celui qui est l'amour parfait ! Sa patience a tout supporté afin d'atteindre le but proposé qui était de nous acquérir pour Dieu et pour Lui. Il a enduré la croix, ayant méprisé la honte, à cause de la joie qui était devant lui. Maintenant encore, assis à la droite de Dieu, il s'offre à nous comme le modèle de la patience ; seulement nous ne trouvons plus chez un Christ glorifié la patience dans la souffrance, mais la patience dans le désir. Il dit : «Tu as gardé la parole de ma patience» (Apoc. 3:10) ; il encourage ses bien-aimés à l'attendre continuellement et à désirer Sa venue, comme Lui attend et désire que le Père lui donne le signal de se lever du trône pour venir prendre son Épouse auprès de Lui.

Si la patience est une des perfections inhérentes à la nature même de l'homme parfait, il n'en est pas ainsi de nous, chrétiens. Ayant la chair en nous, il nous faut apprendre la patience, contraire à toutes les aspirations du vieil homme. C'est pourquoi il est dit, ce qui ne pouvait être dit de Christ, que «la tribulation produit la patience». Celle-ci nous conduit elle-même à l'espérance (Rom. 5:3) et nous en fait apprécier toute la valeur (1 Thess. 1:3). Aussi ces résultats bénis de la tribulation ne font pas désirer à notre homme nouveau de s'y soustraire quoique nous puissions être ébranlés par elle (1 Thess. 3:3). Mais, dans ce dernier cas, notre châtement reviendra chaque matin jusqu'à ce que nous ayons accepté la tribulation pour apprendre à goûter les fruits bénis de la patience. Plus nous avançons dans le chemin de la foi, plus notre patience revêtira les traits de celle de Christ. C'était ce que l'apôtre désirait pour ses chers Thessaloniens : «Que le Seigneur» leur disait-il, «inclina vos cœurs à l'amour de Dieu et à la patience du Christ !»

Combien nous devons désirer, à mesure que nous faisons des progrès dans la carrière chrétienne, de réaliser davantage cette patience du Christ, fruit de l'amour ! L'épître à Tite la fait ressortir comme étant l'ornement des vieillards dans la famille de Dieu ! (Tite 2:2).

## **16 - Nos Ennemis — Psaume 139:21-24**

H. Rossier — Courtes méditations — n°16 ME 1922 p. 125-129

Ce Psaume nous offre de telles richesses qu'il serait impossible, même avec une simple énumération de son contenu, de n'en pas faire un volumineux traité. Telle n'est pas mon intention dans ces Courtes méditations où je voudrais plutôt consigner les vérités qui atteignent journellement mon cœur et ma conscience. Ces vérités nous portent à nous connaître davantage nous-mêmes, pour nous juger davantage, et à connaître davantage le cœur de Christ pour l'aimer davantage.

Je rappellerai seulement ce qui constitue pour moi les trois divisions de ce Psaume. La première, v. 1-13, nous présente les sentiments d'un cœur qui, avant de connaître la grâce, fait continuellement, sans pouvoir l'éviter, la rencontre de Dieu sur la terre. Dans la seconde division, v. 14-18, l'âme a fait, non pas la rencontre angoissante d'un Dieu qui la sonde, mais la connaissance d'un Dieu qui l'aime. Aussitôt tout change pour elle. Elle éclate en louanges, car elle connaît maintenant ses oeuvres ; elle connaît ses pensées ; mais, bien plus encore, elle le connaît lui-même, lui-même en résurrection, lui-même au delà de la mort ! Le croyant et Lui sont désormais inséparables : «Si je me réveille, je suis encore avec toi !». La troisième division v. 19-24, a trait à la conduite du croyant. Il ne peut se contenter de connaître les richesses insondables de Christ et d'en jouir ; il sent que sa conduite doit être mise d'accord avec la connaissance qu'il a de lui. C'est sur ce côté pratique du Psaume que s'arrête aujourd'hui ma méditation.

Connaissant Dieu, tel qu'Il s'est révélé à nous en Jésus, nous sommes appelés, pour lui être agréables, à haïr tout ce qu'Il hait et à mettre notre cœur d'accord avec tout ce qu'Il aime, en y trouvant nos délices. Or nous en sommes empêchés par deux ennemis de Dieu, également haïssables : l'un est le monde, l'autre, notre propre cœur naturel, notre chair de péché.

S'agit-il du monde, Dieu a pu l'aimer jusqu'à donner son propre Fils pour sauver ceux qui croient. Jésus s'est présenté comme le «Sauveur du monde». Maintenant que le monde, en rejetant le Sauveur a montré qu'il hait Dieu et qu'il est mûr pour le jugement, cela n'empêche pas la grâce de Dieu de continuer à s'exercer envers les pécheurs, jusqu'à ce qu'il ne reste plus pour eux aucun espoir. Nous, les enfants de cette même grâce, nous sommes tenus de la présenter au monde de la même manière : «Nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu !» (2 Cor. 5:20). Mais nous ne pouvons agir ainsi qu'en vivant nous-mêmes dans une sainte séparation du monde et de tout ce qu'il peut nous offrir pour nous tenter. Tout mélange avec lui nous affaiblit, ou même nous paralyse entièrement et réduit à néant la mission que Dieu nous a confiée : «Ne savez-vous pas» nous est-il dit, «que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu ?» (Jacq. 4:4). Aussi l'âme qui est en communion avec Dieu considère-t-elle le monde, non pas sous l'aspect qu'il prend souvent à notre égard (car il peut être très aimable et gracieux pour nous) mais selon l'attitude qu'il a prise envers Christ. «N'ai-je pas en haine, ô Éternel, ceux qui te haïssent ? N'ai-je pas en horreur ceux qui s'élèvent contre toi ? Je les hais d'une parfaite haine ; ils sont pour moi des ennemis» (v. 21-22).

Cette haine du monde n'est pas chez le chrétien, le fruit de l'orgueil ni celui de la dureté et de la sécheresse du coeur. Puissions-nous allier sans cesse la haine du monde et des choses qui s'y trouvent, avec l'amour qui caractérise l'évangile annoncé aux pécheurs ! Ce Psaume lui-même ne peut nous en parler parce qu'il est, comme tous les Psaumes, le tableau prophétique des sentiments du Résidu d'Israël sous l'oppression des ennemis de la fin.

Je me hâte d'arriver au second ennemi, sujet de ma méditation, c'est-à-dire : mon coeur naturel, la chair qui est toujours en moi. Le Psalmiste le mentionne en dernier lieu. Comment le combattre et le rendre impuissant ? Ma chair se retrouve toujours absolument la même, soit que je me trouve encore éloigné de Dieu, comme au commencement de ce Psaume, soit que je Lui appartienne en vertu du salut gratuit. N'est-ce pas précisément la chair en moi qui m'engage dans les voies du monde ? Seigneur, tu m'as donné un coeur nouveau, un coeur qui aime ce que tu aimes et hait ce que tu hais. Mais si mon coeur et mes pensées d'autrefois, si cette chair que je ne possède plus seule, puisque j'ai ton Esprit et ta vie, m'engage dans une «voie de chagrin», comment résisterai-je ? Je n'ai que toi, ô Dieu, pour résister. Il ne me suffit pas de haïr le monde d'une parfaite haine, il faut que j'échappe à son influence. Mais comment cela peut-il se faire ? Il faut que mon coeur, mes pensées, ma personne soient mis d'accord avec le coeur, les pensées, la personne de Christ que Dieu m'a fait connaître (v. 17-18), et qu'ainsi ma conduite soit en parfaite opposition avec celle du monde. Alors je dis : «Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon coeur ; éprouve -moi, et connais mes pensées». Toi qui m'as sondé et connu jadis, quand il n'y avait que le péché dans mon coeur et que je ne songeais qu'à t'échapper, sonde-moi et connais-moi maintenant qu'il y a deux natures en moi, afin de me mettre d'accord avec la nature nouvelle que je possède en Christ, et que rien dans ma marche et mon témoignage ne vienne l'entraver. Je n'ai rien à te cacher, ô mon Dieu, et ne le désire pas ; et, du reste, n'ai-je pas fait jadis l'expérience que tu vois et connais tout en moi ? Agis en moi, toi qui es lumière, pour que mes yeux voient tout ce qui est contraire à ta gloire ; mets-moi pleinement d'accord avec elle ! Tu le sais, je sens le besoin d'être sondé par toi, parce que mon homme nouveau a le désir de t'être agréable et de glorifier ton Fils bien aimé !

«Regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin», quelque voie qui conduise à cette chose terrible : le déshonneur jeté sur Christ. Cette crainte s'empare de mon coeur ; toi seul peux y remédier en sorte que mon Sauveur soit glorifié et que moi-même je ne sois pas malheureux et confus.

Ce désir d'être «sondé et éprouvé» (non pas connu) nous le trouvons au Ps. 26 dans la bouche de Christ. Lui, peut affirmer que son coeur est parfaitement d'accord avec Dieu, soit quant à la communion de ses pensées, soit quant à la haine absolue de tout mal. Aussi peut-il dire au vers. 12 : «Mon pied se tient au chemin uni» Il n'a pas besoin d'y être conduit, comme dans notre Psaume, où l'âme désire être sondée, pour être mise d'accord avec le caractère de Christ tel qu'il est décrit au Ps. 26, et aussi au Ps. 16.

Comment pourrai-je discerner le moindre mouvement de la chair en moi, si tu ne me sondes pas ? N'arrive-t-il pas souvent que ma communion avec toi est troublée sans que je sois capable de voir quelle en est la cause ? Toi seul tu peux me le montrer car «tu es plus grand que mon coeur, et tu connais toutes choses». Tu m'enseigneras ; et c'est ce que Dieu fait toujours quand je m'approche de lui avec un coeur sans fraude qui ne lui cache rien.

Mais il faut encore qu'après m'avoir révélé ce qui serait «une voie de chagrin», lui-même me conduise dans un chemin qui ait toute son approbation, chemin où il n'y ait ni chute, ni faux pas, chemin où Christ soit pleinement glorifié : le chemin où lui-même a pleinement glorifié le Père.

Quel bonheur, quand l'âme en est arrivée là ! Mais il ne nous faut pas supposer qu'elle atteigne définitivement le but ici bas. Les mots : «Sonde-moi et connais mon coeur ; éprouve-moi et connais mes pensées» doivent revenir chaque matin sur mes lèvres, afin que chaque jour je sois gardé de la voie du chagrin et conduit dans la voie qui l'honore.

### **17 - Le TÉMOIGNAGE — Apoc. 3:14**

H. Rossier — Courtes méditations — n°17 ME 1922 p. 153-156

Ceux qui ont compris la pensée de Dieu pour les temps de la fin, ont le privilège de pouvoir réaliser jusqu'au bout ce que le Seigneur attend de ses témoins, car il ne sera pas suscité de témoignage nouveau jusqu'à la venue du Seigneur.

Cette réalisation de la pensée de Dieu et de Christ, nous la trouvons exprimée dans les épîtres à Philadelphie et à Laodicée. Dans la première, il s'agit d'un témoignage collectif très faible, car sa faiblesse coïncide avec la ruine de l'Église professante (Sardes) sortie de la Réformation. Dans la seconde, il s'agit d'un témoignage individuel, le seul qui semble subsister encore quand l'Assemblée responsable est sur le point d'être vomie de la bouche de Christ.

Le témoignage collectif actuel est accompagné de l'aveu public que l'on possède peu de force, mais aussi de la conviction qu'il est notre Boaz («En lui est la force»), Lui qui a le pouvoir absolu d'ouvrir et de fermer. Mais ce témoignage consiste d'abord à ne pas renier le nom de Celui qui dit : Je suis le Saint ; à répondre, par une vraie séparation du monde, au caractère du Seigneur qui est et a toujours été le Saint, séparé pour Dieu de tout mal. Ce témoignage consiste en second lieu à garder la parole du Seigneur, à la garder dans toute son intégrité, comme étant la vérité même, le caractère de Celui qui est la Parole faite chair, révélé entièrement dans les Saintes Écritures.

Il n'est point difficile de réaliser ces choses collectivement, ne serait-on que deux ou trois pour le faire. On trouve dans cette réalisation des liens heureux d'amour entre frères exprimés par le nom de Philadelphie, et découlant du sentiment de l'amour de Christ. Ces liens sont étrangers à ceux qui ne possèdent pas les deux choses que Jésus loue en Philadelphie : Garder sa Parole et ne pas renier son nom. Le sentiment de la ruine pousse en même temps ces âmes à attendre le Seigneur et Celui-ci leur confirme la promesse qu'Il vient bientôt.

Philadelphie ne serait pas Philadelphie, c'est à-dire l'amour fraternel uni à peu de force, si l'on devait s'attendre à voir le nombre des chrétiens, attachés à la Parole et séparés du monde, s'augmenter beaucoup et devenir un puissant témoignage au temps de la fin. Cependant, si le témoignage philadelphien était plus fidèle on pourrait voir, avant l'enlèvement de l'Église, un plus grand nombre d'enfants de Dieu garder «la parole de la patience de Christ» et s'écrier : «Viens ! Amen, viens Seigneur Jésus !»

Le témoignage individuel devient toujours plus pressant à mesure que le temps de la fin approche. Ce témoignage est, à le considérer de près, le même témoignage que Philadelphie a rendu collectivement. Le croyant individuel jouit de la communion avec le Seigneur, mais il a le privilège de faire une connaissance encore plus intime de Christ que Philadelphie ne l'a fait comme assemblée. Il comprend mieux ce qu'est l'Amen (Apoc. 3:14). Ne trouvant plus dans l'Église aucune réalisation de la pensée de Christ, il est rejeté uniquement sur Celui qui est, lui seul, la pleine révélation et le plein accomplissement de toutes les promesses de Dieu relatives au salut, au St-Esprit, à la vie éternelle, à l'héritage. Quand le fidèle serait laissé seul au milieu d'un monde apostat lui manquerait-il rien, s'il a l'Amen ?

Vous direz que la ruine du témoignage de Dieu dans ce monde doit le remplir de découragement ? Non ; car si vous étiez tout seul à avoir «entendu sa voix» (v. 20) un autre témoin resterait encore. Ce témoin, c'est Lui. Même mon témoignage individuel isolé pourrait venir à manquer (bien que je sois certain que le Seigneur ne se laissera jamais sans témoignage, au milieu de la pire apostasie) que lui demeurerait le témoin fidèle. Et de plus, il est le témoin véritable. Il s'est manifesté à Philadelphie comme «le Véritable», pleinement

révélé dans la parole de Dieu qui est la vérité, comme Lui-même est la vérité. Ici, il se manifeste à l'âme individuellement, quand la parole de Dieu est abandonnée, comme Celui dont le témoignage peut être connu par cette même Parole.

Que tu es heureux, pauvre témoin isolé de Laodicée ! ton témoignage, c'est Christ qui le représente, et ce témoignage, tu peux le connaître tout entier dans la Parole, sans qu'il y manque rien ! Es-tu moins puissant, toi, parce que tu es seul ? Non, puisque le Témoin fidèle et véritable est avec toi, qu'il entre chez toi, s'assied à ta table, est en communion avec toi et t'invite à sa communion ! (v. 20).

Nouvelle grâce ! il est encore «le commencement de la création de Dieu». Quand tout ce qui est de l'ancienne création s'est moralement effondré, lui est le commencement de celle de Dieu, d'une nouvelle création basée sur sa résurrection d'entre les morts. Te voilà, pauvre isolé, introduit dans cet ordre de choses tout nouveau, tout spirituel et céleste, peuplé des milliers de myriades dont il est le Chef ! Regrettes-tu la faillite de l'ancienne création ? Cette création disparaîtra entièrement, consumée par le feu inexorable du jugement, elle passera avec un bruit sifflant de tempête. La nouvelle création seule subsistera. Elle a son commencement en Christ, et ce commencement n'aura point de fin à jamais !

### **18 - LE VOIR, LE CONSIDÉRER, FIXER les YEUX sur LUI — Hébr. 2:9 ; 3:1 ; 12:2**

H. Rossier — Courtes méditations — n°18 ME 1922 p. 165-168

Le nom de Jésus que nous rencontrons dans ces trois passages est l'humble nom d'homme de notre Seigneur, celui qu'il a reçu en entrant dans le monde (Luc 1:31), sous lequel il s'est anéanti jusqu'à la mort de la croix, mais devant lequel il faudra que tout genou se ploie, jusqu'à ceux des réprouvés. Pour nous, ce nom de Jésus est un nom d'intimité, jamais de familiarité, même quand «il n'a pas honte de nous appeler ses frères», car ce serait méconnaître étrangement son caractère divin et sa dignité suprême que de l'appeler «notre frère».

Dans le premier de ces passages (2:9) il est dit : «Nous voyons Jésus». Nous n'y sommes pas invités, mais pour nous, le voir est un fait. Nous ne le voyons sans doute pas avec les yeux de la chair, mais avec ceux de l'Esprit et, malgré cela, c'est une vue réelle. Nous le suivons en Esprit, lui que nous avons «vu de nos yeux» ici-bas, — lui qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort — jusque dans les lieux célestes où nous le voyons maintenant couronné de gloire et d'honneur. Nous le verrons plus tard de nos propres yeux, quand il sera venu nous prendre et que nous lui serons semblables ; notre vue actuelle n'en est pas moins une réalité car la foi est la démonstration des choses qu'on ne voit pas.

Il n'est pas dit ici que nous voyions autre chose que lui, alors même que c'est dans le ciel que nous le voyons couronné de gloire et d'honneur. L'apôtre Jean, quand, en esprit, il y monte par la porte ouverte, voit beaucoup de choses, et n'est pas en danger de leur donner une place prépondérante parce qu'elles se concentrent toutes sur l'Agneau qui en est le centre et le point culminant ; mais nous, étant encore sur la terre, nous sommes gardés de toute distraction en n'ayant devant les yeux que Jésus, dans la gloire dont il est couronné. Toute vaine spéculation disparaît devant cette vue. Quand nous serons en réalité là-haut, comme Jean y fut en esprit, rien de ce que nous verrons ne sera capable de détourner nos yeux parfaits de l'objet capital, en donnant aux objets accessoires une valeur qui diminuerait celle de Jésus.

Dans le second passage (3:1) nous sommes invités à considérer Jésus. Considérer un objet, c'est le regarder avec soin sous ses faces diverses, et deux de ces faces, propres à l'épître aux Hébreux, sont présentées à notre attention, afin que nous en connaissions toute la valeur. La première nous montre Jésus comme l'apôtre de notre confession, de notre appel céleste, la seconde comme notre souverain sacrificateur. L'apôtre de l'appel terrestre d'Israël était Moïse, son souverain sacrificateur, Aaron. Ces deux caractères se réunissent en Jésus pour conduire le peuple de Dieu vers la Canaan céleste, à travers le désert de ce monde. Comme apôtre de notre confession, il nous a annoncé «le grand salut», la nouvelle d'une rédemption accomplie qui nous donne le droit d'hériter de la gloire. C'est vers cet héritage qu'il nous conduit. Comme souverain sacrificateur, non seulement il nous a ouvert l'accès au trône de la grâce, dans le sanctuaire, mais il s'occupe à nous secourir en sympathisant à nos infirmités, et il est capable de sauver jusqu'au bout ceux qui s'approchent de Dieu par Lui (7:25). Quand nous le considérons, quelle assurance cela nous donne ! Le salut dont nous devons hériter nous est acquis, l'aide et le secours pour l'atteindre ne peuvent nous manquer, car notre Melchisédec a une sacrificature qui ne se transmet point.

Dans le troisième passage (12:2), il nous est dit : «fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi». Nous sommes souvent accablés par la longueur de l'effort. À mesure que nous avançons, l'arène semble s'étendre à perte de vue. Ne pourrions-nous nous arrêter un instant pour nous distraire de la fatigue, et reprendre la course après nous être restaurés ? Imprudents ! «Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la lice courent tous, mais un seul remporte le prix ? Courez de telle manière que vous le remportiez» (1 Cor. 9:24). Bien d'autres sont autour de vous, témoins des avantages d'une vie de foi, en des promesses non accomplies, en un but non encore atteint. Mais ce n'est pas à ces témoins souvent fautifs, toujours fragiles que nous sommes exhortés à regarder. L'apôtre nous dit de détourner nos regards de tout autre objet pour les fixer sur Jésus seul. A-t-il jamais manqué de patience ? S'est-il jamais arrêté dans sa course ? Non, il l'a poursuivie jusqu'au bout sans aucune défaillance, et il est arrivé au but. «Il est maintenant assis à la droite de Dieu». Rien ne l'a arrêté, ni la contradiction des pécheurs, ni la croix, ni la honte, mais il a atteint le but proposé, la joie qui était devant lui, la joie d'avoir glorifié le Père, d'avoir accompli l'oeuvre de salut, d'avoir acquis son Épouse. Fixez les yeux sur Jésus ! Il est «le chef de la foi» ; il a marché à la tête de nous tous pour atteindre ce but que nous atteindrons à sa suite ; il est le « consommateur de la foi » car jusqu'à aujourd'hui lui seul est parvenu à cette «consommation».

Qu'il nous soit donné à tous de réaliser ces choses ; de voir Jésus par la foi ; de nous exhorter les uns les autres à le considérer, de fixer les yeux sur lui sans les détourner sur d'autres objets. Là est notre bonheur et notre force. Heureux ceux dont la force est en Lui ; ils marcheront de force en force ! Le but est près d'être atteint ; Sion, la montagne de la grâce royale sera bientôt gravie et nous pourrons nous reposer là où Il se repose lui-même en nous attendant !

### **19 - Christ serviteur — Marc 1:14-45**

H. Rossier — Courtes méditations — n°19 ME 1922 p. 177-180

Il n'a fallu rien moins que tout un évangile pour nous décrire la carrière du Seigneur comme serviteur ici-bas et modèle de notre propre service, sans parler de l'éternité qu'il nous faudra pour embrasser son caractère de serviteur dans le ciel. Le passage en tête de ces lignes ne nous donne donc que quelques détails de ce service. Notons-les en passant.

Le mot «aussitôt» qui frappe tous les lecteurs de l'évangile de Marc nous montre le bon serviteur prompt à s'acquitter de sa tâche, n'ayant pas besoin d'un commandement spécial pour l'accomplir, mais connaissant les habitudes de son Maître et ayant les yeux fixés sur lui pour accomplir ses moindres désirs, avant même qu'il ait parlé. Aussitôt une chose terminée, ce serviteur en entreprend une autre. Le mot «aussitôt» indique aussi l'ordre du service. Une maison bien ordonnée a, du matin au soir, une série d'occupations qui se succèdent sans se confondre, n'empiètent pas les unes sur les autres, viennent chacune à son heure, à son moment du jour. Le passage que nous venons de lire illustre admirablement cette vérité.

Aux vers. 34 et 44, comme dans le reste de cet évangile, Jésus défend de dire à personne ce qu'il a fait. Dans les autres évangiles il fait la même défense, mais à la suite de son rejet comme Messie, car il abandonne ses droits à la royauté pour souffrir et mourir. Ici, dès le début, avant d'être rejeté, nous trouvons la même injonction. Un serviteur ne fait pas parler de lui, ni ne fait publier sa renommée.

Détail de toute beauté, nous le voyons dans ce chapitre «entrer et sortir». Service au dedans, service au dehors. Il entre à Capernaüm dans la synagogue ; il en sort pour entrer dans la maison de Pierre ; longtemps avant le jour il sort dans un lieu désert. Ainsi son service s'exerce dans toutes les sphères.

N'est-il pas à la fois intéressant et humiliant pour nous de constater ces choses ? Sommes-nous toujours en éveil pour accomplir, au moindre signe, la volonté du Maître ? Prenons-nous bien garde de ne pas nous faire valoir par les résultats de notre service, d'effacer volontairement notre personnalité pour faire uniquement ressortir la gloire de Celui que nous servons ? Bornons-nous notre activité à un lieu restreint ou l'appliquons-nous au dehors comme au dedans, selon l'occasion qui nous est offerte ? Nous voyons, dans le court espace de temps compris dans ce passage, Jésus parcourir la Galilée, marcher le long de la mer, visiter partout les synagogues, entrer dans une maison particulière, recevoir à la porte ceux qui se présentent, se rendre dans les bourgades, se tenir dans un lieu désert. Dans chacun de ces endroits, il accomplit un service spécial.

Ce service est en premier lieu l'évangile (v. 14-15) et c'est par là que le vrai serviteur commence toujours. Il annonce que, du côté de Dieu, le temps est accompli, que, du côté de l'homme, il faut une oeuvre dans la conscience et dans le cœur : la repentance et la foi.

Un autre caractère de son service, c'est qu'il appelle ses disciples à le suivre. Pour nous, aucun service n'est possible sans cela, mais nous ne pouvons exhorter les autres à faire de même à notre égard ; le Seigneur seul a l'autorité de nous attirer à sa suite. Si nous sommes fidèles, nous aurons le privilège de dire à nos frères, comme Paul, le fidèle serviteur : «Imitez-moi», car il servait le Seigneur avec un cœur non partagé. Suivre Jésus, c'est le prendre pour guide ; sa parole est l'aimant qui attire les disciples. Ils laissent tout pour le suivre. Du moment que les liens ou les occupations les plus légitimes sont un empêchement pour le service, il faut les rompre, car il s'agit ici de le suivre, afin d'obtenir la faveur de chercher les âmes, comme Lui (v. 17).

La journée du serviteur, avons-nous dit, est employée de diverses manières. À Capernaüm, il enseigne un auditoire qui a le nom de connaître l'Éternel et se réunit pour entendre sa Parole. Son enseignement ne consiste pas, comme celui des scribes, en choses apprises qui ne répondent jamais aux besoins des âmes, mais est avec autorité, provenant de Dieu en ligne directe. Il délivre ensuite le démoniaque : il a la même autorité dans ses actes que dans sa doctrine. Jamais l'un ne contredit l'autre. Pouvons-nous dire qu'il en soit de même dans notre service ? Ces choses ne devraient-elles pas toujours être d'accord chez un vrai serviteur ? — Le voici maintenant dans la maison de Pierre et d'André occupé à relever une seule personne, rendue, par la fièvre, inapte au service. Il faut, pour qu'elle puisse reprendre son activité, l'affranchir de ce qui l'entrave. Ce relèvement coûte autant de peine à Jésus que la guérison d'un lépreux et a la même importance à ses yeux.

Dans le court sommeil de la nuit il puise des forces nouvelles pour reprendre sa tâche avant le jour, mais il les puise avant tout, à peine réveillé, dans l'entretien avec son Père. C'est ainsi qu'il connaît le moment propice pour la guérison des foules ou la prédication dans les bourgades (v. 37-38). C'est aussi la prière qui donne la puissance à la prédication. Au milieu de ces scènes si diverses resplendit le motif par excellence de toute l'activité de ce Serviteur sans pareil. Ce motif est l'Amour !

## 20 - S'occuper du mal

H. Rossier — Courtes méditations — n°20 ME 1922 p. 189-193

Le mal peut être envisagé de deux manières : comme le mal en nous, ou comme le mal dans le monde.

Le livre de Job fait le tableau d'un croyant placé devant la question du bien et du mal en lui. En réponse aux accusations de ses amis, lui présentant son épreuve comme un jugement de Dieu sur le mal qu'il a commis, il se défend et conclut selon Élihu : «Moi, je suis net, sans transgression ; je suis pur, et il n'y a pas d'iniquité en moi». En effet, n'avait-il pas dit lui-même : «Jusqu'à ce que j'expire je ne lâcherai pas ma perfection» ? et encore : «Que Dieu me pèse dans la balance de la justice ; il reconnaîtra ma perfection». La conclusion de toute cette histoire de Job, c'est que nous ne connaissons et ne jugeons réellement le mal qui est en nous que lorsque nous nous trouvons en présence de Dieu, c'est-à-dire du bien parfait. Alors nous arrivons à un résultat diamétralement opposé à nos conclusions premières et nous disons : «Voici, je suis une créature de rien... Je mettrai ma main sur ma bouche». «Maintenant mon oeil t'a vu ; c'est pourquoi j'ai horreur de moi et je me repens dans la poussière et dans la cendre» (Job 38:37, 42:6). La lumière de la présence de Dieu nous fait seule prendre en horreur le mal en nous, et nous conduit à une vraie repentance.

Le Ps. 51 fait le tableau d'un croyant obligé de s'occuper du mal en lui pour retrouver la communion avec Dieu qu'il avait perdue par son péché. Il dit : «Je connais mes transgressions et mon péché est continuellement devant moi» (v. 5) ; mais il sait que Dieu ne méprise pas un cœur brisé et humilié. C'est la vraie repentance à la vue du mal. Le croyant trouve alors un Dieu qui, au lieu de lui compter ses transgressions, a usé de grâce envers lui et les a effacées selon la grandeur de ses compassions. Dieu l'amène à avoir le mal, son péché, continuellement devant lui, afin de lui apprendre que Dieu a trouvé, dans le sang de Christ, un moyen de ne plus jamais s'en souvenir.

S'agit-il du mal en dehors de nous, du mal dans lequel le monde est plongé, la question est tout autre, et nous apprenons par maint exemple de quelle manière il faut s'en occuper sans perdre la communion avec le Seigneur.

La première condition pour considérer le mal selon les pensées de Dieu est d'en être entièrement séparé soi-même ; sans cela nous ne pourrions jouir d'un seul moment de bonheur. Le cas de Lot en est un exemple frappant. Lot avait une «âme juste», mais privée de communion avec Dieu parce qu'il avait choisi sa part avec le monde et était allé y habiter. Dans ce milieu il avait continuellement le mal sous les yeux et ne pouvait le chasser de ses pensées. La conséquence était que lui, «le juste Lot, était accablé par la conduite débauchée de ces hommes pervers, car ce juste qui habitait parmi eux, les voyant et les entendant, tourmentait de jour en jour son âme juste, à cause de leurs actions iniques» (2 Pierre 2:7-8). Il ne songeait pas à justifier le mal, bien au contraire ; mais il était sans force et sans ressource contre lui ; il n'avait pas un instant de repos ou de contentement dans son âme. Son affliction d'un mal qu'il voyait incurable était incessante, mais il n'avait aucune possibilité de s'en abstraire pour se nourrir du bien, car il en était incapable, n'ayant pas une bonne conscience devant Dieu. Tout autre était Abraham. Ne s'occupant que du bien et jouissant de la présence de l'Éternel, le mal ne produisait chez lui qu'un désir : l'intercession pour les iniques et les impies. Or le rôle d'intercesseur n'est jamais accompagné de tourment ; nous le remplissons dans l'heureux sentiment des ressources de Dieu pour remédier au mal, mais avec la conviction qu'il arrivera un moment où, pour la gloire de Dieu, le jugement sera inévitable. Le danger que courait son frère n'avait fait que mettre en jeu chez Abraham toute l'énergie de la foi, pour voler à son secours lors de la bataille des rois.

Nous voyons souvent dans les Psaumes les croyants aux prises avec le mal en dehors d'eux, et en face des circonstances les plus propres à les accabler ou même à les désespérer. Leur attitude sera-t-elle, dans ce cas, celle du pauvre Lot ? Rien n'est plus instructif que de l'apprendre par la lecture du Ps. 73. Tant que l'esprit d'Asaph est livré à lui-même pour juger la cause du triomphe du mal dans le monde, tandis que lui, croyant, voit son châtiment revenir chaque matin, il ne peut arriver à résoudre cette énigme. Le moyen de juger le mal sans se laisser abattre, est d'entrer dans le sanctuaire où l'on trouve en Dieu le bien parfait. Alors nous comprenons le

jugement absolu de Dieu sur le mal du dehors, au temps assigné, mais, placés en pleine lumière, nous portons en même temps un jugement complet sur le mal en nous-mêmes, jugement qu'Asaph n'avait jamais porté à ce point jusque-là. Le prophète ne peut désormais montrer aucune dureté dans son jugement du monde, parce qu'il a appris à juger beaucoup plus sévèrement encore le mal dans son propre cœur. Si, comme Asaph, nous entrons dans le lieu saint pour y habiter, nous apprendrons à détester le mal dans le monde, tout en nous détestant nous-mêmes.

Au Ps. 94 le croyant n'assiste pas seulement au spectacle du mal dans le monde ; il est lui-même victime des méchants. Dieu se sert de cette tribulation comme d'un châtement, mais le fidèle ne perd pas pour cela la jouissance de son bonheur (v. 12), car il fait d'autant plus l'expérience des consolations de l'Éternel, comme les délices de son âme. L'apôtre exprime aussi cette pensée en 2 Cor. 1:3-4. Au lieu de faire l'expérience du mal avec Satan, le croyant la fait avec Dieu. La même vérité est exprimée au Psaume 139. Le fidèle a le mal en haine parce qu'il a Dieu seul en vue (v. 21-22), mais Sa présence amène à se juger impitoyablement lui-même, aussi est-il conduit «dans le chemin éternel».

Cependant il peut arriver que le croyant, par manque de vigilance, devienne la proie du Méchant. Si cela arrive, comme David nous en est un exemple, il lui faudra, pour retrouver la lumière de la face de Dieu, remonter péniblement avec les larmes de la repentance, le chemin parcouru, jusqu'à ce qu'il ait rejoint le vrai chemin de Dieu là où il l'avait quitté. Il sera même parfois obligé de remonter pour cela jusqu'au début même de sa carrière.

Une âme qui vit habituellement dans la présence de Dieu et jouit de sa position céleste en Christ, sera toujours capable de discerner le bien et le mal, le bien, pour le faire, le mal, pour en être entièrement séparée. C'est ce dont notre Sauveur bien-aimé nous a donné l'exemple parfait. Il marchait au milieu de tout le mal qui caractérise le monde ennemi de Dieu, sans en être atteint en aucune manière, sinon pour en souffrir. Il en était si séparé qu'il ne prenait pas sur ses lèvres les noms de ceux qui «courageaient après un autre» (Ps. 16). Il marchait tellement au-dessus du mal que sa vie douloureuse nous est présentée comme un chemin de délices. Ces délices, il les trouvait dans «les saints qui sont sur la terre», dans le bel héritage qui lui était dévolu, dans la face de son Dieu, rassasiement de joie pour son âme, dans les plaisirs qu'il avait à sa droite pour toujours. Le sépulcre même et la mort étaient pour lui le chemin de la résurrection et de la vie !

## **21 - Abraham et Lot**

H. Rossier — Courtes méditations — n°21 ME 1922 p. 213-215

Il est très instructif de comparer les croyants entre eux : Lot avec Abraham, Jonathan avec David, etc. On voit d'un côté où conduit un cœur partagé, malgré les traits divins qu'il lui est donné de reproduire, de l'autre, où conduit un cœur parfait avec Dieu. Jonathan est un exemple de l'énergie d'une foi personnelle, et d'un amour entièrement désintéressé pour David, l'oint de l'Éternel. Ces vertus se développent merveilleusement, même dans un milieu où l'homme de foi se trouve associé à une profession religieuse correcte, mais à laquelle le vrai nerf manque absolument. Du moment que David était rejeté, Jonathan aurait dû faire un pas de plus ; il fallait abandonner tout le système professant pour se joindre au vrai roi. C'est là que ce cœur, si sympathique, mis à l'épreuve, manque d'énergie morale, et il en subit les tristes conséquences.

Lot est un caractère bien moindre que celui de Jonathan, car sa foi manque d'énergie personnelle. Il ne commence pas bien, car il marche avec Abraham, c'est-à-dire par la foi d'Abraham. L'énergie d'Abraham lui suffit. Il est le juste Lot et cela le caractérise comme homme de foi, mais c'est tout. La justice pratique personnelle dans nos voies ne suffit pas. Il faut l'énergie de la foi ; il faut que le cœur ait un seul objet ; il faut la séparation du monde ; sinon le monde nous submergera. Mais ce qui caractérise surtout Lot en mal, c'est qu'il choisit. Placé, sans énergie spirituelle devant les choses du monde, il «lève les yeux» et choisit. Il choisit sans aucune hésitation. Plus tard, hélas ! il montre la plus grande hésitation quand il s'agit de quitter ces choses.

Abraham ne choisit pas ; il abandonne. Il abandonne d'autant plus volontiers que, lors de son séjour en Égypte, il avait dû apprendre, par la perte de la communion avec Dieu, ce que c'était que de suivre sa propre pensée pour sortir de l'épreuve, quelque plausibles que fussent d'ailleurs ses motifs.

Lot lève les yeux et choisit les choses belles qui attirent ses regards ; des choses, direz-vous, établies comme un jardin d'Eden par la bonne providence de Dieu. Où était donc le mal ? Il était, a dit un frère, en ce que Satan avait planté Sodome au milieu du jardin de l'Éternel. Or c'est fatalement vers Sodome que la marche de Lot l'entraîne. Il a cherché dans ces choses la satisfaction de ses désirs ; il y trouve les plus épouvantables tribulations, comme unique conséquence de son infidélité.

J'ai dit : Abraham abandonne. Il le fait pour Dieu, mais Dieu ne veut pas rester son débiteur. Il dit : « Lève tes yeux ». Quand c'est Dieu qui nous le dit, et non pas notre cœur, nous pouvons les lever sans crainte. Abraham lève les yeux sur l'étendue et les détails de l'héritage que Dieu veut lui donner ; il se promène de long en large dans ce bon pays qu'il ne possède qu'en espérance, mais cela suffit à sa foi. Le résultat de cette jouissance est qu'il adore l'Éternel qui lui a tout promis et lui donne l'assurance de ces choses. C'est l'autel permanent d'Hébron, l'autel du lieu où Abraham habite.

Au reste l'on peut dire que, depuis l'appel de Dieu, Abraham était coutumier de l'abandon, mais, à mesure qu'il avance dans le chemin, il apprend à abandonner mieux et davantage, même jusqu'à tout son espoir d'avenir, dans la personne d'Isaac, son fils bien-aimé.

Le résultat du choix de Lot est déplorable pour lui. Quant à son cœur, tout ce qu'il peut faire, c'est de «tourmenter son âme juste» ; ce n'est ni la paix, ni la communion, ni la puissance, ni la joie. Quant à son intelligence, il ignore comment Dieu estime le monde et le jugement qu'il prononce contre lui. Quant à sa foi, il craint le danger, là où est pour lui le salut, et manque absolument d'assurance. Quant à son témoignage, il le perd entièrement, se voit repris par le monde et un objet de risée pour ses gendres. Quant à sa marche elle se termine par un effondrement.

Quelle différence d'avec Abraham ! Près de Dieu sur la montagne, jouissant des choses à venir, adorateur plein de paix, intercesseur, ami de Dieu, dépositaire de ses révélations et de ses secrets quant à l'héritage (ch. 13), quant au jugement du monde (ch. 18) et au-dessus de tout quant à l'héritier lui-même, qu'Abraham finit par posséder comme sa part à jamais ! Outre cela, Abraham est victorieux, délivre son frère, refuse les dons du monde après avoir abandonné le monde (14:23). Enfin nous voyons chez lui les traits multiples de la foi qui obéit, s'attache à la parole de Dieu, vit dans sa dépendance, nous rend étrangers dans le monde, espère, persévère, renonce, combat victorieusement, justifie, réalise la mort, saisit la résurrection, et fait toutes ces choses, parce qu'elle s'attache à Christ et aux choses invisibles !

## **22 - La MONDANITÉ — Philippiens 3:17-21**

H. Rossier — Courtes méditations — n°22 ME 1922 p. 225-228

Les deux grands écueils de la profession chrétienne sont le légalisme et la mondanité, deux choses par lesquelles Satan empêche les âmes non converties de trouver le salut par Christ, et détruit tout progrès spirituel chez les âmes qui le connaissent. Ces deux écueils sont d'autant plus dangereux qu'ils se lient à la profession du christianisme et ne sont pas le partage des incrédules. Ils n'est pas dit de ces derniers qu'ils marchent (v. 18), tandis que cela nous est dit des professants. Rencontrer Jésus sur le chemin de Damas avait mis fin à la religion légale de Saul de Tarse ; il avait trouvé que désormais il ne pouvait avoir aucune confiance dans la chair. Faire la

connaissance de Christ dans la gloire avait coupé court chez lui à toute mondanité possible, car le Seigneur lui annonçait par Ananias «combien il devait souffrir pour son nom» (Actes 9:16).

Le commencement du chapitre dont nous avons lu quelques versets nous parle du légalisme par lequel les judaïsants cherchaient à remettre les chrétiens sur le pied d'hommes dans la chair vis-à-vis de Dieu. Ils insistaient auprès d'eux sur la circoncision. Ce piège a sans doute changé de forme, mais le légalisme n'en est pas moins la caractéristique de la chrétienté actuelle. À cette tendance le christianisme professant n'a pas de remède, mais l'apôtre met les vrais croyants en garde contre une telle religion. Nous sommes à l'Assemblée, mais tel était, déjà alors, le commencement du mal qui plus tard a tout envahi dans la chrétienté : une profession chrétienne, entièrement étrangère à la vie de Dieu. Ces gens, portant le nom de Christ, étaient pour l'apôtre un sujet de déception et de larmes amères. Ils étaient ennemis de la croix du Christ dans leur marche, non pas peut-être dans la profession qu'ils faisaient du christianisme, mais ils marchaient de manière à montrer qu'ils n'avaient aucun intérêt céleste. C'est une chose à remarquer dans les jours que nous traversons. Le christianisme professant ignore Christ dans la gloire tout en parlant de la croix, tandis que, pour le chrétien, ces deux choses, la croix et la gloire, sont inséparables comme l'apôtre va le montrer. Si nous n'avons pas la croix, c'est-à-dire les souffrances pour Christ pendant notre vie sur la terre, nous serons privés de la gloire céleste, et cette absence de souffrances «a pour fin la perdition». Les souffrances, la mort journalière ici-bas, ne faisaient pas l'affaire des hommes dont parlait l'apôtre ; toute leur activité avait, au contraire, pour but de les éviter. Ils les haïssaient, quand l'apôtre, lui, recherchait «la communion des souffrances de Christ», parce qu'elles étaient le chemin de la gloire. Malgré leur profession ils n'avaient pas la croix pour point de départ ; ils lui avaient tourné le dos, puisque leur fin était la perdition, l'opposé de la gloire. Tout au contraire, le chrétien «attend du ciel le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur» pour le libérer de ce qui est mortel en le revêtant d'un corps de gloire semblable au sien. L'attendons-nous ainsi ? Oui, si nous portons la croix. Sans elle, comment pourrions-nous parler de la délivrance de nos corps, du salut final ? Le Dieu de ces hommes était leur ventre, siège des jouissances matérielles, centre d'une vie facile et sans épreuves, dans laquelle la chair trouve à se satisfaire. Tel était «leur Dieu», celui dont ils professaient le culte. Ces hommes n'avaient aucun intérêt pour les choses divines et ne pouvaient les comprendre ; le Dieu du chrétien, le Seigneur Jésus-Christ, était un étranger pour eux, quand même ils portaient son nom.

«Leur gloire est dans leur honte» : ils se glorifient de ce qui est honteux aux yeux de Dieu, que ce soit la fortune, les ambitions, les passions ou les souillures de ce siècle mauvais, dont la croix de Christ nous a retirés. «Leurs pensées sont aux choses terrestres» : Toutes les relations du chrétien sont dans le ciel ; c'est là que sont établis et conservés ses droits de bourgeoisie ; c'est de là qu'il attend le Seigneur Jésus pour être retiré du milieu de ces choses auxquelles ils n'appartient plus et qu'il traverse comme un étranger. La gloire du chrétien n'est pas dans la satisfaction de son corps, qu'il considère comme un corps d'abaissement, jusqu'à ce qu'il soit transformé en la conformité du corps glorieux de son Sauveur. Il ne peut prétendre à la conformité avec le Seigneur ici-bas ; mais il l'atteindra à sa venue. En attendant, il peut être transformé moralement de gloire en gloire à son image et c'est le précieux privilège de ceux qui le contemplent maintenant à face découverte avant de lui être rendus semblables dans la gloire. Certes l'apôtre était bien loin d'envier ces heureux du monde, car nous le voyons pleurer sur eux. Pour lui, le ciel possédait de telles attractions qu'il ne faisait qu'une chose : «courir droit au but». Et si l'attache du corps était une entrave, une charge, une source de gémissement souvent (2 Cor. 5:4), il était soutenu par une espérance que partage tout chrétien fidèle : la venue du Seigneur pour transformer notre corps vil en la conformité du corps de Sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses !

### 23 - La Délivrance — Psaume 107

H. Rossier — Courtes méditations — n°23 ME 1922 p. 237-240

J'ai souvent médité ce magnifique Psaume au point de vue de son application prophétique, mais je désire le considérer aujourd'hui dans son adaptation aux vérités de l'Évangile, aspect qui n'est pas moins précieux que le premier.

«Célébrez l'Éternel ! car il est bon ; car sa bonté demeure à toujours». C'est ainsi que ce Psaume commence. Nous touchons ici à l'illusion des hommes au sujet du caractère de Dieu : ils parlent beaucoup du «bon Dieu», mais Dieu n'est pas «le bon Dieu» qu'ils pensent ; il est un Dieu juste qui ne peut pas supporter le péché. Il n'y a que les rachetés qui puissent célébrer sa bonté : «Que les rachetés de l'Éternel le disent», parce que cette bonté s'est montrée dans leur rachat, dans leur délivrance du joug de Satan : «ceux qu'il a rachetés de la main de l'opresseur» — et dans leur rassemblement : «il les a rassemblés des pays, du levant et du couchant, du nord et de la mer». Ces trois preuves de la bonté de Dieu ne devraient pas être séparées : Dieu nous rachète et nous délivre pour nous rassembler. Ne pas connaître le rassemblement des rachetés, ou plutôt ne pas l'estimer, c'est ne connaître qu'imparfaitement la bonté de Dieu.

Depuis le v. 4 de ce Psaume, nous trouvons la condition dans laquelle se trouvent les pécheurs avant leur délivrance ; depuis le v. 33 les circonstances qui font suite à cette dernière. La considération de ces choses est très instructive pour nos âmes.

L'état de ceux qui ne sont pas rachetés peut être envisagé à quatre points de vue : Ils sont dans le désert (v. 4-9), en prison (v. 10-16), malades et mourants (v. 17-22) et dans la tourmente (v. 22-23). Tel est l'état de l'homme .

1° Quand une âme que Dieu cherche est réveillée, elle a la conscience de sa solitude. La société des hommes ne lui apporte rien ; aucun d'entre eux ne songe à lui venir en aide ; pas de ressources dans ce chemin désert ; pas de ville pour y habiter, pas de repos dans la société de ses semblables. Puis vient la soif, la faim, la défaillance et pas de secours. C'est la description de l'âme déjà réveillée — car les morts ne sentent ni faim, ni soif — réveillée au sentiment de ses besoins. Mais bientôt le malaise se change en angoisse, l'angoisse en détresse ; alors on «crie à l'Éternel». Il faut en arriver là pour trouver la délivrance. Dieu a tout dirigé dans ce but ; la réponse ne se fait pas attendre : «Il les délivra de leurs angoisses». Dans les vers. 7-9 il répond exactement, absolument, surabondamment, aux besoins de l'âme éprouvée dans le désert. Le chemin solitaire se change en un chemin droit qui conduit à un but certain ; le désert, en ville habitable ; l'âme altérée est rassasiée, l'âme affamée remplie de biens. Elle célèbre Dieu pour sa bonté et ses merveilles. Les louanges découlent nécessairement de la connaissance de la grâce.

2° L'âme est environnée de ténèbres ; la mort jette son ombre sur toutes choses ; l'esclavage de Satan se fait sentir dans son horreur. L'âme a conscience que telle est la suite de sa rébellion contre les paroles de Dieu et du mépris avec lequel elle a repoussé ses conseils de grâce. Pauvre captive, ayant le sentiment de son état, elle cherche à en sortir et ne le peut pas ; aucune lumière : elle est loin de Dieu ; elle essaye de marcher, l'obscurité et ses fers l'en empêchent ; elle trébuche et il n'y a pas de secours. L'horreur d'une

telle position est mille fois aggravée du fait que, dans ce Psaume, l'âme sent son état et voudrait y échapper, tandis qu'un indifférent ne le sent qu'imparfaitement et est moins accablé par son malheur. La détresse produit le cri et le cri trouve une réponse complète. L'âme est amenée à la lumière ; les liens sont rompus, les portes d'airain, brisées par la victoire de Christ et par sa résurrection ; les barres de fer, mises en pièces ; tous les moyens de réduire sa proie à une captivité nouvelle sont désormais enlevés à l'Ennemi.

3° Voici la maladie qui assaille le pécheur et il touche déjà aux portes de la mort. La mort ! ses iniquités l'ont amené là ! C'est bien plus terrible encore que «l'ombre de la mort» du v. 10. Se trouver avec ses péchés en face de la mort ! On crie ; Dieu délivre ! Sa Parole suffit pour faire connaître une entière délivrance (v. 20). Combien de conversions opérées dans ces circonstances et par ce moyen ! Ceux-là aiment à raconter «les oeuvres» par lesquelles ils ont été délivrés et leur joie s'exhale en louanges !

4° Voici enfin l'heure de la tourmente et du désastre. L'homme a pensé l'affronter par sa sagesse, en éviter les dangers ; il croit avoir construit son navire de manière à dominer les flots agités. La tempête arrive et «toute sa sagesse est réduite à néant» (v. 27). Le jugement est là, pire que la mort elle-même ; «ils montent aux cieux, ils descendent aux abîmes» ; l'épouvante les saisit ; «leur âme se fond de détresse».

Il y a gradation dans ces quatre cas : l'âme défaille dans le désert, est humiliée dans la prison, a en horreur, devant la mort, tout ce qui la ramène au sentiment de l'existence ; est fondue enfin devant le jugement. Ce malheureux crie ; il est entendu ; le jugement est arrêté ; l'âme est amenée au port désiré, elle a trouvé Dieu comme «le Dieu de bonté». Elle le célèbre, comme nous l'avons vu au commencement, dans «la congrégation du peuple». La jouissance de la délivrance et les louanges ne sont complètes que lorsque l'oeuvre de la rédemption nous a amenés à la communion des saints dans l'assemblée.

Les vers. 33 à 43 nous présentent les circonstances à travers lesquelles les rachetés peuvent être appelés à passer. La paix, la joie, le fruit béni, les richesses spirituelles sont là. On ne manque de rien quand on a trouvé la délivrance. Mais voici que surgissent les jours d'épreuve. Les saints sont abaissés, humiliés, méprisés, réduits à un petit nombre. Il faut toute une oeuvre de Dieu envers nous, après la délivrance, pour nous apprendre ce que nous sommes et que Dieu ne peut faire aucun cas de nous. Alors, quand nous sommes arrivés à cette conviction, Dieu nous relève et nous affermit. C'est un sujet de joie pour le coeur renouvelé, et le moyen de réduire au silence toute iniquité dans notre conduite. L'homme sage comprend que ce sont «les bontés de l'Éternel» qui ont fait ces choses !

## 24 - La PAROLE

H. Rossier — Courtes méditations — n°24 ME 1922 p. 249-254

Plus je considère ce sujet, plus je découvre que la Parole doit jouer un rôle non seulement prépondérant, mais unique et absolu dans la vie du chrétien. À mesure que nous approchons de l'éclosion dernière du mal, de l'Antichristianisme avec l'apostasie et toutes les formes d'idolâtrie qui le caractériseront, il est urgent que le chrétien fidèle se tienne strictement à la Parole. Elle est la ceinture de sauvetage qui nous permet de nager sans enfoncer contre le courant des eaux effrayantes de l'incrédulité.

La chrétienté a traversé deux grandes époques dans lesquelles le rôle de la Parole a été remis en mémoire. Nous ne parlons pas du moment qui ne dépassa pas la vie du dernier apôtre, où la grâce et la vérité venues par Jésus-Christ, furent pleinement établies, et définitivement révélées par les Saintes Écritures et exercèrent une influence puissante, quoique momentanée, sur le coeur et la conscience de l'Église. À cette révélation première et immuable, il ne restait rien à ajouter ; elle n'était susceptible d'aucun développement subséquent. Cette Parole qui «demeure éternellement» est restée dès lors complète, inaltérable, et c'est à sa manifestation initiale que tout chrétien doit et devra recourir jusqu'au bout.

L'autorité de la Parole fut pleinement reconnue du temps des apôtres qui furent les instruments pour la compléter, mais, de leur vivant même les symptômes du déclin se faisaient déjà sentir : ce dernier ne fut complet que du jour où le dernier apôtre eût été retiré de la scène. Dès lors la Parole a subi des éclipses prolongées. La première a duré dès les premiers siècles du christianisme jusqu'à la Réformation. Pendant cette longue période, toutes les vérités qu'elle contient furent graduellement submergées ou altérées par l'effort de Satan pour en soustraire aux âmes la bienfaisante influence. Les fidèles ne réagirent qu'en petit nombre contre le courant et furent persécutés ou mis à mort. C'est alors que les Écritures miraculeusement remises en lumière créèrent pour ainsi dire la Réformation et purent être placées dans toutes les mains pour éclairer les âmes.

Nous avons dans l'Ancien Testament l'exemple d'une révolution semblable. Au commencement du règne de Josias (2 Rois 22), la parole de la loi était ensevelie et les ténèbres seules du lieu très saint la conservaient ignorée à côté de l'arche. Même le souverain sacrificateur n'en connaissait pas l'existence. Comme plus tard à la Réformation, elle fut retrouvée là où, suivant l'ordre de Deut. 32:26, elle devait être conservée. Elle-même n'avait subi aucune altération, mais personne ne la connaissait en ce temps-là. Cette Parole condamnait le peuple : aussitôt que le roi la lut, il déchira ses vêtements, pleura et s'humilia. Pour lui, la seule chose à faire était d'abolir l'idolâtrie (2 Rois 23) qui s'étalait avec impudence jusque dans le temple de Dieu, et d'en revenir à la vérité première, à la Pâque, mémorial de la délivrance d'Égypte. De même à la Réformation, la Parole retrouvée produisit immédiatement son fruit, c'est-à-dire le reniement de l'idolâtrie romaine et la proclamation du salut gratuit par la foi, salut qui, comme la Pâque, mettait le peuple à l'abri du jugement et le justifiait aux yeux de Dieu.

La seconde éclipse dura depuis la Réformation jusqu'au début du siècle dernier. La ruine de ce qui venait d'être rétabli d'une manière si éclatante s'accrut de plus en plus. Un «état de mort, avec le nom de vivre» remplaça le zèle du début. Le mélange des croyants avec le monde fut à peine limité, en sorte qu'à part quelques remarquables exceptions, il était difficile de distinguer dans la chrétienté professante ce qui était de Dieu ou ne l'était pas. C'est alors que se produisit un réveil comparable à celui dont nous parle le chap. 8 du livre de Néhémie. Comme jadis, la nécessité de rebâtir la muraille s'imposa au faible Résidu de Juda auquel Dieu ouvrait de nouveau la terre promise ; la séparation du monde devint, dans ce second réveil, la première nécessité pour toute âme fidèle. Dès que, sous Néhémie, la muraille fut rebâtie, la Parole acquit pour le peuple une autorité toute nouvelle. Ce ne fut pas, comme sous Josias, la Parole retrouvée, mais la Parole ouverte (v. 5) par l'Esprit de Dieu, la Parole expliquée par ce même Esprit, lue distinctement devant tous, en sorte de la faire comprendre. Le résultat fut la répudiation de toute alliance avec le monde (Néh. 9) et la fête des tabernacles. De même le réveil dont nous parlons n'eut plus pour sujet, comme à la Réformation, l'abolition de l'idolâtrie romaine et la justification par la foi, mais la séparation du monde dans le témoignage public et la vie privée des chrétiens. Les résultats ne se firent pas attendre. Comme pour le résidu de Juda, lors de la fête des tabernacles, toutes les vérités de la Parole furent remises en lumière, comme étant les choses enseignées dès le commencement du christianisme. Il y eut, comme jadis, une expression remarquable de la joie et de la liberté du peuple de Dieu, et la connaissance (selon le type du huitième jour de la fête) des bienfaits de la résurrection de Christ et du don du Saint Esprit ; la connaissance de l'Église formée à la Pentecôte, par ce même Esprit envoyé du ciel, en un seul corps ici-bas ; celle des divers ministères donnés par Jésus-Christ à son Église et libres de s'exercer ; les privilèges célestes révélés aux chrétiens ; la joie du culte en Esprit et en vérité, retrouvée ; enfin la prédication de l'Évangile en dehors de toute restriction ecclésiastique.

Ce régime est celui sous lequel l'Assemblée de Christ se trouve maintenant. La vérité, toute la vérité de la Parole est remise en lumière dans ses grands traits, sans infirmer en rien les vérités du salut individuel révélées à la Réformation. Mais il ne faut pas oublier, et c'est un sujet de douleur et d'humiliation, que ce Réveil a failli comme la Réformation et comme tout ce qui a été confié à la

responsabilité de l'homme ; cependant les vérités qu'il a apportées demeurent, comme celles que la Réformation avait introduites, et il n'y en aura pas de nouvelles jusqu'à la venue du Seigneur.

Il est néanmoins certain qu'aujourd'hui les chrétiens ne sont pas mis à l'épreuve par la vérité du salut par la foi, car la profession chrétienne s'en est saisie, et chacun, dans le Protestantisme, proclame y croire. Ce sont les vérités remises en lumière en dernier lieu qui mettent les âmes à l'épreuve et les séparent du monde. Or c'est précisément cette séparation qui empêche un si grand nombre de chrétiens de reconnaître ces vérités et même ils les admettraient volontiers si leur conscience n'y voyait la nécessité de les mettre en pratique, selon cette parole : «Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur», et celle de «la réunion en un de tous les enfants de Dieu dispersés». Certainement le sentiment de cette obligation pousse seul un si grand nombre de chrétiens à se constituer en adversaires de ces vérités.

Pour ceux qui les maintiennent et combattent pour elles, la question solennelle se pose maintenant : Jusqu'à quel point exercent-elles une influence absolue et essentielle sur notre vie chrétienne ? Avons-nous compris et réalisé quel est le caractère du monde aux yeux de Dieu ? Savons-nous que, depuis la croix, Satan est devenu «le prince de ce monde» ou bien, nous bornons-nous à le dire ? Veillons-nous soigneusement à ce que l'Ennemi ne s'empare pas de nos coeurs par toutes les convoitises «qui sont dans le monde» ? Avons-nous compris que notre place doit être avec Christ «hors du camp» ? Avons-nous réalisé que le caractère du corps de Christ est d'être, comme la muraille de Jérusalem, exclusif de tout élément étranger ? qu'il y a «un seul corps» et non plusieurs corps de Christ ? que notre appel est céleste, et que nous entrerons en possession de notre héritage à la venue du Seigneur ? Je n'énumère pas toutes les choses que l'Esprit de Dieu a remises en lumière pour ces derniers temps ; je pose seulement cette question : Si nous connaissons ces vérités, qu'en faisons-nous ? Comme toute vérité de Dieu, elles réclament une obéissance implicite. Si nous ne possédions qu'une révélation, altérée par ceux qui nous l'ont transmise, l'on comprendrait que les chrétiens n'y obéissent qu'en partie, mais il n'en est point ainsi. Le Chap. 3 de la première épître aux Corinthiens nous montre que chaque mot de cette révélation nous est donné par inspiration, en sorte qu'il n'y a aucune excuse quelconque au moindre acte de désobéissance à son égard. Cette obéissance implicite est du reste le secret de notre force et la source de tous nos progrès. Si nous n'obéissons pas à une première vérité, quelle qu'elle soit, que Dieu nous présente dans sa Parole, jamais Il ne nous en confiera une seconde. De là le pauvre bagage, l'attitude stationnaire de tant de chrétiens. En vérité, l'on peut dire que ce qui crée essentiellement la différence entre les chrétiens de nos jours, c'est le plus ou moins d'obéissance à la Parole, à toute parole sortie de la bouche de Dieu. Oui, l'obéissance à la Parole forme la base même de toute notre vie chrétienne !

### **25 - Le Chrétien charnel — 1 Cor. 3:1-6**

H. Rossier — Courtes méditations — n°25 ME 1922 p. 277-281

Notre Méditation précédente signalait l'écueil principal de la vie chrétienne. Il consiste en ce que la Parole n'a pas dans notre coeur la place qu'elle devrait avoir. Cela ne signifie point qu'elle ne soit pas connue : jamais peut-être les âmes n'ont été mises en contact avec elle plus qu'aujourd'hui, mais elle n'exerce pas sur la conscience des chrétiens une influence incontestable et toute-puissante. Il n'en est jamais autrement quand les chrétiens sont charnels et cela ressort d'une manière très frappante de la première épître aux Corinthiens. Pourquoi donc l'apôtre accuse-t-il ses chers enfants dans la foi d'être «charnels», d'être «de petits enfants en Christ», de ne pouvoir «supporter la nourriture solide», d'être «des hommes» ? Ce n'est pas qu'ils ne connussent pas la parole de Dieu, mais, la connaissant, ils ne la mettaient pas en pratique. «Ne savez-vous pas ?» leur répète-t-il neuf fois dans les premiers chapitres de cette épître. Ce n'était donc pas la connaissance de la Parole qui leur manquait, mais ils ne faisaient pas usage de cette connaissance pour régler leur marche sur elle. Toutes les fautes que l'apôtre leur signalait quant à leur conduite dans l'assemblée de Dieu dépendaient de ce manque de conscience dans la manière dont ils se servaient de la Parole.

Leur principale faute (car il y en avait d'autres) était l'importance qu'ils donnaient à l'homme. Ils ne «manquaient d'aucun don de grâce» ; ils avaient été «enrichis en toute parole et toute connaissance», ils possédaient «la pensée de Christ» (1:5, 7 ; 2:16), mais ils étaient charnels !

Pourtant Dieu les avait choisis hors du monde et de ses prétentions : il n'y avait parmi eux, selon la chair, ni beaucoup de sages, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles ; ils faisaient plutôt partie des choses faibles, viles et méprisées du monde, de celles même qui ne sont pas, car Dieu voulait ôter à la chair tout prétexte pour se faire valoir ou s'enorgueillir. Qu'est-ce donc que la chair, si malgré cela, ils étaient enflés d'orgueil, et à ce point aveuglés, qu'ils supportaient parmi eux des péchés répudiés même par le paganisme ?

Le fait que toutes les grâces reçues ne les avaient pas amenés à un jugement foncier de l'homme, les faisait donner à ce dernier une place parmi eux, que Dieu lui refuse absolument. L'un se disait disciple de Paul, l'autre d'Apollon, l'autre de Pierre ; d'autres considéraient même Christ homme comme un chef d'école : de là les discussions, les divisions, les sectes, les disputes, au mépris de l'unité du corps de Christ. Au lieu d'être des saints, ils étaient des hommes, par conséquent «charnels, et marchant à la manière des hommes» (3:3, 4). Dans ce chemin aucun progrès spirituel n'est possible : la «nourriture solide» n'était pas faite pour eux ; l'apôtre devait les nourrir de lait, c'est-à-dire des premiers éléments de la foi, d'un Christ mort et ressuscité qui avait mis fin, sur la croix, à l'homme dans la chair. De là sa description de l'Évangile au chap. 15:1, où il est obligé de leur faire savoir les vérités les plus élémentaires du christianisme.

Cette tendance charnelle engendrait l'orgueil, le désir de se produire, l'absence de jugement dans les choses de Dieu et de discernement dans les choses du monde.

Il est à remarquer que les Corinthiens furent amenés au jugement d'eux-mêmes et à une repentance selon Dieu par les exhortations de l'apôtre, et purent recevoir dans la seconde épître des lumières qui donnèrent un caractère céleste à leur foi ; mais pourrait-on en dire autant des chrétiens actuels ? N'offrent-ils pas un spectacle des plus affligeants, sans parler du mépris des obligations que la parole de Dieu nous impose ? Cette place donnée à l'homme ne caractérise-t-elle pas aujourd'hui l'ensemble du témoignage chrétien ? Il va sans dire que je ne parle pas de ceux qui, ne connaissant pas Dieu et, ne possédant pas sa vie, ne peuvent avoir que l'homme devant les yeux. Ceux dont je parle sont de vrais croyants ; ils ne forment pas même une classe de croyants, mais constituent ici-bas, aux yeux de Dieu, le corps de Christ. Or je demande si notre manière de penser, de faire un choix parmi les hommes que Dieu envoie pour le bien de son peuple ici-bas, diffère de celle des Corinthiens. Un chrétien disait que les croyants qui se choisissent un homme pour les conduire, sont pareils à des enfants indisciplinés que leur père, à son départ, laisserait libres de choisir eux-mêmes leur précepteur. Ils choisiraient naturellement celui qui conviendrait le mieux à leurs goûts et s'opposerait le moins à leurs travers : Combien cet homme officiel serait différent de celui que le père aurait choisi !

Admettons que cet homme soit éminent par sa piété, son dévouement, son éloquence, son désintéressement ; plaçons-le même au plus haut degré de l'échelle morale, ce choix est-il aujourd'hui plus approuvé de Dieu qu'il ne l'était du temps des Corinthiens ? Certes, bien moins encore, car où sont aujourd'hui les Paul, les Apollon, les Céphas pour remplir ces fonctions ? Nous ne parlons pas de ceux qui disent encore aujourd'hui : Pour moi je suis de Christ ; je m'en tiens au sermon sur la montagne comme à l'exposé le plus parfait de la vie chrétienne !



N'est-ce pas de cet esprit charnel que sont sorties toutes les soi-disantes églises qui se partagent la chrétienté professante ?

Une chose me frappe quant à l'état charnel de beaucoup de chrétiens : Ils accordent à l'homme leur confiance suivant l'opinion qu'ils se font de sa piété. Consulter la Parole sur ce que sont les dons de l'Esprit et sur les caractères qu'ils doivent revêtir pour l'édification du corps de Christ, n'aborde pas même leur pensée. Aussi qu'arrive-t-il ? Ces chrétiens n'ont aucun égard aux dons que le Seigneur envoie à son Assemblée et ainsi la bénédiction qui leur était destinée est perdue pour eux. Cette manière charnelle de considérer les dons a un résultat presque invariable sur les dons eux-mêmes, quand on les rencontre dans les organisations humaines. L'homme, exalté par ceux qui l'ont choisi, conscient de l'importance que ce choix lui donne, s'estime lui-même et travaille à devenir un centre d'attrait pour les âmes. De cette manière un très grand mal est produit. Les âmes sont soustraites à la dépendance immédiate de la Parole qui serait leur guide, et exemptées de l'obéissance à cette même Parole qui les sortirait de toute attache et milieu antiscrituraires. Elles suivent l'homme, défendent l'homme, partagent les opinions de l'homme. Si vous leur prouvez que l'homme qu'elles ont choisi s'écarte, dans ses enseignements, de la parole de Dieu, elles défendront son enseignement à la face même de la Parole écrite.

L'apôtre s'élevait de toute son autorité apostolique contre cette tendance sectaire. Après la première épître aux Corinthiens, rien n'est plus instructif sous ce rapport que le premier chapitre de l'épître aux Galates. Tout ce qui est de l'homme y est mis de côté comme absolument incompatible avec le ministère chrétien. Cela veut-il dire que les fidèles ne doivent pas se souvenir de leurs conducteurs qui leur ont annoncé la parole de Dieu et imiter leur foi en considérant l'issue de leur conduite ? ou qu'ils ne soient pas appelés à suivre le modèle que ces hommes de Dieu ont mis sous leurs yeux par leur fidélité à la parole divine ? (Phil. 3:17). Certes pas ! mais, quant à l'importance qu'on voulait leur donner, l'apôtre dit : «Ni celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose ; mais Dieu qui donne l'accroissement» (1 Cor. 3:7). Et, quant à la récompense de son propre travail il l'attend de Dieu seul dont il est collaborateur (1 Cor. 3:8-9).

## **26 - Ce qui nous SÉPARE du MONDE**

H. Rossier — Courtes méditations — n°26 ME 1922 p. 289-293

Le monde est un vaste système, inauguré par la convoitise du premier homme, lorsqu'il fut tenté par Satan dans le jardin d'Éden. Cette convoitise amena l'homme à désobéir à Dieu, péché qui l'exclut désormais de Sa présence. L'homme est dès lors esclave de Satan et du péché, et toutes les choses qui sont dans le monde sont devenues pour lui un attrait et un objet de convoitise.

Cependant, au début, malgré le péché et la convoitise, le monde n'était pas encore organisé comme système. Il le devint partiellement, lorsque Caïn bâtit la ville d'Hénoch (Gen. 4:17-22) et y installa tout ce qui peut rendre le monde agréable à l'homme séparé de Dieu. Ce système s'est ensuite étendu de plus en plus, pour arriver à son apogée lorsque le monde, conduit par Satan, eut rejeté le Fils de Dieu qui lui était envoyé comme Sauveur. Dès lors, Dieu étant publiquement banni du monde, Satan acquit son titre incontestable de «prince du monde».

Désormais ce système, avec les principes qui le font agir, avec tous les objets qu'il contient et avec les hommes qui recherchent ces objets, est appelé le monde.

Le monde peut revêtir des aspects divers. Il peut être le monde religieux, le monde politique, le monde industriel ou artistique, le monde des plaisirs, etc., il conserve toujours ce trait dominant : il est le monde de Satan ; il est, comme son prince, l'ennemi de Dieu, du moment qu'il a rejeté et crucifié le Fils de Dieu qui lui était envoyé comme Sauveur.

Au milieu de cet état de choses, Dieu, dans sa grâce, s'est acquis par l'oeuvre de la rédemption, une famille qui n'est pas du monde comme Jésus n'est pas du monde, mais qui est appelée à le traverser comme Christ lui-même. Les membres de cette famille sont néanmoins continuellement en danger de se laisser gagner par les principes du monde et par la convoitise des choses qui s'y trouvent, parce que, tout en n'étant plus dans la chair, chacun d'eux a la chair en lui ; aussi Dieu nous exhorte continuellement à être séparés de ces choses tout en les traversant comme témoins de Christ. «N'aimez pas le monde», nous dit-il, «ni les choses qui sont dans ce monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui».

Considérons donc un peu ce par quoi nous en sommes séparés.

Pour le dire en un mot, ce qui nous sépare du monde, c'est Christ. En lui est la puissance effective de cette séparation, et cette dernière a lieu de quatre manières.

1° D'abord cette séparation a été complète dès la mort de Christ sur la croix. «En se donnant lui-même pour nos péchés, il nous a retirés du présent siècle mauvais» (Gal. 1:4). Ce «présent siècle» n'est pas autre chose que le monde actuel (2 Tim. 4:10 ; Rom. 12:2), car ce dernier est resté le même depuis la croix, sauf que son état moral s'est encore aggravé. De quelle manière en avons-nous été retirés ? Deux grands faits ont eu lieu pour nous à la croix de Christ : D'abord l'expiation qui nous a entièrement délivrés du joug par lequel Satan nous retenait captifs ; ensuite le voile déchiré, par lequel ce qui nous séparait de Dieu était ôté pour toujours, afin de nous frayer un chemin nouveau jusqu'à Lui (Hébr. 10:20).

En Gal. 6:14-15, la pensée de notre séparation du monde par la croix de Christ est encore accentuée : «Qu'il ne m'arrive pas à moi, de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde». C'est la croix de Christ qui sépare le chrétien du monde. Paul se place pour ainsi dire devant elle, comme une nouvelle créature, et il voit là le monde crucifié, jugé définitivement et condamné comme absolument mauvais, puisqu'il a traité le fils de Dieu d'une pareille manière. Désormais il n'y a aucun lien quelconque entre lui et la nouvelle créature. Paul réalisait cela. Pour lui le monde était mort, jugé, condamné ; le monde ne lui était plus rien, n'avait plus aucune valeur pour lui, aucun droit sur lui, et ne lui pouvait rien. — Mais de plus, le chrétien a le privilège de se considérer lui-même comme cloué sur la croix de Christ et de voir le monde depuis ce lieu-là. Tout ce qui, en moi, appartenait au monde, dit l'apôtre, a été jugé sur la croix et mis de côté, en sorte que je ne suis plus rien pour le monde, que je n'ai aucune valeur pour lui, que je n'y ai aucun droit et ne puis y prendre aucune place.

2° Ce qui nous sépare du monde, c'est en second lieu un Christ ressuscité et assis dans les lieux célestes. Il y est monté dans ce but, car il dit : «Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde... Et moi je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17:14-19). Il nous laisse encore après lui comme ses témoins dans ce monde qu'il a quitté ; bien plus, il nous y a envoyés de là-haut, comme il y a été envoyé lui-même, mais il déclare à deux reprises que nous ne sommes pas plus du monde que lui. Il est bien remarquable que cette merveilleuse prière du Seigneur à son Père, comme s'il était déjà de l'autre côté de la croix, soit toute remplie de l'affirmation que les siens n'appartiennent pas plus au monde que lui, bien qu'ils y soient envoyés en témoignage pendant le temps de la grâce pour y proclamer le salut par l'Évangile. Pour que nous puissions répondre au caractère de séparation que nous avons à manifester en traversant ce milieu de ténèbres, le Seigneur a soin d'attacher nos cœurs à Lui dans le milieu céleste qu'il occupe maintenant. Notre sauvegarde est d'avoir nos affections liées à la personne d'un Christ céleste. Il faut que nos cœurs soient quelque part. Où sont-ils ? Ici-bas, ou en haut ? Aux intérêts du monde, ou à ceux de Christ ? Sur la terre, ou dans le ciel, où notre vie est cachée avec le Christ en Dieu ? Le chrétien dont le coeur a réalisé la perfection, la beauté, l'amour de Jésus dans le ciel, n'aura pas de difficulté à ne trouver aucune valeur aux choses que le monde pourrait lui offrir et les estimera comme des ordures afin de gagner Christ, car en Lui il a trouvé un trésor que rien ne peut égaler et dont rien ne peut même approcher.

3° Mais nous sommes encore séparés pratiquement du monde par un autre caractère de Christ : Il est notre espérance. «Nous savons que, lorsqu'il sera manifesté nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur», c'est-à-dire se sépare de tout ce qui tient au péché qui règne dans le monde, et à l'impureté de la chair.

La même pensée est exprimée sous une autre forme en 2 Pierre 1:19. L'apôtre y présente le monde comme un lieu obscur dans lequel la lampe prophétique éclaire nos pas, pour que nous nous rendions compte de l'état véritable de ce milieu que les jugements divins vont atteindre ; mais l'étoile du matin, levée dans nos cœurs, un Christ qui vient, objet de nos affections et de notre espérance, nous sépare de ce monde d'une manière beaucoup plus efficace que l'annonce des jugements qui vont fondre sur lui, et nous attacher à cette personne bénie à laquelle nous pouvons crier par la foi : Viens, Seigneur Jésus !

4° Ce qui nous sépare pratiquement du monde est, en dernier lieu, notre témoignage, comme il est dit en 1 Cor. 6 : «Nous sommes le temple du Dieu vivant. Quelle participation peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ; quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur», et l'apôtre ajoute : «Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifiez-vous, vous-mêmes, de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu».

Le cas de l'aveugle-né en Jean 9 est encore un exemple frappant de la séparation, même involontaire, opérée par un témoignage fidèle à notre Seigneur et Sauveur. Ayant recouvré la vue, cet homme devient un témoin vivant de Christ au milieu du monde ennemi qui l'entoure. «Voulez-vous aussi, vous, devenir ses disciples ?» leur dit-il. Il est chassé dehors. Le voilà définitivement séparé du monde et de sa religion par un témoignage fidèle rendu à Jésus. Cette exclusion est son trésor et sa joie. Dehors, il trouve le Fils de Dieu, rejeté lui-même du monde qui vient de chasser son disciple !

### **27 - Y a-t-il de la BONTÉ dans l'HOMME — Actes 28:1-10**

H. Rossier — Courtes méditations — n°27 ME 1922 p. 301-304

Nous n'avons qu'à consulter le troisième chapitre de l'épître aux Romains, v. 9-18, pour apprendre qu'il «n'y a point de juste, non, pas même un seul» ; qu'il «n'y en a aucun qui exerce la bonté, non, pas même un seul» et qu'il «n'y a point de crainte de Dieu devant leurs yeux». C'est ainsi que Dieu voit les hommes et les juge. L'apôtre en conclut que la foi seule peut mettre l'homme en rapport avec Dieu.

À première vue l'arrêt de l'épître aux Romains semble concorder avec plusieurs des faits qui nous sont présentés dans le passage placé en tête de cette méditation. Le vaisseau qui porte l'apôtre et ses compagnons s'échoue dans la tempête sur l'île de Malte. Les soldats sont d'avis de tuer les prisonniers dont Paul fait partie, malgré l'assurance de ce dernier qu'ils seraient tous sauvés et son affirmation que «Dieu lui a donné tous ceux qui naviguaient avec lui». Nous voyons encore que, poussés par leur affreux égoïsme, les matelots cherchent à se sauver en s'emparant de la chaloupe, ne tenant aucun compte de la vie du reste de l'équipage.

À seconde vue nous trouvons plusieurs faits qui semblent contredire l'enseignement de cette épître. Parmi les personnes cruelles ou égoïstes qui se trouvent sur le vaisseau, la plus élevée en grade, le centurion Jules, traite Paul avec humanité en lui permettant, à Sidon, d'aller vers ses amis pour jouir de leurs soins (27:3). Ce même Jules, voulant sauver l'apôtre, empêche les soldats d'exécuter leur cruel dessein (v. 43).

Les mêmes sentiments se manifestent chez les barbares, habitants de l'île. Il nous est dit qu'ils usèrent d'une humanité peu ordinaire envers Paul, ses compagnons, et tous les passagers.

La suite du récit nous parle de Publius, principal de l'île, qui reçut et logea pendant trois jours, avec beaucoup de bonté l'apôtre et ses compagnons. Toute cette sollicitude pour les malheureux naufragés fut récompensée : le père de Publius, gravement malade, fut guéri par la prière et l'imposition des mains de l'apôtre. Les habitants de l'île eux-mêmes reçurent, par la guérison de leurs malades, le salaire de leur dévouement, et fournirent en retour à l'apôtre et à ses compagnons tout ce qui leur était nécessaire pour le voyage.

De tels faits semblent contredire l'affirmation de l'état irrémédiable du cœur de l'homme, et cependant il n'en est rien. D'où vient que le centurion Jules, se prenant d'affection pour l'apôtre, lui vient en aide et réussit à le sauver des mains des soldats ? Du fait que Dieu, pour accomplir ses desseins, entoure Paul des soins de sa providence et dirige à son gré les sentiments et le cœur de cet homme. D'où vient l'humanité des barbares ? Ne sent-on pas que le Seigneur veille sur son serviteur et incline à son gré vers lui le cœur des habitants de l'île ? Bien plus, en excitant leur compassion envers ses serviteurs, Dieu se fraye un chemin pour répondre en grâce à leurs propres besoins. Il guérit leurs malades. C'est sans doute une récompense, mais une récompense des sentiments et dispositions que lui-même a produits. Quelle était la source de la bonté de Publius ? Comme Jules, il était peut-être attiré par le caractère de Paul ; mais la grâce seule agissait pour rendre ce caractère attractif.

En dehors donc de la foi, l'on peut constater chez les pécheurs des sentiments de compassion, de dévouement, de reconnaissance. Ces sentiments, Dieu les provoque et les emploie à ses desseins de grâce. Jésus lui-même les reconnaît comme aimables et dignes d'intérêt, quand même, comme on le voit chez le jeune homme riche (Marc 10:21), ils ne font pas avancer d'un seul pas le cœur de l'homme dans la connaissance de Dieu.

Tout cela revient à dire que Dieu peut incliner les cœurs les plus ignorants, les plus indifférents ou les plus endurcis, à des sentiments qui accomplissent ses desseins de grâce ou de délivrance envers les siens, et que, ayant posé ce premier jalon, Il s'en sert pour amener ces mêmes personnes à sa connaissance par le moyen des serviteurs du Seigneur qu'elles ont secourus. La Bible abonde en exemples pareils. Je citerai, au hasard de ma mémoire, Abraham en présence des fils de Heth, David en présence d'Ornan, Daniel dans la fosse aux lions en présence de Darius, Néhémie trouvant grâce devant Artaxerxès. Oui, Dieu façonne les cœurs des hommes, souvent les plus endurcis, pour accomplir ses desseins de grâce.

Ce n'est pas tout. Il y a une seconde raison au déploiement de certaines qualités dans le cœur de l'homme pécheur. Ces qualités, si l'on ose parler ainsi, sont inhérentes à la nature humaine en tant que nature animale. On trouve l'amour maternel et le soin de sa progéniture chez la femelle des animaux, comme chez la femme ; l'attachement à son maître chez le chien, comme chez l'homme, etc. Ce sont des traits instinctifs appartenant à l'espèce animale, et dont Dieu se sert pour protéger sa création. Il les a mis lui-même dans l'homme et les animaux pour la conservation de l'espèce ou pour protéger une faiblesse qui, étant exposée à mille dangers, ne pourrait subsister sans ces qualités.

Telle est la simple explication de ce qui, dans notre passage, n'a que l'apparence d'une contradiction. On rencontre des natures plus ou moins nobles, plus ou moins généreuses, désintéressées, émues de compassion, promptes au dévouement... mais pourquoi, je le demande, le caractère de Christ soulève-t-il toujours la haine dans le cœur de l'homme naturel ? Comment se fait-il, quand un homme divinement parfait, un homme plein de grâce et de vérité, un homme qui est l'amour divin personnifié, vient se présenter au monde pour le sauver, que tous, sauf ceux qui l'ont reçu par la foi, le haïssent et crient : Qu'il soit crucifié ?

### **28 - Psaume 77 — Danger des comparaisons**

H. Rossier — Courtes méditations — n°28 ME 1922 p. 325-327

Si vous avez traversé les heures d'épreuve dont ce Psaume nous entretient ; si, au milieu des bouleversements actuels, vous avez ardemment désiré de voir de meilleurs jours ; si, perdant courage, vous désespérez, dans l'amertume de votre âme, lisez ce Psaume ; il vous instruira.

Asaph commence par nous décrire les circonstances qu'il traverse. La nuit l'environne ; son âme est pleine d'angoisse et ne trouve nulle part de la consolation dans sa détresse. Il lui semble que Dieu l'a rejeté pour toujours, qu'il ne lui montrera plus jamais Sa faveur, que Sa bonté est tarie, qu'il a oublié d'user de grâce. Alors il compare sa détresse actuelle avec «les années des siècles passés». Il est en danger d'en tirer la conclusion que Dieu a changé de caractère, qu'il a «enfermé ses miséricordes dans Sa colère», c'est-à-dire que Sa grâce a pris fin et qu'il ne reste plus que la colère dans le coeur de Dieu.

Mais c'est précisément dans cette comparaison qu'est l'infirmité d'Asaph (v. 10). Du reste, cette infirmité lui est assez familière. Lisez le Psaume 73 où il compare le sort des méchants qui prospèrent avec son propre sort, à lui dont le châtement revient chaque matin. En elle-même, il le sent dans ce Psaume, cette comparaison est un grand mal ; mais comparer le présent avec le passé, en concluant que Dieu n'est plus le même est un mal tout aussi, si ce n'est plus grand. Dans le premier cas, Asaph est profondément humilié et ses yeux sont ouverts quand il entre «dans les sanctuaires de Dieu». Alors il voit la fin des méchants et la destinée glorieuse du juste.

Dans notre Psaume, Asaph reconnaît son infirmité, mais il n'entre pas dans le sanctuaire. Il constate seulement que c'est là que se trouve la voie de l'Éternel. L'action divine reste un mystère pour le croyant, tant qu'il est encore en dehors du lieu saint. Il lui est donc impossible de juger du caractère de Dieu d'après ses voies secrètes qu'il ne connaît pas.

Pendant les traces des voies de Dieu sur la terre sont aussi mystérieuses qu'elles le sont dans le sanctuaire. Elles sont «dans la mer et dans les grandes eaux», c'est-à-dire dans la mer Rouge et dans le Jourdain, où il n'y a que des obstacles sans aucun chemin. Mais, au lieu que ce soit là que «ses miséricordes sont enfermées dans la colère», c'est de ce jugement même sur le Pharaon et toute son armée, qu'est sortie la délivrance d'Israël. C'est là qu'ont été manifestées les miséricordes de Dieu envers son peuple. C'est aussi à travers le Jourdain, barrière infranchissable à la limite du désert, que Dieu a frayé un chemin pour introduire Israël en Canaan et renverser les murailles de Jéricho. Dieu avait donc un double but : Manifester dans une même voie sa colère en jugement et sa miséricorde.

Son caractère est-il différent aujourd'hui ? Nullement. Pour être tranquilles quant au présent, nous n'avons qu'à «nous souvenir de ses merveilles d'autrefois». Nous avons, comme Israël, notre Mer Rouge et notre Jourdain. Le sang de Christ qui nous a rachetés du monde a vaincu Satan et toute son armée ; la mort de Christ, en dépit de tous les obstacles, nous a mis en possession de notre héritage céleste.

Ne fais donc aucune comparaison, pauvre être affligé. Souviens-toi des merveilles d'autrefois. Ce qui, sur la terre, semble faire obstacle au peuple de Dieu, a toujours été le moyen de sa délivrance. La justice et la sainteté de Dieu s'exercent dans «la mer» et dans «les grandes eaux», mais c'est là aussi que son amour se manifeste : son amour tout entier pour nous, son jugement inflexible contre ses ennemis.

Donc, comparer la prospérité des méchants avec les épreuves des justes ne vaut rien ; c'est porter envie au monde et douter de la bonté de Dieu. Comparer notre condition actuelle avec notre condition passée ne vaut rien ; c'est douter de la bonté de Dieu et l'accuser d'avoir changé, Lui qui est le Même, hier, aujourd'hui et éternellement. Ah ! maintenant ton âme éprouvée a compris cette énigme ! Elle n'est plus tentée d'opposer les caractères de Dieu l'un à l'autre, pour le trouver en faute ! Si elle ne voit pas la trace des voies de Dieu dans ce monde, elle sait que là où tout semble confus, Dieu montre ce qu'Il est : insondable, immuable, saint, juste, plein de grâce et d'amour ; et que, à travers tout, il conduira sûrement son peuple comme un troupeau, «par la main de Moïse et d'Aaron» (v. 20). Comment douterais-tu ? Comment te plaindrais-tu ? N'as-tu pas pour te conduire jusque dans la terre promise l'apôtre et le Souverain Sacrificateur de ta profession ?

## **29 - La paresse**

H. Rossier — Courtes méditations — n°29 [25 bis] ME 1923 p. 29-31

Il y aurait lieu de s'étendre longuement sur la paresse. C'est une chose méprisante, que Dieu réproche et qui, partout où elle domine, a les conséquences les plus désastreuses. Les Proverbes ne peuvent assez faire ressortir combien elle est blâmable, car elle n'est pas stigmatisée moins de vingt fois au cours de ce livre. Le Nouveau Testament nous en entretient aussi à plus d'une reprise et je désire citer les quatre passages qui, dans ce livre, nous en parlent au point de vue de la vie chrétienne.

### **29.1 - Hébreux 5:11**

Les Hébreux étaient devenus paresseux à écouter. Ce n'était pas qu'ils l'eussent toujours été. Il y avait eu un temps où, sortis du Judaïsme, par la foi au Seigneur Jésus Christ, ils avaient été illuminés de sa gloire qui éclipsait toute autre gloire — un temps où la loi, tout en demeurant inébranlable, avait perdu sa valeur d'autrefois à leurs yeux, puisqu'ils avaient trouvé en Christ «la fin de la loi, pour justice à tout croyant» — un temps où ils avaient souffert avec joie pour Son nom. Mais la fraîcheur des premières impressions s'était perdue, ce qui avait amené un certain sommeil ; ils étaient devenus, à la longue, paresseux à écouter, fruit de la distraction et de quelque indifférence à l'égard de la personne du Seigneur. Les impressions reçues s'étaient émoussées dans le coeur et l'esprit des auditeurs, car un homme distrait s'intéresse difficilement à l'objet qui est devant lui. Ils avaient ainsi perdu de vue un Christ céleste, glorifié à la droite de Dieu, proclamé, par Lui, «sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédec». Peu à peu la personne même du Sauveur ressuscité leur devenait étrangère ; ils n'étaient plus à cette hauteur et il était dès lors difficile de leur expliquer les choses qui concernent un Christ céleste. Ce qui les réjouissait au commencement était maintenant rabaisé à des principes, vrais peut-être, mais qui ne les élevaient pas au-dessus de l'atmosphère terrestre. Tout l'effort de l'apôtre consistait donc à les ramener à la nourriture des hommes faits, à la contemplation d'un Christ ressuscité.

Cette paresse à écouter ne caractérise-t-elle pas aujourd'hui un grand nombre d'entre nous ? Qu'est devenue la soif de le connaître, l'ardeur, le zèle d'autrefois à entendre parler de Christ ? Qu'est devenu le premier amour ? L'apôtre ne nous dirait-il pas aujourd'hui, avec plus de raison que jadis aux Hébreux : «Lorsque vous devriez être des docteurs, vu le temps, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu ?»

### **29.2 - Hébreux 6:12**

Il est un autre genre de paresse tout aussi pernicieuse que celui dont nous venons de parler. C'est la paresse au sujet de l'espérance chrétienne : «Nous désirons », dit l'apôtre, «que chacun de vous montre la même diligence pour la pleine assurance de l'espérance jusqu'au bout : afin que vous ne deveniez pas paresseux». Demandons-nous si cette espérance est aussi vivante dans nos coeurs que lorsque nous avons cru ? La paresse à espérer reporte nos pensées aux intérêts d'en bas ; nous prive de la réalisation des choses qui sont «au dedans du voile» où l'espérance pénètre comme une ancre de l'âme ; nous empêche de voir Jésus notre précurseur céleste, «devenu souverain sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec».

La paresse à écouter et la paresse à espérer conduisent donc au même résultat : à perdre la jouissance présente de la personne de Christ.

### 29.3 - Matthieu 25:26

Ici la paresse consiste à ne pas faire valoir le don que le Seigneur nous a confié. C'est proprement le caractère du monde, car, sous ce rapport, tout homme a reçu un don ; mais combien il est sérieux d'enfourer ce don et de ne pas s'en servir pour plaire au Maître ! Celui qui, placé dans le cep, est un sarment sans fruit sera bientôt jeté dehors et brûlé au feu. Il en sera ainsi du professant ; mais combien cet exemple est fait pour atteindre notre conscience à nous, chrétiens, afin que nous n'entendions pas ces paroles : «Méchant et paresseux esclave !»

### 29.4 - Romains 12:11

« Quant à l'activité, pas paresseux ; fervents en esprit ; servant le Seigneur ». Il s'agit ici de la paresse, du manque d'activité dans le service. Marie était «fervente en esprit». Marthe avait dû apprendre d'abord à ne pas être distraite de Lui par son activité même ; mais elles servaient le Seigneur l'une et l'autre. La ferveur d'esprit rendait le service de Marie supérieur à celui de sa soeur, mais chacune était active à sa manière et, selon ses dons. Marthe servait Christ à table dans la personne de ses disciples ; Marie le servait dans le culte, la plus haute fonction qui soit confiée au chrétien ici-bas. Les services peuvent être très divers, mais doivent tous se résumer dans cette parole : «servant le Seigneur».

Que ces exemples nous apprennent à haïr la paresse, et à travailler chacun, selon la mesure de foi que Dieu lui a départie !

### 30 - Les révélations et la vie secrète... — Jean 20-21

H. Rossier — Courtes méditations — n°30 [26 bis] ME 1923 p. 41-43

Il y a pour moi quelque chose d'infiniment encourageant dans ces deux derniers chapitres de l'évangile de Jean. Dieu ne tient pas compte de notre insuffisance, de notre pauvreté spirituelle et de nos manquements pour nous favoriser de ses révélations. Voyez les disciples : Ils ont peur des Juifs et ferment soigneusement leur porte pour les empêcher d'entrer ; Thomas est incrédule ; Pierre, quoique repentant, n'est pas encore restauré ; tous retournent à leurs filets, depuis longtemps abandonnés ; et cependant, quelle abondance de révélations ils reçoivent ! Dieu ne tient compte de leur état, semble-t-il, que pour leur apporter une plénitude de bénédictions nouvelles. Ils reçoivent, comme conséquence de la mort et de la résurrection de Christ, des révélations merveilleuses quant à leur position céleste, quant à leurs relations avec le Père et le Fils, quant à la perfection de cette oeuvre qui leur apporte la paix et, en mystère, quant à l'avenir prophétique du Résidu d'Israël. Ces révélations, en dépit de leur faiblesse, ils sont appelés à les communiquer à d'autres.

Ne pourrions-nous pas dire la même chose de nous-mêmes, nous que le Seigneur appelle à un témoignage spécial dans ces derniers temps de l'histoire du monde ? Quel est notre état moral pour que nous soyons les dépositaires, non pas, sans doute, de révélations nouvelles, mais de tant de vérités cachées et comme ensevelies sous les ruines de la chrétienté professante ? Cet état est, hélas ! si misérable que le monde méprise notre témoignage à cause, en partie du moins, de l'insuffisance de ceux auxquels il est confié.

Mais n'allons pas penser que le Seigneur soit indifférent à ce que nous mettions notre état moral d'accord avec ce qu'Il nous a confié.

À côté des révélations si précieuses qui nous ont été faites, le Seigneur apprécie chez les siens un état d'âme d'un prix supérieur même au privilège d'être choisi comme dépositaire des vérités de la Parole, c'est la vie secrète avec Jésus.

L'apôtre Jean nous en offre l'exemple au chap. 21. Ce cher disciple est si peu occupé de lui-même, qu'il semble avoir perdu jusqu'au souvenir de son propre nom. Il ne pense, ni à son indignité, ni à son insuffisance, ni à quoi que ce soit d'autre qu'à l'amour du Seigneur pour lui. Un frère demandait une fois dans sa prière : «Donne-nous de ne penser à nous, ni en bien, ni en mal». Jean réalisait cela. L'amour de Christ l'étreignait ; il avait déjà vu cet amour à l'oeuvre lors de la première pêche miraculeuse (Luc 5:9). La répétition d'un miracle, auquel Pierre devait sa conversion, n'ouvrait pas même les yeux de ce dernier, tandis que Jean, rempli de Jésus seul, le reconnaît aussitôt et dit : «C'est le Seigneur !» Pour lui, ce miracle ne peut être que le fruit de la puissance et de l'amour, et où les trouver, si ce n'est en Christ ?

Ainsi, vivre dans Son amour nous ouvre les yeux et la mémoire, bien plus que les vérités dont nous sommes dépositaires, et nous rend capables de les communiquer à d'autres. Pierre, qui l'a appris de Jean, pourra être plus ardent que lui, se jeter à la mer pour atteindre plus vite le Seigneur, mais Jean l'a reconnu. Tout ce qu'a été le Seigneur, dès le début de Sa carrière s'est déroulé, comme tout de nouveau, devant les yeux de son disciple à la vue de la pêche miraculeuse. Jésus parle beaucoup à Pierre pour le restaurer ; il ne parle pas plus à Jean qu'aux autres disciples assemblés, mais nous pouvons dire avec certitude que sa présence suffit parfaitement au coeur du disciple bien-aimé, et qu'il ne quitte pas son Maître des yeux. La preuve nous en est donnée, car à peine Jésus se met-il en marche que Jean marche après lui. Il ne dit pas comme Pierre peu de jours auparavant : «Je te suivrai ; je laisserai ma vie pour toi». Non, il ne dit pas une parole ; il suit le Seigneur. Et il en a la récompense : c'est à lui qu'il est donné d'embrasser d'un coup d'oeil tout le temps qui nous sépare encore de la venue du Seigneur en gloire. Il en a, personnellement, une révélation si claire que, par inspiration, il peut la consigner pour nous dans l'Apocalypse. Pierre a des questions, Jean a un objet, et cet objet est devenu, pour lui, le point de départ de tout progrès dans les choses révélées.

Il ne suffit donc pas d'avoir reçu des révélations. L'attachement sans réserve à la personne de Christ et l'oubli de nous-mêmes, nous rendent capables de les communiquer à d'autres d'une manière efficace. La pauvreté des résultats ne dépend donc ni de la valeur des révélations, ni de l'insuffisance des vases qui les contiennent, mais du degré d'intensité de notre vie secrète avec le Seigneur.

### 31 - L'Épée à deux Tranchants — Hébr. 4:12-13

H. Rossier — Courtes méditations — n°31 [27 bis] ME 1923 p. 65-68

Je désire insister sur un certain caractère de la Parole, en tant qu'arme de combat : l'épée à deux tranchants, caractère dont nous sommes loin de faire un usage constant. Sans doute la Parole est, pour nous, bien plus encore qu'une épée : elle est une lampe et une lumière, une eau rafraîchissante et une nourriture ; elle est une source de salut, de vie, de joie, de puissance et de connaissance ; la révélation de la grâce et de la gloire, la révélation de Christ à nos âmes. Mais, en outre, nous sommes appelés à manier cette Parole et à en faire divers usages, ou plutôt, à combattre par elle de diverses manières.

Pour apprendre à nous en servir, nous n'avons qu'à considérer la manière dont le Seigneur l'a employée, l'emploie et l'emploiera.

Dès qu'il entre dans son ministère (Matt. 4:1-10) il prend cette Parole, comme épée de l'Esprit, pour combattre Satan. Seul, au désert, sans appui, sans ressource aucune, sauf cette arme, il réduit l'Ennemi au silence et l'oblige à se retirer. Il nous laisse cette épée pour la manier après Lui contre ce même Adversaire. En Apoc. 2:12-16, c'est avec la Parole, épée aiguë à deux tranchants, sortant de sa bouche, que le Seigneur combat le mal dans l'Église responsable, dont Satan a réussi à faire le siège de son royaume en y introduisant des doctrines perverses, la souillure, et l'union sacrilège avec le monde. Nous aussi, nous avons à combattre le mal par le même moyen, comme Antipas, le fidèle témoin, et nous en recevrons la récompense. Nous avons, dans la chrétienté qui nous entoure, à combattre avec l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu, contre les artifices du Diable qui y a son trône.

En Apoc. 19:15, c'est avec l'épée aiguë à deux tranchants, sortant de sa bouche, que le Seigneur exercera le jugement sur les nations et établira son règne. Comme il a été seul sur la croix pour établir le règne de la grâce, il sera seul pour établir le règne de la justice.

Mais, nous le voyons dans ce passage, il associera tous les saints avec Lui pour partager les fruits de sa victoire, comme il les associe maintenant avec Lui-même dans la jouissance des résultats de son oeuvre rédemptrice.

Ceci m'amène au sujet proprement dit de ma méditation, au chap. 4 de l'épître aux Hébreux.

Nous trouvons dans ce passage (v. 12-16) deux choses indispensables pour arriver au bout de la traversée du désert. Ces deux choses sont la parole de Dieu et la sacrificature de Christ.

La Parole, dont le Seigneur est la souveraine expression est «vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants». Elle n'est pas dirigée contre les ennemis du dehors, mais contre nous-mêmes. Si elle pénètre, ce n'est pas pour une action momentanée ou superficielle. Cette épée est sortie de l'arsenal divin ; elle est souverainement intelligente ; rien ne lui échappe ; elle sait s'insinuer dans les parties les plus secrètes et les plus subtiles de notre être, à nous croyants. Tout ce qui est animal, — car elle «atteint la division de l'âme et de l'esprit», — alors même que ce serait revêtu des formes et des couleurs les plus captivantes, ne peut lui en imposer. La Parole fait une distinction des plus tranchées entre ce qui appartient à la chair et ce qui appartient à l'Esprit, distinction que nous sommes incapables de faire nous-mêmes, tant elle est subtile, pas plus que nous ne pouvons séparer nos jointures et nos moelles.

Notre désir est, par exemple, de faire le bien, de soutenir matériellement l'oeuvre de Dieu. Dans quelle mesure cherchons-nous à accroître par là notre influence. Nous pensons aider aux nécessiteux. Dans quelle mesure y poursuivons-nous la satisfaction de nous-mêmes et cherchons-nous l'approbation de nos frères ou du monde ? Nous voici engagés activement dans le ministère. Dans quelle mesure y donnons-nous une part à notre «moi», en faisant valoir notre éloquence, en essayant de paraître plus spirituels que nous ne le sommes réellement ? Laissons-nous à l'Esprit toute sa place en n'en gardant aucune pour nous-mêmes ? Si nous n'agissons pas ainsi, l'épée à deux tranchants, maniée d'une main sûre, nous pénétrera et nous atteindra. Ne l'évitons pas. Notre orgueil, notre vanité, notre suffisance, en souffriront. La blessure sera souvent cruelle. Parfois nous aurons de la peine à pardonner aux instruments que Dieu emploie pour manier l'épée... Le moyen d'éviter toute déconvenue, c'est de prendre nous-mêmes l'épée à deux tranchants et de nous en percer les entrailles : Nous l'avons entre nos mains ; si nous savons l'appliquer à d'autres, commençons par l'appliquer à nous-mêmes. Voyons en quoi elle nous condamne, pour savoir en quoi elle nous approuve. Ne cherchons pas à excuser notre froideur, notre préoccupation de nous-mêmes, notre mondanité, les apparences dont nous nous parons hypocritement, quand la vie intérieure n'y correspond plus.

Telle est donc la Parole, appliquée à l'enfant de Dieu qui porte et portera jusqu'au bout de la course la chair en lui. L'effet de cette Parole est de nous placer en présence de Christ devant lequel tout est découvert sans rien de caché. Lui disons-nous : «Sonde-moi et connais mon coeur ; éprouve-moi et connais mes pensées» (Psaume 139:23), ou cherchons-nous à éviter la Parole qui veut mettre à nu tout motif charnel dont notre marche serait entravée ? Laissons-la venir à nous sans lui faire obstacle.

Notre peu de succès réel dans la prédication de la Parole dépend souvent de ce que nous prétendons l'appliquer aux âmes des autres, avant de l'avoir laissée pénétrer en nous pour nous apprendre à faire la différence entre l'âme et l'Esprit. Soyons sincères, soyons vrais, soyons attentifs à ce côté du combat qui est le combat contre nous-mêmes, le jugement de nous-mêmes, et non pas seulement le combat contre les puissances de ténèbres en dehors de nous !

### **32 - Trois Demeures — Psaumes 71 \* 84 \* 27**

H. Rossier — Courtes méditations — n°32 [28 bis] ME 1923 p. 77-80

Aussi longtemps qu'il est dans ce monde, le chrétien a trois demeures fixes et inébranlables. Nous disons «fixes», parce que ce qui caractérise son pèlerinage, c'est une tente, dressée jour après jour, dans le désert. Dans ce sens, la tente nous suffit, comme aux patriarches. Nous savons qu'elle n'est pas durable, qu'elle peut-être détruite d'un moment à l'autre, mais nous savons aussi que déjà notre domicile éternel est préparé dans les cieus, dans la personne d'un Homme ressuscité et assis, comme tel, à la droite de Dieu.

Les trois demeures dont nous parlons sont tout autre chose. Pendant qu'il traverse le monde, le chrétien a un lieu de refuge, un lieu de repos, un lieu de délices, lieux entièrement en dehors des limites de cette création, et par conséquent célestes ; or c'est de ces demeures-là que nous désirons dire quelques mots.

Le Psaume 71 nous parle de la première. Comme le croyant dans ce Psaume, nous, chrétiens, nous sommes menacés, pendant le voyage, de dangers de toute espèce, dangers suscités par Satan, et dont il cherche à faire usage pour nous perdre. Ces dangers sont une menace de chaque instant pour notre vie spirituelle. Au dehors, les ennemis nous environnent, prompts à nous assaillir : la haine, la tribulation, les obstacles ; — au dedans, d'autres ennemis nous assaillent, par le moyen des convoitises que le monde nous offre pour nous faire succomber, si nous prêtons l'oreille à ses appels. Ces ennemis sont de tous les instants. Comment leur échapper ? «Viens, mon peuple, dit le Seigneur ; entre dans tes chambres et ferme tes portes sur toi ; cache-toi pour un petit moment» (És. 26:20). Il nous faut avoir un refuge assuré contre le danger. C'est ce que nous voyons dans ce Psaume 71. Ce refuge est Dieu lui-même : «Sois pour moi un rocher d'habitation, afin que j'y entre continuellement ; tu as donné commandement de me sauver, car tu es mon rocher et mon lieu fort». Quelle sécurité ! Du moment que nous nous réfugions dans cette forteresse, nous pouvons être certains d'y trouver une consigne absolue donnée en notre faveur, une délivrance, un salut inébranlable. Ce rocher nous offre une habitation ; il nous faut y «entrer continuellement». Dès qu'un danger surgît, il nous faut courir à Dieu lui-même, notre refuge. Il garde toujours la même valeur, depuis notre naissance spirituelle, à travers toute notre jeunesse et jusqu'aux cheveux blancs (v. 5-6, 17-18).

Il y a sans doute, outre un refuge à chercher, un combat à livrer à ciel ouvert, et pour lequel nous avons à revêtir l'armure complète de Dieu ; mais ce dont nous parlons ici, c'est des ennemis embusqués, nous guettant pour nous faire tomber dans la fosse, et non pas du combat en rase campagne. Résistons à l'ennemi quand il se démasque ; fuyons devant les ennemis embusqués, pour nous réfugier en Dieu dans la forteresse qui nous offre une sécurité absolue. Le danger passé, nous pourrions en sortir pour vaquer à d'autres devoirs, mais le moment d'après il nous faudra peut-être en reprendre le chemin. Ne nous est-il pas dit : «afin que j'y entre continuellement» ? Cette entrée est pour nous la confiance, la prière, un recours continu à Celui qui est notre gardien et notre force.

Le refuge nous offre ainsi une sécurité de chaque instant.

Au Psaume 84 nous trouvons la seconde demeure. Ce n'est plus la forteresse ; c'est le temple qui n'est pas un lieu de refuge, mais un lieu de repos, après lequel soupire une pauvre âme craintive et que le moindre souffle agite. Dans le temple, dans ces parvis de Dieu, le croyant trouve une double source de repos : D'abord le repos fondé sur la personne du Fils du Dieu vivant qui, après avoir achevé son oeuvre en notre faveur, nous a devancés et s'est assis à la droite de Dieu — ensuite le repos fondé sur l'oeuvre elle-même, sur le sacrifice de Christ, sur les autels de Dieu. À cette oeuvre il ne reste rien à ajouter, puisque Dieu lui-même y a trouvé Son repos.

Le résultat de l'habitation dans ces aimables demeures et du repos dont l'âme y jouit, c'est l'adoration ou le Culte : «Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison ; ils te loueront sans cesse !» (v. 4).

Au Psaume 27, nous trouvons la troisième demeure. Ce n'est plus le temple et ses sacrifices, mais le lieu secret du temple, la «loge» de la maison de l'Éternel, le lieu très saint. C'est une demeure beaucoup plus intime que les «parvis» de l'Éternel : une merveilleuse habitation ! Le croyant ne demande qu'une seule chose, c'est d'y habiter tous les jours de sa vie, et non pas de s'y réfugier à l'occasion. Il veut y contempler «la beauté de l'Éternel» et «s'enquérir diligemment de Lui dans son temple». Il faut pour cela un travail

soigneux et continu, une étude heureuse, une activité spirituelle constante, mais qui n'a rien de difficile ni de décourageant. L'âme est abreuvée au fleuve des délices de Dieu qui est Christ.

C'est plus que le repos, c'est la communion, un état dans lequel l'âme est pleinement à l'unisson de tous les sentiments, de tous les désirs, de toutes les joies du Père et du Fils. Rien n'est plus élevé dans la vie chrétienne. Nous en avons parlé longuement ailleurs (\*).

(\*) Communion et Psaumes de communion, par H.R. — Bibliquest : voir index des études bibliques sur l'Ancien Testament, à Psaumes. Remarque que, lorsque vous avez la Communion, vous avez aussi tout le reste. La communion nous donne un refuge assuré contre toutes les entreprises de l'ennemi : «Car, au mauvais jour, il me mettra à couvert dans sa loge, il me tiendra caché dans le secret de sa tente, il m'élèvera sur un rocher. Et maintenant ma tête sera élevée par-dessus mes ennemis qui sont à l'entour de moi» (v. 6). — De même la communion est à la base du culte et de l'adoration : «Et je sacrifierai dans sa tente des sacrifices de cris de réjouissance ; je chanterai et je psalmodierai à l'Éternel» (v. 6).

Les ennemis, les dangers de la route, ne pourront jamais abattre celui qui est en communion avec le Seigneur et demeure dans le lieu secret de son tabernacle — son repos ne pourra jamais être troublé et son culte sera digne de son Objet !

### 33 - Le Juge Inique — Luc 18:1-8

H. Rossier — Courtes méditations — n°33 [29] ME 1923 p. 117-119

La parabole du Juge inique, bien qu'elle présente, comme au chap. 17, la condition du Résidu juif de la fin, est pleine d'instruction pour nous, chrétiens. Le juge inique ne possède pas les premiers éléments de la connaissance de Dieu, semblable en cela à beaucoup de dignitaires dans la chrétienté actuelle : «Il ne craignait pas Dieu et ne respectait pas les hommes». Pour celui qui n'a pas cette crainte de Dieu, la Sagesse divine est lettre morte ; sans cette crainte, le caractère d'un Dieu qui a en horreur le mal, sous toutes ses formes, n'est pas même soupçonné. L'âme est sans Dieu. Le résultat, pour cet homme, est qu'ayant, non pas Dieu, mais lui-même pour point de comparaison, il se constitue juge de tous les hommes, sauf de lui-même, car, sans Dieu, l'homme naturel est incapable de se juger : il se fait centre, à la place de Dieu, et, ne se jugeant pas, il juge les autres. Ce jugement le portera toujours à ne pas respecter les hommes, à les mépriser. Il se dresse une statue, au milieu de la faillite et de la ruine morale de l'humanité, et reste seul, à son sens, intact sur ces débris.

Le caractère de la pauvre veuve qui, comme nous le verrons, est le tableau fidèle du Résidu juif de la fin, offre cependant un important point de contact avec le nôtre. Hâtons-nous de le constater, car il sert de thème à l'exhortation du Seigneur à ses disciples. «Ils devaient», comme cette veuve, «toujours prier et ne pas se lasser». Il y a devant nous une infinité de besoins, soit en ce qui nous concerne, soit en ce qui a rapport au peuple de Dieu, soit en ce qui a trait au monde : Sujets de prières, d'intercessions, de supplications continues auprès du Dieu de grâce. Voilà ce que nous avons à faire, mais dans de tout autres circonstances que la veuve. Elle invoque le juge ; nous, chrétiens, nous ne le pouvons jamais, car nous invoquons le Père. «Père, pardonne-leur», dit le Seigneur entre les mains de ses bourreaux. Elle dit : «Venge-moi de mon adversaire» et nous ne pouvons qu'implorer la pitié de Dieu à leur égard. Cependant, au milieu de l'épreuve, suscitée par le monde contre les saints, nous savons que Dieu «use de patience avant d'intervenir pour nous». Nous savons que Dieu jugera, mais que sa promesse est certaine, et que s'il use de patience, c'est qu'il «ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance».

Le Seigneur fait allusion ici aux «élus qui crient à lui jour et nuit» pour que «justice leur soit faite» comme au Psaume 81:1. Cette pauvre veuve est donc l'image du Résidu juif, traversant la tribulation à la fin des jours, et pouvant invoquer instamment la vengeance du Juge, parce que cette vengeance sera pour ces croyants-là, le seul moyen de délivrance. Toute cette scène n'a donc pas trait à nous directement, mais outre qu'elle nous engage à toujours prier et à ne pas nous lasser, elle veut nous convaincre que Dieu use de patience avant d'intervenir pour les siens en jugement. De son côté, rien ne manquera : «Je vous dis que bientôt il leur fera justice». Ces mots sont prophétiques, mais ont pu, par anticipation, se réaliser historiquement et partiellement pour les disciples du Seigneur lors de la destruction de Jérusalem.

Jésus ajoute : «Mais, quand le fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ?» De fait, le Résidu juif qui «crie à Lui nuit et jour», ne sera convaincu de l'intervention en délivrance du «fils de l'homme» que lorsqu'il le verra. Il faudra donc qu'il paraisse aux yeux de ces fidèles pour qu'ils croient. Ce fut le cas de Thomas. Le Seigneur lui dit : «Parce que tu m'as vu, tu as cru. Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru». «Ne sois pas incrédule, mais croyant» (Jean 20:27-29). Donc, sous ce rapport seul, le Résidu sera incrédule et ne croira à la réalité de la délivrance par le fils de l'homme en personne, par Celui que le peuple avait jadis crucifié, que quand ils l'auront vu de leurs yeux. Ce n'est donc pas de cette foi-là, de la foi qui accompagne la vue, que le Seigneur parle ici, quand il dit : «Le fils de l'homme trouvera-t-il de la foi sur la terre ?» mais de la foi de ceux qui ont cru à l'intervention du fils de l'homme sans le voir. La rencontrera-t-on peut-être chez l'un ou l'autre du Résidu qui, sous l'influence de réminiscences chrétiennes, aura attendu le Christ, comme fils de l'homme, au lieu d'espérer seulement dans l'intervention céleste de l'Éternel ? C'est la question que le Seigneur laisse ouverte ici et à laquelle il ne nous est pas donné de répondre. Mais il est de fait que, jusqu'à ce qu'ils le voient, ceux du Résidu seront incrédules par rapport à cette intervention personnelle. Jusque-là leur foi sera en Dieu (v. 7) à qui, dans leur détresse, ils crient nuit et jour. De plus, ils savent, par cette même foi en Dieu, qu'il interviendra un jour, puisqu'ils disent : «Jusqu'à quand ?» Mais la foi, notre foi au Fils de l'homme maintenant invisible, et venant personnellement se manifester, par le jugement, pour établir son règne, leur manquera. Ils seront incrédules jusqu'à ce que l'Homme crucifié leur montre ses blessures.

### 34 - Le Pharisien et le Publicain — Luc 18:9-14

H. Rossier — Courtes méditations — n°34 [30] ME 1923 p. 129-132

Cette parabole, comme celle du «Juge inique» (v. 1-9), nous parle de la prière, en prenant pour exemples le Pharisien, propre juste, et le publicain, conscient de son état de péché. Le Juge inique «ne craignait pas Dieu et ne respectait pas les hommes» ; le Pharisien, sans craindre Dieu davantage, se donnait toute l'apparence de le craindre, et priait dans le temple, quoique, de fait, il ne se confiât pas en Dieu, mais en lui-même. Du moment qu'il s'estimait «juste», qu'avait-il besoin de Dieu ? Voici donc un homme qui, tout en professant publiquement avoir des relations avec Dieu, lui est complètement étranger, ignore son caractère, s'attribue un caractère de justice que Dieu seul possède, fait de lui-même, sans s'en douter peut-être, un centre qu'on ne trouve qu'en Dieu, et, en réalité, se passe entièrement de Lui. Cela le porte à prononcer audacieusement son panégyrique devant Dieu ! En vertu de son excellente opinion de lui-même, il prend, vis-à-vis des hommes, une attitude pire encore que celle du juge inique qui «ne les respectait pas» ; il «tient le reste des hommes pour rien». La propre justice n'est que l'orgueil sous une forme religieuse, orgueil plus haïssable que celui de l'incrédulité. Elle se dresse, comme le juge inique, une statue au milieu de la ruine du reste des hommes, qu'elle considère avec un souverain mépris.

Le pauvre publicain, réalisant qu'il était devant Dieu, le craignait. Cette crainte qui est la haine du péché est le commencement de la sagesse. Il se mettait de lui-même, sans qu'il fût nécessaire de l'y forcer, à la dernière place, place qui lui était assignée par l'orgueil du pharisien. «Il se tenait loin», réalisant pleinement son éloignement de Dieu par le péché ; «il ne voulait même pas lever ses yeux vers le ciel», car il réalisait sa complète indignité pour s'adresser à Dieu ; «il se frappait la poitrine», dans le sentiment de sa culpabilité,

mais pénétré de la repentance qui l'accompagne. Dans cet état, il reconnaissait n'avoir que deux alternatives : ou la colère de Dieu qui lui était due, ou bien la miséricorde dont il se sentait indigne, mais qui, seule, était capable de le sauver.

Il «descendit dans sa maison, justifié plutôt que le Pharisien», bien que n'ayant pas encore reçu la réponse à son appel douloureux. Mais il emportait, de la présence de Dieu, la conviction que la grâce seule pouvait le mettre à l'abri de la colère, et que grâce et jugement provenaient de la même source.

Cette parabole, tout en ne décrivant aucunement l'état dans lequel la grâce nous a placés, nous chrétiens, n'a-t-elle pas aussi quelque chose à nous dire ? Les deux personnages dont elle nous parle ne sont ni l'un, ni l'autre, une image de ce que nous sommes. Un propre juste, dans le sens du Pharisien, peut être un professant, mais n'est pas un chrétien du tout. Le publicain ne représente pas non plus le chrétien, dont le caractère propre est d'être justifié de tout péché par la foi en Christ ; mais nous trouvons ici une instruction pratique qui souvent nous échappe et se résume, au v. 14, par cette parole : «Quiconque s'élève sera abaissé ; et celui qui s'abaisse sera élevé».

Le pharisien s'élève et tient les autres pour rien ; le publicain s'abaisse. Demandons-nous lequel de ces deux états est le miroir du nôtre. Aucun homme, réellement chrétien, ne parlera comme ce pharisien ; mais, rencontrera-t-on peut-être des chrétiens qui, confiants dans leurs propres dons ou leurs capacités spirituelles, regardent de haut ceux qu'ils estiment moins capables qu'eux-mêmes ? Ils ne sont pas propres-justes comme le pharisien, mais ils partagent son orgueil religieux qui, comme nous l'avons montré, est à la base de la propre justice ; orgueil de l'homme, conscient de sa propre valeur et n'estimant aucunement que les autres soient supérieurs à lui-même. Le publicain, lui, n'estime pas être quelque chose et ne se compare pas à d'autres, parce qu'il a pris Dieu pour point de comparaison et qu'il sait être le néant même devant la perfection du Dieu juge.

Telle est la leçon que le Seigneur nous apprend aujourd'hui. Nous jugeons très facilement le Pharisien, mais songeons-nous qu'il y a quelque chose de très assimilable à la propre justice, l'orgueil religieux, se trahissant par la bonne opinion de nous-mêmes ? Le publicain en était exempt et telle est la leçon qu'il nous donne, à nous qui sommes, par l'Évangile, beaucoup plus avancés que lui dans la connaissance de la faveur du Dieu d'amour.

Il est très frappant que la conclusion de cette parabole soit exactement la même que celle des conviés qui choisissaient les premières places à table. Comme dans notre chapitre, il est dit au v. 11 du chap. 14 : «Quiconque s'élève sera abaissé ; et celui qui s'abaisse sera élevé». Dans ce chap. 14 il s'agit de l'orgueil mondain, dans notre chapitre, de l'orgueil religieux. L'orgueil mondain cherche à acquérir la première place aux dépens des autres, jusqu'à ce que Celui qui nous a conviés nous humilie en nous mettant à la dernière place. L'orgueil religieux s'élève dans ses pensées en usurpant la place due à Dieu et, par ce fait, estime ses frères pour rien, jusqu'à ce que Dieu lui montre qu'un pauvre pécheur repentant a plus de valeur à ses yeux que celui qui croit occuper une place éminente parmi le peuple de Dieu.

Prenons donc à cœur cette instruction, car le pharisaïsme s'insinue facilement dans nos rapports avec nos frères. Celui qui s'estime très haut est toujours en danger de tenir ses frères pour rien et de tomber très bas.

### **35 - TRIOMPHE FINAL de la GRÂCE — Matth. 23:37-39**

H. Rossier — Courtes méditations — n°35 [31] ME 1923 p. 141-144

Au commencement de son ministère, Jésus monte sur une montagne et prononce les béatitudes (Matth. 5). Elles s'adressent à ceux qui ont le cœur brisé, à ceux qui sont dans le deuil, aux humbles, à ceux qui haïssent le mal et recherchent ce qui plaît à Dieu, mais tout cela ne va pas sans des persécutions et des souffrances de toute espèce, de la part des hommes. Quel sombre tableau ! Eh bien ! ceux-là qui souffrent sont déclarés bienheureux parce qu'ils endurent toutes ces peines et ces tribulations à cause de Christ. L'Évangile, la bonne nouvelle, leur a été apportée parce qu'ils étaient des pauvres. C'est pour des pauvres que le Seigneur a été envoyé (Luc 4:18). Ce sont eux qui sont l'objet et le couronnement de sa mission (Matth. 11:5 ; Luc 7:22). Comme cela nous encourage à garder un caractère de pauvreté, de justice pratique, de petitesse, de souffrance de la part du monde ! Le bonheur appartient à ceux qui sont tels. Avons-nous soif d'un autre bonheur, car le monde croit qu'il existe ? Il se trompe. Contrairement à la voie de la justice, le bonheur dont le monde parle ne peut être cherché que dans le péché qui conduit invariablement à la misère, à la mort et au jugement.

Mais arrivons maintenant à la fin du ministère du Seigneur. Il avait apporté une plénitude de bénédiction aux pauvres et à tous ceux qui souffrent, il avait répandu ses guérisons tout le long du chemin, il avait consolé, rassuré, soulagé — il dépose maintenant son mandat et quitte la scène, mais à vide ! «Pourquoi», s'écrie-t-il, «suis-je venu et il n'y a eu personne». Il lui faut assister à la faillite de sa mission. Sauf quelques isolés qui, trouvant auprès de lui, par la foi, les paroles de la vie éternelle, se sont attachés à ses pas, tous l'abandonnent. Désormais la haine relève la tête et se donne libre carrière contre lui. Tous les principaux complotent ensemble pour le faire mourir. Les pharisiens, les scribes, les docteurs de la loi s'entendent pour se débarrasser de Dieu dans cet homme. Mais c'est par la sentence même prononcée contre Lui qu'il va accomplir l'oeuvre de la rédemption. Toutefois il faut, avant la proclamation du salut accompli, qu'une malédiction définitive soit prononcée sur cette race impie : «Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites !» Au lieu des neuf «béatitudes» du commencement de sa carrière, il prononce les sept «malheur !» de la fin. Ce refrain terrifiant sort de la bouche de Celui qui avait au commencement prononcé la plénitude divine de la grâce et de la bénédiction. Il prononce maintenant une sentence définitive dont rien ne sera jamais retranché. Le fouet brandi sept fois frappe le dos de tous ces infâmes, le déchire et y laisse ses marques sanglantes (Matth. 23:13-36). Ils ont beau grincer des dents ou chercher à éviter ses coups ; ils ne peuvent échapper. Les sept «Malheur !» du chap. 23 ne sont que l'exécution du jugement qui avait suivi la malédiction du figuier stérile au chap. 21:18-20. «Que jamais aucun fruit ne naisse plus de toi !» avait dit le Seigneur. Ce figuier est l'homme comme tel, sous l'emblème du peuple le plus favorisé de Dieu, mais devenu, par le rejet du Sauveur, un arbre inutile dont toute sève s'est à jamais retirée sous la malédiction, avant qu'il soit coupé et jeté au feu.

Mais le Seigneur ne peut s'arrêter au jugement. Quand tout est perdu du côté de l'homme, il reste encore le salut opéré par les souffrances de la croix, un salut éternel, la grâce et la gloire, libre don de Dieu aux pauvres pécheurs (Psaume 84:11). Combien est touchante cette fin de Matth. 23, inscrite en tête de notre méditation ! «Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !» C'est le cri d'un cœur divin, navré devant l'endurcissement de la ville bien-aimée. Ses ailes représentaient la douce chaleur de l'amour, la protection, la sûreté absolue, mais tous Ses appels à la ville bien-aimée avaient été vains et s'étaient heurtés à une volonté obstinée qui ne voulait pas de la grâce. «Vous ne l'avez pas voulu !» Telle est la cause du jugement de l'homme : une volonté absolument opposée à toutes les offres, à tous les appels de la grâce ! Leur «maison déserte» ; telle est la conséquence de leur obstination jusqu'à ce jour. La seule ressource qui leur fût offerte leur est maintenant retirée ; mais, chose merveilleuse, Dieu va leur donner mille fois plus que ce qu'ils ont refusé ! Il n'est pas selon son caractère de finir par le jugement ; Il est, avant tout le Dieu d'amour. Il avait commencé par les béatitudes ; les hommes n'en ont pas voulu et le jugement est prononcé contre eux, mais un jour viendra où ils diront : «Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur !» Alors ce qui leur avait été offert et qu'ils

n'ont pas voulu leur sera donné. Leur histoire se terminera par la grâce triomphante qui introduira le règne de la gloire dans ce monde comme au ciel. Alors se réalisera cette parole : «L'Éternel donnera la grâce et la gloire !»

### 36 - Trois BONHEURS

H. Rossier — Courtes méditations — n°36 [32] ME 1923 p. 205-210

Il y a pour l'homme un bonheur initial. Avant de le connaître tout était pour lui misère et malheur. Je ne dis pas qu'il ne cherche, en sa qualité de pécheur, à atteindre le bonheur, mais, ne le connaissant pas, comment saurait-il où le chercher ? Il poursuit, l'une après l'autre toutes les formes de bonheur que son ignorance lui suggère, sans même parler des mauvaises convoitises et des souillures que le monde et son prince lui offrent comme un appât. Toujours déçu, le malheureux finit, s'il est sincère, ce qu'il est, du reste, très rarement, par tomber dans l'indifférence d'un effort inutile, ou dans un amer dégoût suivi d'un sombre désespoir.

Mais, dès que l'âme du pécheur commence à être travaillée et que la conscience le force à se présenter devant Dieu, repentant, confessant ses péchés, et réalisant pour la première fois ce qu'est la crainte de Dieu, le voilà qui, pour la première fois aussi, a trouvé le bonheur. Il peut dire : « Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert ! Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas le péché ! » Il ne cherche plus, comme il le faisait précédemment, à rien cacher à Dieu, car il n'y a plus de «fraude» dans son cœur, comme quand il prétendait s'approcher de Dieu, dans son état d'inconversion (voy. Ps. 32:1-2). Le poids énorme qui pesait sur sa conscience a disparu ; la paix, la faveur de Dieu lui sont acquises. Tel est le premier bonheur.

Le deuxième bonheur peut être défini ainsi : le bonheur actuel dans la marche. Il commence après la conversion et nous accompagne jusqu'au moment où nous quittons ce monde pour être auprès du Seigneur. L'intervalle entre ces deux moments, qui comprend de fait tout notre vie chrétienne, la Parole nous le dépeint comme un bonheur perpétuel. Ah ! direz-vous, rien n'est moins vrai que ce que vous dites-là ! Ne trouvons-nous pas dans ce monde des tristesses, des deuils, des pertes, des souffrances perpétuelles, des désillusions, des tentations où nous succombons, des combats où nous sommes vaincus ? Appelez-vous cela le bonheur ? Oui, certes, si vous vous mettez en route avec votre bonheur initial ; non, à coup sûr, si vous marchez en reniant votre origine. D'où vient que l'épître aux Philippiens, dont le sujet est précisément l'expérience chrétienne dans la marche, ne nous parle que de joie, jamais de malheur, et nous décrive le racheté comme capable de marcher «sans broncher jusqu'au jour de Christ» ? D'où vient que l'épître aux Hébreux ne nous parle jamais du péché que comme aboli, et du chrétien, que comme capable de le rejeter et d'aboutir victorieusement au terme de son témoignage ? (voy. aussi Jude 24).

Telle est la marche chrétienne. Idéale, direz-vous. Non pas, mais normale. Comprenez -vous maintenant pourquoi elle peut être une marche bienheureuse d'un bout à l'autre ?

C'est ce que Dieu attend de nous ; il a tout préparé pour cela ; il a ôté tout obstacle à la réalisation de ce bonheur. Ne sommes-nous pas entièrement purifiés par le sang de Christ, justifiés par la foi, scellés du Saint Esprit ? N'avons-nous pas la vie éternelle et la puissance de cette vie ? Ne sommes-nous pas ressuscités avec Christ, assis en Lui dans les lieux célestes ? L'amour de Dieu n'est-il pas versé dans nos cœurs ? Sans doute, nous avons la chair, le péché, le vieil homme en nous, mais nous ne sommes plus dans la chair. Dieu nous donne le droit de nous tenir pour morts au péché, parce que le péché dans la chair a été condamné en Christ sur la croix. Christ est mort une fois pour toutes au péché et il vit à Dieu ; et moi aussi je puis me tenir moi-même pour mort au péché et vivant à Dieu dans le Christ Jésus. Toute raison pour être malheureux dans la chair m'est donc ôtée ; et, Christ vivant en moi, toute raison d'être bienheureux m'est fournie.

Voyons maintenant, après avoir accentué l'entière capacité du nouvel homme pour être heureux, où et comment se montre le bonheur chez le chrétien. Avez-vous remarqué que les Psaumes qui nous présentent toutes les sortes de souffrances pouvant assaillir et accabler les saints, sont le livre où il nous est plus souvent parlé de bonheur que dans tout le reste de la Bible ? Pourquoi ? C'est que la souffrance est le moyen employé pour nous faire jouir du bonheur dans la manifestation de toutes les qualités du nouvel homme : dans la dépendance, dans la confiance, dans l'humilité, dans la sainteté, dans le repos, dans la force, trouvée en Lui seul et nous permettant de marcher de force en force, dans la liberté des relations ininterrompues avec Dieu, même dans la discipline qui a pour but de nous faire rentrer dans ce chemin bienheureux si nous nous en écartons.

Ces qualités morales du fidèle représentent, sauf la dernière, les caractères de Christ lui-même. Comment ne trouverions-nous pas notre bonheur à les réaliser dans le développement journalier de toutes les perfections du parfait serviteur : dévouement, débonnairé, justice, sainteté, paix, vérité, sympathie, miséricorde, amour ? Comment ne pas être heureux si, dans la mesure où nous manifestons ces choses, nous souffrons de la part du monde ? Christ a traversé ces souffrances dans une paix parfaite et dans une joie accomplie qu'il nous a laissées et données. Nous pouvons donc les traverser de la même manière, nous qui avons reçu de Lui la nature divine, la vie éternelle et le Saint Esprit, puissance de cette vie.

Et comment, en outre, ne jouirions-nous pas de notre bonheur, quand, au milieu des tribulations nous sommes puissamment soutenus par l'espérance ?

Or maintenant, demandons-nous d'où vient que tant de chrétiens ne sont pas heureux ? C'est que, d'un côté, tout en ayant le pardon de leurs péchés, ils n'en ont pas fini avec eux-mêmes, qu'ils ne sont pas affranchis. Ils n'usent pas du privilège de se tenir pour morts au péché et pour vivants à Dieu. Ils ne peuvent pas dire : «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» ; et : «Je n'ai aucune confiance en la chair» (Gal. 2:20 ; Phil. 3:3).

C'est que, d'un autre côté, ils n'ont pas rompu avec le monde et ne peuvent dire : «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Gal. 6:14).

Tel est le secret du bonheur actuel dans la marche. Un chrétien, vraiment affranchi du vieil homme et du monde, sera, à travers tout et en toute occasion, un homme pratiquement bienheureux. Ayant la chair en lui, il est toutefois continuellement en danger de retourner aux choses qu'il avait abandonnées. De là les châtements et la discipline du Père qui ont pour but de nous ramener au bonheur que notre folie nous avait fait abandonner. Il va sans dire «qu'aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse ; mais, plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle» (Hébr. 12:11).

Considérons maintenant le troisième bonheur. Ici nous ne parlons pas du bonheur éternel, mais du bonheur final dans lequel le chrétien entre au bout de sa course. C'est ce qui est appelé dans la Parole : «l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ» (2 Pierre 1:11). Cette entrée peut nous être richement ou pauvrement donnée. Et de quoi cela dépendra-t-il ? De la manière dont nous aurons réalisé notre second bonheur dans notre marche ici-bas. À ce sujet, l'une des expériences les plus solennelles de ma vie a été la suivante :

Un chrétien de ma connaissance avait pleinement joui du premier bonheur qui accompagne la conversion. Peu de temps après il avait marché selon les convoitises du vieil homme et avait dû être retranché de la communion de l'Assemblée. De longues années s'écoulèrent. Le jour de sa mort il me fit appeler et me dit : Je désire que vous parliez sur ma tombe et que vous disiez publiquement à tous les assistants, à mes frères en Christ et aux gens du monde qui seront présents, que je ne doute pas un seul instant de mon salut, mais que je quitte cette terre sans aucun bonheur et dans une profonde tristesse que ne diminue pas même la pensée de voir le Seigneur, parce que toute ma vie a été inutile pour Lui. Ce message d'outre-tombe, communiqué à une nombreuse assistance, eut, je



pus m'en convaincre, un effet salutaire sur quelques-uns. Ainsi, sur les trois bonheurs du chrétien, cet homme en avait à jamais perdu deux pour satisfaire ses convoitises.

Si, jour après jour, nous réalisons notre second bonheur ici-bas, nous pourrions dire du troisième, notre course terminée, au moment d'entrer en Sa présence : «Ta face est un rassasiement de joie ; il y a des plaisirs à ta droite pour toujours !» (Ps. 16:11).

### **37 - Le SUBSTITUT — Psaumes 51 \* 22 \* 32**

H. Rossier — Courtes méditations — n°37 [33] ME 1923 p. 217-219

Il fallait la chute affreuse de David dans l'affaire d'Urie, pour nous enseigner ce qu'est, livré à lui-même, l'homme le plus favorisé de Dieu, un racheté, un croyant, même un homme inspiré dont la bouche a prononcé les hymnes d'adoration les plus élevés de la Bible ; mais aussi pour nous apprendre ce qu'est la grâce, dans laquelle Dieu sait allier à la fois son horreur du péché et les conséquences du péché sous son gouvernement, avec son amour sans bornes pour le pécheur.

Nous trouvons, au Ps. 51, le premier résultat du fait que David, après son péché, est placé en présence de Dieu, au moyen de la Parole qui lui est adressée par le prophète. Ce résultat est la repentance. Nous voyons un homme convaincu de péché jusque dans les profondeurs de son être. Je ne crois pas que la parole de Dieu nous présente une horreur du péché plus absolue, une repentance plus complète que celle-là. Le péché est jugé jusque dans ses racines : «Voici, j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu» (v. 5) ; le péché est continuellement devant les yeux et dans la mémoire du transgresseur (v. 3) ; le sang répandu pèse sur sa conscience (v. 14) ; c'est contre Dieu, contre Dieu seul qu'il a péché et il sait avoir affaire à un Dieu juste qui ne peut supporter l'iniquité (v. 4). Sa seule, son unique ressource est donc la grâce (v. 1). Le Dieu qu'il a offensé peut seul lui pardonner, le purifier (v. 7) ; il faut que ses péchés ne soient plus, qu'ils soient effacés pour toujours de la mémoire de Dieu (v. 1).

Mais plus encore, car, quelque grande que soient ces grâces, elles ne lui suffisent pas : il lui faut devenir une nouvelle créature ; il faut qu'un nouveau cœur, un cœur pur, lui soit donné (v. 10).

Cependant la repentance, sans laquelle il n'y a point de salut, ne suffit pas pour rendre heureux. Le «cœur brisé et humilié» (v. 17) trouve le chemin du bonheur au Ps. 22 et le Psaume 32 nous montre où ce chemin aboutit. Le pécheur découvre qu'un autre s'est substitué à lui, a fait siens tous ses péchés et en a porté toutes les conséquences, afin de l'en décharger à toujours.

Le coupable dit au Ps. 32:3 : «Quand je me suis tu, mes os ont dépéri». «Tous mes os se déjoignent» répond le substitut (Ps. 22:14). — «Je rugissais tout le jour» (32:3), dit le coupable, et le substitut répond : «Te tenant loin des paroles de mon rugissement» (22:1). — Le coupable dit : «Jour et nuit ta main s'appesantissait sur moi» (32:4) ; et le substitut répond : «Je crie de jour, mais tu ne réponds point ; et de nuit, et il n'y a point de repos pour moi» (22:2). — «Ma vigueur s'est changée en une sécheresse d'été» dit le coupable : (32:4) ; et le substitut s'écrie : «Ma vigueur est desséchée comme un têt, et ma langue est attachée à mon palais ; et tu m'as mis dans la poussière de la mort !» (22:15).

Ah ! désormais le coupable sait que «sa transgression est pardonnée et que son péché est couvert» (32:1) et peut se dire bienheureux ! Son substitut s'est chargé de cet immense fardeau, mais le transgresseur a dû traverser tous les stades de la repentance avant de réaliser la puissance de la rédemption. Il a fallu que «dans son esprit il n'y eût pas de fraude» (32:2), qu'il ne couvrit en quoi que ce soit son iniquité devant Dieu, et cela avait eu lieu au Ps. 51. Alors Dieu peut la recouvrir. Te Ile est la dispensation par laquelle le croyant connaît, comme nous l'avons dit dans la Méditation précédente, le bonheur initial de sa carrière.

### **38 - La Nourriture et la Marche**

H. Rossier — Courtes méditations — n°38 [34] ME 1923 p. 229-232

Pour entreprendre une longue marche, il est nécessaire d'avoir pris de la nourriture et ensuite de renouveler ses forces avec les aliments dont on a fait provision. Je désire aujourd'hui montrer en quelques mots l'influence de la nourriture sur la marche du chrétien.

Après la Pâque et la mer Rouge (types de la Rédemption qui, d'un côté, nous met à l'abri du jugement de Dieu, de l'autre nous délivre de l'esclavage de Satan et nous amène à Dieu), le peuple d'Israël est appelé à entreprendre la marche à travers le désert. Ici il n'a qu'une seule nourriture, nourriture uniforme sans doute aux yeux de l'homme, mais contenant tous les éléments qui entretiennent la vie et pourvoient aux obstacles de la route ; de même il n'a qu'une boisson, l'eau vive sortant du rocher frappé. — Dans la nuit mémorable qui précéda sa sortie d'Égypte, le peuple s'était nourri, une fois pour toutes, en figure, d'un Christ mort, et n'avait plus désormais qu'à célébrer le mémorial de la Pâque. Dans le désert il se nourrit en figure d'un Christ vivant, descendu du ciel, d'un Christ homme venu pour faire la volonté de Dieu, pour le glorifier dans la soumission d'une humble dépendance, pour servir son Dieu et pour servir ceux qu'il venait sauver.

En décrivant les vertus de cet homme sans apparence qui était le pain vivant descendu du ciel et n'a pas cessé d'être ce pain vivant, puisqu'il est «la manne cachée» dans le sanctuaire, combien je suis humilié de savoir si peu proclamer ses vertus, si peu les réaliser dans la marche journalière ! C'est qu'il est nécessaire, pour les faire valoir, d'imiter le peuple, c'est-à-dire de récolter la manne chaque matin, pour la manger chaque jour. Un jour sans manne était un jour sans force, un jour où la défaillance atteignait en chemin celui qui avait négligé de se pourvoir de cette nourriture. La fatigue de l'Israélite n'avait aucun rapport avec la qualité de l'aliment céleste, car il y avait dans ce dernier, jour après jour, une force suffisante pour chaque étape du voyage. De même pour nous : un chrétien qui se nourrit journellement des perfections de Christ homme, qui le suit dans son service, dans son dévouement, dans son parfait oubli de lui-même, dans son inlassable activité, dans ses sympathies, ses miséricordes et son amour, dans sa sainteté et sa pureté absolues, dans une vie où chaque instant était consacré à Dieu et aux hommes... Aux hommes ? quand pas un instant de cette vie ne passait sans souffrir de leur part ! Mais comment connaître cette vie ? Nous l'avons dans la Parole qui n'en est pas un reflet affaibli, mais l'expression vivante elle-même. C'est par la Parole qu'elle se communique à nous. Jamais si, cherchant Christ dans la Parole, nous le récoltons chaque jour, nous ne sentirons aucune lassitude de la marche ! Dans cette manne est la force de nos âmes. «Bienheureux», est-il dit, «celui dont la force est en toi !» (Ps. 84:5).

Mais, prenons-y garde, dès que le désir des aliments de l'Égypte s'est emparé de nos cœurs, la manne a perdu sa valeur : «Il n'y a rien, si ce n'est cette manne, devant nos yeux», dit le peuple infidèle (Nomb. 11:6). En nous nourrissant de Christ, tel qu'il s'est manifesté comme homme ici-bas et tel que sa Parole nous le fait connaître, nous arriverons victorieusement et sans entrave au bout de la course.

Telle est la nourriture du chrétien pour sa vie journalière, alimentée par la vie divine manifestée dans l'homme Christ Jésus ; vie qui nous amènera finalement en Canaan où la manne cessera et où nous serons rassasiés du blé du pays. Mais nous, chrétiens, nous avons le privilège de jouir à la fois, déjà ici-bas, de la nourriture du désert et de la nourriture de Canaan.

Le Psaume 23, tout en nous menant dans le désert, nous parle de cette autre nourriture. En effet, la nourriture d'une brebis n'est pas la même que celle d'un voyageur. Mais, en tout premier lieu la brebis a le Berger avec elle pour la conduire, et rien que Sa présence lui fait dire : «Je ne manquerai de rien». À sa suite elle est nourrie dans le désert de tout ce que le pays céleste offre de meilleur : Repos au milieu de l'abondance, âme désaltérée en buvant aux eaux courantes de la vie et de l'Esprit. Ce sont les bénédictions spirituelles et célestes que le Berger connaît bien et vers lesquelles il dirige nos pas. Avec ce rassasiement de joie qui comble tous nos désirs et

répond à tous nos besoins, le voyage à travers la vallée où règne l'ombre de la mort nous est facile. L'âme pleine de repos est maintenant pleine d'assurance. «Je ne craindrai aucun mal», dit-elle ; «tu es avec moi». Les pâturages herbeux ne sont pas toujours là, mais tout va bien si tu es là. Tu as des ressources pour toutes les circonstances.

Mais voilà que l'aspect désolé d'un monde où la mort jette ses ombres lugubres fait place à l'aspect nouveau, bien autrement angoissant, d'un désert plein de dangers, rempli à chaque pas d'ennemis et d'embûches. Ici la brebis a besoin d'un renouvellement de provisions, d'une nourriture appropriée au caractère de la contrée sauvage qu'elle doit traverser. La table dressée ne rappelle-t-elle pas le grand souper de la grâce ? La tête ointe d'huile, la connaissance par le Saint Esprit d'un Christ céleste ? La coupe comble n'est-elle pas la joie dans Sa communion et dans la louange ? Ainsi, du commencement à la fin, cette nourriture-là est céleste et acquiert toujours plus de prix à mesure que nous approchons du terme du voyage. Ce terme, la brebis peut en dire avec une pleine assurance : «Mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour toujours !»

### **39 - La COMMUNION, BASE du TÉMOIGNAGE — Apoc. 3:20**

H. Rossier — Courtes méditations — n°39 [35] ME 1923 p. 241-244

Les titres que prend le Seigneur en s'adressant aux sept églises de l'Apocalypse sont comme le reflet de ce qu'il a à blâmer et parfois à louer dans chacune de ces églises. De fait, ces titres ne sont élogieux que deux fois : dans l'épître à Smyrne et dans celle à Philadelphie ; je veux dire que, dans ces deux cas l'état de l'assemblée correspond aux caractères que le Seigneur prend vis-à-vis d'elle. À Smyrne il est «le premier et le dernier, qui a été mort et qui a repris vie», quand l'Assemblée est encouragée à être fidèle jusqu'à la mort dans les persécutions, pour obtenir la couronne de vie. À Philadelphie il est le Saint et le Véritable qui a la clef de David, la puissance, quand l'Assemblée a peu de force, a gardé la parole du Véritable et n'a pas renié le nom du Saint. Dans les cinq autres épîtres, et d'une manière toute particulière dans la dernière, celle à Laodicée dont nous venons de lire un verset, les titres du Seigneur forment le contraste le plus absolu et expriment le jugement le plus complet sur l'état moral de chaque assemblée.

Nous ne pouvons nous dissimuler qu'à mesure que nous avançons vers l'apostasie finale, dernière période de la chrétienté représentée par Laodicée, le témoignage collectif des saints, si impressionnant au commencement des Actes, quand le don du Saint Esprit à la Pentecôte avait formé les croyants en un seul corps sur la terre, s'est perdu de plus en plus. Or c'est précisément après l'abandon de ce témoignage initial par le mélange de l'Église avec le monde, que sont écrites les épîtres aux sept assemblées. Néanmoins, un témoignage collectif se retrouve à Philadelphie, lorsque Sardes, l'église issue de la Réformation, n'a plus que le nom de vivre, mais est morte. Hélas ! Philadelphie, à son tour, a aussi perdu ce caractère collectif, en tant qu'elle donnait pour ainsi dire son nom à une période distincte de l'histoire de l'Église responsable, et nous assistons bien plutôt aujourd'hui à l'état de «tiédeur» de Laodicée qui précède le moment où elle sera «vomie de la bouche» du Seigneur, comme un objet qui excite son dégoût.

En parlant ainsi nous ne voulons nullement dire que, si ces divers états de l'Église se suivent historiquement, ils ne puissent coexister dans une mesure. Nous ne doutons pas que les quatre dernières églises : Thyatire (le catholicisme), Sardes (le protestantisme), Philadelphie (un réveil du témoignage collectif chez les fidèles de nos jours), et Laodicée (la tiédeur générale et l'abandon final de ce témoignage) n'existent jusqu'à la fin (comme l'attestent les chap. 2:26-28 et 3:11), avec leurs caractères respectifs, seulement c'est surtout de leur succession historique que l'Esprit de Dieu se propose de nous entretenir dans ce livre prophétique.

Revenons maintenant à Laodicée. Tout témoignage à Christ (car c'est Lui qui est le seul objet du témoignage chrétien) y est complètement absent et, chose encore plus aggravante, il est remplacé par le témoignage que Laodicée se rend à elle-même. Que dit-elle en effet ? «Je suis riche et je n'ai besoin de rien». L'exaltation du vieil homme, les mérites de l'ancienne créature, dont Dieu n'avait pu faire autre chose, après l'avoir éprouvée de toute manière depuis la chute, que de la condamner définitivement en la clouant à la croix, sont venus remplacer à Laodicée Celui qui est déclaré, en résurrection, «le commencement de la création de Dieu». Cette condamnation absolue du vieil homme, la nécessité d'une nouvelle naissance, d'une nouvelle création, y sont entièrement ignorées. Au milieu de ce naufrage définitif, Christ reste seul comme «le témoin fidèle et véritable». Cherchez un témoignage collectif au milieu de cet abandon radical de la vérité, vous n'en trouverez pas même une trace. Cherchez un témoignage individuel, vous le trouvez dans la personne du «témoin fidèle et véritable». Où se tient-il, ce témoin ? À la porte. C'est la seule place qui lui convienne, la seule qu'il ait choisie. Oui, mais chose infiniment précieuse, c'est de là qu'il fait appel à la piété individuelle. Il frappe à la porte ; il parle. La brebis entend la voix du bon Berger et lui ouvre. Il entre ; il vient faire domicile chez celui qui le reçoit. Bien plus encore, il dit : «Je souperai avec lui et lui avec moi». Ces paroles sont l'expression de la communion individuelle la plus complète entre Christ et le fidèle, entre le fidèle et Christ. Elles assimilent le croyant isolé au témoignage de Philadelphie elle-même, dont le caractère, malgré sa grande faiblesse, est avant tout la communion avec le Saint et le véritable. Cette communion fait du saint isolé à Laodicée un témoin à son tour.

Tout en regrettant les temps heureux d'autrefois où, dans l'Église naissante, tous les croyants, avaient communion les uns avec les autres (1 Jean 1:3-4), le croyant d'aujourd'hui ne se plaint, ni ne se lamente. Il trouve dans le souper avec le Seigneur une communion plus précieuse, plus intime que celle de Philadelphie, si même la communion avec les saints venait à lui manquer totalement ; ce qui, grâce à Dieu, n'est pas le cas et ne le sera jamais tant que la venue du Seigneur n'aura pas enlevé tous ses bien-aimés auprès de lui, sans qu'il en manque aucun !

### **40 - La Marche — Actes 3:4**

H. Rossier — Courtes méditations — n°40 [36] ME 1923 p. 297-299

Je suis toujours plus frappé du grand nombre d'enfants, appartenant à des familles chrétiennes, dont on ne peut mettre en doute qu'ils connaissent le Seigneur, mais chez lesquels ne se manifeste aucun besoin de Lui rendre un témoignage public. Ils se contentent d'être corrects dans leur conduite, de ne pas prendre part aux divertissements du monde où ils savent que leurs parents ne se rendraient pas, de ne pas se laisser entraîner dans des voies qui renieraient l'enseignement scripturaire dont les principes leur ont été inculqués dès leur tendre jeunesse... et ils s'en tiennent là.

En admettant qu'il n'y ait pas à discuter sur la réalité de leur vie ou de leurs convictions chrétiennes, qu'est-ce donc qui leur manque ? Une chose essentielle sans laquelle on ne peut prétendre à porter le nom de chrétien. Cette chose essentielle est la marche.

Que dirait-on d'un enfant qui à sept ans (je m'exprime par un chiffre symbolique) n'aurait pas encore fait un seul pas ? Avec quelle angoisse ses parents, pendant ces sept ans qui étaient pour eux d'interminables années, n'ont-ils pas attendu quelque manifestation de vie dans les membres jusqu'ici inertes de leur enfant ? En toute autre chose ce jeune être semble normal, sa vue est bonne, son intelligence développée ; il entend, parle, lit, écrit, s'occupe de ses mains, comme tout autre enfant. Seulement il ne se tient pas debout et ne marche pas !

Faut-il conclure à une paralysie des membres inférieurs qui laissera ce pauvre être impotent toute sa vie ? Quelle perte immense pour lui, quel chagrin profond pour ceux qui l'entourent ! N'y a-t-il donc pas d'espoir ? Y a-t-il chez lui une simple indolence qui craint l'effort ? Serait-ce, peut-être, que, ne voulant pas rompre avec les objets qu'il aime et dont il s'est entouré, il reculerait devant

l'obligation de se mettre, par l'activité extérieure, en contact avec de nouveaux objets qui ne l'attirent pas, et regretterait ceux qui l'entourent dans sa chambre d'infirmes, et qu'il a disposés autour de lui, depuis tant d'années selon son goût ?

Hélas ! quel qu'en soit le motif, un pareil état est une perte immense pour celui qui s'en contente, et un grand chagrin pour ses parents qui voient un membre de leur famille empêché de déployer autour de lui une activité normale et réduit à ne s'occuper que de lui-même au lieu de vivre pour les autres !

Si, continuant à parler en figure, nous admettons, non plus une coupable et condamnable indolence, mais l'incapacité totale de se mouvoir, supposant l'absence de vie dans un point de cet organisme, que faut-il pour rendre ce malade capable de marcher ?

Deux choses : un médecin et un remède. Or l'un et l'autre sont à la disposition de telles âmes. «Veux-tu être guéri ?» dit le médecin. «Je n'ai personne», répond le malade. Voilà le besoin créé ! «Lève-toi, prends ton petit lit et marche», réplique le médecin. Une seule parole appliquée en puissance à son état, voilà le remède trouvé ! Le malade qui avait perdu courage, marche maintenant et peut par là constater lui-même qu'il est guéri (Jean 5:6-11).

Souvent, quelle ineffable grâce de Dieu, l'existence d'un besoin n'est pas même nécessaire. On s'attend, comme le mendiant à la belle porte du temple, à recevoir quelque aumône (Act. 3). Cela n'a aucun rapport avec l'état d'un pauvre être boiteux dès le sein de sa mère et qui n'a pas même l'idée de la possibilité d'une guérison. Le voilà, mis en rapport immédiat avec la parole de Dieu. Cette parole lui apporte un nom : «Jésus Christ le Nazaréen». Du côté de Dieu, une seule chose était nécessaire, la grâce et la puissance contenues dans le nom de Jésus. Au mendiant, une seule chose est demandée : de «regarder ceux qui lui parlent». Il les regarde attentivement. Soyez certain que si, sur le conseil des apôtres, les yeux de votre âme sont fixés attentivement sur le Christ révélé dans la parole de Dieu, vous serez rendus capables de «marcher, de sauter et de louer Dieu !»

## COURTES ETUDES SUR LE NOUVEAU TESTAMENT

### Condensé de 2 Corinthiens 5 Bibliquest d'après notes de WK.

Ce chapitre traite de plusieurs points importants souvent mal compris : La mort est vue comme un changement de logis, passant d'une tente destructible à un domicile éternel. Ce domicile du ciel est le corps de résurrection. Celui qui n'a pas la vie de Dieu aura aussi un corps de résurrection, et en ce sens sera vêtu / revêtu, mais devant Dieu, il sera nu. — Ce chapitre est un des rares passages parlant, pour le croyant, de l'état de l'âme après la mort et avant la résurrection. Pour le croyant, cet état est désirable, non pas pour être débarrassé des misères de la terre (ce qui est vrai), mais parce qu'on y jouit déjà de la présence du Seigneur. Cependant la possession du corps de résurrection est une étape supplémentaire ultérieure importante du triomphe sur la mort. — Tous les hommes doivent être manifestés devant le tribunal de Christ, mais les croyants sont manifestés sans être jugés, et cela a lieu avant le règne millénaire, tandis que les incroyables seront manifestés et jugés dans une autre séance, celle du grand trône blanc. — L'état de péché de l'homme et du monde fait une rupture complète avec le croyant qui, lui, relève de la nouvelle création. Ses relations sont donc avec un Christ ressuscité et céleste. — La réconciliation est un besoin fondamental de l'homme, car, par le péché, il est devenu ennemi de Dieu (et non pas l'inverse). Christ vivant sur la terre a commencé le service de la réconciliation. Ce service est poursuivi par les croyants qui, par l'évangile, appellent à la réconciliation avec Dieu : ils sont ambassadeurs de Christ.

### Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie par Bibliquest.

19.04.2014 Lecture : Philippiens 4 : 10 à 14

Nous avons chanté le cantique 78, et puis nous avons dit quelque chose dans les prières en rapport avec Phil. 4: 13 : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie ». Quand nous y réfléchissons c'est un verset étonnant, parce que d'abord l'apôtre lui-même a été souvent en prison ; étonnant parce que dans cette épître aux Philippiens il était en prison ; étonnant parce qu'il y avait tant de choses qui l'affligeaient au point qu'il pleurait (ch. 3: 18). Il connaissait toutes ces choses négatives. Et pourtant il le dit et il l'affirme catégoriquement : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie ». Comment comprendre le sens de ce passage ?

Dans cette même épître Paul dit au ch. 3 : « je considère toutes choses comme des ordures, afin que je gagne Christ » ; au v. 12 : « je poursuis, cherchant à le saisir, vu aussi que j'ai été saisi par le Christ » ; au v. 14 : « oubliant les choses qui sont derrière et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste ». On pourrait dire : « Mais comment quelqu'un qui est en prison peut-il dire qu'il court droit au but pour le prix de l'appel céleste ? Comment peut-il dire qu'il poursuit, cherchant à le saisir vu aussi qu'il a été saisi par le Christ ? » Et pourtant il le dit, et c'est dans la même épître à quelques versets d'intervalle, donc il ne s'agit pas ni de contradiction, ni de ce qu'entre-temps les circonstances ont changé.

Il faut donc comprendre ce verset.

Le contexte dans le ch. 4: 10 à 14 (que nous avons lu) montre que l'apôtre avait été dans les privations. Les Philippiens lui avaient envoyé un don par Éphroditte (v. 10) : « vous avez fait revivre votre pensée pour moi ». Cela avait permis à Paul d'être apparemment dans une certaine abondance (v. 12). Par ce don ils avaient pris part à son affliction (v. 14).

D'un côté il avait reçu ce don mais il dit lui-même (les versets le montrent) qu'il a connu une certaine période où il était dans l'abondance, une autre où il était dans l'affliction, et pas seulement l'affliction mais même dans les privations et au point d'avoir faim, ce qui est une épreuve peu commune que nous ne connaissons pas.

Comment peut-il dire : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » ? Justement ces mêmes v. 10 à 14 donnent en bonne partie l'explication. « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie », ce n'était pas d'obtenir de l'abondance quand il avait faim, ce n'était pas de supprimer les privations ; mais c'était d'avoir appris, d'avoir été enseigné « aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim », d'avoir appris aussi bien à être dans l'abondance que dans les privations. Il avait appris, il avait reçu ces leçons. Il dit au v. 11 : « J'ai appris à être content en moi-même », puis v. 12 : « je sais », mais « je sais » parce que « je suis enseigné ». Ainsi « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » n'est pas tant une question de résoudre les difficultés extérieures, mais d'apprendre du Seigneur et d'être enseigné à s'y comporter et à y marcher avec le Seigneur, là où on saisit le Seigneur (ch. 3: 12), là où on gagne Christ (ch. 3: 8), où on regarde le prix de l'appel céleste (3: 14). Voilà les leçons que Paul a apprises !

Dans ces situations, le regard de Paul sur les circonstances n'est pas du tout le regard ordinaire que nous portons nous-mêmes, ou qu'ont les hommes. Déjà le ch. 3: 8 parle de ce regard, quand il regarde toutes choses comme des ordures « afin que je gagne Christ ». Nous connaissons ce verset – que le Seigneur nous donne de mieux le réaliser ! Mentionnons les autres circonstances dont parle cette épître : d'abord cette première crainte qu'étant en prison, l'évangile n'en souffre puisque lui qui était un puissant prédicateur ne pouvait plus exercer son ministère comme auparavant. Son regard est ailleurs, ch. 1: 12 : « Or, frères, je veux que vous sachiez que les circonstances par lesquelles je passe sont plutôt arrivées pour l'avancement de l'évangile ; en sorte que mes liens sont devenus manifestes comme étant en Christ, dans tout le prétoire et à tous les autres, et que la plupart des frères, ayant, dans le Seigneur, pris confiance par mes liens, ont beaucoup plus de hardiesse pour annoncer la parole ». Cette circonstance extérieure était apparemment un échec – et un gros échec puisque le plus puissant des prédicateurs était réduit au silence – L'apôtre dit : il faut regarder les choses comme il faut, il faut regarder les choses dans le bon sens ! Et le bon sens, c'est le contraire : c'est ce qui amène la promotion de l'évangile. D'une part tous les gens dans le prétoire reconnaissent que son emprisonnement n'est pas du tout parce qu'il a mal fait, mais parce qu'il a annoncé le Seigneur ; et puis tous les frères se mettent à prêcher, et à prêcher avec hardiesse en sorte qu'il y a une multiplication des serviteurs.

Tout au long de l'épître on lit des enseignements de ce genre.

Ch. 1: 29 : « à vous il a été gratuitement donné, par rapport à Christ, non-seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui ». Voilà que la souffrance pour Christ est présentée comme un don – un don gratuit. On dira : « Mais comment ? Souffrir pour Christ amène au découragement... à la détresse... on est tourmenté... on va tout abandonner... » L'apôtre ne présente rien de tout cela ! Bien sûr, ces encouragements que nous trouvons dans ces paroles de l'apôtre sont des encouragements qui ont la force de l'Écriture – non pas notre propre force ou ma force à moi, car nous faillissons certainement à bien des égards. Mais voilà la souffrance présentée comme quelque chose de normal, et même de positif !

Le ch. 2 présente d'abord l'abaissement du Seigneur. Et puis vient cette exhortation du ch. 2: 12 de travailler « à votre propre salut avec crainte et tremblement : car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir ». Le salut ici de manière évidente, n'est pas le salut d'âmes dont parle l'apôtre Pierre ; ce n'est pas un salut par les œuvres. C'est la délivrance au travers de la course chrétienne, à laquelle on travaille avec crainte et tremblement. Vient en premier le côté de la responsabilité : « travaillez » ; puis le côté de l'encouragement de Dieu (ch. 2: 13) « qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir ».

« Faites toutes choses sans murmures et sans raisonnements » (v. 14). Sans murmures et sans raisonnements ? Là encore on s'étonne : c'est un apôtre en prison qui dit cela ! Il avait de plus d'autres sujets d'affliction : certains annonçaient le Christ par esprit de parti (ch. 1: 17). « Sans murmures et sans raisonnements », il dit même qu'il était joyeux (ch. 2: 17) parce qu'il servait d'aspersion

« sur le sacrifice et le service de votre foi ». Les Philippiens et leur service étaient le sacrifice, et lui était la libation que l'on rajoutait par-dessus (il reprend cette image de libation en 2Timothée 4: 6).

Paul avait encore d'autres sujets d'affliction : la maladie d'Épaphrodite lui avait été un poids tel que quand il a été guéri, Paul est amené à dire « afin que je n'aie pas tristesse sur tristesse » (2: 27). On voit donc que Paul avait de grosses tristesses.

« Je puis toutes choses en celui qui me fortifie ». Certains pourraient dire : « Si les circonstances n'ont pas été améliorées pour Paul, c'est parce qu'il manquait de foi ». La lecture même de cette épître montre à l'évidence que c'est absurde ; mais je tiens à le dire parce qu'on entend fréquemment dans la chrétienté, que si les choses ne vont pas mieux c'est que nous manquons de foi.

On peut se reporter à cet égard à Luc 17. J'en rappelle les points-clefs. « Les apôtres dirent au Seigneur : Augmente-nous la foi » (v.5). Ils se sentaient bien incapables de réaliser les exhortations précédentes ; alors ils disent au Seigneur : « Augmente-nous la foi ». Le Seigneur leur dit : « Si vous avez de la foi comme un grain de moutarde, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et plante-toi dans la mer ; et il vous obéirait ». Dans d'autres évangiles Il dit : « si vous aviez de la foi... » Effectivement ils n'avaient pas cette foi. Mais dans Luc 17 le Seigneur dit : « Si vous avez » – Il présume qu'ils ont cette foi. Mais ont-ils besoin de beaucoup de foi ? Un grain de moutarde suffit – et suffit pour faire des choses extraordinaires. Alors pourquoi les apôtres demandent-ils : « Augmente-nous la foi » ? Justement, ces apôtres pensent que c'est un problème de dimension d'une foi, de l'importance de la foi que l'on possède. Mais le Seigneur remet les choses en place : « Qui est celui d'entre vous qui ayant un esclave labourant ou paissant le bétail, quand il revient des champs, dise : Avance-toi de suite et mets-toi à table ? Ne lui dira-t-il pas au contraire : Apprête-moi à souper et ceins-toi, et me serviteurs jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; et après cela, tu mangeras et tu boiras, toi ? Est-il obligé à l'esclave de ce qu'il a fait ce qui avait été commandé ? Je ne le pense pas. Ainsi, vous aussi, quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites : Nous sommes des esclaves inutiles ; ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait ». On insiste aussi souvent sur cette expression : « nous sommes des esclaves inutiles », qui a son importance à sa place. Les apôtres disent : « Mais ce qui nous manque, c'est la foi ! Si on avait plus de foi, tous les problèmes seraient résolus », le Seigneur répond : « La solution du problème est : « Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites : Nous sommes des esclaves inutiles ; ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait ». Revenons à l'épître aux Philippiens : « toutes les choses, je les considère comme des ordures afin que je gagne Christ », « je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste ». Ce sont là les choses qui nous ont été commandées, c'est le chemin qui est placé devant nous, c'est le chemin qui accepte la Parole, les commandements de la Parole, ce qui est dit ; c'est chercher les intérêts de Jésus Christ selon l'expression de Phil. 2: 21. Effectivement à ce moment-là on est imitateur : « Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi suivant le modèle que vous avez en nous » (3: 17). Imiter quelqu'un qui est en prison... ! Eh bien oui ! On l'imite parce qu'on voit que dans sa prison, rien ne le laissait dans le découragement, rien qui le laissait abattu, mais il pouvait parler de « marcher ainsi suivant le modèle que vous avez en nous ».

Alors Paul avait le contentement du ch. 4: 11 : « J'ai appris à être content en moi-même ». Je crois que cela a été évoqué dans une prière, ce contentement est l'opposé des murmures. Murmures... le livre des Nombres en parle en surabondance, pratiquement à chaque chapitre ; et l'épître de Jude se termine par le Seigneur venant au milieu de ses saintes myriades contre les murmureurs (v. 16).

Que nous puissions ainsi retenir ce qu'implique « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie », il dirige nos pensées, nos cœurs, nos affections, non pas tant à résoudre les difficultés mais à les traverser avec un œil qui n'est pas celui de l'homme naturel mais qui est l'œil de celui qui veut gagner Christ, qui cherche à Le saisir, qui court droit au but, et qui sait qu'il lui a été donné gratuitement de souffrir. En sorte que les circonstances extérieures deviennent... je ne dirai pas qu'elles sont secondaires dans le sens qu'elles sont des privations et des afflictions (et avoir faim c'est quand même quelque chose...) mais elles prennent un caractère secondaire par rapport à toute la puissance et la force de la vraie vie chrétienne dont Paul nous donne le modèle.

Lecture : Ephésiens 4: 20 à 24

On vient de voir dans l'exemple de Paul qu'il peut tout en Celui qui le fortifie ; on voit par ce passage d'Éphésiens que ce qu'il fait en traversant ces circonstances, c'est de revêtir le nouvel homme, de manifester les caractères qui sont ceux du Seigneur Jésus. On peut les voir aussi en Col. 3: 1 : « Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ». On peut donc faire le parallèle avec ce que disait l'apôtre Paul, qu'il voulait gagner Christ, v. 2 à 4. Un peu plus loin, v. 9 à 15.

Simplement ces quelques pensées, que les caractères qu'on voit dans ce chapitre de Col. 3 c'est de marcher selon le nouvel homme, selon cette nouvelle vie que Dieu nous a donnée, qu'Il a créée (on voit au v. 10 : « selon l'image de celui qui l'a créé ») ; et ainsi de reproduire la vie du Seigneur ici-bas, en traversant toutes les circonstances.

Lecture : Rom. 8: 26 ; 32 (fin) ; v. 37 à 39

### Quelques réflexions à propos de l'épître à Philémon par Paul Fuzier

#### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1960 p. 67

#### **Table des matières**

- 1 v. 2: L'assemblée qui se réunit dans ta maison — Local de réunion
- 2 v. 10 : service volontaire
- 3 v. 10 : la fin ne justifie pas les moyens
- 4 v. 13-14 : Des âmes unies dans la jouissance de la communion fraternelle

C'est une très courte Épître que celle adressée par l'apôtre Paul à Philémon, mais il ne faudrait pas juger de son importance d'après sa brièveté. La Parole est riche, inépuisable, et c'est la plupart du temps en peu de mots qu'elle nous donne des enseignements de très grand intérêt ; cette remarque générale peut s'appliquer en particulier à l'Épître à Philémon. — Sans revenir sur ce qui a déjà été présenté à propos de cette portion des Écritures, nous désirons seulement souligner un ou deux points qu'il peut être utile de considérer en rapport avec des circonstances et besoins actuels.

#### **1 v. 2: L'assemblée qui se réunit dans ta maison — Local de réunion**

L'apôtre adresse sa lettre « à Philémon le bien-aimé et notre compagnon d'œuvre, et à la sœur Apphie, et à Archippe notre compagnon d'armes, et à l'assemblée qui se réunit dans ta maison » (v. 2). Certes, les nécessités locales sont telles que, dans un grand nombre de cas, il est opportun d'avoir une salle spéciale pour les réunions de l'assemblée, notamment lorsque le rassemblement est numériquement important et ne peut, de ce fait, trouver place dans la maison de l'un des frères de la localité. Il ne saurait être question d'établir de règle à ce propos, chaque assemblée ayant à faire avec le Seigneur pour déterminer les conditions

matérielles dans lesquelles elle doit se réunir. Nous nous bornons à exprimer de simples réflexions personnelles, suggérées tout à la fois par ce que la Parole nous dit dans un passage comme Philémon 2 et par quelques faits d'expérience.

Mais posons la question : dans la chrétienté, chaque dénomination veut avoir son église, son temple, sa chapelle ou son local de réunion. Il semble que c'est là chose absolument indispensable ; n'y aurait-il pas à cet égard dans notre esprit, inconsciemment peut-être, une certaine tendance à nous conformer au monde religieux ? N'irait-on pas jusqu'à dire : pour qu'il y ait un témoignage dans la localité, il faut en premier lieu une salle de réunions ? N'est-ce pas là ce qui conduit parfois à rechercher une salle — dans des conditions qui, en certaines occasions, dépassent les ressources données par Dieu, ce qui devrait rendre très circonspect pour ne pas dire davantage — alors qu'un frère pourrait avoir l'inestimable privilège, comme Philémon autrefois, de recevoir l'assemblée dans sa maison ? — La Parole nous dit : « l'assemblée qui se réunit dans ta maison ». Il y a certainement de nombreux cas particuliers, répétons-le, mais n'en serions-nous pas arrivés insensiblement à ce point que ce qui devrait être considéré comme exceptionnel est devenu la règle, et inversement ? Cela n'a-t-il pas conduit parfois à quelques faux pas ?

Ces remarques sont présentées sans aucun esprit de jugement ou de critique mais, fruit de réflexions, elles n'ont d'autre but que d'inciter le lecteur à réfléchir aussi à de telles questions, qui ne sont pas seulement d'ordre matériel mais qui ont leurs répercussions dans le domaine spirituel et dans une plus large mesure qu'on ne serait porté à le croire à première vue.

N'y a-t-il pas également une certaine tendance à rechercher le nombre et l'apparence, et à s'en glorifier peut-être ? Le nombre rend bien entendu nécessaire un grand local de réunion... Les deux problèmes sont liés. — L'expression de Philémon, « l'assemblée qui se réunit dans ta maison », ne devrait-elle pas nous faire toucher du doigt la différence qu'il y a entre ce qu'elle nous présente et ce que nous voyons en règle générale ? Quelques phrases, tirées d'une lettre de J. N. D (écrite le 19 février 1850 et publiée dans le ME année 1914, page 235), méritent de retenir notre attention et d'être pour nous un sujet de méditations « ... Je crois que ces derniers (les enfants de Dieu) ne devraient pas prétendre établir des choses dépassant la force qui nous reste dans l'état où l'Église se trouve. En général, cette faiblesse fait qu'une très grande réunion est un inconvénient ; mais le manque d'un local assez vaste, si l'on suit en simplicité la direction de Dieu, garantirait les saints de cette difficulté. Du reste, je ne mets point de limites à la puissance de la grâce de Dieu. Mais je n'ai pas d'autres principes que ceux-ci : 1. le devoir et le privilège de se réunir au nom de Jésus, pour trouver la présence du Seigneur, en profitant de tout ce que Dieu donne ; 2. ne pas dépasser la force qui nous reste, dans la prétention de faire des églises. Je crois qu'en certains cas, on a oublié la vraie position des enfants de Dieu. Je crois que le Saint Esprit donne le privilège de s'assembler, quand nous sommes souvent trop faibles pour rassembler ; mais s'il y a de la grâce et de la bénédiction dans la première position, Dieu opérera la seconde jusqu'à un certain point. Les prétentions de rassembler vont quelquefois au-delà de la puissance réelle. S'assembler est toujours un devoir et un privilège des chrétiens. Je crois qu'on devrait en même temps désirer le rassemblement de tous et y tendre autant qu'on le peut. Tout ce que je désire, c'est qu'on ne dépasse pas sa force véritable, mais je ferais tout ce qui est en mon pouvoir dans ce but. Le devoir de tous les chrétiens est d'être réunis ensemble en dehors du monde, et c'est le meilleur moyen de prouver la bénédiction qui se trouve dans cette position. Mais si l'on dépasse sa force réelle, on peut éloigner les âmes quand elles voient le manque de bénédiction.. » (p. 237, 238). Que dirait aujourd'hui l'auteur de cette lettre de « la force qui nous reste » ?

C'est une vérité d'expérience que dans un rassemblement nombreux, étant donné qu'il n'est possible qu'à quelques frères d'agir, il finit par y avoir pratiquement ceux qui ont l'habitude de le faire et ceux qui ont l'habitude de s'abstenir de toute action. Des dons qui s'exerceraient utilement peuvent de la sorte être paralysés et tout le corps en souffre. Bien sûr, il ne devrait pas en être ainsi ! S'il y avait plus de force spirituelle, il y aurait aussi davantage de dépendance de l'Esprit qui pourrait se servir de tous les instruments à sa disposition, chacun à son moment. Mais précisément, nous n'avons pas la force spirituelle nécessaire, il faut le reconnaître humblement. En désirant un rassemblement nombreux, ne risquons-nous pas, bien souvent, de n'avoir qu'une prétention à la force sans beaucoup de réalité ? Demandons-nous s'il ne faut pas voir là, pour reprendre l'expression de J. N. D., une des causes de « l'éloignement des âmes quand elles voient le manque de bénédiction », peut-être aussi une des causes du découragement que manifestent certains, parmi la jeunesse chrétienne en particulier.

On assure qu'il faut une salle de réunions, spéciale et publique, pour que les âmes puissent être attirées et, en tout cas, afin que chacun ait la liberté d'entrer. L'extrait que nous avons cité plus haut répond, en partie au moins, à l'objection. Ajoutons ceci : où trouvons-nous dans l'Écriture ce qui pourrait appuyer cette pensée ? Demandons encore : avec des rassemblements nombreux, dans de vastes locaux, quelle puissance a-t-on gagnée ? Et pensons-nous que Dieu ne peut bénir richement comme témoignage « l'assemblée qui se réunit dans ta maison » ? Le secret de la bénédiction, c'est la fin du chapitre 2 du livre des Actes qui nous le donne ; nous y voyons d'abord l'état des saints, tel qu'il est décrit dans les versets 42 à 47, ensuite la bénédiction dispensée : « Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés ». Quel tableau remarquable de l'état d'une assemblée : des frères et des sœurs qui « persévèrent, dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières », qui sont caractérisés par la « crainte » et réalisent une vraie communion les uns avec les autres « louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple » ! C'est sur un tel état spirituel et moral que Dieu peut mettre le sceau de la bénédiction, assurant Lui-même prospérité et accroissement du témoignage. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces versets 42 à 47 d'Actes 2 à l'occasion d'un autre enseignement tiré de l'Épître à Philémon. En terminant sur ce point, disons encore que si, dans un rassemblement devenu très nombreux, la question se pose de savoir s'il n'y aurait pas lieu de dresser la table dans un deuxième local de réunion, l'affaire est à examiner avec beaucoup de soin, dans la dépendance du Seigneur et une grande crainte. Bien des considérations peuvent intervenir dans la vie de l'assemblée, dont il faut tenir le plus grand compte et qui sont susceptibles de peser d'un certain poids dans la décision à prendre. Ce sont des exercices qui demeurent essentiellement du domaine de l'assemblée locale et dans lesquels des frères d'autres assemblées ne peuvent entrer que très difficilement.

## 2 v. 10 : service volontaire

L'apôtre renvoie à Philémon l'esclave qui s'était enfui de chez lui mais que Paul pouvait maintenant appeler « mon enfant que j'ai engendré dans les liens Onésime » (v. 10). Certes, il aurait voulu le garder auprès de lui à Rome : « Moi, j'aurais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'il me servît pour toi dans les liens de l'évangile », cependant il n'en fait rien et renvoie Onésime à Philémon. Que d'instruction en cela !

Il y a d'abord l'enseignement présenté au verset 14 : « mais je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que le bien que tu fais ne fût pas l'effet de la contrainte, mais qu'il fût volontaire ». L'apôtre, par sa manière d'agir, désire amener Philémon à reproduire quelques caractères de Celui qui a été ici-bas l'esclave volontaire, ayant servi librement et non sous l'effet de la contrainte. Dans le don de Lui-même, couronnement de son service, Il a pu dire, vrai serviteur hébreu : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre » (Exode 21:5). Parlant de son sacrifice, de sa vie offerte, Il déclare : « Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même » (Jean 10:18). Ce n'est jamais « sous l'effet de la contrainte » que Christ a « fait le bien » et Il est un Modèle pour les siens. Puisseons-nous l'imiter et, par notre manière d'agir à leur égard, conduire nos frères à refléter de Lui quelques caractères !

### 3 **v. 10 : la fin ne justifie pas les moyens**

Mais il y a un autre enseignement. Ne semble-t-il pas que l'on est de moins en moins préoccupé par le choix des moyens quand il s'agit de servir ? « Vous semblez me reprocher l'emploi de tel ou tel procédé qui ne vous paraît pas selon Dieu, remarquera-t-on. Peut-être, mais dois-je y regarder de si près, du moment que je n'ai qu'un but devant moi, la présentation de l'évangile aux âmes ? Le salut d'une âme est si important et si précieux, pour Dieu que je ne puis vraiment me montrer difficile quant aux moyens à employer. ». Raisonnablement si souvent entendu, hélas ! — Mais l'apôtre a-t-il écrit à Philémon : « Je devrais te renvoyer Onésime, je le sais ; malgré cela, je le garde auprès de moi, car j'ai besoin de lui. Non pas égoïstement mais pour l'évangile ! Je suis prisonnier, il est libre ; il va donc me rendre de précieux services et cela facilitera beaucoup la diffusion de l'évangile dans cette grande ville de Rome où règnent de profondes ténèbres morales et dans laquelle Satan déploie tant d'activité pour la perte des âmes... » ?

Il y avait des convenances à respecter, l'apôtre s'y soumet. Il fallait que tout fût réglé de ce qui devait l'être entre Philémon et Onésime ; il le fallait notamment pour que ce dernier pût être qualifié pour servir. Car en effet il n'est pas propre au service du Seigneur celui qui a des difficultés à régler avec tel ou tel frère. L'apôtre renvoie donc à son maître l'esclave qui s'était enfui de chez lui. Toute sa lettre met en relief l'activité de l'amour — nous n'y insistons pas, cela a déjà été fait souvent et cet enseignement de l'Épître est bien connu de chacun de nous — mais l'amour selon Dieu est inséparable de la vérité et c'est ce que l'apôtre souligne si fortement dans cette courte Épître.

### 4 **v. 13-14 : Des âmes unies dans la jouissance de la communion fraternelle**

Ce qui est important pour le maintien et la prospérité d'un témoignage, c'est que les âmes soient unies dans la jouissance de la communion fraternelle, inséparable de la manifestation d'un amour vrai. L'apôtre, dans toute sa manière d'agir, a cela en vue, beaucoup plus que le désir de garder auprès de lui un Onésime susceptible de le servir dans les liens de l'évangile. Il faut qu'entre Philémon et Onésime tout soit réglé dans l'amour et la vérité. Ainsi, il ne demeurera rien qui serait susceptible de troubler la communion entre Paul, Philémon, Onésime et même « l'assemblée qui se réunit dans ta maison », car la communion de l'assemblée souffre inévitablement de difficultés non réglées entre frères. Les relations dont il est question dans cette Épître sont des relations entre frères (v. 7, 16, 20) et entre frères il doit y avoir communion et amour.

Oui, Paul aurait voulu garder Onésime auprès de lui mais cela eût été susceptible de troubler la communion entre des frères et dans l'assemblée, aussi préfère-t-il renoncer à tout le profit qu'il aurait pu tirer, pour l'évangile, de la présence d'Onésime à Rome. Cet enseignement est très important et il convient d'y insister dans des jours où l'on agit parfois de telle manière que la communion des saints est troublée, mettant en avant pour essayer de se justifier ce que l'on croit être une excuse : le désir de servir, de prêcher l'évangile. C'est perdre de vue que la condition essentielle pour la prospérité du témoignage confié à l'assemblée, comme aussi d'ailleurs du témoignage individuel, c'est le maintien de la communion fraternelle — non pas apparente mais réelle — la jouissance de l'amour fraternel dans la vérité, en bref la manifestation des caractères philadelpiens. Alors, le Seigneur pourra bénir et « ajouter des âmes à l'assemblée ». Nous retrouvons ici l'enseignement déjà rappelé d'Actes 2:42-47.

Pour le service dans les liens de l'évangile, l'apôtre s'en remet entièrement à la puissance et à l'amour de Dieu. Il ne considère pas Dieu comme dépendant des moyens pour la propagation de sa Parole, il sait que Dieu est bien au-dessus des moyens, quels qu'ils soient ; Il peut opérer sans aucun de ceux que nous jugeons souvent préférables ou indispensables, sans instrument même s'Il le trouve bon. Et Il l'a fait tant de fois à sa seule et plus grande gloire !

Retenons l'enseignement qui ressort de ces versets 13 et 14 de l'Épître à Philémon et soyons gardés de toute activité qui serait susceptible de troubler la communion de l'assemblée. Si notre activité, les moyens que nous employons pour l'exercer nuisent la communion, soyons attentifs ! Il y a là, de la part de Dieu, avant que le trouble ne survienne, un sérieux avertissement, un motif puissant de nature à nous inciter à prendre garde. Souvenons-nous de l'exemple de l'apôtre qui a préféré renoncer à garder Onésime auprès de lui pour un service dans les liens de l'évangile, plutôt que de risquer d'apporter quelque entrave à la jouissance de l'amour et de la communion qui doivent être goûtés par des frères et sans lesquels témoignage individuel et témoignage collectif seront sans puissance aucune !

### **Quelques remarques sur 2 Pierre 3 en rapport avec les deux épîtres à Timothée par Paul Fuzier**

#### **Bibliquest**

Les sous-divisions ont été ajoutées par Bibliquest. ME 1950 p. 141

#### **Table des matières**

- 1 Derniers messages pour des temps de déclin
- 2 Ch. 3:1-2
  - 2.1 Ch. 3:1 — Réveiller l'intelligence des chrétiens
  - 2.2 Ch. 3:2 — Parole et commandement du Seigneur
- 3 Ch. 3:3 — La forme de la piété
- 4 Ch. 3:4-7 — Le déluge et Noé
- 5 Ch. 3:7-9 — Le jugement de Dieu arrive certainement
- 6 Ch. 3:10 — Jour du Seigneur
- 7 Ch. 3:11-13
  - 7.1 Sainte conduite
  - 7.2 Piété
- 8 Ch. 3:14 — Persévérance
- 9 Ch. 3:17 — Danger des erreurs
- 10 Ch. 3:18 — La ressource : Croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ

#### **1 *Derniers messages pour des temps de déclin***

La deuxième épître à Timothée a été, en bien des endroits, ces derniers temps, un sujet d'études et de méditations. Ne pouvons-nous pas y voir le travail de l'Esprit de Dieu pour réveiller les saints, attirer leur attention sur le caractère extrêmement sérieux des jours auxquels nous sommes parvenus et rappeler l'importance du maintien d'une stricte séparation, sans laquelle il n'est plus de témoignage selon Dieu ? — Le chapitre 3 de la seconde épître de Pierre contient des enseignements et des exhortations en rapport avec le même sujet. Nous avons, dans ce chapitre, les dernières paroles inspirées de l'apôtre Pierre — dans la deuxième épître à Timothée, les dernières paroles inspirées de l'apôtre Paul. Sans perdre de vue le caractère particulier du ministère de chacun de ces deux apôtres, il est instructif de rapprocher leurs derniers messages. Cela nous amènera à considérer également quelques enseignements de la première épître à Timothée, comme aussi de la première épître de Pierre.

Sans doute la plupart d'entre nous conservent-ils le souvenir des dernières paroles qui leur ont été dites par ceux de leurs bien-aimés que le Seigneur allait recueillir dans son repos. Nous comprenons l'inestimable valeur de l'ultime message d'un père ou d'une mère, au terme du voyage, donnant, à ceux qui ont encore, à vue humaine, quelques pas à faire, l'encouragement, l'avertissement, le conseil, fruit mûri d'une longue expérience. Message gravé dans le cœur et qui, après bien des années, demeure aussi vivant qu'au premier jour !

Mais que dire lorsqu'il s'agit du dernier message adressé par des serviteurs de Dieu comme l'apôtre Paul ou l'apôtre Pierre ! Les voilà au terme de la course, à la fin d'une vie où ils ont fait de si riches expériences, où ils ont servi avec fidélité le Maître qui les a conduits, enseignés, fortifiés, encouragés ; ils ont devant eux les souffrances et la mort d'un martyr et c'est alors qu'ils écrivent, l'un la deuxième épître à Timothée, l'autre la deuxième épître de Pierre. Mais il y a surtout ceci : c'est sous l'inspiration divine qu'ils tracent l'un et l'autre ce dernier message. Pussions-nous retenir, gravés dans nos esprits et dans nos cœurs, les enseignements si importants qui y sont contenus ! — Cela nous est d'autant plus nécessaire qu'ils sont donnés en vue des « derniers jours » (2 Tim. 3:1 ; 2 Pierre 3:3). L'apôtre Paul et l'apôtre Pierre considèrent les signes du déclin et de la ruine qui apparaissent déjà ; ils voient l'iniquité faire de rapides progrès et, avec l'intelligence spirituelle donnée par Dieu, dévoilent l'état auquel aboutiront ces premières manifestations du mal. L'un et l'autre décrivent la ruine ; mais, s'ils le font, c'est pour nous avertir, pour nous présenter les exhortations nécessaires et non pour nous décourager. Bien au contraire, leurs regards se tournent vers Christ et ils placent devant nous sa personne et les ressources que nous avons en Lui.

Les écrits de l'Ancien Testament nous rapportent aussi les dernières paroles de deux serviteurs de Dieu : Moïse et David — sans parler d'autres encore. Dans le chapitre 32 du Deutéronome, si Moïse célèbre la fidélité de l'Éternel et ce qu'il a fait pour son peuple, il décrit aussi l'infidélité d'Israël, sa révolte contre Dieu. Prophétiquement, il considère l'histoire à venir du peuple — et combien elle est humiliante ! Mais, quoi qu'il en soit, il termine par ce cri de triomphe : « Tu es bienheureux, Israël ! qui est comme toi, un peuple sauvé par l'Éternel, le bouclier de ton secours et l'épée de ta gloire ? » (Deut. 33:29). 2 Samuel 23 nous donne « les dernières paroles de David ». « Le fils d'Isaï... l'homme haut placé, l'oïnt du Dieu de Jacob... le doux psalmiste d'Israël » considère « sa maison » et doit confesser avec humilité : « Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu... ». Mais, « l'Esprit de l'Éternel parlant en lui », il peut faire entendre ce que lui a dit le Dieu d'Israël et diriger les regards vers Celui qui « sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages... » (v. 1 à 5). Nous avons donc, là aussi, le déclin, la ruine de tout ce qui entourait ces deux serviteurs. Leur découragement serait bien compréhensible, alors qu'ils avaient tellement lutté et souffert pour le peuple d'Israël — comme, plus tard, l'apôtre Paul et l'apôtre Pierre pour le peuple céleste. Mais Moïse et David tournent leurs regards en avant et saluent le jour glorieux où Christ apparaîtra pour apporter la bénédiction à son peuple restauré. David contemple, par la foi, Celui qui règnera en justice ; Moïse célèbre le bonheur de ce peuple, sauvé par l'Éternel et qui, aujourd'hui dans un bien pauvre état, goûtera alors les bénédictions du règne glorieux que Christ établira.

## **2 Ch. 3:1-2**

### **2.1 Ch. 3:1 — Réveiller l'intelligence des chrétiens**

« Je vous écris déjà, bien-aimés, cette seconde lettre ; et, dans l'une et dans l'autre, je réveille votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire » (v. 1). L'homme est incapable d'entrer dans la connaissance des pensées de Dieu par son intelligence naturelle ; il essaye de comprendre et d'expliquer les Écritures et les rationalistes s'y emploient aujourd'hui plus que jamais, n'hésitant d'ailleurs pas à rejeter ce que dit la Parole de Dieu chaque fois que leur intelligence ne peut l'expliquer. Mais Dieu a « caché ces choses aux sages et aux intelligents » et « les a révélées aux petits enfants » (Matt. 11:25). Nul ne peut comprendre les choses de Dieu si ce n'est par l'Esprit de Dieu qui seul les connaît (1 Cor. 2:10 à 16).

Après avoir accompli en nous l'œuvre de la nouvelle naissance, Dieu nous donne une intelligence renouvelée qui, conduite par l'Esprit Saint, pénètre dans le domaine dont l'accès est interdit à l'intelligence naturelle : c'est la « pure intelligence » dont parle l'apôtre Pierre. Cette « pure intelligence » a besoin d'être réveillée, la Parole nous le dit et nous en avons bien le sentiment. Nous sommes trop souvent portés à nous contenter d'un christianisme d'un niveau très inférieur : vivre honnêtement devant les hommes afin qu'ils ne blâment pas trop notre conduite, sans nous soucier beaucoup des enseignements de la Parole de Dieu au sujet de la marche qui doit être réalisée par ceux qui sont morts et ressuscités avec Christ. C'est ainsi que nous nous endormons, nous dormons « entre les morts », ayant au fond une vie qui ne diffère guère de celle de personnes inconverties, mais honnêtes et de bonne réputation. Dieu ne veut pas que nous soyons satisfaits d'une semblable conduite et Il nous exhorte à ne pas demeurer dans un tel état. « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts... » (Éph. 5:14). L'apôtre Pierre nous donne, au commencement du chapitre 3 de sa seconde épître, l'un des moyens à employer pour produire un réveil : le rappel des enseignements de la Parole de Dieu. C'est ce qu'il a déjà écrit au premier chapitre : « C'est pourquoi je m'appliquerai à vous faire souvenir toujours de ces choses, quoique vous les connaissiez, et que vous soyez affermis dans la vérité présente. Mais j'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire, sachant que le moment de déposer ma tente s'approche rapidement, comme aussi notre Seigneur Jésus Christ me l'a montré ; mais je m'étudierai à ce qu'après mon départ vous puissiez aussi en tout temps vous rappeler ces choses » (v. 12 à 15). Nous traversons des jours mauvais dans lesquels il devient de plus en plus difficile de vivre pour Dieu et de maintenir un témoignage fidèle au sein de la chrétienté professante. Combien donc il est nécessaire que nous soyons réveillés et, pour cela, que les vérités du Saint Livre soient sans cesse rappelées à notre mémoire. Ce sont des vérités que nous connaissons, pour la plupart, et dans lesquelles peut-être même certains d'entre nous sont affermis, mais sur lesquelles il nous faut cependant constamment revenir. Que de fois a-t-on dit : mais vous répétez toujours les mêmes choses ! C'est nécessaire parce que la Parole nous présente toujours les mêmes vérités — la Vérité est immuable — et parce que nous avons besoin de nous en tenir à ce qui nous a été enseigné dès le commencement. C'est nécessaire parce que « ces choses » doivent être « rappelées à notre mémoire ». Réveillés, nous pourrions alors marcher dans le chemin de l'obéissance et vivre d'une manière qui glorifie le Seigneur. « Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas... » (1 Cor. 15:34).

### **2.2 Ch. 3:2 — Parole et commandement du Seigneur**

L'apôtre Pierre rappelait d'abord les vérités présentées dans l'Ancien Testament, vérités enseignées « par les saints prophètes », puis le « commandement du Seigneur et Sauveur » transmis aux saints par les apôtres (v. 2). Le Nouveau Testament n'était pas écrit dans son entier à ce moment-là, mais les paroles que le Seigneur avait dites à ses apôtres — elles avaient l'autorité d'un « commandement » — si elles n'avaient pas été toujours encore transmises par la voie écrite, l'avaient été par la voie orale. Il y a un même enseignement dans les différents écrits de la Parole inspirée, qu'il s'agisse de l'Ancien ou du Nouveau Testament ; c'est celui qu'il convient de rappeler sans cesse afin de « réveiller » notre « pure intelligence ».

Les deux premiers versets étant comme une entrée en matière, nous avons ensuite, dans ce chapitre, deux parties principales. La première concerne les incrédules, la seconde est pour les croyants. Encore faut-il remarquer que les exhortations de la seconde



découlent de l'enseignement présenté dans la première, ce qui permet de dire que la première partie du chapitre n'est pas pour les incrédules seuls.

### 3 **Ch. 3:3 — La forme de la piété**

Dans le verset 3, l'apôtre parle des « derniers jours » (cf. 2 Tim. 3:1). Ce qui caractérise les « derniers jours » dans la seconde épître à Timothée, c'est le fait qu'il y a dans la chrétienté une apparence extérieure, une forme de piété, mais sans aucune puissance. Nombreux sont ceux qui ne voudraient pas être sans une religion ; une religion constitue une espèce de fonction sociale, aussi désire-t-on se rattacher le plus souvent à une religion officiellement reconnue. Mais qu'y a-t-il en fait ? Une simple forme religieuse ou bien de la réalité dans le cœur ? Ce qui caractérise la chrétienté professante dans son ensemble, aux derniers jours, l'apôtre le montre dans la deuxième épître à Timothée, c'est « la forme de la piété ». Il y a une apparence dont on se satisfait, mais aucune puissance. Aussi la corruption morale fait-elle d'effroyables progrès et les hommes — l'apôtre ne peut les appeler chrétiens — présentent les différents caractères énumérés dans les versets 2 à 5 du chapitre 3. Le fidèle ne peut s'associer à un tel état de choses, il éprouve, à l'égard « de telles gens », un sentiment de répulsion ; c'est pourquoi l'apôtre écrit à Timothée : « détourne-toi de telles gens ». Lorsqu'il y a une vraie piété chez le croyant, elle se manifeste : elle est vue dans le témoignage individuel d'abord, dans le témoignage collectif ensuite ; il y a de « la puissance ». Posons-nous la question : où en sommes-nous à cet égard ? — Dans la deuxième épître de Pierre, les « derniers jours » sont caractérisés par la moquerie. Cette moquerie n'est pas tant le fait de tourner en dérision les choses de Dieu, c'est le rejet de la Parole. Combien il est triste de voir, aujourd'hui, la Parole si souvent mise de côté ! On n'en veut pas comme règle de conduite. On ne le dit généralement pas, mais la marche le prouve. Pourquoi cela ? Parce que le cœur suit ses « propres convoitises ». On abandonne la Parole parce qu'on ne veut pas abandonner les convoitises de son propre cœur ; aussi marche-t-on « dans la moquerie » et « selon ses propres convoitises ».

Dans l'incrédulité de son cœur, l'homme est persuadé que « demain sera comme aujourd'hui, et encore bien supérieur » (Ésaïe 56:12). « Depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création » (2 Pierre 3:4), pourquoi donc cesserait-il d'en être ainsi ? pensent les moqueurs. L'ennemi attire les regards de l'homme sur l'apparente stabilité des choses pour lui faire croire que, depuis le commencement, « toutes choses demeurent au même état » et que, par suite, elles le demeureront toujours. « Il est menteur et le père du mensonge » (Jean 8:44) ; c'est par un mensonge qu'il a conduit le premier homme à désobéir et que le péché a été ainsi introduit dans le monde (Genèse 3), comme aussi c'est un mensonge qui fut la première manifestation du mal dans l'assemblée (Actes 5).

### 4 **Ch. 3:4-7 — Le déluge et Noé**

Prétendre que « toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création », c'est « ignorer volontairement » qu'il y a eu le déluge. L'apôtre rappelle cette destruction du « monde d'alors », ajoutant que « les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu » (v. 7). L'histoire du déluge contient des enseignements dont on peut faire l'application aux temps qui précéderont la venue du fils de l'homme (cf. Matt. 24:37 à 42 ; Luc 17:26 à 37) et certainement aussi aux jours actuels, temps fâcheux des derniers jours.

Genèse 6 nous donne quelques détails sur les temps antédiluviens. La Parole emploie des expressions comme celles-ci pour caractériser les hommes d'alors : « géants... vaillants hommes... hommes de renom » (Gen. 6:4). Ces expressions ne pourraient-elles s'appliquer aux hommes de nos jours, si fiers de leur puissance et de leurs connaissances, ayant une si haute opinion d'eux-mêmes ? Mais Dieu nous fait connaître ce qu'Il pense d'eux : « Et l'Éternel vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que méchanceté en tout temps. Et l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il s'en affligea dans son cœur. Et l'Éternel dit : j'exterminerai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé... » (Gen. 6:5-7). Parmi ces hommes, tous coupables aux yeux de Dieu (cf. Rom. 3:10 à 18 et 23 ; Ps. 14:1 à 3 ; 53:1 à 3), vivait Noé. Noé n'a pas traité à la légère les paroles de l'Éternel ; son attitude était tout l'opposé de celle des moqueurs des derniers jours : il crut Dieu, il ne mit pas sa parole de côté. « Par la foi, Noé, étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche... » (Héb. 11:7). La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse. Noé, regardant tout autour de lui, ne voyait que corruption et violence — les deux caractères du mal dès le commencement ; regardant en lui, il pouvait considérer ses propres manquements ; regardant en avant, il y avait la mort, le jugement de Dieu dont l'exécution était certaine. Que faire ? Noé éleva ses regards en haut, image de ce qu'est appelé à faire, aujourd'hui encore, tout homme qui a le sentiment de son péché et de sa culpabilité devant Dieu. La réponse qu'il trouva dans le cœur de Dieu, c'est la grâce : « Noé trouva grâce aux yeux de l'Éternel » (Genèse 6:8). Il « trouva grâce » parce qu'il crut Dieu.

Sa conduite est caractérisée par l'obéissance de la foi : comme l'Éternel le lui avait commandé, il bâtit l'arche (Genèse 6:13-22 ; Hébr. 11:7). Malgré les moqueries dont il fut sans doute assailli, malgré les questions qui devaient présenter le même caractère que celles des moqueurs des derniers jours (2 Pierre 3:4), il obéit. Les chapitres 6 et 7 du livre de la Genèse ne nous rapportent pas une seule parole qu'il ait prononcée et pourtant 2 Pierre 2:5 l'appelle « prédicateur de justice ». Sa prédication était une prédication muette, mais combien éloquente ! Par ses actes, il montrait qu'il croyait Dieu, il bâtissait l'arche et « par cette arche il condamna le monde » (Héb. 11:7). Instrument dont l'Esprit se servait tandis que « la patience de Dieu attendait », il s'adressait à tous, mais son appel ne fut pas entendu : il prêchait à des « désobéissants » (1 Pierre 3:19-20 ; cf. 2:7-8). Ces « désobéissants » (croire, c'est obéir — refuser de croire, c'est désobéir ; cf. Jean 3:36) n'ont pas cru Dieu ; tels les moqueurs des derniers jours, ils ont pensé que tout continuerait à aller comme depuis seize siècles... ; ils ont méprisé les avertissements de Dieu, le témoignage rendu par Noé, le témoin lui-même. (Il ne faudrait pas déduire de 1 Pierre 3:19-20 qu'il y a une prédication de l'Évangile s'adressant à ceux qui sont morts. Les Écritures sont parfois « tordues » par de faux docteurs, « à leur propre destruction » et à la nôtre si nous les écoutons. L'ennemi, qui se sert de la Parole comme il s'en servait pour tenter le Seigneur au désert, essaye ainsi de faire croire aux hommes qu'après leur mort ils pourront encore entendre la prédication de l'Évangile et qu'il sera encore temps de le recevoir). — Que faisaient-ils ? « Mais comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi la venue du fils de l'homme. Car comme dans les jours avant le déluge on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne connurent rien, jusqu'à ce que le déluge vint et les emporta tous, ainsi sera aussi la venue du fils de l'homme » (Matt. 24:37 à 39 ; cf. Luc 17:26-27). Ces choses — vivre et continuer à perpétuer la race — n'étaient pas mauvaises en elles-mêmes, mais elles occupaient leur cœur à tel point qu'ils n'avaient plus le temps d'écouter les avertissements de Noé. Combien cela est vrai aussi de nos jours : Satan occupe les cœurs des choses les plus légitimes et les empêche ainsi d'écouter les appels de la grâce de Dieu.

Chez Noé, au contraire, nous voyons — comme chez les Thessaloniens plus tard — œuvre de foi, travail d'amour, patience d'espérance. Oeuvre de foi : il bâtissait l'arche, conduit par la foi qui avait cru la parole de l'Éternel. Travail d'amour : il prêchait la justice (2 Pierre 2:5), mû par l'amour qu'il avait pour tous ceux qui l'entouraient. Patience d'espérance : il attendait avec patience l'accomplissement des promesses que Dieu lui avait faites (Genèse 6:13 à 22).

« L'an six cent de la vie de Noé, au second mois, le dix-septième jour du mois, en ce jour-là, toutes les fontaines du grand abîme se rompirent et les écluses des cieus s'ouvrirent.. » (Genèse 7:11). Quelle soudaineté dans le jugement ! « Jusqu'à ce que le déluge vint et les emporta tous » (Matt. 24:39). Auparavant, l'Éternel avait placé Noé et les siens dans l'arche, type de Christ qui a traversé les eaux du jugement pour nous en délivrer. « Et l'Éternel ferma l'arche sur lui » (Genèse 7:16). Là, il est dans une pleine et parfaite sécurité, tandis que le jugement décrété est inexorablement exécuté sur ceux qui avaient méprisé les avertissements de Dieu et étaient restés insensibles au témoignage de Noé ! Pour eux, c'en était fini ! Beaucoup auraient sans doute voulu entrer, mais c'était trop tard !

#### **5 Ch. 3:7-9 — Le jugement de Dieu arrive certainement**

Tout cela doit parler sérieusement à chacun de ceux qui ne connaissent pas encore Christ comme leur arche de salut — et si c'était le cas d'un de nos lecteurs, nous voudrions le supplier d'y être attentif ! « Les cieus et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies » (2 Pierre 3:7). Le temps de la patience de Dieu dure jusqu'à maintenant et s'il se prolonge encore aujourd'hui, c'est parce que Dieu « est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (v. 9). Mais ce temps de la grâce aura une fin et il ne restera pour les incrédules, que le jugement effroyable qui les atteindra tous comme ce fut le cas pour les contemporains de Noé. Quand l'Église aura été enlevée de ce monde, beaucoup viendront et crieront comme les vierges folles de la parabole : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous ! » ; la porte sera fermée à jamais et le Seigneur répondra : « Je ne vous connais pas » (Matt. 25:11-12). Il n'y aura plus aucun espoir pour ceux qui n'auront pas voulu accepter l'Évangile !

#### **6 Ch. 3:10 — Jour du Seigneur**

Aux moqueurs, le Seigneur ne parle pas de sa venue pour l'enlèvement de l'Église, mais du « jour du Seigneur » (v. 10). Ce « jour » est une période de temps qui débute par l'apparition du Seigneur pour exécuter le jugement guerrier dont parle Apocalypse 19 et le jugement judiciaire des vivants de Matthieu 25:31 à 36 — jugement qui se poursuit durant le règne millénaire comme jugement gouvernemental exercé sur les méchants (cf. Ps. 101:8) et se termine par le jugement des morts devant le grand trône blanc (Apoc. 20:11 à 15) et la destruction des cieus et de la terre (2 Pierre 3:10).

#### **7 Ch. 3:11-13**

À partir du verset 11, l'apôtre ne s'adresse plus aux moqueurs, mais aux croyants. L'exhortation qu'il leur présente est la conséquence pour eux de ce qu'il vient de dire aux incrédules : « Toutes ces choses devant donc se dissoudre... ». Elle repose, d'autre part, sur l'espérance de la gloire à venir : « Nous attendons de nouveaux cieus et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite » (v. 13).

Une expression mérite d'arrêter tout particulièrement notre attention : « Quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété » (v. 11). Une seconde nous occupera aussi : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (v. 18). Toutes deux nous paraissent être les expressions marquantes de la deuxième partie du chapitre. La première éveille en nous le sentiment de notre responsabilité ; la seconde constitue la ressource qui est à notre disposition pour réaliser sainte conduite et vie de piété. La Parole de Dieu ne nous adresse jamais d'exhortations sans nous donner en même temps les ressources nécessaires pour les réaliser ; nous en serions incapables sans cela.

Ce monde qui occupe tellement nos cœurs va disparaître ; de toutes les choses qui nous captivent et auxquelles nous nous attachons si facilement, il ne restera rien : « la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement » (v. 10). Dans les versets 29 à 31 du chapitre 7 de la première épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul nous dit quelle devrait être notre attitude à l'égard de ce monde ; il nous exhorte à ne pas occuper nos cœurs de ce que Dieu nous dispense ici-bas — qu'il s'agisse d'affections naturelles ou d'affections de famille (v. 29), d'épreuves douloureuses, de joies ou de biens matériels (v. 30), « car la figure de ce monde passe » (v. 31) — mais, au contraire, à vivre des choses célestes, avec un cœur rempli de Christ. Si nous mettons nos cœurs à ce qui est d'ici-bas, c'est parce que nous n'agissons pas selon la pensée de Dieu quant à ce monde et à ce qui lui est réservé. Dieu nous révèle sa pensée et nous nous comportons souvent comme s'Il ne l'avait pas fait.

« Sainte conduite et piété ». Les exhortations à ce sujet remplissent les deux épîtres à Timothée et les deux épîtres de Pierre.

#### **7.1 Sainte conduite**

La « sainte conduite » c'est une marche dans la séparation de tout mal, c'est l'enseignement des Écritures, mis en pratique.

1 Timothée 2 nous présente, d'une manière générale, la conduite des hommes et des femmes dans la maison de Dieu. — Les exhortations du chapitre 3 se rapportent à la conduite des anciens et des serviteurs. S'ils veulent remplir les charges locales auxquelles ils peuvent aspirer — ce qui est désirer « une œuvre bonne » (v. 1) — ils doivent d'abord savoir conduire leur propre maison (v. 4, 5, 12). Toute cette première partie du chapitre nous dit ce qui doit caractériser leur conduite et, indirectement, celle de leur femme et de leur maison. — Timothée devait veiller sur l'ordre et la doctrine dans la maison de Dieu ; or, la doctrine comprend des enseignements relatifs à la marche pratique de tous ceux qui composent cette maison. L'apôtre dit à Timothée comment doivent se conduire les uns et les autres, puis il ajoute des directions qui ont trait à sa conduite personnelle et qui lui sont spécialement destinées, car il avait des responsabilités particulières : « afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu.. » (3:15). Il l'exhorte à être le modèle des fidèles non seulement en parole, mais aussi en conduite (4:12). Il est toujours vrai que le serviteur n'aura d'autorité morale que dans la mesure où il est le modèle des fidèles en parole et surtout en conduite. Nous manquons aujourd'hui de frères ayant une autorité morale et c'est la marque de notre grande faiblesse. — La puissance de la vie de Dieu opérait dans toute la marche de l'apôtre : il mettait en pratique ce qu'il enseignait et avait été ainsi un modèle que Timothée avait imité : « Tu as pleinement compris (ou : suivi) ma doctrine, ma conduite.. » (2 Tim. 3:10). Timothée avait obéi à l'exhortation de la première épître (4:12), il avait suivi avec exactitude l'enseignement et la conduite de Paul ; imitateur de l'apôtre en toutes choses, il était « le modèle des fidèles, en parole, en conduite... ». La conduite manifestait ainsi ce qu'était la doctrine. — Dans la première épître, l'apôtre dit à Timothée comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, alors que la fidélité était encore chez le grand nombre (ces enseignements doivent être mis en pratique aujourd'hui par ceux qui désirent manifester les caractères de l'Assemblée de Dieu) ; dans la seconde, il lui montre ce que doit être la conduite du fidèle alors que la maison est devenue « la grande maison » : cette conduite est essentiellement caractérisée par la séparation de tout mal, doctrinal et moral — « sainte conduite ».

C'est aussi l'enseignement de l'apôtre Pierre dans ses deux épîtres, pour ce qui concerne la conduite du croyant dans ce monde.

1 Pierre 1:15 : « Comme Celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite... » — v. 17 : « Conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas ». — Un des caractères de Christ est présenté ici par l'apôtre : Il est saint. Il est impossible de lui être associé si l'on ne porte pas ce caractère. Trois motifs sont placés devant nous :

1° Le caractère de Celui qui nous a appelés (v. 15-16).

2° Le gouvernement de Dieu dans sa famille (v. 17). Le Père juge selon l'œuvre de chacun et sans acception de personnes, pensée sérieuse qui doit produire dans nos cœurs une sainte crainte de désobéir à Dieu, de Lui déplaire en quoi que ce soit.

3° Le prix auquel nous avons été rachetés (v. 18 à 21). Les deux premiers motifs sont pour la conscience, celui-ci est pour le cœur ! En pensant au sacrifice de l'Agneau de Dieu, à ses souffrances, à sa mort expiatoire, pourrions-nous nous conduire d'une façon qui Le déshonore et attriste son cœur ? Ne sommes-nous pas profondément touchés en pensant à ce que Dieu a fait pour nous en sacrifiant son Bien-aimé, son Fils unique, le Fils de son amour, « agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps pour vous, qui, par lui, croyez en Dieu... » ?

L'exhortation de 1 Pierre 2:12 est relative à la conduite des chrétiens, auxquels l'apôtre écrivait, au milieu des nations parmi lesquelles ils vivaient et où ils étaient considérés comme des étrangers. Elle s'applique à nos rapports avec les hommes de ce monde : « conduite honnête ». C'est un témoignage public inattaquable. Pour réaliser cette « conduite honnête », il faut s'abstenir des « convoitises charnelles » qui nuisent à la prospérité de l'âme : c'est donc une « sainte conduite ». Elle ne sera peut-être pas toujours comprise, il pourra se faire que l'on médise de nous, mais un jour Dieu sera glorifié par les fruits de cette « conduite honnête » : les « bonnes œuvres » que, malgré tout, les hommes observent (v. 12).

Au début du chapitre 3, nous avons la conduite de la femme chrétienne vis-à-vis du mari incrédule. Comment pourra-t-elle le gagner ? — « Sans la parole, par la conduite ». S'il y a un cas où la femme pourrait se croire autorisée à quitter la position de soumission à l'égard de son mari, c'est bien celui-là. Et cependant, même dans ce cas, la Parole lui dit : sois soumise ! La femme chrétienne n'obtiendra pas la bénédiction dans un chemin qui commencerait par la désobéissance à la parole divine — c'est d'ailleurs un principe général. Si elle quitte la place subordonnée que Dieu lui a assignée, l'ordre selon Dieu n'est plus maintenu — et le désordre ainsi introduit dans son foyer aura généralement ses répercussions jusque dans l'Assemblée. L'expression « soyez soumises », au début de ce chapitre, indique un état habituel — a-t-on remarqué — et non pas une soumission occasionnelle dans une circonstance particulière. C'est par la conduite, par « la pureté de sa conduite dans la crainte » que la femme chrétienne manifestera « ce qui est d'un grand prix devant Dieu » : un état intérieur caractérisé par la douceur et la paix.

Le verset 16 de ce même chapitre nous parle de la « bonne conduite en Christ ». Au travers de l'hostilité que nous pouvons rencontrer dans ce monde, nous sommes appelés à réaliser une telle conduite, même si cela doit nous amener à « souffrir en faisant le bien », étant en butte à l'opposition de « ceux qui médisent de nous comme de gens qui font le mal ».

Toute la deuxième épître de Pierre est remplie des enseignements concernant la conduite qui doit être celle du fidèle au milieu de la corruption d'un monde révolté contre Dieu et qui sera détruit par le jugement, corruption à laquelle il a échappé parce qu'il participe à la nature morale de Dieu (1:4).

## 7.2 Piété

« Et en piété ». La piété caractérise une vie pratique dans laquelle sont manifestées confiance en Dieu et crainte de Dieu. On a dit qu'elle était un composé de ces deux sentiments. Cette crainte nous fait haïr le mal et aimer le bien, haïr ce que Dieu hait et aimer ce qu'Il aime. L'âme est ainsi en communion avec Dieu. La piété découle de la connaissance de Christ, car le secret de la piété, c'est n'être occupé que de Lui.

La conduite dans la maison de Dieu (première épître à Timothée) doit être caractérisée par la piété.

La prière adressée à Dieu en faveur de ceux qui sont haut placés dans ce monde a un but pour ce qui nous concerne : « afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté » (2:2). Nous oublions souvent la fin du verset.

Le chapitre 3, verset 16, nous occupe du « mystère de la piété ». Ce qui formera en nous les caractères de la piété, c'est la contemplation de Christ, source de la piété comme Il est l'objet de la foi.

Timothée est exhorté à s'exercer à la piété, c'est-à-dire à chercher la présence de Dieu, à vivre dans sa crainte tous les jours, à entretenir des rapports de communion avec Dieu. L'exercice de la piété est un exercice journalier ; l'apôtre le met en comparaison avec l'exercice corporel. L'exercice corporel, c'est celui des athlètes, l'exercice sportif ; pour réussir dans ce domaine, que faut-il ? Un entraînement quotidien. Il ne faut pas se laisser aller ; si, pendant quelques jours, l'exercice est interrompu, aucun progrès n'est possible. L'apôtre présente l'exercice de la piété, en analogie dans un sens, mais aussi en contraste dans un autre. La piété doit être un exercice quotidien, tout comme l'exercice corporel. Mais, en contraste, tandis que « l'exercice corporel est utile à peu de chose », la piété est « utile à toutes choses », aussi bien à ce qui concerne la vie du corps qu'à ce qui a trait à la vie spirituelle. Elle a « la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir » (4:7-8) — « promesse de la vie présente » : le défaut d'exercice corporel n'aura aucune des répercussions qu'il pourrait avoir sur notre existence terrestre, si c'est l'exercice de la piété qui nous y a contraints ; « et de la vie qui est à venir » : l'exercice corporel n'a aucune influence sur la vie à venir, tandis qu'une vie de piété portera des fruits pour l'éternité.

1 Timothée 6:3 à 5 nous montre que tout enseignement, toute doctrine qui n'a pas pour but de développer la piété chez le croyant vient de la chair. Les « discours vains et profanes » viennent de cette source, aussi « ceux qui s'y livrent » vont « plus avant dans l'impiété » (2 Tim. 2:16). Lorsque des mobiles charnels agissent dans le cœur, on peut en arriver à estimer « que la piété est une source de gain » ; tous les résultats produits ne sont autres que les fruits de la vieille nature : envie, querelles, paroles injurieuses, mauvais soupçons, vaines disputes autant de choses qui sont en contraste avec la piété.

La piété n'est pas « une source de gain », mais « un grand gain » pour l'âme (v. 5-6). À quoi bon nous mettre en souci pour acquérir et accumuler des richesses ? La piété nous conduit à être satisfaits de ce que Dieu trouve bon de nous dispenser dans sa sagesse, elle nous fait jouir avec reconnaissance des biens qui sont à notre disposition et nous préserve du désir de rechercher ce que Dieu ne nous a pas donné. L'apôtre, qui écrivait à Timothée : « la piété avec le contentement est un grand gain » pouvait dire en vérité : « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné, aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations » (Phil. 4:11-12). Rappelons aussi l'exhortation d'Héb. 13:5 : « Que votre conduite soit sans avarice, étant contents de ce que vous avez présentement ». Si avec la piété nous n'avons pas le contentement, nous sommes en danger de rechercher des richesses ; l'apôtre montre, dans les versets qui suivent, où peuvent être conduits « ceux qui veulent devenir riches » (v. 9-10).

Enfin, la piété nous est présentée comme l'un des caractères que Timothée, homme de Dieu, était appelé à poursuivre (v. 11). Bienheureux celui qui, ici-bas, se conduit comme un homme de Dieu, étant dans le monde de la part de Dieu et y vivant pour Lui seul ! Dans la seconde épître, l'apôtre dépeint l'état de la chrétienté dans les temps fâcheux des derniers jours : il y a la forme de la piété, mais sans la puissance ; et ce qui caractérise précisément ces hommes qui ont « la forme de la piété », c'est qu'ils sont « sans piété » (3:5 et 2). En contraste avec ces hommes, l'apôtre nous dit un peu plus loin que « ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés » (3:12). La vraie piété ne va pas sans persécutions. Aujourd'hui, ce ne sont plus les souffrances qu'ont eu à connaître tant de nos devanciers, le martyre, la mort sur les bûchers, ce sont dans nos pays tout au moins — des persécutions

morales, railleries ou moqueries, souvent très difficiles à supporter. La haine du monde se manifeste de bien des façons à l'égard de ceux qui gardent la parole ! « Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs » (Jean 17:14).

Dans sa deuxième épître, l'apôtre Pierre rappelle que « sa divine puissance nous a donné tout ce qui regarde la vie et la piété » (1:3) — toutes les ressources nécessaires pour vivre pieusement ici-bas. Il nous présente ensuite la piété comme l'un des anneaux de la chaîne des caractères que le croyant doit manifester : « joignez à votre foi... la piété... » (1:5-6 ; comp. avec 1 Tim. 6:11-12). — Dans le chapitre 2, il montre que le jugement a été exécuté sur Sodome et Gomorrhe, afin que ces deux villes fussent « un exemple à ceux qui vivraient dans l'impiété » (v. 6) — et nous pouvons rapprocher leur destruction par le feu, des jugements annoncés dans les versets 10 et 12 du chapitre 3. — « Le Seigneur sait délivrer de la tentation les hommes pieux, et réserver les injustes pour le jour du jugement... » (2:9-10). Les « hommes pieux » (un Noé, par exemple) sont présentés ici en contraste avec les « injustes » qui n'ont à attendre que le jugement inexorable du Dieu saint et juste.

« Attendant et hâtant la venue du jour de Dieu » (v. 12). Les cieux et la terre de maintenant ayant fait place aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre « dans lesquels la justice habite » (v. 13), le « jour de Dieu » sera établi pour la bénédiction éternelle. Dans ce jour-là, tout sera en rapport avec le caractère de Dieu. Nous pouvons « hâter ce jour » en réalisant une vie pratique où déjà tout est en accord avec ce caractère. Tout ce au milieu de quoi nous nous mouvons va disparaître, toutes choses vont « se dissoudre » ; ne devrions-nous pas, par conséquent, les abandonner pour vivre une vie caractérisée par la « sainte conduite » et la « piété » ? — « Attendre ce jour », le « hâter » sont des expressions qui éveillent en nous le sentiment de notre responsabilité : nous sommes responsables de manifester déjà dans ce monde, où règnent la violence et la corruption, les caractères qui seront vus dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

## 8 *Ch. 3:14 — Persévérance*

Ayant une telle espérance, dans l'attente de la réalisation de cette promesse, nous sommes invités à nous étudier « à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (v. 14). « Étudiez-vous » : l'étude est un travail persévérant ; cela implique le jugement constant des tendances de notre cœur naturel, tendances qui — si nous les laissons se développer — nous empêchent de manifester les caractères qui seront vus dans le jour de Dieu.

## 9 *Ch. 3:17 — Danger des erreurs*

« Prenez garde, de peur qu'étant entraînés par l'erreur des pervers... » (3:17). Il y a l'erreur des pervers, de faux docteurs, de mauvaises lectures dont il faut se garder avec soin, de peur de « déchoir ».

Dans la seconde épître à Timothée également, l'apôtre attire l'attention sur ce danger (2:16-18) : les « discours vains et profanes » conduisent ceux qui s'y livrent « plus avant dans l'impiété » (c'est le point de vue moral) et écartent de la vérité, renversant la foi de quelques-uns (c'est le point de vue de la doctrine). Dans le chapitre 3, nous avons une autre ruse de l'adversaire : c'est en copiant la vérité que lui résistent des « hommes corrompus dans leur entendement, réprochés quant à la foi » (v. 8-9) — là aussi, nous avons le double côté moral et doctrinal. Enfin, dans le chapitre 4, le « sain enseignement » n'est plus supporté, « ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et ils détourneront leurs oreilles de la vérité, et se tourneront vers les fables » (v. 3, 4) — nous retrouvons encore la corruption morale et l'abandon de la vérité, avec ce caractère aggravant que ce ne sont plus les faux docteurs qui essaient de détourner les âmes de la vérité, mais les âmes qui recherchent de faux docteurs parce qu'elles ne supportent plus l'enseignement qui est selon la vérité : même mise en garde contre « l'erreur des pervers » dans ces deux derniers écrits de l'apôtre Paul et de l'apôtre Pierre.

## 10 *Ch. 3:18 — La ressource : Croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ*

Le verset 18, qui clôt ce chapitre et en même temps les écrits inspirés de l'apôtre Pierre — son tout dernier message — nous indique la ressource à laquelle nous sommes invités à avoir recours : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ».

« Croissez dans la grâce... ». Dans la seconde épître à Timothée, l'apôtre écrit : « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus » (2:1). Qu'il est bon de pouvoir compter sur la grâce de Dieu, cette grâce « qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles » et « qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile » (2 Tim. 1:9-10) — grâce qui nous fortifie dans le chemin, nous restaure, nous supporte et nous conduit vers le but. Heureux sommes-nous de savoir que nous serons jusqu'au bout les objets de la grâce de Dieu et que « la grâce du Seigneur Jésus Christ » sera « avec tous les saints » (Apoc. 22:21). Que ferions-nous, si nous n'avions les secours variés de la grâce ? — Mais gardons-nous d'oublier que cette grâce, c'est la grâce de Dieu, d'un Dieu qui est amour et qui est aussi lumière. Il est un côté que nous perdons souvent de vue quand nous parlons de la grâce : « la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:11 à 14). Tel est l'enseignement de la grâce ! Et sans doute ce second côté est-il tout spécialement en rapport avec l'enseignement de la deuxième épître à Timothée et de la deuxième épître de Pierre. « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus ». « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ». Quelle est la source de la force pour le croyant ? Dieu seul. Au sein de la « grande maison » comment pourra-t-il marcher fidèlement et où trouvera-t-il la force pour cela ? Dans la séparation de tout mal doctrinal et moral, réalisée avec Dieu et pour Lui. Il n'y a pas de force si la séparation est perdue. « Sainte conduite et piété » ; la grâce de Dieu enseigne ce chemin au fidèle et veut lui donner là, toute la force dont il aura besoin pour avancer en glorifiant le Seigneur. Elle lui enseigne à renier l'impiété et les convoitises mondaines, à vivre sobrement, et justement, et pieusement, à attendre tout à la fois la venue du Seigneur, bienheureuse espérance, et son apparition. Dans « ce jour-là », l'apôtre recevra la couronne de justice, comme aussi « tous ceux qui aiment son apparition » (2 Tim. 4:8). Oui, « croissez dans la grâce... » pour « renier l'impiété » et « vivre... pieusement » — « sainte conduite et piété ».

« Et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ». La croissance est l'un des traits caractéristiques du royaume de Dieu, pour le royaume dans son ensemble et aussi pour chacun individuellement (voir par exemple : Marc 4, spécialement versets 8, 20, 27, 28). La pensée de Dieu est de nous voir nous développer : le ministère est exercé « pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ : afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer ; mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ ; duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par

chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour » (Éph. 4:12 à 16). Accroissement individuel en vue de l'accroissement collectif (cf. Col. 2:19).

La connaissance du Seigneur Jésus nous est proposée comme terme de cet accroissement. Tous ne sont pas au même degré spirituel dans la famille de Dieu : il y a de petits enfants, des jeunes gens et des pères (1 Jean 2). Ce qui caractérise les « pères » c'est qu'ils « connaissent Celui qui est dès le commencement ». Quels progrès ils ont faits, croissant dans la connaissance de sa Personne ! L'apôtre désirait « le connaître, Lui... » (Phil. 3:10) et pourtant, qui le connaissait comme lui ? Mais il réalisait que c'est là l'objet de la vie chrétienne.

Cette connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ est bien le remède à tous les maux de quelque caractère qu'ils soient, car elle nous rend capables de marcher comme Il a marché ici-bas. Dans les jours que nous vivons, pour lesquels sont si utiles les enseignements de la deuxième épître à Timothée et de la deuxième épître de Pierre, quelle ressource nous avons en Christ ! — Le connaître, croître dans Sa connaissance, nous délivre de nous-mêmes, nous sépare de toute la corruption morale qui règne autour de nous, nous développe spirituellement et nous permet ainsi de tenir ferme, attachés à la vérité. C'est le secret pour vivre « en sainte conduite et en pitié » — le seul secret.

« Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. À lui la gloire, et maintenant et jusqu'au jour d'éternité !

Amen ».

### ***Emmaüs — Luc 24 par Hamilton Smith***

[Sommaire : Les disciples d'Emmaüs, le besoin de leurs cœurs, ce qu'opère le Seigneur et comment Il le fait. Sa présence, Le connaître comme le Ressuscité. Application aujourd'hui.]

Combien les états d'âme des disciples étaient variés au matin de la résurrection. Pierre était tombé ; Thomas doutait ; Marie de Magdala était dans la désolation ; et les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs étaient remplis de déception. Mais il est heureux de voir avec quelle habileté divine et quelle grâce parfaite le Seigneur Lui-même s'adapte à ces divers états d'âme. Il a une parole de restauration pour ceux qui sont tombés, une parole de reproche, mais quand même d'encouragement pour ceux qui doutent, une parole de consolation pour la désolée, et une parole de réveil pour toucher le cœur et atteindre la conscience des déçus.

Les deux disciples faisant route vers Emmaüs peuvent bien être décrits comme des saints déçus. Comme d'autres croyants, poussés par leur besoin et tirés par Sa grâce, ils avaient été attirés à Jésus. Ils avaient vu Ses actes de puissance, écouté Ses paroles de grâce, et suivi Sa sainte voie d'amour. Ils étaient convaincus qu'il était bien le Messie promis depuis longtemps, et attendaient avec confiance que le joug romain soit bientôt brisé, et Israël racheté en puissance de tous ses ennemis. Mais hélas ! les principaux sacrificateurs et les chefs avaient livré leur Messie à la mort. Au lieu de prendre Son trône comme Roi des rois, Il avait été cloué sur une croix entre deux malfaiteurs. Au lieu de faire de Ses ennemis le marchepied de Ses pieds, Ses ennemis avaient foulé aux pieds le Fils de Dieu. Toutes leurs espérances avaient été ainsi grossièrement anéanties. C'étaient des saints dans une profonde déception.

Le résultat de cette déception est bientôt rendu manifeste. Ils tournent le dos à la petite compagnie de croyants à Jérusalem, et sans hésitation ils retournent « ce même jour » chez eux à Emmaüs ; tout en cheminant, ils « raisonnaient » (24:15) ; et raisonnant ils étaient « tristes » (24:17).

N'y a-t-il pas de même aujourd'hui beaucoup de saints découragés et déçus qui, de la même manière, tournent le dos à la compagnie des enfants de Dieu et s'égarer dans un chemin solitaire ? Poursuivant ainsi leur chemin solitaire, ne sont-ils pas souvent pleins de raisonnements et de tristesse ?

Mais, nous pouvons nous demander : quelle était la cause de la déception des disciples d'Emmaüs ? La voilà : ils étaient occupés de leurs propres pensées quant à Christ, plutôt que des pensées de Dieu. Ayant la tête remplie de pensées humaines, ils étaient incapables de saisir les pensées divines, ils étaient « lents de cœur à croire » tout ce dont les prophètes avaient parlé. C'était de l'incrédulité qu'il y avait derrière leur déception. L'incrédulité leur faisait tourner les talons au peuple du Seigneur ; l'incrédulité les faisait raisonner avec leurs langues, remplissait leurs cœurs de tristesse, et maintenait leurs yeux bien fermés de sorte qu'ils ne pouvaient pas discerner le Seigneur. Et quelle était la pensée incrédule qui tenaillait leurs esprits ? Simplement qu'ils pensaient ramener Christ dans leurs circonstances en vue de leur gloire temporelle, de leurs aises et de leur bénédiction sur terre.

Ne sommes-nous pas souvent comme ces disciples ? N'est-ce pas une pensée commune à de nombreux chrétiens que Christ est venu dans le monde pour en faire un endroit meilleur et plus heureux ? N'essayons-nous pas parfois de ramener Christ dans nos circonstances en vue de notre confort temporel et de notre gloire terrestre ? Et avec de telles pensées dans nos esprits, ne tombons-nous pas dans une grande déception quand nous trouvons nos circonstances difficiles, et que s'identifier avec le peuple du Seigneur nous jette parmi les pauvres et les méprisés de ce monde, y trouvant en outre le mépris et l'opprobre, et peut-être même des pertes et de la souffrance ?

Et pourtant, avec quelle grâce le Seigneur ne suit-Il pas Ses saints dévoyés et déçus. De quelle manière bénie s'y prend-Il pour restaurer et encourager ces disciples tristes et abattus sur le chemin d'Emmaüs. D'abord, Il « s'approche », et c'est « Jésus lui-même » qui s'approche.

Aucun messenger n'est envoyé pour ramener à Lui ces saints égarés. Quand tout va bien avec Son peuple, Ses ordres peuvent être menés à exécution par des anges, des apôtres, des prophètes et d'autres, ainsi que nous le voyons dans beaucoup de belles scènes relatées dans la Parole. Mais s'il y a une brebis errante — abattue et déçue — c'est « JÉSUS LUI-MÊME » qui s'approchera pour restaurer. C'est un travail à faire entre le saint dévoyé et « Jésus lui-même », et aucun étranger ne peut s'en mêler. « Le Seigneur est réellement ressuscité, et il est apparu à Simon » rapporte le même récit béni au sujet d'une entrevue secrète et personnelle entre un égaré au cœur brisé et « Jésus lui-même » (24:34). Quelle différence, hélas ! d'avec la manière dont nous agissons souvent l'un avec l'autre. Si un frère s'éloigne de nous, combien nous sommes prompts à nous éloigner de lui. Mais au jour où les saints d'Emmaüs s'éloignaient, Jésus Lui-même s'est approché. Quel Sauveur ! Quand nous étions loin, Il est venu près ; quand nous nous éloignons, Il s'approche.

S'étant approché, avec quelle grâce agit-Il. Il nous découvre tout ce qui est dans nos cœurs. Avec une sagesse divine et une tendresse infinie, Il fit ressortir toutes les difficultés des deux disciples, et dévoila la racine de l'incrédulité qui était derrière leur déception. Ils étaient « lents à croire ».

Et Il ne s'arrête pas là, car la découverte de ce qui est dans nos cœurs, si importante qu'elle soit dans le travail de restauration, ne suffit pas pour restaurer. Nous devons en effet avoir des pensées vraies sur nos cœurs pour savoir comment se fait-il que nous errons sur une mauvaise voie ; mais nous devons aussi avoir des pensées vraies sur Son cœur pour que nos pieds soient restaurés dans un chemin droit. C'est là la manière dont le Seigneur s'y prend avec les deux disciples. Après avoir mis à nu tout ce qui était dans leurs cœurs, Il révèle tout ce qui est dans Son cœur. Et la révélation de ce qui est dans Son cœur change leurs cœurs « lents » en cœurs « brûlants » (24:25, 32). Il fait brûler leurs cœurs d'amour pour Lui en révélant l'amour qui est dans Son cœur.

Pour révéler l'amour de Son cœur, Il « leur explique, dans toutes les Écritures, les choses qui le regardent » (24:27). Et à mesure qu'Il explique, Il fait passer devant eux l'histoire touchante de Ses souffrances et de Ses gloires (24:26). Les disciples, avec leurs pauvres

pensées humaines, Lui auraient épargné les souffrances, et Lui auraient ainsi retenu Ses gloires. Nous savons qu'il devait souffrir « pour entrer dans sa gloire ».

Dans toutes les Écritures qui Le regardent, qu'est-ce qui touche le cœur autant que les souffrances et les gloires de Christ ? Et quand nous trouvons les souffrances, nous ne sommes pas loin des gloires. Le Psaume 22 parle de Ses souffrances, le Psaume 24 de ses gloires. L'histoire des souffrances est encore reprise au Psaume 69, pour être suivie par les gloires au Psaume 72. De même, les souffrances de Christ au Psaume 109 sont suivies par les gloires de Christ au Psaume 110. Quand nous regardons en arrière à Ses souffrances et à Ses gloires, nos cœurs peuvent bien brûler en pensant à l'amour qui L'a conduit à la croix pour qu'Il puisse nous mener à la gloire.

Les deux disciples avaient pensé aux choses qui les regardaient ; le Seigneur les conduit « aux choses qui Le regardent ». Leur désir était d'introduire Christ dans leurs circonstances. Il voulait les conduire dans les Siennes, et se faire connaître comme le Ressuscité en dehors de ce présent siècle mauvais.

Le Seigneur avait dévoilé leurs cœurs et révélé Son cœur, mais à quelle fin ? Clairement pour les amener à désirer Sa présence par-dessus tout. Il va maintenant les tester pour voir si la « fin du Seigneur » a été atteinte. Il arriva donc que, s'étant approchés du village où ils allaient, « Il fit comme s'il allait plus loin ». Il s'était approché pour gagner leurs cœurs, il va maintenant s'éloigner pour amener leurs cœurs à Le désirer ardemment. Et ils répondent au test du Seigneur de manière très heureuse : « Et ils le forcèrent, disant : Demeure avec nous, car le soir approche et le jour a baissé ». Il les veut — ayant enduré les souffrances de la croix pour les posséder — mais il agit avec eux de manière qu'à la fin ce soit eux qui Le veulent.

Avons-nous ainsi appris à connaître le mal de nos cœurs en présence de l'amour de Son cœur, au point que nous puissions dire que nous désirons Sa présence par-dessus tout ? Cherchez dans toute l'étendue du grand univers de Dieu : où trouverez-vous quelqu'un qui vous connaît à fond, et qui pourtant vous aime ? Voilà ce qui nous rend plus à l'aise en Sa présence qu'en présence de l'être le plus proche et le plus cher sur la terre.

Son amour est tel que nous pouvons avoir autant de Christ et de Sa présence que nous le désirons. C'est ce que les disciples ont trouvé quand « ils le forcèrent » — le Seigneur aime être forcé — car ne lisons-nous pas : « Il entra pour rester avec eux » ?

Finalement, le Seigneur vient pour un court moment dans leurs circonstances, mais uniquement pour les en faire sortir et les amener dans les Siennes. Car Il disparaît de leur vue après s'être fait connaître Lui-même. Combien est aussi touchante la manière par laquelle il s'est fait connaître. « Il prit le pain et il bénit ; et l'ayant rompu, il le leur distribua ». Cela ne leur a-t-il pas rappelé tout de suite cette autre scène dans la chambre haute quand « Il prit le pain, et ayant rendu grâces, Il le rompit et le leur donna en disant: Ceci est Mon corps qui est donné pour vous » ? L'acte entier proclamait qui Il était, et rappelait Son amour jusqu'à la mort. Il n'est pas étonnant que « leurs yeux furent ouverts, et ils le reconnurent ». Oui, mais de quelle manière L'ont-ils connu ? Non plus comme dans les jours avant la croix, dans leurs circonstances, mais comme Celui qui avait été mort, mais qui était vivant pour toujours. Il disparaît immédiatement de leur vue. Car si nous Le connaissons comme le Ressuscité, ce ne peut être que par la foi tant que nous sommes encore sur cette scène. La déception qui avait rempli les disciples quand ils L'avaient perdu sur la terre, a été changée en joie quand ils L'ont retrouvé en résurrection.

Le résultat immédiat est qu'ils sont ramenés de leur pérégrination. Malgré le fait d'avoir parcouru environ douze kilomètres, et bien que le jour ait baissé et que la nuit tombait, ils reviennent de suite sur leurs pas dans le désir ardent de rejoindre la petite troupe du peuple du Seigneur réunie à Jérusalem. Et après avoir atteint les leurs, ils trouvent, à leur grande joie, qu'ils sont en compagnie du Seigneur Ressuscité, et en Sa présence il n'y a pas place pour des cœurs mécontents ou déçus. Là, les raisonnements et la tristesse font place à «l'étonnement», à «la louange», et à «une grande joie» (24:41, 52).

### **L'Épître aux COLOSSIENS comparée avec les épîtres aux Romains et aux Éphésiens par Darby J.N.**

ME 1872 p. 41 à 59 = CW vol. 34 p.450-459

#### **Table des matières**

- 1 - Colossiens 1
- 1.1 - Éphésiens
- 1.2 - Romains
- 1.3 - Colossiens
- 2 - Colossiens 2
- 3 - Colossiens 3
- 4 - Conclusion

Je désire comparer ici les deux épîtres aux Romains et aux Éphésiens avec l'épître aux Colossiens , pour faciliter ainsi à quelques-uns l'intelligence des différents aspects, sous lesquels l'état des âmes est envisagé dans l'Écriture.

#### **1 - Colossiens 1**

Le chapitre premier de l'épître aux Colossiens , se lie aussi d'une manière remarquable aux conseils de Dieu ; il contient, en même temps, quelques-unes des vérités plus élémentaires, telles que notre espérance de la gloire et notre responsabilité, ce qui le rend pratique pour chacun de nous. Nous ne saurons jamais lier correctement ensemble les doctrines de la responsabilité de l'homme et de la libre grâce de Dieu, jusqu'à ce que nous les voyions unies en Christ. Depuis les jours du paradis, Dieu lui-même a soulevé ces questions dans l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; mais l'homme faillit dans sa responsabilité et fut chassé du paradis, Dieu lui fermant le chemin de l'arbre de vie. Les deux côtés de la question existaient donc dès le premier jour des voies de Dieu. La loi souleva la même question ; elle renfermait les deux principes : en satisfaisant à la responsabilité, l'homme devait trouver le chemin de la vie. Ensuite Christ vint, qui satisfait à la responsabilité, et qui est la vie. La grâce, qui dispense la vie, donna Christ, qui satisfait à la responsabilité : je reçois la vie éternelle par la justice de Dieu, quand je n'ai point de justice, et Dieu m'appelle à le glorifier en manifestant cette vie dans mon corps.

Dans les choses divines on oublie ce qu'on voit tous les jours et qui est aussi simple que possible dans les choses humaines, c'est que les devoirs découlent toujours de la responsabilité dans laquelle nous sommes placés : introduire une personne dans une certaine position, donne nécessairement à la personne les devoirs qui se rapportent à cette position et aux relations qui s'y rattachent. Si la position est une place constante, le devoir est constant aussi, comme il en est entre parents et enfants, entre mari et femme. L'objection souvent répétée que, si nous sommes sauvés, nous pouvons vivre comme il nous plaît, est ainsi mise à néant. Est-ce que mon enfant peut dire que, parce qu'il est mon enfant, il peut se conduire comme il lui plaît ? Non, je le répète, le devoir découle de la relation. Si je suis un enfant de Dieu, j'en ai toujours les devoirs ; je peux faillir à mon devoir et être châtié comme un enfant sot, c'est parfaitement vrai ; mais le devoir demeure. Il en est ainsi dans la rédemption : après que l'homme a complètement failli sous sa

responsabilité, la rédemption m'apporte le don de vie éternelle en Jésus Christ ; et la louange, le service, l'obéissance, tout ce qui appartient à l'enfant de Dieu, en découle.

L'épître aux Éphésiens nous donne les conseils de Dieu, tandis que l'épître aux Romains envisage l'homme au point de vue de sa responsabilité et de son infidélité dans cette responsabilité, et nous montre ensuite comment il est justifié et délivré de cet état. Dieu nous présente ainsi dans ces deux épîtres les deux aspects du péché : premièrement le péché dans ses convoitises et dans ses passions, dans lesquelles l'homme vit dans le péché ; ensuite l'autre aspect, relativement à Dieu, cet aspect sous lequel nous voyons l'homme mort dans le péché. D'un côté, je trouve l'homme vivant dans le péché, éloigné de Dieu, cherchant à satisfaire ses passions ; ensuite, je demande quel est l'état de son âme vis-à-vis de Dieu ? — Il est mort ! L'Écriture parle des deux états : dans l'épître aux Romains, l'homme est vivant dans ses péchés ; dans l'épître aux Éphésiens, vis-à-vis de Dieu, il est mort. Quand l'homme est envisagé comme vivant dans les péchés, il est question d'ôter les péchés, et de justification. Si on l'envisage, au contraire, comme vis-à-vis de Dieu, c'est-à-dire comme mort, il n'est question de rien de cela, — mais de vivification et de délivrance de cette condition, et par conséquent de vie et d'une nouvelle création : tout ce côté est lié aux conseils de Dieu. Si on envisage l'homme comme mort, il n'y a rien à chercher en lui, ni à obtenir de lui ; il n'a pas un sentiment ni une pensée pour Dieu, le mal suit son cours vers le mal, mais aucun sentiment ne s'élève vers Dieu. Quand Christ entre sur la scène, l'homme ne voit aucune beauté en lui qui le lui fasse désirer : tel est l'homme.

Dans l'épître aux Colossiens, nous trouvons les deux états dont je viens de parler : au chapitre 3, verset 7, nous lisons : « Parmi lesquels vous aussi vous avez marché autrefois quand vous viviez dans ces choses, » — c'est l'enseignement de l'épître aux Romains ; et au chapitre 2, verset 13 : « Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes » — c'est le point de vue de l'épître aux Éphésiens. L'épître aux Colossiens a donc sa place entre l'épître aux Éphésiens et celle aux Romains, et elle envisage les deux points de vue.

### 1.1 - Éphésiens

Dans l'épître aux Éphésiens nous trouvons les conseils de Dieu, le sceau de l'Esprit, l'héritage, et ensuite notre commune élévation dans les lieux célestes en Christ. Par conséquent, là où il s'agit de la conduite du chrétien, c'est Dieu lui-même, qui est donné comme en étant le modèle : « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants » et nous trouvons la vérité telle qu'elle est en Jésus Christ, savoir, que vous avez dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme. Ce n'est pas un système de doctrine, mais que j'en ai fini avec l'un et que j'ai passé dans l'autre. Dans les Colossiens il n'est jamais fait mention du Saint-Esprit, excepté incidemment et occasionnellement, comme quand l'apôtre parle de « l'amour dans l'esprit » c'est la vie qui est le grand sujet. Dans les Éphésiens, le croyant ayant dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme, a le Saint-Esprit demeurant en lui, comme la puissance pour manifester Dieu dans ses voies et pour être ainsi l'expression de Dieu dans un homme. Dieu est amour et Dieu est lumière ; c'est pourquoi : « Marchez dans l'amour » et : « Maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur ». Christ est le modèle pour la lumière, et le modèle pour l'amour. L'amour est manifesté de deux manières ; premièrement, l'amour divin, qui montre sa grandeur en s'occupant de l'être le plus vil, en s'élevant au-dessus du mal, et en l'ôtant ; en second lieu, là où l'objet caractérise les affections, dans l'offrande qu'on fait de soi-même à celui qui nous a ainsi aimés. Si j'aime ce qui est bas, c'est une affection basse, et ainsi pour d'autres choses ; l'affection correspond à l'objet sur lequel elle se porte. Nous trouvons en Christ ces deux caractères de l'amour ; et Dieu nous trace ainsi notre sentier (Éph. 5:2) : « Il nous a aimés » répond au premier ; « à Dieu, en parfum de bonne odeur » répond au second : l'amour venant à nous dans tous nos besoins, mais montant vers Dieu, comme vers son constant objet. Il en est ainsi pour nous : il faut que Dieu soit toujours ainsi devant nous, pour que le caractère de notre amour soit maintenu. Nous avons donc ici, dans ces paroles de l'épître aux Éphésiens, la description la plus complète de ce qu'est la marche du chrétien. Comme chrétien, je suis assis dans les lieux célestes en Christ, je ne suis pas en Adam du tout ; les œuvres sont en rapport avec la position, et de plus elles sont préparées à l'avance ; elles conviennent à la place à laquelle nous avons été amenés. Si la position est juive, les œuvres sont légales ; mais l'enfant n'est pas un serviteur, et le serviteur n'est pas un enfant. Nous sommes appelés à marcher dans des œuvres aussi nouvelles que notre position, quant à leur genre. C'est pourquoi aussi, nous trouvons dans les Éphésiens le Saint-Esprit, comme le lien qui nous met en rapport avec Christ.

### 1.2 - Romains

Dans l'épître aux Romains, au contraire, la question de la responsabilité de l'homme et de sa chute est traitée à fond et démontrée. — Chez les gentils il y avait des choses trop horribles pour en faire mention ; chez les Juifs la loi était violée : le résultat est que « toute bouche est fermée ». Le jugement de Dieu est révélé de la manière la plus simple et la plus absolue. La sentence est prononcée : « Il n'y a point de juste, pas même un seul ». — L'apôtre n'a pas honte de l'évangile, parce que « la justice de Dieu y est révélée ». Et pourquoi ? Parce que : « La colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété et iniquité des hommes, qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité ». Dieu ne veut pas de tout ce qui n'est pas en harmonie avec sa présence. Remarquez-le bien, la colère est révélée, non pas cachée ; et la révélation est exactement aussi complète, que s'il était assis sur le grand trône blanc.

Dans la seconde partie de la même épître, qui s'étend depuis le verset 12 du chapitre 5 jusqu'à la fin du chapitre 8, l'apôtre s'occupe de la nature qui produisait du fruit. Il s'agit maintenant non pas de culpabilité, mais d'un état. Pour répondre à la culpabilité, Christ meurt pour nos péchés, et nous avons la rédemption par son sang. Ce qui satisfait à ce qu'exige notre état, c'est que nous sommes crucifiés avec lui. Ensuite, « la justice de la loi est accomplie en nous » mais Dieu ne rétablit pas la loi, pour nous donner une règle de conduite, — car la loi exigeait bien la justice, mais ne la produisait jamais ; — mais, en nous faisant marcher par l'Esprit, il produit la justice que la loi exigeait. Christ est ma justice, et l'Esprit est la puissance de vie en nous, produisant la justice. La loi ne produisait rien que la condamnation, car elle excitait le péché. La vie et l'esprit de Christ nous donnent le sentier de la piété, en contraste avec la loi, que cette épître ne dépasse pas pour ce qui est de la justice pratique. Puis, ayant été justifiés par le sang de Christ et ayant été amenés à Dieu par Christ, l'espérance d'être semblables à Christ dans la gloire, nous est pleinement donnée. — Les trois chapitres suivants, chapitres 9, 10, 11, réconcilient les promesses conditionnelles faites aux Juifs avec la déclaration : « Il n'y a pas de différence ». Quelqu'un, en effet, pouvait demander : Que faites-vous donc des promesses faites à Abraham ? L'apôtre montre que les Juifs ne pouvaient pas se placer sur le terrain de la promesse, et il les renferme tous, Juifs ou Gentils, sous la miséricorde (11:32).

Dans les Romains, la rédemption répond à la position toute entière dans laquelle je me trouve ; l'épître aux Éphésiens répond aux conseils et aux desseins de Dieu. L'épître aux Colossiens occupe une position intermédiaire ; elle ne nous présente pas la plénitude des résultats comme celle aux Éphésiens, mais elle va plus loin que celle aux Romains : Nous y sommes « ressuscités avec Christ », fait d'une importance immense et qui laisse toutes les autres choses derrière lui. Si nous sommes seulement « vivifiés » nous ne pouvons parler ainsi. Nous étions gisants dans nos péchés ; Christ descend en grâce là où nous nous trouvions, ôtant, en venant ainsi, tout ce qui tient au péché ; alors Dieu intervient et le ressuscite, et nous ressuscite ensemble avec lui. Ceci implique l'union, je ne dis pas plus, parce que l'union est maintenant par le Saint-Esprit. L'épître aux Romains n'entre pas dans ce domaine : la raison en est qu'elle s'occupe de l'homme individuellement, lui disant qu'il a vécu dans ses péchés et qu'il a besoin d'être personnellement justifié :

chacun répond pour lui-même. Elle dit : « Je suis charnel » non pas : nous sommes charnels, ce qui nous embrasserait tous ensemble. Dès que je découvre que nous sommes tous morts ensemble dans nos péchés, nous sommes tirés tous ensemble de la mort, nous sommes vivifiés ensemble avec Christ : partout où vous trouverez la mort et la résurrection, c'est un pas vers l'union et qui implique « un seul corps ».

Si vous êtes « morts avec Christ » vous êtes sur le terrain de l'épître aux Romains ; si vous êtes « ressuscités avec Christ » vous êtes sur celui des Colossiens ; si vous êtes « assis dans les lieux célestes » vous êtes sur celui des Éphésiens.

### 1.3 - Colossiens

Dans l'épître aux Colossiens , par conséquent, je cherche les choses qui sont en haut, je ne suis pas assis ; je suis ici-bas, non pas vivant dans le monde, mais ressuscité, et mes affections sont tournées vers le ciel, occupées de Christ, et le cherchant là où il est. Dès que je parle du Saint-Esprit, il y a union ; mais dans l'épître aux Colossiens , il s'agit de la vie, non pas du Saint-Esprit unissant tous les croyants en un corps dans les lieux célestes en Christ ; et les choses célestes sont notre espérance (1:5). Aussi l'épître aux Colossiens , au lieu de commencer comme celle des Éphésiens par les conseils de Dieu, nous apporte d'abord une longue préface de l'apôtre, qui désire établir les saints dans une pleine certitude de cette espérance des choses célestes. Les deux aspects de la vérité sont importants. Il est de la plus haute importance, que nous apprenions dans les Éphésiens à être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus ; et il est également très important que nos affections soient fixées là, comme nous l'enseigne l'épître aux Colossiens , qui place notre espérance dans le ciel, mais ne nous y voit pas assis.

Considérons maintenant la prière de l'apôtre, qui prend ici, dans les Colossiens , la place que l'appel occupe dans l'épître aux Éphésiens. Dans celle-ci, l'apôtre nous présente les bénédictions et les privilèges de l'Église, — tout le corps ; dans les Colossiens , il nous montre la gloire et la plénitude du Chef. Il est bon pour nous, que nous comprenions où Dieu nous place. Combien fréquemment il arrive que nous sommes dans l'incertitude au sujet de la volonté de Dieu ; et c'est toujours parce que notre œil n'est pas simple. Peut-être n'avons-nous jamais pensé à la chose auparavant ; toutefois, quoiqu'il en soit, s'il y a du doute, l'œil n'est pas simple. Dieu nous fait passer par toutes sortes de tentations pour éprouver l'état de notre âme. Si vous ne voyez pas, c'est que votre œil n'est pas net, car la chose est claire. C'est la condition de l'âme qui est éprouvée par tous ces exercices spirituels. J'imagine peut-être que j'ai besoin de sagesse, alors que Dieu me met à l'épreuve en permanence. La mesure et le caractère du désir de l'apôtre est que nous marchions d'une manière « digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards » — rien de moins. Ici encore l'état de l'âme est mis à l'épreuve : il faut que je connaisse le Seigneur pour savoir ce qui est digne de Lui ; il faut que je connaisse sa pensée et ses sentiments ; il faut que je sois « spirituel ». Croissant ainsi dans sa connaissance, nous apprenons comment il faut marcher : « Étant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire ». Et pourquoi ? — Que les voies de Dieu sont différentes de celles de l'homme ! Quel pauvre résultat en apparence ! « Pour toute patience et constance avec joie ! » Mais rien n'éprouve davantage l'état du cœur. La « patience » c'est précisément ce qui a caractérisé le sentier du Seigneur. Avait-il une volonté ? Jamais. Il vint pour faire la volonté du Père ; il fût patient, d'un bout à l'autre de sa carrière jusqu'à la croix, et rien d'autre. Il s'anéantit lui-même, descendant toujours plus bas, le premier exemple de : « celui qui s'abaisse lui-même sera élevé ». La « joie » elle aussi, nous la voyons en Lui ; c'est pourquoi il pouvait dire : « afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes ». La volonté ne nous met pas en rapport avec Dieu ; une volonté brisée nous laisse libre de jouir de lui ; et je trouve la chose même qui brise ma volonté dans la communion avec Lui, et ainsi j'en ai de la joie.

Maintenant, croissant ainsi, que voyons-nous ? — Puisque nous étions tout ce temps capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière (v. 12), l'apôtre, après avoir insisté sur cette « croissance par la connaissance de Dieu » peut rendre grâce au Père de ce qu'il nous a rendus capables. Si je suis appelé à être bientôt avec les saints dans la lumière, il faut aussi que je marche dans toute la sainteté et la lumière que je puis avoir ici-bas. Si je recherche la sainteté en vue d'être agréé de Dieu, ce n'est pas réellement de sainteté que j'ai besoin, mais de la justice. On appelle cela la sainteté, mais c'est à tort : il n'y a pas de véritable sainteté jusqu'à ce qu'il y ait certitude de salut. Un enfant a une nature capable de sentiments filiaux, mais il peut être orphelin, et il ne peut pas avoir ces sentiments, parce qu'il n'a ni père ni mère. De même l'homme qui est né de Dieu, ne peut pas, comme tel, avoir de saintes affections ; il lui faut l'Esprit d'adoption « par lequel nous crions : Abba , Père », avant qu'il puisse y avoir véritable sainteté. Vous avez été lavé par le sang de Christ. Mais si vous vous êtes laissé aller en vous-même à quelque chose qui soit en désaccord avec la position qui vous a été ainsi faite, cela n'ira pas. Le sang a été placé sur votre oreille, sur votre main et sur votre pied, afin que rien qui ne soit digne du sang de Christ n'entre dans votre tête, ou ne soit fait par votre main ou par votre pied. C'est ainsi que le péché devient excessivement haïssable. Vous êtes allé et vous avez trouvé votre plaisir, pour cinq minutes seulement peut-être, dans ce qui a été la cause de l'agonie de Christ : c'est horrible ! Le sang de la génisse rousse (Nomb . 19) était aspergé sept fois devant Dieu : les péchés avaient été consumés quand la génisse avait été tuée ; mais les cendres de la génisse me ramènent aux souffrances de Christ et me montrent l'horreur du péché par la place même où je me trouve. Ceci est pour la sainteté, et non une question d'acceptation devant Dieu. C'est la place où nous nous trouvons, qui donne la mesure du mal.

L'apôtre tourne maintenant nos regards vers le double caractère de la gloire de Christ et de la réconciliation, développant particulièrement la gloire du Chef (ou Tête), non pas du corps. Dans les versets 16 et 17, il nous montre Christ comme Chef de la création, — parce qu'il est Créateur, je n'ai pas besoin de le dire. Ensuite (v. 18), il parle de la résurrection d'entre les morts et de la primauté de Christ comme Chef du corps. Ici il n'est pas « premier-né de toute la création » comme homme ; mais « premier-né d'entre les morts ». Et puis, nous voyons toute la plénitude se plaisant à habiter en lui (v. 19) ; l'apôtre ne dit pas : il a plu « au Père » car la déité donnée serait un non sens ; mais comme au chapitre 2:9, il s'agit de la gloire de sa personne.

Ici (v. 20), la parole nous ramène en arrière, afin que tout soit réglé et mis en ordre par la réconciliation ; et la réconciliation a aussi un double caractère. Le : « Par lui, à réconcilier toutes choses avec elle-même, » n'est pas encore accompli ; mais : « il vous a maintenant réconciliés », cela est accompli. Nous sommes un peuple réconcilié au milieu d'un monde non réconcilié. Il n'existe pas de chrétien non réconcilié. Mais nos corps ne sont pas encore réconciliés ; ils appartiennent à l'ancienne création. Entre nous et Dieu il n'y a absolument rien, à moins que vous n'y placiez Christ. S'il y avait la moindre chose entre nous et Dieu, nous ne serions pas réconciliés : « pour vous présenter saints, irréprochables, irrépréhensibles », devant Dieu lui-même (v. 22).

« Si, du moins, vous demeurez dans la foi ». Dès qu'il s'agit des saints sur la terre, la parole dit : « si ».

L'apôtre introduit maintenant le double ministère : « l'évangile que vous avez ouï, lequel a été prêché à toute la création qui est sous le ciel », non pas comme celui de Pierre à la circoncision ; « l'assemblée, de laquelle je suis devenu serviteur selon l'administration de Dieu qui m'a été donnée envers vous, pour compléter la parole de Dieu ». Une fois que l'église est révélée, le cercle tout entier du témoignage de Dieu est complet.

Au verset 27 nous trouvons : « Christ en vous l'espérance de la gloire ». Le Christ des Juifs n'était pas « l'espérance de la gloire », mais il a été « une couronne de gloire » quand il est venu (Luc 2:32), mais non pas du tout parmi les Gentils. Mais maintenant les Gentils, qui n'ont aucun droit à la gloire, ont Christ comme l'espérance de la gloire. L'épître aux Colossiens est une parole pour le chemin vers la gloire, et qui nous place entre l'épître aux Romains et celle aux Éphésiens.



## 2 - Colossiens 2

Au chapitre 2, toute la plénitude de la déité nous est révélée en Christ, « car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement ». Une fois que Christ est venu il n'y a plus rien à révéler : la plénitude de la déité est placée devant nous, et nous sommes pleins ou accomplis devant la déité en lui. Ainsi nous avons la vraie circoncision du cœur. Mais que deviennent « les éléments du monde » ? Ils sont tous mis de côté, car : « Vous êtes accomplis en lui » et vous n'avez besoin d'aucune de ces choses. L'apôtre nous fait marcher d'abord à la mort, comme des pécheurs vivants, selon l'enseignement de l'épître aux Romains (v. 12). Il nous traite comme morts dans nos péchés, ensuite, et vivifiés, — ce que nous trouvons dans l'épître aux Éphésiens, — dans une toute nouvelle création. Il a ôté mes péchés en descendant jusque dans la mort ; et ensuite il me ressuscite sans mes péchés, non pas qu'il élève le chrétien jusque dans les cieux, mais il s'adresse à la conscience en nous prenant là où nous sommes. Le ritualisme et tout ce qui s'y rattache, est ainsi anéanti. Placez une feuille d'or entre la Tête et le Corps, et tout est perdu, c'est la mort ! Je ne puis rien avoir devant Dieu si ce n'est d'être accompli en lui. Jour de fête, nouvelle lune, sabbat, toutes ces choses n'étaient « qu'une ombre des choses à venir » (2:16 et 17).

Que savez-vous des anges (v. 18) ? Comment savez-vous qu'ils peuvent vous entendre ? Savez-vous qu'ils s'occupent de vous ? Direz-vous que c'est un grand avantage d'avoir un ami à la cour, reniant ainsi que vous êtes en Christ ? Nous avons Christ comme médiateur pour notre faiblesse ; et j'ai plus de confiance en son cœur qu'en celui d'un ange. Il a été un homme dans les mêmes circonstances que moi, et il sait ce que je sens : il n'en est pas ainsi des anges.

Au verset, 20, nous nous retrouvons dans l'épître aux Romains : « Pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances ? » Vous êtes morts avec Christ, et vous en avez fini avec toute votre ancienne position, sous ce rapport ce n'était au fond que satisfaire la chair.

## 3 - Colossiens 3

Nous sommes arrivés à l'application pratique de tout ce qui précède. Ici, au chapitre 3, nous sommes ressuscités avec Christ, et jusque-là c'est le terrain de l'épître aux Éphésiens ; seulement nous ne sommes pas assis dans les lieux célestes ; nous cherchons les choses qui sont en haut. Nous avons Christ dans notre cœur ici-bas, afin que nos affections soient là où il est. Étant morts avec lui, si lui est caché, nous sommes cachés ; si lui est manifesté, nous sommes manifestés (v. 3, 4).

Ici vient se placer la description la plus complète que nous trouvons dans toutes les épîtres de ce qu'est la vie chrétienne. L'apôtre ne veut reconnaître aucune autre vie que celle-là, mais il parle de « quand vous viviez dans ces choses » (v.7). Il mentionne d'abord les grossiers péchés dont parle le verset 5, puis au verset 8, non pas les convoitises mais une volonté non brisée, et au verset 9 le manque de vérité. Nous avons à dépouiller toutes ces choses dans lesquelles se trouvent réunis les deux grands caractères du péché, la violence et la corruption. L'Écriture ne nous invite jamais à dépouiller le vieil homme, ni à mourir au péché. Direz-vous à l'homme nouveau de mourir ? J'espère que non ! Dites au vieil homme de mourir, et il vous répondra : Je ne m'en soucie nullement et je veux vivre aussi longtemps que je pourrai ! « Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair » non pas l'ont mortifiée. Je suis une personne active en mettant à mort toutes ces choses : mortifier ! c'est mettre pratiquement à mort, et cela suppose la puissance de la vie. Mourir n'est pas de la puissance. C'est pourquoi nous lisons : « Ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions ». — Maintenant je trouve la connaissance de la sainteté selon la nature de Dieu : « renouvelés en connaissance selon l'image de celui qui l'a créé ». Ce renouvellement va beaucoup plus loin que la simple absence du péché, à l'image d'Adam innocent. « Revêtez-vous donc comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité... » « Saints et bien-aimés ! » Ils étaient cela ; l'apôtre les met toujours à leur vraie place. Ce n'est pas là ce que j'ai à revêtir, mais j'ai à revêtir ce qui convient à ce caractère et à cette relation. Au verset 16, l'apôtre s'attend à ce que le cœur s'élargisse et croisse dans la connaissance des choses divines. Au verset 17, il veut que : « quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus ». Ce principe nous fournit une règle qui va bien au-delà de la question : Quel mal y a-t-il à ceci ou à cela ? — et une règle si simple ! Elle s'applique aux choses les plus ordinaires de la vie de tous les jours, à l'achat d'un vêtement. Ces choses, les faites-vous au nom du Seigneur Jésus ? Irez-vous à un concert en son nom ? Non, sans doute. La chose peut ne pas être mauvaise par elle-même ; mais le principe met tout à sa place et il tranche les mille et une questions qui peuvent s'élever. Il me présente comme ma mesure et ma règle de conduite de marcher en Christ et de vivre pour Christ. Si Christ est ma vie, et que ce que je voudrais faire, Christ ne peut pas le faire, c'est donc que je me suis éloigné de lui, et que je laisse Christ pour faire ce qui me plaît. Si ma conscience est droite et que je prenne les choses au sérieux, le principe est d'un prix inestimable ; autrement il me pèsera et me deviendra insupportable, car vous dites peut-être : Est-ce que je ne puis donc jamais rien faire pour me satisfaire moi-même ? Vous vous trahissez vous-même ainsi ! Quelle consolation et quel bonheur de savoir ce que Lui aime ! Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, nous savons parfaitement bien si nous faisons les choses au nom de Christ. Le principe de ce « dépouillant » et « revêtant » s'applique au caractère tout entier de la vie en Christ. Il n'est pas question du Saint-Esprit ici, mais de la vie en nous, de ce que la vie est ; il est la puissance de la vie, mais c'est la vie de Christ qui est en moi. Parler du Saint-Esprit demeurant en moi, comme de ma vie, serait une incarnation du Saint-Esprit, ce qui est un non sens. Christ est ma vie ; mais d'un autre côté c'est par le Saint-Esprit que j'ai la vie et la liberté, la puissance et la conscience de mon union avec Christ.

## 4 - Conclusion

En terminant, laissez-moi maintenant vous demander si vous avez conscience de la position dans laquelle Dieu vous a placé, comme étant rendu capable de participer à l'héritage des saints dans la lumière. Pouvez-vous dire en bonne conscience, quant au propos de votre cœur : Je fais toute chose au nom du Seigneur Jésus ? Est-ce là la pensée, l'intention, et le principe bien établi de votre vie ? Nous pouvons faillir en le poursuivant ; — mais est-ce votre objet ? Si je suis un certain sentier, je puis marcher plus ou moins vite, ou même broncher, mais je ne marche pas dans le sens inverse. Vous pouvez broncher, je le sais ; mais je vous demande si le principe de votre vie est de faire toute chose au nom du Seigneur Jésus ? C'est un immense privilège ! Nous pouvons introduire Christ dans les choses les plus ordinaires de la vie. L'apôtre ne peut pas exhorter le serviteur qui est dans la maison à ne rien détourner, sans passer en revue tout l'ensemble du christianisme. « Montrant toute bonne fidélité, afin qu'ils ornent en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur ; car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue » (Tite 2:9 et suiv.). Quand le cœur est tourné vers un objet, fixé sur lui, il juge de tout selon cet objet. Je fais une chose, parce que le Seigneur l'aime ; je montre ainsi que j'ai à cœur de lui plaire. Si mon cœur s'applique à lui plaire, les choses seront pour moi selon qu'il le veut, et simplement parce qu'il lui plaît, à Lui. Si nos cœurs sont remplis de Christ, nous n'estimerons pas que ce soit un grand sacrifice de nous passer de l'écume ou de la rouille pour l'amour de son nom !

## MÉDITATION sur Jean 17 par J.N. Darby

### **Bibliquest**

Subdivisions ajoutées par Bibliquest. ME 1938 p. 108, 130 — Nîmes, 20 février 1872.

### **Table des matières**

- 1 - Jean 17:24, 3, 11
- 2 - Jean 17:1-3
- 3 - Jean 17:4-5
- 4 - Jean 17:6
- 5 - Jean 17:8
- 6 - Jean 17:9
- 7 - Jean 17:11, 12

#### **1 - Jean 17:24, 3, 11**

Ce chapitre a ce caractère remarquable qu'il est le seul où le Seigneur, au lieu de parler à ses disciples de ce qui les concerne, nous admet à l'entendre parler d'eux à son Père. Pour le cœur qui est touché par la grâce de Dieu, n'est-il pas merveilleux qu'il nous admette dans une telle intimité, et de l'entendre dire : « Ce qui est mien est tien, et ce qui est tien est mien » ?

Je ne peux pas vous présenter tout ce qu'il y a de merveilleux dans ce chapitre, mais nous pouvons examiner ensemble le désir du cœur de Jésus, de nous placer dans la même position que lui-même devant le Père, vis-à-vis du monde, et, à la fin du chapitre, dans le ciel, quand il dit : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée ». Nos pauvres cœurs, si durs et froids, ne sont-ils pas émus, en pensant que ce sont ceux même que le Père lui a donnés qu'il veut lui recommander avant de les quitter ; il les place entre les mains de son Père ; c'est son amour pour eux qui le porte à le faire. L'intérêt qu'il a pour eux veut ceci : « Qu'ils te connaissent, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ ». Il leur déclare son unité avec le Père : « Qu'ils soient un comme nous sommes un ». Cet amour, cet entretien entre le Fils et le Père était tout en faveur des disciples. Il n'y a pas d'autre connaissance que celle de Dieu qui puisse nous placer dans une telle position : « Qu'ils te connaissent seul vrai Dieu ». Qu'ils connaissent le Père, c'est là la grâce, c'est le cœur de Dieu tout ouvert. Le Saint Esprit en rend capables ceux qui sont nés de Dieu, aussi faut-il une nature propre pour cela, et la puissance et l'énergie de l'Esprit pour nous y faire entrer.

#### **2 - Jean 17:1-3**

Après avoir posé le fondement, il introduit premièrement les douze dans sa place avec lui devant le Père. Au chap . 13, nous le voyons, sachant que son heure est venue de monter au ciel, laver les pieds de ses disciples, afin qu'ils fussent capables de jouir de sa communion ; au chap . 14, il leur parle de les introduire avec lui dans le ciel, et du Saint Esprit qu'ils recevraient. Ici, il s'adresse pour eux au Père. Jésus lève les yeux au ciel et dit : « Père, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie ». Glorifier Dieu, c'est toujours le désir de Jésus. « Comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle. Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (v. 1-5). « Glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût ». Il pose ainsi la base de cette position où il place les croyants. Le but du Seigneur est de donner la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés. Il a autorité sur toute chair ; tout genou se ploiera devant Lui, toute créature intelligente, même les démons. Les uns ploient maintenant le genou avec bonheur en adorant, les autres seront forcés de le faire un jour ; mais son but ici est de donner la vie éternelle ; non seulement des promesses, mais la vie éternelle. « Celui qui a le Fils a la vie ». S'étant fait homme, et donnant sur la croix son corps pour la vie du monde, il a autorité sur toute chair. Ni les incrédules, ni les endurcis ne veulent se soumettre ; néanmoins ils devront ployer le genou devant lui. Si aujourd'hui l'on ploie le genou devant Lui comme Sauveur, c'est le salut ; plus tard pour ceux qui devront le faire par force ce sera le jugement. Son but ici est de nous placer devant Dieu dans la pleine jouissance de ce qu'il a fait ; il veut nous donner la vie éternelle : il était lui-même la vie éternelle ; il était « la lumière des hommes », comme il est dit. « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie (et la vie a été manifestée ; et nous avons vu et nous déclarons et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée) » (1 Jean 1:1-2). « Celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5:12). Celui qui reçoit Christ, reçoit la vie comme elle est en lui. « Qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ ». C'est en cela que consiste cette vie, qui est la vie éternelle.

Dieu s'est manifesté avant Christ, mais non la vie éternelle. À Abraham il dit : « Je suis le Dieu fort Tout-Puissant, marche devant ma face et sois parfait » (Gen . 17:1) ; mais cela ne révèle pas la vie éternelle. Toutes les promesses faites aux Juifs ne pouvaient donner la vie éternelle ; connaître le Père qui a donné le Fils, voilà la vie éternelle il donne son Fils, et le Fils donne la vie éternelle ; il est lui-même la vie éternelle. Christ a porté les péchés, il a accompli l'œuvre qui donne la vie éternelle. Quand nous comprenons cette vie dans son caractère et dans sa jouissance, nous avons trouvé Dieu le Père. L'amour du Père s'est manifesté en donnant son Fils « afin que nous vivions par lui », non par Adam. Il a donné en son Fils une vie divine. « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous : c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui » (1 Jean 4:9). Jean parle davantage de vie, et Paul beaucoup plus de purification : ces choses vont ensemble. Je reçois Christ en résurrection, et je le reçois comme vie, parfaitement agréé de Dieu parce qu'il a fait la rédemption. J'ai le Père qui a donné son Fils et qui est devenu mien, et j'ai la vie, la vie éternelle. Quelle pensée ! Dieu donnant son Fils ! Il y a dans la croix plus d'un côté ; ce n'est pas seulement un Dieu qui est bon, mais un Dieu qui donne son Fils. Nous avons ici la croix dans son caractère le plus élevé. C'est la grâce de Dieu au-dessus de tout, c'est la vie qui est donnée. Ce n'est pas seulement une modification de la vie du premier Adam, mais en Christ on reçoit une nouvelle vie, avec le triple témoignage de l'eau, de l'Esprit et du sang ; ces témoins ne se trouvent pas en Adam. L'eau, l'Esprit et le sang viennent tous trois d'un Christ mort et ressuscité. Quand il est mort, l'eau et le sang ont coulé de son côté percé. Que me dit le sang répandu ? qu'il est mort, et qu'il y a rupture complète avec le monde ; l'eau me purifie pour me mettre à part de la souillure ; rupture avec le monde. Le Saint Esprit envoyé par lui du ciel témoigne qu'il est ressuscité et glorifié ; rupture avec le monde. Voilà les trois témoins : le sang, expiation ; l'eau, purification ; et le Saint Esprit, sceau pour le ciel.

Quand le Père a envoyé son Fils, voilà l'amour, l'amour parfait et qui convient à un pauvre pécheur comme moi ; non pour le laisser dans son état, mais pour lui faire voir que, ses péchés étant effacés, Christ est sa vie et le met avec lui dans sa position. Ce n'est pas une chose à moitié faite. Non. J'ai le Fils qui est ma vie. Il fait une chose toute nouvelle : c'est le cœur du Père lui-même qui me donne son Fils pour que j'aie la vie. Quelle position ! quelle relation que celle dans laquelle il nous place ! C'est sa relation à Lui ; il nous y place dans sa grâce infinie. Ce n'est pas quelqu'un qui, étant très haut élevé, ne peut être atteint : il est descendu ici-bas. Le lépreux qui vient à lui n'est pas repoussé ; quand il doute, non de sa puissance, mais de son amour, Jésus alors met la main sur lui et le

touche. Quand la grâce est venue en celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, on le lui reproche : c'est « l'ami des publicains et des pécheurs » ; mais il est bien plus précieux de l'avoir ainsi qu'en jugement.

### 3 - Jean 17:4-5

Le Père l'a donné, non seulement pour être la vie, mais pour accomplir, pour achever entièrement l'œuvre qui efface, qui abolit le péché. Qui aurait pu le faire ? Personne, sinon Jésus. « J'ai achevé l'œuvre... je t'ai glorifié sur la terre ». Abraham, David avaient marché par la foi, par la grâce de Dieu ; mais voici quelqu'un qui a glorifié Dieu lui-même, non seulement quelqu'un qui a marché comme un homme parfait ici-bas, soutenu par la grâce ; mais sur la croix, abandonné de Dieu, il a glorifié Dieu. Il n'y avait que la croix qui pût glorifier Dieu parfaitement, car si Dieu eût fait périr Adam et Ève pécheurs, c'eût été de la justice, mais point l'amour ; et s'il eût passé par-dessus le péché, il n'y aurait pas eu de justice : quand je vois Christ à la croix, je trouve la justice et l'amour. Il a porté mes péchés pour les effacer et il a aussi parfaitement glorifié Dieu. « Il convenait pour lui, à cause de qui sont toutes choses et par qui sont toutes choses, que, amenant plusieurs fils à la gloire, il consommât le chef de leur salut par des souffrances » (Héb. 2:10). Voilà Dieu glorifié dans sa justice ; sa justice satisfaite et l'amour manifesté quand Christ a donné sa vie. Nous sommes maintenant tous appelés à glorifier Dieu, mais nous manquons tous. Lui seul a pu dire : « Je t'ai glorifié... Glorifie ton Fils ». S'il fût entré dans la gloire sans passer par la mort (et il le pouvait), lorsqu'on vint le prendre il eût pu appeler douze légions d'anges, mais que serions-nous devenus ? Il est entré dans la gloire comme Fils et comme Homme ; il y avait droit sous ce double caractère. Comme homme, il est glorifié en la présence de Dieu, et voilà où il nous place. Il a parfaitement glorifié Dieu comme Homme et comme Fils, et en vertu de l'œuvre accomplie par Lui, j'entre dans la même gloire comme homme et comme fils. Et qui est-ce qui le dit ? Jésus lui-même. Quelqu'un pourrait-il demander à Dieu de prouver son amour ? pourrait-Il en donner une preuve plus éclatante ? Dieu a été parfaitement glorifié par Jésus homme, et comme tel, Dieu l'a glorifié ; il m'a donné la vie éternelle pour que je puisse entrer dans cette gloire. Et si l'on me demande comment je puis y entrer, je réponds : c'est en vertu de l'œuvre de Christ pour moi. Si nous pensons à ce qui nous appartient, nous avons pour nous le Fils auprès du Père, et je dis : c'est là que je serai ; j'ai déjà la vie éternelle, je n'ai pas encore la gloire, mais elle m'appartient, et je l'aurai.

### 4 - Jean 17:6

Dans ce qui suit nous avons un troisième pas en avant. Non seulement l'œuvre est achevée, et nous avons la vie éternelle, mais il faut que nous le connaissions. Il dit : « J'ai manifesté ton nom ». Quel nom ? Le nom du Père, et je suis fils. Il nous prend pour nous mettre dans la même relation où il se trouve. Pour être là il me faut une nouvelle vie ; cette vie, je l'ai en Lui, Christ me la donne. Christ a placé ses rachetés dans sa relation, et ils en ont pleine conscience par le Saint Esprit. Christ veut nous manifester le nom du Père : il ne nous demande pas ce que nous en pensons, il est dit : « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus » (Gal. 3:26). Je dis donc que je suis fils. Dieu nous le dit et il n'est pas possible qu'Il nous trompe. Dieu ne dit pas : peut-être te donnerai-je une place dans le ciel. C'est ce dont l'enfant prodigue pouvait douter quand il n'avait pas encore rencontré son père, mais quand il l'a trouvé, et que son père est à son cou, il ne peut douter d'être son fils. Jésus ne dit pas : j'ai manifesté vos noms, ni mon nom, mais ton nom, le nom du Père. Dieu est Père, et Il ne veut pas que nous en doutions et que nous mettions en question que nous sommes ses enfants. Jugez les choses profondément, ayez horreur de vous-même, mais n'allez pas douter de votre Père.

Il dit : « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde ; ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont gardé ta parole » (v. 6). Dans quelle intimité il nous introduit : « Ils étaient à toi ». S'il existe un sentiment qui fait que l'on n'ose pas tout dire à Dieu parce qu'on le craint en le considérant comme un juge, et si l'on n'ose pas aller à Lui, on ira au sacrificateur parce qu'on sait qu'il intercède pour nous (c'est là ce que Christ fait, en tant que sacrificateur devant Dieu). Et Il le fait pour produire en nous la repentance, et non parce que nous nous repentons. Est-ce que Pierre avait prié, ou serait-ce parce qu'il avait pleuré que Christ intercédait pour lui ? Non, Il l'avait fait pour amener Pierre à cette repentance ; et il se repent et pleure amèrement parce que Christ a prié pour lui : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas ». On pense qu'il y a de l'amour en Christ, mais en Dieu c'est autre chose, on ne sait pas trop. Néanmoins tout vient de Lui. « Ils étaient à toi, et tu me les as donnés ». C'est Dieu qui est la source de l'amour. Christ nous a rachetés, Il a fait l'œuvre et comparait devant Dieu pour nous ; le cœur qui a bien compris cela est en repos.

« J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde ; ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont gardé ta parole. Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de toi » (v. 6-7). Les Juifs croyaient bien que l'Éternel voulait donner quelque chose. Mais le Fils vient révéler le don du Père : c'est le Père qui a tout donné, tout vient du Père, et c'est le Père qui nous a donnés au Fils, mais, pour nous avoir, Il a dû nous acquérir par la Rédemption, Il a dû mourir. C'est par la Rédemption que Christ a tout acquis, et qu'Il peut tout nous donner. Dieu est satisfait, et plus que satisfait, Il est glorifié.

### 5 - Jean 17:8

« Je leur ai donné les paroles que tu m'as données, et ils les ont reçues » (v. 8). Il dit : « Je ne vous appelle plus esclaves... mais je vous ai appelés amis ». Il les appelle amis, et pourquoi ? parce qu'Il leur fait part de tout ce qu'Il a reçu et leur communique les paroles qu'Il a reçues du Père. « Je leur ai donné les paroles que tu m'as données ». Christ, comme homme, n'a rien reçu de la part du Père qu'Il ne nous communique. Il ne participe à rien comme homme, comme premier-né entre plusieurs frères, sans qu'Il en fasse part à ses frères ; Il ne veut jouir de rien sans les en faire aussi jouir. Quelle grâce ! quel bonheur ! Ah ! si les incrédules pouvaient entrer dans cette intimité !... Il vient, Lui, comme un canal qui conduit toutes choses dans nos cœurs, et nous place dans son intimité. Comment puis-je vous dire que mon père est un excellent père ? c'est en vous disant ce qu'il est, ce qu'il fait pour moi. Et c'est ce que Jésus fait : Il nous introduit dans la position où Il est, pour nous faire jouir de tout ce dont Il jouit lui-même ; Il ne garde rien par devers Lui. Jésus ne donne pas comme le monde donne : il communique tout ; il rend participant de tout ce qui lui appartient. Il garde pour lui sa divinité essentielle, cela va sans dire, mais il donne tout ce qui est utile pour le ciel. « Je leur ai donné les paroles que tu m'as données, et ils les ont reçues ; et ils ont vraiment connu que je suis sorti d'auprès de toi, et ils ont cru que toi tu m'as envoyé ». Est-ce que nous avons réellement cru que Christ a révélé ce qu'est le Père, et qu'Il veut que nous en jouissions ? Avons-nous compris qu'Il veut nous faire connaître l'amour du Père, et savons-nous bien que nous sommes placés dans la même position que Lui ? Le monde peut jeter un voile sur le cœur, mais Jésus ne veut pas qu'il en soit ainsi ; Il veut que nous connaissions ces choses et que nous en jouissions. Avons-nous bien conscience que tout est à nous, « soit vie, soit mort, soit choses présentes, soit choses à venir » ? (1 Cor. 3:21). Prenons-nous possession de notre relation ? Il est mort sur la croix pour qu'il n'y ait pas un seul reproche à nous faire. Il nous révèle le Père ; Il nous place devant Lui comme ses enfants, et l'esprit d'adoption nous est donné pour que nous puissions crier : « Abba, Père ».

### 6 - Jean 17:9

« Moi je fais des demandes pour eux ; je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi » (v. 9). Il donne deux motifs pour que le Père l'exauce : Je suis ton Fils, tu dois m'exaucer ; si tu tiens à moi, si tu tiens à ma

gloire, exauce-moi et garde-les du monde. « Père saint », dit-il, « garde-les en ton nom », garde-les dans la sainteté. Cela fait voir combien Il nous aime, combien Il nous identifie à Lui. Il était glorifié en eux. Pouvons-nous dire qu'Il est glorifié en nous ? Pouvons-nous dire : le nom de Christ est glorifié en moi, dans mes pensées, dans ma conduite, dans mes actions, dans tout ce que je fais ? Notre cœur est-il tout entier à Christ ? Faisons-nous tout pour son nom et pour sa gloire ? Faites tout en mon nom, dit-Il, « faites tout au nom du Seigneur Jésus ». Il a été maltraité, rejeté, honni, crucifié dans ce monde, mais Il veut être glorifié en nous et que nous soyons glorifiés en Lui. On dit : Nous avons des afflictions, des peines dans ce monde, du travail qu'il faut faire. Je le sais. Mais est-ce que votre cœur est à Christ pour le glorifier à tous égards ? Si Christ était ici-bas et que nous dussions tout faire pour le glorifier, est-ce que nous nous en acquitterions de notre mieux ? Ferions-nous notre possible pour le glorifier ? Ah ! pensons-y ! Nous avons à le glorifier, à manifester son caractère devant le monde ; de quelle manière nous en acquittons-nous ? Nous sommes responsables de le glorifier maintenant qu'Il est dans le ciel, tout aussi bien que s'Il était présent sur la terre. Nous lui sommes chers ; Il s'est donné Lui-même pour nous avoir et Il nous présente au Père pour que nous soyons gardés. Ah ! quel lien nous unit au Père ! quelle intimité entre nous et le Père ! Je te les apporte, dit-il, à toi, « Père saint, garde-les », tu me les as donnés, je les introduis devant toi afin que je sois glorifié en eux. Il nous a achetés à grand prix ; Il n'a pas seulement donné son sang, sa vie, Il s'est donné lui-même, Il s'est dépensé tout entier pour nous avoir. Quel amour ! Nos cœurs entrent-ils quelque peu dans cet amour ? Si je vois un père et une mère se concerter ensemble pour le bonheur d'un enfant, si je vois que toutes leurs pensées, leurs affections sont concentrées sur cet enfant pour le rendre heureux, si je les vois s'en occuper constamment, je dis quel amour ! Et voilà le Père et le Fils s'occupant de nous !

### **7 - Jean 17:11, 12**

Ce que Jésus veut, c'est que rien de ce qui peut souiller ne souille ces enfants de Dieu, non pas ces créatures, mais ces enfants ; il veut que nous soyons gardés. « Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous ». Ah ! que Dieu nous donne de connaître cet amour du Père et du Fils, et c'est le Fils qui l'a consommé, et ce qu'Il a fait, c'est de manifester le nom du Père. Il est dit : « Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous ». Pouvons-nous dire que nous avons connu et cru cet amour ? Nous pourrions voir alors que nous sommes les objets de l'amour et du Père et du Fils ; il faut pour cela que le Saint Esprit ne soit pas contristé. Oh ! que Dieu nous donne de ne pas contrister le Saint Esprit ! Si vous avez le désir de connaître ces choses, la grâce est là. « Ma grâce te suffit ». Dieu est fidèle et puissant pour le faire. Ce n'est pas la grâce qui manque. Le Saint Esprit opère-t-il en vous pour produire des besoins ? S'il en est ainsi, il y sera répondu.

C'est dans la position de Christ que nous sommes introduits ; son cœur s'est dépensé pour nous y placer, pour nous en donner le droit et la jouissance. Il veut que notre cœur soit comme un jardin bien soigné et cultivé, où croissent de belles plantes, produisant des fleurs et des fruits qui répondent aux soins de Celui qui s'en est occupé. Mais si nous laissons notre cœur aller à toutes les pensées, nous ne produirons que de mauvaises plantes. Que Dieu nous donne de veiller et d'être diligents à cet égard, et de comprendre son amour ! Il est doux de pouvoir se dire : Dieu m'a donné à Jésus ! Que Dieu nous donne la jouissance de sa grâce !

## **LETTRE SUR LES PARABOLES DE MATTHIEU 13 par J. N. Darby**

### **Table des matières**

- 1 - Parole du semeur
- 2 - 3 premières paraboles du royaume (aspect extérieur)
  - 2.1 - Ivraie du champ
  - 2.2 - grain de moutarde
  - 2.3 - levain
- 3 - 3 dernières paraboles
  - 3.1 - trésor dans le champ
  - 3.2 - perle de grand prix
  - 3.3 - filet jeté dans la mer

Je pense, cher frère, qu'il se trouve des explications de Matthieu 13, déjà publiées ; mais puisque, paraît-il, plusieurs frères ne les ont pas lues, je donnerai une courte explication de ce chapitre, en réponse à la demande de votre correspondant.

La fin du chapitre 12 avait terminé les relations de Christ avec les juifs, et même toute relation avec les hommes selon la chair ; sept esprits pires que celui qui était sorti de ce peuple, rentreraient avec lui dans la maison vide, balayée, ornée, et abandonnée, hélas ! à l'ennemi ; toutefois pas à jamais. Jésus ne reconnaissait plus les liens qui l'attachaient de par la chair. Ceux qui faisaient la volonté de son Père étaient ses frères, ses soeurs et sa mère. Tout était fini quant à son enseignement au peuple, comme étant, lui, « le prophète qui devait venir ». Il quitte la maison et s'assied dans un bateau, sur la mer. Il ne pense plus à cueillir du fruit dans sa vigne. Il sème, il porte avec lui ce qui, étant reçu dans le cœur, portera du fruit ; mais il n'en cherche plus dans sa vigne comme il l'avait fait. Il en cherche encore moins dans le monde.

Maintenant venons aux paraboles du chapitre. Nous en trouvons sept. La première n'est pas une similitude du royaume. Il s'agit de l'effet produit dans l'individu par la Parole. Ensuite, il y a trois paraboles, similitudes du royaume, proclamées en présence de la multitude.

Enfin, quand Jésus est rentré dans la maison, il adresse à ses disciples seuls, une explication de la première parabole ; puis il en ajoute trois autres, déclarant à ce sujet qu'il parle en paraboles, parce qu'il n'était plus donné au peuple d'entendre annoncer le royaume comme étant encore pour eux ; ceci était donné à ceux-là seuls qui avaient reçu le témoignage de Jésus, et Jésus lui-même comme le Christ (v. 11).

### **1 - Parole du semeur**

La première parabole est bien la parole du royaume ; mais non pas une similitude du royaume. Il s'agit de la réception de cette parole dans le cœur ; non de l'établissement du royaume dans ce monde. Il y a quatre classes : L'auditeur insouciant ; ici, de même que les oiseaux ramassent les graines jetées le long du chemin, le diable ôte la parole semée dans les cœurs insouciantes ; car la parole venant du cœur de Dieu, est adaptée au cœur de l'homme. Ensuite vient un cœur qui reçoit la Parole avec joie. Les bonnes nouvelles du royaume et de la bénédiction divine réjouissent le cœur, mais la conscience n'est pas atteinte ; il n'y a donc pas de racines, et quand la persécution et la tribulation arrivent à cause de la Parole, comme l'insouciant ne l'avait reçue que pour la joie qu'elle lui apportait, il y renonce à cause de la tribulation qui s'ensuit. Il n'y a point de fruit. Un troisième cas semblait donner l'espoir que la semence germerait, mais les ronces et les épines l'étouffent ; les soucis, l'amour des richesses, ne permettent pas que la Parole porte des fruits à maturité. Finalement, la semence tombe dans un bon terrain ; il y a de l'intelligence spirituelle : un cœur comprend la Parole, il la reçoit ; alors elle porte plus ou moins de fruit en chacun. Les cas ne sont pas présentés comme constatant la doctrine de la

grâce et de l'opération de l'Esprit, ni le contraire ; mais pour constater le résultat qui, de fait, se manifestait ensuite des semailles de la Parole. Toutefois ces cas divers sont placés par le Seigneur devant la conscience. Que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute.

## **2 - 3 premières paraboles du royaume (aspect extérieur)**

Ensuite viennent les paraboles du royaume. Les trois premières présentent l'apparence extérieure du royaume ; ce qu'il devient à la vue du monde. La première de ces trois ajoute la séparation des méchants d'avec les justes ; elle se termine par l'ordre, aux moissonneurs, de cacher le bon grain dans le grenier. Sauf le fait annoncé par le Seigneur, que le bon grain doit être, selon ses ordres, caché dans le grenier, nous n'avons dans ces paraboles que l'effet public, dans le monde, de l'établissement du royaume des cieux : c'est-à-dire du royaume de Dieu, pendant que le roi est caché dans le ciel et qu'il n'a encore ni pris sa grande puissance, ni agi en roi, de sorte que le royaume, sans roi reconnu ou manifesté, fait des progrès, prend certaines formes qui témoignent de l'absence du roi, et fait son chemin comme si lui ne s'en occupait pas ; bien que, de fait, il agisse par sa grâce pour appeler et faire croître les siens (comp. Marc 4:26-29).

### **2.1 - Ivraie du champ**

Le Fils de l'homme sème de bonne semence (la parole de Dieu). Pendant que les hommes dorment, Satan vient et sème de l'ivraie là où le bon grain avait été semé. Ce n'est pas l'état naturel d'un cœur païen ou incrédule ; c'est ce que Satan a introduit au milieu des vrais chrétiens, pour gâter la récolte sur la terre. Il ne peut ruiner le bon grain, ni l'empêcher d'être recueilli dans le grenier ; mais, dans ce monde, la récolte est gâtée. Cela doit durer jusqu'à la moisson. Alors le Fils de l'homme s'en occupera personnellement de nouveau. En attendant, ses serviteurs n'ont pas à s'occuper de l'ivraie dans le monde, dans le but de rendre la récolte pure dans le monde. Leur affaire n'est pas avec l'ivraie. La récolte, une fois gâtée, reste gâtée jusqu'à la fin. Mais ceci se rapporte à l'état de la récolte dans le monde ; c'est-à-dire à la chrétienté. Nous n'avons rien à faire ici avec l'Église, «assemblée de Dieu». Ici le bon grain n'est pas réuni en assemblée. À la moisson, tout sera mis en ordre. En arrachant l'ivraie du champ (du monde) on pourrait arracher du bon grain ; c'est aussi ce qui est arrivé lorsque Rome a voulu détruire les hérétiques.

### **2.2 - grain de moutarde**

La seconde parabole présente le royaume comme une grande puissance sur la terre (comp. Daniel 4). C'est ce dont un grand arbre est toujours la figure, dans la Parole ; comme l'Assyrie, l'Égypte. La semence de la Parole, en apparence menue au commencement, est devenue, de fait, une grande, et même la plus grande des puissances sur la terre.

### **2.3 - levain**

La troisième de nos paraboles, celle du levain, montre non pas un effet individuel et réel, comme c'était le cas dans la parabole du semeur, où l'effet disparaît quand la Parole ne s'enracine pas dans la conscience ; mais il s'agit d'une influence générale, qui remplit complètement une sphère limitée. Aussi un terme (le levain) est employé ; terme qui, partout ailleurs, a le sens de corruption. C'est encore la chrétienté.

Après cela, le Seigneur renvoie les foules, rentre dans la maison, et là, ne parle qu'à ses disciples. Il explique la parabole de l'ivraie ; puis il en ajoute trois autres. Nous avons à donner quelques remarques sur l'explication que le Seigneur donne de la parabole «de l'ivraie et du champ» (v. 36-43, comp. 24-30).

Le jugement de Dieu manifeste publiquement ce qui n'est connu que spirituellement avant ce jugement. Aussi chaque explication des paraboles et des prophéties introduit-elle toujours des éléments qui ne se trouvent pas dans la parabole elle-même, ou dans la prophétie. Ici, l'ivraie déjà liée en faisceaux (en des masses associées ensemble et restant encore sur le champ) est jetée dans le feu. Christ, par un jugement terrestre, ôte de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité. La partie terrestre du royaume est purifiée : puis les justes luisent comme le soleil dans le royaume de leur Père. C'est la partie céleste ; alors le royaume des cieux offrira deux parties distinctes : le royaume du Père, en haut ; et celui du Fils de l'homme, en bas.

## **3 - 3 dernières paraboles**

### **3.1 - trésor dans le champ**

Les trois paraboles qui suivent (v. 44-50) montrent l'intention de Christ et l'intelligence divine dans ces choses. Le champ est acheté pour avoir le trésor. Christ a acheté (non racheté) le monde, pour avoir les siens. Son pouvoir sur ceux qui récusent ses droits, se manifestera en jugement ; mais ce n'est pas là le sujet de la parabole.

### **3.2 - perle de grand prix**

Ensuite (v. 45, 46), la beauté morale de l'Église engage ses affections. Il cherche ce qui est beau. Là, il le trouve. Dans ces deux cas il renonce à tous ses droits comme Messie, Fils de Dieu sur la terre, aux promesses comme Fils de David et venu en chair. Il a été jusqu'à s'anéantir lui-même, pour avoir le fruit de son humiliation dans la gloire des siens ; le fruit du travail de son âme.

### **3.3 - filet jeté dans la mer**

Enfin (v. 47-50), le royaume prend à la fin le caractère d'un filet jeté dans la mer et qui rassemble toute espèce de poissons, bons et mauvais. Il s'agit de la chrétienté qui n'embrasse pas tous les gens de ce monde, mais une quantité limitée, quoique composée de toutes les sortes d'hommes. Ici les pêcheurs agissent en séparant ; et l'on retrouve l'intention divine qui voulait de bons poissons, tandis que l'oeuvre des pêcheurs en a réuni de toutes les espèces ; cependant ils séparent les bons. C'était ce qu'ils cherchaient, et ils laissaient les autres là. Puis, l'explication passe outre, au jugement. Les anges séparent (non les bons des mauvais, mais) les mauvais d'avec les bons ; puis les mauvais sont jetés dans la fournaise de feu. L'acte des pêcheurs est un acte d'intelligence spirituelle, lorsque la chrétienté est formée comme elle l'est à présent.

Voilà, en quelques mots, cher frère, le vrai sens, je le crois, de ces paraboles pleines d'instruction pour nous. Le scribe instruit dans les choses du royaume possède bien ce que les prophètes ont annoncé ; et il y ajoute les explications qui sont le fruit de la venue et du rejet du Christ, faits qui donnent au royaume une forme qui nous est présentée dans ces paraboles.

**LA PLUS GRANDE DE CES CHOSES... 1 Corinthiens 13 par André Gibert**

**Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1961 p. 281

**Tables des matières**

- 1 - L'amour plus grand que la foi et l'espérance
- 2 - L'amour et la loi de Moïse
- 3 - L'amour manifesté en Christ
- 4 - L'amour fruit de l'Esprit
- 5 - L'amour est de Dieu — Distinction d'avec les sentiments naturels
- 6 - L'amour inséparable de la vérité et de l'obéissance
- 7 - L'amour incompatible avec le mal

**1 - L'amour plus grand que la foi et l'espérance**

Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre interrompt son développement sur les manifestations spirituelles propres au corps de Christ (ch. 12), pour s'arrêter longuement, au chapitre 13, sur l'amour. Rien ne pourrait faire davantage ressortir la place prééminente qui est assignée à «la plus grande» des trois choses qui maintenant demeurent, savoir la foi, l'espérance et l'amour. Le fonctionnement normal du corps de Christ ne peut être assuré que dans l'amour, de même que son «accroissement pour l'édification de lui-même» n'a lieu qu'«en amour» (Éphésiens 4:16) ; l'amour est son ambiance, le milieu dans lequel sa vie se déploie, et cela parce qu'elle est la vie divine, reçue par grâce. L'amour est «la plus grande de ces choses» parce que, seul des trois, il subsiste à jamais, et que, seul aussi des trois, il est indépendant des capacités humaines, toujours limitées : il participe de l'infini de Dieu.

**2 - L'amour et la loi de Moïse**

L'amour a bien été à la base de tous les commandements que l'homme ait eus à garder dans la crainte de Dieu ; il est la «somme de la loi» (Romains 13:10) ; «la loi tout entière et les prophètes» dépendent de ces deux commandements : Aimer Dieu, aimer son prochain (Matthieu 22:34-40). Mais c'est en vain que l'amour est demandé à notre nature pécheresse ; il n'est pas dans cette nature, mais seulement dans celle de Dieu, qui «est amour». De fait, avant la venue de Christ l'amour véritable n'a jamais été vu ici-bas, la notion même en était à peu près inconnue, et à peine se trouvait-il des termes capables de l'exprimer. Certes, l'amour divin agissait, et l'Éternel en tenait le langage à Israël (Deut. 7:8 ; Ésaïe 43:4 ; Jérémie 31:3 ; Osée 11:1 ; Malachie 1:2, etc.), mais c'était un amour voilé, sinon caché, tandis que l'homme montrait, lui, sa totale incapacité à aimer selon Dieu.

**3 - L'amour manifesté en Christ**

Maintenant l'amour a été manifesté en Christ. Et non seulement cela, mais il est en nous, devenus enfants de Dieu par la foi : «l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5:5). «Nous l'aimons parce que Lui nous a aimés le premier» (1 Jean 4:19). «Aimer Dieu» est le propre de la vie nouvelle (Rom. 8:28), c'est un trait distinctif des enfants de Dieu ; nés de Lui, ils sont appelés à montrer qu'ils «participent de la nature divine» (2 Pierre 1:4). «Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu» (1 Jean 4:7). Le nouvel homme est imitateur de Dieu pour marcher dans l'amour (Éph. 5:1). Il est clair qu'une telle marche satisfait aux justes exigences de la loi (Rom. 8:4), dont la somme est l'amour ; mais bien plus encore, cette marche fait voir la vie divine elle-même. Il n'y a pas plus de limites à l'amour de ceux qui «aiment Dieu» qu'à l'amour de Dieu. Aimer Dieu implique l'amour envers les hommes, tous les hommes, dans le sens où il est dit que «Dieu a tant aimé le monde» ; mais il y a l'amour qui est propre à la famille de Dieu : aimer Dieu comme le Père de ceux qui sont engendrés de Lui (1 Jean 5:1) implique l'amour des frères, et c'est lui qui fait connaître les disciples de Jésus (Jean 13:35). Ces deux choses, l'amour pour tous les hommes et l'amour pour les frères, sont réunies en 1 Thess. 3:12, alors qu'en 1 Pierre 2:17 nous sommes exhortés à «honorer tous les hommes, aimer tous les frères».

**4 - L'amour fruit de l'Esprit**

Dans l'épître aux Galates l'amour est le premier élément du fruit de l'Esprit, et il englobe tous les autres (5:22). Mais dans notre chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens, il est le principe du bon fonctionnement du corps de Christ, et le courant dans lequel tous les dons de grâce sont appelés à s'employer «en vue de l'utilité» (12:7). Désirer avec ardeur les dons spirituels est une bonne chose, mais ce désir n'est à sa place et ne prend sa valeur que si nous «poursuivons l'amour», en suivant ce «chemin plus excellent» que tous les dons. On parle quelquefois du «don d'amour», — un chant «réclame», dans une intention assurément louable, «ce riche don d'amour» — mais l'amour n'est pas un «don» ; il est le motif de l'action des dons, et une expression de la nature de Dieu alors que les dons spirituels témoignent d'attributs divins tels que la puissance, la connaissance, la sagesse. Sans amour, même avec le plus beau don de langues, je ne serais qu'un son ; avec la plus grande connaissance et la plus grande foi, «je ne suis rien» ; et distribuer tous mes biens et livrer même mon corps «ne me profite de rien» (v. 1-3). Cet étalage d'activité attirera l'attention et l'admiration des hommes, il se peut que je m'y complaise, mais il est inutile, peut-être dangereux, et moi avec lui. Un musicien de grand talent qui se plairait à jouer de son instrument à tous moments, même auprès de sa mère malade qu'il fatiguerait, démontrerait qu'on peut être un grand artiste et ne pas aimer vraiment sa mère.

**5 - L'amour est de Dieu — Distinction d'avec les sentiments naturels**

L'apôtre n'a pas à définir l'amour : l'Écriture ne se préoccupe pas de définitions, elle nous met directement en présence de ce qui est. Aussi bien, l'amour ne se définit pas : il se fait connaître par des actions portant sa marque, la marque divine. Dieu a manifesté son amour en envoyant son Fils unique (1 Jean 4:9, 10). Le cœur rempli de cet amour versé par l'Esprit le verse à son tour au dehors, car l'amour prend possession de l'âme non pour l'occuper d'elle mais de Dieu et des autres, non pour la replier sur elle-même mais la projeter au dehors. L'amour se verse.

Ce n'est pas une affaire de sentiments naturels éprouvés à l'égard de personnes avec qui l'on a des affinités. Il n'est pas question ici d'inclinations, si légitimes qu'elles puissent être. L'amour n'est pas suscité par des qualités propres à ceux qui deviennent ses objets, il n'a pas ses motifs au dehors mais en lui-même ; il est l'effet d'un mouvement intérieur de celui qui aime. Il se manifestera dans telle et telle circonstance mais ce ne sont pas ces circonstances qui le produisent : elles l'amènent seulement à se manifester. C'est ce qui le rend supérieur aux circonstances et aux hommes, et lui permet de se tenir au-dessus du mal. Il ne cherche pas sa propre satisfaction mais celle des autres. Il est un libre don de soi, et, en définitive, il tire son origine de la libre volonté de Dieu : n'est-il pas l'effet en nous de la nature divine ? Ce n'est pas parce que nous étions aimables aux yeux de Dieu qu'Il nous a aimés, nous étions au contraire «haïssables pour Dieu», indignes d'être aimés, et «Dieu constate son amour à Lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Romains 1:30 ; 5:8).

Parce qu'il est l'être même de Dieu (et c'est pourquoi aussi «l'amour ne périt jamais» ; comment le pourrait-il ?), l'amour ne se conçoit pas hors de la présence de Dieu. Combien cet amour est loin de ce que le langage humain appelle de ce nom, et combien nous avons à nous garder de toute confusion à cet égard ! Même ce que l'action de l'Esprit pourrait produire de plus remarquable dans un homme ne serait, sans l'amour, qu'un dehors stérile. Livrer son corps pour être brûlé est une chose, livrer son cœur et son âme en est une tout autre. Les façons d'agir (il y en a quinze) qu'énumèrent les versets 4 à 7 ne sont pas seulement des caractères auxquels l'amour peut être reconnu : elles découlent directement de sa source profonde et pure, qui est Dieu lui-même. Ce sont des qualités sans lesquelles l'amour ne serait pas, et qui sans lui n'auraient aucune réalité. Elles ne se commandent pas. Elles ne sauraient être feintes. Elles supposent la communion avec Dieu, et appartiennent à un ordre de choses lié à cette communion. Dieu est là présent.

### **6 - L'amour inséparable de la vérité et de l'obéissance**

C'est dire à quel point l'amour, qui «se réjouit avec la vérité», est inséparable de cette vérité. «Étant vrais dans l'amour», dit Paul aux Éphésiens : sans cette vérité dans l'amour il n'est pas de croissance possible (4:15). Un amour sans vérité donnerait un masque sans vie, dissimulant le visage de l'égoïsme ; ce serait la négation de l'amour. Un amour qui s'en tiendrait à des paroles serait pareillement un amour factice : nous sommes enseignés à «aimer en action et en vérité» (1 Jean 3:18).

De là vient aussi que l'amour ne se sépare pas de l'obéissance. «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime», dit Jésus (Jean 14:21). Et quant à l'amour pour les autres : «Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements..., et ses commandements ne sont pas pénibles» (1 Jean 5:2, 3). Et encore : «Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité..., aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur» (1 Pierre 1:22). D'autre part, alors que Paul avait «une grande liberté en Christ de commander» à Philémon ce qui convenait à l'égard d'Onésime, il lui demande de recevoir celui-ci «à cause de l'amour» ; il désire que Philémon pratique l'obéissance de l'amour (Philémon 9).

### **7 - L'amour incompatible avec le mal**

Ne nous y trompons pas, l'amour ne peut servir de paravent ni au mensonge, ni à l'erreur, ni à la propre volonté. S'il est bien vrai qu'«il n'impute pas le mal», qu'«il supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout», il n'y a pas en tout cela la moindre indulgence pour le mal. L'amour n'est ni aveugle ni faible. Seulement, au contraire de notre cœur naturel, il ne se plaît jamais à découvrir le mal et à le publier ; il ne le suppose pas ; quand il le trouve sur son chemin il en est affligé et au lieu de l'exposer à la malignité publique il en cherche le remède. Mais il ne le traite jamais avec indifférence. Il en supporte et en souffre les conséquences qui l'atteignent personnellement sans se plaindre ni se venger. En aucun cas il ne s'y associe. Parce qu'il veut le bien de celui qu'il aime et qui a mal agi il travaillera de tout son pouvoir à le délivrer. Tolérer le mal sous le couvert de l'amour, c'est en réalité s'aimer soi-même, faire passer son propre agrément et sa tranquillité avant les intérêts de Christ et des siens. Le pire tort que mon frère puisse me faire serait de m'encourager à mal marcher en s'abstenant, pour ne pas me faire de la peine, de me reprendre, dans l'amour, sur ma mauvaise marche.

Prenons garde, «frères aimés du Seigneur», aux contrefaçons de l'amour. Elles mettent l'homme à la place de Dieu. «Aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur».

### **Quelques richesses tirées du trésor inépuisable de Jean 17 par Alfred Guignard**

#### **Bibliquest**

ME 1943 p. 325. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

#### **Table des matières**

- 1 - Quatre parties dans le chapitre
- 2 - Jean 17:6-13. Nouvelle position, nouvelles relations
- 3 - Deux aspects de la gloire

Nous avons dans le chap. 17 de l'évangile de Jean le dernier entretien du Seigneur Jésus avec son Père avant d'aller avec ses disciples à Gethsémané. Dans ce moment Il se considère déjà comme au-delà de la croix, car, pour lui, son sacrifice était déjà consommé. À cette heure suprême, mourir était un acte d'obéissance comme, du reste, tout ce qui a caractérisé sa vie entière. Il avait reçu ce commandement de son Père (Jean 10:18). Il considère, du lieu élevé où Il se place, les glorieux résultats de cette œuvre qu'Il allait accomplir ; il en parle à Celui dont Il avait toujours fait la volonté et auquel Il a été obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix.

#### **1 - Quatre parties dans le chapitre**

Ce chapitre se divise en quatre parties et traite de quatre grands sujets, si nous pouvons parler de chiffres en présence de ce qui est infini.

- Dans les versets 1 à 5 nous avons la nouvelle position dans laquelle Il allait entrer après cette œuvre de la croix.
- Les v. 6 à 13 nous font connaître la nouvelle relation dans laquelle les disciples allaient se trouver avec le Père ; chose absolument inconnue du résidu fidèle d'Israël jusqu'à ce jour.
- Les versets 14 à 21 traitent de la nouvelle position des disciples dans un monde désormais ennemi.
- Et enfin, les v. 22 à 26 des résultats éternels et glorieux de cette œuvre de la croix. Pour le Seigneur, toutes choses étaient déjà comme achevées et Il en parle à son Père. Les conseils qui dataient d'avant la fondation du monde avaient ainsi leur plein accomplissement.

Que ces choses devaient être précieuses à son cœur ! Pourtant Il avait encore à traverser « l'heure », et quelle heure ! Dans les Écritures, lorsqu'il est question de « l'heure » en rapport avec la personne du Seigneur Jésus ou de « son heure », c'est une allusion à l'heure de la croix et à ce qui en résulterait : une heure unique dans l'histoire du monde, nous pourrions même dire dans les annales de l'éternité : « Père, délivre-moi de cette heure ; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure » (Jean 12:27). L'heure était venue pour le Père de glorifier son Fils qui l'avait glorifié sur la terre. Il allait, comme homme, entrer dans la gloire dans laquelle Il était avant que le monde fût. Dans cette gloire, Il continuerait à glorifier le Père.

Nous avons ici une vérité des plus précieuses, que malheureusement nous oublions facilement, et même dans laquelle nous sommes peu entrés. Qu'il ait glorifié Dieu dans sa vie, nous le savons et nous en sommes bien heureux. Il a dit : « Je t'ai glorifié sur la terre ! » (v. 4). — Qu'il l'ait glorifié dans sa mort, tous les rachetés le savent et s'en réjouissent car, dans cette mort, ils ont trouvé le salut de leur âme : c'était l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire. Mais, avons-nous pensé à ce grand fait que le Fils, dans la gloire où Il est entré, continue à glorifier le Père ? Il le fait depuis bientôt deux mille ans en donnant la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a

donnés. Il a glorifié le Père quand Il nous a donné la vie éternelle à vous et à moi, cher lecteur. Méditons sur un tel sujet et nous aurons de nouveaux sujets pour l'adorer.

## **2 - Jean 17:6-13. Nouvelle position, nouvelles relations**

Nous venons de dire que, dans les v. 6 à 13, le Seigneur parle au Père de la nouvelle position dans laquelle se trouveraient désormais ceux que le Père lui aurait donnés. Pour eux, c'en est fini des relations précédentes et de la condition dans laquelle ils étaient jusqu'à ce moment. Pour les Juifs tout était fini des relations et des privilèges qu'ils pouvaient avoir eus comme peuple terrestre de Dieu en relation avec l'Éternel. Pour les nations, c'était la fin de leur condition misérable dans l'idolâtrie et sous la puissance des démons. Les uns et les autres étaient maintenant en relation avec le Père, et cela de la même manière que Lui, le Fils, était ici-bas, en relation avec le Père. Il est maintenant notre Dieu et Père comme Il est le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ. Nous ne sommes pas des orphelins, nous avons à nous en souvenir aujourd'hui plus que jamais. Comment pourrions-nous témoigner notre amour et notre reconnaissance à notre Dieu et Père et à notre Seigneur ? Simplement en gardant sa Parole. Que cette Parole soit précieuse à nos cœurs. C'est à un Père saint que nous avons affaire, et c'est sa Parole qui nous sanctifiera, qui nous séparera pratiquement du monde et du mal. C'est le monde qui est le grand ennemi ; les écrits de Jean nous le montrent d'une manière particulière. Quelle est donc notre position dans un tel monde ? Ceci nous amène au troisième grand sujet que nous avons mentionné en commençant : nous ne sommes pas du monde. Qu'il le dise deux fois, cela nous en fait comprendre l'importance. C'est un monde ennemi duquel nous sommes rejetés comme notre Seigneur lui-même. Mais ici une question se pose : comment le réalisons-nous dans notre vie de chaque jour ? Ce monde ennemi aura affaire bientôt avec le Père juste ; il a fait mourir son Fils. Il y a un compte à régler entre le Père et le monde dans lequel nous sommes. Qu'en sera-t-il quand le Père viendra lui demander compte du meurtre de son Bien-aimé ? Faut-il être surpris en voyant le monde dans l'état dans lequel il se trouve aujourd'hui ? Dans peu de temps, quittant un tel monde, nous serons dans la gloire dans laquelle notre Seigneur est entré comme notre précurseur. C'est de cette gloire dont Il parle dans les derniers versets de notre chapitre. C'est là la quatrième vérité que nous avons mentionnée au début de cet article. La gloire est considérée sous deux aspects différents.

## **3 - Deux aspects de la gloire**

Premièrement : « La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée ». Ici, ce sont toutes les gloires que le Seigneur a acquises comme homme ; gloires qui vont être manifestées devant le monde qui l'a rejeté : devant un monde qui l'a couronné d'épines. Ce ne sera plus « voici l'homme » que Pilate a montré aux foules, mais « voici l'homme » que le Père manifestera aux yeux de tout l'univers. Dans ce jour-là, tous les genoux se ploieront devant lui et toute langue confessera qu'il est Seigneur à la gloire de Dieu le Père. Alors nous serons avec Lui et dans la même gloire que Lui. Nous Lui serons semblables et nous le verrons comme Il est.

Secondement, nous trouvons une autre gloire. Celle-ci, nous ne la partagerons pas avec Lui, mais nous la verrons. C'est sa gloire éternelle, la gloire dans laquelle Il était auprès du Père avant que le monde fût. Il est de toute évidence que, êtres finis que nous sommes, nous qui avons eu un commencement, nous ne pouvons avoir une part dans une telle gloire, mais le Fils veut que nous la voyons. C'est alors seulement que nous saurons combien nous avons été aimés, puisqu'il a quitté les splendeurs de la maison du Père, voilant sa gloire sous son humanité, pour venir ici-bas afin d'y être l'homme de douleur et pour faire par Lui-même la purification de nos péchés. Comment sonder un tel mystère ? La pensée de voir cette gloire est bien propre à nous encourager dans les difficultés des jours auxquels nous sommes parvenus. Mais il y a encore une chose bien précieuse à nos cœurs et qui est comme la clôture de notre chapitre : c'est l'amour infini dont nous sommes les objets ; amour manifesté au moment où la croix qui seule peut nous en donner la mesure, projetait déjà son ombre sur notre Sauveur. Que dire en présence de ces choses ? — Un objet précieux caché dans le ciel, la relation d'enfants de Dieu, délivrés d'un monde qui passe et s'en va à la perdition, une gloire infinie, un amour dont nous ne connaissons jamais ni les bords, ni la profondeur, voici notre part en vertu de ce qui s'est passé à la croix.

## **LE SOUPER DE BÉTHANIE — Jean 12, 1-8 par Henri Rossier**

ME 1912 p. 273-291

### **Table des matières**

- 1 - Les circonstances selon les différents évangiles
- 2 - Lazare — la communion
- 3 - Marthe — le service
- 4 - Marie — le culte
- 5 - Comparaison avec la pécheresse de Luc 7

### **1 - Les circonstances selon les différents évangiles**

Les récits de l'évangile de Jean ont souvent un caractère mystérieux et symbolique, et nous sommes portés à les méditer longuement pour en atteindre le sens profond et découvrir les merveilleux trésors qu'ils contiennent. Telle est, parmi tant d'autres récits de cet évangile, l'histoire du souper de Béthanie. Ses détails si variés frappent d'autant plus que, sauf la visite de Jésus au temple et la multiplication des pains, c'est le seul récit que Jean ait en commun avec les autres évangélistes. En comparant les diverses versions du souper de Béthanie, nous pourrions d'autant plus tirer profit de la portée symbolique du récit de Jean. Commençons par ce dernier.

« Jésus donc, six jours avant la Pâque, vint à Béthanie » (Jean 12:1). Cette date n'est pas indiquée dans les évangiles de Matthieu et de Marc. Elle tombe sur le premier jour de la semaine, notre dimanche, et rejette à l'arrière-plan la Pâque, appelée par Jean « la Pâque des Juifs » (2:13 ; 11:55 ; cf. 6:4). De plus, le repas même de la Pâque qui joue un si grand rôle dans les autres évangiles, est remplacé dans celui-ci par le souper désigné comme ayant eu lieu « avant la fête de Pâque ». C'est de ce souper que le Seigneur se lève, après avoir mis momentanément « de côté ses vêtements », pour se ceindre et laver les pieds de ses disciples (13:1-5). Selon la méthode symbolique de Jean, cet acte indique qu'en mettant de côté ses vêtements, Christ est allé prendre une position nouvelle pour être à même d'exercer un office qui rende ses disciples capables d'avoir une « part avec Lui », là où il les a devancés.

C'est donc le premier jour de la semaine, indiqué ici d'une manière si frappante, qu'a lieu le souper de Béthanie. Dans les évangiles de Matthieu et de Marc, la scène se passe « dans la maison de Simon le lépreux », détail que Jean passe sous silence. Il dit simplement : « On lui fit là (à Béthanie) un souper ». Quelque intéressante que fût aux yeux de tous, la personne de Lazare, ce n'était pas en son honneur que le souper était convoqué, mais en l'honneur de Celui qui l'avait ressuscité. Ceux qui s'occupèrent du souper de Jésus disparaissent ici et sont remplacés par ce petit mot : « on ». L'activité humaine qui prépare est supprimée, pour accentuer le grand fait qu'il y eut un souper préparé pour Lui, et pour Lui seul. Cela porte nécessairement nos pensées vers la table chrétienne et non vers la Pâque juive. Cette dernière fut préparée par les disciples. « Où veux-tu » disent-ils à Jésus, « que nous allions préparer ce qu'il faut, afin que tu manges la pâque ? » (Marc 14:12). Le souper de Béthanie n'a point ce caractère. Il en est de même pour nous, chrétiens ;



ce n'est pas nous qui dressons la table du Seigneur ; nous la trouvons dressée, et n'avons qu'à nous y asseoir avec Lui, comme Lazare au souper de Béthanie.

## **2 - Lazare — la communion**

Lazare, le mort qu'il avait ressuscité d'entre les morts », se trouvait à Béthanie, et « Lazare était un de ceux qui étaient à table avec Lui ». Plusieurs étaient donc à table avec Jésus, mais aucun d'entre eux n'est nommé, sinon Lazare seul. C'est lui qui caractérise les hôtes du Seigneur à sa table ; ils se groupent, pour ainsi dire, autour de ce seul nom, Lazare. C'est que Lazare est marqué d'un signe qui fait de lui l'homme type parmi les convives. Il est, notons bien cette parole, « Lazare, le mort ». Quoique ayant acquis une vie nouvelle par la résurrection d'entre les morts, il reste, quant à toute sa vie passée jusqu'au moment de sa résurrection, le mort. Son existence antérieure s'était terminée dans la mort, il vit maintenant d'une vie nouvelle qui n'a plus de lien avec l'ancienne. Tel est le seul caractère imprimé sur les convives assis avec Christ au repas de Béthanie. Il en est de même pour ceux qui entourent le premier jour de la semaine la table du Seigneur, le souper en son honneur. Le caractère de Lazare imprime une grande solennité au repas de la Cène. Rien de ce qui appartient à la condition du vieil homme n'y est admis. Des êtres, nés de nouveau, y prennent part, introduits par la résurrection dans une vie nouvelle ; seulement ils manifestent que la vie ancienne a trouvé sa fin définitive dans le tombeau, d'où la puissance de Christ, qui est « la résurrection et la vie », les a sortis.

Lazare était à table avec Lui. Sans Lui, il n'aurait eu aucun droit de s'asseoir à Son souper. En lui-même, il n'était rien qu'un mort, mais avec Lui, il était le témoin vivant, l'illustration de la puissance vivifiante de son Sauveur, en résurrection.

Le fait que Lazare seul est nommé ici, est d'autant plus frappant que les autres évangiles nous présentent les convives d'une autre manière. Dans celui de Matthieu, tous les disciples constituent l'assistance (Matth. 26:8). Marc parle de « quelques-uns qui étaient là » (Marc 14:4). Ici, nous le répétons, au milieu de ceux qui étaient à table, l'Esprit concentre nos regards sur Lazare seul et sur Jésus, pour lequel cette table était dressée.

Il est encore plus remarquable que Jean nomme une seule famille, celle de Béthanie, comme ayant part à la fête. Cette famille est composée de trois personnes, Lazare, Marthe et Marie. Comme nous le verrons, c'est l'ensemble complet et divin quant au nombre, des caractères de la famille de Dieu, selon la portée symbolique de toute cette scène.

Mais revenons à Lazare. Aucune parole ne sort de sa bouche, et, de fait, nul ne parle ici que Christ, dont le cœur approuve pleinement ce qui a lieu, et Judas Iscariote qui s'y oppose formellement. Lazare, avons-nous dit, ne parle pas, mais il est à table avec Lui, et cela lui suffit. Il n'a, comme on pourrait le supposer, aucune place qui le distingue au souper. Cet homme, objet d'un miracle aussi extraordinaire, n'est que « l'un de ceux » ; ce n'est pas lui qui est le personnage en vue, mais Christ, auteur de sa nouvelle existence. Lazare partage Son souper ; il est en communion avec Lui seul ; non pas qu'elle n'existe avec les autres disciples, mais la communion des saints n'est pas même mentionnée ici, pour faire, je n'en doute pas, ressortir d'autant plus celle avec le Seigneur.

## **3 - Marthe — le service**

« Marthe servait ». Matthieu et Marc omettent Marthe, aussi bien que Lazare, preuve indubitable du caractère symbolique de cette scène dans l'évangile de Jean. Le service de Marthe a ici un caractère très touchant. En Luc 10:38-42, Marthe paraît pour la première fois dans l'histoire ; elle est blâmée par le Seigneur au sujet de son service. Non pas qu'il fût blâmable en lui-même, bien au contraire ; mais les pensées de Marthe étaient dirigées sur lui, et non pas sur le Seigneur qui aurait dû en être le seul objet. Certes, le service était utile, et pouvait même être appelé « don de grâce » particulier de Marthe (Rom. 3:7) ; elle était désignée pour cela ; mais, avant de donner au Seigneur, elle aurait dû recevoir de Lui. Dans le passage qui précède ce récit (Luc 10), une instruction semblable est donnée au docteur de la loi. Le Seigneur lui avait fait comprendre, par la parabole du Samaritain, qu'il lui fallait commencer par recevoir la grâce comme pécheur perdu, avant de pouvoir l'exercer envers son prochain. « Va, et toi fais de même », lui dit Jésus, après l'avoir placé dans la parabole en présence de sa propre histoire et de ce que le Sauveur avait fait pour lui. Marthe n'appartenait pas à la catégorie des pécheurs, comme le docteur de la loi ; elle était, comme Marie, une brebis de Christ, mais il lui fallait commencer là où le pécheur commence : recevoir de Lui, avant d'entrer dans une vie d'activité pour Lui.

Au tombeau de son frère Lazare, Marthe avait appris une grande leçon, entre beaucoup d'autres : l'impuissance absolue de l'homme devant la mort. Dans ces conditions, la résurrection et la vie s'étaient manifestées à elle. Désormais, elle pouvait développer une activité toute autre que par le passé. Autrefois, elle était mécontente de sa sœur, mécontente même de Christ, dans son service, parce que ce service était l'idole de son cœur. Maintenant, elle sert, parce que c'est la fonction qui lui est assignée envers le Fils du Dieu vivant devenu son objet, et qu'elle a appris à connaître comme tel dans la résurrection de Lazare. Lazare est à table avec Jésus, jouissant d'une communion sans activité extérieure, mais dans la délicieuse intimité que ce repas commun crée entre lui et le Bienfaiteur auquel il doit la vie. Marthe a une fonction beaucoup plus humble, toute de dévouement et de fatigue, car elle doit être attentive aux besoins de tous, afin que personne, et le Seigneur moins que tout autre, ne soit privé des soins nécessaires. Ce service exige l'oubli de soi-même : combien différent du caractère que Marthe avait jadis. Position obscure, mais privilégiée, car le Seigneur, étant devenu son Tout, elle suit le chemin d'abaissement du divin Serviteur qu'elle a sous les yeux. Il est dit d'elle : « Elle servait » ; non pas : Elle le servait. Tous ceux qui faisaient partie de cette fête, dont Christ était le centre, étaient également les objets de ses soins comme inséparables du Maître. Lazare était leur représentant, lui qui, par la résurrection, participait à la vie du Fils de Dieu.

## **4 - Marie — le culte**

Le troisième personnage est Marie. Ce qu'elle a fait pour le Seigneur est proclamé partout, comme la plus haute expression de l'attachement à Sa personne, quand déjà la mort planait sur Lui et que le traître, présent à cette scène, songeait à le livrer. Nous y reviendrons ; mais remarquons d'abord que le souper de Béthanie nous présente, dans trois personnages, les trois principes qui constituent l'ensemble de la vie chrétienne dans la maison de Dieu. Ces trois principes sont la communion, le service et le culte. Nous avons vu l'exemple des deux premiers dans Lazare et dans Marthe, et nous allons considérer le troisième dans la personne de Marie. Mais n'oublions pas que Celui qui rassemble ces trois personnes autour de Lui, c'est Christ, centre unique auquel se rapportent les principes qu'elles représentent. En effet, dans ce repas, fait en Son honneur, la communion est avec Lui, le service pour Lui, le culte ou l'adoration n'a pas d'autre objet que Lui.

Ces trois principes, qui caractérisent, comme nous l'avons dit, la vie chrétienne tout entière dans la maison de Dieu, sont comme résumés dans le repas de la Cène qui réunit les croyants le premier jour de la semaine. Le service lui-même, qui joue cette occasion un rôle en apparence effacé, y est cependant aussi indispensable que la communion ou l'adoration. Servir les saints en les aidant à prendre part à la Cène du Seigneur, c'est servir le Seigneur qui les identifie avec Lui. Servir en « faisant part de ses biens », comme cela a lieu quand on se réunit pour le culte, n'a pas un autre caractère. Aussi l'humble service auquel on prête souvent si peu d'attention, devrait-il nous être très précieux quand nous nous réunissons ainsi. « Marthe servait », et son service était comme le lien de la communion.

Revenons maintenant à celle qui joue le rôle principal dans cette précieuse réunion de famille. Elle représente quelque chose de plus élevé que le service, l'adoration.

La communion, c'est-à-dire la part et la jouissance en commun avec Dieu, remplit le cœur d'une « joie accomplie ». Quelle bénédiction, en effet, que d'être invités, nous, êtres infimes, à la table du Dieu souverain, comme les enfants d'un tel Dieu, pour nous nourrir de Christ qui fait les délices de Son propre cœur ! Cela nous élève à la plus haute place, mais nous pourrions nous enorgueillir d'un tel privilège dont même un apôtre voyait le danger. Or il est une attitude plus précieuse encore en ce qu'elle ne nous fait courir aucun péril, c'est de venir prendre aux pieds du Fils de Dieu la dernière place dans une adoration où nous ne pouvons que nous oublier nous-mêmes. On ne pense alors ni à ses privilèges, ni à la jouissance de ses bénédictions ; on se trouve devant l'amour insondable, devant l'amour divin, révélé dans un homme qui est Dieu ; on répand, comme Marie, sur les pieds du Sauveur, un parfum dont la perte est une folie pour les hommes, mais qui remplit la maison tout entière, « comme le son subtil de harpes invisibles ! »

Il ne s'agit, dans le cas de Marie, ni de ce que l'on éprouve dans la communion, ni de ce que l'on donne dans le service. Un objet, Dieu lui-même manifesté en chair, car tel est le caractère de l'évangile de Jean, s'est emparé de telle sorte des pensées et de l'être tout entier, qu'il n'y a place pour nul autre. Le cœur s'épanche comme le parfum du vase ; il n'a rien d'assez excellent à verser sur les pieds du Dieu d'amour devenu homme pour accomplir l'œuvre de la rédemption. Marie oint les pieds du Fils de Dieu qui va mourir.

Remarquez combien cette scène diffère de celles de Matthieu et de Marc. Dans ces deux évangiles, Marie n'est pas nommée ; elle est simplement « une femme ». Il appartient à l'évangile de Jean, où le Seigneur « appelle ses propres brebis par leur nom » (10:3), de nous donner le nom de celle-ci, de même qu'il appellera par son nom une autre Marie, au jour de sa résurrection (20:15). Dans les évangiles de Matthieu et de Marc, cette femme (Marie) occupe toute la scène ; il n'y a place que pour le Sauveur et pour elle, et malgré cela, le caractère de son acte y est moins élevé que dans l'évangile de Jean. Dans l'évangile de Matthieu (26: 6-13), elle vient à Jésus et répand son parfum, non sur ses pieds, mais sur sa tête. Elle accomplit l'onction du Fils de David, dont l'évangile de Matthieu nous entretient. Elle oint la tête du Roi, du Messie méconnu et rejeté, au moment où il va mourir. Elle seule proclame, devant tous, les droits au royaume de Celui qui va prendre la place d'une victime. Son parfum se répand de la tête « sur le corps » du Seigneur (v. 12). Seul digne de l'onction du royaume, onction accomplie par l'acte de foi d'une faible femme qui reconnaît cette dignité, le Fils de David va mourir ; son corps va être enseveli ; mais il ne peut rester dans le sépulcre ; et c'est ce que la foi de Marie sent, plus sans doute qu'elle ne le sait. Elle ne songera pas plus tard, comme d'autres, à oindre son corps mort, car il devra ressusciter pour entrer dans son règne avec l'onction précieuse sur sa tête. Mais elle lui rend, avant la croix, le témoignage de l'honneur qui lui est dû, afin qu'il puisse encore le recevoir sur la terre, à la veille de mourir.

Judas ne paraît pas dans la scène de Matthieu. Les disciples seuls expriment leur indignation sur la prodigalité de Marie. Hélas ! ils ne considèrent pas comme une bonne œuvre ce qui est fait envers Christ, et ne donnent ce nom qu'à la libéralité envers les pauvres, mais ils fournissent ainsi au Seigneur l'occasion de montrer le caractère d'une bonne œuvre. « Quand on distribuerait tout son bien aux pauvres », cela ne profiterait de rien si l'amour, si Jésus lui-même, n'était à la base de cet acte. Et de plus, avec quelle sévérité affligée le Sauveur ne prend-il pas la défense de son humble servante, ne permettant pas qu'on la blesse dans son affection et qu'on viole le sanctuaire de son cœur. L'opposition des disciples aurait pu écraser son cœur sensible et la replier sur elle-même, se demandant peut-être si elle avait contrevenu aux devoirs de la charité. Jésus apprécie cette âme tendre, car qui est tendre comme Lui ? Pourquoi », dit-il, « donnez-vous du déplaisir à cette femme ? »

Dans l'évangile de Marc (14:3-9), comme dans celui de Matthieu, « la femme » répand aussi son parfum sur la tête de Jésus. Tandis que, dans ce même chapitre, pas un des disciples n'est capable de rendre la pareille à l'amour que Jésus leur témoigne, Marie seule fait exception. Elle apporte son parfum au Sauveur, et, circonstance des plus touchantes, elle ne vient pas ici devant le Roi, mais devant le Serviteur, dont la carrière est le sujet de l'évangile de Marc. C'est donc sur la tête du Serviteur qu'elle répand son parfum ; puis elle brise le précieux vase d'albâtre qui le contenait. Marc seul nous parle de ce vase brisé. Après avoir servi pour l'onction d'un tel Serviteur, il ne pourra plus jamais contenir de parfum pour qui que ce soit ! La gloire du Serviteur qui, s'anéantissant lui-même, traça de ses pieds adorables un sentier d'obéissance dans ce monde révolté, et descendit jusqu'à la croix pour accomplir la volonté rédemptrice de Dieu — cette gloire est égale à celle du Roi — que dis-je ? elle est plus haute encore, et la tête du Serviteur est digne de la même onction. C'est l'huile de joie qui l'élève à jamais au-dessus de ses compagnons ! Marie fait tout ce qui est « en son pouvoir » pour reconnaître et célébrer ce merveilleux abaissement. Elle déclare, en oignant la tête du Sauveur, qu'après s'être anéanti, il sera « haut élevé ». Aussi Jésus donne-t-il toute sa signification à l'acte de cette femme : elle l'a fait « pour ma sépulture ». Un tel acte d'amour, une telle appréciation de l'abaissement du Christ, méritait d'être considéré comme si Marie avait conscience, par anticipation, des résultats de l'œuvre qu'il allait accomplir. Ce qu'elle a fait n'est pas seulement enregistré dans le ciel, mais sera proclamé sur la terre aussi longtemps que l'Évangile y sera prêché.

Dans l'évangile de Jean (12:1-8), nous trouvons l'adoration profonde de cette Marie qui avait coutume de prendre place aux pieds du Sauveur (Luc 10:39 ; Jean 11:32). Le culte rend la servante de Jésus prosternée à ses pieds, étrangère à toute autre chose. Tandis que Marthe sert le Seigneur lui-même dans les siens, Marie le sert, Lui, tout seul. Comment prendre une autre attitude devant le Fils de Dieu ? Pourrait-elle oindre sa tête ? Marie ne peut y songer, mais elle vient oindre les pieds de cet homme qui est Dieu. Cette pensée lui est du reste familière, car toujours elle l'a reconnu comme Dieu, soit que, par sa parole, il lui ouvre le trésor des pensées éternelles, ou qu'il soit déclaré Fils de Dieu en puissance au tombeau de Lazare. Elle ne peut donc oindre de son parfum cette tête divine, mais bien les pieds saints qui, dans une pureté parfaite, ont traversé ce monde de souillures, afin de marcher au but, la rédemption éternelle des pécheurs. Elle se sent tout au plus digne de servir de marchepied à ses pieds. Sa chevelure, « la gloire de la femme », n'est propre qu'à essuyer le parfum lui-même, ce parfum pur et de grand prix dont elle oint ses pieds adorables et qui n'a pas pour elle assez de valeur pour y demeurer. Mais en l'essuyant, Marie s'en imprègne, et le parfum remplit la maison tout entière, glorifiant l'amour qui a fait descendre le Fils de Dieu jusque dans la mort.

Le parfum de notre louange

N'est que celui de son amour !

Marthe sert, avons-nous dit ; Marie le sert. Seul cas où Jésus ait rencontré de la sympathie sur la terre. Il a trouvé ici et là de la foi, de la confiance, de l'admiration, mais jamais de sympathie. Comme son cœur, si infiniment tendre, devait en souffrir ! Mais, dans le cas de Marie, ce n'est pas de l'admiration, c'est de l'amour pour Celui qui va mourir et que les machinations du traître et la haine de ses ennemis environnent déjà, pour l'Agneau qui marche à la boucherie sans ouvrir la bouche. Marie accomplit cet acte en présence de son frère, témoin vivant de la résurrection, mais ce qui la jette aux pieds de son Seigneur n'est pas ce qu'il a fait pour Lazare ; c'est l'indicible amour de Celui qui, étant lui-même la résurrection et la vie, consent à mourir. Elle fait cela « pour le jour de sa sépulture » ; sans doute, elle ne raisonne pas la chose, mais la foi est intelligente et ne saurait accomplir un acte d'ignorance. De fait Marie, avec sa simple foi, est plus intelligente que toutes les saintes femmes ensemble. Elle ne pourra s'associer à ces dernières pour embaumer le corps d'un Christ mort qui, ayant été déclaré Fils de Dieu par la résurrection de Lazare, devra l'être infailliblement par sa propre résurrection. Elle ne se joindra pas à celles qui iront chercher parmi les morts Celui qui est vivant.

Judas, dont les autres évangiles omettent la présence, est mentionné ici. Cette victime de Satan vient profiler son ombre noire au milieu de ce souper où les trois cœurs de la famille de Béthanie battent à l'unisson de celui du Sauveur. Cet homme estime la valeur du parfum à trois cents deniers, puis va vendre son maître pour dix fois moins de pièces d'argent que le parfum lui-même. C'est à un tel prix, « prix magnifique auquel il a été estimé par eux », qu'il consent à vendre son Dieu !

### **5 - Comparaison avec la pécheresse de Luc 7**

On trouve de grandes analogies entre l'acte de Marie et celui de la pécheresse dans l'évangile de Luc (7:36-50). Luc, d'accord avec son but qui est essentiellement évangélique, n'enregistre que l'histoire de la pécheresse et l'insère en place du souper de Béthanie. Les extrêmes se touchent, car une chose réunit ces deux femmes dans un même acte et avec un même parfum, une chose prosterne la pécheresse aux pieds du Fils de l'homme, comme Marie aux pieds du Fils de Dieu, c'est l'amour. Toutes deux aiment beaucoup, parce qu'elles savent être beaucoup aimées, et toutes deux ont conscience de la profondeur de cet amour divin. L'une vient au souper d'un monde hostile, sans voir les conviés ou sans en tenir compte, parce que ses besoins l'attirent à la seule source qui puisse les satisfaire ; l'autre vient, en communion avec les hôtes de Béthanie, mais oubliant même ces hôtes bénis, pour adorer l'amour de Dieu qu'elle a connu en Christ. Toutes deux essuient les pieds de Jésus avec leurs cheveux, mais la pécheresse y essuie ses pleurs de repentance, sentant même cette dernière indigne de l'amour de Jésus dont elle inonde les pieds de larmes. Marie essuie le parfum qu'elle a versé, jugeant même sa louange et son adoration indignes d'un tel objet. La pécheresse est placée en pleine lumière avec ses péchés, pour rencontrer la grâce, et témoigne sa reconnaissance par ses baisers. Marie vient avec un cœur déjà purifié pour adorer l'immensité de l'amour de Celui qui va mourir. Elle ne vient pas comme la pécheresse chercher et remporter le salut, le pardon et la paix ; elle vient avec toute la sympathie d'un cœur aimant et remporte l'approbation du Seigneur qui prend sa défense vis-à-vis de l'ennemi, tout en lui donnant l'intelligence de l'acte d'adoration qu'elle accomplit et dont elle-même ne mesure pas la portée. Elle reçoit au dedans de son cœur le témoignage d'avoir plu au Sauveur avant sa mort, et ce qu'elle a fait en est encore aujourd'hui le témoignage devant le monde.

Toutes deux, la pauvre pécheresse et l'amie de Béthanie, ont une place de choix dans le cœur du Sauveur et sont gardées dans ses trésors comme des bijoux de grand prix !

#### **FRAGMENTS**

On ne doit ni prétendre rebâtir ce qui a été ruiné, ni se contenter de l'état de ruine. Il faut compter sur la grâce de Dieu, sur une grâce qui agit malgré notre chute.

L'absence de paix dans le cœur provient de l'activité des passions et de la volonté, augmentée par le sentiment de l'impuissance dans laquelle nous sommes de les satisfaire entièrement, ou même dans une mesure quelconque.

La réconciliation est plus que la création, parce qu'il y a en elle plus de développement d'amour, c'est-à-dire de Dieu.

La sanctification est notre conformité intérieure d'affection et d'intelligence — et par conséquent de conduite extérieure — avec Dieu et avec Sa volonté.

### **RENDRE TÉMOIGNAGE selon l'évangile de Jean par André Gibert**

#### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1966 p. 85

#### **Table des matières**

- 1 - Témoignage de Jean Baptiste
- 2 - Christ rendant témoignage
- 3 - Témoignage laissé aux disciples

Nous nous proposons simplement de suivre cette expression : « rendre témoignage », dans l'Évangile de Jean. Elle y revient à maintes reprises, au point d'en être caractéristique. Comment en serait-il autrement dans un Évangile qui « présente la nature divine manifestée dans une Personne, en présence de laquelle l'homme et le Juif se sont trouvés, et qu'ils ont rejetée » (J.N.D.) ?

#### **1 - Témoignage de Jean Baptiste**

Nous trouvons en premier lieu le témoignage de Jean le Baptiseur. Il « vint pour rendre témoignage » (Jean 1:7). Il attirait l'attention sur le grand fait qui allait se produire et auquel les hommes devaient se préparer. Il était là « pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui. Lui n'était pas la lumière, mais pour rendre témoignage de la lumière » (v. 7, 8). Il allume sa lampe dans la nuit, pour que des âmes, réveillées, attendent le jour qui va luire. Sa parole devait être crue pour que des yeux s'ouvrent à « la vraie lumière » (v. 9).

La lumière paraît. « La Parole devint chair ». « Jean rend témoignage de Lui, et a crié, disant : C'était celui-ci duquel je disais : Celui qui vient après moi prend place avant moi ; car il était avant moi » (v. 15). Jean disparaît derrière lui. Quand il nous est dit : « C'est ici le témoignage de Jean », nous l'avons d'abord sous ce côté négatif : « Moi, je ne suis pas le Christ », ni Élie, ni le prophète, et peu importe ce que je suis, sinon « la voix de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur ». Mais voici le côté positif : « Au milieu de vous il y en a un que vous ne connaissez pas, celui qui vient après moi, duquel moi je ne suis pas digne de délier la courroie de la sandale » (v. 19-28). Le Seigneur est là, parmi vous, encore inconnu, mais seul digne d'hommage.

Il le voit enfin, « venant à lui » et il dit : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde... Je ne le connaissais pas », mais je suis venu baptiser d'eau à cause de sa manifestation à Israël... Et de nouveau « Jean rendit témoignage » (v. 32), répétant qu'il ne le connaissait pas mais que, selon qu'il en avait été averti, il avait « vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe » et demeurer sur Lui : « c'est celui-là, atteste-t-il, qui baptise de l'Esprit Saint ». Et, couronnant suprêmement le tout : « Moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu » (v. 33, 34).

Le témoignage du précurseur est dès lors pleinement rendu. Comment a-t-il été écouté ? Deux disciples de Jean l'entendent le lendemain redire, en « regardant Jésus qui marchait : Voilà l'Agneau de Dieu », et, leur cœur ouvert à la foi, ils suivent Jésus : ils quittent celui qui n'était pas la lumière mais son héraut au milieu des ténèbres ; la lumière les éclaire ; ils reçoivent le droit d'être enfants de Dieu. Mais que sont-ils, face à la multitude aveugle, sinon l'expression la plus réduite d'un imperceptible témoignage ? Les autres, le grand nombre, restent dans leur état. « Le monde ne l'a pas connu, ... les siens ne l'ont pas reçu ». Que pouvaient rapporter du désert ceux qui, ayant entendu Jean, méconnaissaient son témoignage ? Ils peuvent bien, avant qu'il ne soit jeté en prison, « rendre témoignage » de ce qu'il avait dit (3:28), en réalité ils ne l'ont pas cru. Jean avait rendu témoignage non à lui-même mais à la vérité (5:33), en rendant témoignage de Jésus. Eux s'en sont tenus à « la lampe ardente et brillante » du messenger, ils ont « voulu se réjouir pour un temps à sa lumière » (5:35), et quand la lampe s'est éteinte après que sa clarté se fut évanouie dans la « vraie lumière », ils sont restés dans les ténèbres. Ils les ont mieux aimées que la lumière.

## 2 - Christ rendant témoignage

Mais la lumière était là. Jésus lui-même va rendre témoignage. Cette lumière manifeste tout. L'état du monde, le coeur de l'homme, sont mis à découvert comme jamais ils ne l'avaient été. «Moi, je rends témoignage du monde que ses oeuvres sont mauvaises», dit Jésus (7:7). Il «n'avait pas besoin que quelqu'un rendît témoignage au sujet de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme» (2:25).

Les hommes aimaient mieux les ténèbres que la lumière parce que leurs oeuvres étaient reprises par elle. Les ténèbres n'ont pas compris la lumière luisant au milieu d'elles (1:5), et d'emblée il en a été ainsi : le témoignage de Jésus, dans l'Évangile de Jean, est le témoignage de quelqu'un qui est rejeté avant même d'avoir parlé. Il est le divin étranger (1:10, 11). Il parle de lui non comme du Fils de Dieu, ni du Messie, mais comme du Fils de l'homme descendu du ciel, et qui est dans le ciel. Merveilleuse et solennelle réalité, mais terrible condition des hommes ! Il parlait le langage du ciel, il apportait la connaissance des choses célestes, et on ne l'entendait pas. Il parlait les paroles de Dieu, par l'Esprit donné sans mesure (3:34), et on n'en voulait pas. «En vérité, en vérité, dit-il à Nicodème, nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevez pas notre témoignage» (3:11). Jésus devra rendre témoignage lui-même qu'un prophète n'est pas honoré dans son pays (4:44), mais Jean déjà avait dit : «Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous ; et de ce qu'il a vu et entendu, de cela il rend témoignage ; et personne ne reçoit son témoignage» (3:31, 32). La colère de Dieu demeure sur ce peuple sourd, sur ce monde incrédule, et sur chaque individu qui «désobéit au Fils» (v. 36).

Mais, bénie soit la grâce de Dieu, heureux «celui qui a reçu le témoignage du Fils : il a scellé que Dieu est vrai», et il «a la vie éternelle» (v. 33, 36). Ainsi en est-il de la pécheresse de Sichar au chapitre 4, et des Samaritains qui «crurent en lui, à cause de la parole de la femme qui avait rendu témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait» (4:39). En fait, elle les a amenés à Jésus : et «beaucoup plus de gens crurent à cause de sa parole», non plus seulement à cause du dire de la femme (40-42). La vérité est que Jésus «ne reçoit pas témoignage de l'homme» (5:34), pas plus que de gloire des hommes (v. 41). Même le témoignage de Jean le Baptiseur n'est invoqué par lui qu'en vue de sauver ses contradicteurs, et non pour se glorifier (v. 34). Il sera bien dit plus tard, de la foule des Juifs, qu'«elle rendait témoignage parce qu'il avait appelé Lazare hors du sépulcre» (12:17), mais elle le fait dans l'ignorance et l'incrédulité, malgré «tant de miracles» (v. 37), et malgré les témoignages que Dieu fait rendre que Jésus était Fils de Dieu, Fils de David, Fils de l'homme (ch. 12).

Pas davantage Jésus ne rend témoignage de lui-même à la manière des hommes : «Si moi je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai» (5:31). Il est de toute beauté de voir comment, au chapitre 5, quand il se trouve contesté et persécuté à propos de ses oeuvres, il en appelle aux témoins qui mettaient en évidence qui il était. C'est un autre qui rend témoignage de moi ; et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est vrai» (v. 32). Cela avait été déjà le cas de Jean «mais moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean» (v. 36). Les oeuvres que le Père lui avait données à accomplir, «ces oeuvres mêmes que je fais rendent témoignage de moi, que le Père m'a envoyé» (cf. 10:25). Et ainsi le Père lui-même, «le Père qui m'a envoyé, lui, a rendu témoignage de moi» (v. 37). Enfin, le témoignage des Écritures, la Parole de Dieu, est rejoint par ceux-là : «vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi» (v. 39). Quel ensemble admirable est offert à notre méditation : Jean, les oeuvres, le Père, les Écritures, concourent à rendre un même témoignage ! À l'avance Dieu avait parlé de Lui, fait parler de Lui, et maintenant Il jalonnait d'oeuvres le chemin de son Bien-aimé.

Mais comment la Parole devenue chair n'aurait-elle pas été à elle-même son propre témoignage ? Non seulement Jésus parle les paroles de Dieu et fait les oeuvres de Dieu, accomplissant les Écritures, mais Il est absolument aussi ce qu'Il dit (8:25). Le chapitre 8, où il n'est pas question d'oeuvres mais de la Parole seule, est saisissant à cet égard. «Moi, je suis la lumière du monde...» Ah, disent les pharisiens, comme un écho perfide de 5:31, «tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas vrai» (v. 13). Aveugles et insensés ! La lumière brille : la nierait-on parce qu'elle proclame ainsi ce qu'elle est, en grâce miséricordieuse comme en vérité et non en condamnation (v. 2-11) ? Elle est si vive que les accusateurs doivent sortir. Mais il y a bien plus. Le Père est là dans Celui même dont Il rend témoignage. À son tour Jésus reprend ses termes de 5:31, mais pour y joindre 5:37 : «Moi, je rends témoignage de moi-même ; et le Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi» (v. 18). S'agirait-il de deux hommes que leur témoignage concordant devrait être tenu pour vrai, mais ici il y a le Père et le Fils, qui sont un. «Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père» (v. 19). «Mais maintenant ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père» (15:24).

Aussi le moment arrive où Jésus rend témoignage au sein de l'iniquité et de la haine portées à leur comble. Il est troublé dans son esprit et rend témoignage que l'un de ses disciples le livrera (13:21). Il somme l'huissier qui le frappe dans le sanhédrin de rendre témoignage du mal, s'il pouvait y en avoir en Lui (18:23) ! Mais devant Pilate il dira «Je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité» (18:37). Il avait pu dire cela de son précurseur Jean (5:33), lequel avait rendu témoignage à la vérité en proclamant que lui n'était rien et Jésus tout ; mais la vérité pour Jésus était au contraire de prononcer maintenant la parole : «Je suis roi», qui allait le faire condamner. Il la dit alors que le monde aussi bien qu'Israël, reniant tout ce que Dieu avait présenté en Jésus, repoussait soit avec violence soit avec dérision les droits du Christ de Dieu. La lumière allait être retirée à un tel monde (12:35).

## 3 - Témoignage laissé aux disciples

Effectivement, Jésus est «passé de ce monde au Père». Le monde ne le voit plus. Mais Il a laissé ses disciples porteurs du témoignage à Lui rendre. Il les a enseignés à l'avance quant à cet ordre de choses nouveau, que domine pour eux le don du Consolateur, l'Esprit Saint. L'Esprit Saint remplissait Jean dès le ventre de sa mère (Luc 1:15), en tant que prophète, le plus grand des prophètes ; il était descendu sur le Fils de l'homme et ainsi «le Père, Dieu», l'avait «scellé» ; maintenant, cet Esprit Saint allait être envoyé aux disciples «d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père» (15:26), par Christ glorifié : et «celui-là rendra témoignage» que le Père a glorifié son Fils auprès de lui-même, de la gloire qu'il avait avant que le monde fût. Et eux aussi allaient rendre témoignage à ce Fils de l'homme glorifié, comme ayant été avec lui sur la terre dès le commencement (16:27).

C'est ce que Jean, le disciple bien-aimé, a le privilège de faire dans cet Évangile même : en 19:35, il rend témoignage du sang et de l'eau sortis du côté percé du Sauveur en croix, et en 21:24 il rend témoignage des choses de la résurrection. Il écrit pour que l'on croie (20:30, 31). Il sait, par l'Esprit, qu'«il dit vrai» (19:35), et par le même Esprit d'autres fidèles se joignent à lui et disent : «nous savons que son témoignage est vrai» (21:24). Et ainsi ce témoignage se poursuivra : les disciples immédiats ont vu Jésus après sa résurrection, en ont témoigné ; par ces témoins oculaires l'Esprit Saint en amène d'autres à croire, le Seigneur lui-même «rendant témoignage à la parole de sa grâce» (Actes 14:3), et ceux-ci seront appelés à leur tour à rendre témoignage, et cela jusqu'à son retour en gloire, où il n'en sera plus besoin.

«N'aie donc pas honte du témoignage de notre Seigneur», disait Paul à Timothée — et à chacun de nous.

**RENCONTRES AVEC JÉSUS Luc 10:25-37 et 18:18-23 par André Gibert**

**Bibliquest**

Plan et titres ont été ajoutés par Bibliquest Brus, 13 août 1972 ; ME 1979 p. 113

Que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle ?

**Table des matières**

- 1 - Une même question : Comment hériter de la vie éternelle ?
- 2 - Un docteur de la loi venu éprouver le Seigneur
- 3 - Un jeune homme riche qui avait observé beaucoup de commandements
- 4 - L'essentiel qui manque
  - 4.1 - L'amour de Dieu et du prochain
  - 4.2 - Les biens qui entravent
- 5 - Se détourner de nous-même — Jésus, la seule réponse aux questions posées
  - 5.1 - La parabole du bon samaritain
    - 5.1.1 - Celui qui a accompli la loi n'est pas l'homme religieux
    - 5.1.2 - Incapable d'aimer — L'amour selon Dieu vient vers des indignes
    - 5.1.3 - Se reconnaître indigne
    - 5.1.4 - Aimer Jésus et faire comme Lui
  - 5.2 - L'entretien avec le jeune homme riche
    - 5.2.1 - Se dépouiller soi-même
    - 5.2.2 - Le trésor est dans le ciel
- 6 - Conclusion
  - 6.1 - Aimer Dieu et le prochain parce que Dieu nous a aimés par Jésus
  - 6.2 - Montrer le chemin de la vie à la suite de Celui qui s'est dépouillé de tout

**1 - Une même question : Comment hériter de la vie éternelle ?**

Deux hommes, tous deux distingués en Israël, un docteur de la loi et un chef du peuple, à deux moments différents rencontrent et interrogent Jésus. L'un pour l'éprouver, donc avec un sentiment teinté de méfiance sinon de mépris vis-à-vis de quelqu'un qu'il ne considérait sans doute pas comme un vrai prophète. L'autre, avec des sentiments qui paraissent meilleurs, puisqu'il l'appelle «bon maître», et qu'il l'interroge avec sincérité et respect. Et l'un et l'autre posent la même question : «Que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle ?»

C'est donc qu'ils sentaient — même le docteur de la loi — ce besoin de la vie éternelle ; en réalité c'est un besoin qui, plus ou moins conscient, se trouve dans le cœur de tout homme. Il signifie que l'homme n'a pas cette vie éternelle, qu'il est par conséquent non seulement mortel mais déjà dans la mort, la mort morale.

Ces deux hommes donc, un docteur de la loi, versé dans les Écritures, et un chef du peuple honoré et effectivement honorable aux yeux des hommes, étaient morts et avaient besoin de la vie. Et il fallait que quelqu'un leur indiquât comment la vie pouvait être acquise. L'un et l'autre demandaient à faire quelque chose pour hériter de la vie éternelle. Hériter, c'est recevoir légalement quelque chose laissé par un autre. Mais de quel droit, et de qui, un homme pourrait-il hériter la vie éternelle ? De tous ses semblables, quels qu'ils soient, il ne saurait hériter que la mort ; c'est ce que nous avons hérité de nos parents, pécheurs et mortels comme nous. Hériter de Dieu, «père de tous» ? Ah ! ce Dieu de qui nous tenons l'existence, le Dieu puissant et sage, s'il est un Dieu d'amour est aussi le Dieu de lumière, saint et juste. Comment hériter de Lui quand on est un fils tombé dans la désobéissance, un descendant d'Adam chef d'une race coupable ? C'est la question que l'un et l'autre soulèvent, sans la poser expressément parce que l'un et l'autre dans des conditions telles que, pleinement responsables devant Dieu, ils n'ont aucun droit à hériter de Lui, et la vie éternelle moins que tout autre bien.

**2 - Un docteur de la loi venu éprouver le Seigneur**

Le premier savait bien des choses, il avait la connaissance, une vraie connaissance, celle de la loi de Dieu. À sa question Jésus répond, comme il le faisait généralement, par une autre question : «Qu'est-il écrit dans la loi ?» Tu es un docteur de la loi, tu l'enseignes au peuple, par conséquent tu dois savoir ce que Dieu demande à l'homme. En effet, cet homme répond, et bien ; il répond de manière à être approuvé du Seigneur Jésus : «Tu as bien répondu».

C'était réellement un homme privilégié que celui-là. Il avait en main la clé de la connaissance ; il possédait la formule de la vérité selon qu'on pouvait l'avoir dans un peuple favorisé de Dieu à tant d'égards. N'était-ce pas le peuple choisi pour que Dieu lui révélât sa volonté, et qui, ayant été l'objet de grandes délivrances et le témoin de la grandeur et de la puissance de Dieu en sainteté, devait être dans les conditions morales les meilleures pour faire ce que Dieu pouvait agréer ? N'était-ce pas le peuple auquel Dieu avait donné sa loi ? Et parmi ce peuple, lui, docteur de la loi, était particulièrement avantagé puisqu'il avait pu étudier celle-ci, en faire l'objet de sa méditation personnelle, et qu'il avait le devoir et la prérogative de la présenter aux autres. Il répond au Seigneur de manière intelligente. Il ne présente pas tous les commandements précis d'une loi qui abondait en détails pratiques, mais il en présente l'esprit même : les deux grands commandements qui résument toute la loi. En Marc 12:28, un autre scribe demande au Seigneur quel est le premier commandement de la loi, et Jésus lui répond par les deux commandements que précisément ce docteur de la loi vient d'énoncer. Le scribe reprend, approuvant le Seigneur Jésus : Oui, c'est bien cela, aimer Dieu de tout son cœur, aimer son prochain comme soi-même, c'est bien là toute la loi. Et le Seigneur de lui dire : «Tu n'es pas loin du royaume de Dieu». Eh bien, le docteur de la loi, ici, avait à sa disposition tout ce que l'homme avait reçu de plus clair de la part de Dieu. Il s'agissait de répondre à sa pensée. Et là, celui qui était venu dans l'intention d'éprouver le Seigneur Jésus, de montrer la supériorité de sa connaissance, en réalité allait démontrer par sa seconde question combien ses yeux étaient encore fermés, fermés sur Celui qui était la révélation de Dieu ici-bas.

**3 - Un jeune homme riche qui avait observé beaucoup de commandements**

L'autre, un chef du peuple, était lui aussi un privilégié. Avec lui il n'est pas tellement question de connaissance, mais de pratique. Voilà quelqu'un qui pouvait, aux yeux des hommes, et à ses propres yeux, être tenu comme un bon observateur de la loi. Quand il interroge le Seigneur Jésus, celui-ci dit : «Tu sais les commandements», il en énumère quelques-uns, et cet homme peut répondre : Mais les commandements que tu me donnes là, je les ai observés dès ma jeunesse. Le Seigneur ne le contredit pas. Il aurait pu sans doute lui mettre devant les yeux maintes occasions où il avait bien dû passer à côté même de ces commandements-là. En tout cas il aurait pu en citer d'autres, en s'en tenant encore seulement à la loi morale, et surtout le dixième commandement : «Tu ne convoiteras point», pour le convaincre qu'il avait péché. Le Seigneur ne le fait pas. De même qu'il avait reconnu la vérité de ce que disait le docteur de la

loi, («tu as bien répondu») de même Il accepte ce que disait cet homme. Par ailleurs, non seulement celui-ci pouvait se prévaloir de son honorabilité, de tout ce qu'il pouvait estimer une valeur morale aux yeux des hommes, mais il était riche, abondamment riche, et parmi les Juifs cela passait pour un témoignage de la bénédiction de Dieu récompensant la fidélité d'un homme. Ce n'était pas toujours le cas, mais on pouvait le considérer ainsi. De toute manière, lui aussi était privilégié entre tous.

Seulement, à l'un et à l'autre, à celui qui connaissait beaucoup comme à celui qui avait fait beaucoup et qui possédait beaucoup, le Seigneur est appelé à montrer qu'il leur manquait les choses essentielles.

#### **4 - L'essentiel qui manque**

##### **4.1 - L'amour de Dieu et du prochain**

Toi, docteur de la loi, qui réponds si intelligemment, tu ignores ce qu'il importe le plus de savoir : employer la loi comme elle doit l'être, répondre selon la loi à la pensée de Dieu, trouver exactement ta place devant Dieu. Tu l'aurais trouvée si véritablement tu avais laissé agir la loi sur ta conscience et sur ton cœur. Le docteur de la loi sent bien que ce n'est pas le fait de répondre exactement au sujet de la loi qui suffit, que ce qui importe c'est son application, et que la lettre de la loi le condamne. Et il sent le besoin de se justifier. Il n'ose pas parler de son amour pour Dieu. Cela c'est intérieur, on dit : c'est une affaire de conscience, chacun a affaire à Dieu à cet égard — ce qui est vrai, mais dans bien des cas ce sont là des formules pour que personne ne cherche à pénétrer les secrets de la conscience, alors que cette conscience n'est pas tranquille, et qu'on ne veut pas s'attarder sur ce qui cause ce malaise. Tandis qu'aimer son prochain — cela est vu, cela se connaît ; mais est-il bien vrai que j'aie toujours aimé mon prochain comme moi-même ? Et, d'abord, qui est mon prochain ? Ce docteur de la loi pose la question «voulant se justifier». C'était d'ailleurs une question traditionnelle dans les disputes entre rabbins sur la loi et l'observation de la loi. Qui est mon prochain ? Ah ! tu ne sais pas qui est ton prochain ? Tu ne sais pas qui aimer ? Tu as des distinctions à faire et tu ne sais pas comment les faire ? Tu veux des limites à ton devoir d'aimer, tu penses même que cela est légitime ? Car la loi distinguait entre les gens de ton peuple et ses ennemis, et la tradition des anciens s'en prévalait pour dire : «Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi». Alors donc, qui est mon prochain et qui est mon ennemi ? Cet homme se sert de cette échappatoire pour se disculper aux yeux du Seigneur Jésus. «Qui est mon prochain ?» Jésus va le lui montrer. Qui donc ? Un Samaritain honni !

##### **4.2 - Les biens qui entravent**

Quant à celui qui avait un passé si honorable et qui pouvait dire qu'il avait gardé les commandements le Seigneur lui dit qu'il lui manquait une chose. Comblé de tant de manières, il manquait de la chose capitale : la libération d'une servitude dont il n'avait pas conscience, celle de ses biens. Il ne savait pas qu'il avait tellement de choses en trop dont il lui fallait se débarrasser, la seule chose nécessaire étant d'aller, abandonnant tout, à la suite de quelqu'un qui n'avait pas où reposer sa tête !

#### **5 - Se détourner de nous-même — Jésus, la seule réponse aux questions posées**

##### **5.1 - La parabole du bon samaritain**

###### **5.1.1 - Celui qui a accompli la loi n'est pas l'homme religieux**

Ainsi l'un et l'autre de ces hommes distingués sont dirigés, le docteur de la loi par une parabole, le chef du peuple par un appel direct, vers la même Personne, méprisée ici-bas, discernée par la foi.

Vous qui m'écoutez, l'avez-vous discerné, ce prochain vers lequel la Parole et l'Esprit de Dieu nous dirigent ? Le Seigneur dans sa grâce veut nous détourner de nous-mêmes pour nous attacher à Lui seul. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas tant d'une connaissance dont nous nous prévaudrions aux yeux des autres, et ce n'est pas d'une conduite honnête nous valant de la considération parmi les hommes, ce n'est pas de cela que dépend pour nous la vie éternelle. Sur ce terrain-là, en fait celui des oeuvres, l'homme se trouve toujours non seulement en déficit, mais en faillite complète, incapable de rien faire, et il n'est pas possible d'hériter de la vie éternelle. Qu'il s'agisse de la connaissance de la loi — et disons d'une manière plus générale de la connaissance de la vérité — ou qu'il s'agisse de conduite honorable uniquement par contrainte extérieure, l'homme est absolument incapable par l'une ou l'autre de ces voies qui au fond se rejoignent, d'hériter de Dieu la vie éternelle.

On ne saurait trop souligner la suffisance et la nécessité de sortir de tout ce qui est de nous-mêmes et de nos prétentions, pour nous en remettre à cette personne bénie que l'un et l'autre avaient devant eux, mais dont ils n'avaient saisi ni la grandeur, ni la beauté, ni tout ce qu'elle apportait de grâce et de vérité : Jésus lui-même. Jésus est la réponse, et la seule réponse aux questions qu'ils posaient. Dans la parabole Jésus montre que quelqu'un a parfaitement accompli ce que demandait la loi ; mais ce quelqu'un n'est aucunement de ces gens religieux auxquels se rattache le docteur. «Que ferai-je pour hériter de la vie éternelle ?» Ah ! voyons ce que tu peux faire : voilà la loi, fais cela et tu vivras. — Oh ! mais comment ? et qui est mon prochain ? Je voudrais bien obéir à la loi, mais je ne sais ni où, ni comment l'appliquer. — Eh bien, voici un malheureux qui est là, au bord de la route, tombé entre les mains des voleurs ; il est dépouillé, laissé à demi mort ! Trois hommes le rencontrent. Le sacrificateur : tu sais ce que c'est qu'un sacrificateur, il est effectivement là pour offrir des sacrifices de la part des hommes d'Israël ; mais comment un pareil malheureux, à demi mort, pourrait-il présenter quelque sacrifice que ce soit ? Et d'autre part, la loi même prescrit au sacrificateur de ne pas se souiller par contact avec un mort ; le sacrificateur se détourne donc ! Tu sais ce que sont les Lévités, toi, le docteur de la loi : entre autres charges, ils ont précisément à enseigner la loi au peuple, mais comment l'enseigner à quelqu'un qui est là à demi mort ? Il ne s'agit pas de venir lui réciter des commandements, il s'agit de s'occuper de lui.

Mais voici le troisième personnage. Il ne s'est pas demandé s'il avait le droit de s'approcher ; il n'a pas demandé si celui qui était là couché au bord du chemin pouvait faire quoi que ce soit pour se sauver. Il fait, lui, ce qui est nécessaire, avec compassion, avec amour, et c'est toute une suite d'actions délicates témoignant de la bonté du Samaritain. Voilà ce qui est placé devant le docteur de la loi. Le Seigneur conclut : «Va, et toi fais de même». Fais de même ! De même que qui ? Que ce Samaritain, cet étranger. De fait, Jésus signifie là un changement total dans les rapports entre Dieu et l'homme, du moment que Celui qui est représenté ainsi par le Samaritain est venu dans ce monde. Il y a possibilité de faire quelque chose qui répond à tout ce que demandait la loi, mais d'une manière toute nouvelle. Et celui qui enseigne cela, c'est quelqu'un qui était haï des Juifs, quelqu'un que son peuple même, lorsqu'il est venu ici-bas, a considéré comme un étranger, comme un indigne, comme un Samaritain : le Seigneur Jésus.

###### **5.1.2 - Incapable d'aimer — L'amour selon Dieu vient vers des indignes**

Nul ici ne met en doute que nous avons dans ce Samaritain la figure du Seigneur Jésus. Mais ce sur quoi je désirais attirer notre attention c'est ceci : le Seigneur veut amener ce docteur de la loi à comprendre qu'il était incapable d'aimer, si quelqu'un ne venait vers lui, lui apportant l'amour. Ni en lui, ni parmi ses semblables, ne se trouverait un amour tel que Dieu le demandait. Un tel amour ne peut exister que comme réponse à un amour venant vers un objet qui n'en serait pas digne. C'est là probablement la signification profonde de la parabole. Tu cherches ton prochain. Dans un sens, tu n'en trouveras point dans le monde. Mais sais-tu que quelqu'un est venu pour être ton prochain ? Car la dernière question que Jésus pose à ce docteur de la loi ce n'est pas : Quel est des trois hommes

passant sur le chemin celui qui a considéré le malheureux comme son prochain ? Mais c'est : «lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ?» Le docteur de la loi avait demandé : «Qui est mon prochain ?» — Qui est le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ? dit Jésus.

### **5.1.3 - Se reconnaître indigne**

Tu as demandé qui était ton prochain ; moi je te dis : voici dans ce pauvre homme quelqu'un qui sait qui est son prochain parce qu'il a été l'objet de sa compassion. Autrement dit : c'est toi qui est représenté par ce malheureux. Ni le sacrificateur ni le Lévite, pourtant tes proches selon ta condition religieuse, ne seront pour toi des prochains secourables quand tu te verras tel que tu es à la lumière de cette loi qui te condamne impitoyablement.

Ah ! se reconnaître indigne, pécheur, n'avoir devant soi que la mort et le jugement sans espoir — à moins que quelqu'un ne vienne sans autre mobile que son amour et sa compassion, uniquement pour guérir et pour sauver ! Voilà ce qui change tout !

### **5.1.4 - Aimer Jésus et faire comme Lui**

Comprends, docteur de la loi, que tu n'as rien à présenter devant Dieu, que tu ne peux pas aimer alors que la loi demande l'amour. L'amour pour Dieu, l'amour pour ton prochain, tu le chercherais en vain. Mais il est dans un prochain, celui qui est venu pour être ton prochain. Aime-le, celui-là. Nous ne pouvons connaître le véritable amour, répétons-le, que dans la façon dont Dieu lui-même, envoyant son Fils ici-bas, nous l'a montré. Nous ne pouvons le connaître qu'en celui qui est le bon Samaritain allant son chemin — et quel chemin ! ce chemin de Jésus montant à Jérusalem. Chemin d'abnégation, de renoncement, de souffrance, avec au terme la croix du Calvaire ! Un chemin au bout duquel il allait rencontrer toute la haine violente de ceux qui le refusaient alors qu'ils auraient dû le reconnaître comme le Messie, mais qui, au nom même de la loi qu'ils prétendaient accomplir, non seulement se détournèrent de Lui, mais se tournèrent contre Lui. «Nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes ; et ils le condamneront à mort» (Marc 10:33). Voilà le vrai Samaritain qui allait son chemin.

Et il nous a rencontrés dans notre état de misère et de perdition. Il ne s'agit plus de demander à l'homme ce qu'il ne possède pas. Dans notre état de pécheurs, fussions-nous les plus avancés en connaissance, une connaissance tout intellectuelle de la Parole de Dieu, tant que nous en restons là, il n'y a aucune possibilité de vie éternelle. Il faut avoir reconnu son état de perdition totale ; l'homme dépouillé de tout, celui qui avait été placé dans des conditions exceptionnelles par Dieu, le premier Adam dans le jardin d'Eden, le voilà tombé dans le péché, y entraînant toute sa descendance. Aucun remède de notre côté. Mais dès qu'entre en action la souveraine grâce de Dieu, apportée par Jésus, oui, quel changement. Le Dieu Sauveur est là !

Il ne manque pas de gens qui connaissent ces choses comme le docteur de la loi connaissait la loi, qui réciteraient l'Evangile, mais qui parlent de salut sans connaître le Sauveur. Si une âme ici en était là, demandant encore : Que ferai-je pour hériter de la vie éternelle ? avec l'arrière-pensée d'avoir quelque chose à faire pour la mériter, qu'elle médite la parabole du Samaritain. Vous ne pourrez jamais faire ce qu'exige la loi : aimer, tant que vous ne vous serez pas vu indigne de tout amour, et que vous n'aurez pas compris que quelqu'un est venu, selon un amour qui est l'amour divin, pour vous apporter le pardon, le salut et la paix. Vous aimerez parce que vous avez un Prochain qui vous a aimé, et vous aimerez les autres comme lui nous a aimés. Vous les considérerez tous comme vos prochains, parce que lui est venu ici-bas pour être celui de tous.

Et si nous le connaissons comme tel, alors, chers rachetés de Christ, sauvés par grâce, nous contenterons-nous de célébrer la délivrance et de nous réjouir à la pensée que bientôt le Seigneur va revenir et nous prendre avec Lui ? — C'est là, certes, une chose capitale, mais elle en entraîne d'autres. Nous sommes laissés dans ce monde pour faire ce que lui a fait. «Va, et toi fais de même».

## **5.2 - L'entretien avec le jeune homme riche**

### **5.2.1 - Se dépouiller soi-même**

Quant au chef du peuple qui appelait Jésus bon, il s'entend dire : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Tu cherches la vie éternelle, mais pour trouver la vie éternelle il faut accomplir les commandements d'un Dieu qui est bon et qui est le seul bon — et d'une bonté telle que toute la bonté qu'il pourrait y avoir en toi ne s'élèverait jamais jusqu'à Lui. Jésus même a dit cela dans la vérité et dans l'excellence de son humanité (Ps. 16:2), c'est pourquoi il peut dire : «Un seul est bon, Dieu». Et si véritablement je suis le maître qui est capable de t'indiquer le chemin de la vie éternelle, et si tu me reconnais véritablement comme bon, comme un bon maître, alors la conclusion qui devrait s'imposer à toi, c'est que je ne suis pas seulement un maître qui t'enseignera la loi. Tu la connais déjà : mieux que cela, tu dis que tu l'as accomplie. Aucun maître selon la loi ne peut te présenter autre chose. Mais si je suis un bon maître — et je le suis en vérité — j'ai autre chose à te montrer. Il te manque, à toi qui es favorisé de tant de manières, comblé matériellement et moralement, la chose la plus importante : il te manque d'être dépouillé de ce à quoi — sans peut-être que tu en aies conscience — ton âme s'attache, pour sa perdition. Le docteur de la loi avait besoin d'apprendre qu'il était — comme tout homme — moralement dépouillé devant Dieu. Le chef du peuple a à se dépouiller de ce qui lui donnait sa propre satisfaction, des joies terrestres, une honorabilité aux yeux des hommes : il lui fallait se dépouiller lui-même.

### **5.2.2 - Le trésor est dans le ciel**

Se dépouiller soi-même, mais comment cela ? Cela n'est possible que si, abandonnant ce que nous pensons être à nous, et nous être profitable — nous avons trouvé quelque chose d'infiniment meilleur, un objet où attacher notre cœur. Et cet objet, c'est la personne de Jésus lui-même. «Viens suis-moi». Dépouille-toi de ces richesses qui font ton malheur, dépouille-toi, mais pour me suivre, et alors tu auras un trésor dans le ciel. Alors voilà le choix nécessaire : ou un trésor dans le ciel, ou un trésor sur la terre. Et cet homme, nous est-il dit ailleurs, «s'en alla tout triste car il avait de grands biens». Il n'a pas voulu saisir le bonheur que Jésus lui offrait, comment en jouirait son cœur rivé à ces biens auxquels il avait jusqu'alors consacré toute son énergie, et dont il était en réalité l'esclave ? Il n'a pas voulu de Christ, celui qui est à la fois le bon Samaritain, et le bon maître, celui qui conduit jusque dans la vie éternelle, celui qui est proposé à tous comme le Sauveur pour l'éternité, mais celui qui est dès maintenant pour le cœur la richesse, le bonheur vrai.

## **6 - Conclusion**

### **6.1 - Aimer Dieu et le prochain parce que Dieu nous a aimés par Jésus**

Connaissions tous ce bonheur-là : aimer Jésus parce que lui nous a aimés — aimer Dieu parce que Dieu nous a aimés par Lui, et l'a envoyé — aimer notre prochain parce que Lui est venu pour tous : tous semblables, tous prochains les uns des autres, hélas, dans le péché la même grâce veut nous placer dans une condition toute nouvelle. Nous trouvons à la fois Dieu et l'homme : «Tu aimeras Dieu de tout ton cœur» — voilà le Fils de Dieu qui est venu nous apporter l'amour de Dieu. «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» — voilà mon prochain ; et cet amour qu'Il est venu nous apporter, nous avons — par l'Esprit qui nous a été donné et selon la vie qui nous a été communiquée — à le montrer entre nous, et à le présenter au monde.

## **6.2 - Montrer le chemin de la vie à la suite de Celui qui s'est dépouillé de tout**

Nous avons à aller comme Lui vers ceux qui gisent au bord de la route, dépouillés, à demi morts. Et nous avons aussi, selon qu'il nous y conduira, selon qu'il nous enseignera, à montrer à d'autres que le chemin de la vie, c'est le chemin à la suite de Celui qui nous demande de nous dépouiller de nous-mêmes et de tout ce qui est notre propre convoitise. Lui, pour nous chercher, et nous donner la vie éternelle, s'est dépouillé de tout. Il est venu ici-bas pour s'engager dans un chemin où il n'avait pas un lieu où reposer sa tête, où il n'avait aucun bien, où il dépendait des autres, lui qui «étant riche, a vécu dans la pauvreté, afin que par sa pauvreté» nous fussions enrichis ; Celui qui «étant en forme de Dieu n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave... étant vu en figure comme un homme, il s'est abaissé jusqu'à la mort et à la mort même de la croix». S'il nous engage dans un chemin qui est un chemin de souffrance, d'opprobre et d'abnégation, c'est le chemin qu'il a suivi, et il conduit à la gloire. «Viens, suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel».

### **Les sept points de Matthieu 18 v. 20 par André Gibert**

11 mai 1975

#### **Tables des matières**

- 1 - Là où...
- 2 - ... deux ou trois ...
- 3 - ... sont rassemblés ...
- 4 - ... au Nom du Seigneur ...
- 5 - ... je suis ...
- 6 - ... je suis là ...
- 7 - ... au milieu d'eux ...

#### **Cantique**

Sur ton Église universelle,  
Objet constant de ton amour,  
Seigneur, dans ta grâce fidèle,  
Tu répands tes dons chaque jour.  
Tes rachetés en confiance,  
Partout fléchissent les genoux,  
Tu rempliras notre espérance,  
Seigneur tu seras avec nous.  
Des promesses de ta Parole,  
Seigneur Jésus, tu te souviens,  
Et ton Esprit d'amour console,  
Guide et réjouit tous les tiens.  
Fais-nous marcher dans ta lumière,  
Près de toi garde notre coeur,  
Et que ton Église en prière, s'égaie en toi, puissant Sauveur !

#### **Lecture de Matthieu 18:19-20**

«Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux ; car là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux».

Nous avons exprimé l'assurance que le Seigneur serait avec nous, étant réunis en Son Nom. Il est effectivement fidèle à sa promesse, et de son côté, Il ne peut y manquer. La question pour nous est qu'être réunis «en son Nom» soit aussi la réalité de ce que nous exprimons. Lui qui connaît les pensées des coeurs, qui connaît chacun ce que nous éprouvons, et qui lit au fond de nos âmes, sait la mesure avec laquelle nous nous trouvons en relation effective avec Lui. Il y a la vieille nature, des sentiments contradictoires et des choses qui nous troublent ; ce n'est pas étonnant, mais par l'Esprit nous avons reçu la capacité de refouler cela, de maintenir ces membres dans la mort (Col. 3:5) : ce sont les dards enflammés du méchant (Éph. 6 :16) et nous avons à prendre le bouclier de la foi pour nous en protéger : la foi est fondamentale dans tout cela. Elle prend comme des réalités ce que la Parole présente, et les choses invisibles deviennent visibles (Héb. 11:1, 7, 27 ; à ne pas confondre avec Col. 2 :18).

Il nous fait éprouver sa présence dans la mesure où nos âmes sont libres avec Lui, sont débarrassées de ce qui vient du dehors, et refoulent les mauvaises pensées qui viennent du dedans, et cela peut avoir lieu dans la mesure où Lui est là. Une condition est mise, non à la présence, mais à la réponse aux prières : il faut l'accord. L'accord de deux seulement, suffit. Si on est plus, l'accord est plus difficile à réaliser. Il n'y a de véritable accord que quand ce qui est de nous-mêmes est mis de côté pour réaliser la pensée du Seigneur. C'est une question de dépendance, d'humilité, de foi en la présence du Seigneur.

Cette présence, nous sommes appelés à la réaliser individuellement, et ensemble, mais ici, dans le passage que nous avons lu, c'est d'une manière particulière : en assemblée. Ce sera toujours imparfait, mais nous sommes toujours ramenés vers celui qui veut concentrer nos esprits et nos coeurs de façon que nous le puissions. Le contexte montre qu'il s'agit ici de rassemblement pour la prière, mais cela est vrai aussi pour le service, pour l'adoration, pour l'édification, et tous les autres cas où nous sommes ensemble, et où nous avons à apprécier ensemble ce qui nous est commun : c'est cela la communion, et elle ne peut être réalisée que si nous sommes en communion avec le Seigneur. Alors la promesse est sûre, lorsque l'accord est réalisé. Y prenons-nous bien garde ? Sommes nous vigilants à l'égard de tout ce qui vient pour tenter de détruire la communion entre deux croyants ? Il s'agit d'une vigilance non pas remplie d'accablement, de tristesse et d'amertume, mais remplie du bonheur de la pensée du Seigneur, dans la recherche de cette pensée, dans l'humiliation vraie (1 Pierre 5:6 ; Phil. 2:5).

Le privilège d'avoir communion est offert à tous les croyants : saisissons-en notre part. Ce n'est réalisé que si ce qui l'entrave est mis de côté. Nous sommes portés à voir ce qui l'entrave chez les autres, mais voyons d'abord en nous-mêmes ce qui est un obstacle. Être d'accord. Nous ne pouvons pas marcher ensemble si nous ne sommes pas d'accord (Amos 3:3). Si nous sommes désobéissants, nous n'avons pas la pensée du Seigneur et nous ne pouvons pas être d'accord. Le préalable est donc d'être d'accord avec le Seigneur. Ce sont des choses si douces, et si heureuses, et le Seigneur nous présente le moyen [en prière] d'avoir tout ce que nos coeurs désirent ! Ce ne sont certes pas les désirs du coeur naturel qui veut jouir du monde, mais les désirs de la nouvelle nature, du



coeur formé par la Parole, exercé dans la prière, désirant servir et ayant appris à se défier de lui-même car il a mesuré l'écart entre les pauvres choses naturelles et les bénédictions célestes infinies. Infinies ; nous répétons souvent 2 Cor. 3:18 : «Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en l'Esprit» : dans quelle mesure cela est-il une réalité pour nos âmes ?

Nous revenons toujours à ceci : c'est une question de foi, la foi qui rend visible les choses invisibles, et par dessus tout, qui rend visible la personne du Seigneur.

«Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Nous nous sommes réclamés de ce verset dans le cantique. Cette promesse est toujours valable, dans tous les temps, toujours précieuse pour les coeurs aimant le Seigneur. On a souvent analysé ces expressions remarquables. Elles sont au nombre de sept :

### **1 - Là où...**

Il y a un lieu de bénédiction.

Le Seigneur veut être présent avec les siens dans un monde ennemi. Il y a un endroit pour cela. Nous n'avons pas à le chercher ailleurs que dans la Parole. C'est un lieu déterminé. Ce qui va être donné ne peut être réalisé qu'en un endroit (Deut. 12 le lieu où il fait habiter son nom). On a voulu établir bien des lieux ; on a fait de magnifiques édifices ; on a prétendu assigner un lieu particulier pour des révélations (pèlerinages). Pourtant il y n'y a qu'un lieu, il n'y en a pas d'autres.

### **2 - ... deux ou trois ...**

Deux ou trois suffisent, mais il peut y en avoir d'autres. Dans la Parole (2 Cor. 13:1 ; Deut. 17:6 ; 19:15 et autres), deux ou trois sont l'expression d'un témoignage. Un témoignage fut-il au nombre le plus petit, il a cette valeur de correspondre au lieu où il y a la bénédiction suprême de la présence du Seigneur. Bien sûr, il faut avoir la qualité d'être témoins du Seigneur, c'est-à-dire qu'il faut être nés de nouveau, scellés du Saint Esprit. Un lieu, un témoignage. Ce témoignage peut être bien faible.

### **3 - ... sont assemblés ...**

Un rassemblement .

Il ne peut y avoir un témoignage et l'accord dans ce témoignage que s'il y a rassemblement. Il est précieux de pouvoir en parler dans la dispersion actuelle. Qui rassemble ? Le Père de famille, le Berger des brebis. L'ennemi, le loup, travaille toujours à disperser (Jean 10:12). Il s'agit pour nous de nous rassembler autour du Seigneur. S'il a racheté des êtres, c'est pour en faire un tout, l'Église, dont l'unité est belle. Il est précieux de savoir qu'il y a toujours la possibilité pour nous de nous rassembler : Ceux qu'il a rachetés, il veut les rassembler (Ps. 107:2-3).

Le peuple d'Israël sera rassemblé pour la bénédiction terrestre. Le Seigneur travaille à rassembler son peuple céleste. Tant de croyants sont dispersés dans tant de dénominations, alors qu'il n'y a qu'un seul lieu. Quel privilège ! Apprécions-nous qu'il nous soit permis tant de liberté extérieurement ? N'abandonnons pas le rassemblement de nous-mêmes ! (Héb. 10:25).

### **4 - ... au Nom du Seigneur ...**

Un Nom .

Le rassemblement se fait autour d'un nom. Ce qui reste après tant de déchirements et de confusions, de troubles, d'apports de l'homme, c'est le nom du Seigneur, celui qui est toujours le même. La Parole aussi demeure, mais la Parole et le nom vont ensemble.

Ce nom est le nom de Jésus, le nom que nous ne devrions jamais prononcer en le dissociant — au moins dans notre pensée — du nom de Seigneur. Seigneur Jésus, c'est le nom qui l'accompagne depuis qu'il est glorifié (Actes 2:36).

Jésus, c'est son nom d'homme. Jésus est le nom qui veut dire Dieu Sauveur ; Jésus est le nom qui rappelle l'abaissement du Fils de Dieu.

Ce nom est toujours là. Il est si facile à prononcer ; il dit tant de choses à nos âmes. Jésus le même hier, aujourd'hui et éternellement (Héb. 13:8) ; le même quel que soit le temps, la persécution, les ténèbres, le réveil, le temps d'aujourd'hui si éprouvant dans tant de domaines quand on aime le Seigneur. Ce nom demeure, face à toutes les attaques pour le supprimer. C'est le nom de l'homme victorieux.

Nous connaissons ce nom, nous les deux ou trois qu'ils rassemble. Oh ce nom ! Qu'il nous soit toujours davantage précieux. Qu'il nous soit donné d'être de ceux auxquels il peut être dit : Tu n'as pas renié mon nom (Apoc. 3:8) — de ceux qui pensent au nom de l'Éternel (Mal. 3:16). Que nous soyons de ceux-là, même si c'est un résidu très faible, mais qui pense à son nom, de ceux qui craignent Son Nom, le nom de Dieu connu comme Père.

Nom merveilleux, ... qui rend visible le Dieu que jamais oeil ne vit,

Nom de l'homme humble et solitaire...

Nom sans pareil, dont la puissance répond toujours à notre foi,

Nom qui rassemble, en ton absence, tes rachetés autour de toi.

Nom de Jésus que nul ne sonde...

selon les paroles d'un cantique (H&C 158).

### **5 - ... je suis ...**

Une personne.

Nous avons un nom, et voilà maintenant la personne elle-même. Je suis, c'est l'Éternel de l'Ancien Testament (Exode 3:14), c'est celui qui a l'être en lui-même. Tel était ici-bas sous la forme humaine, le «Je suis» que nous sommes appelés à connaître individuellement et tous ensemble.

Je suis la lumière (Jean 8:12) ; Je suis le bon berger (Jean 10:11) ; Je suis la porte (Jean 10:9) ; Je suis le chemin, la vérité et la vie (Jean 14:6) ; et finalement «Je suis» (Jean 8:58) dans toute l'affirmation de sa déité.

### **6 - ... je suis là ...**

Nous avons eu une personne, mais cette personne vient prendre place au milieu d'autres. C'est une présence. C'est un Dieu de près (Jér. 23:23), invisible mais présent. Dieu avait voulu être un Dieu de près pour son peuple, mais celui-ci n'a pas joui de Sa présence. Et maintenant Jésus reste toujours actif, toujours vivant pour intercéder pour les siens (Héb. 7:25).

Je suis là : une présence. Oh si nous la réalisions mieux. Nous le disons facilement, mais est-elle sensible à nos âmes ?

## 7 - ... au milieu d'eux ...

Si nous réalisons un peu (ce n'est qu'un peu, même avec les capacités de la nouvelle nature ouvertes par l'Esprit) ce qu'est cette personne, si cette présence était plus sensible à nos âmes, quelle réalisation nous aurions de l'unité dont nous parlons ! — tous les sentiments, le cœur, les impulsions centrés au même point. N'est-ce pas cela l'unité visible ? Il en sera ainsi dans le ciel, toute la multitude des rachetés sera centrée sur Lui, Lui le seul centre, de nous tous, de nos âmes, de nos cœurs, de nos esprits.

Un lieu, un témoignage, un rassemblement, un nom, une personne, une présence, un centre ...

Que Dieu nous donne de connaître la réalité de ces choses : ce sont des choses qui sont appelées à être vécues ici-bas, que les siens sont appelés à vivre pour sa gloire, pour leur bien à tous, et pour le témoignage au milieu de ce monde.

### **L'INFIRME GUÉRI — Jean 5:1-15 par André Gibert**

#### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1954 p. 113

#### **Table des matières**

1 - Différence entre une religion d'oeuvres et la foi qui sauve

1.1 - Impuissance de l'homme

1.2 - Puissance de Dieu et de Sa Parole

1.3 - L'obéissance de la foi

2 - Effets de la Parole de Dieu / de Jésus

3 - La Parole de Dieu est opérante

4 - Ne pêche plus

5 - Le racheté ne peut marcher à sa guise

#### **1 - Différence entre une religion d'oeuvres et la foi qui sauve**

La guérison de l'infirme du réservoir de Béthesda illustre un aspect remarquable de la puissance divine s'exerçant en grâce.

Dieu est le Même dans tous les temps. La puissance qui agitait l'eau par le moyen d'un ange à de certaines saisons et la rendait propre à guérir était exactement la même qui opérait par les paroles de Jésus. C'était aussi, dans l'un et l'autre cas, la même bonté qui s'occupait de misérables pour les guérir. Et c'était pareillement la même vérité éclairant leur état, n'en voilant rien, jusqu'à mettre en évidence chez ce pauvre infirme une incapacité totale. La foi a pu, à toutes les époques, discerner la souveraineté de Dieu agissant en grâce. Elle le pouvait, en particulier, à travers les ombres du système juif, dans les jours d'autrefois. Comment répondre à cette grâce et en profiter, c'était autre chose, et là se montre l'infirmité morale de tout homme, Juif ou non.

Jusqu'à l'arrivée de Jésus, l'état de l'infirme était sans espoir, image de notre incapacité à nous approprier tout moyen de guérison demandant de nous une force quelconque. Jésus vient. Dès lors le contraste éclate entre un procédé de salut qui demande à l'homme de faire quelque chose et la délivrance entièrement gratuite, entre une religion d'oeuvres et la foi qui sauve, entre la loi et l'Évangile. Ce qui change absolument, c'est le moment où l'homme est appelé à faire quelque chose.

#### **1.1 - Impuissance de l'homme**

Considérons en effet l'infirme de Béthesda. La guérison lui était assurée pourvu qu'il arrivât à temps dans l'eau après que celle-ci avait été agitée. De même, la loi, la loi écrite de Moïse, mais aussi bien la loi naturelle, à laquelle se lie le témoignage de la conscience (Rom. 2:12-14), est propre à assurer la vie éternelle «à ceux qui, en persévérant dans les bonnes oeuvres, cherchent la gloire et l'honneur et l'incorruptibilité» (vers. 7). Dieu ne peut mentir, et il est juste.

Or trente-huit ans avaient passé — le temps même de l'épreuve d'Israël dans le désert (Deut. 2:14) — sans que l'infirme eût pu arriver à temps. Il lui fallait accomplir les quelques pas nécessaires pour se plonger dans l'eau, ou ramper jusqu'à elle. Et ce sont ces quelques mouvements qu'il ne pouvait pas faire, précisément parce qu'il était infirme. Il pouvait parler, appeler, supplier, se lamenter, cela ne servait à rien. Les autres, préoccupés d'eux-mêmes, ne se souciaient pas de lui. Il en va de même lorsqu'il s'agit de s'emparer de la vie éternelle : faire de bonnes oeuvres, chacun s'y efforce, et chacun pour soi ; il faut être plus saint que les autres, les dépasser, en tout cas présenter à Dieu des mérites personnels ; la pratique religieuse est une émulation incessante. Hélas, tout est vain, tous sont vaincus d'avance dans cette course à la sainteté, car tous sont infirmes !

L'insuffisance n'est en aucune manière du côté du moyen divin. Sans doute l'eau n'était agitée que de temps à autre. La grâce, dans les jours d'autrefois, n'était qu'incomplètement manifestée, mais elle était aussi réelle qu'aujourd'hui. Les prophètes cherchaient quel temps ou quelle sorte de temps l'Esprit qui était en eux indiquait, mais c'était l'Esprit de Christ (1 Pierre 1:11). L'eau de Béthesda, agitée, avait toute puissance pour guérir «de quelque maladie» que l'on fût pris. Mais il fallait s'y jeter sur-le-champ, et l'infirme retrouvait chaque fois la terrible réalité de son état : il lui aurait fallu être guéri pour se mouvoir, et on lui demandait de se mouvoir pour être guéri.

#### **1.2 - Puissance de Dieu et de Sa Parole**

Mais voici que la puissance de guérison se déplace. Elle n'est plus dans l'eau salutaire mais inaccessible, elle est dans la parole de Jésus. La grâce et la vérité ne sont plus cachées derrière ce qui n'était qu'une figure temporaire et intermittente, elles se manifestent dans Celui qui est venu les apporter. Elles viennent par Lui (Jean 1:17), elles sont là en Lui, avec Lui. Il n'est plus question de marcher avant d'être guéri, mais d'être guéri d'abord, pour marcher ensuite. Il n'est pas demandé un seul pas à celui qui n'a aucune force. Jésus s'approche, car Il est la grâce. Il interroge, car Il est la vérité. «Veux-tu être guéri ?» Pour le pécheur cela signifie : «As-tu le sentiment de ton état, ta conscience parle-t-elle, sens-tu le besoin d'être sauvé ?» Pas de reproche, seulement la lumière accompagnant la compassion. Aussi l'infirme ne répond pas par un simple oui, mais par l'aveu désespéré de sa propre impuissance. «Je n'ai personne, dit-il qui... me jette... et pendant que moi je viens, un autre descend avant moi». Il ne peut rien, et il n'a ni parents ni amis qui puissent faire quoi que ce soit pour lui. Ainsi le pécheur réveillé constate à la fois qu'il est sans force et que le monde est égoïste et impuissant devant la détresse morale. «Je n'ai personne». Que de cœurs peuvent faire écho à cette triste confession !

#### **1.3 - L'obéissance de la foi**

Alors Jésus adresse une injonction à l'homme. Car c'est un ordre qu'Il lui donne, et un commandement proprement inouï, au regard de ceux de la loi. «Lève-toi, prends ton petit lit, et marche». La loi prescrivait à l'homme des choses que celui-ci pouvait estimer possibles, de même que l'infirme avait pu espérer pendant trente-huit ans ramper assez tôt vers l'eau agitée. Mais se lever, prendre son petit lit, marcher, impossible ! Eh bien, précisément, pour obéir à un ordre impossible il faut la foi. Me lever ? en ai-je la force ? Il n'est pas

question de savoir si tu as la force, mais de croire et d'obéir, car l'occasion est unique. La puissance est dans la parole de Jésus. Le miracle se produit à l'ouïe de cette parole, à laquelle le malheureux s'abandonne, et qui le guérit.

L'infirmes, et cela est bien remarquable, ne savait pas qui était Celui qui le guérissait. Il l'apprend ensuite, et il peut constater la colère suscitée par ce miracle chez ces chefs religieux qui l'avaient laissé infirme tant d'années sans rien pouvoir pour lui. Il ne s'agit pas, pour être sauvé, de connaissance préalable, pas plus que de l'approbation du monde. Le salut, c'est de croire Jésus qui parle.

## **2 - Effets de la Parole de Dieu / de Jésus**

Mais peut-il y avoir quelque chose de plus important que d'entendre Jésus parler ? Cette parole, qu'est-elle, sinon l'expression de la volonté divine ? C'est ainsi que par la parole de Dieu ont été formés les mondes, et elle a toujours et partout la même puissance. La Parole sans laquelle «pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait» était là, devenue chair. «À la fin de ces jours-là Dieu a parlé dans le Fils», et les paroles que Jésus disait étaient «esprit et vie» (Jean 6:63). Dans la dispute qu'il a avec les Juifs à la suite de ce miracle de Béthesda, Jésus identifie ses oeuvres avec l'activité même de son Père (versets 17, 18), et Il peut dire : «Je ne puis rien faire, moi, de moi-même... car je ne cherche pas ma volonté mais la volonté de Celui qui m'a envoyé» (v. 30). Cette volonté trouve son expression dans Sa parole. Dieu parle dans le Fils et Jésus est absolument ce qu'aussi Il dit (8:25), en toute occasion, dans toutes ses paroles. La guérison de l'infirmes, par sa parole, est un acte de ce travail du Père et du Fils. Merveilleuse activité ! La même parole donne la vie éternelle à qui l'entend et croit Celui qui a envoyé Jésus (v. 24), elle fait vivre les morts qui l'entendent (v. 25), et un jour elle fera sortir tous ceux qui sont dans les sépulcres (v. 28). «Tu as les paroles de la vie éternelle» dira Pierre, et Jésus déclarera à ses disciples : «Vous êtes nets à cause de la parole que je vous ai dite» (15:3).

## **3 - La Parole de Dieu est opérante**

Nous ne nous arrêterons jamais assez pour écouter cette Parole qui agit. Elle est vivante et opérante, quelque forme qu'elle revête. Ce n'est pas seulement qu'elle enseigne, si important que ce soit. Elle opère. On ne la reçoit pas par un acquiescement de l'intelligence, mais par l'obéissance de la foi. «Lève-toi, prends ton petit lit et marche». Et l'homme se leva, et «prit son petit lit et marcha». La parole de guérison, nous l'avons remarqué, est ici un ordre donné à celui que Jésus vient guérir (\*). Puissante pour délivrer, elle a toute autorité sur celui qu'elle délivre : «Prends, marche». Voilà comment tu vas employer cette force neuve que je te donne ! L'homme ne raisonne pas, comme le font les Juifs incrédules, en disant : C'est le sabbat, nul ne doit faire aucun travail, même pas porter un petit lit ce jour-là. La parole s'est fait entendre ce jour-là. Elle guérit ce jour-là. Elle ordonne ce jour-là. «Celui qui m'a guéri, celui-là m'a dit : Prends ton petit lit et marche».

(\*) Ailleurs Jésus commande aux démons de sortir de leurs victimes. Il a «toute autorité».

## **4 - Ne pêche plus**

Mais il y a plus. Jésus le trouve dans le temple et lui parle à nouveau. Il se fait connaître à ce pauvre ignorant. La même voix qui l'a guéri s'adresse à lui. Cette parole n'a-t-elle pas encore la même puissance et la même autorité ? «Tu es guéri, ne pêche plus, de peur que pis ne t'arrive». Sans doute, nous le comprenons, tout était encore sous le régime du gouvernement visible de Dieu au milieu de son peuple, la bénédiction matérielle dépendait de l'obéissance, et d'autre part il s'agit ici de la vie présente et d'une délivrance corporelle passagère. Toutefois, ce «ne pêche plus» enjoint par Celui qui venait de guérir sans avoir fait de reproche, ne devait-il pas résonner à l'oreille de l'infirmes guéri avec un son bien différent de celui des docteurs de la loi ? Celle-ci demeurait la loi, donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité étaient venues par Jésus Christ. Il ne nous est plus rien dit de cet homme, mais n'aimons-nous pas à penser que toute sa vie a été changée, et qu'il n'a pu oublier la voix qui lui avait dit : «Lève-toi» et ensuite : «Ne pêche plus» ? Il n'avait pas besoin d'autre chose. Il n'avait pas été guéri des plus douloureuses conséquences du péché pour vivre ensuite selon les convoitises du péché, mais comme quelqu'un qui avait été guéri, et qui s'en souvenait.

## **5 - Le racheté ne peut marcher à sa guise**

Qu'en doit-il être pour nous, chers rachetés de Christ ? Prendrions-nous le prétexte que le gouvernement de Dieu ne s'exerce plus de la même manière qu'en Israël, pour nous laisser détourner de la voix qui dit : «Ne pêche plus...» ? Pécherions-nous impunément parce que nous ne sommes plus sous la loi mais sous la grâce ? «Qu'ainsi n'advienne», dit l'apôtre. Notre responsabilité est au contraire plus grande, à la mesure des lumières reçues. Ceux qui ont l'Esprit de Dieu et qui, fils de Dieu, sont conduits par cet Esprit (Rom. 8:14), ne sauraient avoir la liberté de suivre la chair. Ils ont été affranchis pour ne pas faire ce qu'elle ordonne, mais pour obéir à la Parole. «De peur que pis ne t'arrive», dit Jésus au paralytique guéri. Irions-nous dire légèrement que ce «pis» ne peut nous atteindre ? La condition de quelqu'un qui, ayant professé suivre Christ, le renie, est pire que sa condition précédente. L'épître aux Hébreux l'établit avec force à l'égard des apostats (ch. 6:10, 26-29), c'est-à-dire de gens qui, tout en ayant reçu la connaissance de la vérité, n'avaient pas été régénérés, et se détournèrent volontairement. De tels passages ne sauraient troubler quiconque met sa confiance en Jésus, mais peut-on parler de confiance, et d'assurance de son salut, quand on joue avec le péché, qu'on se prête à être enlacé par lui, et qu'on «use de la liberté comme d'une occasion pour la chair» ? La conscience s'émousse, le mal n'étant pas traité comme il doit l'être, et les choses divines perdent leur saveur pour l'âme. Si Dieu nous laisse à nous-même, jusqu'où irons-nous ? La purification des péchés d'autrefois est oubliée, l'espérance paraît morte. À Dieu ne plaise que ces lignes altèrent la sécurité d'un véritable enfant de Dieu, si cette sécurité repose sur Christ ! Il restera toujours vrai que Jésus a dit : «Nul ne les ravira de ma main», et le sort éternel de quiconque est venu à la vie n'est pas en cause. Mais comment pourrait l'affirmer celui qui ne reste pas dans la main du Berger, qui n'écoute pas sa voix ? Entendre sa parole, croire sa parole, enfin garder sa parole, voilà ce qui caractérise le vrai disciple de Jésus. La conversion et la marche chrétiennes, que l'on sépare parfois de façon un peu théorique, ne peuvent se séparer dans la réalité. Quelqu'un qui prétendrait marcher à sa guise tout en se disant converti s'expose non seulement à ce que les autres doutent de sa conversion, mais à en perdre lui-même la certitude. Il n'y a ni joie ni sécurité dans un tel chemin, l'amour pour Christ ne s'y trouve pas et l'on ne peut y jouir de l'amour de Christ. «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui» (Jean 14:21). Il ne peut y avoir de promesse plus précieuse, ni plus simple. Mais «prenez garde que vous ne refusiez pas Celui qui parle». (Hébr. 12: 25).

Afin que ... Parce que ...

Quelques vues simples sur la première épître de Jean par André GIBERT

ME 1980 p. 169

**1 - «AFIN QUE...» «PARCE QUE...» — Quelques vues simples sur la PREMIÈRE ÉPÎTRE DE JEAN**

Jean parle comme l'un des apôtres qui, ayant été témoins de la manifestation de la vie éternelle ici-bas dans la personne de Jésus, étaient les porteurs de la Parole de cette vie. Il ne se nomme pas, et si, au cours de l'épître il parle à titre individuel, c'est plutôt comme un père à ses enfants. Tandis que le « nous vous écrivons » le fait un avec les douze, qui pouvaient dire : nous étions ensemble « pendant tout le temps que le Seigneur Jésus entra et sortait au milieu de nous, en commençant depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour auquel Il a été élevé au ciel d'avec nous » (Actes 1:21, 22 ; 10:41 ; Jean 15:27). Jean écrit afin que ceux qui ont reçu la parole avec foi et à qui la vie éternelle a été par là communiquée, aient communion avec eux — et « notre communion », dit-il, « est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ ». Et il écrit afin que leur joie soit ainsi accomplie.

Peut-il y avoir en effet une joie plus grande que de partager les pensées et les affections du Père qui trouve son délice dans son Fils bien-aimé, et celles du Fils qui, homme ici-bas, trouvait son délice à faire la volonté de son Dieu et Père ? Que d'avoir non seulement connaissance de notre position devant Dieu comme rachetés en Christ, mais de posséder une vie par laquelle nous sommes rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ? Que de marcher dans la pleine clarté du Dieu qui est lumière ? Que d'avoir communion les uns avec les autres, multipliant ainsi le bonheur d'être aimés du même amour ? Que d'avoir été amenés là en vertu du sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, du sang qui « nous purifie de tout péché » ?

Or qu'est-ce qui empêche pratiquement qu'une telle joie soit « accomplie » chez le chrétien dans sa marche sur la terre, et qu'il goûte pleinement cette communion ? Qu'est-ce qui interrompt celle-ci, sans pourtant que la relation qui la rend possible soit jamais abolie ? Le péché.

Il est parfaitement vrai que « le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché », vrai d'une vérité générale, absolue, fondamentale, et vrai que Dieu, qui ne saurait admettre à marcher dans sa lumière que des êtres purs, nous a ainsi purifiés. C'est la base d'une paix indestructible. Mais il est tout aussi vrai que le péché demeure en nous tant que nous sommes ici-bas et que nous sommes exposés à pécher, alors que la communion avec Dieu, savoir la jouissance de son amour, implique la sainteté dans la marche, et ne peut être goûtée en dehors de la lumière.

C'est pourquoi, dit Jean, « je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ». Il est anormal, contraire à votre position, à votre qualité d'enfants de Dieu, de pécher. Il y a bien, sans doute, une ressource « si quelqu'un a péché » : Jésus Christ le juste est notre avocat auprès du Père, et il est la propitiation pour nos péchés ; il est toujours à l'oeuvre pour nous maintenir et pour, quand il le faut, nous rétablir dans la communion avec le Père, moyennant de notre part la confession de notre péché, dans la lumière. Quoi qu'il en soit, l'épître est écrite afin que nous ne péchions pas. Elle ne sera plus nécessaire quand nous aurons été délivrés de nos corps d'infirmité.

Or, comment l'apôtre inspiré va-t-il procéder ? En plaçant devant nous les caractéristiques de la vie éternelle dans un Homme parfait. Christ seul a été tel, mais sa vie nous a été communiquée pour que nous la manifestions. Si nous ne la manifestons que bien imparfaitement, cela ne tiendra pas à quelque imperfection en elle, elle est toujours et partout la même vie, celle qu'Il a vécue ici-bas, nous laissant un modèle ; mais cela tiendra à l'imperfection du vase, à ses faiblesses, à ses manquements, qui nécessitent l'intercession constante de Christ comme sacrificateur et comme avocat. Mais « ce qui est vrai en Lui », l'homme parfait, l'est « en nous », savoir la vie qui nous a été donnée par la foi en Lui. Pour la vivre, il n'est pas d'autre secret que de « demeurer en Lui », et cela se prouve en marchant comme Lui a marché, dans l'obéissance à ses commandements, qui se résument dans l'amour. Voilà le niveau qui ne saurait être abaissé, la norme à laquelle il faut nous référer sans cesse : l'obéissance qui a brillé en Christ ; elle donne à Dieu la place qui lui revient, et elle se traduit par la justice dans les voies, la pratique des commandements de la grâce et non de la loi, car la vraie lumière luit, on n'a plus affaire à un Dieu caché.

Dès que la vie est en quelqu'un, elle le place dans cette lumière avec laquelle elle ne fait qu'un (Jean 1). Tout y apparaît : le fruit de la vie divine dans l'homme, tel que Christ n'en a jamais porté d'autre, et, en contrepartie, les tristes fruits de la chair qui sont à juger sur-le-champ. En vain nous écriions-nous que personne ne peut dire qu'il marche selon cette lumière comme Christ y a marché. Il n'est pas question de dire, mais d'accepter que la grâce de Dieu nous a placés là, et que la capacité d'y demeurer ne vient pas de nous, mais de Celui en qui nous avons à demeurer.

Aussi l'apôtre, avant de reprendre pour les développer ces grands tests de la vie chrétienne qui sont définis dans la première partie du chapitre 2:3-11, s'interrompt pour s'adresser à des gens qui, possédant cette vie, en manifestent quelque chose ici-bas, dans des corps d'infirmité. S'il leur écrit afin qu'ils ne pèchent pas, c'est parce qu'ils ont reçu par grâce et par la foi une nouvelle nature ; ils gardent encore, il est vrai, en eux quelque chose d'autre, cette vieille nature toujours prête à pécher, mais la nouvelle nature est aussi inaltérable que la vieille est incorrigible. La distinction des deux natures n'est pas faite par Jean comme elle l'est par Paul dans ses écrits ; la personne en qui elles se trouvent et où se combattent l'Esprit et la chair n'est considérée ici que dans son élément vivant, mis en garde et muni de ressources et d'armes à l'égard de l'autre, lequel est définitivement mort pour Dieu.

Jean écrit à des enfants de Dieu, nés de nouveau, nés de Lui (v. 12), il leur écrit non pas pour qu'ils le deviennent, mais parce qu'ils sont tels : leurs péchés ont été pardonnés, et cela se sait, se voit. Ils constituent la famille de Dieu. Il est manifeste que des gens qui, après avoir professé le christianisme, ont renié l'enseignement apostolique vital (v. 19), « n'étaient pas des nôtres ». Mais pour des chrétiens authentiques, il est impossible que leur foi au nom de Jésus ne montre pas qu'ils sont enfants de Dieu, ayant la vie par ce nom.

La famille de Dieu est alors décrite, en ses trois âges de développement, du v. 13 du ch. 2 jusqu'au v. 3 du ch. 3 (bien que les v. 28 et 29 aussi bien que les trois premiers versets du ch. 3 fassent transition avec les enseignements qui suivent). Il y a en effet parmi ces croyants des degrés différents d'expérience et de témoignage. Toutefois, quel que soit leur âge spirituel, ils ont tous la même vie, depuis le petit enfant qui crie « Abba Père » par l'Esprit d'adoption, jusqu'au père arrivé à n'avoir d'autre objet que Celui qui est dès le commencement, en passant par les jeunes gens engagés dans le combat contre le méchant et triomphant par la Parole qui habite en eux, mais qui ont besoin d'être mis en garde contre le monde et ses convoitises. L'apôtre insiste tout particulièrement auprès des petits enfants (paidia), le premier âge de tout chrétien, capital pour toute la suite de leur existence ; ils sont prévenus contre les mensonges des antichrists. Mais il suffit qu'ils connaissent le Père pour qu'il leur soit dit : Ce n'est pas parce que vous ne connaissez pas la vérité que je vous écris, mais parce que vous la connaissez.

Ils n'ont pas à la chercher, bien qu'ils aient à croître dans la connaissance elle-même. L'onction qu'ils ont reçue de la part du Saint les enseigne à demeurer en Lui (à la fois le Fils et le Père), v. 24, ce à quoi sont exhortés ensuite tous les enfants (teknia) qui nous ont été présentés ensemble au v. 12. C'est le propre de quiconque est « né de Dieu », et l'apôtre s'adresse à eux à ce titre. Il les invite à considérer cet amour dont il leur a été fait don, de sorte que, dès maintenant, méconnus du monde parce que Christ dont ils ont la vie est rejeté, ils sont prêts pour lui être faits semblables quand il sera manifesté en gloire et qu'ils le verront tel qu'Il est. Autant de motifs pour les fortifier tous dans la pratique patiente, journalière, de la justice, et dans l'amour. Ils témoignent ainsi qu'ils sont nés de Dieu. Il

ne peut en être ainsi qu'en «demeurant en Lui». En dehors de sa communion il n'y a ni joie, ni paix, ni puissance ; ces choses appartiennent à la vie de Christ, et nous y sommes appelés parce que la vie éternelle nous a été communiquée une fois pour toutes. C'est pourquoi, après cette importante parenthèse, l'apôtre reprend son enseignement « afin que vous ne péchiez pas ». Nous n'en suivrons pas le détail, mais nous ne voulons pas nous lasser de répéter que Christ ayant été ici-bas la seule manifestation parfaite de la vie éternelle, nous sommes laissés pour refléter ce qui est en Lui et a été vu en Lui, marcher comme il a marché, dans l'obéissance et l'amour. «Nés de Dieu» notre place est en Lui. «Quiconque demeure en Lui ne pèche pas ; quiconque pèche [et c'est le propre de l'homme nature] ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu».

Certes, la chose est sérieuse, et elle donne au croyant la mesure de sa responsabilité propre. C'est comme si, péchant, il disait lui-même ce qu'a dit Pierre : «Je ne le connais pas, je ne connais pas cet homme !» Le croyant, tombé dans le péché, ne perd pas sa relation d'enfant de Dieu — cela est impossible, la vie qu'il a reçue ne serait pas la vie éternelle — mais il se renie lui-même en même temps que l'oeuvre de Christ. Pierre reniait son Maître, mais il demeurait comme malgré lui son disciple, au point qu'on le reconnaissait pour être des siens, et que la servante insistait pour l'en accuser ! La grâce amène à confesser le péché commis, et elle restaure, mais qu'en serait-il si nous étions laissés à nous-mêmes ! La rigueur des termes employés dans ce chapitre 3 pour mettre en contraste les deux états ne peut que faire frémir salutairement le croyant. Lui qui a «la semence de Dieu», laquelle ne peut pécher, a péché ! Il a perdu Christ de vue. Mais Christ, lui, ne perd pas de vue son disciple, et opère pour que celui-ci considère son péché tel que Lui le voit. Dieu me veut en accord avec Lui dans le jugement qu'Il porte sur mon péché. Mon jugement à moi est sans valeur. «Le péché — a-t-on écrit — ne nous apparaîtra jamais plus odieux que si nous le considérons comme un désaccord avec la position dans laquelle je suis comme né de Dieu, et avec le coeur et la gloire de Dieu».

C'est pourquoi la famille du diable est placée ici face à la famille de Dieu. L'affaire de cette dernière est de «mortifier nos membres qui sont sur la terre». Nous ressentons douloureusement la présence en nous du péché toujours prêt à se manifester, et nous serions vite portés à dire, quand ses misérables fruits apparaissent : «C'est la chair en moi, ma vieille nature, qui pèche, mais ce n'est pas moi», et par là nous soustraire à notre responsabilité de la tenir dans la mort. Mais quiconque est né de Dieu ne pèche pas (5:18). Jésus qui a donné le coup de mort à cette vieille nature n'en tient pas compte, ne la connaît plus. En Lui il n'y a point de péché. «Demeurez en moi», je suis «venu pour détruire les oeuvres du diable».

Ce côté béni de la ressource, en grâce, s'accompagne de cet autre grand fait que «Dieu demeure en nous», nous ayant donné de son Esprit (3:24 ; 4:13, 15). Non seulement l'onction du Saint (2:20) nous met en état de jouir de ce que Dieu nous a donné, mais la présence divine est là. La foi s'attache à cette déclaration, et elle fait l'expérience de la fidélité de Dieu. Croire au nom de son Fils Jésus Christ fait prendre conscience qu'Il demeure en nous, par cet Esprit qui nous a été donné, et c'est ce qui permet que «nous demeurions en lui». Une telle révélation n'apparaît qu'à la fin de ce chapitre 3 si exerçant pour une conscience purifiée et par là délicate. Il y a en nous ce qui ne peut être altéré, laissons-le opérer, dans une humilité confiante. Tous les esprits mauvais, les antichrists qui pullulent dans ce monde, ne peuvent rien contre Celui qui est en nous (4:4) : il est «plus grand que celui qui est dans le monde». À nous de déceler les faux prophètes, par cette pierre de touche : Jésus Christ venu en chair (v. 1-3). L'incarnation du Fils de Dieu est le fondement initial du christianisme.

Mais s'Il est ainsi venu, c'est que le Père l'a envoyé, Lui son Fils unique, «afin que nous vivions par lui... pour être la propitiation pour nos péchés... pour être le Sauveur du monde» (v. 9, 10, 14) ; et cela parce que «Dieu est amour», ce dont nous avons à témoigner. Nous voici dans le domaine infini de l'amour de Dieu descendu vers nous. C'est toujours Dieu qui donne, c'est son amour qui a toujours l'initiative ; il s'agit de recevoir, et c'est la foi qui le fait. De là ces merveilleuses expressions concernant l'amour de Dieu «pour nous» (4:9), puis «consommé en nous» (4:12), et enfin «consommé avec nous» (4:17).

Vient ensuite (fin du ch. 4 et début du ch. 5) l'application pratique de ces choses, dans nos rapports au sein de la famille de Dieu ; et, pour fortifier et nourrir l'homme nouveau, le triple témoignage que reçoit la foi, savoir : l'eau, le sang, l'Esprit (v. 6 à 9).

Dès lors, et comme reprenant de très haut l'ensemble des vérités qu'il a exposées, l'écrivain inspiré de ces choses qui sont écrites, dont il avait dit à l'avance qu'elles le seraient pour que leur joie soit accomplie et afin que vous ne péchiez pas, déclare aux croyants qu'elles ne l'ont pas été afin de troubler leur âme, mais pour les assurer plus que jamais dans un «savoir» d'une portée éternelle. Nous retrouvons le afin que du commencement : il est au bénéfice de tous ceux qui participent au «parce que» de la foi.

... «Afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu» (v. 13). Ne la cherchez pas ailleurs, elle est en vous, elle ne peut vous être ôtée. Vivez-la, en vivant dans la compagnie incessante de Celui qui est en vous, Lui le Dieu véritable et la vie éternelle. «Enfants, gardez-vous des idoles» — de tout ce qui vous sépare de Lui !

Ne lâchez pas sa main ; elle est toujours tendue vers vous.

Note — Parmi les nombreuses études parues sur cette épître, nous croyons devoir signaler tout particulièrement les «Notes prises à une série de Méditations sur la première épître de Jean», prêchées à Londres vers 1848 par J. N. Darby. Une traduction en a été publiée dans le *Messenger évangélique*, années 1890 et 1891.

### ***DANS L'HOTELLERIE — Luc 10:34-35 par André Gibert***

#### ***Bibliques***

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1924 p. 270 à 275

#### ***Table des matières***

- 1 - Le Seigneur prend en charge les Siens
- 2 - Sauvés jusqu'au bout
- 3 - Les ressources mise en oeuvre par le Saint Esprit
  - 3.1 - Les deux deniers
  - 3.2 - La Parole
  - 3.3 - La prière
- 4 - La communion
- 5 - La grâce ne manquera pas

#### ***1 - Le Seigneur prend en charge les Siens***

C'est l'inépuisable sujet offert à notre méditation que celui de l'amour du Sauveur pour nous. Un de ses traits divins est que dans toutes ses manifestations il s'adapte parfaitement à l'état et aux circonstances de ceux qui en sont les objets ; les actes, les soins qui l'expriment sont exactement propres non pas seulement à commencer, mais à achever tout ce que réclament cet état ou ces circonstances. Il n'entreprend rien que pour l'amener à la perfection. Tout est beau, dans cet amour : son activité, son opportunité, son efficacité, sa suffisance, sa patience, sa permanence. «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin». Venu vers des pécheurs, tombés si bas, afin de les délivrer, il s'occupe d'eux jusqu'à ce qu'il les ait amenés à la gloire. Auteur du salut

éternel, il sauve «jusqu'à l'achèvement» ceux qui s'approchent de Dieu par lui, et cet achèvement ne sera réalisé qu'avec l'introduction dans la maison du Père. Entre tant d'autres, le passage cité en tête de ces lignes nous dépeint la sympathie active et efficace du Sauveur, s'occupant jusqu'au bout de ceux qu'il a sauvés.

Le bon Samaritain de la parabole n'est pas seulement «ému de compassion». On peut être ému et se trouver impuissant à traduire cette émotion en actes, surtout en actes efficaces. La compassion de l'homme ne va jamais bien loin en face d'une détresse morale ; quand nos coeurs, si fermés, sont touchés par quelque misère, ce ne sont que de pauvres secours que nous pouvons apporter. Tout au plus «témoignons-nous» de la sympathie par quelques paroles. Et sans doute, recevoir un témoignage semblable du Samaritain eût été déjà quelque chose pour le malheureux blessé, un soulagement moral, si faible fût-il, car ni le lévite ni le sacrificateur n'en avaient tant fait ! Mais quoi ! l'essentiel était de le tirer de sa terrible situation, et des paroles n'auraient pas suffi. Le Samaritain fait passer dans les actes nécessaires la compassion dont il est ému. Il «use de miséricorde» et montre à l'oeuvre la grâce qui répond pleinement aux besoins. Seul il a pu s'approcher, bander les plaies, y verser l'huile et le vin. Voilà le blessé ranimé, restauré, guéri ou en voie de l'être.

Mais il est encore sur le chemin, loin de chez lui, en un lieu isolé. Les voleurs pourraient l'assaillir à nouveau, et sa dernière condition devenir pire que la première. Son bienfaiteur ne le laisse pas exposé à de nouveaux périls : il le met sur sa propre bête et le mène dans l'hôtellerie. Notre précieux Sauveur ne nous a pas secourus une fois pour nous abandonner ensuite. Comment nous remettre sur pied pour nous replacer avec nos propres forces au milieu d'un monde de dangers, monde ennemi que Satan conduit ? Non. Ce qu'Il nous a acquis par sa mort c'est une rédemption éternelle ; il nous donne la vie éternelle. «Éternel», tel est le caractère de ce qu'il apporte, et cela suppose qu'il veillera lui-même à nous le conserver, nous conservant nous-mêmes, tandis que nous sommes sur la terre et dans nos corps de faiblesse.

## **2 - Sauvés jusqu'au bout**

Car le voyage n'est pas encore arrivé à sa fin. Nous n'assistons pas à cette fin dans la parabole, et cela n'importe pas au sens de celle-ci ; nous n'avons pas l'idée de nous demander si cet homme poursuivra sa route ou s'il remontera à Jérusalem, il nous suffit de nous arrêter sur le touchant tableau qui termine l'histoire. Tandis qu'il est encore en voyage, le blessé ranimé est placé dans un milieu où il ne risque rien et où il ne manque de rien. Le sauveteur, après avoir pris soin de lui, s'en va, mais le sauvé n'a rien à craindre. Ainsi en est-il pour nous. Nous savons bien où nous allons, — dans la maison du Père — mais pour le moment nous sommes de passage dans l'hôtellerie. C'est un séjour provisoire. Tous les croyants sont ainsi introduits par le Seigneur dans ce même séjour, une sphère d'attente, mais où il y a paix, sécurité et ressources (\*). Les bienfaits de la grâce s'y renouvellent sans cesse. Jésus est absent, mais même absent il s'occupe de ses bien-aimés ; il a pourvu à tout, à leur sûreté, à leur nourriture. En quittant ce monde il a laissé tout ce qu'il fallait pour eux, et il a envoyé du ciel quelqu'un pour en prendre soin. C'est le Saint Esprit. «Si je m'en vais, je vous l'enverrai», dit-il.

(\*) En fait c'est l'Assemblée, mais évidemment il s'agit ici d'un sujet différent.

Tout est ordonné pour nous, mais en dehors de nous, et c'est là notre bonheur. Il y a toute une activité qui se déploie en notre faveur et à laquelle nous n'avons nullement part. Notre affaire est de nous remettre à elle, de nous confier. L'homme sauvé, dans la parabole, ne dit pas un mot. Mais il entend. Il sait ce qu'il en est, ce qu'il en sera, toutes les dispositions généreuses de son bienfaiteur ; il n'a qu'à en jouir, et à en être reconnaissant. Le Seigneur s'en est allé, mais nous savons qu'il vient. Bientôt, nous dit-il lui-même. Le Samaritain donne bien peu à l'hôtelier : deux deniers ; l'absence sera courte. Remarquons que le chiffre de la dépense n'est pas absolument défini ; c'est une provision, mais qui peut être dépassée sans dommage pour l'homme recueilli : «ce que tu dépenseras de plus, moi, à mon retour, je te le rendrai». On ne saurait donc partir de cette allégorie pour fixer une date au retour du Seigneur. Il peut avoir été dépensé plus ou moins : ce qui est sûr, c'est qu'il vient bientôt, le plus tôt possible. Quelle joie pour le coeur qui l'aime et apprécie sa grâce, pour celui qui, éprouvant quel amour nous a montré notre divin prochain, y répond !

## **3 - Les ressources mise en oeuvre par le Saint Esprit**

### **3.1 - Les deux deniers**

En attendant nous sommes aux mains du divin hôtelier, le Saint Esprit envoyé ici-bas pour y garder les saints et les nourrir. Quelles ressources met-il en oeuvre ? Les deniers du Seigneur, tout ce que son sacrifice nous a acquis. Puis toutes les ressources divines, celles du Père. Enfin ce qui est à lui : la grâce, cette faveur si souvent appelée sur les saints dans les épîtres, avec la paix qui répond à tous leurs sujets de trouble. Il y a une grande douceur à se dire : Il est absent, celui qui m'a aimé, mais parce qu'il m'aime il reviendra bientôt, et en attendant il me nourrit, par son Esprit, de ce qui est à Lui, des biens infinis du Père, des biens de cette maison où je serai dans peu de temps avec Lui.

### **3.2 - La Parole**

Parmi ces ressources, il y a la Parole. Qui donc y parle, sinon Christ ? de qui nous parle-t-elle, sinon de Christ ? que nous donne-t-elle, sinon Christ ? quelles richesses étale-t-elle devant nous, sinon celles de Christ ? Mais c'est le Saint Esprit qui nous les distribue, l'Esprit qui nous la fait comprendre. «Il vous conduira dans toute la vérité. Il ne parlera pas de par Lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver».

### **3.3 - La prière**

Il y a ensuite la prière, par laquelle nous nous adressons à Dieu au nom de Jésus. Et comment prier, sinon par l'Esprit qui «nous est en aide dans notre infirmité», qui «lui-même intercède par des soupirs inexprimables», l'Esprit qui connaît ce que nous ne connaissons pas : «ce qu'il faut demander comme il convient ? Et celui qui sonde les coeurs sait quelle est la pensée de l'Esprit, car il intercède pour les saints, selon Dieu».

Précieuses ressources, divine activité, plénitude de grâce : le Père donne tout au Fils ; le Saint Esprit prend de ce qui est au Fils en vue des siens et le leur donne. Rien ne peut nous manquer, jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au ciel. L'hôtelier est là, toujours à l'oeuvre, disposant de tout, nous en faisant jouir ; il nous faut seulement le laisser agir librement, recevoir de lui sans le contrister, et voilà où notre responsabilité commence. Mais tout dans l'hôtellerie est divinement disposé pour nous.

## **4 - La communion**

Il est touchant de voir comment cela nous est présenté tout à la fin du saint Livre. Il est pour nous le livre du voyage, dont nous avons besoin pendant l'absence du Seigneur ; au ciel il ne sera plus nécessaire, nous aurons Christ lui-même. Les dernières pages du livre parlent avant tout de son retour, et c'est ce fait précieux qui en remplit les tout derniers paragraphes. Comment en serait-il autrement ? Ils expriment une communion heureuse entre ceux qui attendent et Celui qui vient (Apoc. 22:17, 20). L'Esprit, fidèle compagnon du voyage, réveille les affections de l'Épouse, lui parle de son Seigneur, et se joint à elle pour dire : Viens. Et Lui, le Maître et l'Époux,

scellant de son témoignage propre toutes les choses que l'Esprit a dites, parle aux coeurs qui l'aiment et soupirent après Lui. «Je viens bientôt !» Ils répondent : «Amen, viens, Seigneur Jésus !»

Il semble qu'il n'y ait rien à ajouter. On est au point culminant, bien haut, déjà sur la montagne — Oui, je viens. — Oh ! viens ! Échange béni des promesses et des désirs de l'amour...

### **5 - La grâce ne manquera pas**

Mais en attendant ? Sans doute, c'est bientôt, mais si tôt que ce soit, il faut arriver jusqu'à ce moment-là. Et ceux qui soupirent sont ici-bas, et il y a les dangers, et les pièges, et les voleurs, et la faim, et la soif, et la faiblesse et les infirmités ! Là-haut, une fois la réunion, tant attendue effectuée, tout sera réglé, tout sera parfait, il n'y aura plus de sujet d'inquiétude. Mais en attendant ? N'y a-t-il pas à craindre ? Si proche que soit le temps, arrivera-t-on sans défaillir ?

Une troisième voix s'élève, distincte. Le dernier mot du saint Livre (Apoc. 22:21) n'est prononcé ni par les croyants, ni par Christ, et cela est divinement convenable. «Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec tous les saints». C'est Celui qui a reçu sur la terre la charge des saints, c'est le Saint Esprit, qui atteste que son service s'accomplira jusqu'au bout parce qu'il a tout reçu pour cela. Il nous semble entendre le divin hôtelier dire : J'ai reçu les deux deniers, tout ce qu'il faudra, et dans l'hôtellerie rien ne manquera, ni protection, ni soins, jusqu'au retour du Sauveur. «Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ soit avec tous les saints !» Cette grâce seule nous donne l'assurance d'arriver au bout, à ce moment bienheureux du retour ; elle embrasse, répétons-le, dans ses manifestations, tout ce qui répond aux besoins, si multipliés soient-ils, de ce temps d'attente. C'est celle du Seigneur Jésus-Christ, qui tient en mains toutes les ressources divines en faveur de ceux qu'il a cherchés et sauvés. Et le Saint Esprit, dispensateur de cette grâce selon toutes ses diverses applications, se plaît à dire : Elle ne manquera pas, elle ne manquera à aucun des saints.

## **L'ÉVANGILE DE LA JOIE par André Gibert**

### **Bibliquest**

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ME 1953 p. 229

[Jésus source de joie jaillissant dans la vallée des larmes]

### **Table des matières**

- 1 - Les sujets tristes ne manquent pas
- 2 - Une joie profonde et sûre
- 3 - Se réjouir DANS le Seigneur

C'est l'évangile de Luc qu'on a appelé ainsi, bien qu'il soit tout autant celui des situations douloureuses. Il est l'évangile humain par excellence, l'évangile du Fils de l'homme, un homme comme nous à part le péché, et qui sympathise à tout ce qui afflige les hommes, s'adapte à tous leurs besoins. Celui que «l'Esprit du Seigneur a oint» annonce «de bonnes nouvelles aux pauvres» (Luc 4:18). Il dit à ceux qui pleurent : «Vous rirez» (Luc 6:21). Jésus parmi les hommes, c'est la source de joie jaillissant dans la vallée des larmes. On pense à l'apôtre Paul disant aux Philippiens : «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur. Encore une fois je vous le dirai : Réjouissez-vous» (Phil. 4:4).

### **1 - Les sujets tristes ne manquent pas**

Et certainement il n'est pas sans signification que l'écrivain inspiré de cet évangile soit Luc, le compagnon de Paul au long des voyages et des travaux du grand apôtre, celui qui l'a suivi jour après jour, témoin des tribulations de toutes sortes par lesquelles le Seigneur a fait passer son serviteur afin de lui apprendre à être content en lui-même dans les circonstances où il se trouvait (Phil. 4:11). Il était auprès de lui dans ses captivités (Col. 4:14), et au terme de la dernière, Paul, abandonné de tous, peut rendre ce témoignage : «Luc seul est avec moi» (2 Tim. 4:10). Luc savait plus qu'aucun autre, pour l'avoir vu, comment un chrétien peut toujours se réjouir dans le Seigneur, au coeur d'un naufrage comme au fond d'un cachot. L'Esprit Saint s'est servi de lui pour écrire un évangile, comment nous étonnerions-nous d'y retrouver quelque chose de Paul et de «son» évangile ?

Dans le récit de Luc les sujets tristes ne manquent pas. Les misères corporelles et morales liées à notre condition pécheresse y sont évoquées avec un accent particulier. Des foules de malades et d'infirmes s'y rencontrent, comme dans les autres narrations mais avec, çà et là, des touches propres à Luc, qui font ressortir le caractère poignant ou désespéré des souffrances humaines. La femme qui avait une perte de sang depuis douze ans avait dépensé tout son bien en médecins sans être guérie par aucun ; le jeune lunatique était le fils unique d'un père affligé ; unique aussi la fille de Jaïrus ; et unique le fils de la veuve de Naïn... L'esclave malade du centurion était «fort cher» à son maître. Luc seul présente aussi la grande multitude du peuple et de femmes qui lors de la crucifixion de Jésus se frappent la poitrine et pleurent, tout espoir perdu. Et Jésus lui-même est «le pauvre» de façon plus accusée que dans les autres évangiles (8:3 ; 9:58). C'est Luc encore qui seul le montre pleurant sur Jérusalem. Et de quelle façon, par quels traits qui ne se retrouvent pas ailleurs, sont dépeints les terribles effets de l'agonie sur son corps humain, — la sueur de sang en Gethsémani !

On peut remarquer, d'autre part, que c'est dans les paraboles de cet évangile que l'on voit des hommes essayant de se prémunir contre le chagrin, en amassant des biens, en faisant bonne chère, en dupant les autres, mais tout cela sans autre résultat que de rendre leur fin plus terrible encore.

### **2 - Une joie profonde et sûre**

N'y a-t-il donc que peines et pleurs ici-bas ?

Non, certes. «Voici, je vous annonce un grand sujet de joie». Tel est le thème nouveau, apporté du ciel. Cette magnifique déclaration des anges remplit tout l'évangile de Luc et lui donne son cachet le plus marqué. Le monde ne veut pas recevoir cette bonne nouvelle, mais ceux qui s'approchent de Jésus avec foi ont part à la joie qui faisait exulter les anges.

De fait c'est une vingtaine de fois que revient dans ce livre le terme «joie», ou «se réjouir», et à plus d'une reprise il emploie celui de «grande joie».

La naissance du précurseur, Jean, sera, dit l'ange à Zacharie, «un sujet de joie et d'allégresse», et plusieurs s'en réjouiront» (1:14). Encore dans le sein de sa mère, Jean tressaille de joie à la salutation de celle qui sera la mère de son Seigneur (v. 44), tandis que l'esprit de celle-ci «se réjouit» (v. 47). Le «grand sujet de joie» proclamé lors de la naissance de Jésus soulève les bergers, Siméon, Anne, tous ceux qui attendaient la délivrance. Sans doute, «une épée transpercera ta propre âme», est-il dit à Marie ; sans doute, Jésus annoncera à ses disciples que les hommes les battraient et les retrancheraient de leur société, mais à travers toutes ces choses, leur dit-Il, «réjouissez-vous et tressaillez de joie» (6:23). «Bienheureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez» (6:21). Il s'agit d'une joie profonde et sûre, celle de la récompense céleste plus tard, et dès maintenant celle de la faveur de Dieu. Les exercices profonds qui accompagnent l'entrée dans ce royaume divin (cf. Actes 14:22) sont bien différents de la joie superficielle, mais

éphémère, éveillée par la prédication de la Parole dans des cœurs légers (8:13). La joie même d'un service actif peut être décevante (10:17), mais pour qui sait son nom écrit dans les cieus, quelle joie ! (v. 20). Jésus lui-même, «en cette même heure, se réjouit en esprit», et loua le Père parce que ces choses étaient cachées aux sages et aux intelligents et révélées aux petits enfants (v. 21). C'est la joie même du ciel, celle de Dieu et de sa maison, évoquée de façon incomparable dans les paraboles de Luc 15. Celle du pécheur sauvé lui fait écho sur la terre, et c'est la joie de Zachée recevant dans sa maison, où le salut entre avec Lui, le Fils de l'homme venu chercher et sauver ce qui était perdu (19:10), alors que celui qui avait préféré ses biens terrestres à Jésus était devenu «fort triste» (18:23). Un peu plus tard, la multitude des disciples est transportée de joie quand Jésus entre à Jérusalem (19:37).

Quelle joie enfin quand, la Passion accomplie, la résurrection dissipe toutes les ombres ! «De joie» les disciples osent à peine croire lorsqu'ils voient le Seigneur (24:41). Il lève tous leurs doutes, Il les instruit, de sorte que, lorsque le moment est venu de les quitter pour être élevé dans le ciel, et qu'Il le fait en les bénissant, c'est dans une «grande joie» qu'ils s'en retournent à Jérusalem, pour être «continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu» (24:53).

### 3 - Se réjouir DANS le Seigneur

«Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur». Avec Lui sans doute, mais en Lui. Parce qu'Il a été ici-bas. Parce qu'Il est dans le ciel. Parce qu'Il reviendra. Il y a joie dans le ciel et joie sur la terre. La joie du ciel est placée dans le cœur de ceux qui sont encore sur la terre où les tribulations elles-mêmes, qui ne manquent pas, deviennent sujet de joie (Jacques 1:2). «Comme attristés, mais toujours joyeux», dit l'apôtre de lui-même et de ses imitateurs (2 Cor. 6:10). Tel l'a vu son «bien-aimé» compagnon, l'évangéliste de la joie.

### Méditation sur l'épître aux Hébreux ch. 1 et 2 par André GIBERT

Notes sur les deux premiers chapitres de l'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX ME 1986 p. 61

#### 1 - Chapitre 1

Ces Hébreux venus au christianisme étaient en danger parce qu'ils perdaient de vue l'espérance chrétienne. Les choses anciennes avaient gardé ou reprenaient de l'attrait pour eux d'autant plus que le peuple terrestre n'avait pas encore été décisivement dispersé, et que le temple, les sacrifices, les cérémonies, subsistaient. Il y avait parmi eux des personnes qui n'avaient pas saisi la vérité, et d'autres qui revenaient en arrière après avoir été éclairées. Les uns et les autres montraient de l'ignorance à l'égard de la personne de Christ. Ils revenaient aux ordonnances d'«autrefois», dans «ces jours-là», comme si ces jours n'avaient pas pris fin. Ils n'avaient pas saisi qu'un nouvel ordre des choses était introduit, par Christ, l'Apôtre en qui et non pas seulement par qui Dieu avait parlé, et dont la prédication était continuée, après son exaltation dans la gloire, par les apôtres remplis du Saint Esprit. Non que les paroles d'autrefois lues dans les psaumes et les prophètes, fussent sans valeur ; il y sera fait continuellement appel, tout au long de l'épître, mais elles rendaient témoignage de Celui qui devait venir et elles portaient d'avance les preuves que Jésus était bien celui-là.

L'objet de l'épître est d'évangéliser ceux qui n'ont pas saisi la vérité, et de réveiller les autres, mais tous ensemble sont vus comme «le peuple» qui pense à son Messie. L'épître le leur présente dans toute son excellence. La majesté de Celui qui a parlé est telle qu'il est solennel de mépriser sa parole (2:3 ; 10:29 ; 12:25) : c'est fouler aux pieds le Fils de Dieu. Cela donne à cette épître une élévation unique. Ce n'est pas Paul parlant à une assemblée ou à des individus mais Dieu lui-même rappelant qu'Il a parlé dans le Fils et c'est le Saint Esprit parlant de ce Fils.

Aussi tout ce qui est ancien est-il éclipsé par la présentation de Celui qui sur la terre a révélé Dieu parce que lui-même était le Fils de Dieu. Il a été ici-bas Dieu manifesté en chair. Le Messie promis apparaît comme étant le Fils né dans le monde, selon le Psaume 2. L'épreuve des pères avait été faite sous la loi, mais elle avait été un échec complet du fait qu'il s'agissait de l'homme en Adam.

v. 2 — Ce Fils est héritier de toutes choses, établi comme tel, avec des droits qui lui sont donnés sur la création : l'héritage de «toutes choses» ne peut être envisagé qu'en rapport avec cette création, il suppose le temps (cf. Éph. 1:10 ; 1 Cor. 15:28). Le Fils le reçoit non en tant que Créateur mais en tant que devenu Fils de l'homme.

v. 3 — Mais s'il en est ainsi, c'est que cet Homme n'est point une créature. Il ne cesse pas d'être Dieu. Dieu manifesté en chair reste Dieu, le Fils né dans le monde reste le Fils éternel ; le Fils de l'homme «est dans le ciel» (Jean 3:13). Il «vient d'en haut» et parle ici-bas de ce qu'il a vu et entendu. Le ciel contemple et la foi est appelée à contempler dans un homme le Créateur et le Soutien de la création, descendu ici-bas pour être son Rédempteur, puis reprenant, par sa propre puissance, place dans la gloire, devenu l'homme ayant parfaitement accompli tout ce qui concerne la création. «Toutes choses», d'un bout à l'autre sont de Lui, et, ayant tout accompli sur la terre, nous le trouvons maintenant dans le ciel. Il n'est pas dit ici comment la purification des péchés a été faite, mais que Lui l'a faite par Lui-même, selon la puissance qui avait tout créé et qui purifie la création souillée. Deux grands faits : la purification des péchés est faite, et un homme est dans le ciel à la droite de la Majesté.

Si, après ces trois premiers versets qui forment l'introduction et posent la base de toute l'épître, il est si fortement insisté dans le reste du chapitre sur la supériorité de cet homme par rapport aux anges, c'est que ceux-ci n'ont pas d'autre part, pas plus dans la création que dans la rédemption, que celle de serviteurs, de ministres. Dieu en fait ce qu'il veut, des esprits, une flamme de feu. L'oeuvre est celle d'un homme qui est Dieu, le Fils de Dieu, le Même, quoi qu'il puisse être devenu. Et l'homme qu'il est devenu est placé bien au-dessus des anges. Les expressions qui le concernent nous placent devant ce mystère glorieux : la personne de Jésus. Il n'a été dit à aucun ange : «Tu es mon Fils», cela est dit à un homme qui naît dans le monde mais qui est Dieu. Il ne s'agit pas du temps, du moment, mais du fait (v. 5). Dieu lui dit : «Je lui serai pour père et lui me sera pour Fils», et il n'est dit à aucun ange «assieds-toi à ma droite» (v. 13). Il est «devenu» plus excellent que les anges, Lui que le chapitre 2 montrera «ayant été fait moindre qu'eux». C'est qu'il a pour héritage, non seulement toutes les choses sur lesquelles il est établi comme homme, mais «un nom plus excellent qu'eux». Et les anges sont sommés d'obéir au Premier-né prenant place dans le monde habité, au-dessous d'eux mais plus grand qu'eux. Toute la distance entre la place des serviteurs et le trône qui lui appartient (ton trône) est évoquée dans les versets 7-9, plaçant le Messie au-dessus de toutes les créatures ; puis la distance est plus grande encore entre les créatures angéliques et le Créateur, entre tout ce qui est marqué par le temps (v. 10-12) et le Dieu d'éternité ! Cet homme, Jésus, est assis là où aucun ange n'est assis, et les anges ne sont en définitive que des êtres inférieures à lui appelés non seulement à rendre hommage au Fils incarné, mais à servir des pécheurs devenus bénéficiaires d'une oeuvre qu'eux-mêmes ne pouvaient pas plus accomplir que celle de la création. Ils servent en faveur de ceux qui vont hériter du salut acquis par Christ lui-même.

#### 2 - Chapitre 2

«C'est pourquoi...» Tout au long de l'épître les avertissements et les exhortations s'entremêlent aux exposés doctrinaux. Ils ne sont ni des digressions ni des parenthèses. Ils se placent au contraire au cœur même des préoccupations de l'écrivain. C'est la parole d'exhortation (cf. 13:22), plus encore que des conclusions d'ordre pratique tirées de la doctrine ; ils représentent la raison d'être des considérations doctrinales. L'état des Hébreux l'exigeait, tant il était critique. Ils risquaient d'aller à la dérive, faute d'une ancre de l'âme sûre et ferme et l'importance des vérités l'exigeait aussi. Il était d'autant plus nécessaire de garder celles-ci qu'elles étaient capitales.



Ici, le «c'est pourquoi» est en rapport avec la Personne en qui Dieu avait parlé. L'excellence du messager suffisait à indiquer la valeur du message ; voir en Jésus le Fils de Dieu impliquait qu'on recevait ses paroles comme la Parole de Dieu : Dieu parlait en Fils. De plus ce message est un moyen de salut, en contraste avec la loi qui, demandant à l'homme ce qu'il était incapable d'accomplir, établissait la transgression. Ce n'est pas une promesse de salut, mais l'annonce d'un salut apporté, d'un salut effectué, à recevoir par la foi. Enfin, cette parole de salut a été confirmée par les apôtres, Dieu rendant témoignage avec eux par les opérations de l'Esprit Saint. La responsabilité des Hébreux était particulièrement grande : Comme peuple ils avaient violé la loi, mais rejeter la grâce est pire, et un témoignage spécial de cette grâce avait été rendu devant eux (cf. Hébr. 6:5 ; Actes 2:19). Le témoignage du Seigneur était plus grand que celui des anges, et le témoignage du Saint Esprit plus grand encore que celui du Seigneur (Jean 14:12). Il «confirmait» le salut annoncé avec signes et miracles par Christ. Ces confirmations, limitées au ministère des apôtres, ont été consignées dans la Parole et par là sont devenues objet de foi, mais elles étaient alors manifestes, d'où la grave culpabilité de ceux qui négligeaient «un si grand salut». Etienne mourant accusait les Juifs de mettre ainsi le comble à leur iniquité : résister à l'Esprit Saint après avoir mis à mort le Juste, c'est persévérer dans la rébellion qu'avait montrée la désobéissance à la loi, et combien c'était plus grave (Hébr. 12:25) !

La mention des anges ici est pleine d'intérêt. Intermédiaires de l'ancienne alliance, témoins de la fidélité de Dieu et de l'infidélité du peuple, ils n'ont plus rien à faire dans le nouveau message puisque Dieu lui-même a parlé dans le Fils venu ici-bas et par le Saint Esprit confirmant ensuite ce salut. Nulle place là pour les anges, le ciel a visité la terre et les croyants sont appelés d'un appel céleste. Dieu s'est fait homme ici-bas et un homme est Dieu. Les anges sont en dehors de cette unité. Mystère même de la personne du Seigneur Jésus ! Celui qui est au-dessus des anges est descendu (ch. 1), Celui qui a été fait moindre qu'eux est mort (2:9). Le rôle des anges est de servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut acquis par Lui ; ces derniers sont «pris» comme semence d'Abraham, c'est-à-dire croyants, puis comme frères, alors que les anges restent serviteurs. Ce n'est pas à eux que Dieu a assujéti le monde habité à venir (v. 5).

Ce monde habité à venir est le monde annoncé par les prophètes, le royaume millénial, il n'a pas pu s'établir à cause du rejet du Messie, mais il reste assuré au Fils de l'homme. «Qu'est-ce que l'homme ?» demandait «quelqu'un» (peu importe que ce soit David, ce n'est pas sur lui que l'attention s'arrête). Matériellement insignifiant, l'homme est, de plus, coupable et assujéti à la mort. Mais Dieu le visite. Comment ? En prenant place parmi les hommes comme le Fils de l'homme. Dieu voit dans cet homme le dominateur sur toutes choses, selon son dessein éternel, mais pour qu'il soit accompli, il a fallu que le second homme devînt un peu moindre que les anges et passât par la mort.

«Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujétiées, mais nous voyons Jésus». Ce nom, celui de l'homme attendu par les croyants d'autrefois, apparaît pour la première fois dans l'épître. C'est comme quelqu'un qui vient de recevoir par testament un riche domaine, d'un pays éloigné. Le voyant et connaissant le testament, je dis : voilà le possesseur. Mais les gens du domaine, serviteurs, cultivateurs, peuvent n'en rien savoir encore, il faut attendre que le nouveau propriétaire vienne en prendre personnellement possession. Jéhoiada voyait dans le jeune Joas, le roi d'Israël. Abigaïl le voyait en David. Et Siméon voit le salut en tenant le petit enfant dans ses bras. Le brigand sur la croix reconnaît le Roi en Celui qui meurt supplicié. Et nous contempons Celui à qui sera bientôt rendu l'hommage universel.

## **2 Timothée : Derniers jours L'épître du Triomphe et de l'Adjuration par André GIBERT**

ME 1961 p. 33

Dans sa dernière lettre, la seconde épître à Timothée, l'apôtre Paul reprend deux comparaisons qui lui sont familières, celles du lutteur et du coureur ; on sait qu'aux jeux olympiques l'athlète par excellence devait avoir triomphé dans diverses compétitions dont les principales étaient précisément la lutte et la course. Voici Paul au terme de ces épreuves : il a «combattu le bon combat», il a «achevé la course». Ses derniers jours sont arrivés, — «le temps de mon départ», dit-il.

Il y arrive dans des conditions telles que ses adversaires pourraient le croire totalement défait et tenir pour anéanti le fruit de son effort. Mais lui, bien au contraire, fait entendre les accents de l'athlète vainqueur. Il a «gardé la foi», il a gagné. Il peut quitter le stade, la couronne est à lui, — pour la gloire de son Maître. Il n'éprouve aucun doute quant à son avenir personnel, et il n'en a pas davantage sur l'avenir de son oeuvre. Mais il veut que Timothée et d'autres qui entreront en lice à leur tour ne se frustreront pas de la riche part qui le fait rendre grâces (4:18). Aussi presse-t-il Timothée, plus encore, il l'adjure de garder et de répandre la Parole.

Le temps n'était plus où Paul rendait grâces à Dieu qui le menait toujours ouvertement en triomphe dans le Christ et manifestait par lui l'odeur de sa connaissance en tout lieu (2 Cor. 2:14-16), l'employant à étendre «dans toute la création qui est sous le ciel» le domaine de l'évangile (Col. 1:23).

(\*) Le verbe grec traduit par «adjurer» en Luc 16:28, 1 Tim. 5:21 et 2 Tim. 4:1 et rendu ailleurs par : conjurer (Actes 2:40), attester (Actes 10:42), rendre témoignage de (Actes 8:25, 18:5 ; 20:23, 24 ; 23:11 ; 28:23 ; Hébreux 2:6), affirmer (1 Thes. 4:6), insister sur (Actes 20:21), protester (2 Tim. 2:14).

Il signifie s'adresser à quelqu'un de façon solennelle et pressante, devant témoins, plus spécialement devant Dieu.

Le sens d'«adjurer» diffère, et le mot n'est pas le même dans l'original, en Matth. 26:63, Marc 5:7 et Actes 19:13, enfin en 1 Thes. 5:27 Il s'agit là de faire jurer, de placer quelqu'un sous l'obligation d'agir ou de parler en le liant par un serment (comp. Gen. 24:3, 1 Rois 22:16, Néh. 13:25, etc.).

À vue humaine tout semblait perdu. Lié tel un malfaiteur dans un cachot difficile à trouver, voué à la mort, il voyait le vide se faire autour de sa chaîne. De ses compagnons d'oeuvre Luc seul lui demeurait. Ceux d'Asie s'étaient détournés de lui et à Rome personne n'avait été avec lui lors de sa première comparution. Son coeur souffrait comme son corps, et il pressait son enfant bien-aimé de venir, avant l'hiver, avec son manteau. Il entendait la persécution faire rage, inévitable pour ceux qui voudraient vivre pieusement dans le christ Jésus : la violence païenne relayait désormais l'acharnement des Juifs envers «cette secte» partout contredite. Il discernait pire encore, savoir l'aggravation des dangers intérieurs à l'Église. On se détournait non seulement de l'apôtre mais de la vérité. Comme il l'avait prédit aux anciens d'Éphèse, des hommes se levaient d'entre les bergers même pour attirer les disciples après eux par des doctrines perverses, et le manque de vigilance des surveillants laisserait toujours plus entrer les loups redoutables au troupeau. Les auditeurs allaient se relâchant. L'apôtre pouvait, dès ces derniers jours à lui, voir se dessiner les traits des derniers jours de la chrétienté : la forme de la piété mais le reniement de sa puissance, l'enseignement subordonné aux convoitises, la grande maison où la coexistence de vases à honneur et de vases à déshonneur imposait la séparation. Les portes du hadès devaient se réjouir, convaincues de prévaloir sur l'Église après avoir fait disparaître son grand serviteur.

Mais pas un mot de découragement, ni de désillusion. Eh quoi, rien de ce qu'il rencontrait et prévoyait avec tant de lucidité pouvait-il le surprendre ? Il savait qu'il devait en être ainsi. Mais il savait aussi que le Seigneur, en prévenant les siens qu'ils auraient de la tribulation dans le monde, leur avait dit d'avoir bon courage car Lui avait vaincu le monde. Le véritable terme des derniers jours, pour l'apôtre comme pour l'Église, est non point la défaite mais la victoire, non la mort mais la vie et la gloire.

Pour lui-même, quelles que fussent être les dernières foulées de la course, les dernières reprises de la lutte, rien ne pouvait lui ravir cette victoire. De quelque façon qu'il eût délogé, mourir était un gain car «être avec Christ est de beaucoup meilleur» ; mais la mort du

martyre, la couronne de vie et la couronne de justice, quelle magnifique promotion ! Le «prix de l'appel céleste dans le Christ Jésus», en haut, était à portée de sa main, et ici-bas le Seigneur le délivrerait de toute mauvaise oeuvre et le conserverait pour son royaume céleste. La fin de sa carrière était même pour lui l'occasion de l'évangélisation la plus éclatante : la prédication avait été «par lui pleinement accomplie», pour que «toutes les nations l'entendissent» (4:17). Enfin le Seigneur s'était tenu près de lui et l'avait fortifié, et si tant d'anciens compagnons étaient loin, Il avait permis que des frères et des soeurs de Rome (4:21), un Onésiphore venu d'Éphèse, en attendant Timothée, pussent lui apporter d'inestimables consolations. En vérité il était «plus que vainqueur en Celui qui l'avait aimé» : du jour présent à «ce jour-là», celui de l'apparition de Christ qu'il aime, tout est triomphe pour Paul.

Mais son oeuvre ? Mais «le témoignage de notre Seigneur» ? Mais l'Assemblée ? Eh bien, «je suis persuadé qu'Il a la puissance de garder ce que je lui ai confié, jusqu'à ce jour-là» (1:12). Celui qui va conserver Paul pour le royaume céleste peut aussi garder, autant qu'il le faudra, ses enfants dans la foi, l'Église, la doctrine. «Ce jour-là» est une certitude. Que la nuit se fasse plus profonde, c'est que l'aube approche. Si des temps fâcheux s'annoncent, ce sont ceux des derniers jours de l'Église sur la terre, non point la fin de l'Église mais les derniers jours de l'ère de la grâce, que le monde refuse, de sorte qu'il sera jugé (4:1). Malgré les apparences et malgré la ruine, trop réelle hélas, la foi considère, après tant de misères et de combats, non point la défaite finale mais le triomphe de l'Église par et avec son chef. «Nous régnerons avec lui» est une promesse chère au fidèle, que «son apparition» réjouit toujours davantage à mesure qu'elle est plus prochaine.

Glorieuse assurance de la foi ! Si difficiles que soient les temps, ces fidèles ont le Christ Jésus et en Lui la promesse de la vie ; l'Esprit saint habite en eux ; et ils ont la Parole de Dieu, jamais liée. Paul, son porteur, ne sera pas déçu. Sa voix va s'éteindre, mais ce qu'elle a enseigné prend place dans cette Parole qui demeure éternellement ; n'a-t-il pas été suscité pour la compléter, conjointement avec d'autres enseignements apostoliques (Col. 11:25 ; 2 Pierre 3:16) ? Par elle le ministère de Paul, que l'ennemi croyait frapper à mort, vit jusqu'à la fin des temps.

Mais que Timothée et ceux qui suivront retiennent fermement la doctrine qu'ils ont reçue de lui !

C'est là ce qui préoccupe l'apôtre, et le fait écrire sa lettre : que ce qu'il a enseigné, soit gardé avec intégrité. Il endure les souffrances et va mourir pour avoir été fidèle à son apostolat. Il tient celui-ci de la volonté de Dieu, c'est pourquoi les fruits lui en sont si chers. Lui a tenu ferme. D'autres le feront-ils ? Il les en adjure.

C'est sa doctrine, son évangile (2:9 ; 3:10), mais c'est la Parole de Dieu, l'évangile de Dieu. Il a été établi prédicateur et apôtre des nations pour cet évangile par lequel notre Seigneur Jésus Christ, «qui a annulé la mort», «a fait luire la vie et l'incorruptibilité» (1:10). Timothée a pleinement compris ce que Paul enseignait, et rien ne peut y être ajouté, rien en être retranché. Christ tout pour le croyant, sagesse, justice, sainteté et rédemption, — le chrétien mort et ressuscité avec Lui, assis dans les lieux célestes en Lui, — le retour du Seigneur, — l'Église corps de Christ et maison de Dieu, et d'autres vérités que les autres épîtres de l'apôtre nous apprennent, Timothée avait appris tout cela de sa bouche.

Aussi cette lettre ne comporte-t-elle pas de développement doctrinal, mais — et il est de toute importance de le noter — la doctrine, supposée connue, est sans cesse mentionnée. Les exhortations se ramènent à ce que Timothée n'en abandonne rien, mais la prêcher exactement, en temps et hors de temps, la mette en pratique et veille à ce que les autres fassent de même. Si elle est «la parole de la vérité», il est capital de ne pas s'en écarter, même si beaucoup lui résistent et si le grand nombre s'en détourne. «Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu» (3:14). L'Écriture à laquelle elles s'incorporent est tout entière divinement inspirée pour enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice, rendre accompli l'homme de Dieu. D'elle découlent la vie pratique et la position à prendre vis-à-vis du monde et de la profession chrétienne sans vie qui partagera son sort.

C'est là le «bon dépôt à garder par l'Esprit saint qui habite en nous». Timothée devait le commettre à des hommes fidèles, capables d'instruire aussi les autres. Il devait repousser toute dispute de mots à son sujet, et prendre soigneusement garde que des hommes n'y introduisent pas des nouveautés. Il y a dans ce que l'Esprit a donné par les apôtres toute la nourriture voulue pour l'Église dans tous les temps, spécialement ces temps fâcheux des derniers jours, que nous vivons. Plus que jamais il importe de ne pas s'écarter des choses que nous avons entendues (Hébr. 2:1), d'éviter les discours vains et profanes, et de nous détourner des enseignements qui flattent la chair. La vérité demeure même si la multitude se tourne vers les fables. Elle est de Dieu. «Je sais qui j'ai cru», dit Paul.

Et, en définitive, n'est-ce pas pour cela qu'il pouvait tenir le langage du triomphe comme celui de l'adjuration ? Il parlait «devant Dieu» (2 Cor. 2:17 ; 2 Tim. 4:1), Dieu qu'il connaissait. Il n'était pas une simple cymbale retentissante, un messenger indifférent à son message et à l'auteur de ce message. Le Dieu qu'il servait était le Dieu qu'il suivait (Actes 27:23). «Mon Dieu», dit-il aux Philippiens.

De ce Dieu il connaissait la grâce, selon laquelle nous avons été sauvés et appelés (1:9). Il avait eu maintes fois les preuves de sa puissance ; il savait ce qu'est cet Esprit de puissance qu'Il nous a donné ; cette puissance garderait ce qu'Il lui confiait, et rendrait capable Timothée de prendre part aux souffrances de l'évangile et de ses serviteurs (1:8 ; 3:12). Et la fidélité de ce même Dieu permettait à Paul d'être inébranlable, et sans honte quand il était traité comme un malfaiteur ; le Seigneur est fidèle pour tenir ce qu'Il a promis, fidèle quoi qu'il en puisse être des siens, «car il ne peut se renier lui-même» (2:11-13).

Dieu connu en Christ, tel est le secret de l'attitude de Paul dans ces derniers jours de sa carrière, face aux derniers jours sur la terre de cette Église pour laquelle il a tant peiné. Il sait la solidité du fondement de Dieu alors que tout semble crouler. Cela lui suffit.

Cela doit nous suffire aussi. Exposés aux pires remous des temps fâcheux, assurons nos pieds sur ce fondement et prenons garde à son double sceau. Les sujets de tristesse et de profonde humiliation se multiplient. L'ennemi, loin de se relâcher, conjugue assauts et ruses. Paul a déjà ressenti tout cela, et beaucoup plus encore. Mais on ne le voit pas se lamenter, ni récriminer. Il demande que leur défaillance ne soit pas imputée à ceux qui l'ont abandonné, et il recommande à Timothée d'user de douceur en redressant les opposant. Le triomphe de sa foi est complet, parce que c'est le triomphe de la vie : non, les portes du hadès ne prévaudront pas contre ce que bâtit le Fils du Dieu vivant !

Prenons courage à notre tour. Aimons l'apparition de Christ, maintenant si proche, et, réveillés du sommeil à la fin de la nuit, revêtons les armes de la lumière (Rom. 13:11). Les temps moralement les plus sombres précèdent la délivrance. La lumière qui luisait au bout du chemin des apôtres est tout près de nous, et c'est la même : il n'y a pas deux étoiles du matin. La fidélité au Seigneur se traduit non en paroles amères et acrimonieuses, en gémissements et en reproches mutuels, mais dans le dévouement du soldat à son chef, la rectitude de l'athlète soucieux de vaincre selon les lois, le travail patient du laboureur (2:4-6). Tous regardent en avant, vers la satisfaction du maître, la couronne de la victoire, le fruit du labeur.

«Je sais qui j'ai cru», quelle sûre base de départ ! — l'apparition de Christ, quel but glorieux ! En attendant, et tandis que Dieu garde ce que l'apôtre lui a confié jusqu'à ce jour-là, gardons intact le bon dépôt. Intact, mais pas à la manière dont le méchant et paresseux esclave conservait le talent qu'il avait reçu, le déposant dans un linge ou le cachant dans la terre. Certains chrétiens traitent la Parole comme un fossile rare, une pièce de musée conservée avec soin, qui évoque seulement des temps lointains, et bien passés, où la vie logeait là. La Parole est vivante et opérante. Ce n'est pas un ensemble de textes morts sous le couvert desquels agirait l'intelligence naturelle toujours prête à se substituer à l'Esprit de Dieu. Ce n'est pas davantage un formulaire dont s'accrocherait la routine, le légalisme et la superstition. Qu'elle agisse en nous, et par nous. Son action est de former «pour toute bonne oeuvre» tant l'homme de

Dieu que le vase sanctifié, séparé de l'iniquité, utile au Maître. La ferveur d'esprit, par cet Esprit saint qui habite en nous, doit faire valoir ce dépôt en servant le Seigneur, dans le renoncement, la vigilance, la séparation du mal et la poursuite de la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur.

Quel racheté ne voudrait pas être de ceux-là, aspirant au privilège auquel Paul nous convie, celui d'être vainqueur ici-bas, couronné là-haut, — oui, à la gloire du Maître ! «À Lui la gloire, aux siècles des siècles».

Dieu a parlé dans le Fils

**«Dans le CHRIST JÉSUS» par André GIBERT**

Notes de deux méditations ME 1980 p. 281 (1°) et 326 (2°)

**Table des matières :**

1 - Être dans le Christ Jésus — Romains 8:1, 2 ; 38, 39.

2 - Ce que nous avons dans le Christ Jésus — 2° Épître à Timothée

Je désire simplement attirer votre attention sur cette expression : «dans le Christ Jésus». Vous la trouverez à maintes reprises dans le Nouveau Testament, particulièrement dans les épîtres de Paul. Sans parler des équivalents, le «en moi» du Seigneur Jésus s'adressant à ses disciples, et le «en Lui» fréquent dans les épîtres. Je ne puis que recommander à chacun de chercher pour lui-même tout ce qui se range dans la Parole sous cette rubrique : «dans le Christ Jésus». Vous verrez que cela se ramène à deux catégories de faits :

**1° être dans le Christ Jésus**

il s'agit des croyants. Ainsi, le premier verset du chapitre 8 de l'Épître aux Romains affirme qu'il n'y a maintenant plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus ;

**2° ce que nous avons dans le Christ Jésus**

ce qui est à la disposition de ceux qui sont eux-mêmes en Lui : tout ce qui est nécessaire à leur vie spirituelle et pour leur bénédiction. C'est ainsi que le verset 2 du même chapitre parle de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus, et le verset 39 de «l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus», amour dont rien ne peut nous séparer.

**1 - Être dans le Christ Jésus — Romains 8:1, 2 ; 38, 39.**

Une question cruciale se pose avant tout à chacun : Où en êtes-vous par rapport au Christ Jésus ? Êtes-vous dans le Christ Jésus ? Il n'est à cet égard que deux positions possibles pour les créatures humaines, dès maintenant et pour l'éternité : être dans le Christ Jésus, ou n'être pas en Lui.

Être dans le Christ Jésus, c'est le privilège de quiconque est né de Dieu, par la foi ; sa foi repose sur Christ, sur la valeur de son oeuvre, sur tout ce qui appartient à sa personne. Il croit en son nom, au nom du Fils de Dieu (Jean 1:12 ; 1 Jean 5:13).

C'est la position dans laquelle le croyant se trouve devant Dieu. Ou bien l'on est, vous êtes, nous sommes, dans le Christ Jésus ; ou l'on reste dans son état de nature, on est devant Dieu comme enfant d'Adam, comme pécheur, avec le fardeau de ses péchés, et la terrible responsabilité qui pèse sur des créatures qui doivent tout à leur Créateur et qui se sont détournées de Lui. Y a-t-il quelqu'un ici qui en serait encore à se dire : «Je ne suis pas dans le Christ Jésus, je suis étranger à ces choses. Il n'y a que celles de ce monde qui m'occupent ; ce que vous dites vous fait peut-être du bien à vous, mais pour moi je n'en ai pas besoin» ? Prenez garde ! Serez-vous trouvé, quittant cette terre, encore dans votre état naturel, né dans le péché et vous-même pécheur ? Savez-vous comment cet état est qualifié, dans cette même Parole ? La Mort. On est moralement mort pour Dieu et incapable de faire quoi que ce soit pour s'arracher à un tel état, mort dans ses fautes et dans ses péchés. Qu'avez-vous à attendre si vous n'avez à présenter à Dieu que cet état de nature dans le premier Adam ? Le croyant en a été tiré. L'incrédule y demeure.

Pour Dieu, je le répète, il n'y a pas de position intermédiaire. Il faut, pour être de Dieu, être né de nouveau (Jean 1:12). Par là on est devenu enfant de Dieu, amené à dire : «Oh, je ne puis rien, mais Dieu m'a donné un Sauveur». Alors, savez-vous bien que vous n'êtes plus dans le premier Adam ? Pour Dieu vous êtes dans le Christ Jésus, et il veut que vous preniez vous-même conscience de ce merveilleux changement. De ce fait, je m'adresse à tous les croyants qui sont ici et qui peuvent dire en vérité : «Jésus est mon Sauveur, je le reconnais comme le Seigneur, il est mort sur la croix pour mes péchés». Usez-vous de ce droit qui vous est donné de dire en toute liberté : Je suis dans le Christ Jésus ?

Certains, parvenus à ce point, reculent, pour ainsi dire, en disant : «Je ne sais pas si je suis dans le Christ Jésus». Ils ne sont pas assurés de leur position devant Dieu. Ils croient par instants et puis retombent. Ils sont occupés d'eux-mêmes, au lieu d'être pénétrés de ce que Dieu dit. Or, à tous ceux qui croient en son nom, il leur a été donné le droit d'être enfants de Dieu. Je puis donc me tenir devant Dieu comme étant dans le Christ !

Ce sont des vérités simples à énoncer ; mais nous savons que, pour qu'elles soient réellement acquises, de grands exercices de conscience peuvent être nécessaires. Nous n'avons qu'à lire le chapitre précédent (Romains 7), et nous y trouvons une âme qui se débat avec elle-même ; elle a la foi, elle croit, elle est née de Dieu à n'en pas douter, mais trouvant toujours en elle le péché, la vieille nature qui n'est pas changée, elle est au désespoir. Heureux désespoir s'il vous amène à vous écrier : «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?», pour dire ensuite : «Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur !»

Quand le regard est arrêté sur cette Personne, de telle manière que le moi soit éclipsé, et que Lui seul brille devant nous, alors l'Esprit de vie est là ; c'est l'Esprit qui opère en nous pour nous dégager de nous-mêmes, pour nous dire : Non il n'y a rien en vous, mais savez-vous que puisque vous croyez dans le Seigneur Jésus, Dieu vous voit en Lui ! Vous êtes dans le Christ Jésus, même si vous n'en jouissez pas. Or Dieu vous appelle à en jouir.

Il s'agit de recevoir cette parole, et Dieu commence par dire : «Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Pourquoi hésitez-vous à affirmer que vous êtes dans le Christ Jésus ? — «Mais, dites-vous, je ne le sens pas, je ne le vois pas !» — Dieu vous dit-il de sentir ou de voir quelque chose en vous ? Il nous voit en Christ lui-même et déclare que notre position est assurée comme est assurée la position de Christ.

Être dans le Christ Jésus, c'est être devant Dieu revêtu de toutes les perfections, de toute la valeur de la personne et de l'oeuvre expiatoire de notre précieux Sauveur. Et c'est ainsi que Dieu voit tout croyant. «Il nous a engendrés... pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures». C'est chose faite. Si nous avons la vie nouvelle, elle ne peut nous être enlevée. Et c'est selon la puissance et la réalité de cette vie que nous paraissions devant Dieu. La position des croyants est quelque chose d'inaltérable, d'immuable aux yeux de Dieu. La foi se saisit de la Parole de Dieu, et dit : — Mais si le Christ Jésus paraît pour moi devant Dieu, alors il n'y a pas de condamnation pour moi. La condamnation a été subie par celui-là même qui vous présente devant Dieu.

Être dans le Christ Jésus ! Âmes inquiètes, troublées, qui un jour êtes heureuses, et le lendemain pleurez sur vos péchés comme s'ils n'avaient jamais été pardonnés, armez-vous de cette pensée que vous êtes de Dieu, dans le Christ Jésus. C'est une expression très forte que nous avons dans la première épître aux Corinthiens au premier chapitre : l'apôtre, par l'Esprit de Dieu, parle à des croyants et dès le verset 2 il les appelle des «sanctifiés dans le Christ Jésus». Voilà ce que Paul pouvait dire à ces Corinthiens auxquels il aura ensuite bien des choses à reprocher car ils ne marchaient pas droit, et il y avait chez eux beaucoup à reprendre. Mais dès le début, avant toute chose, ils sont vus dans le Christ Jésus, et il peut même dire : Vous êtes des sanctifiés dans le Christ Jésus, vous êtes mis à part en Lui par Dieu, pour Dieu. Ce n'est pas quelque chose que vous ayez à chercher, c'est quelque chose que Dieu a établi. Dans l'Épître aux Éphésiens il sera dit que nous avons été «créés dans le Christ Jésus» après avoir été morts dans nos fautes. Voilà ce que nous sommes pour Dieu ; et il ne nous demande pas notre façon de penser, il ne nous demande pas notre avis, il nous demande de croire ce qu'il dit. «Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» , pour ceux qui s'approchent au nom du Seigneur Jésus. Dieu nous voit en Lui.

Il faut être assuré, d'abord, de cette position chrétienne pour pouvoir marcher véritablement dans le chemin de la foi ! Ne pas douter de ce que l'on est par grâce. On est justifié : «Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Ils ont été créés, créés pour les bonnes oeuvres ils sont sanctifiés dans le Christ Jésus ; que de choses merveilleuses sont dites d'eux désormais, que nous n'oserions pas prendre à notre compte si la Parole de Dieu ne nous les affirmait.

L'Épître aux Éphésiens à laquelle nous venons de faire un emprunt au chapitre 2 développe cette vérité, l'appliquant non seulement au croyant individuellement, mais à nous tous ensemble, ensemble avec Christ, quand il est dit que «Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ, et nous a ressuscités ensemble avec le Christ et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus». Voilà la position chrétienne, telle que Dieu même l'établit. Emprunons-nous de telles déclarations. On trouve cela dans le même chapitre 8 de l'Épître aux Romains (v. 8) : «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit... l'Esprit de Dieu... l'Esprit de Christ». Encore une fois, quelle belle expression : être dans le Christ Jésus ! Avoir une telle demeure pour notre âme, quelle sécurité, quelle paix ! Tout est garanti par celui qui nous enveloppe, dans lequel nous sommes ! Qui nous séparera de Lui, de son amour ? Qu'est-ce qui nous empêche de jouir de cela ? L'occupation de nous-mêmes. Dans quelle mesure entrons-nous dans la réalité de ces choses ? Dans la mesure où nous n'avons plus confiance en nous, plus confiance en ce qui est appelé la chair, c'est-à-dire la vieille nature, la nature adamique condamnée à la croix de Christ.

Jouir de cela, c'est réaliser que nous avons été transférés d'une condition à une autre, et non en vertu de nos propres forces. «Nous croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts, Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification». Et c'est Dieu lui-même qui opère un tel transfert : dans la chair par naissance et maintenant dans le Christ Jésus. «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ» (2 Cor. 5:17, 18). Ennemis, nous sommes réconciliés, nous avons l'espérance glorieuse, l'espérance de la vie éternelle. Elle sera connue en sa plénitude dans la joie du ciel, mais dès maintenant Dieu veut que nous ayons la parfaite assurance d'une position en Christ qui ne peut être ni changée, ni ébranlée. Il faudrait que Christ soit démis de la position où il est lui-même, lui qui paraît pour nous devant la face de Dieu, l'homme glorifié dans le ciel après avoir accompli sur la terre l'oeuvre de la rédemption. Chers frères et soeurs en Christ, emprunons-nous de cette vérité de la position assurée du croyant dans le Christ Jésus. On ne peut pas être, pour Dieu, à la fois dans l'une et dans l'autre ; mais pour jouir de cette position en Christ, redisons-le, il faut que nous ayons compris qu'en nous-mêmes il n'y a rien de bon, qu'en nous tout était à juger, tout était à expier, et que Christ a tout accompli. Alors l'Esprit, l'Esprit de vie, l'Esprit de Dieu, l'Esprit de Christ (Rom. 8:2, 9) vient nous faire pénétrer dans cette vérité-là, ou plutôt il nous pénètre de cette vérité, de sorte que nous disons amen à ceci, que Christ nous a affranchis.

On parle quelquefois de l'affranchissement comme d'une chose que l'on aurait à rechercher par de grands efforts. Tous nos efforts, chers amis, n'aboutiront à rien ! Mais il s'agit de recevoir simplement cette parole, que «Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant». C'est ce que l'on trouve dans L'Épître aux Galates, qu'il nous a affranchis du péché (Gal. 5:1). Il nous place devant Dieu et les hommes dans cette position d'hommes libres, et l'Esprit de vie est là, la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus. Toute la loi de cet Esprit de vie, son principe même, son énergie propre, est de nous faire réaliser ce que Christ a opéré, la délivrance totale qu'il a acquise pour nous, parce que nous ne pouvions pas l'acquérir. L'opération de la puissance de la force de Dieu a ressuscité Christ d'entre les morts (Éphésiens 1:20), et voici l'Esprit de vie, sa loi puissante, qui vient nous affranchir de cette loi du péché et de la mort attachée au vieil homme, loi qui nous entraînerait dans la condamnation éternelle, s'il n'y avait la puissance de la vie qui est dans le Christ Jésus, et que nous connaissons par l'Esprit qui nous a été donné.

Que ces choses nous apparaissent dans leur divine simplicité ! Nous étions des esclaves, quelqu'un nous a affranchis et nous demande de jouir de cette liberté, de jouir de cette position dans laquelle il nous a placés, et de nous y tenir. Il a ouvert la porte de notre prison. Sortons vers Lui.

Alors, étant ainsi créés de nouveau, sanctifiés dans le Christ Jésus, nous trouvons dans la même personne tout ce qui est nécessaire à la nourriture de la vie nouvelle, pour la paix et la joie de nos âmes. Tout ne se trouve-t-il pas résumé dans le dernier verset, que nous avons lu, de ce chapitre 8 des Romains : l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus ; la Personne bénie dans laquelle nous sommes, et ce que nous trouvons dans cette Personne : l'amour de Dieu. L'amour de Dieu révélé, l'amour de Dieu qui nous a été apporté, l'amour éternel. C'est l'amour infini du Dieu d'amour, l'Être du Dieu suprême, il est dans cette Personne et l'Esprit de Dieu nous a été donné pour nous en faire jouir.

## **2 - Ce que nous avons dans le Christ Jésus — 2° Épître à Timothée**

Arrêtons-nous sur la seconde de ces deux notions dont nous nous occupions récemment :

— d'une part, nous ne pouvions rien pour notre salut, nous restions dans notre état, dans la chair, des enfants d'Adam, coupables, incapables d'échapper au jugement qui était devant nous, mais voici que la grâce de Dieu se révèle à nous, nous connaissons Jésus comme Sauveur, comme Seigneur, vous êtes dans le Christ Jésus.

— d'autre part, tout ce qu'il nous faut pour vivre, marcher, progresser vers cette patrie céleste vers laquelle nous nous rendons, tout ce dont nos âmes ont besoin : consolation, exhortations, nourriture, rafraîchissement, répréhension, tout cela, nous l'avons dans le Christ Jésus.

Désormais, nous sommes appelés à «vivre dans le Christ Jésus», appliquant le caractère de notre position en Christ à notre existence de tous les jours ; il s'agit de montrer le Christ Jésus en nous, sa vie en nous — «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» ; sa vie sera manifestée selon que le mystère de la piété, qui est la connaissance de cette personne bénie, Dieu manifesté en chair, imprégnera notre vie intérieure, la vie cachée de quelqu'un qui est mort quant à lui-même mais qui vit dans le Christ Jésus. Alors dans ce monde nous pouvons vivre pieusement. Or, vivre pieusement dans le Christ Jésus au milieu d'un monde qui L'a banni, c'est y rencontrer la haine. «Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés» (2:12). La vie de Christ dans le

chrétien est celle du Christ qui a été crucifié par ce monde et dont le nom continue à être l'objet de sa haine méprisante. Le monde n'aime pas le Père. Or Christ est venu faire connaître le Père, et la croix de Christ condamne le monde ; c'est pourquoi ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus auront à connaître cet opprobre du Christ que Moïse, à l'avance, considérait comme plus précieux que toutes les richesses de l'Égypte.

Mais vivre dans le Christ Jésus, connaître son opprobre, il en vaut la peine. En dehors de lui, tout s'effondre. Autour de nous tout s'en va, et en nous-mêmes nous ne trouvons plus que notre vieille nature ; elle est toujours là tant que nous sommes dans ce corps d'infirmité, et nous avons à la tenir dans la mort. Nous ne pouvons l'y tenir si nous détournons nos regards de Celui qui est notre vie, dans la puissance de son Esprit triomphant de cette vieille nature qui a été mise dans la mort quand Christ est mort pour nous.

La seconde Épître à Timothée est particulièrement caractéristique de ce que le croyant est appelé à trouver dans le Christ Jésus, pour jouir de lui et s'en nourrir afin d'être un vrai serviteur (car nous avons été affranchis pour devenir serviteurs de Dieu, et c'est là la vraie liberté) et un fidèle témoin. L'expression s'y trouve sept fois, l'une d'elle étant ce «vivre dans le Christ Jésus» qui fait du chrétien l'objet de la haine du monde !

Les choses trouvées «dans le Christ Jésus» le sont en écoutant la Parole qui nous les révèle, elles sont saisies dans la confiance en Dieu et dans la dépendance du Saint Esprit qui en pénètre l'âme, quelles que soient les circonstances. Cette épître est significative en ce qu'elle nous présente la permanence et l'inaltérabilité de tout ce qui est mis à la disposition du fidèle, même dans les temps les plus fâcheux. Dans le Christ Jésus nous avons : la promesse de la vie (1:1), la grâce (1:9 et 2:1), l'amour (1:13), le salut (2:10), la foi (3:15). Il les faut pour vivre pieusement la vie quotidienne. Ce n'est pas affaire de mots, mais de pratique : l'existence terrestre dans un climat céleste. Ces choses se trouvent dans ce Christ Jésus qui, glorifié dans le ciel, s'occupe inlassablement des siens, et c'est en étant occupés de lui que ceux-ci font l'expérience que ses ressources sont inépuissamment mises à leur disposition. Quoi qu'il en soit des circonstances extérieures, de l'état de ruine de l'Église, de celui du témoignage suscité au sein de cette ruine, ces ressources demeurent intactes, immuables, dans le Christ Jésus. Toutes nos sources sont en Lui (Ps. 87:7).

Voilà ce que l'apôtre Paul pouvait dire, dans des temps où, vieillard prématurément usé au service de Christ, il aurait pu se décourager. «Tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de moi», dit-il, et encore : «Dans ma première défense, tous m'ont abandonné» (1:15 ; 4:16). Il voyait déjà l'apostasie poindre, les réprouvés détourner les disciples, les fausses doctrines se multiplier, mêlant à la vérité les rêveries des hommes, la forme extérieure de la piété sans la puissance ; il se voyait contesté, oublié, lui qui avait tant travaillé pour les saints. Un Démas qui avait été un de ses compagnons d'œuvre (Philémon 23) l'avait abandonné, ayant aimé le présent siècle. Dans la grande maison allaient abonder les vases à déshonneur. Et, quant à lui-même, prisonnier, il attendait une seconde comparution devant le tribunal de César, que suivrait, il le savait, le supplice (4:6). Que de motifs pour baisser les bras, abandonner la lutte en disant : J'ai fait ce que j'ai pu et au-delà, cela n'a servi de rien, tout est perdu... — Bien loin de là ! Il parle en vainqueur, parce que, dans la faiblesse et sous l'opprobre, il sait Qui il a cru : c'est Celui qui a dit, avant de quitter les siens : «Vous aurez de la tribulation dans le monde, mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde». Paul réalisait pour lui-même et pour ceux qu'il laissait : il envoyait de Rome des salutations au dehors ; d'autres, à Rome, envoyaient des salutations par son intermédiaire. Il stimule Timothée. Loin de le décharger des responsabilités qui pesaient sur lui, comme pasteur et docteur, ainsi que comme dépositaire de l'autorité apostolique, il l'adjure de persévérer à les remplir, quelle que soit la ruine, et il le charge expressément d'évangéliser ; mais il peut lui dire : «Fortifie-toi» ; il y a un secret pour avoir la force.

Ces conditions des fidèles au cours des siècles n'ont pas varié, et nous voici dans les temps fâcheux des derniers jours dont parle l'apôtre (3:1). Que de fois l'Ennemi suggère : Vaut-il encore la peine de parler d'un témoignage collectif, ou même individuel ? Avez-vous le droit de prétendre à une puissance de l'Esprit, de parler des droits de Christ, de l'amour fraternel, de l'espérance chrétienne ? — Paul avait plus de sujets que nous de dire : C'est fini, et il dit : Non, parce que le Christ Jésus demeure. Et il continue à placer devant nous ce qu'il place devant Timothée : tout ce qui se trouve dans le Christ Jésus. Pour lui tout était bien assuré ; la couronne de justice lui serait bientôt décernée, mais il était préoccupé des combattants qui viendraient après lui, et il leur faut tout ce que l'Esprit Saint lui inspirait pour leur donner, avec les avertissements nécessaires, force, consolation, assurance. Ne t'effraie pas, dit-il à Timothée, «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, d'amour et de conseil». Que les accents qu'il fait entendre à son cher enfant dans la foi trouvent écho en nous ! Nous ne nous sommes que trop laissés gagner par l'influence d'un monde qui va être jugé, d'un monde extérieurement christianisé, hélas. Dégageons-nous. Ne nous laissons pas prendre à l'insidieuse pensée que, après tout, il suffit de garder tout juste la tête hors de l'eau en ayant la certitude d'être sauvé. Saisissons la réalité présente de la vie éternelle et puisons dans ce que Dieu conserve pour tous nos besoins, ce que nous trouvons dans le Christ Jésus, — la nourriture et la force des vainqueurs.

Parcourons rapidement la succession qui nous est présentée dans cette épître.

D'abord, chapitre 1, verset 1 : la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus. Souviens-toi de cela, Timothée : nous qui étions morts, avons maintenant une vie contre laquelle l'Ennemi lui-même ne peut rien. Elle avait été promise avant les temps des siècles, avant que le temps fût. Au temps convenable, nous l'avons reçue, parce que la grâce nous a été donnée en vertu de la victoire remportée sur le tombeau. Voilà ce qui demeure : cette vie, cette grâce, promises et données. Y a-t-il quelque chose de changé à la source, à ce que le croyant reçoit de Christ ? Qui pourrait porter atteinte à ce qui est dans le Christ Jésus ? Cette grâce existait en elle-même, mais nous la trouvons maintenant dans le Christ Jésus, en venant à Lui : et l'on peut venir à Lui tous les jours, à tous les instants, quelles que soient nos occupations. On trouve vie et grâce dans le Christ Jésus, et nulle part ailleurs.

Chapitre 1:13 : qu'avons-nous ensuite pour entrer dans la possession de ces choses ? La foi. C'est la faculté donnée pour les saisir ; elle s'accompagne de l'amour. Le Saint Esprit est là pour animer la vie, nourrir cet amour et la foi qui sont dans le Christ Jésus. Puis on trouve en lui à nouveau la grâce, dans son effet pratique, qui consiste à vivre pieusement dans le Christ Jésus. Vie qui peut entraîner la persécution, mais qui est heureuse.

Chapitre 2:1 : tout est déception en nous-mêmes, et souvent en nos frères, mais le chrétien trouve sa force dans la grâce qui est dans le Christ Jésus, grâce présentée ici non plus comme la grâce justifiante, mais comme la grâce qui répond à nos besoins. Elle est là comme une source toujours renouvelée dans ce que Dieu donne. Autant de besoins, autant de grâces préparées pour y répondre. Nous la trouvons cette grâce aujourd'hui comme à la Pentecôte, comme au temps des apôtres. Paul, à ce moment-là, est abandonné, mais enjoint à Timothée : fortifie-toi dans cette grâce. Elle est dans le Christ Jésus.

Chapitre 2:10 : dans la pleine acception de ce terme il y a ensuite le salut. Paul s'était entièrement dévoué à l'évangile ; il avait appelé les âmes, les avait amenées à Christ, chef de l'assemblée, et s'était occupé des saints comme étant déjà une assemblée (voir par exemple l'Épître aux Colossiens, celle aux Romains), ou comme ayant été lui-même employé pour fonder des assemblées (Philippiens, Thessaloniciens) ; il les exhortait à continuer tous dans la ligne où il les avait placés, travaillant à leur propre salut, mais laissant Dieu opérer dans leurs cœurs. En 2 Tim. 2:10, le salut est vu dans son entier, depuis le point de départ ou l'âme reconnaît Jésus comme Sauveur, jusqu'à l'aboutissement dans la gloire éternelle. Entre les deux, il y a la vie à poursuivre ici-bas et chaque jour, il y a des victoires nouvelles à remporter, victoires qui nous délivrent de tout ce qui nous empêche de poursuivre la course. C'est cela, le salut auquel nous avons à travailler (Phil. 2:12). Tout se tient. Satan cherche soit à nous faire douter du salut (mais n'est-il pas écrit :

«nul ne les ravira de ma main» ?), soit à nous dire : fais ce que tu veux puisque tu es assuré de l'avenir. Il faut aussi triompher de ces tentations et le secret est toujours le même : le salut qui est dans le Christ Jésus, salut passé, présent, à venir, jusque dans la gloire éternelle.

Chapitre 3:15 : les saintes Lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus . La foi ici, c'est la foi comme doctrine chrétienne, des paroles objet de foi, paroles vivantes qui présentent Christ dans la valeur de son oeuvre. Non pas des élucubrations humaines, mais la parole vivante de Dieu, et ces «saintes Lettres» rendent sages à salut. Nous avons tout ce qui nous est nécessaire pour poursuivre la course et pour combattre le combat. Tout cela est à la disposition de la foi qui reçoit la parole de Dieu et laisse agir l'Esprit. On compare souvent la montée du mal à la marée qui submerge tout : mais il reste toujours des rochers contre lesquels les flots viennent se briser et nous avons là dans le Christ Jésus, autant de rochers portant des phares, et offrant des appuis sûrs. Plus que cela, une force vivante est toujours prête, la force de vivre pieusement en nous laissant enseigner jour après jour. Tout cela demeure intangible dans le Christ Jésus. Ne nous laissons pas décourager ni endormir. Le Seigneur veut des chrétiens actifs, non pas passifs et oisifs, il veut une activité dont l'origine intérieure (avec ses moments d'heureuse communion) s'extériorise en témoignage. Ce qui nous guette, c'est l'assimilation au monde, le retour vers lui, même après le réveil des vierges assoupies. Il y a un combat, une course, il faut de la force, elle est dans le Christ Jésus. «Tiens-nous près de ton coeur... d'une sainte ferveur augmente en nous les flammes» (Cant. 61). Une sainte ferveur, c'est le contraire de la tiède Laodicée. Puisse-nous être fervents dans le Seigneur et chanter de tout notre coeur le verset 2 de ce cantique :

De Toi nous approcher est toute notre envie,  
Ô Saint Emmanuel  
Ton amour est pour nous la source de la vie,  
Car il est éternel

### **Toutes les Choses qui vous ont été commandées Luc 17 :10 par André GIBERT**

ME 1981 p. 253

#### **1.1 - Esclaves inutiles**

«Toutes les choses qui vous ont été commandées». Quel enfant d'Adam a-t-il jamais accompli tout ce qui lui était commandé ? Aux «nations qui n'ont point de loi» (\*), leur conscience reproche des manquements aux impératifs qu'elles se donnent à elles-mêmes. Quand Dieu eut imposé une loi morale à son peuple tiré d'Égypte, celui-ci ne cessa de la transgresser, démontrant ainsi l'impossibilité pour l'homme naturel d'obéir de coeur à Dieu. Et maintenant nous, chrétiens, rachetés à grand prix, enfants de Dieu par sa grâce, lequel de nous ne doit-il pas courber la tête en confessant ses défaillances ? Et quand bien même quelqu'un pourrait, par sa conduite, être tenu pour «parfait et droit» ainsi que Job, il aurait à entendre la parole de Jésus à ses disciples : «Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites : Nous sommes des esclaves inutiles ; ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait». Obligés de faire, donc agissant, quoi qu'il en soit, non du fait d'une volonté propre heureuse de se donner librement et entièrement, en toute connaissance de cause, mais du fait d'une contrainte imposée à une chair qui reste opposée à la volonté de Dieu. Pour surmonter cette chair en nous, il faut une force qui ne peut provenir de notre fonds, savoir la foi, et la foi opérante par l'amour, secret d'une vie nouvelle où rien n'est de nous.

(\*) Romains 2:14, 15.

Les disciples, à qui Jésus venait d'enjoindre de pardonner d'un pardon sans bornes à un frère offenseur, estiment cela au-dessus de leurs moyens, et ils lui demandent d'augmenter leur foi (\*). Un tel commandement les sortait de leurs pensées légalistes, ils étaient désorientés sur ce terrain si élevé de la bonté maîtrisant l'égoïsme et l'orgueil. Ils ressentent leur incapacité foncière. Ils croient bien en ce Maître qu'ils suivent et pour qui ils ont tout quitté, mais se conformer à son enseignement leur apparaît irréalisable. Augmente-nous cette foi si débile !

(\*) Luc 17:3-5.

Alors Jésus leur apprend que la foi ne se met pas à des dimensions différentes selon l'importance des obstacles à vaincre. Elle ne comporte pas de limitations ; ce sont ses porteurs qui sont limités. Eux ont à croire dans la foi, et dans ce sens il y a bien une grande et une petite foi. Petite foi que celle de Pierre enfonçant dans les eaux (\*), et que celle des disciples dans la barque ; et telle est si souvent la nôtre, hélas ! Grande foi que celle du centurion de Matthieu 8:10 et de la femme syrophénicienne ! (id. 15:25). «Votre foi augmente beaucoup», pouvait écrire l'apôtre Paul aux fidèles de Thessalonique peu après leur conversion. Mais le pouvoir de la foi est en lui-même invariable. Quand elle est là, toute simple, peu importent les obstacles : «toutes choses sont possibles à ceux qui croient». La force est non en celui qui croit mais en Celui en qui il croit. «Je puis toutes choses en celui qui me fortifie» (2\*), disait Paul. Abraham ne considéra pas son corps amorti ni l'état de mort du sein de Sara pour l'accomplissement d'un miracle plus grand que déplacer un mûrier ou même une montagne, mais il croyait que «ce que Dieu dit, il est puissant aussi pour l'accomplir», et il fut «fortifié dans la foi» (3\*). Augmenter de foi n'est autre chose que progresser dans la connaissance de l'objet de la foi.

(\*) Marc 9:23.

(2\*) Philippiens 4:13.

(3\*) Romains 4:19-21.

Et c'est tout autant prendre de plus en plus conscience de notre propre impuissance, jusqu'à n'avoir «aucune confiance en la chair» (\*), ne laisser aucune place à sa volonté pour donner toute la place à la volonté de Dieu. La foi engendre l'obéissance volontaire. Délivrés d'un esclavage mortel pour fournir le «service intelligent» (2\*) d'une nature nouvelle dont le bonheur est de faire cette volonté divine, confiants dans le Dieu de mesure qui ne saurait nous charger au-delà de nos moyens, satisfaits et reconnaissants nous dirons : «Nous sommes des serviteurs inutiles, ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait ; Il nous en avait chargés, nous avait choisis pour cela, Il pouvait en choisir d'autres, Il nous a conféré un honneur. Ainsi voyons-nous Paul comme Pierre faire précéder leur titre d'apôtre de cette mention : esclaves de Dieu, de Jésus Christ, et Jude et Jacques ne prendre aucun autre titre (3\*). Pensons davantage à ce qui est placé devant nous comme un privilège.

(\*) Philippiens 3:3.

(2\*) Romains 12:1.

(3\*) Romains 1:1 ; Tite 1:1 ; Philippiens 1:1 ; 2 Pierre 1:1 ; Jacques 1:1 ; Jude 1.

#### **1.2 - Amis**

Et pourtant, est-ce bien là tout ?

À ces mêmes disciples, mais leur parlant comme amenés déjà dans une condition nouvelle, Jésus dira plus tard : «Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son Maître fait...» (\*) Il s'agit là, à la vérité, d'une réelle promotion pour des esclaves fidèles, car Jésus dit préalablement : «Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que moi je vous commande» (2\*) ; il les traite donc

comme s'ils l'avaient toujours fait. Quelle grâce ! Du long temps pendant lequel il avait supporté leur lenteur de croire, il retient seulement qu'ils avaient persévéré avec lui dans ses tentations ; et quant à l'avenir il sait entre quelles mains il place, pour qu'ils soient gardés fidèles, ceux que le Père lui a donnés et que lui-même a tant aimés (Jean 17) : il les voit et leur parle en tant que serviteurs obéissants. Et l'obéissance comme esclaves entraîne la relation bénie de l'amitié. Des esclaves faits amis de leur Maître ! Comme il est loin du maître sévère et dur que prétend connaître le méchant et paresseux esclave de la parabole — le vrai serviteur inutile ! C'est un Maître qui ne sera jamais le débiteur de ceux qui ont travaillé pour lui, même si eux ont eu le sentiment d'être des serviteurs inutiles. Aux esclaves qui font tout sans murmures et sans raisonnements il appartient de partager les pensées du Maître, d'être pris par lui comme ses confidents, ceux en qui il met expressément sa confiance. Ainsi Abraham a-t-il été appelé ami de Dieu, au point que Dieu ne pouvait lui cacher ce qu'il allait faire. L'obéissance de la foi trouve dès ici-bas une précieuse récompense. Chers amis, ne désirerions-nous pas l'obtenir ? En attendant le «Bien, bon et fidèle esclave, entre dans la joie de ton Maître», soyons tels qu'il puisse maintenant nous dire : «Je ne vous appelle plus esclaves, mais amis...», et nous communiquer, dans l'intimité de sa communion, ce qu'il a à coeur de nous révéler : «ce que j'ai entendu de mon Père» (3\*), dit-il.

(\*) Jean 15:15.

(2\*) Jean 15:14.

(3\*) Jean 15:15.

Mais alors, ne nous semblera-t-il pas entendre Celui qui a été ici-bas le serviteur parfait, Celui dont l'oreille était «réveillée chaque matin», et qui «écoutait comme ceux qu'on enseigne» (\*) ? Il faisait toute la volonté de son Père, sa joie était de la faire, et c'est cette joie qu'il veut pour les siens, leur demandant de garder ses commandements afin de demeurer dans son amour, comme Lui, ayant gardé les commandements de son Père, demeure dans son amour (2\*).

(\*) Ésaïe 50:4.

(2\*) Jean 15:10, 11.

### 1.3 - Le Modèle inimitable

Il est le modèle inimitable. Lui seul a pu dire : «J'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire» — et quelle oeuvre ! Il a achevé ce qu'il était venu accomplir en pleine connaissance de toutes les souffrances que cela devait comporter pour lui. Il pouvait rendre lui-même témoignage qu'il l'avait achevée, et, ayant satisfait à tout ce que les Écritures annonçaient de lui, demander la récompense que, il le savait, son Père trouverait sa joie à lui donner. «Moi, je t'ai glorifié sur la terre ; et maintenant glorifie-moi, toi, Père...» (\*). Sa volonté sainte était celle d'une obéissance sainte. Venu «en forme d'esclave», tout en lui était dominé par cette volonté d'obéir par amour, ainsi que le serviteur hébreu aimant son maître, sa femme et ses enfants. «Afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais...» (2\*)

(\*) Jean 17:4, 5.

(\*) Jean 14:31.

Ah, certes, il était le Fils de Dieu. Ne perdons jamais de vue le mystère de sa Personne. Il a pris la position de dépendance, d'obéissance et de confiance du serviteur parfait, mais il apportait ici-bas, en une chair sans péché, le caractère propre à sa relation éternelle de Fils avec le Père dans l'unité des Personnes divines. Unité dans une pluralité insondable pour nous. Ôtons nos sandales de nos pieds, nous sommes plus que sur une terre sainte. Mais au seuil de l'inconnaissable, où nous ne pouvons nous tenir qu'en adorant, nous entendons encore, venant de la terre, la voix de Celui qui, «travaillant» selon le dessein éternel, parlait du Père et du Fils, un avec le Père mais reportant tout à Lui. «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père, car quelque chose que celui-ci fasse, cela aussi le Fils de même le fait». Mais «le Père aime le Fils, et lui montre toutes les choses qu'il fait lui-même» (\*). La source est l'amour du Père pour le Fils, de toute éternité, et Fils est venu sur la terre, dans le temps, pour accomplir la volonté du Père. Le langage humain n'est pas admis à exprimer cette harmonie entre le Père qui est à l'origine de tout, et le Fils qui est l'agent d'exécution (2\*). Écoutons le Fils quand il dit : «Le Père m'aime», comme lorsqu'il dira : «J'aime le Père...»

(\*) Jean 5:19.

(2\*) «The Son is the agent, as it were, of the Father's manifestation — God manifest in the flesh» (Le Fils est pour ainsi dire l'agent de la manifestation du Père — Dieu manifesté en chair). — J. N. D. Notes and Comments, vol. 7, p. 65 .

C'est dans cette obéissance d'amour que le Seigneur de gloire, le Dieu sur toutes choses béni éternellement, se faisant le vrai serviteur de Dieu s'est fait, s'anéantissant lui-même, le serviteur de l'homme (\*). Lui, le Seigneur et Maître, a été au milieu des siens comme celui qui sert. Actuellement, l'oeuvre de rédemption accomplie et le Fils de l'homme glorifié, Il sert dans le ciel comme intercesseur, notre sacrificateur et notre avocat ; il est là, prévenant nos chutes, se ceignant quand nous tombons. Et sa joie sera de «servir à toujours» ceux qui l'auront servi sur la terre. Eux n'auront jamais eu à dire, quant à leur service, autre chose que : «Nous sommes des serviteurs inutiles», mais non plus autre chose à entendre que : «Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité» (2\*).

(\*) Ésaïe 42:1-4 ; Marc 1:1 ; Actes 3:13 ; Zacharie 13:5 ; Philippiens 2:7

(2\*) 2 Corinthiens 12:9.

« Dieu dit... et il fut ainsi »

Création ou évolution ?

Nous croyons devoir écrire ces pages, en pensant surtout aux jeunes générations facilement incitées à ne prendre en considération que ce qui est estampillé ultramoderne. Le récit biblique de la création est inattaquable; seul il «rend compte de ce qui est sous les yeux de tous et en donne l'explication», et cela parce qu'il est la révélation de Dieu.

Ce récit admet toute la durée qu'a pu exiger la formation des mondes, l'organisation de la terre et l'apparition des êtres qui y vivent. Avec beaucoup de commentateurs, nous plaçons les âges géologiques entre le premier et le deuxième verset de Genèse 1. Que d'autres les voient dans les six jours, ou que d'autres encore pensent qu'ils se sont déroulés au cours d'immenses intervalles entre ces «jours», cela reste secondaire. Le point capital est de recevoir simplement ce que l'Écriture enseigne, sans lui faire dire ce qu'elle ne dit pas expressément. Ce sur quoi elle est formelle, c'est, d'abord que tout a été créé par Dieu, à sa Parole, et ensuite que l'homme, «tiré de la terre » (1 Corinthiens 15:47) comme les autres êtres d'ici-bas, a été formé d'une manière unique, foncièrement différente de la leur, quoi que puissent dire des hommes de science, mais non point la véritable science.

Il importe encore et toujours de bien distinguer entre, d'une part des faits indiscutables, établis par l'observation ou par l'expérimentation, et, d'autre part, les théories édifiées en raisonnant sur ces faits. Les théories n'ont pas le droit de se prétendre autre chose que des interprétations contestables de ces faits et de leur origine. Elles peuvent satisfaire en quelque mesure l'intelligence qui les admet, elles ne peuvent lui apporter une certitude. L'Écriture, elle, apporte cette certitude à la foi.

Les faits indéniables concernant le passé de la terre sont fournis évidemment par les terrains dont se compose la croûte terrestre et par les fossiles qu'ils recèlent.

Les géologues étudient la nature et la disposition de ces terrains, spécialement la superposition des couches sédimentaires. Mais les étendues très inégales de ces couches, la diversité de leurs modes de formation, les modifications que leur ont imposées les mouvements du sol, les destructions qu'elles ont subies en surface par désagrégation, érosion, transport, etc., leurs transformations en profondeur du fait de pressions et de températures énormes (métamorphisme), tout cela suscite à chaque pas des difficultés, dès qu'on cherche à coordonner les observations de détail pour établir des vues d'ensemble et se faire une idée de la succession des faits. Les fossiles, qu'étudie la paléontologie, sont les vestiges des êtres qui ont vécu avant l'époque géologique actuelle. On sait qu'il s'agit soit d'empreintes ou de moulages naturels, soit, plus rarement, de débris d'animaux et de végétaux eux-mêmes, conservés çà et là dans le sol et le sous-sol. Leur nombre est peu de chose par rapport à la masse des terrains, et il diminue à mesure que ceux-ci sont plus anciens. Autant, a-t-on dit, des aiguilles perdues dans le foin. Si fragmentaires que soient ces témoignages concrets, on peut, en les recueillant patiemment, en les comparant et en étudiant leurs rapports avec la succession des couches, se faire une idée de l'ordre d'apparition des êtres vivants, par grandes catégories, ordre qui est précisément celui que la Genèse indique. Des groupes ont disparu, très peu se sont maintenus depuis les temps les plus lointains, le plus grand nombre de ceux qui vivent à l'heure actuelle étant apparus successivement, l'homme en dernier lieu. Il n'est pas question de diminuer la valeur de l'énorme travail poursuivi surtout depuis un siècle, avec patience et objectivité, pour rassembler les admirables collections de fossiles que chacun peut voir dans les musées spécialisés ou dans les ouvrages qui en donnent des reproductions.

De ces faits dûment observés on essaie de tirer des conclusions. Plus précisément de reconstituer une suite d'événements, une histoire. Le raisonnement, l'intuition et l'imagination se disputent le soin de combler les lacunes de l'observation. Le raisonnement vaut ce que valent les bases dont on part, et elles sont souvent peu solides. L'imagination, même si l'on s'efforce de contrôler son pouvoir inventif, emporte vite l'esprit loin des réalités. L'intuition est trop souvent tentée de se donner pour certitude alors que l'expérience ne l'a nullement confirmée.

S'il s'agit de dater les faits, il faudrait commencer par établir que les conditions de la matière, la composition de l'atmosphère, les lois physiques de l'univers elles-mêmes, n'ont pas changé depuis l'origine, et si elles ont changé déterminer ces changements et leurs conséquences. La plupart des géologues raisonnent comme si rien de tout cela n'avait effectivement varié, mais cet «actualisme» (ou «uniformitarisme») n'est qu'un postulat, un principe non démontré et sans doute indémontrable. Quant aux méthodes employées pour cette datation des faits géologiques, il serait hors de propos de les exposer ici. La vitesse des sédimentations, la mesure de l'accumulation du sel dans les mers, ont fait place aux méthodes radioactives et à l'utilisation des isotopes - le carbone 14 pour tout ce qui est organique, le potassium-argon d'emploi plus général. Ces méthodes peuvent présenter une grande rigueur logique, mais elles perdent cette rigueur dans l'application. De toute façon, elles postulent elles aussi des lois qui n'auraient pas varié au cours des âges, ce qui n'est pas vérifié; certaines constatations, pour des faits de la préhistoire, mettent en question la valeur du procédé carbone 14. Enfin, la notion de temps elle-même n'est-elle pas sujette à caution, et peut-on soumettre toute la durée à des évaluations exprimées selon nos jours et nos années, divisions du temps fondées sur le rythme actuel des mouvements de la terre, et qui ont été «introduites précisément au moment qui convient au caractère de la révélation de Dieu et à ses voies envers les hommes» ?

Mais l'esprit humain n'ambitionne pas seulement de se représenter «du commencement à la fin l'œuvre que Dieu a faite», il vise à en expliquer le déroulement. Les plus répandus actuellement des systèmes d'explication sont inspirés par la théorie de l'évolution. Appliquée aux êtres vivants, c'est le transformisme [Pour prévenir toute équivoque, c'est dans ce sens d'évolution transformiste que nous employons toujours, dans ces quelques pages, le mot d'évolution]. Elle part de la constatation suivante: les fossiles montrent que les êtres vivants sont apparus par groupes, de durée inégale, avec une organisation généralement de plus en plus complexe. Le transformiste en infère que les espèces vivantes, l'espèce humaine comprise, procéderaient toutes d'un petit nombre d'espèces initiales, même d'une seule, même d'une cellule primitive unique, d'origine inconnue, et se seraient progressivement transformées, en se perfectionnant d'une étape à l'autre. Cette hypothèse admise, on s'efforcera de découvrir toute la chaîne des êtres dans ses maillons successifs, et d'élucider les mécanismes de l'apparition de nouvelles espèces. La contradiction est totale, on le voit, avec ce que l'Écriture rapporte de la création des êtres vivants, par grandes catégories venues les unes après les autres, mais toujours «chacun selon son espèce» (Genèse 1:11, 12, 21, 24, 25), et de la création spéciale de l'homme (1:26, 27; 2:7, 22). Cela ne signifie pas qu'au cours des âges il ne se soit pas produit des variations au sein des espèces, d'où les races, etc., mais que chaque espèce possède en propre une organisation particulière de la vie. Le passage d'une espèce à l'autre, la génération des espèces par transformisme, sont formellement exclus.

Les théories fondamentales des transformistes ont été celles du 19<sup>e</sup> siècle, aussi bien Lamarck expliquant en 1809 l'évolution par l'adaptation des organes à des milieux extérieurs qui se transformaient, que Ch. Darwin l'expliquant cinquante ans plus tard par la concurrence vitale et la sélection naturelle. Les travaux des grands géologues de ce 19<sup>e</sup> siècle, comme Lyell, D'Orbigny, Philipp, Gaudry, et combien d'autres, ont été utilisés pour appuyer ces théories transformistes. Sans doute, depuis lors, la doctrine transformiste a-t-elle été contrainte d'abandonner Lamarck et Darwin pour accueillir d'autres interprétations fondées surtout sur les variations brusques, ou mutations, après les observations d'un Hugo de Vriès. Elle a dû faire face aux redoutables objections tirées des lois de l'hérédité que Mendel (mort en 1884) avait mises en lumière. Mais elle n'a pas capitulé. Elle inspire toujours de téméraires explications matérialistes du monde, dans la ligne de Haeckel, et maintenant s'en réclament de grands systèmes cosmologiques et théologiques qui prétendent concilier la foi et le rationalisme. Elle n'en demeure pas moins une doctrine, et rien de plus.

Sur le plan strictement scientifique, aucune de ces théories ne peut se prévaloir d'observation, ou de démonstration directe. Le passé géologique est mort, et il est clair que jamais homme n'a pu voir le passage d'une espèce à l'autre au cours de ce passé; les paléontologistes recherchent en vain les «formes de transition». Comme l'écrivit l'un d'eux, J.-J. Barloy, «il est évident qu'une filiation est toujours hypothétique en paléontologie». Quant au présent, la biologie n'a pu ni produire ni observer de tels passages, ni voir des organes nouveaux apparaître chez une espèce donnée. Les expériences les plus remarquables des biologistes indiquent toutes la stabilité des espèces sauf, encore une fois, certains détails qui ne changent rien à la permanence du monde vivant, et qui, du reste, se perdent d'une génération à l'autre («retour des types»). Que donc l'on tienne l'évolution transformiste pour une hypothèse cohérente, qu'on la trouve commode pour classer et exposer les faits, cela pourrait à la rigueur s'admettre. Mais pas davantage. C'est un schéma conventionnel. Ses partisans les plus convaincus, s'ils sont sincères, doivent en convenir. Au surplus, cette hypothèse n'explique rien. Elle met derrière le mot «évolution» un principe indéfinissable et mystérieux. Elle émet un dogme (voir note).

En réalité, les savants se décident, relativement à de tels sujets, non sur des preuves évidentes comme on pourrait en tirer de démonstrations mathématiques ou mieux d'expériences physiques et chimiques, mais d'après leurs sentiments, leur éducation, la conception qu'ils se font de l'homme et de l'univers. «La paléontologie est une science passionnelle», a-t-on écrit. La vraie science se bornera à dire: on peut édifier des systèmes philosophiques et pseudo-scientifiques sur l'idée de l'évolution transformiste, mais non sur des faits constatés d'une telle évolution.

Or cette distinction est bien rarement faite. Le parti pris de certains est de la mauvaise foi toute pure. Il est, aimons à le croire, involontaire chez le très grand nombre de savants qui arrivent à ne plus penser qu'en termes d'évolution. Il y a une foi évolutionniste. Elle ne peut tenir lieu de certitude, comme le reconnaît Jean Rostand quand il écrit : « On ne peut que croire en l'évolution » [« Ce que



je crois », p. 13. Le même dira : « On ne peut jamais que croire, et toute la différence est entre les gens téméraires qui croient qu'ils savent et les sages qui savent qu'ils croient » (p. 23).]. Nous voudrions pouvoir penser qu'il y a une simple impropreté de langage de la part de cet autre biologiste disant: «L'évolution est un fait historique et elle nous montre la lente montée de la vie vers les formes supérieures d'organisation » [Prof. Marois, dans les Cahiers de l'Institut de la vie.]. Un fait historique ? Non. Une certaine reconstitution conjecturale de l'histoire des êtres vivants, ce qui est tout autre chose.

Mais toujours est-il que la masse des gens qui n'ont ni la possibilité ni le loisir de s'informer exactement sont induits en erreur, et que beaucoup acceptent comme vérité démontrée ce qui n'est qu'une conjecture. C'est sur une base aussi suspecte que ces gens mettent en doute la Révélation.

C'est par l'effet d'une réelle tromperie, d'autre part, que le grand public est persuadé que l'unanimité des savants est acquise à cette doctrine de l'évolution. «La réalité de l'évolution n'est plus mise en doute par personne... le transformisme n'a plus d'ennemis», écrit intrépidement un naturaliste réputé. C'est là une contre-vérité flagrante. Il suffirait de citer la conclusion du professeur Lemoine à la fin du volume V de l'Encyclopédie française, consacré à ces questions (1938): «L'évolution, dit-il, est une sorte de dogme auquel ses prêtres ne croient plus, mais qu'ils maintiennent pour leur peuple. Il faut avoir le courage de le dire, pour que les hommes de la génération future orientent leurs recherches dans une autre direction» - (courage dont, pour le dire en passant, manquait cet autre savant qui écrivait en 1903: « Je reconnais que l'on n'a jamais vu une espèce en engendrer une autre ni se transformer en une autre», mais qui poursuivait, substituant une croyance à une certitude: «je considère cependant l'évolution aussi certaine que si elle était démontrée objectivement» !) Le professeur Lemoine continue: «les données de la paléontologie démontrent au contraire qu'il n'y a pas eu d'évolution, tout au moins évolution des grands groupes». Il suffirait encore de rappeler l'ouvrage bien connu du professeur L. Vialleton: «L'origine des êtres vivants, l'illusion transformiste» (1929). Mais plus près de nous des biologistes comme le professeur L. Bounoure ou le docteur Maurice Vernet, pour nous en tenir à ces noms (il y en aurait bien d'autres) s'inscrivent en faux, et non sans éclat, contre cette illusion. En particulier l'œuvre de M. Vernet porte toute sur l'impossibilité démontrée que les phénomènes vivants se réduisent à de purs mécanismes physico-chimiques [Entre autres : Le problème de la vie (1948) ; L'évolution du monde vivant (1950); L'âme et la vie (1955); La grande illusion de Teilhard de Chardin (1964).]

N'hésitons donc pas à dire que c'est par un véritable abus de confiance que la théorie transformiste est présentée à la jeunesse, dans l'enseignement qui lui est officiellement dispensé, comme une vérité acquise. Un minimum d'honnêteté ferait dire : « Voilà mon opinion, mais il y en a d'autres », ou encore: «Tout se passe comme si... mais personne n'a jamais vu comment cela se passe».

On ne saurait trop mettre en garde contre cet insidieux empoisonnement des esprits. Notre propos n'est nullement de polémiquer, et nous ne revendiquons ici aucune compétence. Nous voulons seulement attirer l'attention, ne serait-ce qu'au nom du bon sens, sur des pièges fort dangereux. Relevons particulièrement ceci. N'est-il pas stupéfiant qu'il se trouve des hommes de science qui, pour asseoir leur système et l'enseigner, continuent à avancer des exemples qui ont été reconnus comme des faux purs et simples, le plus remarquable étant le trop fameux «homme de Piltdown» ? Il l'est autant que l'on fonde tant de raisonnements spécieux sur des restes hétéroclites, recueillis dans des conditions parfois plus que douteuses, pour en composer par l'imagination des ancêtres supposés de l'homme : tels, après le pithécantrophe de Trinil (Java, 1906), le sinanthrope de Choukou-tien (1929), un autre sinanthrope plus récent, ou encore les australopithèques et les paraustralopithèques. Les discussions ne sont pas près d'être closes, entre préhistoriens comme entre paléontologistes, quant au rattachement de ces fossiles soit à l'espèce humaine soit aux singes, et il en va de même pour ceux que l'on découvre un peu partout (homo habilis du Tanganika (1961), atlantrophe d'Algérie, zinjanthrope, tchadanthrope (1962), aegyptopithèque (1966), kényapithèque, etc. Les désaccords entre évolutionnistes sont parfois si grands qu'on peut se demander s'ils gardent eux-mêmes un fonds de pensée commun. Mais, répétons-le, il n'est pas vrai que tous les savants soient transformistes. Des athées refusent cette théorie au nom même de leur athéisme (un dogme, lui aussi!), pour écarter tout ce qui paraîtrait prouver un dessein préalable dans l'univers, une finalité comme disent les philosophes ; c'est à peu près la position du professeur Lemoine cité plus haut. Bien davantage, cela va sans dire, la refusent des savants qui, à l'opposé, s'inclinent devant un Créateur, «Celui qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté» (Éphésiens 1:11) et qui a formé l'homme à son image.

Mais parmi les systèmes liés à l'évolutionnisme, les plus inquiétants peut-être sont ceux, bruyamment prônés aujourd'hui, qui se drapent du manteau religieux. Dans le dessein d'harmoniser la science et la révélation, ils concourent en réalité au rejet de celle-ci. Des affirmations de caractère scientifique étayées de vastes synthèses englobant l'origine, l'histoire et la destinée du monde et de l'homme. Qui n'a entendu parler des théories du P. Teilhard de Chardin, dont notre époque fait une manière de religion nouvelle ? Elles épousent les aspirations du monde moderne plus encore qu'elles ne les orientent, tant elles saisissent avec empressement ce qui, au nom de la science, fait taire la conscience. Les données d'une certaine science et d'une certaine théologie s'y accordent en effet de façon captieuse. En réalité l'imagination, la sentimentalité, le mysticisme, tiennent la plus large place dans une telle cosmogénèse qui se présente audacieusement comme l'accomplissement de la foi chrétienne. Hélas, on n'y trouve guère que la foi en l'homme ! L'homme qui prétend en savoir plus long sur lui-même et sur Dieu, que Dieu n'en dit. Paul appelait l'anathème sur ceux qui prêcheraient «un évangile différent, qui n'en est pas un autre» (Galates 1:6-10). Parlerait-il autrement de ces nouveautés, et de ces rêveries où se perd l'action créatrice de Dieu, où est célébré le progrès humain concurrentiel à la promotion de la matière. Celle-ci, par évolution progressive, aurait été en premier lieu rendue génératrice de la vie, puis de l'homme conscient et pensant, et elle finirait par se confondre avec le facteur agissant de toute cette évolution, savoir Christ lui-même, au fameux point Oméga. Là convergeraient Dieu, l'humanité et l'univers (le cosmos), et la matière s'identifierait enfin avec la vie. L'homme n'est plus reconnu comme pécheur perdu, la notion de responsabilité personnelle et de culpabilité s'efface, et Christ, son incarnation, sa croix, son œuvre rédemptrice, bien qu'on s'en réclame, sont travestis jusqu'à disparaître, au profit de cette ascension de la matière ouvertement divinisée, et de l'humanité proprement matérialisée, ascension qui ne répond que trop au désir insinué depuis longtemps par le tentateur: «Vous serez comme Dieu» !

Pour nous en tenir à la Création, seul vaudrait, sans conteste, pour nous donner une certitude et non des hypothèses, le témoignage de quelqu'un qui ait assisté à tout le déroulement de la formation des mondes. Or il existe un tel témoignage, et il n'en existe qu'un, mais il se donne comme irrécusable. C'est celui du Créateur lui-même, qui parle à l'homme en tant que créature intelligente (Romains 1:20). La voix de Celui qui «a parlé» se prolonge à travers les siècles. La même Parole qui a créé nous rend compte de la Création. «Dieu dit... et il fut ainsi » (ou : la chose fut ainsi). Elle parle, de la Genèse (1:6, 7 ; 9:10 ; 11:12 ; 14:15, 24 ; 28:30), aux Psaumes (33:9; 148:5, 6), aux prophètes (Esaïe 40: 12), aux épîtres du Nouveau Testament, à l'Apocalypse (4:11). Et Christ, la Parole faite chair, n'y apparaît point à un Oméga imaginé, aboutissement d'une évolution aux origines indécises: Il est «l'alpha et l'oméga», «le premier et le dernier», «le commencement et la fin», le Même.

Le croyant sait, d'une connaissance tout autre que celle à laquelle peut atteindre l'esprit humain livré à lui-même. La foi écoute le langage de Dieu. Non seulement elle discerne quelque chose de Lui par le moyen des choses créées, mais elle entend sa voix dans l'Écriture. L'incrédule repousse ce témoignage, refusant en même temps et la voix de sa conscience et celle des besoins profonds de son esprit, alors que l'une et l'autre protestent qu'il y a un Dieu. Mais l'Écriture demeure, impassible, invariable, dans sa majesté et son autorité souveraines, bien au-dessus des opinions mouvantes des hommes. Si certaines de ces opinions s'accordent avec l'Écriture,

tant mieux pour elles, encore que cela ne donne rien de plus à la foi: elles ignorent tout, en effet, du Dieu d'amour et de grâce aussi bien que de sainteté et de justice. Ce que leurs tenants découvrent ou supposent de la vie physique ne donne rien à connaître de la vie de Dieu, cette vie «qui est dans son Fils», de sorte que «celui qui a le Fils» (et on l'a en croyant en Lui) «a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie» (1 Jean 5:11, 12). Mais si les hommes veulent opposer leurs opinions à l'Écriture et juger celle-ci par celles-là, alors malheur à eux : c'est l'Écriture qui les jugera (Jean 12:48). Ils vont au-devant de leur propre condamnation. L'homme n'aura pas le dernier mot, mais Dieu !

Pour l'humble croyant, peu importe qu'il soit au fait de ces opinions humaines, fussent-elles du plus grand savant, ou même qu'il les ignore totalement. Il «comprend que les mondes ont été formés par la parole de Dieu, de sorte que ce qui se voit n'a pas été fait de choses qui paraissent» (Hébreux 11:1, 2). Il admire la perfection du récit inspiré, il lit et relit Genèse 1, la page grandiose dans sa sobriété par où s'ouvre la Bible, et il adore. La Bible ne fait pas de nous des savants au sens de ce monde, mais au sens de Dieu (Esaïe 50, 4). N'est-ce pas là la part bienheureuse des «petits enfants» dont Jésus ici-bas parlait à son Père quand Il disait: «Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants» (Matthieu 11:25)?

Mais tout chrétien doit comprendre la nécessité absolue de «garder la Parole» du «Saint et du Véritable». L'heure est venue pour eux de choisir avec plus de détermination que jamais entre les constructions ou religions de l'homme et la révélation de Dieu. Le courant général, emporté lui-même dans l'essor inouï de la science, pousse les croyants à «mettre leur foi en accord avec leur vision scientifique du monde». Ce n'est autre chose que «renier la foi». L'accroissement de la connaissance scientifique, la vraie, tout objective, est légitime dans son domaine propre. Mais la foi n'est pas affaire de microscopes, de cornues ou d'électronique et d'ordinateurs, et pas davantage de raisonnements logiques. Dieu a parlé. Les théories passent, les faits demeurent; jamais ils ne contrediront la Parole de Dieu, qui «subsiste éternellement».

Par-dessus tout, lecteur, et particulièrement vous, lecteur inconverti, prenez bien garde à ceci. Quoi que vous pensiez de votre origine, c'est là un passé sur lequel nul ne peut rien. Mais la même Parole de Dieu qui vous en dit ce qu'il vous suffit de savoir pour comprendre ce que vous êtes, vous éclaire quant à l'avenir. C'est pour cela qu'elle nous est donnée, non point pour satisfaire notre curiosité, mais pour nous avertir à salut. Créatures, nous avons des comptes à rendre à Celui qui nous a créés (Romains 14:10). Notre état de naissance est celui de pécheurs. Dieu nous offre le salut, dans sa grâce, par «son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient» (1 Thessaloniens 1:10). Le croyant «attend des cieux» ce Sauveur sur qui sa foi repose.

### **« DONNER » dans le chapitre 17 de l'évangile selon Jean par Paul Fuzier**

#### **Bibliquest**

ME 1949 p. 225. Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

#### **Table des matières**

- 1 Donner et croire, mots caractéristiques de l'évangile de Jean
- 2 Jean 1 à 14
- 3 Jean 17
- 3.1 Ceux que tu m'as donnés
- 3.2 Ce que le Père a donné au Fils
- 3.3 Ce que le Seigneur nous a donné

#### **1 Donner et croire, mots caractéristiques de l'évangile de Jean**

Le mot croire est fréquemment répété tout au long de l'évangile selon Jean, on l'a remarqué bien des fois. Croire, c'est ce que l'homme est responsable de faire. Lorsque les foules demandent au Seigneur : « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? », Il répond : « C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jean 6:28-29). Donner est un autre mot que nous rencontrons souvent aussi, en lisant cet évangile. Tandis que croire est l'expression de ce que l'homme doit faire, donner c'est ce que Dieu fait. Nous avons ces deux mots, ces deux pensées, dans le verset bien connu : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16).

#### **2 Jean 1 à 14**

Donner et croire sont donc deux mots caractéristiques de l'évangile selon Jean. Cet évangile nous présente le Seigneur Jésus comme Fils de Dieu, Envoyé du Père. Ayant quitté la gloire du ciel, Il est venu ici-bas non pour exiger quelque chose de sa créature déchue, mais pour « nous apporter du sein de la lumière les dons de l'Éternel ». Il est venu pour donner ! — Dans ce monde, Il a été le divin étranger, incompris et rejeté : la lumière a lui dans les ténèbres, les ténèbres ne l'ont pas comprise ; le Créateur est apparu dans le monde fait par Lui, le monde ne l'a pas connu ; le Messie d'Israël est venu au milieu de son peuple, Il vint « chez soi », les siens ne l'ont pas reçu. « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom... ». — Nous retrouvons là encore : donner et croire (Jean 1:5, 10, 11, 12). — Dans le chapitre 3 (verset déjà cité) Il est lui-même le don de Dieu : Dieu a donné son Fils unique. Grâce à Lui pour son don inexprimable ! — C'est le Saint Esprit, puissance de la vie nouvelle, qui est le don de Dieu dans le chapitre 4 : « Si tu connaissais le don de Dieu... » (v. 10) ; et Jésus dit à la femme samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle » (v. 14). Le don de Dieu, le don du Fils, c'est le Saint Esprit, envoyé par le Père (Jean 14:16) et par le Fils (Jean 15:26 ; 16:7). — Le Seigneur Jésus est le véritable pain qui vient du ciel, donné par le Père, « pain de Dieu... qui donne la vie au monde » (6:32-33), et Il parle Lui-même du pain qu'Il donnera : sa chair qu'Il donnera pour la vie du monde (6:51). — Le chapitre 10 nous présente, de façon si touchante, ce que le bon Berger fait pour ses brebis. Il « leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais » ; c'est le Père qui les lui a données et nul ne les ravira de sa main (10:28-29). — Dans le chapitre 14, le Seigneur s'adresse aux siens avant de les quitter, Il leur donne sa paix, précieuse paix qui a été sa part dans le monde, tandis qu'Il marchait dans le chemin de la soumission à la volonté de son Père (14:27).

#### **3 Jean 17**

##### **3.1 Ceux que tu m'as donnés**

C'est dans le chapitre 17 que « donner » est le plus souvent répété. Dans cette prière, le Seigneur Jésus parle des siens à son Père, des disciples dans les versets 6 à 19, de tous ceux qui croiront en Lui par leur parole, à partir du verset 20. Il les lui recommande pour qu'ils soient gardés au milieu d'un monde ennemi. Comment les nomme-t-Il ? Il ne se sert que d'une seule expression pour cela : « ceux que tu m'as donnés » (cf. Jean 10:29). Aussi bien dans la partie de la prière où Il parle de ses disciples que dans celle où Il n'y

a aucune distinction entre eux et ceux qui croiront par leur parole, c'est toujours « ceux que tu m'as donnés ». Ils sont précieux à son cœur parce qu'il les a reçus comme un don du Père ; Ils les a reçus tels qu'ils étaient : souillés, perdus, mais, « ils étaient à toi et tu me les as donnés » (v. 6) et, afin de les rendre propres pour la présence du Père, Il a accompli l'œuvre de la rédemption. Ils étaient au Père par l'élection, mais « morts dans leurs fautes et dans leurs péchés ». Le Père les a donnés au Fils pour qu'il les introduise dans la gloire, car son désir était « d'amener plusieurs fils à la gloire » (Héb. 2:10), les plaçant dans une position telle que son amour soit pleinement satisfait, la position du Fils lui-même.

### 3.2 Ce que le Père a donné au Fils

Nous avons ensuite, dans ce chapitre, ce que le Père a donné au Fils :

1° « autorité sur toute chair » (v. 2). Comme Fils de l'Homme, autorité lui est donnée pour exercer le jugement (Jean 5:22-27). Mais, c'est aujourd'hui le jour de la grâce et « toute autorité lui ayant été donnée dans le ciel et sur la terre » (cf. Matt. 28:18-20), Il s'en sert pour donner la vie éternelle à ceux qui étaient au Père par l'élection et qu'Il lui a donnés pour en opérer le salut. Le Père lui a donné cette puissance avec le droit de l'exercer afin qu'aient la vie éternelle tous ceux qui étaient élus en Christ avant la fondation du monde. Déployant cette autorité qui Lui a été donnée par le Père, Il vaincra la puissance des hommes qui s'opposent à la présentation de l'évangile et tous les élus seront manifestés ; ils auront la vie éternelle, étant amenés à la connaissance du seul vrai Dieu et de son Fils Jésus Christ.

2° « tout ce que tu m'as donné » (v. 7). Sans doute s'agit-il là des révélations données au Fils par le Père (comparez versets 7 et 8).

3° « les paroles que tu m'as données » (v. 8).

Homme dépendant, le Fils recevait du Père des communications grâce auxquelles Il pouvait agir constamment dans une pleine communion avec Celui dont Il était venu pour faire la volonté. Son oreille était ouverte pour recevoir les « paroles » que le Père lui donnait, pour écouter « comme ceux qu'on enseigne » (cf. Ésaïe 50:4-5). C'est ainsi qu'Il pouvait dire : « Je ne fais rien de moi-même, mais... selon que le Père m'a enseigné, je dis ces choses. Et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean 8:28-29).

4° « ton nom que tu m'as donné » (v. 11). Le verset 11 contient la première demande formulée par le Seigneur en faveur de ses disciples : « Garde-les en ton nom ».

Christ a été ici-bas la parfaite révélation du Père, de sorte qu'Il a pu dire à ses disciples : « Si vous m'aviez connu, vous auriez connu aussi mon Père.. », et à Philippe : « Celui qui m'a vu a vu le Père.. » (Jean 14:7-9). Il a manifesté le Père saint, Celui qui est amour et lumière. « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). Venu ici-bas pour faire connaître Dieu, Il l'a révélé comme Celui qui est amour (Père) et lumière (saint). L'amour de Dieu a brillé dans tout ce que Christ a été, dans toutes ses paroles et dans tous ses actes ; la sainteté de Dieu a été vue dans un homme sur la terre. Rien en Lui ne pouvait voiler la manifestation du Père saint. Ce « nom » Lui avait été donné ; en quelque sorte, Il avait reçu du Père ce service : révéler le nom du Père saint, manifester et maintenir tout à la fois son amour et sa sainteté.

Combien les siens auront besoin d'être gardés par le Père saint pour refléter les caractères que Lui seul a fait briller en perfection ! — Notre sauvegarde est dans l'amour inépuisable du Père et dans la sainteté parfaite de Celui qui veut nous conduire pas à pas dans le chemin où son Fils bien-aimé, comme homme, l'a parfaitement glorifié. C'est ainsi que, demeurant sous sa garde, nous pourrions traverser ce monde, à l'abri de ses dangers et préservés de ses souillures, protégés et conduits par le Père saint à qui le Seigneur nous a remis.

5° « la gloire que tu n'as donnée » (v. 22). Il s'est acquis cette gloire de Fils de l'Homme par ses souffrances et sa mort sur la croix du Calvaire. Mais quelle perfection en Lui ! Il la reçoit du Père, c'est « la gloire que tu m'as donnée ».

6° « ma gloire que tu m'as donnée » (v. 24). Ici, c'est sa gloire éternelle de Fils de Dieu : « ma gloire », mais dans laquelle Il entre maintenant comme à nouveau, après avoir glorifié son Père ici-bas (v. 5). Aussi, là encore, Il dit : « que tu m'as donnée ». Il reçoit tout du Père, ne s'appropriant rien de Lui-même. Il est le Fils éternel du Père mais, en même temps, Il demeure dans la position de serviteur qu'Il a voulu prendre ici-bas où Il est venu comme Envoyé du Père.

7° « l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (v. 4).

Quelle œuvre ! Méditons dans nos cœurs sur ce qu'elle a été pour le Seigneur Jésus, sur tout ce qu'elle comportait pour Lui d'abaissement, d'humiliation, de souffrances indicibles — œuvre par laquelle Il a glorifié son Dieu et Père ! — Il l'a reçue comme un « don » de Dieu, un « don » que nul autre ne pouvait recevoir ! Il la considère ici comme « achevée » : après avoir été dans sa vie la parfaite offrande de gâteau, Il sera dans sa mort tout à la fois le parfait sacrifice pour le péché et le parfait holocauste, mais déjà Il peut dire : « Moi, je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire ».

### 3.3 Ce que le Seigneur nous a donné

Il nous reste à considérer ce que le Seigneur nous a donné :

1. La vie éternelle (v. 2), non pas seulement une vie qui dure toujours, mais la vie divine, reçue par la nouvelle naissance. En Christ était la vie (Jean 1:4), Il est « la vie éternelle » (1 Jean 5:20). Cette vie est communiquée au croyant : « qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3:36). De sorte que notre vie c'est Christ lui-même : Col. 3:3 ; 1 Jean 1:2 ; 5:11-12. La vie éternelle nous fait connaître Dieu, nous permet de jouir de notre relation avec Lui révélé comme Père — et cela par le Saint Esprit, puissance de la nouvelle vie. C'est seulement à ce nom de Père, révélé par Christ, qu'est rattaché le don de la vie éternelle (1 Jean 2:22-25).

2. « Les paroles que tu m'as données » (v. 8). Le Fils a transmis aux disciples les « communications » que le Père lui faisait et ils les ont reçues par la foi. Ils se trouvent ainsi placés devant le Père dans la position du Seigneur lui-même et jouissent de sa communion, d'une même part avec Lui. Ses paroles demeurent en eux et ils demeurent dans son amour comme Lui demeurerait dans l'amour du Père (Jean 15:7-10).

3. « Ta parole » (v. 14). À la suite de Celui qui seul a été le témoin fidèle, les siens ont un témoignage à rendre dans ce monde. Pour faire face à cette responsabilité, ils ont reçu la parole : « Je leur ai donné ta parole » (note dans la Bible version J. N. D. : la parole de Dieu en témoignage). Ce témoignage provoque la haine du monde : « et le monde les a haïs ». La haine ne se manifeste pas à l'égard de la profession chrétienne sans la vie, mais pour la vie de Christ dans ceux qui Lui appartiennent. Le don de la parole, l'obéissance à la parole, conduisent le croyant à refléter Christ ici-bas et, de ce fait, attirent sur lui la même haine que celle dont Christ a été l'objet. Les disciples sont haïs comme le Maître l'a été. Ils sont donc placés dans la même position que Lui devant le monde (v. 14) comme aussi devant le Père (v. 8). En relation avec le Père, ils ne sont pas du monde comme le Seigneur n'en était pas et le monde les hait (cf Jean 15:18 à 25).

Jésus nous a donné la parole du Père — parole de grâce, mais aussi de vérité. Le Père et le monde sont toujours en opposition dans les Écritures. La parole du Père nous détache du monde. Si elle est notre règle de conduite, il nous sera impossible de cheminer avec le monde et de nous associer à lui. La Parole — ceinture de la vérité (Éph. 6:14) — formera nos pensées selon Dieu et deviendra le mobile de nos actions. Lorsque les choses du monde nous seront présentées, il y aura donc conflit, il faudra résister et combattre.

Mais c'est précisément la Parole qui sera notre arme pour remporter la victoire. Lors de la tentation au désert, le Seigneur Jésus a triomphé de l'adversaire au moyen de la parole : « Il est écrit... ». Les « jeunes gens » sont forts, la Parole de Dieu demeure en eux, ils ont vaincu le méchant ; cependant le monde et les choses qui sont dans le monde sont toujours là pour les attirer... Quelle est leur ressource ? La Parole. Elle nourrit l'âme de l'amour du Père et c'est l'amour du Père qui pourra chasser dit cœur tout ce qui est du monde (1 Jean 2:14-17).

L'amour et la haine sont deux sentiments opposés : le croyant fidèle connaît ici-bas la haine du monde, mais il jouit de l'amour du Père (Jean 17:14, 26).

4. La gloire (v. 22). La vie éternelle (v. 2) est le point de départ ; le chemin du croyant commence quand il naît de nouveau. La gloire (v. 22) est le but vers lequel nous allons. Entre le point de départ et le point d'arrivée, il y a la marche. C'est pour la marche que nous avons « les paroles » (v. 8) et « ta parole » (v. 14).

Le Père a donné la gloire au Fils de l'Homme et Lui l'a donnée à ses rachetés afin qu'ils lui soient éternellement unis dans la gloire : « consommés en un ». Cette gloire nous est déjà donnée ! Bientôt, nous allons y être introduits et notre association avec le Seigneur dans sa gloire sera la preuve que le Père nous aime comme Il aime le Fils. Que déjà cet amour remplisse nos cœurs ! (Jean 17:26).

Plus qu'un moment et le Seigneur contempera tous les glorieux résultats de Son œuvre que le Père lui avait donnée à faire et qu'Il a achevée. Alors, Il se présentera avec tous ceux pour lesquels Il a tant souffert sur la croix du Calvaire : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés » (Héb. 2:13).

Ô saints transports ! joie ineffable !

Nous jouirons de sa beauté

Et de l'amour inexprimable,

Qui remplira l'éternité